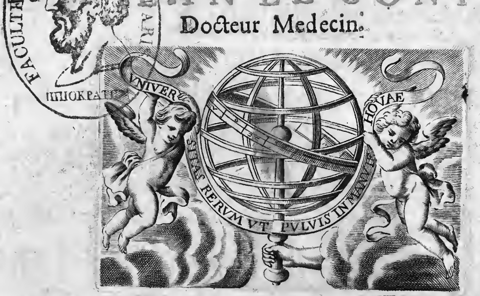
LES OEVVRES DE IEAN BAPTISTE VAN HELMONT,

TRAITTANT DES PRINCIPES *DE* MEDECINE ET PHYSIQVE,

pour la guerison assurée des Maladies:

DE LA TRADVCTION de IEAN LE CONTE, Docteur Medecin.



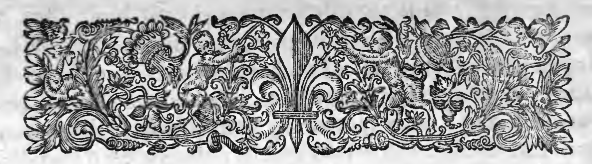


A LYON,
Chez IEAN ANTOINE HVGVETAN, & GVILLAVME BARBIER.

M. DC. LXXI.

AVEC APPROBATION, ET PERMISSION.





A MONSEIGNEVR

MESSIRE IEAN DE VACHE

SEIGNEVR ET BARON DE CHASTEAV-NEVF, DE L'ALBEN, ET AVTRES PLACES,

Cheualier & Conſeiller du Roy en ſes Conſeils d'Eſtat, & ſon Preſident en ſa Chambre des Comptes, & Cour des Finances en Dauphiné.



MONSEIGNEVR,

Voicy vne nouuelle Doctrine que ie vous preſente en noſtre langue ; Elle n'eſt pas nouuelle de naiſſance, puis qu'il y a dé-ja vne vintaine d'années qu'Elle void le iour ; Neanmoins on s'eſt ſi peu ſoucié de la faire connoître, qu'Elle paſſe encore pour paradoxe parmy beaucoup de perſon-

nes. Peut-eſtre ne la regarderez-vous pas de bon œil, lors que vous la verrez auec ſes principes inoüis, ſapper les dogmes Scholaſtiques ; Pourtant ſi vous luy faites la faueur de luy prêter audiance, elle tachera de vous payer de raiſon, quoy qu'elle luy ſoit ſuſpecte. Il eſt vray que la Medecine vniuerſelle qu'elle enſeigne eſt d'vne difficile acquiſition ; Les cofres qui enferment ce threſor ſont d'vne metallique malaiſée à entamer ; Il n'y a qu'vne clef qui les puiſſe ouurir dont la façon demande vn excellent & vn induſtrieux Artiſte. Mais comme l'oiſiueté eſt aujourd'huy du parti de ceux qui ont quelque eſtime d'eux, il ſe trouue peu de perſonnes qui s'y veuillent prendre : on ſe contente de luy donner quelque coup de langue, & la debatre d'impoſſibilité. I'oſe me promettre MONSIEVR (lors que vous l'aurez bien connuë) que vous la traiterez plus fauorablement, & que vous la receurez auec cette douceur, & cette ciuilité accueillante, dont vous auez coûtume de captiuer tous ceux qui vous abordent. Ie ne doute point auſſi que cette prudence ſi eclairée, auec laquelle vous venez ſi judicieuſement à bout des choſes les plus difficiles, ne luy face faire quelque progrez, & ne luy ſerue de boulevart pour ſe deffendre de ceux qui ne s'étudient qu'à voiler la verité, & produire le menſonge ſous des fauſſes apparences. C'eſt cette prudence qui a toûjours tenu les renes de vôtre admirable conduite, & qui a fait connêtre à beaucoup de perſonnes que vous auiez vn aſcendant particulier, ſur toutes les choſes qui la regardent. C'eſt vôtre merite & elle, qui vous ont porté dans cét eminent degré de gloire où vous eſtes, & la fortune aueugle n'a iamais reiglé ſes euenemens ſur vous. I'aurois beaucoup de choſes à dire ſur vôtre pieté, & les autres vertus qui ſe découurent

urent en Vous, ſi mon pinçeau n'étoit trop foible pour les depeindre, il ſuffit que la liberalité & la renommée les publient hautement pour moy, pendant que ie vous renouuelleray mes vœux par cette petite reconnoiſſance, auec proteſtation d'étre toute ma vie

MONSIEVR,

Vôtre tres-humble, & tres-obeïſſant ſeruiteur
I. LE CONTE.

TABLE DES CHAPITRES contenus au Traité des principes de Physique & consecutiuement des autres.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

Traité de la digestion.

Traité des humeurs.

Traité des Esprits & du pouls.

III. De

TROISIESME PARTIE.

Traité de l'Ame.

QVATRIESME PARTIE.

Traité des maladies.

Traité du Catharre.

Traité du calcul.

APPROBATIONS DES DOCTEVRS de la Faculté de Paris.

IE soussigné Docteur de Sorbonne, & Theologal de l'Eglise de Lyon, certifie d'auoir leu vn Liure intitulé *Les Oeuures de* IEAN BAPTISTE HELMONT, *traittant des principes de Medecine & Physique*, dans lequel ie n'ay rien leu contraire à la foy, ny aux bonnes mœurs, mais des bons Preceptes pour seruir à la santé du corps humain; & parce qu'vn chaqu'vn la desire & la recherche i'ay creu que ce Liure deuoit estre publié, pour seruir au bien public. FAIT à l'Isle-Barbe, 29. Avril 1670.

ARROY.

LEs *Oeuures de* IEAN BAPTISTE HELMONT, *traittant des principes de Medecine & Physique*, peuuent estre mises en lumiere pour l'vtilité du public, ne contenant rien qui puisse en empécher l'impression. A Lyon ce deuxiéme de May 1670.

F. VIAL, *Docteur de Paris*.

CONSENTEMENT.

VEu les Approbations cy-dessus, Ie n'empéche pour le Roy que ledit Liure intitulé *Les Oeuures de* IEAN BAPTISTE HELMONT, *traittant des principes de Medecine & Physique*, par IEAN LE CONTE Medecin, diuisé en quatre Parties, soit imprimé par IEAN ANTOINE HVGVETAN, & GVILLAVME BARBIER en compagnie, Marchands Libraires de cette Ville, auec les deffenses à tous autres en tel cas requises & accoûtumées. FAIT à Lyon ce neuviéme May mil six cens soixante-dix.

VIDAVD.

PERMISSION.

SOit fait suiuant les Conclusions du Procureur du Roy. Ce seiziéme May mil six cens septante.

DE SEVE.

PRE



PREFACE NECESSAIRE, POVR BIEN COMPRENDRE CETTE NOVVELLE DOCTRINE.

MVLTI (dit Seneque) *ad ſcientiam non peruenerunt, quia putabant ſe perueniſſe.* On pourroit dire la même choſe de la pluſpart des hommes d'aujourd'huy, qui ſe perſuadent d'étre Sçauans, & qui s'attachent ſi opiniâtremẽt aux preceptes qu'ils ont conceus aux Ecoles, qu'ils tiennent pour Hereſiarques, tous ceux qui s'en écartent. N'eſt-ce pas vn aueuglement étrange, qu'on ne ſçache pas faire difference entre ce qui a été enſeigné de Dieu, & par ſes Miniſtres (qui ont été inſpirés du S. Eſprit, qui ne peut point errer) & les Sciences qui ont été inuentées par des Hommes fautifs tels qu'étoient les Payens, qui n'auoient pas la conoiſſance du Pere des lumieres, d'où deriue la vraye Sapience.

I'auouë bien qu'aux letres Sacrées il n'eſt pas permis d'adjoûter ny diminuer: Mais ie ne conuiendray jamais qu'on ne puiſſe point s'étendre, n'y s'écarter des preceptes des Gentils; Qu'il faille ſuiure de toute neceſſité ce qu'ils ſe ſont imaginé, & croire abſolument qu'ils ſoient paruenus au plus eminent degré des Sciences, & au comble de leur derniere perfection. Tandis que ie trouueray des opinions receuables que ie pourray affermir à la preuue de l'experience, où la verité cachée ſe fait ſouuent voir d'vne maniere bien differente de celle qu'on s'étoit proposée, ſelon des preceptes aparemment vrays. *Multa* dit le même Seneque *inuoluta ſunt vixque ſumma diligentiâ ac ſummâ ſubtilitate aperiuntur.* *Epiſtol. 95.*

En verité ie ne voy point que la Science ait de pires ennemis que le preſumptueux, l'opiniâtre & le negligent. Le preſumptueux par l'aueuglement de ſa preſomption croit ſçauoir beaucoup plus qu'il ne ſçait, & ne veut pas reconoître ſon ignorance. L'Opiniâtre eſt tellement eſclaue de ſes conceptions qu'il eſt incapable d'aprendre. Le Negligent demeure au milieu de ſa carriere faute d'inclination qui le preſ-

se, qui comme l'éperon des Sciences talonne sans relâche, & pousse vigoureusement les hommes à leur poursuite. Aussi tous ceux qui ont été puissamment sollicitez par ce poignant aiguillon de sçauoir, ont tous trouué ie ne sçay qu'elles Aides par le moyen desquelles ils sont paruenus (en partie) à ce qu'ils souhaitoient. Ce qui a fait croire à beaucoup de ceux qui ont aspiré aux Sciences occultes, qu'il y auoit des bons & des mauuais Genies, qui suiuant la bonne ou mauuaise inclination des hommes, leur suggeroient des moyens pour paruenir aux connoissances qu'ils recherchoient auec passion. C'est aussi à force de chercher, de hurter, de demander & de prier que cét Autheur a rencontré vn diuin Genie qui l'a secondé: car il a tant hurté, cherché & demandé qu'il a trouué le fruict de Sapience. Et la Nature luy a ouuert son sanctuaire pour luy découurir ce qu'elle tenoit de mieux caché & de plus precieux.

Il enseigne que la vraye Medecine ne consiste pas en des formes visibles & externes, ny en des qualitez contraires & superficielles de chaud, de froid, d'humide & de sec, dont on amuse les malades aujourd'huy; Encor moins en des disputes friuoles & raisons apparentes (qui sont le plus souuent trompeuses) dont la plûpart des Medecins (de qui l'Autheur parle quand il dit *Medici non à medendo dicuntur, sed à dicendo*) font faste: Mais elle consiste à connoître bien les maladies, & les sçauoir guerir par des remedes conuenables & appropriez. Qui operent non pas parce qu'ils sont chauds ou froids, amers, acres, acides, austeres, &c. Mais par des proprietez specifiques, cachées dans l'interieur des pierres, mineraux, metaux, vegetables, &c. d'où elles ne peuuent pas bien étre tirées sans l'aide de la veritable chimie: Ie dis veritable pour la differencier de cette Chimie abominable qui ne produit que des remedes violents, ou plûtôt des venins pernicieux: La Chimie de l'Autheur ne butte point à preparer des remedes dangereux, ny des purgatifs & vomitifs violents. Il ne fait pas ses dissolutions par les eaux fortes, & autres esprits corosifs & acides (cõme on a coûtume de faire) qui ne penetrent point les corps dans leur radicale connexion. (Quoy qu'ils deuiennent imperceptibles à nos yeux) Mais ils ne font que les reduire en poudre impalpable par corrosiõ, où le spirituel adhere toûjours au corporel & terrestre, comme auparauant. C'est principalement aux Renouatifs de Paracelse preparez par l'Alkaest qu'il en veut, qui est vn dissoluant vniuersel & artificiel, où tous les corps quels solides qu'ils soient, comme metaux, mineraux, pierres, vegetables, animaux sont purifiez de tout ce qu'ils ont de maling & de veneneux, & totalement resoûs en leur premiere matiere, ou en vn suc distilable sans aucun residu, & sans que le dissoluant y laisse, ny communique quoy que ce soit du sien: si bien que ces corps étant vne fois ouuerts par cette liqueur, ils oublient entierement la constance de leur coagulation, pour nous gratifier de leurs vertus dotales, qui auparauant étoient detenües & liées dans la solidité de leurs corps: qui bien loing d'être affoiblies

Van-Helm. in operis initio columna primâ.

par

par ce dissoluant, sont tellement exaltées & subtilisées, qu'elles peuuent (à ce qu'il assure) penetrer nos principes constitutifs, & efacer aussi bien les taches hereditaires, que nous deliurer des maladies acquises, en nous repurgeant de toutes immondices, en qu'elle partie du corps qu'elles puissent étre, non pas par vomissement, selles, ny sueurs & autres euacuations sensibles : Mais imperceptiblement en mondifiant & corroborant la nature, qui resuscite en aprés comme font les plantes sous vn nouueau printemps. Enfin c'est par l'art & les sueurs qu'il a fouillé fort auant dans les secrets de nature,& qu'il s'est acquis la plus haute Science qui soit sortie des lumieres d'icelle, par l'assistance de cét esprit diuin qui soufle par tout où il luy plait, & qui la distribuë à vn chacun selon certaine mesure. Ce que témoignent assez ses visions & ses songes, qui sont les voyes les plus ordinaires (quoy que plusieurs s'en raillent) par lesquelles Dieu reuele ses secrets aux Saints, les Propheties aux Prophetes, & donne des lumieres surnatureles à ceux qu'il luy plait. Aussi le Prophete Royal dit *Dies diei eructat verbum: Et nox nocti indicat scientiam.* Psalm. 18.v.2.

Ce fut aussi en songe que Salomon receut de Dieu le don de Sapience. *Apparuit autem Dominus Salomoni per somnium, nocte dicens, &c. Igitur euigilauit Salomon & intellexit quod esset somnium.* Libro 3. Regum c.3.

Ie sçay déja que ceux qui aiment mieux vieillir dans l'erreur, que d'apprendre ce qui seroit bon qu'ils sceussent, ne seront pas de ce sentiment. Que les vains & les presomptueux qui s'efforcent à faire croire qu'ils n'ignorent rien, diront que cette doctrine ne merite point d'étre leuë. Qu'ils ont passé & repassé toute l'œuure de l'Autheur, où bien loing, d'y auoir trouué quelque chose digne d'vn beau genie, qu'ils n'y ont rencontré que de l'erreur, des impostures & des réueries. Les opiniâtres se tiendront fortement à leur principe sans s'en vouloir déprendre, & soûtiendront obstinément que si les principes dont ils ont été imbus aux écoles, n'auoient pas été la vraye baze des Sciences, tant de sçauans personnages anciens & modernes ne s'y seroient pas amusez: Et cette Science n'auroit pas été suiuie si ponctuellement par tant de siecles consecutifs. Quelque negligent dira j'ayme mieux suiure le chemin que les Anciens m'ont frayé que de m'aller embrouiller l'esprit d'vne Science inouye. Qu'ay-je à faire de me tuer de peine & de dépencer inutilement mon bien à rechercher des remedes couuerts d'enigmes, que ie ne pourray peut-étre iamais déuelopper? Ie me contente de suiure l'opinion la plus auerée & la plus en vsage, qui est facile, & peu penible. Ces excuses pourtant seront bien peu legitimes pour se deffendre des reproches que leur pourront faire vn iour les admirables puissances que Dieu a enfermées dans les Creatures, pour étre charitablement dispensées aux necessiteux par le Medecin qui rendra compte de son Talent & de sa negligence.

C'étoit par le moyen de ces facultez specifiques que nos premiers Peres viuoient si long-temps auant le deluge: Mais comme les Hommes com-

mencerent à en abuser & deuenir ingrats, Dieu leur en ôta la connoissance : Car il n'y a point de doute que si Dieu nous auoit laissé ce liure de Salomon où furent d'écrites les vrayes proprietez des Plantes depuis l'hyssope, iusques au cedre du Lyban, que nous aurions des remedes faciles & assurez pour guerir chaque Maladie : Et on ne seroit pas contraint de rechercher cette Medecine vniuerselle auec tant de peine, dans la solidité des metaux qui la contiennent. Aussi n'étoit-il pas iuste que ceux qui ont toute leur vie trauaillé & sué sang & eau (pour ainsi dire) en de semblables recherches, iettent les marguerites pretieuses aux pourceaux, & donnent sans masque aux paresseux & aux ignorans ce qu'ils destinent pour les esprits sublimes, & pour ceux qui cherchent le sentier de la verité, & ne tâchent qu'à ce tirer du labirinthe de l'erreur à l'imitation de quantité de Sçauans & incomparables Hommes, qui aujourd'huy ne se méprisent point de construire des fourneaux, de manier des vases & du charbon, comme font ceux qui enflez d'vn vain tître de Docteur, n'ont que charlaterie, forfanterie & babil : dont ils amusent leurs Malades, & se soucient fort peu qu'ils languissent, qu'ils guerissent, ou qu'ils meurent, pourueu, comme dit l'Autheur, que *Pediculorum instar alienis saginentur ærumnis* : Ou qu'ils s'excusent par ce Dictum *Non est in Medico semper releuetur vt æger.* Et n'ont point de honte de voir souuent des Malades gueris par des idiots & des femmelettes, sur qui ils auoient inutilement épuisé leur science. Aussi ce prouerbe *Dÿ laboribus omnia vendunt* étoit en vsage parmy les Payens pour montrer que c'étoit au labeur que la coronne & la recompense étoit deuë, & non pas à la negligence.

Histor. de Bucler.

Il ne faut point douter que si la Medecine auoit été depuis Hippocrate & Galien dans sa perfection qu'il ne nous fût aussi facile de guerir non seulement des fievres quartes, & autres maladies chroniques (qui font la nique aux plus renommez Medecins du temps) mais aussi de chasser les Demons du corps des possedez par la vertu naturelle de quelques plantes, & de certaines paroles, comme on faisoit du temps de Salomon. Ce que Ioseph certifie par ces paroles. *Præstitit etiam ei Deus vt etiam contra dæmones artem ad vtilitatem hominum & eorum curas edisceret*; &c. Et vn peu plus bas par cette histoire. *Vidi* (dit-il) *quendam Eleazarum de Gente nostra præsente Vespasiano & eius filiis & tribunis alioque simul exercitu, curantem eos qui à dæmonio vexabantur. Modus autem Medicinæ fuit einsmodi. Intulit naribus eius qui à dæmonio vexabatur annulum habentem subter signaculum radicem à Salomone monstratam : deinde per nares odorantis abstraxit, & repente cecidit homo. Postea coniurauit eum iuramento obiiciens Salomonis, ne ad eum denuo remearet. Id est cantica quæ ille composuit edicens super eum*, &c.

Cap. de Salomonis vxore, sapiētia, &c.

Aussi la confusion que j'ay eu de voir qu'en tous nos preceptes on ne puisse pas trouuer vn remede certain contre vne fievre quarte (qui montre n'être pas incurable puis qu'à la fin elle se guerit naturellement) encor moins contre l'Ithysie, l'Hydropisie, des affections de Matrice,

des

des obstructions, & autres maladies chroniques, qui souuent étoient gueries par des gens sans sçauoir (comme on verra par quelques histoires à la fin de ce discours) m'a fait attacher à cette Doctrine nouuelle pour rechercher quelque chose de plus solide & de plus seur, auec dessein d'éprouuer tout ce qui paroîtroit ambigu à la pierre d'experience, suiuant le conseil de Seneque. *Quod obscurum est, & ambiguum, probationibus est adiuuandum.* Car dit-il, il n'y a rien de plus honteux à l'homme que d'étre toûjours en doute, toûjours dans la crainte, & toûjours dans l'incertitude : A la fin les decrets de cette nouuelle Doctrine m'ont forcé de me rendre par mes propres experiences, comme on verra cy-apres. Mais comme j'ay veu que les ennemis de la peine la méprisoient & tâchoient de la détruire, j'ay crû de la faire mieux connoître en traduisant en François ses principes de Physique. Le Traité des maladies en general; le traité de l'Ame : celuy des fievres & du calcul. Que si ie ne fay pas plaisir à ceux qui tâchent de l'étouffer: peut-étre ne desobligeray-je pas quantité de curieux, qui prendront la peine de les lire, & qui les comprendront mieux en cette langue qu'en Latin. Ie ne doute point aussi que quantité de iudicieux & labourieux Chirurgiens & Apoticaires, qui ont fait des cours de Chimie ne m'en sçachent gré : Qui aidez des lumieres de nature & de la grace, pourroient paruenir à cette Medecine vniuerselle. De plus pour satisfaire à quelques-vns qui se plaignent que ses intitulations ne correspondent pas au discours de ses traitez, & qu'il agite beaucoup de choses qu'il ne resoût pas, i'en ay changé la plûpart pour en substituer d'autres, qui leur paroîtront peut-être plus conuenables, & ay cherché, r'alié & ioint ensemble pour plus d'intelligence, ce qui sembloit étre écarté, & manquer à l'integrité des traitez que j'ay rangé selon l'ordre des choses naturelles & contre-nature. Epistol. 94.

Il mõtre premierement dans ses principes de Physique, de qu'elle science les Payens pouuoient étre capables : & comme ils ne pouuoient pas posseder les vrayes Sciences, principalement la Medecine (qui est vne science toute diuine & crée de Dieu) puis qu'ils ne connoissoient pas le Pere des lumieres d'où elle deriue.

En apres que les corps ne sont pas composez de quatre élemens (comme on tient.) Mais de la seule eau (qui est la matiere vniuerselle de toutes les creatures materielles,) & d'vn esprit seminal, inuisible & specifique à chaque semence, qui est l'efficient de toutes les productions qui se font au monde, ce qu'il preuue par leur generation, & par la dissolution qui se fait auec l'Alkaest. Que cét esprit seminal porte l'image de son geniteur empreinte en forme d'idée. Qu'il est instruit naturellemẽt de tout ce qu'il doit faire dans les constituts. Que c'est luy qui agence, dispose, altere & adapte ladite matiere de l'eau (au milieu de laquelle il établit sa demeure) selon le destin que le Diuin Createur luy a institué; Que ce principe conçeu selon l'idée de son Geniteur s'écoule auec la semence des parens, dans le receptacle conuenable où il doit prendre son corps & sa forme; Et aprés la constitution de l'engen-

dré ; que cét esprit en demeure le Directeur iusqu'à sa destruction.

Que toute generation se fait par l'entremise des fermens, dont on n'a iamais ouy parler aux écoles, & que les fermens seruent de semence aux generations irregulieres.

Que le feu Elementaire est imaginaire & Chimerique, qu'il n'y a point d'autre que l'artificiel ; qu'il n'en est point fait mention dans la Genese. Que ce qui est amer, picquant, acre, &c. dans les constituts n'est pas feu, & qu'il n'est pas actuellement dans les pierres à fusil, quoy qu'on en face sortir des étincelles : Mais que tout feu de quelle nature qu'il puisse étre est artificiel : & qu'il a été donné à l'homme pour le seruir à ses vsages.

Il fait voir que l'Air & l'Eau ne peuuent iamais étre transmués l'vn à l'autre par l'Anatomie des vapeurs qui seruent de matiere aux Meteores.

Que les Astres n'excitent & n'inclinent point, ny pour la vocation, ny pour les vices & les vertus, & que la vie & la fortune ne dependent point d'eux, quoy que tous les euenemens des hommes soient depeints en l'Etoile d'vn chacun, qui s'effacent à la mort de l'vn, pour receuoir l'impression d'autres nouueaux caracteres à la naissance de l'autre : ce que les Anges, les Demons & les Prophetes peuuent lire.

Qu'il y a bien de l'opposition en la Nature : Mais point de contrainte excepté entre les libres Agents, & en la puissance irascible des viuans & des étres mouuãs, qui ont la liberté d'attaquer & de se deffendre.

Que la chaleur des Animez ne procede pas du feu Elementaire ny Astral comme on a crû : Mais de l'esprit de vie. Que l'esprit de vie est vne lumiere formelle. Que cette lumiere est chaude, & de la nature du Soleil aux Animez qui sont actuellement chauds : & aux poissons qu'elle est froide & de la nature de la Lune.

Qu'il y a tout autant d'especes de lumieres vitales, qu'il y a d'especes de creatures viuantes. Si bien que la chaleur n'est pas de l'essence de la vie, ny son fondement premier : Mais elle l'accompagne seulement : Et la chaleur & la froidure ne doiuent pas étre considerez aux Animez que comme des couleurs : Et s'il arriue quelquefois que cette chaleur s'augmente, iusqu'à faire des inflammations, causer la fieure & produire des actions de feu, comme brûler & faire des eskarres ; Que cela ne procede que de l'irritation & inflammation de l'esprit de vie (qu'il nomme auec Paracelse Archée) ou par l'operation de quelque sel corrosif & degeneré.

Que la chaleur ne digere pas efficiemment ; mais excitatiuement.

Que chaque digestion a son ferment specifique, celuy de la premiere qui est acide, est inspiré de la Ratte dans l'Estomac pour la dissolution des Alimens.

Que le fiel qu'on a crû étre vn excrement bilieux, est le ferment de

la seconde digestion, qui est inspiré au chyle dans le duodenum, pour changer sa volatilité acide en vne autre volatilité salée.

Qu'il y a vn autre ferment destiné pour la digestiue du foyë. Que la quatriéme digestion s'accomplit au cœur dans son Aorte, où le sang grossier de la veine caue est elaboré & changé en vn sang arteriel, où il deuient iaune, & totalement volatil. Que la cinquiéme digestion transmuë le sang arteriel en esprit vital. Que la sixiéme digestion s'acheue en la substance de chaque partie où le sang est assimilé. Que le sang veneux remplit les espaces vuides des muscles : Mais qu'il n'est pas si propre à nourrir les visceres, les fibres & les membranes. Ce qui fait qu'vn malade extenué par vne longue maladie, reprend aisement son embon-point quoy qu'il soit hors de l'adolescence : Ce que ne fait pas celuy qui est défait par le vice de quelque viscere. C'est de là que vient la difficulté de guerir l'Ithysie & les vlceres des intestins : Au lieu que les autres vlceres externes beaucoup plus malings, se guerissent par des remedes pris par la bouche, quoyqu'ils en soient beaucoup plus éloignez que les internes, à cause que les membranes se nourrissent plûtôt du sang arteriel que du veneux.

Qu'il n'y a point d'excremens qui resultent de la quatriéme & cinquiéme digestion. Que s'il s'y en rencontre, ils procedent de l'erreur des facultez, ou ils y sont apportez d'ailleurs qui causent d'abord du trouble & de la confusion parmy les esprits & les facultez.

Que le sang n'est pas composé de quatre humeurs : Mais que c'est vne liqueur vnique, vniforme, & vniuoque. Que s'il paroît quelquefois des diuersitez de substances au sang extrauasé, ce n'est que lors que la corruption commence à s'en emparer, qui a le propre de faire separation des substances heterogenées en tous les corruptibles.

Qu'on pourroit aussi bien dire que le bois qui est d'vne substance vniforme, lors qu'il est en son integrité est composé de cendres, d'eau, de matiere grasse & de sel, puis qu'il les rend en sa destruction.

De plus que quoyque les fermens ayent grand pouuoir de transmuer toutes choses : Neantmoins qu'il est necessaire qu'il demeure encor quelque qualité du digestible (quoyque fort affoiblie.) Apres sa transmutation qui ne soit pas bien domptée: Autrement on ne pourroit esperer aucun soulagement des Medicamens. Il nomme cette qualité là, vie moyenne, à la distinction de la premiere, par laquelle les choses croissent & subsistent, & de la derniere qui accompagne les derniers periodes de la vie. De plus il dit que cette vie moyenne sert d'occasion à beaucoup de Maladies.

Cette qualité, ou vie moyenne, s'explique sensiblement, au goust des tourdres qui retiennent la saueur des grains de geneure dans le temps qu'ils en mangent.

Il fait voir en suite les dignitez du Pylore & comme il est cause de beaucoup de maladies, & commande tout le long des intestins.

Il fait voir qu'il n'y a point de tartre dans les alimens encor moins

aux sucs alimentaires, & aux excremens, contre la Doctrine de Paracelse.

De l'Esprit de vie, & comme il est illuminé, & viuifié de l'Ame.

De l'image de l'Ame, & comme elle ne doit pas étre comparée par vn nombre ternaire de facultez à son Prototype: puis qu'il n'y a point de personne en Dieu, qui represente sa seule volonté, & que la volonté en Dieu, n'est pas vne personne separée. Outre que l'image ne doit pas representer vne simple egalité de nombre; Mais plûtôt vne ressemblance d'essence & de figure.

Que l'Ame est logée en l'aliance qu'il fait de l'estomac auec la Ratte qu'il nomme Duumvirat. En sorte que son centre est à l'orifice superieur de l'estomac, d'où elle darde comme vn Soleil sa lumiere à toutes les parties du corps. Qu'elle ne peut pas étre toute en chaque partie, ny faire l'errante & la vagabonde par les parties du corps.

Que puisque l'Ame selon les lettres saintes habite dans le sang. Qu'il n'y a point de viscere en tout le corps plus commode, plus sanguin, n'y plus enrichy d'arteres que la Ratte; & que le Cerueau en a tres-peu, car le rets admirables qu'on a voulu établir en sa baze, ne se rencontrent qu'aux singes.

Que si la Ratte n'étoit qu'vn simple receptacle de melancolie excrementielle, à quoy bon tant d'arteres pour vne cloaque d'excremens?

Que c'est vers les parties precordiales, qu'on ressent tous les premiers mouuemens de l'Ame. Que si on entend tirer vn coup de fusil à l'improuiste, ou qu'on soit surpris & épouuanté de quelque chose: on sent en même temps vn tressaillement vers l'orifice superieur de l'estomac. Que si on reçoit quelque affligente nouuelle lors qu'on se met à table, neantmoins quoy qu'on ait grand appetit, on le perd à l'instant & on sent de la pesanteur & de l'oppression vers l'orifice superieur de l'Estomac, qu'on ne sentoit pas auparauant. Ce qui fait voir que l'Affliction qui s'en prend directement à l'Ame tombe directement au lieu où loge l'appetit. Outre que les blessures en cét endroit-là tuent subitement, ce que ne font pas absolument celles du Cerueau. Ce qui se verifie assés par quantité d'histoires qu'on peut voir dans Paré, Pigray, &c. & recemmēt par celle-cy. Il y a enuiron cinq années qu'vne petite fille d'vn nommé Benoit Viquant habitāt de Chapuisieu âgée de quatre à cinq années passoit sous vn noyer où vn Païsan abatoit des noix, qui laissant tomber sa perche sur la teste de cét Enfant, lui fracassa le crane de la largeur de la paume de la main, & s'enfonça dans la substance du cerueau iusqu'au fond de sa baze. Il se trouua de la substance du cerueau qui auoit été écrasée plus de la grosseur d'vn œuf. Neantmoins elle vécut encor 27. ou 28. iours, elle se tenoit préque tout le iour leuée proche du feu, mangeoit du gros pain; Et pout tout symptome étoit deuenuë Paralytique d'vn bras. Qui plus est le Cerueau à l'endroit de la perdition de sa substance se recouurit d'vne certaine membrane épaisse, charnuë, & rougeâtre, qui me faisoit esperer sa guerison. Finalement sa

playe

playe deuient pâle, seiche & noirâtre, puis elle mourut, ce qui fut vû de tous ceux du village.

De plus l'Autheur soûtient que nonobstant que les conceptions de l'Ame soient épurées au cerueau, neantmoins qu'il n'en est que l'executeur, entant qu'il preside aux sens & au mouuement, & qu'il contient les facultez de l'imagination, de la memoire & de la volonté, qui sont des puissances de l'Ame sensitiue, qui sert d'enueloppe à l'Ame immortelle, (comme on verra cy-aprés) qui sont établies au cerueau comme ses lieutenantes, de la même maniere que l'odorat au nez, la faculté de voir à l'œil &c. Et que ces facultez s'eclipsent d'abord, que la lumiere d'en bas leur est deniée par la ligature du col, ou autres empêchemens. Que si l'écriture dit que les adulteres, les homicides, &c. partent du cœur, que c'est pour le faire comprendre plus facilement au vulgaire, qui prend l'orifice superieur de l'estomac, pour le cœur. Qu'on applique souuent quantité de remedes, vtilement, pour auoir ignoré le vray siege de l'Ame. Ce que les histoires suiuantes semblent confirmer. L'An 1662. la fille aînée de Monsieur Armand, femme à Monsieur Iayme de saint Quentin, étant venuë voir sa mere à l'Albene, fût affligée apres vn flux immoderé de menstrues d'vn rheumatisme auec fieure; & l'ayant traittée l'espace de sept à huits iours selon les formes ordinaires, auec les rafraichissans, humectans, lenitifs & anodins. Vn soir enuiron les dix heures qu'elle s'étoit leuée pour faire refaire son lict, elle sentit certaine langueur, & defaillance lipothymique vers l'orifice superieur de l'estomac, & dit à sa mere qu'elle se trouuoit bien mal. Sa mere me demanda s'il ne seroit pas necessaire de la faire confesser, ie luy reparty que ces foiblesses arriuoient souuent, lors que les malades se leuoient, & qu'il n'y auoit pas apparence de faire leuer le Curé à ces heures là; qu'elle se pourroit bien confesser le lendemain matin. Vne de ses sœurs qui la veilloit me vient dire enuiron vne heure aprés la minuit qu'elle réuoit, & qu'elle repetoit sans cesse vn méme discours. Dans peu de temps aprés elle tomba dans vn assoupissement si profond, que ni les plus rudes frictions auec des seruiettes toute brûlantes, les ventouses à grande flamme tout le long de l'épine du dos, les scarifications profondes, leurs lotions auec du poivre, du sel, & du fort vinaigre, les vesicatoires sur les scarifications, les applications de plus de trente poules, poulets, chappons ou pigeonneaux, & autres remedes vsitez sur le cerueau, ne la pûrent iamais irriter à serrer la main à vn Pere Augustin (en témoignage de contrition) qui demeura actuellement l'espace de trois iours à son cheuet à dessein de luy donner l'absolution. Son pouls auoit vn mouuement vermiculaire si languide & si bas, qu'elle sembloit expirer à tout moment, qu'on cessoit de lui faire aualer quelques cuillerées de teinture cordiale tirée auec l'esprit de vin, quelques cuillerées d'eau clairette, de ius de roüelle, auec la confection d'hyacinthe, d'alkerme, de theriacle, &c. à la faueur d'vne dent casséе. Que si on manquoit vne seule fois d'animer le ius de roüelle

auec l'eau clairette ou l'esprit de vin (comme on feroit pour entretenir vn petit bout de mêche qui s'éteint en y mettant quelques gouttes d'huile) vous eussiez dit qu'elle alloit rendre l'Ame. Il n'y auoit que cét esprit de vin qui fut capable de luy releuer le pouls, qui dans vn moment apres retomboit dans sa langueur. Si bien qu'en trois iours & trois nuits qu'elle fut en cét état-là, on luy fit aualer trois chopines d'eau clairette, quatre onces de theriacle, huit ou neuf onces de confection d'alkerme, ou d'hyacinte & demie chopine de teinture de diamargariton, de diamoschi, diambra, &c. sans luy pouuoir tenir le pouls releué l'espace de demie heure. Enfin ie ne butois qu'à la faire confesser & puis luy laisser rendre l'Ame. Son pere s'en alla à la campagne pour euiter ses funerailles : Sa mere étoit au lict dans vn desespoir, & de sa mort, & de ce quelle mourroit sans confession, & moy dans vn déplaisir inconceuable de l'en auoir empêchée. A la fin ayant employé toute ma science, & ne sçachant plus que faire, ie me vay resouuenir qu'ayant déja parcouru legerement les œuures de Van-Helmon, i'auois veu qu'il établissoit le centre de l'Ame à l'orifice superieur de l'estomac, & que ce simptome effroyable auoit commencé par vne nausée & vne defaillance qu'elle sentoit à cét endroit-là. I'y auois aussi remarqué qu'il prouuoit que les delires des fieures & les assoupissemens estoient causez par des excremens veneneux contenus vers les parties precordiales, qui par leur odeur impure souilloient l'Ame ou Duumuirat, & déthronoient l'imagination (ny plus ny moins que fait la saliue de l'enragé, le iusquiame, la ciguë, l'opium, &c. & que ce n'étoit pas le cerueau qui en étoit affecté le premier. Ie m'auisay de luy faire prendre vn lauement ou ie n'épargnay point l'ellebore noire qu'on estime specifique à ces maladies-là, ie laissay toutes les applicatiõs du cerueau, & m'attachay aux parties precordiales, afin d'aider à l'operation dudit lauement. Dans deux heures aprés la Malade commença à se plaindre & deuenir inquiete, à remuer les bras, les iambes sans pourtant entendre ny voir, non plus que si elle auoit été sourde & aueugle. Ses sœurs me disoient mon Dieu qui a-t'il dans ce lauement qui la tourmente ainsi ? Mon Dieu elle se meurt. I'aurois voulu que le lauement eut été à faire de la crainte que i'auois qu'elle n'expirât pendant cette operation-là, à cause du peu de force qu'elle auoit. Cinq heures aprés elle commença à se vuider dans le lict, de quantité d'excremens fetides par quatre ou cinq diuerses fois. Aprés quoy elle ouurit les yeux, & à ce qu'elle nous a dit du dépuis tous ceux de la chambre lui sembloient des phantômes où des ombres voltigeantes. Elle se confessa assés mal la premiere fois. Deux ou trois heures aprés elle se confessa fort bien, & est encor aujourd'huy pleine de vie.

L'An 1663. ie fus appelé pour voir vn Païsan, qui ne se soucie peut-étre pas qu'on le nomme, qui étoit ateint d'vne fiévre epidemique. De prim'abord, le malade me parut auec vn œil égaré, ardent & affreux, qui repartoit à mes demandes, comme font les distraits qui ont d'ordinaire

naire

naire l'esprit en commission. Ie reconus que son esprit étoit aussi egaré que ses yeux, & crûs qu'il auoit son imaginatiõ atachée au croacement d'vn corbeau qui passoit sur sa maison quatre ou cinq fois le iour, à ce que me dirent ses voisins auec le méme iargon, qui voituroit peut-étre de la charongne à des petits qu'il auoit à la montagne. Enfin soit qu'il crût que cét oyseau là, fût de mauuais augure pour lui, ou que son imagination fût troublée par quelqu'autre puissance veneneuse, qui accompagne d'ordinaire ce maladies-là, il me dit qu'il étoit perdu, & que dans deux heures le Diable le deuoit venir enleuer, sur vne certaine clôture (où il vouloit aller à toute force) i'enuoyay querir le Curé qui le venoit de confesser il n'y auoit pas demie heure. Cependant ie fy le Medecin Spirituel le mieux que ie pûs, inutilement, il disoit qu'il étoit damné sans resource, & que Dieu ne lui pardonneroit iamais les maux qu'il auoit commis. Le Curé étant arriué lui voulut parler: Mais il ne pût iamais tirer vn seul mot de sa bouche. Il demeura enuiron vingt iours sans vouloir parler & sans fermer l'œil, en menaçant les vns & les autres auec le doigt. Et ce qui est presque incroyable, c'est que pendant ce temps-là il fut impossible de lui faire aualer quel aliment que ce soit, ny remede quelconque. Il cassoit verres, cueilliers, écuelles, & tout ce qu'on lui pouuoit metre entre les dents, & crachoit d'abord dehors, tout ce qu'on lui auoit fait entrer par force dans la bouche. Finalement aprés plusieurs applications au cerueau, & autres tourmens inutiles, ie fy venir cinq ou six hommes robustes, nous le renuersâmes sur son lict, les vns lui tenoient les bras, les autres les cuisses & les iambes, les autres se couchoient sur lui pour le tenir plus ferme. Cependant on luy donna vn lauement d'vne force approchante au susdit. L'ayant gardé trois ou quatre heures, il se fit donner vne benate pour le rendre auec quantité d'excremens. Dans peu de temps aprés il commença à parler, boire, manger, & raisonner & guerir. Aussi n'ay-ie rien vû qui face plus d'éfort aux maniaques & hipocondriaques, que les vomitoires, ce qui confirme fort l'opinion de l'Autheur que la cause occasionele du delire se tient vers les parties precordiales.

De plus il asseure que nous auons deux Ames. Vne sensitiue caduque & perissable: l'autre immortele & intellectuele, qui est la vraye Image de Dieu. Qu'auant la cheute d'Adam l'homme n'auoit encor point d'Ame sensitiue: Mais qu'elle fut excitée (comme l'étincele du cailloux) par la manducation de la pomme. Que la puissance concupicible étoit enfermée naturelement dans le fruit défendu, comme l'immortalité dans l'arbre de vie, & tant d'autres facultez qui sont encloses dans les simples, dont les vns donnent de l'amour, des autres de la haine, d'autres de la hardiesse, & les autres sont dementifiques. Que la pomme ne fut pas plûtôt mangée qu'elle disposa le sang à la semence, & à la procreation de son fruict, & par consequent à impetrer l'Ame sensitiue de son Createur, car on ne lit pas dans la Genese qu'ils ayent appris d'autre Science, sinon qu'ils connurent d'abord qu'ils étoient

nuds, dont ils ne s'étoient point aperceus auparauant, ce qu'il remet pourtant à la censure de l'Eglise. Cecy choque vn peu la croyance commune : Mais on peut voir ses raisons.

Il dit que l'Ame est intellectuele & non pas raisonable ; Que les Brutes ne sont point priuées de raison. Que la raison, l'imagination & la volonté sont des facultez de la sensitiue, qui sont perissables & caduques comme elle. Que ladite sensitiue sert d'enueloppe à l'intellectuele, & que c'est elle qui l'éblouit par son obscurité, & lui voile ses conoissances.

Il veut donc que le Duumvirat où il loge l'Ame gouuerne & preside à toutes les parties du corps, par vne action qu'il nomme *Actio Regiminis*, qui se fait à l'instant enuers les parties éloignées sans aucun commerce de vapeurs ny continuité de tuyaux; Mais par vn commandement absolu comme feroit vn Souuerain de viue voix, sur vn vassal: D'où il s'ensuit que puisque la vigueur vitale est communiquée & dispersée du siege de l'Ame (par irradiation) à toutes les parties du corps: Que par consequent les vices & les vertus ne sont pas moins dispensées (de là) par ce même principe de vie, iusqu'aux extremitez des doigs.

Que le venin morbide s'atache tantôt au ferment stomachique, & aux excremens ; Tantôt à son esprit fixe, où à l'arteriel & influent : Et autresfois il s'en prend par irradiation à la vie même, qui n'est autre chose qu'vne lumiere centrale qui peut être penetrée par toute autre lumiere ; De même que celle qui passe à trauers d'vne vitre colorée, se reuêt de la couleur de la vitre en passant, & l'emporte auec elle contre la muraille de la chambre.

Que la maladie n'est pas vne intemperie qui resulte du perpetuel combat des qualitez elementaires (comme on a crû.) Qu'elle n'est pas non plus causée par les quatre humeurs qu'on feint, & qu'on compare aux quatre élemens, qui pechent en quantité ou en qualité, ou par quelque autre degeneration de matiere sûcitée par la mauuaise impression des Elemens : Mais que toute matiere excrementiele precede la maladie, & lui sert de cause occasionele ; Ou que ces excremens sont des mauuaises productions, ou des éfets posterieurs d'icelle, engendrez par vn déreiglement des facultez, qui souuent suscitent par occasion des autres maladies fecondes & consecutiues : comme nous voyons que les fiévres & les opilations engendrent l'hydropisie, des scyrrhes, &c. où elles fomentent & augmentent vne autre cause antecedente.

De plus que la maladie n'est pas vne qualité mal-faisante qui procede de quelque matiere interne, nuisible où veneneuse, où externe & communiquée du dehors par contagion : Mais que toutes ces choses là n'indiquent que la presence du mal, & l'éfet dependant de lui par accident.

Que la Maladie est encor moins vne affection, ou vn accident (comme on l'a definit) qui blesse les actions : Mais que la Maladie est vn être reel

reel qui se produit aprés que quelque faculté étrangere & nuisible a violé le principe de la vie, & penetré sa puissance, & en la penetrant a irrité l'esprit de vie, & l'a incité à vne espece d'indignation, de fureur, de crainte, &c. Aprés quoy il se forge des differentes idées selon la diuersité des passions qu'il conçoit, qui sont à l'instant empreintes, selées & exprimées audit esprit. Et que si-tôt que ces idées là sont reuétuës dudit esprit de vie (qu'il nomme Archée) que la Maladie se trouue en existence, composée dudit Archée qui est sa matiere, & de l'idée qui est sont efficient.

Qu'alors cét Archée qui auparauant cette mauuaise impression n'exerçoit que des bonnes œuures; deuint (sous l'Empire de cette idée étrangere) si ennemi de nature qu'il ne sert plus qu'à declarer ouuertement la guerre aux esprits sains, & n'est plus propre qu'à faire du desordre chez nous. Si bien que la Maladie tient sa cause materiele & efficiante du propre esprit de vie, par l'irritation des causes occasioneles. Et que tout ainsi que la santé consiste en l'integrité de la vie; De méme que la maladie consiste en la vie blessée. De plus que la maladie ne peut point demeurer en vn méme poinct d'identité auec la vie saine: Mais qu'elle fait retraite & bande à part (sous la portion des esprits qui ont été souillez) pour lui faire insulte : Parce que comme c'est le propre des facultez saines, de pratiquer des actions saines; Aussi lors qu'elles sont vitiées, elles ne produisent que des actions vicieuses.

Que nonobstant que ces esprits soient soüillez en leur lumiere : Neanmoins ils ne laissent pas encor de participer à la vie. Qu'encor que la Maladie (logée en la vie deprauée) ait vne espece de forme substantiele, qu'elle n'a pourtant pas vne vie ny vne lumiere vitale; Mais plûtôt vne vie meurtriere, qu'elle emprunte de la vie méme qui subsiste vniquement & prochainement au siege de l'Ame, qui n'opere rien que par son instrument official qui est l'Archée vital.

De plus qu'il faut absolument que ce qui afflige les puissances vitales, soit de la méme condition des puissances : Autrement qu'il n'y auroit point de symbole, d'accez, de consonançe, de force, ny de penetration entre elles; Et par consequent il ne se feroit aucune application, & ne pourroit point y auoir d'actiuité. Et que comme toutes les facultez ne sont autre chose que des impressions sigilaires, inuisibles & impalpables en l'esprit de vie (qui est aussi inuisible & impalpable qu'elles) il seroit impossible qu'elles puissent étre éteintes, penetrées & surmontées par des étres corporels. De sorte que la Maladie part des troubles & des confusions impures de l'Archée, auquel étant vnefois radicalement inserée, elle y demeure en aprés en forme d'idée inseparable, qui prenant son accroissement de ladite idée comme de son seminaire ou principe efficient, elle se reuêt de la tunique de l'esprit de vie, & s'éleue insensiblement en étre réel, en la maniere des autres étres naturels. Car il fait voir que ce sont les idées seminales qui sont le principe commençant de toutes les generations, & de tous les changemens,

& dereglemens qui se font au Monde, & que les Maladies dependent aussi-bien des idées qui leur seruent de semence, que les principes de toutes les choses natureles : Et quoyque les passions & perturbations soient des non-étres : Neanmoins qu'elles ne laissent pas d'engendrer des images vrayes, réelles & actuelles. Ce que les conceptions des femmes grosses verifient assez.

Que les Payens ont bien crû qu'il n'y auoit rien qui se pût mouuoir de soy-méme, & qu'il faloit établir vn premier Moteur auec ses intelligences comme formes motrices des Cieux : Mais qu'ils ont negligé le propre moteur qui habite aux semences, qui par l'instruction de ses idées, exerce de soy tous les mouuemens qui lui sont necessaires. Ce qu'il faloit aussi considerer aux Maladies & à leur curation, & de quelle maniere cét étre seminal (Recteur de la vie) se rendoit pernicieux & meditoit sa propre ruine.

Il faut donc sçauoir que l'Archée par sa propre vertu seminale, à vne certaine faculté que l'Autheur nomme d'vn nouueau nom *blas* motif & alteratif, qui lui a été donnée naturelement, par lequel, dés le premier moment de sa conception, il meut, figure, altere, augmente tant l'animal que le vegetable, chacun selon sa destinée : Tellement que c'est, cét esprit ou cét *impetum faciens* (d'Hipocrate qu'on a mal suiui) qui fait toutes les impetuositez chez nous. C'est aussi lui sans lequel rien ne peut étre mû, senti, alteré aux animez ; Qui fait regulierement ses exercices selon l'idée qui lui a été delaissée par son geniteur, ou selon quelqu'autre idée étrangere qu'il a conçeu d'ailleurs ; qui lui fait commettre des irregularitez. De sorte que tous les dereglemens qu'on reseńt pendant les Maladies, sont tous pratiquez par les mêmes instrumens qui font les actions saines & reglées pendant la santé : Toute la difference qu'il y a, c'est que ceux qui font les dereglemens sont souillez d'vne mauuaise impression, & les autres ne le sont pas. D'où il faut conclure que la maladie deriue necessairement aussi de l'Archée qui fait la santé. Et que si la vie & la santé procedent des idées emprainte à la semence. Que les Maladies sont formées par de semblables idées, mais posterieures : Et comme les idées regulieres (desquelles l'Archée tient toute sa puissance) sont plantées à la semence par la volupté du Geniteur : Ainsi les dereiglemens partent de l'impureté de la nature corrompuë, dont on ne peut pas se deffendre, tandis qu'on vit en la chair du peché. De la vient que l'Archée en quelque façon, s'afflige, s'inquiete, & s'irrite imperceptiblement, conçoit des auersions, & deuient ennuyeux à soy-même, sans qu'on le puisse preuoir, & sans y auoir été induit par des causes internes où externes, ny par des taches hereditaires, & sans que l'homme se soit rien procuré de

de tel : D'où il s'éleue des images excentriques & virulentes, qui rongent insensiblement la vie, & engendrent des venins pernicieux & des fâcheux accidens, iusqu'à s'en prendre au propre aliment des parties, & au sang innocent pour les corrompre & peruertir en des excremens, & souuent s'atache aux parties même au grand preiudice de la vie : D'où vienent le defauts de digestion, de distribution, &c.

Que ces idées morbides sont ou hereditaires, ou suruenuës aprés la naissance. Que les hereditaires découlent du geniteur en la semence du productible, & atendent souuent patiemment plusieurs années auant que de se manifester en l'engendré, & quelquefois dorment pendant quelques generations, pour se réueiller au petit fils & au neueu.

Que ces maladies sont selées en l'Archée de quelque partie principale, auquel rien ne peut étre empreint que des caracteres idéels : Car il ne faut pas croire que la matiere occasionele de la goutte, du mal caduc, du calcul, &c. soit visible & qu'elle soit traduite en forme palpable auec la semence, veu qu'elle ne la rendroit pas seulement sterile : Mais auec le temps elle se pouroit pourir & dissiper, & n'acompagneroit pas comme elle fait les periodes de sa vie. Ce qui fait voir qu'elles ont vne autre demeure plus fixe que dans les excremens, & qu'elles sont selées en la vie même, & en quelque chose d'actif & de constant en forme de caractere & d'idée : Et que l'esprit vital enfermé dans les organes est combatu par les orages de ses propres idées morbides, qui toutes les fois qu'elles ateignent l'esprit influant, autant de fois font-ils resentir les effets de la contagion qui les a infectés. Comme par exemple le mal caduc a vn certain venin enivrant, soporeux, & en quelque façon furibond, qui se fait resentir premierement vers le siege de l'Ame, qui est l'orifice superieur de l'estomac (excepté celui qui a son siege aux extremitez où en l'habitude du corps) & de là en la teste, puis affecte les muscles & les nerfs qui dépendent du cerueau. Enfin il veut que toute Maladie soit formée par l'Archée, & fabriquée de sa propre substance. Si bien que la Maladie consiste materielement en la partie de l'Archée, où ladite Maladie a été sigilairement empreinte, & y habite comme dans sa propre demeure & dans son seminaire. Elle est empreinte en l'esprit fixe, qui reside aux parties : ou en l'esprit influent & vniuersel : où elle est suscitée de la fontaine de vie, & dispersée par le vehicule commun de l'esprit influent qui deça qui de la, par deuteropathie, par simpathie, & par idiopathie.

Elle a le plus souuent vne matiere occasionele qui l'excite, ou elle engendre quelque production de soy qui sert d'occasion à exciter des maladies secondes : Et nonobstant que cét esprit ideal altere & corromp les choses contenantes & les contenues,

Il conserue pourtant le plus souuent le vice qui lui a été empreint, pour exciter des nouueles tempêtes ; par exemple ce qui fait le calcul, est vn caractere lapidique & ideal, semé en la faculté des reins où de la vescie, qui forme la pierre de la propre substance de l'vrine, comme il se fait aux eaux qui font la tonne qui sont fort claires & transparentes, ou le calcul n'est pas la maladie, mais vne de ses productions : Car nonobstant l'extraction d'iceluy, la maladie ne laisse pas de persister, à moins que l'esprit lapidifique ne s'enferme dans sa production, comme fait le ver à soye dans son cocon, ce qui arriue souuent. Alors il n'y a point de crainte de recheute. Les maladies secondes qui en sont produites sont l'excoriation, l'hemorragie, la difficulté d'vrine causée par la rudesse, inegalité, grosseur du calcul, &c.

De méme la matiere occasionele des fiéures, est quelque excrement qui irrite l'Archée en quelque partie particuliere, ou dans les grands vaisseaux.

Cette partie de l'Archée qui a été souillée par indignation, & qui s'est enflammée contre cette matiere occasionele (car il faut noter qu'il ne s'enflame, ni ne se souille iamais entierement sans causer la mort) est la vraye maladie qui ne cesse de faire rauage, d'alterer, corrompre, & faire des mauuaises productions, qui quelquefois sont causes occasioneles des duretez des visceres, de l'hydropisie, des diarrhées, &c.

De plus qu'il y a autant d'especes de maladies qu'il y a d'idées morbides : & autant d'especes d'idées morbides, qu'il y a de diuersité d'ordures, & d'excremens chez nous, soit qu'ils soient venus du dehors, ou engendrez en dedans ; Que prouenus de l'erreur des facultez digestiues, où de la degeneration de la liqueur vitale, & alimentaire.

De plus qu'il y a autant d'idées morbides en nous qu'il y a de passions, & de puissances qui peuuent alterer nos esprits : Comme par exemple si on prend vn solutif trop violent & malin, encor qu'il soit bientôt expulsé : Neantmoins sa qualité veneneuse ne laisse pas de demeurer, & de s'atacher opiniâtrement aux facultez de l'estomac & des intestins, pour continuer ses hostilitez & euacuations fœtides iusqu'à la mort.

Que si ses idées se forment en l'esprit fixe du cerueau ou de la Ratte, par le moyen de l'imagination. Cét esprit se forge des idées particulieres, & dereglées, qui ne sont pas dissemblables de l'imagination : Car tout ainsi que la saliue de l'enragé, la picqueure des scorpions, des serpens, ou de la Tarantule, le Napellus, l'Aconit, &c. communiquent & nous impriment malgré nous l'idée de leur fureur. C'est aussi de la méme maniere que l'Archée qui est le premier organe de l'imagination, forme ses idées sordides, seminales & fermentales. Voila comme l'Archée même se forge des idées & des images par ses propres passions auec beaucoup de liberté qui lui seruent de venin, & ne tendent qu'à sa propre ruine : Lesquelles images font vne étroite aliance auec la vie, & seruent de semences aux Maladies, qui sont les auant-courieres de la mort,

mort ; il dit auſſi que la fantaiſie engendre des venins qui tuent l'homme & l'affligent de diferentes miſeres, veu que ces maladies-là procedent premierement de la puiſſance imaginatiue, de qui l'Archée eſt l'organe primordial. Que les cauſes occaſioneles des maladies en general ſont les Receptions & les Retentions : par les Receptions il faut entendre les Injections, Immiſſions & Introductions qui ſe font par les miniſtres du Demon, ou autrement : les inſpirations de mauuais air, & autres infections : les conceptions & ſuſceptions. Pour les Retentions, qu'elles procedent tant de la part du corps & de la diſtribution, que della digeſtion & tranſmutation ; & le tout par vn vice interne & des defauts interieurs.

Que les maladies qui ont leur ſujet attaché à l'eſprit influant, ne ſont ſouuent que comme des feux de paille, qui ſe conſument d'eux-mêmes : ou bien ces eſprits ſe dépoüillent de cette mauuaiſe idée dont ils étoient informez, qui étoit la cauſe de leur agitation & mouuement dereglé, & les impriment en quelque excrement. Que ces idées de l'eſprit influant ne troublent pas ſi opiniâtrement l'œconomie vitale, que celles qui ont leur attache aux eſprits fixes, tant des parties ſimilaires que des organiques : & elles ont d'autant plus de force d'accabler & renuerſer la nature, que les facultez ſont plus eminentes en dignité, principalement lors qu'elles ſiegent en quelque viſcere principal ; car les facultez des parties nobles ainſi ſoüillées, communiquent de claſſe en claſſe le caractere fatal de leur mauuaiſe impreſſion, & ne veulent point ceder aux remedes communs.

Que les Medecins ont pris les productions iuſqu'à preſent pour les vrayes cauſes des maladies, & ne ſe ſont attachez qu'au poſterieur, & à des qualitez contraires de chaud, de froid, d'humide & de ſec ; que s'il y a quelque choſe qui reüſſiſſe heureuſement en leur cure ; il le faut attribuer au hazard & à la ſeule bonté de la nature.

Que toutes les maladies qui perſeuerent par leur premier leuain, & qui ne ſe demettent point de leur idée maligne dans leurs productions, paſſent toutes parmi eux pour incurables, qui ſouuent ſont gueries par des petits remedes de femmes, qui ont vn don ſpecifique d'éteindre ces idées morbides, dont les Medecins ne treuuent point de raiſons dans leurs preceptes. Qu'encor que le calcul, la cataracte, la matiere febrile, & ces ſortes de matieres viſibles, qui ſont produites comme des monſtres & des auortons de nature, ſoient priſes aux écoles pour les cauſes efficientes morbifiques, immediates, & contenantes des maladies, elles n'en ſont pourtant que les occaſions, qui ſont externes à l'égard de la vie en laquelle les maladies ſont toutes empreintes & ſeelées, ſans en excepter les externes, comme vlceres, fiſtules, inflammations, apoſtemes, &c.

Pour faire comprendre plus aiſément cecy, i'aporteray cét exemple en paſſant. Il y a quelques années qu'vn nommé Carre de l'Albene, à qui vn cancer ou *noli-me-tangere*, auoit déja parcouru tout le viſage, mangé

les lévres, & rongé les deux paupieres de l'œil gauche iusqu'aux cartilages, qui s'étant en aprés jointes, s'étoient si bien colées & consolidées ensemble, qu'elles lui auoient fermé l'œil comme si elles n'auoient jamais été ouuertes; & finalement s'étoit jetté au grand Canthus de l'autre œil. Il me pria de vouloir tacher à lui conseruer l'œil qui lui restoit pour se pouuoir conduire : son mal étoit alors dans sa plus grande furie, composé d'vn autre vlcere au front, & de deux ou trois autres sur le muscle crotaphite, opposite à l'vlcere du canthus. Ie m'atachai seulement à celui qui menaçoit l'œil de sa perte, & essayai premierement d'apaiser ses douleurs par des lenitifs, où i'auois ajoûté l'opium : les douleurs étant diminuées, i'y appliquay la douceur du reagal, que Paracelse & l'Auteur recommandent fort à ces maux-là. Le lendemain (ce qui est remarquable) ie trouuai par tous ses vlceres vn leger Eskarre, aussi bien à ceux où le remede n'auoit point touché qu'à celui où il auoit été appliqué, & le malade prit vne fiévre continuë qui lui dura sept à huit iours, au bout desquels elle le quitta & lui laissa vne stupeur aux extremitez, en sorte qu'il n'y auoit presque point de sentiment. Cinq ou six mois aprés ses vlceres qui s'étoient tous seichez, commencerent à se r'ouurir, excepté celuy ou la douceur du reagal auoit été apliquée, qui ne s'est point r'ouuert de deux années aprés; & à mesure qu'ils se r'ouuroient la stupeur des extremitez se diminuoit imperceptiblement. Si on demande la raison de ces accidens-là, on répondra Galeniquement : que ce qui cause ces vlceres-là, est vne humeur atrabilaire, maligne & corrosiue, qui étant rentrée dans les grands vaisseaux y auoit alumé la fiévre, & que finalement la nature l'auoit jettée sur les extremitez par vn mouuement critique, où par sa stipticité & pesanteur elle y auoit causé vne stupeur. On pourra même apuyer ces raisons-là par vn Aphorisme d'Hippocrate qui dit : *Si lingua aut aliqua pars corporis stupida fiat, tale est melancholicum.*

Mais ie demande comment est-ce que cette bile noire & aduste, qui doit étre épaisse & terrestre, (puisqu'on la fait correspondre à la terre) empreinte & répanduë dans les chairs du visage, pourra repasser dans ses vaisseaux (qui n'a point de mouuement de soy) par vn mouuement retrograde, pour étre traduite de ceux-là aux moyens, & de ceux-cy aux grands vaisseaux? ne deuroit-elle pas par sa tenacité opiler plûtôt les veines capillaires du visage en y passant, que ceux de la Ratte (quand elle y sejourne) qui sont incomparablement plus gros & plus amples? comme pourroit-elle passer parmi les humeurs innocentes de la masse du sang, sans se mélanger auec elles & sans les corrompre? en aprés comme s'en pourroit-elle tirer pour étre expulsée aux extremitez? puis de là, reprendre sa premiere route pour s'en retourner au visage? & pourquoy ne fait-elle pas plûtôt des vlceres aux extremitez pendant le long sejour puisqu'elle y est toute portée? en verité quoyqu'õ en puisse dire il faut donner quelque chose au sentiment de l'Auteur, à sçauoir que ce qui fait ces vlceres-cy est quelque chose de viuant, de spirituel,

rituel,& de mobile.Que c'est vn esprit de mauuaise impression,malin,furibond & corrosif,qui ayant été separé des esprits sains,s'étoit cantóné au visage,l'enflamoit & le rongeoit cruelement comme vn enragé. Que la sanie qui en sortoit étoit le sang qui étoit enuoyé pour la nourriture de la partie,qui étoit corrõpu & peruerty par cét esprit pernicieux. Que cõme cét esprit est viuãt,& d'vne nature fort subtile,qu'il ne lui est pas dificile de trauerser les chairs & r'entrer dans les vaisseaux: que ces esprits fuyans la douceur du reagal cõme leur ennemi mortel,ils s'étoient voulus refugier dans la vie saine,d'où ils auoient été autrefois expulsez:où ayant mis les esprits en confusion,& troublé toute l'œconomie vitale,les esprits sains s'étoient soûleuez,irritez & enflamez contre les viciez,dont ils s'étoient rendus les maîtres,& à la fin du combat les auoiẽt expulsez du donjon vital sur les extremitez. Que la stupeur que le malade y sentoit prouenoit de ces esprits,qui auoient été stupefiez par l'opium, dont ils auoient retenu l'impression. Que s'ils ne faisoient pas des vlceres aux extremitez pendant qu'ils y sejournerent,c'est qu'ils n'auoient pas destiné d'exercer leur furie sur elles : mais ils conseruoient toute leur rage pour bourreler cruelement le visage,comme s'ils auoiẽt conspiré sa perte.Que si par leur retour au visage ils n'auoient pas causé la fiévre,comme ils auoient fait en r'entrant. C'est que comme les esprits sains les auoient déja vaincus & maîtrisez,ils n'étoient plus dignes de leur colere,& ils leur permettoient le passage dans leur republique sans s'en tremousser , comme on feroit à des captifs ou à des gens desarmez.

L'Auteur dit que ce remede-là est capable de guerir toutes sortes d'vlceres quels malins qu'ils soient sans recidiue , parce qu'il tuë les esprits corrosifs qui font les vlceres par vn petit reliquat de venin qui lui reste : mais i'ay pris garde que de tous ceux qui ont eu des vlceres que i'ay traité par cette voye-là , il n'y a que ceux qui n'ont point eu de mal de cœur , de nausées , & d'opression d'estomac , qui soient gueris sans rechûte : & les autres qui ont eu les symptomes susnommez (qui sont infailiblement causez par la fuite de ces esprits corrosifs vers les parties precordiales) où , selon l'Auteur, est le centre de la vie , d'où ils ont été expulsez , sont tous reuenus au bout de quelque temps , si ce n'est à la partie où ils étoient, c'est du moins en quelqu'autre, comme i'ay vû arriuer à vne femme de Polienas qui auoit deux vlceres à vne jambe de la largeur de la paume de la main : il lui fut fait trois Eskarres consecutifs, comme l'enseigne Paracelse , auec le remede susdit ; à chaque eskarre elle prenoit mal de cœür, des opressions d'estomac , & quelques poincts de côté (comme on void arriuer aux vieilles gens à qui ces sortes d'vlceres sont formés) cinq ou six mois aprés que son mal fut consolidé,il se jeta sur vn cautere qu'elle auoit à l'autre jambe , où il fit beaucoup de degât, & y a toûjours demeuré du depuis : & la jambe d'où il auoit été chassé, en laquelle il auoit été l'espace de dix ou douze années auec vne enflure prodigieuse , n'a iamais conçû du depuis la moindre tumeur , ni la moindre excoriation. Ie pourrois peut-être auoir manqué à la pre-

paration dudit remede, pour ne l'auoir pas suffisamment dulcifié. Reuenons maintenant à la doctrine de l'Auteur.

Il dit qu'il y a chez nous de deux sortes d'excremens, l'vn est naturel & ordinaire, comme l'excrement fecal, l'vrine, &c. L'autre est engendré par l'erreur des facultez dereglées qu'Hippocrate a distingué par l'amer, l'acre, l'aigre, &c.

En aprés il fait voir l'erreur des Medecins touchant les catarrhes. Qu'il n'y a point de vapeur qui puisse monter de l'estomac ou des parties basses au cerueau, pour seruir de matiere aux catarrhes. Que ce qu'on sent passer le long de l'épine du dos, ou vers les dens, oreilles, &c. est vne portion de l'esprit influant, qui étant degeneré & ayant été soüillé, par quelque exhalaison, odeur, ferment étranger, &c. ou par sa propre passion, ou par quelque resentiment du changement des temps, ou collocution auec les facultez astrales, (auec lesquelles il a correspondance) qui étant expulsé de la communion de la vie saine, est plûtôt exilé vers les parties éloignées, que detenu vers les prochaines: à la difference des esprits fixes qui ne s'écartent jamais guere des parties d'où ils ont été domestiques, & leur donnent de temps en temps des assauts, & leur font insulte.

Si bien que cét esprit depraué, qui monte aussi aisement qu'il décend, passe par les nerfs, par les arteres, & par la propre habitude du corps (ce que les vapeurs ne pouroient pas faire sans vn pulseur interne, ny sans se condenser à la moindre compression:) Et si-tôt qu'il est arriué au lieu de sa mission, il communique & transplante le ferment vicieux dont il est empreint en l'aliment de la partie, & trouble telement la digestiue, qu'il ne se fait que des deprauations & des excremens qui s'accumulent insensiblement: D'où procede la plûpart des enflures & abscez. Et souuent il imprime telement sa malice à l'esprit fixe de la partie, qu'elle s'en resent toute sa vie. Il arriue aussi souuent que la serosité du sang (qui est innocente de soy) suit ces esprits vicieux, parce que la nature l'enuoye par accident comme à dessein de netoyer les mauuaises productions, & pour relauer la mauuaise impression de cét esprit. Ce n'est pas que cette serosité ne soit souuent imbuë d'vn sel étranger:

Qu'elle ne peche quelquefois en quantité ou malice, & qu'elle ne puisse faire des fluxions: Mais il ne les faut pas atribuer au cerueau, ni aux vapeurs qui s'éleuent des parties basses. De plus qu'on a ignoré les vrays vsages & vtilitez de ces serositez:

Qu'il y a vne faculté logée à la baze du cerueau, & vne autre à l'entrée du larynx, qu'il nomme Custos. (A quoy les Medecins n'ont pas pris garde) qui ont la vertu d'engender des mucositez, qui ne sont pas excremens du cerueau (comme on a crû) qu'elles étendent comme vn brizevent pour reprimer la violence de l'Air, & l'opposer aux iniures qu'il pourroit faire au cerueau & aux poulmons, & retenir dans sa substance comme dans vn couloir, les impuretez & les atomes qui pourroient se glisser auec lui en dedans.

Que si par hazard le serain, où l'Air empreint d'vne mauuaise qualité a alteré le Custos du cerueau & sa mucosité qu'il tient dans l'os spongieux : Cette gardiene apelle en même temps les serositez au secours, pour tâcher de relauer la mauuaise impression qui y est demeurée : & lors que le Custos du larynx est assiegé, il s'engendre de semblables excremens, qu'on expectore à force de tousser qui sont produits par l'erreur de ces facultez, & non pas par vne vraye digestion. Voilà comme se font les rhumes du cerueau ; de la poitrine & les enrouëures : si bien que tout le temps que ce Custos ioüit de la santé, il demeure vainqueur sur la violence & l'atrocité de l'Air : mais lors que sa vigueur est vne fois entamée, il ne peut plus satisfaire à sa premiere destination : Au contraire il fabrique quantité de mucosité, comme s'il vouloit étendre tapisserie sur tapisserie, pour se mieux deffendre contre les iniures de l'Air, ou s'en seruir pour netoyer & relauer (comme nous auons déja dit) la mauuaise impression qu'elle a conceuë.

Quant à moy ie ne suis jamais deuenu enroüé, que ie n'aye senti au commencement comme vne espece d'épine qui me chatouilloit la trachée artere, & me piquoit de temps en temps, de la largeur d'vne lentille : & toutes les fois qu'elle recommençoit à me chatoüiller, autant de fois elle m'excitoit à tousser, & à cracher des serositez qui étoient atirées par ce chatoüillement. Ce que beaucoup d'autres pourront experimenter s'ils y veulent prendre garde, & conoîtront qu'il y a là, ie ne sçay quoy de viuant, qui irrite le gozier, qui par la compression & quelque application actuelement chaude se peut repousser & apaiser.

De plus l'Auteur soûtient que les Medecins n'ont jamais consideré les effets de la nature qu'en leur écorce. Qu'ils auoient été deceus par l'action du feu, voyant qu'il brûloit ses objets, & que le froid extreme en faisoit de même, & mortifioit. Car remarquant que le corps humain étoit diuersement agité par ces qualitez intenses, ils crurent que les effets qui étoient acompagnez de chaleur, étoient suscitez par le feu. Ils se sont aussi imaginez qu'aux fiévres les deux élemens de l'eau & du feu combatoient, & se maîtrisoient alternatiuement l'vn l'autre. Que le feu engendroit l'eresipele, les fiévres ardantes, le charbon, &c. Que c'étoit lui qui par sa desiccation endurcissoit les scyrrhes, le calcul, les os, les nodositez, &c. & par consequent que les remedes à ces maux-là deuoient étre de qualité contraire au feu qui les produisoit.

Qu'ils n'ont jamais sçû les moyens par lesquels l'esprit de vie excitoit de la chaleur, & de la froidure chez nous sans feu : Que cez qualitez ne procedent point des élemens de nôtre corps, ni des humeurs feintes comme il fait voir par l'exemple de l'épine fichée au doigt, où la chaleur, la douleur, le phlegmon, la fiéure, &c. ne prouiennent pas efficiemment de l'épine fichée au doigt, & des humeurs enflammées : Mais de l'esprit sensitif, qui est irrité par elle. Si bien que la chaleur, la froidure sont plûtôt des accidens qui suiuent la Maladie, que la Maladie même ; qu'on nomme intemperie.

Que les Ecoles de Medecine n'auoient point reconu d'autre action que celle qui se pratique entre l'agent & le patient : par laquelle on veut que le patient soit violenté, contraint, dompté, alteré & détruit par l'Agent comme son superieur : & comme on s'est aperçeu que l'Agent s'afoiblissoit insensiblement en agissant : On a crû que cela se faisoit par vne défense où vne reaction actuelle du patient enuers l'Agent : Mais si on auoit été tant soit peu plus speculatif, on auroit pû apprendre qu'il n'y a point de reaction en la nature, de contrarieté, ni d'inimitié, qu'entre les Animez (comme nous auons déja dit) où il y a vne défense actuelle en la volonté du patient contre les iniures qu'il resent : & que si tous Agens s'afoiblissent insensiblement, que cela se fait par vne dissolution de leurs forces en l'espace de lieu, de duration, &c. à quoy on n'a jamais pris garde.

Qu'il y a des Agens qui ont vne vertu mouuante qu'il nomme *Robora mouentia.* Les autres en ont vne alteratiue, qui opere par vne vertu fermentale ou seminale, par laquelle ils engendrent leur semblables. 3. Il y a des Agens heteroclites & anomaux.

Ceux qui operent par vne puissance motiue, agissent enuers leurs objets 1. par la pesanteur, comme on void qu'vn petit poids est enleué par vn plus gros & plus pesant. 2. Par la figure ronde, angulaire, aiguë, caue, &c. 3. par la dureté ou molesse. 4. par vne force impressiue de la main, du marteau, de l'aiguille, &c. 5. par la celerité. Car si le Belier ne heurte la muraille, & le marteau ne frappe le clou auec vehemence, encor que la force impressiue soit dure & robuste, l'action n'en peut étre que lâche. 6. par l'empéchement du vuide. 7. par la crainte de penetrer les dimensions.

Que tout agent qui agit par le moyen du poids, ne repatit point, veu que la chose pesante pese absolument son poids, sans aucun respect à vn autre poids plus ou moins pesant.

Si quelqu'vn frappe contre vne enclume, & qu'il se meurtrisse la main, ce n'est pas à dire qu'il y ait de la reaction en l'enclume, en sa dureté, ni en ses angles : Car si l'enclume reagissoit contre la main qui la frappe, elle deuroit aussi-bien reagir contre la main qui la frappe doucement, & la blesser, que contre celle qui la frappe auec vehemence.

Qu'il n'y a point non plus, de reaction des objects enuers les Agens qui agissent par vne vertu alterante : Car la vertu seminale des semences, engendre & dispose de ses objets selon la puissance que Dieu leur à donnée, & les empéchemens qui y interuiennent ne sont que des incapacitez : Car si tout le globe de la terre étoit vne masse de pâte, & qu'on y mit du leuain, elle se fermenteroit toute à la fin, par la vertu du leuain. Ce qui ne se pourroit pas faire s'il y auoit tant soit peu de reaction

en

en la pâte, parce que la force d'vne petite quantité de leuain feroit bien-tôt éteinte & suffoquée par vne si grosse masse : si bien que tous les empéchemens des Agens alteratifs, sont tout autant d'incapacitez: par exemple, le ferment fermente la pâte, mais non pas la terre, ni le verre, &c.

Pour les Agens heteroclites, ou irreguliers, il est manifeste que le feu ne souffre rien des objets inflamables, vû qu'vne seule étincele de feu seroit capable de brûler tout ce qu'il y a de combustible en l'Vniuers; ce qui ne se pourroit pas faire, si la chose qui brûle auoit tant soit peu de reaction.

Si le bois verd ne brûle pas si bien que le sec, cela ne procede pas de la reaction du bois, ni le feu n'en souffre point; mais c'est parce que c'est le propre du feu de resoudre premierement en vapeur la partie aqueuse du bois : auant que de se prendre en sa partie oleagineuse, pour finalement acheuer de consumer le reste de la graisse des combustibles qui demeure fixée au charbon, & les reduire en cendre.

C'est pourquoy il faloit considerer que si les Axiomes d'Aristote seruent aux exercices de la Mathese, aux mouuemens locaux, & aux puissances motrices; qu'on ne les deuoit pas introduire en la nature, d'vn precepte si absolu.

Que c'est aussi vne impertinence de vouloir faire valoir la reaction aux Agens qui agissent de loin, ou enuers les objets éloignez : comme aux actions des corps superieurs qui operent par influence, irradiation & autres mouuemens, sans toucher les objets : mais par vne simple inspiration qui part de leur seminaire, dont les soûlunaires ne sont pas proprement priuez : car ils produisent des odeurs fermentales tres-actiues, & des effets seminaux, & transmuent leurs objets en leur nature, & les tirent sous leur domination. Ce que font les fermens.

Qu'il y a aussi vne certaine action spirituelle, (qui a été negligée des Ecoles) que l'Auteur nomme *Actio Regiminis*, qui agit enuers les objets éloignez sans aucune euaporation corporelle, sans attouchement, application, ni vapeurs, & sans canaux ni fibres continuez, encor moins par consentement des parties. Cette Action est fort semblable à celle que la Lune excite sur la moüele des os, sur le cerueau, écreuisse, & sur tous les corps aquatiques, quoy qu'enfermez dans des cachots, où elle ne peut pas reluire ni penetrer. En cette Action-là l'Agent dispose de son propre patient, ou de l'objet dependant de sa sphere, comme de son sujet, selon vne certaine ordonnance innée, & selon la disposition sujete au symbole. Cette action se fait assez reconnoître aux affections de matrice, où il y a vne certaine puissance, qui affecte premierement tout ce qu'elle regarde,

regarde tant directement qu'obliquement, pourueu qu'il soit de sa direction. On void souuent que la Matrice pince par son simple aspect vn seul tendon du pied : autrefois elle serre le gosier & éleue la gorge iusqu'au menton, & tenaille telement les poulmons qu'elle ôte l'vsage de la respiration ; le tout sans s'écarter de sa gîte, & sans commerce de vapeur : que si on fait quelques rots en aprés, ils ne viennent pas de la matrice, mais ils sont engendrez dans l'estomac par la confusion de la faculté digestiue, si bien que ces operations-là se font par la vertu d'vn certain ascendant ou domination, qui penetre insensiblement toute l'habitude du corps & à trauers de l'épaisseur des parties en forme de lumiere, en laquelle elle depeint ses conceptions & l'idée de ses commandemens, qu'elle enuoye aux organes par les esprits qui sont les ministres de ses executions : car il faut noter que toutes les puissances qui dependent de l'ame, comme celles de la matrice, de l'estomac, des testicules, &c. sont lumineuses, & les esprits aussi (ce qui est assez notoire à ceux qui reçoiuent quelque coup à l'improuiste proche des yeux, desquels on void saillir des étincelles en forme d'éclairs qui partent des esprits visuels. D'où il s'ensuit que ces puissances dardent leur lumiere par tout (qui est beaucoup plus subtile que celle du feu) en penetrant la lumiere de l'Archée par vne action de gouuernement, qui fait que cét Archée deuient infirme, qu'il est aliené, enuoyé, dispersé, éteint & suffoqué, & autresfois conforté.

Il faut voir qu'il y a grand commerce entre l'ame sensitiue & la matrice, & entre la matrice & la sensitiue : & quoyque ces lumieres-là se penetrent l'vne l'autre, elles conseruent pourtant toûjours leurs premieres essences & proprietez.

I'ay remarqué cette action en beaucoup d'hysteriques, & notamment en vne femme d'vn Tourneur de l'Alaigrerie, qui souffroit des douleurs insupportables au bas de l'occiput, où il n'y auoit point d'apparence de soupçonner la matrice. Elle fut saignée plusieurs fois aux bras & aux pieds, les lauemens, les purgatifs cephaliques, les vesicatoires, les, ventouses, &c. ne faisoient qu'irriter son mal : finalement nous voulûmes appliquer vne ventouse sur le lieu de la douleur, croyant que ce mal opiniâtre fût causé par quelque humeur tenace & acre, cantonnée sous le perioste, à dessein de l'attirer sous le cuir ; en même temps elle sentit partir sa douleur de là, prit mal au ventre auec vn grand murmur, comme si on lui auoit tenaillé les entrailles : aprés quelques lauemens & autres applications hysteriques, sa douleur de ventre cessoit & reuenoit à l'occiput, où l'ayant encor laissé cantonner, cét esprit furibond s'enfuyoit toutes & quantefois que nous y faisions quelque application, & aloit exercer sa furie dans la matrice comme auparauant, auec des douleurs locales & fuyardes, tantôt en haut, tantôt en bas, aux reins & à côté, qui la faisoient crier sans cesse. Nonobstant tout cela elle étoit au commencement tres-bien reglée de ses ordinaires, & n'auoit point de fiévre : à la fin cét esprit furibond ouuroit les veines de la matrice,

&

& comme vn insensé il répandoit prodigalement le tresor de la vie. Et vne autrefois aprés auoir senti & entendu vn bruit dans l'abdomen semblable à celui qui se fait quand on creue auec le pied vne vescie de poisson ; Il sortit par le col de la Matrice plus d'vne pleine chopine de serositez auec aussi peu de soulagement qu'auparauant, ce qui me faisoit soupçonner vn abscez dans la Matrice dont l'vlcere seroit difficile à consolider. Finalement ie l'abandonnay comme vne femme ateinte de quelque malefice : & au bout d'vn mois aprés elle guerit de soy. Dans deux années elle reprit le même mal aprés quelques emportemens, qui fut apaisé par des seuls sedatifs. Cette histoire ne sert pas mal à faire comprẽdre que la maladie est atachée a l'Archée par vne mauuaise impressiõ. Ce que font aussi les rheumatismes, les douleurs laterales, & autres qui courent qui deça qui delà sans se fixer. Il fait aussi voir que les venins qui naissent aux parties precordiales, ou ailleurs, agissent par la vertu de leur puissance formele, (en forme de lumiere) d'vne maniere approprochante à celle-cy selon lidée dotale, dont ils sont empreins, en infectant la lumiere vitale de la sensitiue, & l'esprit fixe des parties, qui se penetrent l'vne l'autre par vne vnion radicale. Que cette contagion demeure quelquefois pour toûjours dans le principe vital, & formel de la vie, ou pour vn temps seulement, auec liberté de retourner (comme fait le mal caduc) ou de ne reuenir jamais. Le tout selon l'exigence de leurs proprietez radicales. De plus que tous les venins generalement (excepté les corosifs) agissent par proprieté specifique.

Qu'il y a aussi vne certaine action radiale en la nature : par exemple on donne au pied de l'Elan (porté au doigt en forme d'anneau) la vertu d'empêcher le paroxisme de l'epilepsie : Quoyque le siege de ce mal ne soit pas au doigt : Et cette ongle bien loin de s'afoiblir en agissant, elle se maintient & se r'enforce plûtôt, qu'elle ne s'afoiblit; comme fait l'Aimant en la presance du fer : qui est vn signe euident que l'Agent ne souffre aucunemẽt par la reaction du patient tant aux actions dépendantes de la Mathese, qu'aux autres actions natureles, seminales & radiales.

Les zenexton qu'on porte au col, & les pierres pretieuses ont aussi vne vertu semblable aux influences, par laquelle ils contraignent leur objets, quoy qu'éloignez à leur obeir, sans qu'il s'euapore rien d'eux, & sans se mouuoir, repatir, ni s'afoiblir. De plus ils n'agissent aucunement sur ce qu'ils touchẽt: Mais ils veulẽt étre éloignez de leurs objets pour biẽ agir.

Que l'ombre de la vie bien ou mal afectée, reluit par reuerberation aux pierres pretieuses (qui sont transparentes) comme dans vn miroir: outre qu'il y a vne certaine euaporation qui transpire de chez nous qui n'est pas bien destituée de la vie ; & qui conserue encor l'actiuité de sa sphere, qui rencontrant vn miroir poli, elle s'y reflechit aisément. C'est de là qu'on a pris conoissance de la sympathie, & qu'on a remarqué aux choses crées de l'amour, de la haine, de la crainte, des caracteres & des idées qui sont les causes prochaines de quantité de facultez ocultes.

Que les écoles ont aussi negligé vne certaine action spirituele trom-

peuse & enchanteresse qui ébloüit les yeux, dont les mauuais esprits se seruent: laquelle action nonobstant qu'elle soit vraye, elle ne laisse pourtant pas vn vray effet: Mais l'enchanteur ne fait que tromper la veuë.

Les esprits sans corps ne laissent pas pourtant d'agir par vne action qui ne demande pas pour agir vn aspect direct, ni d'étre proche de leur objet, ni de le toucher: elle ne requiert pas non plus que les objets soient disposez à souffrir cette action-là: Mais ils agissent par vn pur pouuoir putatif & volontaire: ou plûtôt semblable à cette puissance des astres, qui émeut les vents & les tempêtes; car les esprits n'ont point d'extremitez pour pouuoir toucher ce qu'ils pretendent mouuoir. Cette action est beaucoup plus subtile & efficace, que l'influentiele, & approche celle par laquelle l'Ame signifie sa volonté & ses idées aux organes, ausquels elle est liée: Toutes lesquelles Actions se font sans reaction, ni repassion. Il ne nie pourtant pas les Actions corporeles, par lesquelles la chaleur échauffe, ni les voyes par lesquelles les vents montent de l'estomac à la bouche, & sortent par le nés, &c. Que les excremens ne s'écoulent pas par leurs cōduis ordinaires; que les esprits ne soiēt disposez des visceres, par des vaisseaux aux parties du corps. Il admet aussi l'action par laquelle les visceres inspirent leur ferment aux vertus digestiues. Mais il soûtient qu'il ne faut considerer les parties elementaires que cōme des couleurs, & qu'il n'y a point de contrarieté aux choses inanimées. Que le tout-puissant qui est vn Dieu de paix & de concorde, n'a pas voulu que chaque chose operât par contrarieté auec desir de se vaincre & se détruire l'vne l'autre: Mais que ce qu'on apelle contraire doit étre dit opposé, comme le froid est opposé au chaud, & le vice aux vertus. Que les Medecins & le vulgaire sont telemēt persuadez que les choses operent par la contrarieté des choses elementaires, qu'aujourd'huy les petits enfans se mélent de dire cela est chaud, cela est froid, il n'en faut point vser, ou il en faut vser. Et quoyque les Medecins ne parlent quasi que de chaleur & de froidure à la curation des maux: quoy qu'ils n'ayent encor point pû trouuer de froid qui puisse éteindre la chaleur de la fiévre en certain temps limité. Et par consequent que les remedes n'operent point par similitude comme veut Paracelse, ni par contrarieté comme on l'enseigne aux écoles: Mais par les vertus specifiques dont Dieu les a dotés, par lesquelles elles font ce qu'il leur a ordonné de faire.

Que les *Arcana maiora* de Paracelse, comme la teinture d'or, le mercure de vie, le *tinctura lili.* &c. emportoient toutes sortes de maladies sans contrarieté en resoluant, netoyant, en exhalant & en expulsant insensiblement leurs matieres occasionelles, en quelle partie du corps qu'elles puissent étre, & en fortifiant les facultez, en apaisant les fureurs de l'Archée, & en effaçant ses mauuaises impressions. En aprés que la nature resuscitoit sous ces grands remedes, comme font les plantes sous vn nouueau printemps, sans esperance pourtant de reprendre vne vigueur de jeunesse: puis qu'il ne se peut point infuser de nouueles facultez (autrement on pourroit se rendre immortel.) Mais *statutum est omnibus hominibus semel mori.*

Que

Que puisque les vices & les vertus sont communiquées par irradiation du siege de l'Ame (qui est l'estomac qui preside en toutes les autres digestions quelles éloignées qu'elles soient) en toutes les parties iusqu'aux extremitez des doigts ; qu'il est constant que tout ce qui insulte l'Ame, ses esprits & ses facultez, (ausquelles il faut diriger les remedes) peut étre corrigé & chassé par vn seul remede , sans qu'il soit besoin de se seruir des purgations vsitées & de la saignée.

La plûpart des Medecins se rient de ce paradoxe comme d'vne impossibilité , neantmoins i'offre de faire voir quelque chose d'approchant, & qu'vn seul remede dont ie me sers, peut seruir à beaucoup de maladies: aux fiévres continuës, il rafraichit, desaltere, digere, corrige les nausées, les lipothymies , & la seicheresse de la langue . empêche les mauuaises productions de l'estomac, resiste à la corruption , soulage des inquietudes , les douleurs de tête & autres simptomes , & donne du repos aux malades. Il arrête toutes le euacuations dereglées & simptomatiques, comme lienterie, dissenterie, diarrhée, hemorragie, dysurie, gonorrhées & vomissemens : le tout aprés auoir corrigé & chassé la cause occasionele , & éteint la fiévre , s'il y en a , &c. De plus ie m'en sers aux fiévres chroniques , qu'il guerit excepté la quarte , & celles qui sont attachées aux esprits fixes de quelque partie principale. Aux obstructions il abat l'intemperie & apaise l'irritation de l'Archée , mais il ne penetre pas assez auant pour pouuoir atteindre aux duretez de la seconde region. C'est vn puissant digestif pour les indigestions d'estomac & autres corruptions d'alimens , & pour r'apeler l'apetit perdu. Enfin depuis que ie le possede ie me suis empêché de la purgation & de la saigneé, dont ie ne me pouuois pas passer auparauant quatre à cinq fois l'année , & me suis exempté d'vne diarrhée fâcheuse , accompagnée de fiévre , dont ie ne me pouuois point defendre , toutes les fois que mon estomac, qui est fort foible , étoit farcy d'indigestions , & ay guery beaucoup de maux en peu de temps par ce remede-là , où les remedes vsitez n'auoient rien pû faire : neantmoins quoy qu'il tende à la generalité & qu'il produise des beaux effets, principalement aux maux accompagnez de diarrhée & de déuoyement d'estomac , il ne doit pas étre comparé aux renouatifs de Paracelse , parce qu'il leur est beaucoup inferieur , & n'a pas assez d'eficace ni de subtilité pour pouuoir penetrer dans nos principes constitutifs. Il ne me seroit pas trop difficile de donner aux incredules des preuues de ses efets par quantité d'histoires remarquables , si ie n'aprehendois d'ennuyer le Lecteur. Ie me contenteray d'en raporter deux ou trois des plus faciles à verifier.

L'an 1668. la femme d'vn Cordonnier de l'Albene nommé Lambert, fut saisie deux ou trois iours aprés vn enfantement , d'vne fiévre continuë tres-aiguë, accompagnée d'vn deuoyement d'estomac & d'vne diarrhée si pressante , qu'elle ne faisoit que monter & décendre du lict à la chaire percée : elle auoit vne alteration insatiable , auec vne noirceur & vne seicheresse de lãgue étrange, ses lochyes étoient suprimées, & ses for-

ces prosternées à l'extreme: enfin personne ne croyoit pas qu'elle en dût échaper. Ie luy donnai trois prises du remede susdit auec du vin & de l'eau; aprés la premiere prise elle fit encor cinq à six selles, sa langue deuient moite, son alteration & sa fiévre diminuerent d'vn tiers; aprés la seconde elle ne fit que quatre selles en toute la nuict, & trouuai les symptomes susdits diminuez de la moitié; le lendemain matin à la troisiéme prise elle fut entierement guerie de la fiévre, du vomissement, de la diarrhée, & de son alteration. Quelques iours aprés vne sensible affliction de la mort de son petit, elle reprit le même mal, qui fut derechef calmé par trois autres prises du même remede, qui fit le même efet qu'à la premiere fois. Quelques temps aprés la femme d'vn Tailleur d'habit nommé Moncha du même lieu, m'apporta vne sienne petite fille âgée d'enuiron deux à trois ans (à la solicitation de la femme de Claude Monier, de qui i'auois traité vn petit garçon ateint d'vne longue diarrhée par le même remede quelque temps auparauant) cette petite fille auoit vn flux de ventre depuis six mois, qui l'auoit jetée dans vne emaciation ou plûtôt dans vn marasme si efroyable, qu'elle ne ressembloit qu'à vn pur squelette decharné, & ses jambes étoient déja enflées iusqu'au genoüil: ie lui dis qu'il n'y auoit plus de remede à cét enfant-là, & qu'elle deuoit étre venuë de meilleure heure; neantmoins que si elle vouloit qu'on hazarderoit quelque chose. Madame de l'Albene & quantité d'autres personnes dignes de foy la virent en cét état-la qui le peuuent témoigner, dans trois semaines aprés elle fut guerie parfaitement, & reprit son embompoint sans la mettre au laict. Monsieur de la Grange Procureur au Baliage de Saint Marcelin me vint prier l'année d'ensuite d'aler voir vne sienne petite atteinte d'vn vomissement & d'vne alteration si fâcheuse, qu'elle ne faisoit que boire & vomir; elle auoit vne fiévre continuë, & l'esprit telement alienê qu'elle demeura trois iours sans voir (quoyqu'elle eût les yeux ouuerts) & sans connoître personne, ce qui témoignoit vne grande malignité. Sa mere disoit que c'étoit vne folie de luy rien faire: qu'il luy étoit mort dix enfans de cette même maniere, sans qu'aucun remede leur aye pû profiter. Ie lui donnai trois prises du remede susdit, & Dieu la guerit. Mademoiselle de Cumanne aussi peut témoigner que ce remede lui a fait plus d'efet en huit iours pour vne intemperie de foye accompagnée d'obstructions, d'vne toux seiche & de nausées perpetuelles, que n'auoient pas pû faire l'vsage de deux mois de remedes ordonnez selon les formes ordinaires. Ie pourrois raconter d'autres inombrables efets de ce remede-là s'il étoit necessaire; & selon que ie verray qu'il sera receu, ie le donneray vn iour au public auec beaucoup d'autres petits remedes specifiques qui font des efets inesperez & merueilleux.

Ie ne puis pourtant pas en passant m'empécher de me plaindre du peu de confiance des hômes, que d'auoir employé si inutilement tant de soins & fait tant de dépense à ces sortes de recherches, lorsque ie voy les dificultez qui se rencontrent quand on veut proposer vn remede inusité

quel

quel innocent qu'il soit, chacun les décrie. Ceux qui se piquent d'esprit ne s'atachent qu'à l'aparence & au beau parler, sans considerer qu'il y en a beaucoup qui font comme l'oiseau d'Homere qui porte incontinent en sa bouche tout ce qu'il peut prendre à ses petits : cependant il meurt de faim lui-même, ne prenant rien de ce qu'il aporte pour s'en nourir, ou ne digerant rien de ce qu'il prend : mais comme dit Plutarque, il ne faut pas prendre garde aux paroles seulement ; mais aux efets : s'il y a plus de profit que de parade, & plus de verité que d'aparence & d'ostentation, parce que la nature ne distribuë pas également ses talens à vn chacun : veu qu'il y a beaucoup de tres-sçauans hommes qui n'ont pas tant de facilité à s'exprimer que quantité d'autres moins sçauans & quelquefois sans étude qui ont l'esprit prompt & la memoire heureuse. *Tom. 1. de la Morale. fol. 364.*

Plutarque raconte qu'Alcibiades étoit tres-ingenieux & prompt à inuenter les choses ; mais il étoit craintif à les dire, & se troubloit quand il venoit à les exposer : car bien souuent au milieu de son dire il cherchoit le mot propre à exprimer sa conception, ou quelque parole qui s'étoit échapée de sa memoire qui le faisoit demeurer tout court en parlant.

Les personnes de qualité n'osent point s'y fier que prealablement ils n'en ayent conferé auec leur Medecin, qui au lieu de tâcher de s'instruire des vertus secretes qu'ils ignorent, font ce qu'ils peuuent pour les détruire, & condamnent tout ce qui passe les bornes de leurs preceptes. Ils leur font croire que ce sont des remedes Chimiques, violens, corrosifs, & dangereux, qu'il faut fuir comme la mort. Cependant ils se seruent des remedes les plus violens, les plus corrosifs, & des plus pernicieux de la Chimie. Tous les esprits de soulfre, de vitriol, de sel, &c. que ie ne condamne pas pourtant, ne sont-ils pas tous corrosifs ? puis qu'vne seule goutte tombée sur du papier, du cuir, du drap, &c. brûle comme si le feu y auoit passé, & emporte incontinent la piece ; neantmoins il n'y a rien de si vsité dans les juleps, apozemes, ptisanes, &c. Qui a-t'il de plus violent & dangereux que la poudre d'Algeroth, qu'on nomme par excelence Mercure de vie (& moi Mercure de mort) qui est vne preparation de Mercure auec l'Antimoine, d'où i'ay vû naître des accidens efroyables dont ie n'ose pas parler? pourtant on ne craint pas de les donner à des simples fiévres intermittentes. Qui a-t'il de plus violent que l'infusion d'Antimoine, autrement vin Emetique : à qui on donne la qualité d'eau benite, ou de vin Royal ; neantmoins elle est si commune aujourd'huy qu'on n'a pas aprehendé d'en donner à nôtre Roy : i'en abhorre pourtant l'vsage (excepté à l'Apoplexie, & à la demence, où les foibles remedes ne sont pas capables de rapeller les esprits alienez, & émouuoir les facultez à demi suffoquées ou plongées dans vn profond assoupissement) à cause des symptomes qui en peuuent arriuer. Qui a-t'il de plus pernicieux & veneneux que le sublimé crud & arsenical : neantmoins s'il faut faire quelque eskarre, emporter quelque glande, extirper quelque excroissance, on n'a rien de plus prompt & ordinaire à la main

On croit que pourueu qu'on y joigne de l'Opion, pour assoupir le sentiment des parties & les rendre moins sensibles aux douleurs qu'il excite, qu'il est suffisamment corrigé : & on ne prend pas garde que ces venins exterieurement appliquez, peuuent infecter non seulement les esprits topiques des parties ; mais aussi les influans, qui par vn mouuement retrograde peuuent porter la malignité dont ils ont été infectez aux parties precordiales, & porter la mort dans le centre de la vie, comme i'ay vû arriuer il y a quelques années à vn certain Prêtre, qui aprés vne pressante solicitation de quelques mois, se voulut faire extirper vne louppe fort adherente qu'il auoit sur vne épaule : si bien que le kistis ne se pouuant pas bien separer du cuir aprés l'incision cruciale, le sublimé y fut appliqué auec l'opion & le bol, comme on a coûtume de le mélanger ; dans demie heure aprés ses douleurs cesserent, il fut saisi d'vne lipothymie suiuie de nausées, de vomissement, de fiévre continuë, puis tomba dans le delire, & dans dix-huit ou vingt heures aprés il mourut en conuulsion. I'ay été bien aise d'apporter cette histoire, afin d'auertir les Chirurgiens de prendre garde à cette dangereuse application, sur tout aux prompts & aux bilieux, qui ont les esprits fort subtils & susceptibles des mauuaises impressions. Au reste l'Auteur dit que les renouatifs ne se peuuent point preparer sans l'Alkaest de Paracelse, qui a cela d'admirable qu'il ne communique rien du sien à ce qu'il dissout, & aprés mille dissolutions il ne s'affoiblit point, mais il est toûjours aussi puissant qu'auparauant.

Que ces remedes-là sont les vrais purgatifs, ils ne touchent point à ce qui est sain, ils ne pourrissent point le chyle, ny le sang de mesaraiques & autres sucs vitaux (comme font les solutifs ordinaires ; mais ils n'emportent rien qui ne peche : ce qui ne se fait pas par sueur, vomissement, ni selles ; mais insensiblement, comme nous auons déja dit, en quelle partie que puisse étre logée la matiere ocasionele & morbifique.

I'aurois peut-étre été aussi incredule que tout autre, si ie n'auois ressenty en ma personne les operations que vous allez entendre par cette histoire.

Auant que i'eusse encor oui parler de Vanhelmon, i'auois été étonné de voir vn païsan guerir des fiévres tierces & des doubles tierces, auec vne racine pilée qu'il appliquoit sur les pouls, & vne autre herbe cephalique qui n'étoit ni purgatiue ni vomitiue, ni sudorifique, qu'il piloit auec du vin blanc, l'exprimoit & le faisoit boire aux febricitans à l'entrée de l'accez, sans faire aucune euacuation sensible. I'auois aussi été surpris de voir en Lorraine vne femme qui entreprenoit les cancers vlcerez, ou *noli-me-tangere*, quels malins qu'ils soient : elle disoit auoir appris son secret d'vn Medecin Chimique qu'elle auoit serui. C'étoit vne certaine poudre blanchâtre qu'elle étendoit legerement sur vn emplâtre, & l'apliquoit sur l'vlcere, qui faisoit fort peu de douleur ; le lendemain il s'enleuoit vn leger eskarre auec quantité de filamens ou de fibres

alterez, qu'elle disoit étre les racines du mal; aprés quoy ces vlceres se guerissoient aussi aisément qu'vne simple playe. Ie vis vn autre païsan qui par des remedes topiques guerissoit & resoluoit les glandes scrophuleuses: tous lesquels maux sont le fleau des Medecins, & sont sans contredit sous le rang des incurables dans la Galenique. Ie commençay delà à reconnoître qu'il y auoit beaucoup de choses qu'on ignoroit, & principalement les facultez specifiques qui sont les principales: & comme i'auois ouy dire autrefois que Paracelse guerissoit sans peine ces sortes de maux-là, & d'autres beaucoup plus fâcheux; qu'il auoit composé vne Medecine extraordinaire & dificile à comprendre, cela me fit prendre enuie de rechercher ses œuures, où ayant leu cét Epitaphe: *Conditur hic Philippus Theophrastus, insignis Medicinæ Doctor, qui dira illa vulnera, lepram, podagram, hydropisin, aliáque insanabilia corporis contagia, mirifica arte sustulit.* Ie pris vne grande demangeaison de m'attacher à cette doctrine, que ie trouuai toute remplie d'inconstance, d'obscurité, & de jactance: il parloit des Medecins Galeniques auec beaucoup de mépris, comme des gens indignes de délier les courroyes de ses souliers: ses remedes étoient couuerts d'enigmes & entrelassez de mots inconnus & barbares: i'essayai neantmoins d'en deuoiler quelques-vns des moins obscurs, & de mettre en pratique les moins difficiles, qui répondoient assez à ce qu'il s'en promettoit. Finalement ie vis dans l'Analogie qu'il fait du Macrocosme auec le Microcosme, où il établit vn ciel auec toutes les puissances du grand monde, auec vn ciel accompagné de toutes ses Spheres, des sept Planettes, des douze signes du Zodiaque, & de toutes les constellations de la voute azurée, non pas actuelement, mais potentielement; de sorte qu'il falloit absolument qu'vn Medecin fût bon Astronome pour pouuoir bien comprendre, adapter, & connoître la correspondance qu'il y auoit entre le ciel microcosmique ou humain, & celuy du macroscome ou grand Monde. Ie m'atachay quelque temps à cette science, iusqu'à ce que i'en fus diuerty par la lecture de Vanhelmon, qui refutoit la doctrine de Paracelse par des raisons pertinentes, & neantmoins ie vis qu'il exaltoit fort ses *Arcana maiora*, iusqu'à dire qu'vn seul de ces remedes-là suffisoit pour guerir toutes sortes de maladies, aussi bien les internes que les externes, sans en excepter les hereditaires; cela me fit encor plus opiniâtrer aux remedes de Paracelse: cependant il y auoit long-temps que ie tâchois à me soulager d'vn mal de tête fort importun que i'auois herité de ma mere, qui m'incommode fort, si peu que ie boiue du vin, que ie me tienne au soleil, ou que ie fasse exercice. Tous les Medecins auec qui i'en auois conferé, tomboient tous d'accord, qu'elle prouenoit d'vne intemperie chaude du foye, qui engendrant vn sang échauffé, subtil, & bilieux, montoit plûtôt qu'il ne décendoit, suiuant la nature du feu qui y dominoit, qui par son abondance faisoit distension des artéres, & par sa qualité causoit vne espece d'inflammation aux meninges, toutes les fois qu'il s'y portoit, ou étoit excité à son éleuatiō par le vin & les exercices immoderez, ou atiré
par

par la chaleur du Soleil. Et par consequant qu'il faloit temperer & r'abatre cette intemperie (qui ne se pouuoit jamais parfaitement éteindre, parce qu'elle étoit naturele , & née auec moi) à mesure qu'elle s'éleuoit auec les rafraichissans & humectans : Qu'il faloit vuider la plethore & euenter la masse du sang par les saignées frequentes du bras, & faire des reuulsions par celles du pied en tirant la cause de mon mal loin de la téte : Que ie pourrois aussi m'atacher à la cause coniointe par l'Arteriotomie qui auoit fait de grands éfets à beaucoup de personnes. Ces raisons étoient aparemment vrayes : Ie les pratiquai pendant quelques années qui sembloient me soulager , parce qu'en vuidant le sang & épuisant les esprits , ils n'étoient pas portez en si grande abondance au cerueau , lors que la cause morbifique & excitante les y appeloit. Vn iour comme ie lisois le liure *de Viribus membrorum* de Paracelse , i'apperçeu au Chap. *de Viribus cerebri* ces paroles. *Arcanum de gilla extractum , roborat cerebrum iam potenter, vt vertigo nulla, nulla phrenesis , ac mania offendere possit.* Ie fis son Anatomie par la separation de ses parties heterogenées , & ne trouuant rien qui fût assez subtil dans tout son corps , qui pût paruenir iusqu'au cerueau que son soulfre volatil : Ie le fis auec beaucoup de trauail: puis i'en pris quelques iours durant auec de l'eau : de crainte qu'auec le vin , qui étoit mon ennemi capital , il n'émeut mon mal , sans en reconoître grand soulagement. En suite de quoy ie m'auisai à le prendre auec du vin & de l'eau , ie reconu qu'il me soulageoit vn peu de ma pesanteur de téte ordinaire. A la fin ie m'hazarday de le prendre auec le vin blanc tout pur. Alors bien loin de me mettre au lict pour vingt-quatre heures comme il auoit coûtume de faire : Il me sembloit dissiper toute la pesanteur de ma téte, & me rendoit si dispos & si leger; que ie pouuois marcher tout le iour au Soleil, boire du vin pur & faire d'autres exercices violens sans prendre mal de téte. Vn soir comme ie m'alois coucher, ie fus saisi d'vn mal d'estomac assés violent. Pour m'en soulager , ie pris vn peu d'eau de vie , ou i'ajoûtai neuf à dix goutes du remede susdit pour voir s'il empescheroit qu'elle ne m'excitât mon mal. Ie ne fû pas plûtôt endormi, que ie me senti dilater les arteres des temples à l'endroit où i'auois acoûtumé de resentir la douleur, & ie ne sçay quoy en dedans qui poussoit en forme de vent par reprise , comme on feroit pour vouloir détacher quelque chose de bien adherant. Le tout neantmoins sans douleur. Au troisiéme mouuement ie m'éueillay en sursaut , & portant la main auec precipitation à la temple ou i'auois resenti ce mouuement) & où autrefois il s'étoit fait vn aneurisme aprés l'ouuerture de l'artere qui auoit failli à me coûter la vie) apprehendant qu'elle ne se fût rouuerte ; mais n'y ayant point trouué de mal : ie r'appelay mes esprits pour considerer que cet effet resenti , pourroit bien étre vn effet du remede que j'auois pris le soir precedent : parce que l'esprit du vin qui donne d'abord au cerueau lui pouuoit auoir serui de vehicule , pour le porter droit à la cause du mal , où ayant rencontré

contré quelque matiere tartarée comme Paracelse l'enseignoit (adherant aux tuniques des arteres, il s'éforçoit à la détacher. Neantmoins pour en étre plus certain, ie me resolu d'en prendre encor le lendemain auec l'esprit de vin comme j'auois fait. Ce qu'ayant executé & m'étant endormi, ie senti vn éfet tout different du premier: A sçauoir ie ne sçay quoy qui se détachoit des arteres des temples, & qui tombant auec precipitation en forme de fusée dans le fond du conduit de l'oreille, m'y excitoit vn grand froid. A la deuxiéme ou troisiéme fois, ie m'éueillai derechef auec grande admiration. Aprés quoy ie ne senti plus aucun éfet sensible, horsmis quelques demangeaisons dans l'oreille qui me contraignoient plusieurs fois le jour à me la secoüer auec le petit doigt, quoy que j'en prisse tous les soirs, tant que ma figuette fut presque finie. Du depuis j'ay resenti vne certaine acrimonie au dessus du palais de la largeur d'vne lentille, qui quelquefois est plus acre, autrefois moins. Lors qu'elle est plus acre, elle a plus d'étenduë, & lors qu'elle ne l'est pas tant, elle ocupe moins de place: Et toutes les fois que ie ne sens point cette acrimonie au palais, ie deuiens asoupi auec vne pesanteur de tête qui est bien-tôt aprés suiuie d'vn battement d'arteres, & d'vne grande douleur qui ne passe point qu'aprés auoir dormy.

Si-tôt que mon mal de téte est passé, l'acrimonie me reuint au palais, & le cuir qui couure le crane deuient si douillet & si sensible qu'à peine l'ose-ie toucher. Ce que j'ay experimenté & remarqué cent & cent fois depuis sept à huit années. I'ay demeuré fort long-temps à considerer & étudier ce mal-là; sans le pouuoir bien comprendre: iusqu'à ce que la lecture de Vanhelmon m'aprit que les Maladies étoient atachées aux esprits fixes, ou aux influans en forme d'idées & de caracteres. Que ces esprits étant vne fois soüillez, étoient en même temps separez des sains & de la communion de la vie, & exilez en quelques Cantons. Que bien loin alors d'exercer des bonnes actions, ils n'étoient plus propres qu'à irriter & insulter les bons esprits, & à liurer des assauts continuels à la vie saine, qu'ils tâchent de détruire par leur vie meurtriere qu'ils empruntent encor de la lumiere de l'Ame. Que comme ces esprits étoient quelque chose de viuant, & d'vne substance fort subtile & airée, qu'ils passoient aisement dans les vaines, nerfs, arteres, & à trauers de la substance des parties, pour y exercer leur tragedie. Que metant l'alarme au quartier des parties qu'ils ataquent. Les facultez se soûleuoient pour les expulser; & en ce combat que les esprits influans qui se sont soüillez, alterez ou blessez contre leur ennemis, étoient aussi expulsez hors des limites de la santé, qui ne peut rien souffrir d'impur. Que les mauuaises impressions atachées aux esprits influans, comme les fiévres & autres maladies passageres passoient souuent comme des feux volages, ou des feux de paille, & s'effaçoient aisément: Mais que les mauuaises impressions atachées & empreintes aux esprits fixes, & principalement les hereditaires, ne cedoient qu'aux

grands renouatifs. Si bien que i'ay crû que l'auteur de mon mal, étoit vn esprit fixe du cerueau, soüillé d'vne tache hereditaire: qu'ayant été separé des bons esprits, qu'il auoit été contraint de se bâtir vne espece de fort dans les arteres des temples où il étoit cantonné pour lui seruir de retraite & de defence, lors qu'il seroit repoussé; dans lequel temps ie n'étois iamais sans peu ou prou de douleur, parce qu'il irritoit incessamment la nature, tantôt plus, tantôt moins: que cette coagulation ayant été demolie par la puissance du remede dont ie m'étois serui, & ayant été chassé du cerueau, où il s'étoit venu domicilier à la baze d'icelui: que lorsqu'il étoit dans sa retraite il me donnoit du repos, iusqu'à ce qu'étant irrité de soy ou aiguisé & éleué par le vin, exercices violens, le Soleil, &c. ou fomenté par l'intemperie des entrailles: il partoit delà, entroit dans les arteres du cerueau, où mettant les esprits en desordre & en confusion, ils ne cessoient de combattre, iusqu'à ce qu'ils l'eussent chassé du donjon comme vn insolent qui vient troubler leur republique. Que la douleur que ie ressentois sous le cuir, n'étoit causée que par les esprits (qui auoient été alterez au combat,) qui y étoient expulsez. De plus toutes les fois que mon mal de tête n'étoit pas violent, ie ne sentois aucune douleur à la racine des cheueux lorsqu'elle étoit passée; mais l'acrimonie du palais étoit plus étenduë & occupoit plus de place, parce que le combat n'ayant pas été si rude, les esprits qui s'étoient soüillez contre lui se rangeoient de son party, & s'en aloient de compagnie dans son rendez-vous, qui comme des partisans aguerris donnoient tous les jours quelques petites attaques au cerueau, & s'opiniâtroient à vouloir r'entrer au lieu d'où ils étoient sortis, iusqu'à ce que par vn assaut plus violent & general ils étoient chassez par les voyes accoûtumées, à quoy mon remede me seruoit beaucoup; car ie n'en auois pas plûtôt pris que mon mal de tête s'apaisoit & ie m'endormois d'abord. Il faut pourtant auoüer qu'il y a quelque chose de bien delicat en ceci, & qu'il est bien dificile de pouuoir faire ces sortes de remarques à d'autres qu'à soy-même; c'est pourquoy ie ne m'étonne pas si les Medecins qui sont d'vne forte constitution ont peine de le croire, & de donner dans les sentimens de l'Auteur. I'oubliois de dire encor quelque chose de bien surprenant c'est que ie pouuois boire de pleines verrées d'eau de vie auec ce remede-là sans qu'elle m'échaufât; au contraire ie ressentois vne certaine fraîcheur auec vne espece de mouuement formiculaire dans les plantes des pieds & la paume des mains, qui en d'autre temps me brûlent d'ordinaire, & chassoit insensiblement les esprits soüillez & échauffez qui se tenoient à l'entour des visceres. Si bien que delà il ne faut pas s'étonner si l'Auteur neglige le regime de viure & ne defend pas le vin, & s'il dit que si les remedes qu'on donne aux malades n'ont pas la faculté de corriger les inconueniens que pourroient causer le boire & le manger, à plus forte raison qu'on n'en doit pas attendre grand secours pour la guerison des maladies.

Pour

Pour reuenir à mon Histoire, y a-t'il lieu de soupçonner que cette acrimonie que ie ressens au palais depuis tant d'années, soit vne humeur, ou quelque vapeur acre ? Si c'étoit vne humeur, comment pourroit-elle passer à trauers des chairs ? qui est-ce qui la conduiroit par des voyes imperceptibles aux arteres des temples, & de là la rameneroit au palais ? puisque les humeurs n'ont point d'autre mouuement que celui que la pente ou la continuité des canaux leur permet de suiure. Deplus vne si petite quantité d'humeur qui occupe si peu de place, auroit-elle si long-temps irrité la nature en vne de ses parties principales, sans qu'elle l'ait pû resoudre ou expulser ? ou étant abandonnée des facultez comme vn excrement, ne seroit-elle pas à la fin corrompuë & putrefiée ? si c'étoit vne vapeur auroit-elle pû depuis trente-cinq ans & dauantage demeurer en vapeur, & pû passer & repasser si souuent par des voyes imperceptibles sans se condenser ? puisque les vapeurs à la moindre compression se resoluent & se conuertissent en eau: ne faut-il pas étre priué de sens commun & de jugement, ou n'auoir jamais vû distiler pour se le persuader ?

Du depuis aprés auoir été conuaincu par des efets si sensibles & extraordinaires en des remedes que Paracelse n'estime que mediocres, i'ay crû qu'il y auoit quelque chose de bien plus admirable à esperer en ses *Arcana maiora*, où Vanhelmon loge la Medecine vniuerselle, c'est pourquoy i'ay beaucoup trauaillé à la recherche de l'Alkaest, où ie puis dire de n'auoir pas perdu mon temps : & si quelque curieux veut fournir à la dépense, ie ne lui refuseray pas mes petites lumieres. Ie diray en passant en faueur de ceux qui y voudront trauailler, que cette liqueur se tire du Mercure, & que ce trauail requiert vn excellent Artiste : qu'il donne des marques assez conuainquantes de sa puissance & de son feu interieur, puisqu'il calcine, tout crud & terrestre qu'il est, les metaux les plus solides, lors qu'on les amalgame auec lui, que ne fera-t'il pas lors qu'il sera exalté & separé de tout ce qu'il a de terrestre qui lie & detient sa vertu.

Ie ne vois rien aussi qui nous inuite mieux à la recherche des facultez specifiques que le Mercure ; l'experience ne confirme-t'elle pas assez qu'il y a en lui quelque chose d'admirable de caché ? puisqu'étant simplement boüilly auec de l'eau (où il ne diminuë rien de son poids, & ne communique point de sa substance) il tuë ou resout les vers des petits enfans iusqu'aux Ascarides du fondement ? que porté en ceinture il guerit la gale & donne la mort & la fuite à toute sorte de vermine sans attouchement; mais seulement par la vertu radiale de sa crasse : car i'ay experimeté qu'ayant été boüilly ou laué qu'il ne fait pas grand efet. Osera-t'on dire que ce soit par sa chaleur ou froidure, fluidité, molesse, &c. qu'il fait ces actions-là? c'est plûtôt par ses facultez specifiques qui sont les principales à qui nous deurions nous atacher par des diligentes recherches. Ce qui ne s'aprend pas par la lecture de Dioscoride, de Mathio-

le, de Dodoneus, de d'Alechamp, &c. mais à force de chercher, hurter & trauailler, & ſouuent par des idiots & des experiences d'hazard: comme il m'arriua il y a quelques années voulant goûter d'vne plante, ie ne l'eus pas plûtôt machée que ie me ſenti ſoulager du mal de téte qui me tenoit alors, qui m'a beaucoup ſerui du depuis. Comme auſſi pluſieurs autres petits remedes que ie tiens de quelques femmes. Entr'autres celuy-cy merite d'en faire mention.

Ma belle Mere aprés auoir été affligée pendant pluſieurs années, ſes forces s'étant épuiſées par quantité de maladies, deuint ſi cacochime & ſi mal habituées qu'elle n'auoit pas vne heure de ſanté. A la fin elle deuint hidropique; & fut traitée ſelon les formes ordinaires. Ie pris garde que les purgatifs (qu'elle auoit peine de ſuporter à cauſe de ſon extreme foibleſſe) lui deſenfloient l'abdomen pour quelques heures: Mais ſi-tôt que l'operation des ſolutifs étoit ceſſée, on entendoit des bruits & des murmures de ventre, & dans quelques heures aprés il étoit auſſi enflé & tendu qu'auparant. Finalement malgré nos ſoins, & tous nos remedes dont on ſe ſert d'ordinaire à ces maux-là, toute l'habitude du corps ſe remplit tant que le cuir ſe peut étendre. Quelqu'vne de ſes Amies l'aduertit qu'vne femme de qualité du voiſinage, gueriſſoit des hidropiques auec vne eau qu'elle leur faiſoit boire. Ie priay cette perſonne de ſa part de nous enuoyer ſon remede, & la maniere d'en vſer. Ce qu'elle fit, qui étoit vne eau diſtilée d'vne plante qui deuroit plûtôt humecter que deſecher. Il y auoit déja long-temps que ce même remede m'auoit été communiqué par quelques autres femmes, que j'auois méprisé comme cõtraire à nos preceptes. Neantmoins comme ie voyois vn mal ſans eſperance, ie me reſolu de lui en faire prendre pour l'amuſer. Mais ie fus fort étonné que ſon opreſſion, ſes inquietudes, & ſes langueurs mourantes commencerent à ſe calmer, que ſa grande alteration s'éteignoit, & qu'elle ne nous demandoit plus à boire; Que ſes pieds & ſes mains ſe flétriſſoient; & aprés en auoir pris quinze iours, tous les iours deux fois elle deuint vne nuit fort opreſſée, & fut ſi trauaillée qu'on luy fit donner l'extreme-onction croyant qu'elle aloit expirer. Cette même nuict elle prit vn flux d'vrine ſi copieux qu'elle en rendoit tout au moins ſix ou ſept pots par iour, juſqu'à ce que toute l'habitude du corps fut entierement deſenflée, & vne partie de l'abdomen dont les parties demeurerent encor farcies de quantite de matieres, craſſes, gluantes & viſqueuſes, qui ne pûrent pas étre ſurmontées de la nature à cauſe de ſon extreme foibleſſe acheuerent de ſuffoquer le peu de vigueur qui reſtoit aux facultez, auec l'enflure qui reuint quatre ou cinq ſemaines aprés: Car ſi les parties natureles n'auoient pas été épuiſées, & dans leur derniere proſternation ie n'aurois point deſeſperé de ſa conualeſcence: veu que ſon flux d'vrine étant ceſſé, elle reprit appetit, dormoit tranquilement, & reprit tant de force, qu'elle ſe tenoit vne partie de la journée leuée & habillée. Si on

conſidere

considere l'effet de cette eau qui n'est que la liqueur alimentaire de la plante, auec quelque petite portion de ses esprits, & qu'on regarde dans l'Auteur les causes de l'hydropisie, & sa curation, on y trouuera beaucoup de conuenance. Premierement il fait naître l'hydropisie de l'indignation de l'Archée des reins, qui ne voulant pas permettre aux serositez de suiure leur cours ordinaire par les voyes de l'vrine, les reuéte de toute part, les engloutit & les porte par des chemins imperceptibles dans la capacité de l'abdomen. Et ce qui donne souuent ocasion à l'Archée des reins de faire ce depost, c'est la fureur qu'il conçoit, de ce qu'il ne peut pas se satisfaire, lors qu'il pretend relauer quelque sang extrauasé, ou autre matiere morbifique, en quelque partie ou quelque mauuaise impression. Comme on peut voir à son traité intitulé. *Ignotus hydrops*, &c.

Pour la curation il faut, dit-il, auoir des remedes conuenables qui ayent la vertu d'apaiser l'indignation & la fureur de l'Archée, & luy faire resouuenir de son deuoir, & s'il se peut de resoudre la matiere occasionele. Alors il r'apele (par la vertu de son action de gouuernement qu'il a sur l'abdomen) ces serositez, & les contraint à reprendre la route des vrines. Et à moins que cette mauuaise idée emprainte à l'Archée des reins ne soit entierement effacée elle suscite des nouueles recheutes.

Si nous ne pouuons pas paruenir à la conoissance des facultez specifiques des plantes, imitons du moins cét Auteur-cy & d'autres grands hommes des siecles passez & du present. Trauaillons pour acquerir cette medecine vniuersele, cherchons le fruit de sapience, qui est le but des vrais Philosophes, separons le bon du mauuais, l'vtile de l'inutile, le spirituel du corporel, le volatil du terrestre, le venin des remedes salutaires, la mouëlle de l'écorce, &c. Non pas tant pour acquerir du bien & des richesses, que pour nous acquiter consciencieusement de ce que nous deuons, & assister charitablement les necessiteux, comme Dieu nous l'ordonne. Voila en racourci vn petit detail de ce que contient cét ouurage, que j'ay crû étre necessaire de coucher icy en forme d'auant propos, afin que par vne legere & generale intelligence de toute l'œuure, le Lecteur puisse comprendre auec plus de facilité ce qu'il lira en aprés. A quoy les histoires que i'y ay entremélées ne seruiront pas peu. I'ay abregé cette traduction (en ometant ce qui m'a semblé le moins vtile) le plus que i'ay pû pour ne pas ennuyer le Lecteur, & l'atirer insensiblement à la lecture de quantité d'autres choses curieuses & inouyes qu'il pourra voir dans l'Auteur, auec les histoires, & les mecaniques dont il se sert pour preuue de ses expositions comme les Traitez. *De tempore, Vita longa Ars breuis, Mortis introitus in naturam humanam, Decus virginum. De spadanis fontibus, Supplementum paradoxum numero criticum. Intellectus Adamicus, imago*

Dei, Externorum proprietas, Humidum radicale, Aura vitalis, Vita multiplex in homine, Fluxus ad generationem, Lunare tributum, Vita, Vita breuis, Vita æterna, Mortis occasiones, De magnetica vulnerum curatione, In sole tabernaculum, Infantis nutritio ad vitam longam, Arcana Paracelsi, Mors Domini, Arbor vitæ, & Tumulus pestis, qui meritent d'étre leuës, & qui ne donneront pas peu de satisfaction au Lecteur, pourueu qu'il prenne peine à les bien comprendre comme il faut.



PREMIERE



PREMIERE PARTIE DES PRINCIPES DE PHYSIQVE.

CHAPITRE PREMIER.

La Medecine censurée.



LA Medecine aux premiers siecles n'auoit encor que des rudes principes : Mais on l'exerçoit plus sincerem̃et & auec plus de charité qu'on n'a fait depuis que l'auidité du lucre, la vanité & le luxe ont soüillé sa pureté, & l'ont remplie de babil, de controuerses, & de coniectures, qui font aujourd'hui ses theorémes & sa baze.

Hippocrate à été le premier qui a laissé ingenuëm̃et par écrit à la posterité, ce que son rare genie & son exacte experience lui auoit pû suggerer & aprendre. Mais cette fidele communication fut bientôt corrõpuë en beaucoup d'endroits, & plusieurs Comentateurs éssayerẽt d'expliquer ses obscuritez à leur mode.

Galien vint cinq cens ans aprés qui rauissant la gloire des predecesseurs dont il suiuoit la trace, commença d'étendre son art qui contenoit encor peu de reigles en beaucoup de volumes ; Où il exposa que tous les corps étoient composez de quatre elemens: Que c'étoit d'eux qu'ils tenoient toute leur nature. Qu'il y auoit quatre qualitez elementaires qui faisoient toutes leurs complexions : Que de ces complexions, il y en auoit quatre simples, & autant de composées. En aprés il confirma (ce que quelque deuancier auoit déja euenté :) Que l'homme (pour la diuersité de ses constitutions) deuoit produire quatre humeurs differentes qui ayent de la correspondance aux quatre elemens : Que la santé & les maladies prouenoient tant de l'harmonie, que de la discorde & du combat, tant des simples qualitez elementaires, que de celles qui étoient atachées aux susdites humeurs feintes : Et pour cette raison que les qualitez des remedes, deuoient étre directement contraires aux maladies.

La necessité le contraignit de tirer mot à mot de Dioscoride les facultez qu'il auoit écrit des simples, ausquelles il ne fit qu'adjoûter des degrez de qualitez, & ne dit mot des vertus seminales, specifiques

& principales, parce qu'il n'en auoit pas la conoissance.

Les Theorémes de Galien ne furent pas plûtôt dispersés qu'ils furent encor plûtôt augmentez par le babil des Grecs, que l'école de Medecine reuere encor aujourd'hui superstitieusement. En aprés la Medecine passa en profession, & fut erigée en Academie; & les Romains ne se mépriserent point de suiure Galien, & de se le proposer pour Auteur. Les Mores vinrent aprés, & crurent par leurs augmentations d'emporter la gloire par dessus les autres: mais les Medecins de l'Europe se défians de leur propre sçauoir (& comme defaillans en productions d'esprit) se sont tenus aux inuentions des Barbares, & les ont telement reuerées, qu'ils ont crû s'acquerir assez d'honneur & de gloire de reduire seulement ces anciens Commentaires en des nouuelles centuries, annotations, & repetitions circulaires. Voila comme les Ecoles ont été éblouïes, & ont mieux aimé suiure negligemment l'opinion des payens, que de rechercher auec soin la veritable Medecine: car depuis Hippocrate & Galien, la Medecine n'a point fait de progrez, & on n'a sçû faire autre chose que la baloter & boulverser sous les premiers préceptes que Galien auoit étably.

Depuis Dioscoride, les traitez des Plantes ont bien été augmentez de disputes touchant leur figure & leurs noms: mais personne n'a essayé d'encherir, ni d'ajoûter aux proprietez & vsages que leur auoit attribué Dioscoride, hormis quelques feints degrez de qualitez elementaires (comme nous auons déja dit) ausquels on fait consister toute la vertu du simple: ce qui repugne pourtant fort à la verité; car l'experience montre euidemment que de cent herbes en même degré de qualité, il n'y en aura pas deux qui répondent en même proprieté, ni qui fassent la même action.

Pour conclusion tout l'atirail des Medecins ne roule que sur la saignée, sur la putrefaction du sang (qui se fait par ce qu'ils nomment purgatifs) les bains, les cauteres, & sur les excremens: en somme elle ne tend qu'à diminuer les forces, qu'vn veritable Medecin deuroit conseruer à la Nature, puisqu'elle est selon Hippocrate la curatrice des maladies: mais comme ils ont remarqué le peu d'eficace de leurs remedes enuers beaucoup de maladies, ils ont erigé vn nombre infini de maux incurables, où ils n'ordonnent qu'vne cure palliatiue.

En verité l'homme est bien miserable d'exposer ainsi sa fortune & sa vie au sort d'vn art, où il n'y a que de la conjecture & de l'incertitude; pendant que d'autre côté il y a lieu de considerer que Dieu reuele souuent des secrets aux petits & aux idiots, qu'il dénie aux esprits sublimes, lesquels guerissent souuent en peu de temps (par des remedes experimentez sans methode) des maladies que toute la Theorie des Medecins n'auoit pû soulager selon ses regles pretenduës methodiques, fondées sur vne diuersité de temperamens.

N'est-ce pas vne honte au Medecin (que Dieu par vn commandement exprez & releué, auoit enjoint

joint au premier Peuple d'honorer, le faisant Mediateur entre lui & l'homme, lors qu'il lui permet de s'oposer aux maladies qu'il lui enuoye iustement en punition de ses crimes) que tout autre ouurier que lui puisse executer auec honneur ce qu'il s'est promis de faire : & que le Medecin seul étant apelé (au commencement d'vn mal, vers vn malade qui est encor dans l'integrité de ses forces) le laisse malheureusement mourir, en s'excusant sur cét axiome. *Non est in medico semper releuetur vt æger*, & sous cette licence ils ne laissent pas de continuer inutilement leurs remedes en disant i'ay fait tout ce que l'art me commande. Ne deuroient-ils pas reconoître par là, puis que leur science est defectueuse, & que leurs remedes ne font pas ce qu'ils esperent, que les hypotheses de leur art sont fausses ? Que ceux qui les ont prescrites ont arrogamment vsurpé le nom de Medecin, & sont entrez par les fenêtres de la Medecine, & non pas par la porte.

Les chefs d'Hybernie ont coûtume de donner des terres en proprieté à leurs Medecins. Ces Medecins ne sont pas de ceux-là qui vienent d'aprendre leurs instituts dans les Academies, & qui par leur babil témoignent de s'être acquis beaucoup de sçauoir; Mais ce sont des Medecins qui ont la faculté de guerir les malades par des remedes familiers & specifiques; & qui pour toute science n'ont qu'vn liure hereditaire, où les signes des maladies sont depeins auec leur curation. Ces gens-là sont plus heureusement gueris que ne le sont les Italiens, qui en chaque bourgade entretiennent des Medecins du sang des miserables.

Mais comme tous les vrais Chrétiens font profession de croire que Dieu est le seul Pere des lumieres, & la source vnique d'où doit deriuer la vraye sapience. C'est de lui seul aussi que l'homme la doit atendre (puisque c'est-ce diuin Maître dont il est dit que le Disciple ne l'a jamais pû surpasser) & non pas l'aprendre de l'école des Gentils; qui aueugles & chancelans parmi les tenebres de l'idolatrie ne pouuoient pas auoir la conoissance de la veritable Medecine, puis qu'ils ne conoissoient point celui qui auoit crée le Medecin. Ce qui certifie cét eloge particulier *creauit ipsum Altissimus*.

L'école des Payens pouuoit bien posseder vne science historique & obseruatrice des choses contingentes, necessaires & regulieres comme memoratiues des choses passées, ils pouuoient aussi paruenir à la Matheze qui est vne Science d'aplication à la mesure. Ils se pouuoient aussi prometre la rationele, qui se deduit par vn agencement de discours. Ils pouuoient même par le raport de l'histoire & de l'experience s'acquerir la conoissance des Astres, du flux & reflux de la Mer, voir que l'eau ne peut pas demeurer sur vn plan sans s'écouler, & qu'elle court toûjours du côté qu'elle trouue plus de pente. De là ils pouuoient tirer plusieurs suites, & les eriger en axiomes. Ils ont pû aprendre la maniere de faire du pain, & faire conuenir en raisonnement, les necessitez des causes, qui en quelque façon auoient

de l'atachement, les vnes auec les autres. Mais la Medecine (comme la derniere venuë de toutes les Sciences) est tres-oculte, & pleut à Dieu qu'on peut encor recouurer aujourd'huy les principes de sa premiere forme.

Les plus subtils d'entre les Payens, ont crû que le monde faisoit son cours, & perseueroit par ses propres Loix, que les choses étoient radicalement atachées à leur tout & à leurs especes, par la vertu desquelles elles deuoient étre conseruées, & eternellement maintenuës, & par consequent qu'il y auoit quelque chose de Diuin en elles, & qu'elles ne dependoient point d'autres causes que d'elles. N'est-ce pas ie vous prie vne honte aux Chrêtiens de suiure la trace de ces gens-là qui ont ainsi tanté les conoissances de nature, par des conjectures si pueriles. La Physique est le commencement de la Medecine. L'homme est comme le pilier de la Physique ou toute sa faculté est atachée : & par consequent elle doit immediatement regarder sa vie & ses defauts. Donc toute la Physique se termine en l'vsage de la vie, & à la recherche des causes & des remedes des maladies. A quoy on a bien peu profité iusqu'à present, puis que par toute son étenduë il ne se trouue que de l'erreur.

La conoissance des maladies doit comprendre celle de leurs causes & dependances ; & leur appropriation doit étre faite à nos facultez, qui sont nos directrices : A quoy on n'a pas encor songé. L'inuention des remedes presuppose ces connoissances. Et finalement leurs forces & puissances, leur moyen d'agir, & la façon de les appliquer, & leur preparation & departement doiuent étre dirigés tant selon l'intention du Medecin, que selon les maladies & la nature des parties.

Elle contient aussi necessairement la connoissance des simples, leur puissance, changement, vices, alteration, connexion ou dependance, & actions qui se font tant les vns enuers les autres, qu'enuers nos facultez vitales.

Toutes lesquelles conoissances demendent vn don de Dieu specifique, vn excellent entendement, & vne experience d'élection, de separation & de graduation, desquelles choses les écoles n'ont encor rien traité comme on verra cy-apres.

CHAPITRE II.

La Logique est inutile pour inuenter & donner de la science.

LEs écoles ont souffert qu'Aristote ait éleué la Logique en telle dignité que de la vouloir faire passer pour la Mere des Sciences. Il louë telement cette inuention de dispute qu'il assure que toute la science que l'homme se peut acquerir, est morte & inanimée si elle n'est acompagnée & soûtenuë de la Logique.

Il a pourtant été contraint d'auoüer que le raisonnement & la dispute étoient natureles à l'homme, & que la Logique lui deuoit seulement

ment seruir de methode, si bien que changeant de note, sa Philosophie ne passe plus pour vne science oculte, mais plûtôt pour vne methode à agiter des contentions. Imaginez vous à present qu'elle force elle peut auoir pour inuenter & donner des sciences, & qu'elle verité & vtilité elle peut contenir en soy?

Toute dispute forme vne conclusion, & toute conclusion vne opinion, & le raisonnement le plus fort qui est apelé sylogisme, n'a jamais donné aucune science ni été propre d'en donner, & à plus forte raison il n'en faut point esperer des autres formules de l'argument: puis qu'entre vingt-quatre formules de sylogismes, il y en a douze qui concluent negatiuement. Et iamais science n'est sortie de la negatiue, puis qu'elle ne contient que priuation, & qu'elle n'enseigne rien d'existent: Mais il est necessaire que la science soit quelque chose de positif.

De plus comme la baze de tous les sylogismes est asise sur ce que s'il y a deux choses qui concluent ensemble, les mêmes deux doiuent conuenir en quelque troisiéme, & la conformité de cette conuenance doit paroître en la même conclusion. Donc la connoissance de cette conformité est deja necessairement dans nôtre idée auant la conclusion; en sorte que nous sçauons en general tout ce qui est demontré par la conclusion. Mais il est encor caché comme le feu sous la cendre qui pourroit étre mis en euidẽce par vn discours naturel aussibié que par les reigles de la Logique. Ce qu'Aristote méme n'a osé nier.

Celui qui cherche quelque science par la Logique connoit déja en quelque façon ce qu'il cherche: car s'il ne l'auoit pas sceu & connu auparauent, comme le connoîtroit-il lors qu'il l'auroit trouué? A moins que les Logiciẽs n'aimâsent mieux dire que la science qui a été cherchée par demõstration, à été trouuée par hazard. Enfin la connoissance que nous auons tirée par demonstration étoit déia en nous auparauant, & le sylogisme n'a fait que l'exposer plus distinctement, & la rendre vn peu plus claire: Mais pourtant elle demeure toûjours comme auparauant embroüillée de quelque doute, parce que toute conclusion suit necessairement la plus foible partie des premisses: Et ainsi le doute du contraire demeure toûjours indecis.

Aussi le plus souuent la conclusion du sylogisme, duquel la premisse à été vne negatiue vniuersele, nie particulierement & n'ose rien inferer affirmatiuement où il y a quelque chose de negatif aux premisses. De sorte qu'elle n'enseigne rien par confirmation. Mais elle se sert plûtôt de la negatiue: Enfin comme la science est cachée sous la cendre de l'entendement, aussi le même entendement (toutes les fois qu'il est necessaire la peut souffler & n'a pas besoin pour cela de moyens, ni de forme de sylogisme: outre que comme selon Aristote on ne doit pas disputer que cõtre ceux qui admettent les principes & les tiennent pour veritables, aussi ne sort-il bien souuent des principes dissemblables qu'vne conclusion étrangere, & on ne doit pas croire que la cõclusion des sylogismes cõtraigne

necessairement. Car vn mensonge ne peut auoir que des fausses suites dans le vrai entendement, & en la veritable Science : l'impossible par consequent est suiui de l'impossibilité, & d'vne sotte chose il n'en peut sortir qu'vne autre sotise. Ce que la Mathese preuue euidemment : car comme le mensonge ne contient pas la verité, & que la conoissance de cette verité n'est point cachée sous le mensonge, de même il s'ensuit que la conoissance de la conclusion n'est pas necessairement enfermée dans les premisses. Car s'il est vray que l'Arbre de mensonge ne puisse point produire de fruits de verité : aussi ne pourra-t'il point naître de vrayes conclusions des fausses premisses qui sont comme les principes.

S. Hierôme compare l'art de syllogiser & les demonstrations de Logique, à des especes de mouches fort importunes & abondantes en Egipte qu'il nomme *Cyniphes.* L'Apôtre aussi conseille de les éuiter lors qu'il dit. *Nil per contentionem agentes verbisque contendere, ad nil aliud vtile, nisi ad subuersionem audientium, quippe quæ fidem & fidei merita extinguant.*

C'est aussi vn aueuglement étrange que les écoles en fassent tant de capital. Si elle est la Mere des Sciences, qu'elle science a-t'elle mise au iour ? a-t'elle enseigné la Geometrie, la musique, l'art militaire, l'impression, &c. On répondra sans doute que la Logique est l'inuentrice des moyens & des formes pour paruenir aux Sciences. Ouy bien pour ce qui concerne les demonstrations : Mais elle ne donne aucun moyen pour être, auoir, faire, ou sçauoir. En somme elle ne fait que fournir des moyens pour exposer quelque opinion ou quelque pensée, & forge des debats pour combatre la verité aussi bien que le mensonge.

Si la Logique étoit la Mere des Sciences ou l'inuentrice de quelques moyens vtiles à la recherche, l'Apôtre qui n'ignoroit pas ce que c'étoit, auroit parlé contre l'esprit de Dieu, dont il étoit illuminé lors qu'il commande d'euiter ces sortes de contentions.

Certes l'inuention en la Logique n'est pas proprement inuention, ni la science demonstratiue n'est pas vraye ni intellectuelle parce qu'on ne doit pas nommer proprement trouuer ce qu'on sçait déja en quelque façon. De la même maniere que nous ne trouuons pas ce que nous tenons déja à la main, ou enfermé dans vn cofre : Mais on apele trouuer (proprement) ce qu'on ne sçauoit pas auparauant. De même ce qu'on ne possede pas s'aquiert par inuention ou donation. Par exemple si quelqu'vn môntre à vn autre la maniere de faire du cuiure (qui ne le sçauoit pas auparauant) il donne & enseigne à cét autre vne science qu'il ignoroit. La Logique n'a jamais môntré de semblables choses : Mais l'inuention de la Logique n'est qu'vne pure reprise de ce qui étoit déja sçû, & est entierement ignorante de ce qui n'étoit pas sçû : car il est impossible de conoître si les premisses sont vrayes, aparantes, ou fausses, si auparauant nous n'auons la conoissance tant des termes, que de leur iustesse & confirmation.

L'office

L'office & l'vtilité de la Logique consiste seulement en deux points: Premierement en ce que celui qui enseigne puisse distinctement imprimer sa pensée à l'Auditeur. Secondement afin que la memoire de l'Auditeur soit excitée par la connexion, l'appropriation, l'agencement & la conformité des termes, qui en verité ne doiuent pas étre vn office inuentif des sciences; mais plûtôt vne suite de discours posterieure à ce qui étoit déja sçû: & ce qui se fait ainsi ne regarde pas les sciences, mais seulement les dictions & les mots.

Si on considere de prés la nature de ces demonstrations, on verra que leur connoissance est en celui qui l'enseigne, & non pas en celui qui aprend, & par consequent qu'elle n'est pas tant pour inuenter les sciences, que pour môntrer ce qui est déja inuenté: car comme nous auons déja dit cy-dessus, le syllogisme fait à celui qui aprend, comme qui souffleroit la cendre qui couure & cache le feu. Et toute personne qui syllogise, sçait déja distinctement tout ce qu'il tâche de se faire conceder par sa conclusion, & est instruit des termes, des moyens, & de la maniere qu'il doit faire son syllogisme: veu que personne ne les peut former sans en sçauoir les termes: & les demonstrations ne seruent proprement aux Maîtres que pour exciter les écoliers à étre atentifs, & écouter ce qu'ils sçauent: mais plût à Dieu qu'aprés en auoir imbu la jeunesse, elle ne soit pas employée à tant de sortes d'abus, & qu'elle ne fasse pas des esprits si chicaneux & si pernicieux. Ils disent que la Dialectique est fort necessaire aux Theologiens pour reprimer les points d'heresie; mais ils en veulent sçauoir plus que l'Apôtre qui le defend pour les choses sacrées, à cause de l'abus qui se commet: car la verité de l'Euangile ne demande point de contentions de Logique; mais elle requiert en la foy vne pieté de vie exemplaire, vne conuersation pure, nette, & exempte de scandale, de sensualité & de concupiscence, auec vn humble aneantissement de soy-même. Voila ce qui est requis pour l'auancement & le fruit de la parole de Dieu.

Les Sciences sont données de Dieu qui est la vraye Sapience, & le Pere des lumieres. Les moyens de les acquerir c'est de prier, chercher, & hurter: & la vraye science est logée immediatement dans l'entendement; car comme, selon Aristote, les sciences immediates, (sçauoir intellectueles) ne sont pas demonstrables, il s'ensuit que toute vraye ou intellectuele science ne se peut pas aussi demôntrer, c'est à dire que les vrayes sciences ne partent point de la demonstration: veu que toute demonstration consiste en la raison & en discours; car c'est vn simple & parfait raisonnement: mais, selon Aristote, la science des principes n'est pas en la raison, mais au delà de la raison; donc le sçauoir qu'on pretend s'acquerir par des syllogismes, ne peut pas étre intellectuel, essentiel, commençant, ni secondaire: mais la seule opinion de celui qui syllogise, est seulement deduite par des hypotheses établies, par des predicamens & des regles; veu que tout syllogisme se fait aprés auoir conceu l'opinion

nion de la chose, & se l'étre persuadée certaine: &pour se l'affermir ou établir à soy où à ceux qu'on enseigne, on cherche des termes & des moyens afin d'exposer sa demonstration en forme.

Aprés auoir fait voir l'inutilité de l'Argumentation, il faut dire quelque chose de la definition & de la diuision, qui sont les premiers membres de la Logique; Pource qui est de la definition, elle ne doit pas étre composée du genre qu'on definit, ni de la difference constitutiue des especes: parce qu'on ne parle guere d'autres differences dans les écoles que de celle qu'on dit raisonable, ou non raisonable, qui ne sont pas de propres differences constitutiues des Animaux (comme on môntrera au lieu ou on fait voir que l'Ame n'est pas raisonable, mais intellectuele) & que si la raison éclate moins aux brutes qu'aux hommes, neantmoins qu'elles en ont leur part aussi bien que d'imagination & de memoire, qui sont des facultez de l'Ame sensitiue, qui est caduque & mortele: Mais la vraye definition doit étre prise des causes materieles & efficiétes, internes ou seminales, qui iointes ensemble constituent toute la chose & ne l'abandonnent point tant qu'elle subsiste en son integrité: mais elles y demeurent essentielles & inseparables jusqu'à sa destruction. Et son explication est tirée de ses proprietez specifiques.

Quant à la diuision puis que la Logique traitte des choses vniuerseles, & qu'Aristote tombe d'acord que *Minus erramus in vniuersalibus, quam in particularibus.* La Logique qui nous conduit par diuision aux choses singulieres, au lieu de nous mener à la science, elle nous entrainé plûtôt dans des labirinthes d'erreurs & de confusions: car la connoissance du tout entier est premiere & anterieure à la connoissance des parties du Tout: & qui connoît le Tout & vtil, en connoît aussi les parties particulieres: & au contraire qui connoît les parties n'a pas toûjours la connoissance du Tout; parce que ce tout & vtil est compris dans l'entendement, au lieu que la pluralité & la diuision est comprise par les sens: car tant plus vne chose est diuisée en beaucoup de parties, & plus elle aproche de l'infini, & par consequent elle n'est pas si bien sceuë, elle tombe dans l'irregularité, & est plus subjette au changement & à l'opposition. En verité si on regarde de bien prez la diuision de Logique, on trouuera qu'elle sera aussi inutile que ses autres parties, & qu'elle n'est pas capable d'acomplir vne partie de Philosophie: car cette methode de diuiser est si nuë, si simple & si cruë, qu'à grande peine la jeunesse en peut-elle tirer vne reigle, vn axiome ni vn moyen d'y proceder.

CHAPITRE III.

L'ignorance de la Physique d'Aristote & de Galien.

Aristote à qui les écoles ont comme prêté le serment ne sçachant de quel biais prende la nature.

nature. La definit premierement *Principium motus, vt quietis in corporibus, quibus per se & non per accidens inest*. Où il se rencontre pour le moins autant d'absurditez qu'il y a de parole en cette definition.

Premierement Aristote (contre les preceptes qu'il donne pour les definitions) prend pour genre de celle de la nature, vne difference qu'il croit étre constitutiue : A sçauoir le principe formel du mouuement & du repos, & pour la difference constitutiue il prend la matiere ou le corps, où est le principe du mouuement.

Si le principe du mouuement (en ce qui se meût) est la nature. Elle sera la cause efficiente du mouuement. Si la cause efficiente est proprement nommée le principe du mouuement (qu'il dit étre vne chaleur qui n'est pas elementaire) comme on verra plus bas: Il est necessaire que la cause efficiente soit interne, & non pas externe comme il dit. Autrement il faudroit que la nature, en tant qu'elle est le principe du mouuement, ne soit pas de soy dans les corps.

3. L'étre des choses est la même nature (dans la nature) auant leur mouuement & repos : Car il est necessaire qu'il y aye quelque chose qui soit déja en existence, auant qu'elle meuue, qu'elle soit muë, ou qu'elle se repose : & par ainsi le principe d'existence est anterieur puis qu'il precede le commencement du mouuement & du repos: Mais il est impossible à la nature de pouuoir étre auant son existence. Car si le commencement du mouuement & du repos étoit posterieur à l'existence, la nature qu'il dit principe du mouuement) se trouueroit posterieure à l'étre naturel.

Si Dieu aprés la creation n'auoit pas ordonné le mouuement ni le repos (qu'Aristote presuppose pour le terme ou la fin du mouuement) ils auroient été creatures & non pas nature. C'est pourquoy tout Chrêtien est obligé de croire que nature est vne ordonnance de Dieu, par laquelle la chose est ce qu'elle est, & fait ce qu'il luy a été ordoné de faire. Et la Nature est toute la creature entiere : aussi bien le corps & les accidens que le principe du mouuement.

Au commencement Dieu crea le Ciel & la Terre, la nature pour lors n'étoit point entenduë d'Aristote. Elle a pourtant vne fois été creature, & a eu actuellement vne existence anterieure, & qui surpasse cette nature qu'il definit icy le principe du mouuement.

Le repos d'Aristote qui est posterieur au mouuement, n'est pas entendu pour ne pas mouuoir (car ne pas mouuoir s'entend auec plus de generalité que le repos:) Mais pour cesser de mouuoir. Donc la nature (qu'il definit aussi-bien principe du repos que du mouuement) absolument prise, seroit aprés que la nature auroit déja son existence; puis que le repos ne commence qu'aprés que le mouuement a cessé. La Mort est aussi le commencement du mouuement (sursis) au cadaure: pourtant quoy qu'elle vienne par des causes naturelles, elle n'est pas nature, ni creature pour cela

En aprés ils ôte les accidés quels qu'ils

qu'ils soient du catalogue de nature, & tous les corps qui ont du mouuement & du repos par accident : comme quand la chaleur du Soleil, &c. émeut les semences, & les excite à germer, à croître & produire, qui autrement demeureroient immobiles & oisiues. Ou quand la femme grosse, par accident (sçauoir par son imagination) transforme son embryon en quelque monstre ou autre forme étrangere. Ces actions, selon sa definition ne seroient pas sous la puissance, ni la direction de la nature; pourtant *in 2. Physic.* il se contredit, & enseigne que toute cause efficiente est externe.

Aristote en vn autre endroit, chancelant auec beaucoup d'inconstance & d'incertitude à l'entour de la nature, dit : *Omnis animæ potestas, alterius cuiusdam corporis particeps* (ce qu'il n'ose pas simplement & positiuement assurer) *esse videtur, quam quæ elementa vocantur. Quemadmodum enim Animæ differunt, ita & natura eius corporis differt : semen continet fœcunditatis causam, nempe calorem, qui igneus non est, sed spiritus in spumoso corpore seminis, & natura quæ in eo est spiritu, proportione correspondet elemento stellarum.*

Enfin toutes les fois qu'il a falu dire positiuement ce que c'étoit que la nature : tantôt il dit que c'est vne puissance de l'ame, d'autresfois que c'est la fœcundité de la semence. Finalement il dit que c'est vne chaleur qui n'est pas ignée; mais qui répond ou qui vient de l'element des étoiles, & en niant & rejetant les quatre elemens de la nature, il en forge vn cinquiéme; & chancelant ainsi tantôt deçà, tantôt delà, (de crainte d'être pris à ses propres filets) par des propos ambigus, il nie que la nature ait tiré sa source de la mixtion des quatre elemens (qu'il établit ailleurs pour le fondement & la matiere de tous les mixtes) comme si c'étoit assez de dire la nature est vne chymere, qui ne procede pas des quatre elemens; mais du cinquiéme element imaginaire des étoiles : ou ce n'est pas vn corps ni vn accident, mais c'est vne chaleur qui répond à l'elemẽt des cieux, & non pas à leur chaleur. Encor ne dit-il pas positiuement que cela soit ainsi; mais qu'il semble l'être : veu que selon le même, il y a beaucoup de choses qui semblent être ainsi, & ne le sont pourtant pas; & si on ne le veut pas croire, il y faut aler voir, ou atendre à l'infini.

Si toute action de nature étoit determinée par la chaleur, & atribuée à elle, les metaux (comme il dit ailleurs) qui se condensent par le seul froid, à cause, dit-il, qu'ils se fondent & liquifient par la chaleur, seroient rejettez de la nature, & ne seroient point feconds. Les semences aussi des vegetables, puisqu'elles ne sont point écumeuses, n'auroient point de part à la fertilité ni à la nature. Les poissons qui sont actuelement froids, ne deuroient pas produire : pourtant l'experience nous fait voir qu'ils sont plus feconds que les bêtes à quatre pieds.

Il nie donc icy que la chaleur des animaux qui sont actuelement chauds, soit elementaire, & ne se souuient plus de son axiome : *quod causa sit eiusdem speciei cum suo causato,*

fato, & assure ainsi temerairement qu'il n'y a rien qui puisse étre nature sans cette chaleur cœleste.

De plus n'auouë-t'il pas que la puissance de l'Ame est corporelle lors qu'il dit que la puissance de l'Ame (qu'il nomme chaleur en aprés) participe d'vn autre sorte de corps, que des corps elementaires. Par cette fausseté ne ietteroit-il pas l'entendement hors des puissances de l'Ame, puis qu'il n'y a point de faculté aux ames, encor qu'elles soient atachées aux corps qui soient participantes d'aucuns corps. Car toute puissance est accident : & il n'y a point d'accident n'y de qualité, qui puisse étre participante d'aucun corps : Mais au contraire c'est le corps qui est participant des accidens.

Il dit de plus que les Ames(qu'il nomme pure chaleur, ne different qu'à l'égard des corps où elles sont, neantmoins que toute Ame est vne puissance participante de corps cœleste. Donc les Ames ne different pas à raison de ce corps, auquel il dit qu'elles conuiennent toutes. Mais si elles different entre elles ce ne sera qu'à raison de la matiere du corps où elles sont.

Si les Ames ne different qu'à raison de ce corps, la puissance sera determinée de l'espece, l'acte de la matiere, & non pas de la forme.

Il dit en aprés que la semence contient la cause de fecondité. Les enfans en diroient bien autant : vû que si la semence cesse d'étre semence elle ne peut plus étre feconde.

Il n'a pas connu cette chaleur moderée, qui se fait artificielement auec du feu de charbon, qui fomente les œufs iusqu'à les faire éclorre, & que toute chaleur speciale en chaque espece ne differe de plus ou du moins, que selon ses degrez. Il ne sçait pas que la chaleur échauffe seulement de soy, & qu'elle n'est fecunde que par accident.

Il confond la qualité des chaleurs, auec l'esprit & la matiere spirituele & écumeuse de la semence : qui ne different pas entre eux en peu de predicamens : lors qu'il dit que la chaleur, & l'esprit du corps écumeux, & la nature qui est en cét esprit est la chaleur. Donc la chaleur sera en l'esprit, la nature est en cét esprit, & cét esprit n'est pas cette nature definie par Aristote pour le sujet de la Physique.

Pourtant cét esprit est le principe du mouuement en la semence, & le principe de la vie aux Animaux, n'est-ce pas vne honte aux Chrêtiens de suiure encor aujourd'huy vn semblable Patron en la Physique.

Puis que la foy nous apprend, qu'auant la naissance des étoiles les plantes ont germé par vne vertu seminale, & qu'en la nature il se rencontre toûjours l'agent, la matiere, le produit, où l'effet, l'instrument & la disposition. Et que tout Agent mesure son instrument, & accomode les dispositions selon le but & la fin du produit.

La chaleur des choses, soit qu'on veuille qu'elle soit elementaire ou cœleste, peut bien étre vne disposition (qui a été produite par la semence) & son instrument : Mais elle ne peut pas étre l'Agent seminal : qui mesure, & adapte ses instrumens dispositifs, & la chaleur

ne peut faire autre chose qu'échauffer ? soit qu'elle soit dite elementaire, ou firmamentale. Donc la chaleur (pour le regard de la generation) n'est pas ordonnée pour la fin des dispositions specifiques, & sert encor moins de direction, à l'introduction de la quiddité specifique. Car si la chaleur étoit cét Agent seminal (où la nature des semences a autant de differences specifiques, qu'il y a d'especes engendrées en la nature) elle deuroit auoir vn instrument hors de soi (puis qu'il n'y a point d'étre qui n'ait des proprietez essentieles) mesuré, & manifestement determiné, pour l'introduction de chaque quiddité specifique : Mais la chaleur n'a point de semblable instrument ni moyen : Donc la mensuration de tout instrument (selon la quantité, qualité, moyen, mouuement, figure, duration, destination, & de quelle operation que ce soit) depend de cét agent seminal, qui porte la science auec soi, & la mesure de toutes ces sortes de proportions : & non pas la chaleur.

Mais comme la conoissance de la verité naturele depend necessairement de la nature & de son essence, de même Aristote qui n'a pas sceu ce que c'estoit que nature n'a pas pû sçauoir ses veritez. Il n'a laissé que des réueries qui seruent de preceptes aux écoles.

Donc comme l'œuure de la generation depend de la nature & des organes appropriez, aussi celui qui regarde la chaleur pour l'entier instrument de la nature, fait comme celui-la, qui prend la lime pour le serrurier. Car la chaleur considerée comme chaleur n'est pas seulement le propre instrument de la nature : mais c'est vn commun adjoint, & vne production accidentele, qui accompagne seulement les corps chaleureux : & la conoissance de la nature & sa vraye essence ne doit pas étre tirée des adjoins, & des éfets impropres & accidentels. Mais de la conoissance des veritables principes que les écoles peripatetiques ont ignoré.

Les vrais principes de la nature sont la matiere, & l'agent, & les principes des corps c'est l'eau & la semence, ou cet esprit Vulcanique & seminal, qui répond à tous les deux sexes, comme on verra plus amplement en son lieu.

Puis donc qu'Aristote n'a pas eu la conoissance de la nature, de ses proprietez, des causes de la generation & de leur quiddité, qui sera si stupide de ne pas croire que les écoles n'ayent été mal imbuës. Les huit liures de la Physique n'exposent que des réueries, & des priuations pour la conoissance de la nature : car il suppose vne matiere imaginaire (comme nous dirons plus bas) auec vne abstraction mathematique, pour le principe, soûtien, ou le seminaire de la nature: Laquelle comme elle n'a jamais été ni ne sera, elle ne peut pas être receuable pour le principe ni la cause de la nature.

La priuation a été donnée pour le second principe; qui est (à ce que les écoles mêmes confessent) vn non-étre.

Pour le troisiéme il enseigne que c'est la forme, qui pourtant doit étre la fin de la generation, & le dernier

dernier but de la destination du produit ; Et ainsi il suppose l'effet pour vn principe.

Dans vn autre lieu il debite pour les causes de la nature la matiere & la forme, & ne se souuient plus de la priuation : comme si les principes de la nature commençoient leurs productions par des causes.

La fortune & le hazard sont traitez en vn liure particulier : comme s'ils étoient des propres passions de nature. Mais les euenemens ne meritent point de lieu en la doctrine, ni en la contemplation de nature.

Le vuide & l'infini, qui sont absolument negatifs & priuatifs, & qui n'apartiennent aucunement à la nature, y ont aussi leur traité.

Le temps & le lieu sont aussi couchés auec autant d'ignorance que d'impertinence entre les enseignemens de nature.

Pour reuenir au premier principe de nature, Aristote en établit vn, qui n'est pas vn étre de Physique, actuellement existant ou potentielement possible. Mais il feint vne matiere imaginaire (ou plûtôt chimerique) priuée de tout accident & de forme essentiele. Et comme la Matheze se propose vn corps denué de tout accident, qui peut étre capable de toute sorte de figures : De même il s'imagine que la nature doit obeir aux figures, & mesures imaginaires de la Mathematique.

Cependant afin que cette matiere puisse étre quelque chose de commençant, il feint qu'elle doit auoir vn certain principe motif, qui est vn desir, ou vn appetit vniuersel, tendant à toutes sortes de formes encor inconuës. Lesquelles réueries encor qu'elles soient ridicules, & nullement conformes, aux fins, vsages, ou necessités, & qu'elles enfantent beaucoup d'absurditez, elles ne laissent pas d'étre encor aujourd'huy reuerées des écoles. Et veut que cette premiere matiere soit denuée de qualité & de forme.

Il deuoit premierement aprendre que le changement ne prouenoit pas de l'apetit de la matiere: mais de l'instruction des semences. Et que l'existence doit étre auant le plaisir & le desir, & qu'il se faut plaire auant que de ne se plaire pas. Car il ni a rien qui puisse ne se plaire pas, & desirer le changement, qu'il n'ait auparauant sceu ce que c'est de se plaire, pour lui indiquer quelque choses de plus parfait, de possibile & de meilleur.

Aux semences les plus cruës & indigestes) qui ont conceu leur premier ferment des odeurs) l'odeur precede la satisfaction, & l'agrément, l'agrément engendre le desir de se perfectioner. Et finalement celui de demeurer en son integrité, tout le temps qu'elles le peuuent faire elles n'aspirent pas aprés qu'elles sont détruites, & qu'elles ne sont plus ce qu'elles étoient à vn autre étre nouueau & inconnu. Car il ne naît point d'étre nouueau de la destruction de l'étre premier sans l'interuention

d'vne autre semence. Que si les étres ne peuuent pas étre permanans & qu'il se fasse (à cause de la necessité de la mort) vne dissolution des corps, d'où procede le déplaisir, & du déplaisir l'auersion. C'est à cause que la vertu rectrice venant à defaillir petit à petit, la destruction necessairement sensuit, à laquelle l'étre n'auoit point d'intention; les écoles donc deuoient conoître, que l'étre doit toûjours étre auant le déplaisir: Que le desir n'étoit pas vne intention de nature: Mais plûtôt vne Metaphore imaginaire, qui deuoit suiure la defaillance des choses. Et que ce déplaisir deuoit preceder l'apetit au non-étre, & encor mieux le desir au nouuel étre qui lui est inconnu, Puis que le nouuel étre n'est iamais doné auant la mort de l'étre present.

En vn mot l'apetit, & le déplaisir, ne conuiennent aux étres & non étres qu'imaginairement. Et de ces principes si absurdes & imaginaires on n'en doit atendre que des rêveries & des erreurs pleines de confusion.

Le changement donc en la nature ne vient pas de l'apetit de la matiere : mais de la puissance de l'esprit seminal & directeur, auquel l'odeur, & la saueur de la vie moyene, engendre l'image seminale qui est l'origine de la transmutation.

Les écoles ne sont pas encor bien constantes en cét apetit de matiere : car quelques fois elles ne l'acusent plus en la corruption de la chose : Mais elles atribuent entierement la coulpe de toutes les corruptions, à l'air sans prendre garde quil y a beaucoup de choses qui se conseruent en l'air, & qui se pourrissent sur la terre, & dans l'eau: Car le verre qui est presque le dernier des corruptibles, demeure comme eternel en l'air: & étant enterré pendant quelques années, il se moisit, s'enduit d'vne certaine mucosité, son sel se dissout & se fond & ne laisse que le sable (qui entroit en sa facture qui demeure en son integrité.

Il est bien vray qu'il y a beaucoup de choses qui s'alterent en l'air. Pourtant cela n'empêche pas que l'eau & la terre n'ayent le même pouuoir sur d'autres. Ce qui se fait selon la disposition des semences: car celles qui son odorantes laissent emporter leur odeur au vent, ou elles la retiennent & conseruent si elles sont enfermées dans des vases.

L'Air s'insinuë aisement dans les pores vuides des corps rares, où il se moisit & fermente auec l'odeur de l'odorable, & l'induit à la corruption (à moins que cét odeur n'ait des proprietez balsamiques : parce que le ferment nouueau medite toûjours le changement, & la transmutation.

Tous les volatiles ou euaporables s'exalent ou perissent aisement, parce que cette odeur venant à moisir, fermente en suite le reste de leur heterogeneité. Mais lors qu'ils sont distilez & separez en leur diuersité de parties, à grande peine se peuuent-ils corrompre.

Le ferment induit le changement à la chose, où il est empreint, en tant qu'il aliene son odeur, selon l'essence de la chose qui l'imprime.

Les formes meurent bien, & s'anean

s'aneantissent (excepté l'Ame immortelle) Mais elles ne se corrompent point, & la corruption ne regarde que la seule matiere, delaissée de l'esprit recteur & Archeel, qui tombe en defaillance, ou s'enfuit, car tant que cét Archée est fort & bien disposé il n'obeit pas aux fermens étrangers.

Il ne faut pas compter la corruption pour priuation, puis qu'elle est asise sur des causes positiues, & ainsi l'autre principe d'Aristote tombe en ruine. Car l'esprit Archeel des choses, ne se dissipe pas ni n'est pas changé, ni alteré volontairement & de soy, qu'il ne soit inquieté par vn ferment étranger, & ces fermens étrangers deuancent toutes les corruptions: Et le principe de corruption commence par les alterations des fermens, & s'auance petit à petit par degrez, pour finir à son periode.

Il y a de certaines choses qui se corrompent & cherchent le chemin de la transmutation, non pas par vn desir de passer en vne autre forme: Mais c'est à cause que leur baume naturel s'exhale & perit aisement, comme les chairs & poissons.

Il y en a d'autres qui ne changẽt point de nature, que la pourriture ne soit déja introduite en eux, & alors ils passent sous l'empire de quelques autres nouueles semences, comme sont les bois, les pierres & le verre. Et ce qui leur sert de moyen & d'interuentiõ, c'est l'attouchement de certains lieux, qui couure leur superficie de mucosité, & les fait moisir. Tellement que ces odeurs fermenteles rompent la liaison & l'assemblage des semences & meditent (par leur dissolution) vne nouuele generation. Car comme la corruption éteint le baume naturel des choses: de même leur constance & integrité requiert sa continuation.

Les choses où le baume naturel se dissipe aisement, se conseruent si on les ioint à des choses fixes, où elles s'atachent & où leur baume est conserué par des choses seiches, ou il est fomenté par vn ferment predominant, qui est conuenable audit baume naturel. Ainsi les choses douces, comme le miel, sucre, &c. la fumée, le sel, le poiure, l'eau de vie, le vinaigre, les huiles distillées conseruent les chairs.

Encor que la corruption cause la transmutation auec la mort du corrompu, elle n'est pas priuation pour cela, ni n'entraîne pas necessairement la generation aprés elle, & ne se suiuent pas alternatiuement comme feroient les tenebres, & la lumiere: car nôtre destruction peut subsister sans manquer de forme, & sans qu'il faille absolument que sa matiere se détruise, pourueu que la mumie soit preseruée de la corruption, ce qui se peut faire artificielement, encor qu'elle enferme la separation de la forme & de la vie. Car il suffit que la corruption ne succede pas necessairement, ni ne soit pas l'heritiere immediate de la chose constituée. De même lors qu'vne chose naît d'vne semence, il n'y a point de corruption qui precede ni qui accompagne la semence: car ce n'est pas la corruption qui cause les promotions, les perfections & les maturitez.

Lors qu'Aristote feint que la priuation interuient, entre l'étre finissant, & l'étre commençant, il prend la licence de substituer la corruption au lieu de la priuation. Mais comme cette priuation est vn non-étre, aussi son étre de raison imaginaire, a été concedé auec trop de liberté, sans faire reflexion, qu'il ne deuoit pas conuenir à la corruption, puis qu'il y auoit tant de difference entre elles. Et on ne deuoit pas consentir ainsi aux réueries des gentils (en negligeant, les fermens des semences, les esprits seminaux, le flux & reflux de la vie) pour se laisser emporter si legerement à des fictions de froidure & de chaleur, en des haines, des combats, & des contrarietez elementaires, qui rendent la Physique ridicule.

Les écoles introduisent finalement le mouuement local en la nature (en tant qu'il sert à la Matheze) aussi indiscretement qu'elles le font auec vne indiscretion confuse.

Certes il seroit à souhaiter que la jeunesse emploiat vn peu mieux son temps qu'à s'ocuper à des niaiseries, qui ne contiennent que des sophismes & des mensonges. Car dans ce temps qu'ils consument inutilement, ils aprendroient l'Arithmetique, l'Algebre, les Elemens d'Euclide, la Geographie auec les inconstances de la Mer, des Fleuues, des Fontaines, des Montagnes, des Prouinces, & des Mineraux. Les coûtumes des nations, les proprietez des Eaux, des Plantes, des Animaux, des Mineraux & des lieux. De plus la maniere de se seruir de l'Aneau, & de l'Astrolabe. En aprés elle deuroit étudier à la nature, & aprendre à conoître (par ses operations) les principes & à les diuiser, puis à differentier le fixe d'auec le volatil, & le moyen de les separer, considerer la vie, la mort, l'alteration, defaut & l'infirmité; la corruption, la transplantation, trauailler à la solution, coagulation, & resolution, &c. Ausquelles il faut adjoûter l'histoire des extractions, des diuisions, connexions, promotion en maturité, & ses empéchemens : les consequences du dommage & de l'vtilité. En aprés il leur faudroit enseigner les principes des semences : ce que c'est que ferment, esprits, teinture, digestion, changement, mouuement & perturbation des choses qui se peuuent alterer. Lesquelles choses ne s'aprennent pas par vne nuë description de syllogisme : Mais par cette demonstration mecanique qui se fait par le feu. Et les œuures de nature s'aprennent & se mesurent en distillant, arrousant, seichant, calcinant, resoluant, &c. Car quel genie que le Philosophe puisse auoir, il ne paruiendra jamais à la racine des Sciences, ni des choses naturelles sans l'aide du feu, & sera deceu mille fois en ses pensées si le feu ne lui en explique les veritez reeles.

C'est vne chose honteuse que les écoles ne sçauent pas seulement, que pendant que l'œuf s'achemine à la production du poulet, qu'il suruient vne infinité de dispositions, qui sont toutes externes, & accidentaires à la semence. La figure du iaune d'œuf,

d'œuf, passe bien veritablement auec les dispositions accidenteles, qui s'entresuiuent l'vne aprés l'autre. Mais il n'est pas vray qu'à chaque disposition de putrefaction, il naisse vne nouuelle generation à la forme putride. On ne voit naître d'autre forme que celle du poulet (excepté la vitale) qui est excitée petit à petit par les dispositions precedentes. Et la mort de l'oiseau n'est pas vne forme essentiele du cadaure, ou vne generation. Car toute generation en la nature est fermée par vne forme essentiele, de laquelle le cadaure est priué, aussi bien que de semence, & d'Archée (comme il sera mônstré en son lieu) & de la même maniere que l'essense commence auec son esprit Vulcanique, elle perseuere de même dans le produit & dans l'engendré. Aussi lors que cét esprit vient à tomber en defaillance, la même essence perit, & auec la perte de l'essence: la forme qui y preside tombe en semblable ruine. Le cœur, la chair, les veines, &c. commence à se corrompre & putrefier, parce qu'elles sont priuées de leur directeur, & du baume vital qui les conseruoit. On voyoit distinctement pendant la vie, les os & les autres parties en propres formes & especes: la chair étoit chair, & formellement differente de l'os. Mais aprés la mort il ne suruient aucune forme ni quiddité essentiele au cadaure, parce que ce qu'il y auoit de vital en est separé: Ce qui fait voir l'erreur de l'axiome. *Quod vnius corruptio, sit alterius generatio.* Car la corruption de la vie qu'il confond auec la priuation, n'aduient que par l'extinction du baume vital, ou de la forme, sans generation de nouuelle creature. Et comme les choses vitales sont exemptes de priuation, aussi la priuation ne peut point auoir lieu de principe, puis que depuis la semence, iusqu'à l'étre vital, il ny à qu'vn progrez, vne promotion, & vne maturité, sur la fin de laquelle la forme se donne & s'acheue. Aussi la generation aduient reciproquement sans aucune corruption, toutes les fois que la matiere arriuée à la maturité de sa destination, a obtenu sa forme par l'esprit seminal.

Cét esprit vital & seminal par le decez s'enuole comme vn vent, s'exhale, & s'éuanouit, sans qu'il souffre en lui aucune corruption ni plus ni moins qu'vne lumiere s'éteint, & s'éuanouit comme fait la vie sans qu'elle se corrompe.

Le corps destitué de son esprit ne se corromp pas proprement d'abord, encor que par la defaillance du baume vital il court à la corruption (ce qui est euident aux mumies, & aux vegetables priuez de vie, puis seché qui se conseruent, & souuent preseruent les autres corps de corruption, au lieu de se corrompre eux mêmes par la perte de leur vie. C'est pourquoy aux choses vitales la mort n'est pas proprement corruption de la vie, ni du viuant: mais plûtôt vne extinction d'icelle. Car encor qu'en quelques vns la corruptiõ du corps s'ensuiue; cela se fait par accident, tant au corps qu'à la vie (ce qui apert par les cadaures preseruez comme cy-dessus. Et par consequent il ne faut pas confondre la priuation auec la corruption.

De plus les formes des choses ne sont pas sujetes à la corruption, aussi ne se corrompent-elles point: mais elles s'aneantissent. Finalement si Aristote a éte ignorant en la nature & en la Physique, Galien ne l'a pas été moins. Car nous môntrerons qu'il n'y a pas quatre elemens, qu'ils ne s'assemblent pas pour composer les corps qu'on croit étre mixtes: & que les temperamens & le combat des qualitez contraires & elementaires pour les maladies, ne sont que des fables. Que tout ce qu'il a écrit de la nature des maladies, causes & defauts, il l'a tiré d'Hippocrate & de Platon. Et en supprimant le nom de ses Auteurs, il s'est revêtu comme l'oiseau de la fable de leur dépoüille, pour en faire son propre.

CHAPITRE IV.

Des Principes des choses naturelles & leurs causes.

Il étoit bien difficile à Aristote (que les Ecoles reuerent comme vn Oracle) de donner des bons principes à la jeunesse, puis qu'étant hors du sentier de la verité par l'aueuglement de l'idolatrie, il ne conoissoit pas la premiere ni la veritable source d'où la nature tiroit son origine.

Les Ecoles qui l'ont suiui iusqu'à present ignorent encore aujourd'huy le nombre& les vrayes causes des choses natureles: Elles ne sçauēt pas comme elles sont composées & détruites, tant naturelement que par art, ni qu'elles sont les causes de l'auancement ou du retardement en leur maturité.

Ce que c'est que fermens, leur necessité, fin, & vsage. Elles conoissent encor moins leurs dispositions, defauts, restaurations, destructions & dependances. Elles enseignent que l'Agent naturel (qui doit toûjours étre dans l'interieur des constituts) est externe, comme s'il étoit étranger à la chose qui tend à sa forme. De plus elles n'ont pas bien entendu l'origine des formes ni les proprietez qui en deriuent: Au lieu desquelles elles ont exposé la fortune, le hazard, le temps, le vuide,& l'infini, qui sont des documens ridicules & nullement conuenables à la nature.

Les Ecoles ont suiui vn Auteur qui a crû que le monde se soûtenoit & se deuoit eternellement maintenir par ses propres loix,qui neantmoins se contredit lui-même, lors qu'il nie l'infini, & qu'il ne reconoit point le premier Moteur qui doit durer eternelement, qui a le pouuoir de faire toutes choses & par consequent qui enferme necessairement l'infini dans soy.

Aristote môntre euidemment qu'il étoit peu entendu aux choses natureles par les quatre causes qu'il fait concourir à la generation des corps.Ils confond premieremēt son imaginaire principe auec la cause materiele, nommant la cause premiere la matiere, ou l'étenduë de la masse corporele qui n'est pas encor determinée en sa forme. Il confond aussi la seconde cause qui est la forme de la chose engendrée, & son essence interne auec l'autre de ses principes qui est la priuation. La troisiéme qui est externe il la nomme

nomme cause efficiente : & la quatriéme à laquelle chaque chose est dirigée, il la nomme finale, qu'il veut faire passer comme sa premiere de toutes les autres en l'idée de l'efficient: Telement que les choses naturelles ne commencent pas seulement par vn étre mental, ou vn étre de raison selon son sens: Mais aussi comme s'il entendoit que les inanimez fussent cachez (dans l'idée de la cause efficiente) par destination.

S'il a été si mal informé des causes natureles, il erre encor bien d'auantage lors qu'il substitue la fin surnaturele en l'idée du premier Moteur pour vne cause naturele, ou qu'il veut exiger des choses inanimées vne conception mentale, de cette fin.

Nous ferons pourtant voir que les causes formele, efficiente & la finale d'Aristote, ne sont pas les veritables causes des choses natureles, & que la materiele n'est pas exempte d'erreur : Car premierement comme toute cause selon la nature & par la suite du temps, precede ce qui est causé, certes la forme du composé ne peut pas étre la cause de ce qui est produit : mais elle est plûtôt l'acheuement & la perfection finale de la generation, & l'essence même de la chose engendrée, à l'acomplissement de laquelle toutes les autres choses tendoient. C'est pourquoy il faut plûtôt regarder la forme pour l'effet que pour la cause.

De plus comme la forme est la fin de la generation; elle ne peut pas étre vn pur acte de generation: mais plûtôt vn acte de l'engendré. Auquel la matiere ou le sujet de la generation est agité par l'action d'vn agent interne & effectif, qui est l'esprit des corps naturels, enfermé dans les semences, qui est nommé Archée.

Doncques ce qu'Aristote attribuë à la forme, ou à la derniere perfection des choses, apartient proprement, directement, & effectiuement à cét esprit seminal.

De plus comme la cause efficiente d'Aristote est externe, & qu'il la compare à l'ouurier qui trauaille sur le fer, qui lui donne la forme telle qu'il la conçoit dans son idée, il paroit bien qu'il a établi des faux principes pour des vrais fondemens, que toute sa speculation ne s'est arrétée qu'enuers des choses artificieles, & qu'il n'a effleuré que l'écorce de la nature : puis que la vraye cause efficiente est interne & veritablement essentiele à la nature.

Encor que le Pere qui engendre soit effectif : pourtant en l'ordre de l'engendré, il n'est que la cause efficiente de la semence (totalement externe) au respet de l'étre constitué de la semence, par la generation. Et ce qui contient & accomplit la nature de l'efficient immediat de la semence, ce n'est pas le Pere; mais l'Archée seminal : Parce que le Pere à l'égard de l'engendré, n'est que la cause externe qui produit occasionelement, & l'effet de la generation suit seulement par accident. Quand bien celui de qui la semence procede, ne butteroit à autre chose qu'à engendrer.

Si bien que le constitutif, qui effectiuement constitué (qui est la cause interieure, qui de soy perfe-

ctionne sa forme) est le même esprit seminal, qui differe distinctement & reelement de l'esprit du Pere en étre & en proprieté : par exemple parmi les vegetables les plantes produisent des semences ; mais elles ne sont que les causes occasionneles & éloignées des herbes qui en naissent : & de plus si elles en sont les causes naturelles, elles ne sont pas suffisantes d'elles-mêmes, puisque la plante ne naist pas toûjours necessairement de toute semence) comme le peuuent témoigner fidelement les Iardiniers) ni hors de leur matrice.

Donc l'étre seminal en la semence est la cause immediate effectiuement efficiente interne, & comme essentiele de l'herbe qui en prouient. Et la plante qui precede & qui a engendré la semence, est la cause éloignée, l'occasion naturelle de la semence, qui immediatement & de soy fabrique la plante & la fait auec l'aide de la cause excitante : autrement si l'herbe qui a produit la semence étoit la cause efficiente de l'herbe produite, l'herbe qui auroit engendré la semence ne pourroit pas étre brûlée, sans que ses productions ne perissent aussi : c'est pourquoy si ceci est bien examiné, on verra clairement que tous les corps naturels ne dependent que de deux causes internes, qui sont la materiele & l'efficiente, ausquelles on peut ajoûter vne troisiéme cause externe & excitante, qui réueille & excite l'efficiente. Les deux premieres contiennent toute la liaison, l'ordre, le mouuement, la naissance, la signature & proprieté des choses, & generalement tout ce qui est requis à leur constitution & propagation : car la cause seminale & efficiente est naturelement assez instruite de tout ce qu'elle doit faire en sa production ; à sçauoir de la figure, du mouuement, de l'heure, aspect, inclination, conuenance, égalité, proportion, alienation, defauts, & de tout ce qui peut aduenir par la suite des temps, tant pour ce qui concerne la generation, que le gouuernement & la direction, aprés la reception de la forme.

Deplus comme tout efficiente a sa fin en soy, qui est comme vne science des choses qui sont à faire. Aussi la cause finale & l'externe des écoles ont bien lieu aux choses artificieles ; mais elles ne sont pas receuables aux natureles ; car ce qui est dans l'idée des Artisans, qui est vne étre de raison, ne peut pas étre vne cause reele & naturele, parce que la science des fins & des habitudes a été naturelement infusée de Dieu à la cause naturele & efficiente.

Les corps naturels n'ont besoin que de deux choses pour leurs productions. Premierement, d'vn appetit, par lequel ils apetent pour matiere vn suc seminal & generatif. Secondement, d'vn principe interne pour efficient de leur generation, qui dispose & dirige la matiere.

Pour ce qui concerne les trois principes de Paracelse, à sçauoir le soulfre, le sel, & le mercure, qui sont des parties similaires des corps : quand bien ils se trouueroient dans tous les constituts, ils

ils ne pourroient pourtant pas étre leurs principes, parce que ce sont des fruits des semences qui ont vne diuersité quasi specifique entre eux : ce qu'ils ne pourroient pas auoir s'ils étoient veritablement principes : & s'ils auoient été effectiuement auant la constitution de l'espece, il auroit été impossible qu'ils ayent pû étre changez l'vn à l'autre, comme il leur est ordinaire, ce qu'on fera voir ailleurs.

Comme doncques la matiere & la cause efficiente suffisent à chaque production, il s'ensuit que toutes definitions natureles ne doiuent pas étre tirées du genre & de la difference ; mais de l'assemblage de ces deux causes qui concluent ensemble toute l'essence de la chose. Il s'ensuit aussi de là, que tout effet & toute production n'est autre chose qu'vne conjonction de ces deux causes : ce qui doit étre entendu pour les choses inanimées ; mais aux animées il y faut ajoûter la vie ou l'ame du viuant : ainsi le cheual est fait fils de ses geniteurs en ame cheualine viuante, qui a été premierement creée par la vertu du verbe *fiat*.

Les choses soûlunaires sont diuisées vulgairement en elemens, & en corps elementaires ou composez des elemens ; mais il les faut diuiser autrement, sçauoir en elemens, & en productions seminales, celles-cy derechef en vegetables, animaux & mineraux, qui sont chacun leur monarchie particuliere.

Comme les mineraux & les vegetables semblent viure en quelque maniere, & qu'ils ne viuent pas par la forme viuante d'vne lumiere animée ; mais seulement par puissance & par faculté. Aussi se peuuent-ils definir proprement par la seule matiere, & par leur efficient interne : car tout effet est produit ou par vn agent externe, comme les productions artificieles ; ou est suscité par vne fomentation exterieure qui se nomme cause occasionele, qui n'est pourtant pas le veritable agent ; mais vn moyen par lequel l'agent est réueillé, & c'est cét agent qui est la vraye cause efficiente & seminale, qui demeure toûjours efficiente iusqu'au dernier periode de la vie du produit.

Les productions qui ne sont pas vitales, ne reçoiuent pas leur forme de la disposition du terme de l'agent : mais ils acquierent les fins de leur destination par la digestion & la maturité : car toutes les fois qu'il sort vne pierre, ou quelque metal des causes minerales, ou vne plante de la semence d'vne autre plante precedente, il ne se fait point d'étre nouueau, qu'il n'ait été potentielement present en la semence : mais il acquiert seulement auec le temps l'accomplissement & la fin de sa destinée par la maturité : c'est pourquoy la puissance de produire des herbes de soy a été donnée à la terre : mais l'eau n'a pas le pouuoir de produire des poissons : parce que la generation des animez ne se fait pas comme celle des plantes : car comme les Monarchies sont diffe-

differentes entre elles, aussi est leur façon d'engendrer.

C'est pourquoy on lit dans l'écriture Sainte, que la terre a eu dés le commencement du monde, la vertu de produire des semences, de les multiplier & continuer iusqu'à la consommation des siecles : ce qui ne se lit pas des animaux, quoy qu'ils se deussent aussi multiplier.

Encor que les semences vitales des animez semblent auoir vne disposition conuenable, & vne habitude potentiele pour poursuiure leurs formes, pourtant leur propagation se continuë ni plus ni moins qu'vne lumiere, qui tire sa lueur d'vne autre lumiere, de laquelle participation, le Createur est le principal efficient. C'est lui seul qui crée les Ames & les nouueles lumieres des indiuidus qui se produisent.

Soit qu'elles soient formeles, soit qu'elles soient vitales : comme on verra au traité des formes. Et cette lumiere n'y étoit pas, ni seulement en partie auant leur production.

Aussi si la semence des Animez à de la disposition à la vie, pourtant elle n'est pas vie, ni ne se la peut produire ni l'auoir de soy. Mais elle la reçoit de son Createur, comme on verra au même lieu que dessus.

Comme il n'y a que deux sexes, aussi n'y a-t'il que deux causes pour principes des generations natureles. Nous môntrerons aussi qu'il n'y a que trois elemens, que le feu ne doit pas étre de leur nombre: que leur mélange ne fait pas la corruption des corps.

Les deux principes sont l'élement de l'eau, qui est le principe materiel ; & le ferment ou le principe seminal par lequel la semence se dispose d'abord (en sa matiere) à la production.

Le ferment est vn étre formel & neutre, qui n'est ni substance ni accident crée dés le commencement du Monde, en forme de lumiere, & dispersé par les lieux de ses Monarchies, qui prepare les semences, les excite & réueille : ou les fermens sont des dons établis de Dieu dans des lieux particuliers, qui sont suffisans iusqu'à la fin du Monde, par vne continuele propagation, pour exciter & se faire des semences (de l'eau) propres & conuenables, selon qu'il leur a été ordonné.

D'abord que Dieu eut donné la vertu à la terre de produire & germer de soy-mémé. Il lui donna aussi autant de sortes de fermens, que d'especes de fruits qu'elle deuoit produire, de sorte qu'elle pouuoit fructifier, & former ses fruits de sa liqueur (qui est l'eau) sans semence des plantes precedentes, & les fermens ne metent au iour que les semences qui conuiennent à leur nature & proprieté selon le Poëte. *Nec fert omnia Tellus.* Parce que chaque espece à son ferment propre.

Il y a donc dans les lieux à ce destinez, vn certain ordre immuable diuinement institué, pour la production de certains fruits & effets : Ce qui ne regarde pas seulement les vegetables : mais aussi les mineraux, & les insectes. Car si les fonds de la terre sont diuers & differens en proprietez : cela ne se fait qu'à raison de certains dons originaux que Dieu y a logé en les

creant, qui sont les fermens formels. De la vient que les semences de plusieurs fruits qui ont été produits en certaines contrées, ne viennent pas ailleurs où elles sont transportées, où si elles y viennent elles s'y affoiblissent beaucoup, ou n'engendrent que des auortons.

Il se rencontre aussi-bien des fermens originaux en l'air & dans l'eau, que dans la terre, qui ne sont pas moins partagez en dons & en proprietez specifiques que ceux de la terre, qui logez dans des lieux &des Prouinces particulieres, donnent des témoignages euidens de leur fecundité, par l'abondance & la continuation de leurs fruits.

Le ferment tient de la nature de vray principe, & differe de la cause efficiente, en ce que la cause efficiente est considerée comme le principe immediat & actif (en la chose qui est la semence) & comme le principe qui se meut à la generation, ou le principe constitutif de la chose: Mais le ferment original precede souuent la semence, & l'engendre par sa propre vertu auquel cas il est le principe originaire des choses qui s'engendrent, & sa puissance & sa proprieté est logée en la terre, & autres lieux de son établissement, & non pas dans les choses constituées & seminales.

Le ferment qui croît aux choses constituées auec la proprieté des semences, sert comme d'efficient à la semence des choses: Qui est bien different du ferment originaires susdit, parce qu'il n'est qu'vne production du premier ferment, & vn effet de la semence indiuidue, & par consequent il est perissable & caduque. Au lieu que le ferment commençant & originaire enfermé dans le sein des elemens est immuable & constant, & n'est sujet ni au changement ni à la mort. Au contraire la semence des choses & la vertu fermentale, qui accompagne la semence pendant la formation, cesse & meurt si tôt que l'œuure est acheuée.

Si les choses engendrent successiuement d'elles mêmes comme on void aux mineraux: cela ne se fait que par la vertu de ce premier ferment dont elles ont été vne fois imbuës, qui pourtant ne laissent pas de continuer (aux lieux à ce destinez) de mettre au iour d'aussi heureuses & fecundes productions que celles qui sortent de la semence des parens deuanciers: comme les plantes & les animaux qui sont continuez & engendrez par vne successiue fecundité de semences, & ceux qui tirent leur origine de la putrefaction, qui aprés qu'ils sont engendrez parient les vns auec les autres, par la multiplication de leur espece.

Si bien que le ferment est, ou imposé à la semence par les parens (& coulent ensemble sous vne même identité) ou il est imprimé d'ailleurs à la matiere par des causes externes. De quelle maniere qu'il soit introduit, il tient toûjours lieux de veritable efficient interne: car le Diuin Createur a logé quelques fermens specifiques en certains lieux, & les a établis dans les élemens comme dans des reseruoirs, pour en tirer au besoin les semences necessaires. Et dans les autres choses il les a dispersez par especes dans les indiuidus.

Il a voulu que les premiers fermens soient stables & permanens pour la nature de leurs productiõs. Et que les autres passent de semence en semence, pour la continuation de leurs especes, auec cette difference que les fermens stables originaires & permanans (logez dans les lieux à ce destinez) soient comme les principes simples & vniuersels, & le commencement des semences, ou les efficientes des causes natureles, qui deuoient empreindre & engrossir l'element de l'eau (qui est la matiere de tous les corps comme on verra en son lieu) dans son lict, ou en l'air, dans les pores duquel l'eau est contenuë en vne forme extenuë & vaporeuse) ou dans la terre. Et que les fermens perissables & caduques tirez des parens, concerneroient vne preparation de matiere, & qu'ils siegeroient immediatement dans le sein des semences, & par consequent qu'ils ne pouroient pas s'exempter de la necessité de la mort.

Pareillement l'autre principe vniuersel des corps naturels qui est l'eau, est la seule cause materiele des choses crées: comme il apert en leur dissolution faite par l'alkaest qui reduit tous les corps quels solides qu'ils soient en eau, en l'histoire des choses naturelles, il faut considerer la matiere emprainte de la semence, depuis le premier moment de sa vie, (pendant tout le temps qu'elle s'achemine à sa forme) iusqu'au dernier terme de la perfection de l'engendré: & non pas la premiere matiere d'Aristote, ou ce non-étre impossible & chimerique. Et considerer les principes de la cause efficiente conceuë, comme des principes reels, & comme des tresors, des dons, & des racines (donnez à tous les étres) qui sont les fermens.

Si le Lecteur aime mieux confondre la cause efficiente auec le ferment des choses, & la matiere de corps auec l'element de l'eau, il n'importe: pourueu qu'on sçache comme sont ces choses-là, en la lumiere de la nature. Et l'Axiome d'Aristote sera faux qui dit *Generans nequit esse pars generati.* Puis que le principe effectif de la generation qui est le ferment est l'agent interne, & c'est lui qui engendre, qui se void aux corps qui ont vie & qui tirent leur generation de la seule pourriture: ausquels il ne se rencontre point de geniteur externe: Mais cette masse generatiue contient en soy tout ce qui est necessaire à l'économie de sa generation. Enfin il n'y a rien dans l'ordre des choses natureles, qui puisse étre fait de nouueau, qui ne tire necessairement son origine de la semence, laquelle ne cesse d'agir, iusqu'à ce qu'elle ait perfectioné son constitut selon sa destination.

Les influences du Ciel n'ont point de puissances seminales, & sont bien differentes des choses qui se font par la generation car elles n'ont été destinées de Dieu selon l'écriture, que pour seruir de signes à l'homme, pour les changemens des temps & des années, & distinguer les iours d'auec les nuits. Il est vray qu'elles peuuent bien seruir de cause excitatrice pour réueiller (par leur fomentation) l'esprit logé dans le sein des semences.

ces, mais non pas des causes seminales.

Des causes efficientes & seminales en la nature, il y en a qui sont efficiemment efficientes : les autres le sont effectiuement. Celles de la premiere classe sont les semences, & leur esprit directeur nommé Archée: celles-cy sont de la nature des essences, & different beaucoup par leur actiuité de la cause materiele.

Celles qui sont effectiuement efficientes, sont les matrices des semences & les organes qui les touchent, comme les fermens externes qui disposent la matiere en alteration & en changement. Les puissances externes qui fomentent, excitent & émeuuent les semences, peuuent aussi conuenir à celles-cy.

Aristote a eu l'esprit telement enclin à fonder des axiomes, que toutes les fois qu'il s'est rencontré quelque chose qui s'acordoit à ses conceptions, il en formoit d'abord des reigles vniuerseles. En aprés il a introduit la Mathese en la nature par vne violente interpretation. En sorte qu'il a voulu que les causes natureles obeissét par vne temerité ridicule, aux nombres, à de certaines lignes, & aux letres Alphabetiques, par exemple, il n'eut pas plûtôt pris garde que le feu consumoit le bois sec auec plus de vehemence que le verd qu'il medita cét axiome. *Actus actiuorum, tantum est in materia disposita*, qui est entrelacée de beaucoup d'erreurs. Car 1. comme il a veu que le feu qui est vn agent externe, couroit à la matiere combustible : il a enseigné que tout autre agent deuoit agir en la nature, de la maniere du feu : ne sçachant pas que le feu étoit vne creature particuliere donnée aux hommes pour leur vsage, & qu'il n'agissoit pas à la maniere des autres agens seminaux.

Il a aussi enseigné auec pareille ignorance, que toute cause efficiente deuoit étre necessairement externe à la maniere du feu, & que tout agent naturel requeroit vne matiere disposée. Au lieu que c'est l'Agent qui dispose la matiere qui lui est substituée & étenduë pour les fins destinées à la generation: car d'vn seul suc de la terre d'vn même jardin, il en prouiét quantité de differentes plantes qui en naissent & fructifient. Il est bien vray que si l'Agent rencontre dans sa matiere vne disposition amiable, il ne s'en fâche point : mais aussi s'il ne la trouue pas il la prepare, & la dispose aisément à sa guise.

Si tous les corps tangibles tirent leur matiere de l'element de l'eau (comme on fera voir en son lieu) par quelle necessité l'Agent exigera-t'il vne disposition auantcouriere en la matiere : ou si cette disposition-là, precede en icelle, qui est celui-là qui l'a disposée ? & qui est le precurseur de l'Agent ? qui est assez capable de soy de disposer la matiere (où il est) comme il faut. Si on répond que ce sont les fermens, on doit conoître que les deux causes susdites ne different naturelement entre elles, qu'au regard de la maturité, & que l'Agent ne doit pas étre differencié du ferment.

CHAP.

CHAPITRE V.

De l'Archée ou Esprit seminal.

IL ne suffit pas d'auoir touché l'origine &la cause des choses naturelles, & d'auoir établi leur cause efficiente dans leur interieur : mais il faut expliquer plus amplement cette cause efficiente,& apprendre à connoître particulierement leur Architecte & Esprit generatif que l'Auteur nomme *Archeus Faber* : car il faut de necessité que tout ce qui naît naturelement soit accompagné d'vn directeur interieur qui excite la generation, & qui soit la cause des premiers mouuemens qui se font en elle.

Il n'y a point de corps quel dur & solide qu'il soit, qui n'enferme (auant qu'il ait acquis sa solidité) vne certaine matiere spirituelle qui donne la forme à l'engendré,& qui l'accompagne iusqu'au dernier periode de sa vie.

Encor que cette matiere spirituelle soit en forme de lumiere en quelques corps, comme aux animez : pourtant elle est enclose dans les vegetables en forme de suc : & enfermée sous vne forme plus solide dans les metaux.

Cét esprit de quelle espece qu'il soit contient toute la fecondité des semences, comme la cause interne & efficiente de la generation.

Cét esprit porte dans son Idée l'image de ce qu'il doit engendrer, & le corps visible des semences, n'est que son écorce & son enueloppe.

L'Image que cét esprit contient, qu'il tire de l'idée de son predecesseur, ou des fermens (dont il a été parlé au Chapitre precedent) n'est pas vne simple representation inanimée : mais elle est ornée de facultez necessaires, & est naturellement & pleinement instruite de tout ce qu'il faut qu'elle fasse pour paruenir à sa destinée, & par consequent elle est le premier organe de la vie & des sens. Par exemple la femme enceinte, qui par le desir qu'elle a de manger des cerises, se les forme dans son imagination, & les imprime au même temps au fœtus en semblable lieu qu'elle se l'est marquée auec la main : Cette cerise empreinte en la chair du fœtus, deuient verte,pâle,jaune, rouge,& en vn mot elle imite les couleurs differentes des veritables cerises, selon qu'elles varient pendant qu'elles s'acheminent à leur maturité. Et cette cerise empreinte au fœtus, deuient plûtôt rouge en Espagne (parce qu'elles s'y meurissent plûtôt) qu'elles ne font en Flandre. Et comme cette cerise se forme par imagination; aussi l'image viuante des animez est empreinte (par la volupté de l'imagination) en l'esprit de la semence qui se declare en aprés par le cours de la generation. Et de même que tout acte corporel est terminé au corps où l'action se fait; aussi l'esprit qui est l'agent & le directeur de la generation, s'enueloppe & se reuétit d'abord d'vne matiere corporelle. Aux animaux cét esprit se promene par tous les coins & recoins de la semence, & commence à trauailler à la transmutation de sa matiere, selon la conformité de son image.

image, il place le cœur, le foye, le cerueau, & les autres parties où elles doiuent être logées. En aprés il établit (comme fait vn Monarque) en chacune de ces parties-là, vn lieutenāt fixe & immobile, pour y exercer les fonctions necessaires à leurs destinées : & ce lieutenant domicilié en demeure le recteur iusqu'à leur destruction. L'autre qui n'a point de demeure fixe & qui comme vn surueillant ne se repose jamais, ne fait que courir ça & là pour obseruer l'esprit fixe des autres parties, pour lui faire part de sa lumiere & lui prêter main forte en cas de besoin.

C'est par ce même esprit que les corps soûlunaires donnent des preuues de l'Analogie & de la correspondance qu'ils ont auec les corps superieurs. En sorte que les malades & valetudinaires peuuent mieux presager les changemens des temps & les tempêtes à venir, que ceux qui sont bien versez à la connoissance des Ephemerides. Les esprits des Planetes sont euidemment representez dans les visceres, aussibien que les reuolutions & les puissances du firmament en l'esprit influant & vniuersel.

On n'a pas reconnu qu'il y ait eu en l'homme des parties qui ayent eu de la correspondance auec le premier mobile : mais elle semble s'expliquer apparemment en la femme, sous son esprit vterin ; parce que la femme étant plus émeuë & troublée par ses premieres conceptions que l'homme, elle entraîne par ses premiers mouuemens les autres orbes auec elle ; car toutes les fois que la matrice s'enfle & s'émeut par vn ascendant d'imagination, elle agite telement les esprits particuliers des autres visceres, que les Medecins en sont souuent deceus, & prennent ces affections hysteriques pour des maladies d'vne autre nature.

Les esprits des brutes aprochent fort à ceux de l'homme, pour ce qui concerne cette correspondance.

CHAPITRE VI.

Du premier moteur.

LEs Ecoles enseignent qu'il faut necessairement en tout mouuement local établir vn premier moteur qui soit immuable, & qui comme affermi par vn fondement inébrālable, puisse assurer son mouuemēt, & mouuoir auec plus de force, ce qu'il doit mouuoir: cōme s'il faloit mesurer les mouuemens de la nature aux artificiels, & que le premier moteur deût s'apuyer sur quelque solide & immobile fondement, à la maniere d'vn nautonnier qui pousse son bateau auec vne perche arriere d'vn riuage immobile : mais ce n'est pas le bord du riuage qui meut le bateau, veu qu'il n'a point de puissance motrice en soi, il sert seulement de moyen au moteur, qui s'apuyant & poussant fortement contre lui, force le bateau à s'éloigner de la riue. Il n'est pas necessaire aussi que la poudre alumée soit immobile pour mouuoir ; mais elle a besoin d'vn organe approprié pour faire son mouuement, par lequel elle pousse vne bale auec d'autant plus de violence qu'elle treuue de resi-

ſtance à ce qu'elle frappe, ou à ce qui l'enferme.

N'eſt-ce pas vn blaſpheme & vne impertinence aux Chrétiens de penſer que tous les mouuemens ſoient faits de Dieu (le premier Moteur) comme s'il mouuoit toutes choſes auec vn bâton, & qu'il falût que pour mouuoir il fût immobile. Dieu ne meut pas par vn attouchement d'extremitez, ni par attraction, ni expulſion, & la choſe meuë ne tire pas non plus l'agilité de ſon mouuement, de l'immobilité du premier Moteur: Mais Dieu par ſon ſeul & libre vouloir atteint toutes les choſes ſans contrainte ni obligation: & il luy eſt auſſi libre de mouuoir quand il ſe meut, que quand il ne ſe meut pas.

Ce glorieux Moteur a donné des puiſſances aux choſes, telles qu'il a voulu, par leſquelles (de ſoy & par vne vertu abſoluë) elles ſe meuuent tant elles mémes, qu'autres choſes, par ainſi le premier Moteur qui eſt leur eſprit, ſe meut (és ſemences) de ſoy-méme. Et nonobſtant que les ſemences ayent beſoin d'être exciteés par quelques fomentations externes, ce n'eſt pas à dire que cette excitation ſoit le mouuement interne des choſes, ni le moteur dudit mouuement: Mais c'eſt vne alteration qui réueille & hâte par accident la puiſſance des propres mouuemens ou l'actiuité du premier moteur: qui autrement ſeroit trop debile à émouuoir ſa matiere. Et comme cette actiuité eſt vne certaine alteration accidentele, qui veritablement n'eſt point immobile en ſoy (non plus que le Soleil qui allume la poudre à trauers le criſtal) & bien loin d'étre immobile, elle ne demeure iamais en ſon méme, & premier état: comme on void à l'œuf couué où elle excite diuerſes diſpoſitions auant la forme de l'oiſeau. Cette excitation ou fomentation fortifie l'Archeé deſdites ſemences, & le preſſe d'expliquer ſa puiſſance naturelle, & pourſuiure la fin de ſa deſtinée auec plus de vigueur.

CHAPITRE VII.

Des Elemens.

Les Anciens ont établi les quatre elemens pour le fondement de la nature, & attribuent toutes leurs operations, aux qualitez & aux complexions qui reſultent de leur mélange.

Comme cette doctrine a été nourrië & continuë dans les écoles de ſiecle en ſiecle, pour l'inſtruction de la ieuneſſe au preiudice des mortels, auſſi faut-il tâcher d'en reprimer l'abus, afin qu'on puiſſe doreſenauant reconnoître, les erreurs, qui ſe ſont gliſsées par là, enuers les cauſes des maladies.

Galien a composé de grands volumes, que les Grecs ont beaucoup augmentés, où il a enſeigné, que tous les corps (qui pour cette raiſon ont été nommés mixtes) étoient compoſez de l'aſſemblage, & mixtion, de l'eau, de l'air, du feu, & de la terre: méme les écoles ne ſont pas encor bien d'acord, ſi les elemens, demeurent dans les mixtes auec les formes ou s'ils per-

dent

dent cette forme essentielle, qu'ils reprennent separément apres la destruction de la forme generale.

En apres elles mettent en fait que toutes les infirmités & tout ce qui peut fomenter la necessité, & l'auancement de la mort naturelle; descend infailliblement de la contrarieté des elemens, & de leur combat mutuel. N'est-il pas étrange, de voir encor les écoles du Christianisme, marcher dans les tenebres des gentils, maintenant qu'elles sont éclairées de la lumiere de verité.

Au commencement, & auant le premier iour Dieu crea le ciel & la terre. Le premier iour il crea la lumiere, & la separa des tenebres. Au second iour il crea le firmament (qui deuoit separer les eaux superieures d'auec les inferieures) & l'appella ciel.

Il paroît euidemment que les eaux furent creées auant le premier iour, quoiqu'elles ne soient point nommées, neantmoins qu'elles étoient comprises & enfermées sous le tiltre du ciel, & par consequent qu'elles participoient en quelque chose à la nature celeste, & que les eaux superieures étoient parentes aux inferieures, puis qu'elles auoient été coniointes ensemble auant leur separation. De plus il est dit que les tenebres couuroient la surface des abismes qui denotoient les eaux : parce que les eaux qui deuoient étre superieures, étoient encor iointes à celles qui étoient sur la terre, & faisoient ensemble vn abisme d'vne profondeur immense: sur lequel l'esprit de l'Eternel étoit porté pour remplir cette nouuelle creature de sa benediction.

Donc il paroît que le ciel, l'eau, & la terre, furent creés, auant que le iour ait paru, & que leur creation n'a pas été comptée dans les six iours de la creation, qui ont été décrits apres : il plût aussi à l'Eternel de se reposer le septiéme qui auroit été le huitiéme, si cette premiere creation, par laquelle les elemens furent creés) auoit été comptée pour vn iour.

Le firmament ne doit pas étre seulement entendu pour le huitiéme ciel étoilé : mais aussi pour toute cette vaste étendue, qui par l'authorité des Astrologues, est partagée en sept orbes differens, qui sont les sieges des sept planetes ou étoiles que ce grand Docteur de l'Vniuers semble auoir tout compris par le firmament. Le cristalin ou premier mobile est le second. Et le troisiéme est ce ciel immense & empirée, qui est d'vne étendue incomprehensible, & si splendide que les Iustes y reluisent comme des Soleils. C'est lui qui est le trône de la diuine Maiesté, & le goûfre inépuisable, d'où, toutes les sources des lumieres découlent.

Le firmament a son étenduë depuis la Lune iusqu'au concaue du ciel étoilé, & separe les eaux (qui sont au dessus de lui) des inferieures. *cœlum* en Hebreu signifie où sont les eaux.

Les grans luminaires & les étoiles ont été creés le quatriéme iour, & furent placés au firmament.

Au commencement doncques, le ciel, la terre, & l'eau auec la matiere propre à repaître tous les corps furent creez. Les eaux n'étoient pas contenuës en la terre.

Mais au Ciel, qui fait qu'elles sont beaucoup plus nobles que la terre: car l'eau est plus pure, plus simple, plus constante & resent mieux son principe que la terre.

L'Eternel a voulu que le Ciel (outre les eaux) contienne quelque chose de plus qui est l'air. Duquel il n'a pas été fait mention en la creation, non plus que de l'eau parce qu'ils étoient enfermez tous deux sous le nom de ciel : & pour cette raison ils sont les premiers crées au respet de la terre selon le texte, qui dit *initio creauit cœlum & terram*.

La terre deuoit étre la baze des Creatures, & par consequent elle deuoit aussi étre crée au commencement. l'Air & l'eau sont nommez elemens primitifs, à cause qu'ils sont créez les premiers, & sont d'vne nature si constante & immuable, qu'il est impossible ni à la nature, ni à l'art de les pouuoir aneantir, ni changer l'vn à l'autre (comme on verra en leurs traitez) Car quoy que l'eau soit éleuée par la chaleur en vapeur, & imbibée par la secheresse, & reduite en vne derniere diuision & subtilité d'Atomes imperceptibles, elle ne se peut jamais aneantir, ni étre conuertie en air, non plus que l'air en eau : mais elle demeure toûjours en même quantité & especes qu'auparauant, & retourne en eau toutes les fois que ces vapeurs se condensent. Mais la terre vierge peut étre conuertie totalement en eau, & par consequent semble auoir été faite de l'eau, comme on verra plus bas.

CHAPITRE VIII.

Du Feu & de la Lumiere.

IL n'est pas fait mention du feu dans la creation, & il ne doit pas étre compris au nombre des elemens ; non plus que celui de Paracelse (qu'il dit auoir été distribué pour la generation du Soleil, de la Lune, & de toutes les étoiles) parce qu'il n'a pas été crée au commencement. Ce qui étoit necessaire pour étre element. Mais le Soleil & la Lune, & les autres luminaires ont été créez en aprés par la vertu du verbe. Dieu n'auoit pas plus besoin d'emprunter de la matiere pour leur creation, que pour celle des autres corps soûlunaires. Donc il n'est pas vray que Dieu ait crée quatre elemens : puis que le feu n'y a point de lieu. Mais c'est vne creature neutre qui n'est ni substance, ni accident, que Dieu a donné à l'homme pour le seruir à ses necessitez & vsages. C'est vne chose bien ridicule (quand même il y auroit vn feu elementaire) de croire qu'il décende contre son mouuement naturel (qui tend toûjours en haut) & passe par vn traiet de tant de centaines de lieuës à trauers de l'air, pour se venir joindre aux autres elemens, pour faire la mixtion des constituts, & qu'il puisse étre si prompt à obeir à tant de sortes de semences qui produisent incessament, outre qu'il seroit impossible que le feu dispersé en petites particules parmy les autres elemens puisse subsister sans s'éteindre,

dre, ce n'est pas aussi le propre de l'eau d'apeler le feu à soi, pour faire mélange & societé auec lui.

S'il y auoit vn feu elementaire proche de la Lune: comme il seroit vrayement feu, aussi deuroit-il auoir (aprochant) les mêmes qualitez que le feu de cuisine. Autrement il ne seroit pas feu: & les proprietez dudit feu artificiel, ne seroient pas communes au feu elementaire.

De plus le feu celeste ou elementaire deuroit consummer actuelement, & auoir de l'aliment non seulement en son enuiron & en sa partie externe: mais il se deuroit distribuer aussi en dedans, & se disperser par toute l'epaisseur de son étenduë, pour nourrir les parties internes du feu, aussi-bien que les externes. Autrement le feu exterieur auroit englouti d'abord, & deuoré son air voisin, comme son aliment pretendu, & la partie du feu la plus voisine du Ciel, se seroit éteinte il y a long-temps faute d'aliment. Mais on a môntré en son lieu que le feu ne se nourrissoit point (& quand même on l'accorderoit, il y a long-temps que l'air auroit été tout consumé) & qu'il est impossible au feu, de faire (de l'air) de l'excrement, ni quelqu'autre chose de plus pure, de plus simple, & de plus subtile que lui. Et qui plus est si le feu faisoit du feu, de l'air, & qu'il n'y ait point d'element voisin du feu qui produise de l'autre air dudit feu, il y a long-temps qu'absolument il n'y auroit plus d'air: & que tout ce qui étoit autrefois en forme d'air, auroit été tout conuerti en feu. Ou si le feu elementaire ne doit pas étre nourri, encor qu'il ait des qualitez extrememement deuorantes, les écoles deuroient auoir môntré pourquoy il ne se nourit point, ou qu'il conuertit moins son hôte voisin en soy, que les autres elemens (comme elles supposent qu'ils font) & pour qu'elle raison le feu de cuisine a-t'il besoin d'aliment pour sa sustentation, & non pas l'elementaire?

Elles n'ont pas consideré que toute chaleur n'étoit pas feu, que le veritable feu est artificiel, & qu'il est mené, augmenté & diminué, selon qu'il plait à l'homme, ou qu'il se trouue à propos pour ses vsages. Il suscite le feu des choses où il est potentielement & non pas indifferemment de toutes. Autrement l'homme n'en seroit pas l'excitateur, mais le Createur.

Le feu donc est vn certain étre vray, & subsistent, qui n'est ni substance ni accident, & vne creature neutre destinée aux vsages de l'homme pour en faire comme bon lui semble.

C'est vne chose surprenante que les écoles ayent si peu consideré, & si mal reconu, ce qui leur étoit si domestique & triuial. Et qu'elles ayent crû par la seule inspection du feu qu'il deût étre element, sans prendre garde de prés que si la chaleur extreme étoit feu, que cette chaleur auroit eu en soy les autres accidens compliquez du feu. Et par consequent que la chaleur du feu cesseroit d'étre simple. (Nous prenons ici accident pour toutes les proprietez, puissances, & qualitez des choses.) Le feu donc outre ses qualitez premieres qui sont la chaleur & la secheresse, a aussi la vertu de separer, détruire, brûler, de faire du verre, de promouoir, de meurir,

&c. De plus il a la lumiere, qui est sa proprieté la plus intime & formele. Et la lumiere differe bien vn peu (en son essence) du feu, quoy qu'en la penetration,& en l'vnion, & en assemblage formel,elle prenne le degré requis à l'entité du feu.

N'aprenons-nous pas par le miroir ardent qui ramasse & renuoye les rayons de la lumiere du Soleil qu'il reçoit, que cette lumiere ramassée passe en vray feu actuel,qui ne differe pourtant de la lumiere, que par la seule congregation, & que ce feu (tiré de la lumiere du Soleil)qui est en l'air ne differe pas de celui qui est en la flamme : car que celui-cy ait du combustible en la flamme, & non pas en l'air c'est vn accident au feu, comme c'est vn accident à l'homme d'étre nourri & n'étre pas nourri.

Pour preuue que ce feu est vn veritable feu,c'est qu'il agit en tout son procedé à la maniere du feu, en échauffant, en seichant, en alumant,brûlant,fondant,&c. car il ni a point d'accident qui puisse agir hors de soy par des moyens & des proprietez étrangeres. Mais la lumiere ramassée agit par des autres proprietez, & des autres moyens hors de soy,& son propre est seulement d'éclairer & illuminer lors qu'elle est dispersée.

Donc la lumiere n'est pas vn accident, & il n'importe pas que la lumiere ramassée en pointe viue sans aliment : car il suffit que la lumiere du Soleil la fomente & la face subsister sans autre aliment corporel, qui est vn vray feu auec toutes ses proprietez. Car *ex fructibus & operibus cognoscetis eos.* Et vn peu au dessous, & au dessus du poinct où les rayons reflechis aboutissent, cette lumiere n'est plus feu qui brûle : mais elle n'est que lumiere.

Puis donc qu'on a trouué vn feu qui n'est autre chose qu'vne pure lumiere ramassée, & qu'vne même chose, ne peut pas étre en vn lieu substance, & en l'autre accident. Il s'ensuit qu'on a trouué vne creature qui n'est ni sustance ni accident (puis que les essences d'vne même chose ne peuuent pas étre dissemblables en tous leurs predicamens) & que tout feu, essentielement,n'est autre chose que lumiere.

Quoy qu'en croyent les écoles le feu de cuisine ne se nourrit point, car c'est le propre de la nutrition de conuertir ce qui est pris & deuoré en soy, & pour, soy & pour la subsistence & augmentation de ce qui doit étre nourri:mais il ne se fait pas de même au feu,qui agit seulement selon les fins necessaires à sa destination, qui sont de separer les choses dissemblables & separables, & les changer par la flame si elles sont inflamables. Que si le feu a besoin de l'air pour l'empécher de suffoquer, ce n'est pas pour le nourrir & substenter (car il n'en conuertit pas la moindre petitechose en soy) Mais c'est seulement afin de pouuoir loger en cét air les vapeurs fuligineuses qui partent du combustible qui les suffoqueroient,& le feu ne s'est iamais rien adapté des corps inflamables, ni n'en a iamais été nourri: Quoy que les écoles tiennent sans controuerse qu'il doiue étre nourri de deux sortes d'alimens : mais il demande pour objet quelque chose

d'inflamable, faute de quoy il perit à l'instant, lors qu'il est paruenu à la fin de sa destination, la flame est la fumée de l'exhalation grasse qui est alumée. Pour preuue de cela, qu'on expose deux chandelles qui ayent été quelque temps alumées, en sorte qu'il y en ait vne qui soit plus basse que l'autre d'vn espan. Alors qu'on souffle & éteigne la chandele inferieure (il faut noter qu'il faut que la superieure soit située vn peu obliquement, en sorte que la fumée qui monte de celle qui est éteinte, puisse se rendre à la flame de la superieure) On verra que cette fumée qui monte se r'alumera, & que la flame décendra tout le long de la fumée, jusqu'à la méche qui fume encor qui se r'alumera, & cette fumée se brûle, & se conuertit en gas fuligineux: où l'on void bien vne production d'vn nouuel étre, à sçauoir de feu, de la flame, ou d'vne lumiere conioint: Pourtant on ne peut pas dire que ce soit vne nouuele creation de matiere, ni de substance.

Le feu donc n'est pas vn composé substantiel, fait de matiere, & de forme ignée: mais c'est vne mort artificiele, positiue, & non pas priuatiue, qui est plus qu'accident & moins que substance.

Si le feu étoit substance subsistente de la matiere, & d'vne forme ignée, à la maniere de tout autre substãce le fer seroit necessairement moins capable à contenir du feu que le charbon, à cause qu'il est plus solide & compact, & a moins de pores que le charbon, où le feu se puisse loger. Car il seroit impossible que deux matieres ou deux corps, ou leur forme essentiele, derniere, & totale puissent étre logées ensemble en vn même lieu, & en vn même subjet, & que la substance du feu puisse penetrer les dimensions de celle du fer. Et par consequent il deuroit moins brûler, ce qui est euidemment faux. Que si les écoles cherchent vn échapatoire, disant que quoyque le fer se rougisse & s'enflame, qu'il n'est pas pour cela changé en feu; On répondra que tout ce qui a toutes les proprietez du feu est feu, ou le feu n'a pas des propres passions. Mais qu'elles sont communes auec vn autre étre d'vne autre espece.

Les proprietez du feu sont d'alumer, brûler, separer les choses dissemblables, fondre le plomb, l'étain, la cire, consumer & brûler en la matiere combustible. Ce que le fer ardant fait plus puissemment que le charbon: Donc le feu est au fer ardent, qui est feu d'autant plus qu'il brûle plus ardemment que le charbon.

De plus si le fer rougi au feu ne possede pas veritablement le feu: mais seulement les proprietez du feu sans feu: elles y auront été introduites & delaissées par le feu. D'où il s'ensuitra que les formeles proprietez du feu auroient laissé la propre forme du feu en laquelle elles étoient (comme au charbon ou à la flame) pour passer en la substãce du fer, qui lui est étrangere, & y subsisteroient sans propre sujet d'inhesion. Adjoutons encore que si le feu est vne substance materiele que la substance du verre qui n'a point de pores (comme les esprits tres-subtils qu'on detient dedans, le confirment) & la substance du feu ne se pourroient pas penetrer l'vne

l'autre : donc ce feu qui est au fer est vn veritable feu, qui n'est ni substance ni accident; mais c'est vne creature neutre qui a en soy des diuerses proprietez à la façon des autres étres substantiels: par exemple, c'est seulement le propre de la chaleur d'échaufer, de la seicheresse de desseicher seulement & rien autre : & ainsi la faculté brûlante & enflamante, enflame & brûle; l'illuminatiue illumine, la separatiue separe, la destructiue destruit, &c.

Si les Ecoles y auoient bien pris garde, elles n'auroient pas ignoré que la lumiere chaude comme celle du Soleil, engendre la lumiere & le feu, qui ne sont pas diferens en espece : mais ils ne diferent que par accident, à sçauoir par la seule vnion & dispersion, & par le seul degré, & que l'accident ne peut aucunement produire de substance par relation; car elles croyent que la matiere grasse est la matiere du feu, & que la flame est sa forme, & dans ce sentiment-là ils feignent vn composé à la maniere des autres.

Nonobstant que le fer ardant demeure fer, il ne laisse pas de receuoir en lui le vray feu auec sa forme : & ainsi l'air qui demeure air, conçoit du vray feu au centre où les rayons aboutissent, auec la forme du feu & toutes ses proprietez : car le fer ne pourroit pas étre informé de la forme du feu (si en quelque maniere elle étoit substantiele) s'il retenoit encor la forme anterieure du fer; c'est à dire à moins que la forme du feu ne laisse sa matiere, afin d'étre seulement forme assistante au fer & non pas informante, puis qu'on ne peut pas étre deux reelement distincts.

Il n'y a personne qui se soit aduisé de mettre la lumiere au nombre des substances : mais la simplicité des Ecoles a voulu admettre qu'elle étoit accident, & que la lumiere reflechie étoit substance, au lieu de prendre la connexion pour degré seulement, qui est tout à fait éloignée de la substance.

La lumiere est vn étre subsistant immediatement au lieu où elle est, qui subsiste par la fomentation d'vne lumiere continuele.

Les Ecoles ayment mieux acorder que la lumiere produise actuelement vne infinité d'especes de lumieres, qui depuis le firmament iusques ça-bas en terre se continuent & passét de poinct en poinct par toute l'épaisseur de l'air, que de permettre que la lumiere soit dardée immediatement & tout d'vn coup où elle reluit : aussi comme le lieu est son sujet, de même ni treuue-t'elle point de resistance, non plus qu'aux corps Diaphanes.

Les Ecoles ont fort chancelé sur le feu : elles croyent par la foy que le premier iour la lumiere fut crée toute seule & rien autre auec elle. Pourtant la creation ne doit pas étre entenduë pour des accidens : car ils ne doiuent pas étre nommez creatures; mais dependans des creatures.

Deplus au commencement le Tout-puissant crea les Elemens, & la lumiere ne fut pas crée auec eux, & par consequent elle ne doit pas étre prise non plus pour element : si donc la creation de la lumiere ne fut pas vne creation d'accident, d'element, & encor moins de corps coagulés

coagulé ou assemblé. La lumiere n'a pas été destinée de Dieu pour étre substance ni accident : Mais elle fut crée vn principe, motif, vital, & immateriel auec cette proprieté qu'elle pourroit faire du feu brûlant, toutes les fois qu'elle seroit éleuée (par connexion) en degré : & par ainsi le feu a été crée auec la lumiere, le feu n'est pas vn accident, qui ait en lui d'autres accidens differens en espece (car cela repugneroit aux autres accidens. Ce n'est pas aussi vn accident d'accident, puis que l'accidét part d'ordinaire immediatement de la forme, & plusieurs & diuers accidens ne naissent pas de la forme d'vn accident comme des tributs de l'accident deuancier. Vû qu'vn accident ne peut pas seruir de sujet d'inhesion aux autres accidens differens.

De plus le feu qui consiste en vn degré remis & moderé de la lumiere, est le moderateur & l'associe de la vie. Et lors que la lumiere est ramassée, elle brûle tout ce qu'elle attrape, & deuient egale à ce Vulcain des artisans dedié aux necessitez humaines.

Au reste le feu en general auance les maturitez, excite les semences à leur destination, il hâte la separation heterogenée des choses. Il enseigne à ouurir la porte aux facultez encloses dans les corps les plus solides. Il réueille les operations qui autrement seroient oisiues & endormies, il separe & châsse les superfluitez. Il émeut par la vertu d'vn ferment adjoint à la vie moyenne des choses, pour en augmenter & recréer les forces. Il separe le pur de l'impur, le pretieux du vil & de l'abjet, le nuisible de l'vtil, le crud du meur, & acheue de meurir les cruditez qui restent

De plus le feu prepare les instrumens necessaires aux artisans & à la vie des hommes. Enfin que ce Diuin Pere de lumiere soit benit à jamais qui a logé vn tabernacle au Soleil, pour consoler & pour fournir par sa lumiere solaire à toutes les necessitez des hommes.

Il faut donc tirer les conclusions qui suiuent de ce que nous auons dit. 1. Que le feu & la lumiere chaude ne different que par accident, à sçauoir par connexion & par degré. 2. Que les rayons de la lumiere se penetrent mutuelement. 3. Qu'en cette penetration ils conseruent leur essence (sans se méler l'vn auec l'autre) & leur proprietez. 4. Que la lumiere est stable au lieu ou elle luit, & que le feu en est de même. 5. Que la lumiere & le feu penetrent le moyen opposé. 6. Que comme le corps opaque ne peut pas étre aisement penetré par la lumiere, qu'il est premierement alteré en sa superficie, delà que les parties suiuantes sont consecutiuement échauffées iusqu'à la superficie opposite. 7. Que la chaleur l'augmente par degrez enuers son objet & qu'à chaque degré, il exerce des operations particulieres. 8. Que tout ce que le feu altere, n'est qu'à raison du lieu ou est l'objet où il opere, & par consequent que c'est par accident, puis que le premier but du feu est d'échauffer en illuminant. 9. Que le feu se rend vainqueur à la fin, & passe au dessus des difficultez qui lui sont opposées par le corps opaque. 10. Que le feu (comme il agit

ſans moyen, & premierement au lieu où il ſe fait reſentir) brûle tout indifferemment, (& n'a point de reſpet pour les corps interpoſez) comme s'il en étoit les empeſchemens. 11. Que le corps opaque, fixe, & reſiſtant à l'accenſion, finalement eſt illuminé par le feu. 12. Que le feu ou la lumiere ramaſſée, rencontrant quelque combuſtible, demeure concentré au degré de connexité, & que les rayons luminaires ne s'en écartent point, parce que ce feu ſe maintient toûjours en conſummant, & produit vn nouueau feu, qui ſans ceſſe ſe renouuelle à meſure que le viel perit ce qui dure tout le temps que l'accenſion perſeuere. A la fin de laquelle toute la lueur s'éuanoüit comme manquant de lumiere d'où elle doit étre illuminée,

Tout ce que nous auiõs dit de la lumiere ramaſſée & vnie, doit étre entendu de la lumiere du Soleil: car la lumiere de la Lune reflechiée & aſſemblée par le criſtal bien loin d'auoir du feu en ſon centre, on la ſent beaucoup plus froide au poinct de connexion, qu'en tout le reſte de l'ambient où elle luit; ce qu'on peut éprouuer en y expoſant la main. De plus ce qui eſt encor de plus admirable, c'eſt que la lueur chaude du Soleil reflechiée au miroir de la Lune, deuient actuelement froide.

Le Tout-puiſſant a creé deux grands luminaires. Et quoy que la plûpart des étoiles ſoient plus grandes que la Lune, elles ne ſont pas pourtant reputées grandes: parce que toute l'actiuité des étoiles eſt compriſe ſous ces deux luminaires.

Il a donc crée ces deux luminaires afin que 1. ils ſeparent le iour d'auec la nuit, 2. afin qu'ils luiſent ſur la terre, 3. pour gouuerner le iour & la nuit. 4. Afin que le plus grand regiſſe le iour, & le moindre la nuit.

On apprend pourtãt par la theorie des planetes, que la Lune luit autant d'heures de iour ſur l'horizon que de nuit. Neantmoins Dieu l'a crée exprez afin qu'elle luiſe la nuit, & qu'elle la gouuerne, Et comme le Createur ne peut pas errer, il eſt neceſſaire que la lumiere & le gouuernement de chaque nuit depende de la Lune, auſſi bien que le iour du Soleil.

La Lune donc a été crée, afin qu'elle luiſſe toutes les nuits ſans exception, tant au ciel que ſur la terre par ſa propre lumiere: car afin qu'elle ſerue à ſa deſtination, elle ne peut iamais regir & gouuerner la nuit par la lumiere qu'elle emprunte du Soleil puis qu'elle court auec le Soleil autant le iour que la nuit. Et ſi elle doit ſatisfaire à la diuine intention, il eſt neceſſaire qu'elle ait vne autre lumiere propre, qui luiſſe chaque nuit & la gouuerne, & vn autre moyen pour la repandre & darder, que par celui dont elle ſe ſert pour nous r'enuoyer la reflexion de la lumiere du Soleil: car la Lune ne regarde jamais directement le centre du monde ni la terre: Mais elle viſe toûjours droit à ſon centre excentrique. Et quand elle regarde le centre du monde, ce n'eſt que par accident c'eſt à dire quand elle eſt concentrique auec le monde, & toutes les fois qu'elle eſt concentrique, en ſon

son plein ; & lors qu'elle est nouuelle, il se fait eclipse. La tête & la queuë du dragon sont les poincts nocturnes ausquels le Soleil s'oppose directement à la Lune, au diametre excentrique : c'est pourquoy les rayons de la Lune ne frappent pas la terre directement : mais ils se répandent en l'espace excentrique : Telement qu'elle répand & darde ses rayons au nadir, ou en la nuit, par vne action de gouuernement en maniere d'influence, soit qu'elle accompagne le Soleil, soit qu'elle s'éloigne de lui de tout son diametre. Voila la destination de la Lune aussi-bien lors qu'elle ne paroît pas (ce que les exundations de la mer confirment) que lors qu'elle est en son plein. Car la fin des luminaires pour regir le iour & la nuict, n'est autre que celle par laquelle ils doiuent separer la lumiere des tenebres, & derechef celle par laquelle ils separent le iour d'auec la nuit, differe des precedentes, & cette repetition n'est pas vn solacisme : car lors que le Soleil luit, ou que la Lune rend la lumiere qu'elle a receuë du Soleil, la lumiere est suffisamment separée des tenebres. Mais la lumiere du Soleil ne regit ni ne luit iamais la nuit, & par consequent ce n'est pas la lumiere qu'elle reçoit du Soleil qu'elle doit gouuerner la nuit.

La Lune darde sa lumiere specifique qu'elle répand au delà de l'hemisphere de l'air, de l'eau, & de la terre, auquel lieu elle fait la supposition du centre vniuersel selon l'opinion de Ticho-brahe. Tellement que l'action de gouuernement de sa lumiere & de son influence opere plus puissamment la nuit, ou le Soleil est absent & écarté d'elle. Ce que prouuent les maladies lunaires qui sont la nuit même de la nouuelle Lune, s'irritent & se font resentir iusques dans les os & au fond des crotons. Ce que ne fait pas le Soleil.

Donc la Lune imprime plus fortement ses influences à la partie opposite de sa sphere, qu'à celle qui est située au dessous d'elle ou ses rayons ne frapent pas directement, encor que la Lune ne paroisse pas à nos yeux, elle n'est pas pour cela exempte d'vne lumiere propre, & ne represente pas seulement vn miroir qui reçoit & renuoye la lumiere du Soleil : car nous sommes obligés d'adjoûter plus de foy à l'écriture qu'aux yeux selon le texte. *Sol obscurabitur & Luna non dabit lumen suum.* De plus la mecanique du verre nous apprend que la Lune a vne faculté specifique sur la lumiere du Soleil, qui vnië & assemblée fait du veritable feu, & la même lumiere du Soleil tombant sur le miroir glacial de la Lune, perd la proprieté de sa chaleur, & deuient froide, ce qui n'arriue pas si elle tombe sur la glace, sur vn miroir, ou sur l'eau, &c. Ce qui fait voir que la Lune à la proprieté d'alterer les rayons du Soleil : ce que n'ont pas les autres objets froids & repercutans. Car la chaleur, le froid, l'âpre, le friable, le doux ou l'amer n'agissent pas enuers

la lumiere. Mais ce sont les seuls objets, visibles & opaques. La Lune donc a sa vertu lumineuse de soy, qui comme telle agit sur la lumiere chaude & la change en vne proprieté opposite.

Si l'Astrologue predit les couleurs des éclipses futures, ces couleurs là ne nous assurent-elles pas de quelque lumiere propre de la Lune? car il ne pourroit pas predire ces couleurs, si elles deuoient proceder d'vn moyen, ou d'vne quantité de vapeurs. Les couleurs donc de la Lune defaillante sont des indices de sa propre lumiere.

Le Soleil prouoque le flux des semences au terme de la vie derniere. La Lune au contraire fait retourner les choses en arriere. Et par retroition à leur premiere matiere.

De plus comme la Lune conuertit les eaux, & ce qui doit seruir de nourriture, en leffas (qui est vn suc déja preparé) & propre a étre conuerti en la substance des produits) c'est pourquoy les obseruations de la Lune ne sont pas inutiles, tant pour l'engrais, que pour le plantement, Méme les potirons montrent assez que les plantes ne profitent pas moins la nuit que le iour. Et la cuillette des plantes auant le Soleil leué n'est pas superstitieuse, parce qu'elles sont plus succulentes qu'apres le Soleil leué.

La Lune enfin domine à la nuit, aux tenebres, au repos, à la mort, & aux corps humides & aquatiques en tant que toute chose retourne à la mort, au repos & à l'eau, & s'en vont au changement (par son induction) & à la transmutation. Elle regarde premierement par son aspect, puis altere, plutôt les puissances seminales que leur matiere.

Si on laisse vn cadaure à la Lune toute la nuit, le lendemain on le verra couler & dissoudre de toute part en pourriture, & si elle luit quelque temps sur vne playe, elle la rendra fort difficile à guerir.

CHAPITRE IX.

De la Terre.

NOus auons cy deuant montré que le feu n'étoit pas vn element, & qu'il n'entroit pas materielement dans les constituts: veu qu'il n'est pas matiere, & qu'il n'en contient point en soy. Aussi la terre originele n'entre point naturelement ny ne concourt iamais, fortuitement ny de soy à la production des fruits: Et il est impossible à la nature & à l'art de l'y pouuoir rencontrer: car nonobstant que les corps qui ont passés par le feu, semblent prouuer le contraire, par la cendre qui reste apres leur combustion (qui n'est qu'vne creature & vne production du feu) il est pourtant impossible d'en pouuoir tirer de la terre. Les cemetieres seroient bien plus éleuez & bossuës qu'ils ne sont pas, si les corps qu'on y enterre depuis tant d'années augmentoient la terre en sa quantité. Aussi si la terre cócouroit à la composition des corps, ou à la generation des fruits: il seroit absolument necessaire qu'elle demeurasse en eux pendant qu'ils

sont

ſont en exiſtence, & que finalement elle s'en puiſſe retirer ou naturelement ou par art, ou il faudroit qu'elle fût entierement transformée à la choſe qu'elle compoſe, & qu'elle ceſsât d'étre terre, & qu'apres la mort ou la diſſolution elle retournât derechef en terre. Et ainſi ce neſeroit qu'vn retour & vne repetition continuelle de la priuation à l'habitude d'vn méme element, ou ſi celle qui entre dans le mélange des corps, ne retournoit pas en terre, elle demeureroit ainſi tranſmuée dans les fruits, & toute la terre auroit toute paſsée en fruits il y a long temps, & auroit perdu cette conſtance & ſtabilité permanente qui luy étoit naturelle ſelon la premiere intention du Createur: ou la terre apres la diſſolution du mixte ſe feroit conuertie en vn autre element, ce qui ne ſe peut faire comme on verra cy apres, ou il ſera montré que l'air n'a pas le pouuoir de conuertir en ſa ſubſtance vne ſeule goutte d'eau: Et qu'il eſt impoſſible à l'air de ſe tourner en eau: leſquelles tranſmutations ſemblent beaucoup plus aiſées, que celle de la terre en air ou en eau. Autrement il y a long temps que la terre auroit été déja entierement abſorbée & aneantie dans les vaſtes étenduës de l'air, & de l'eau, qui luy ſont contiguës: comme étans d'vne action beaucoup plus actiue que la terre.

Mais il ne faut pas croire que ce diuin Pere vniuerſel qui eſt le Dieu de paix & de concorde, ait ſemé, vne inimitie irreconciliable (luy qui eſt ennemi capital de la diſcorde) parmy les elemens, qui deuoient étre les ſtables ſoûtiens de la nature. Mais il leur a fixé des regles de durée, & de deſtination, ſelon leſquelles vn chacun d'eux doit produire & fomenter ſes fruits pour les neceſſitez & vſage de l'homme. Et la terre n'eſt que la matrice des productions & non pas la mere.

L'honneur de Dieu, ny l'exigence des hommes ne demandoient pas, qu'il y eût de la guerre, du diuorce, ni du combat entre les elemens; ny qu'ils ſe deuſſent nourrir, ny tranſmuer les vns aux autres, & encor moins ſe détruire violemment.

Il n'i a point d'autre mixtion, ny liaiſon coagulable & maſſiue ſous l'vnité de la forme du compoſé naturel, que celle qui ſe fait entre les ſucs & les eſprits. Au contraire le mélange des poudres ne tend point à la generation, mais ce n'eſt qu'vne pure appoſition, qui tombe bien tôt en defaillance.

La terre, la fange, la bouë, & tout autre corps tangible tirent leur veritable matiere de l'eau, & retournent en eau, tant naturelement que par art. Et nonobſtant que la tuile ſoit faite de terre & de ſable (quant à l'eau elle n'en prend que ce qui luy en fait beſoin pour ſe rendre ductible) & le verre, de la cendre, & du ſable par le moyen du feu: pourtant toute la terre de la tuile (qui a été endurcië en pierre par la vertu du ſel (qu'elle contient) ſe conuertit de ſoy aiſement en ſalpetre (comme on peut voir aux murailles, où il s'en rencontre quelques vns parmi les pierres)

& il ne demeure que le sable (de reste) qui étoit entré à sa fabrique auec la terre.

Le verre aussi (comme étant vn composé artificiel qui se fait sans semence : de méme, lors qu'il est priué artificielement de sa liaison, il retourne à ses principes deuanciers, en sorte que l'on peut retirer la même quantité de sable qui s'étoit incorporé & fondu par la violence du feu auec le sel alkali de la cendre pour faire ce corps transparant.

Le feu fait enuers le sable ce que fait l'eau forte enuers l'argent qu'elle dissoult : car encor que l'argent soit rendu inuisible par cette dissolution il n'a pas perdu son étre pour cela : mais lorsque l'eau forte est euaporée, & que les esprits qui l'auoient dissout, & englouti sont exhalez, on lui peut rendre sa premiere forme par le moyen de la fonte : pour ce qui est du verre si on le pulueri̇se, & qu'on le fasse fondre au feu auec vne quantité de sel alkali, puis aprés qu'on l'expose en vn lieu humide, on verra que tout le verre se resoudra en eau, à laquelle si on adioûte vne quantité d'eau forte qui puisse suffire pour imbiber l'Alkali, on verra d'abord precipiter le sable au fond du vaisseau, en la méme quantité qu'il étoit entré dans sa facture.

La Terre montre ses differences par la diuersité de ses fonds & couleurs, qui sont, blanche, noire, jaune, rouge, & toutes lesquelles ne sont que des productions de la terre elementaire. Sous ces fonds de terre on trouue le sable, qui a pareillement ses fonds diuers, & étendus, separez en differentes couches sous lesquelles on trouue le roc qui fait l'origine des montagnes, & des rochers, d'où sortent les mines metalliques & minerales. Finalement on trouue dans le fond vif de la terre vn certain sable blanc & croulant que le hoyau ne peut jamais penetrer, parce que tout autant de sable & d'eau que l'on peut ôter, autant en suruient-t'il d'autre, qui remplit d'abord la fosse qu'on y a faite, qui est la terre elementaire & virginale nommée *Sabulum Quellem*. L'Autheur prouue que ce sable est la veritable terre elementaire par la difficulté qu'il y a de la reduire en eau, elle resiste entierement à la nature & à l'art excepté au seul Alkaest de Paracelse, sous lequel le sable est conuerti en sel, puis en eau : parce que cét Alkaest est vn feu artificiel, qui à la puissance d'agir sur tous les corps sublunaires sans reaction quelconque.

C'est ce sable qui par sa constance sert de fondement à la nature, il est tellement pur & simple, qu'il ne souffre point de mélange des autres terres étrangeres. Il sert aussi comme de passoir pour traduire & faire écouler les eaux, & entretenir le commerce qu'elles doiuent auoir les vnes auec les autres depuis le commencement du monde iusques à la fin, & depuis la superficie de la terre iusqu'au centre. Et l'eau qui est detenue dans ce fond de sable, surpasse peut-étre mille fois en quantité, celles que les mers & toutes les riuieres qui coulent, & serpentent par la terre contiennent. Encor

que ce sable vierge soit le dernier des fonds que l'on peut fossoyer, ce n'est pas à dire que lesdits fonds soient toûjours également dispo-sez & étendus d'vn méme ordre: car ce sable susdit se trouue quelquefois plus de mille pas sous l'orizon, qui en d'autres endroits paroit au iour, ou n'en est guere éloigné, & souuent il se trouue éleué au sommet des montagnes: ce qu'ignorant les Ecoles auec leur Aristote ont crûs que les vrayes fontaines étoient causées & perpetuées par vne condensation d'air. Mais les pauures gens ni voient pas le long de leur nez, & n'ont jamais pris garde, que si quelques vapeurs (qui ne sont que de l'eau extenuée que l'air detient dans ses pores) retournent en eau par condensation, pourtant que tout l'air d'vne Prouince ne seroit pas capable de faire vne goutte d'eau. Comme on verra en son lieu.

Tandis que les eaux vagabondes errent & sont detenuës dans ce vital fond de terre, elles suiuent la continuité du sable, ni plus ni moins, que le sang lors qu'il est encor fomenté de la vie dans les veines, il y demeure tranquille, & va égalément aussi bien au pied qu'à la téte. Mais aussi tôt qu'on luy a fait ouuerture, il sort impetueusement hors des veines, comme font les eaux qui dégorgent de leur sable, & coulent incessamment sans qu'on les en puisse arréter aisement.

CHAPITRE X.

De l'Eau.

APrés que le firmament eût separé les eaux d'auec les eaux. L'Eternel fit vn amas des inferieures, qu'il nomma mer: & cette partie aride qui étoit diametralement opposée, & vn peu plus éleuée que la mer fut appellée Terre. Ces deux ensemble constituoient vn seul globe, qui étoit tant soit peu plus eminent en son milieu. Afin de pouuoir mieux contenir dans le concaue de son centre, ce gouffre immense d'où les eaux (qui étoient destinées à arrouser la terre) deuoient rejaillir.

Si la terre dans son milieu n'auoit pas été plus éleuée. Les eaux n'auroient point eu de pente qui eût facilité leur retour dans la mer: mais elles auroient croupis ou se seroient arrétées aisement au commencement de leur cours.

Ce qui fait coniecturer que la terre au commencement étoit continuë & indiuisée, attendu qu'elle deuoit étre arrousée par cette seule fontaine contenuë dans son ventre. Mais qu'aprés le deluge elle fut déchirée & entrouuerte par la rapidité des eaux en beaucoup d'endroits, qui sortans à la foule de ce gouffre d'abismes, furent secondées des superieurs (à qui les cataractes du ciel furent ouuertes) pour innonder toute la terre.

C'est vne chose admirable qu'au temps que ce grãd Dieu trauailloit

à la perte de l'homme peruers qu'il n'ait pas pû s'empescher au milieu de sa iuste colere de lui laisser encor des marques de son affection paternele (qui en a si peu de reconoissance) en creusant & separant la terre en tant d'endroit pour vne plus grande vtilité.

Il fait passer la Mer (qui étoit retenuë dans ses bornes) en diuerses contrées pour faciliter le commerce. Et cette vnique source des eaux qu'il auoit placée au milieu & au sommet de la terre, a été dispersée en mille canaux, qui la creusent de toute part pour la rendre plus commodes aux necessitez de la terre & des hommes.

De plus il veut que les eaux (qui ont été éleuées en vapeur, & emportées à perte de veuë en l'air par la rapidité des vents) retombent pour arrouser la terre de par tout (comme on verra en son lieu) & la rendre plus feconde.

La sagesse eternele a fait la Mer Mediterranée plus profonde que les autres Mers, afin que son sable puisse mieux contenir le sel & les eaux.

Il est certain pourtant que les eaux n'étoient point differentes entre elles, lors qu'elles étoient confusément mélées ensemble, tant dans l'abîme du commencement du monde, que lors du deluge. Mais ce qui fait que quelques eaux desalées qu'elles étoient sont deuenuës douces, c'est qu'étant attirées par le sable vierge de bas en haut, elles y laissent leur sel comme dans vn couloir. Et si au contraire de douces, elles deuiennent salées, cela se fait par la vertu des fermens qui sont logez dans les lieux ou elles passent, desquels étant vne fois imbuës elles ne produisent pas seulement vne diuersité de sels: Mais elles se changent en pierres & en metaux, selon la nature des fermens dont elles ont été imbuës, Car lors que l'eau se moisit dans la terre, elle est empreinte des fermens locaux que Dieu y a logez. Ou (par la vertu de ses semences dont elle auoit été remplie par la benediction de l'esprit de Dieu porté sur l'abîme) elle trauaile incessament aux productions selon la direction de ses especes.

La Mer a donc pour son fond vn sable vierge (dont nous auons parlé en traitant de la terre) qui imbibe en partie les eaux qu'elle reçoit : De sorte qu'encor que toutes les eaux se rendent en la Mer, pourtant elle ne regorge jamais : par ce les eaux suiuent, & découlent par cette continuité de sable, & se répandent par toute la terre, pour produire des sources, des ruisseaux, des fontaines, des riuieres, & composer des Mers pour humecter ladite terre, & l'enrichir de mineraux, qui à leur retour sont en partie absorbées par ce sable virginal, & en partie rauies en l'air, pour retomber & arrouser la terre. Et voila comme le Tout-puissant a distribué les eaux par toute l'étenduë du monde, pour faire fructifier, & pour les autres vsages necessaires aux mortels.

CHAPITRE XI.

De l'Air, & des qualitez elementaires.

LEs Ecoles tiennent auec leur Aristote que l'air est humide au huitiéme degré (qui est l'extréme de tous) & chaud au quatriéme, & l'eau froide au supréme, & humide au quatriéme. Tellement que l'air est doublement plus humide que l'eau : à cause disent-ils, que s'il vient à étre comprimé qu'il se tourne en eau : mais s'il faut que l'air soit comprimé & condensé pour étre conuerti en eau. L'humidité ne sera-t'elle pas plus palpable, plus dense & plus intense en ladite eau, qu'elle n'étoit pas en l'air auant qu'il fût condensé ? puisque la condensation n'est pas vn principe de generation, elle n'a pas aussi le pouuoir de faire vne nouuelle forme essentiele. Ainsi l'eau ne seroit autre chose que de l'air condensé (enuiron au centuple) en l'humidité : & par consequent deuroit beaucoup plus humecter que l'air. Si la simple condensation dispose l'air à vne nouuelle forme : comme cette méme disposition de l'efficient interne est la cause de cét engendré : il est necessaire qu'elle demeure en aprés au produit ; tellement que si l'air condensé est eau, il ni aura que deux elemens, à sçauoir l'eau & la terre : cependant l'eau qui sera faite de l'air, sera aussi humide que l'air l'étoit auparauant, puisque ce changement ne s'est fait que par l'extremité de la condensation, qui n'est qu'vn pur ramas & vnion de parties, qui étoient éparses & étenduës, & non pas vne transmutation formele d'vne chose à vne autre & la forme qui resultera de l'humidité de l'air condensé au centuple, sera absolument aussi au centuple plus humide, & humectera dauantage, que lors qu'il n'étoit pas condensé.

Certes l'eau n'humecte pas à cause de sa densité (autrement l'argent vif humecteroit dauantage que l'eau) mais elle n'humecte qu'à cause de son humidité. Et tant plus vne chose humecte, & tant plus elle est humide. De méme en la nature elementaire, ce qui est plus humide, humecte aussi dauantage.

Les Ecoles disent qu'il est necessaire d'enseigner de cette maniere là : à cause de cét axiome de Philosophie qui dit, *propter quod vnum quodque est tale, illud ipsum est magis tale.* Par exemple l'eau n'est pas humide qu'à cause de l'air qui la fait penetrer. Donc l'air doit étre plus humide que l'eau : ce qu'elles auront bien peine de prouuer, car l'air n'est ni humide, ni chaud, & s'il contient de l'humidité dans ses pores (qui ne sont que des vapeurs aqueuses qui sont éleuées d'en bas) elle luy est étrangere, & non pas naturele ; de la méme maniere que l'eau qui est dans vne bouteille de verre, ne contribuë rien à la nature du verre.

C'est vn étrange abus de vouloir faire croire que l'air condensé se puisse tourner en eau, & qu'il puisse étre la matiere perpetuelle des fontaines : puisque l'air comprimé

dans vn canon de fer de la longueur d'vn' aulne, en vn espace d'enuiron quinze doigts de hauteur fait vn bruit comme vn coup de mousquet, & pousse vne bale impetueusement à trauers d'vn aix, ce qui ne se pourroit pas faire si l'air par la compression pouuoit être conuertie en eau. Que si donc l'air ainsi comprimé par force dans vn canon ne peut pas être tourné en eau (même pendant les rigueurs du froid, à qui on donne plus de force de condenser) par qu'elle authorité les écoles pourront-elles établir la condensation de l'air, pour l'origine & la continuation des fontaines, puisque le froid ne possede point de principe, de proprieté, ni de cause de generation.

Elles veulent que l'air soit chaud au quatriéme degré, qui est le plus moderé de tous, à cause qu'il est contigu à leur feint element du feu, qui lui communique cette qualité remise par sa proximité. Et ainsi sa propre qualité naturelle est peruertie par le voisinage du feu. Elles veulent aussi que cette partie qui approche de la terre soit chaude à cause de la reflexion des rayons du Soleil. Donc cette qualité ne luy est point essentiele, mais impropre & accidentele : puis qu'il est échauffé par vn Agent apposé & accidentaire. Outre que comme il seroit mélangé d'vne qualité étrangere, il degeneretoit d'abord de sa simplicité, & cesseroit d'être element.

Elles veulent aussi que la moyenne region de l'air soit extremement froide, par antiperistase : parce qu'elle est enuironnée de toutes parts d'vn air chaud : mais n'est-ce pas vne stupidité étrange de vouloir se seruir des accidens pour la preuue d'vne chose essentiele ?

Si donc l'air n'est pas chaud de soy, il est necessaire qu'il soit froid. Et de méme que si le feu n'est jamais froid ou humide, & l'eau n'est jamais seiche ; l'air ne pourroit jamais être autre, qu'extremement humide & moderement chaud (s'il le doit étre de sa nature) & non pas par accident, aussi bien dans les profonds puits qu'ailleurs. Et en Eté qu'aux autres saisons.

De plus elles veulent que la moyenne region de l'air ne soit distante de nous que d'enuiron demie lieuë : & ne se souuiennent plus de ce qu'elles enseignent que le diametre de l'air surpasse celui de l'eau de la double moitié, & que l'eau étoit d'vn double diametre plus épaisse & copieuse que la terre. Cette feinte concedée, le semy diametre de l'air seroit profond de 570000 lieuës. Et ainsi cette demi lieuë ne seroit que superficielle au respect du milieu de l'air.

Que les Ecoles donc se dessillent vn peu les yeux, & qu'elles considerent que si l'air étoit chaud de sa nature, pourquoy sera-t'il froid en son milieu ? Est-ce à cause qu'il est chaud dessous & dessus ? Il semble plutôt que puisque la chaleur est conforme à son temperament, qu'il la deuroit plutôt receuoir amiablement, que de se dépoüiller de sa proprieté naturelle. Est-ce que lors que l'on méle de l'eau tiede auec de l'autre eau tiede, qu'elle se refroidit en son milieu ? ou si on met de l'eau froide entre deux autres eaux froides, celle

celle du milieu s'échauffera-t'elle? Quand bien cette feinte seroit receuable lorsque l'air voisin de la terre est échauffé elle ne pourroit point auoir de lieu pendant le grand froid de l'hyuer.

Qu'elles regardent donc d'où elles ont puisé la doctrine des qualitez elementaires, & comment & par qui elles ont été exposées pour les causes des choses naturelles, & pour celles des maladies, pour leur connoissance, & pour leur curation, afin que d'oresenauant elles ne soient plus si obstinées qu'elles ont été à suiure leur Aristote. Car l'air, l'eau & la terre sont froids de leur creation, parce qu'ils ont été creés sans lumiere, sans chaleur, & sans participation de vie: s'ils ont de la chaleur elle leur est étrangere & externe quant à la racine elementaire. L'Air & la terre sont secs de leur nature: & il n'y a que l'eau seule qui soit humide. Il est bien vray que l'air a des pores ou du vuide en soy (comme nous montrerons) dans lesquels il detient des vapeurs humides: mais elles viennent d'ailleurs comme on verra en son lieu. Voila donc l'état, l'ordre, & la complexion veritable des elemens, qui a été negligée iusqu'à present, & tout le trauail des Medecins n'a été employé qu'en des riottes inutiles & dignes de risée: par exemple Galien mesure les degrez elementaires des simples par vne distinction de goût, & veut qu'il y ait plus de feu où il se trouue dauantage d'acrimonie & d'amertume. Ce que les Ecoles confirment encor aujourd'huy, nonobstant qu'ils auoüent que l'opium (qui est fort amer) soit froid. Pourtant il n'a pas pris garde que l'hydropiper, la flammula, &c. quittent leur amertume dans des vases de verre exactement bouchés, où le feu ne pourroit point s'exhaler: & que la pluspart de ceux qui brûlent lors qu'ils sont encor accompagnés de leur humidité naturele, astreignent quand ils sont secs, qui selon leur preceptes deuroient plutôt brûler que lors qu'ils sont humides, puisque l'humidité doit émousser l'actiuité de la chaleur.

Les Modernes distinguent les qualitez par classes: en sorte que les premieres qualitez representent la face elementaire de la chaleur, du froid, de l'humidité & de la seicheresse. Les secondes sont representées par le leger, le graue, le mol, le dur, l'âpre, le poli, le friable, le tenace, le blãc, le noir, &c. Les saueurs & les odeurs sont aussi de la même classe, comme le doux, l'amer, le salé, le põtic, l'austere, l'acide, &c. qu'ils croient resulter de la mixtion prochaine des elemens, ce qui est faux: car les elemens n'ont jamais été mélés, mais ces qualitez susdites suiuent les dons des semences. Ils nomment les troisiémes qualitez specifiques & formeles, & à celles-cy ils ont adjoûté des quatriémes. La troisiéme qualité est vne saueur speciale à chaque espece: comme l'aromatique à la canelle, au saffran, au girofle, &c. Les quatriémes sont plus formeles & moins corporelles: comme la qualité veneneuse aux venins. La solutiue aux laxatifs, l'attractiue du fer à l'aymant, celle qui au fenoüil engendre & fait venir le laict aux nourrices, &c. Mais cõme le mélange des elemens ne cõpose pas les constituts, il

faut tomber d'acord que la Doctrine des écoles concernant, le nombre, la composition, le temperament, le concours inegal, la contrarieté, proportion, combat, & degrez elementaires est inutile, car les degrez des simples sont attachez aux semences & non pas aux elemens: les qualitez des trois premieres classes operent corporelement par la puissance desdites semences, entant qu'elles s'acordent auec la matiere: Mais les deux dernieres sont entierement formeles, & operent par vne vertu lumineuse, & abstraicte attachée à leur constitus & ont la puissance d'imprimer leurs actions aux formes vitales. Et ce qu'ils ont écris de la dissention, alteration, victoire (d'où doiuent proceder les maladies) de la dissolution, santé & restitution tombe aussi bien en ruine, que la cure des maladies (qu'ils ont instituée par des contraires) auec leurs quatre humeurs correspondantes aux quatre elemens.

Il y a bien des oppositions en la nature: mais il n'y a point de contrarietez qu'entre les libres Agens, ou en la puissance irascible des viuans & des étres mouuans, qui ont la liberté d'attaquer & se deffendre contre ceux qui les insultent. Car si l'eau éteint le feu, ce n'est pas par sa froidure extreme & plus actiue: Mais c'est son humidité qui le suffoque: puis que l'eau bouillante l'éteint aussi bien que la froide. De même si l'eau froide deuient tiede quãd on y iette de l'eau chaude cela ne se fait pas par vn combat de contraires: mais par le mélange des qualitez froides & chaudes: & si la chaleur qui a été introduite a l'eau froide perit petit à petit, cela ne se fait pas non plus parce que le froid comme plus excellent se rend victorieux: Mais c'est à cause que le feu qui fomentoit cette chaleur produite, cesse déchaufer l'huile que l'on dit étre l'aliment du feu, car n'éteint-il pas le charbon ardent, aussi bien que l'eau? Ne voyons nous pas aussi qu'vn petit feu exposé aux plus vehementes bizes de l'hyuer deuient plus grand & plus ardent, & qu'au lieu de s'éteindre par le pressant & extreme froid du vent des soufflets, il s'augmente & s'alume dauantage. La lumiere du Soleil, celle des chandeles & du feu ne peuuent iamais non plus deuenir froides par l'actiuité du froid.

Si en la simpathie & en l'antipathie on attribuë vne certaine auersion, amour ou election aux choses inanimées cela se doit entendre analogiquement: puis qu'ils n'ont ni sens, ni intention, ni volonté d'agir, & qu'elles ne connoissent pas les fins pour lesquelles elles ont été crées: Mais le Tout-puissant (qui est vn Dieu de paix & de concorde n'a pas voulu que chaque chose operât par vne contrarieté & desir de se détruire & de se vaincre: mais ce qu'on appele contraire doit étre dit opposé: comme le froid est opposé au chaud, le vice aux vertus, &c.

CHAPITRE XII.

L'Air & l'Eau ne peuuent jamais être transmuez l'vn à l'autre.

IL est constant que l'eau s'éleue (par la force de la chaleur) en vapeur, & que cette vapeur n'est autre chose que de l'eau extenuée, qui est aussi bien eau qu'elle l'étoit auant son exhalaison : car lesdites vapeurs repercutées par le chapiteau d'vn alambic, retournent en eau au méme poids qu'auparauant. Mais examinons vn peu si l'eau emportée en l'air, par la rigueur du froid, se conuertit en la nature dudit air, & en ses proprietez : parce qu'aprés le deluge, le Toutpuissant enuoya des vens pour dessecher la superficie de la terre, & encor aujourd'huy on void que l'humidité de la terre est plutôt absorbée par vne bize froide, & vehemente, que par les brûlantes chaleurs de l'Eté. Nous voyons aussi (en hyuer) aux fontaines, où l'eau tombe dans vn bassin, que pendant que le mouuement de cette chûte qui empéche l'eau de se congeler) il s'eleue de certaines exhalaisons (beaucoup plus subtiles que celles que la chaleur excite) qui éparses en l'air se dérobent insensiblement à nos yeux jusqu'à se rendre imperceptibles. A sçauoir si cette vapeur ainsi éleuée par la rigueur du froid se conuertit en air : Quand cette transmutation seroit accordée : on ne pourroit pas conceder que l'air soit pour cela plus humide que l'eau : puis qu'il ne seroit que de l'eau desseichée. Outre que le transmué perd toûjours les proprietez qu'il possedoit pour se reuétir des qualitez du Transmutateur. Ou bien tout l'air auroit été autrefois de l'eau : ou cét air seul qui auroit été engendré de l'eau, seroit humide, & le premier crée auroit été sec de sa nature : & ainsi il y auroit deux airs essentiellement differens.

Si l'air étoit radicalement humide, les vents (qui ne sont que de l'air agité) auroient-t'ils pû desseicher la terre ? ou si les eaux du deluge auoient veritablement été conuerties en air. L'Air auroit été beaucoup plus augmenté en quantité, aprés le deluge, qu'auparauant: & par consequent il y auroit eu du vuide en quelque partie du monde: ou, il y auroit eu danger que l'air primitif étant chargé & comprimé (par cette quantité de nouuel air suruenu & engendré des eaux) & deuenu plus épais & nebuleux, ne nous suffoquast: ou il faloit qu'vne pareille quantité d'air (à celle qui deuoit suruenir) s'aneantit (à mesure que l'autre s'engendroit) pour luy ceder la place. Ou si auant le deluge les eaux auoient été de l'air aux cataractes du ciel, il y auroit eu du vuide en icelles pendant tout le temps du deluge : mais comme il ni a point d'apparence que cela fût, il appert qu'il est impossible que l'eau puisse perir par le froid, & la nature & toute l'industrie humaine, n'est pas capable de conuertir vne seule goutte d'eau en air, ni l'air en eau.

L'Eau ne souffre point de vuide, ni ne peut pas être comprimée que

par vn seminal agent, qui l'épaissit & la condense (par vne transmutation formele d'elle même) en la chose où elle est la matiere : mais l'Air ne peut pas demeurer sans vuide (comme on verra cy-aprés) & par consequent il souffre d'étre comprimé & dilaté.

L'Eau donc & l'Air sont deux stables elemens qui different entre eux en nature & en proprietez, & qui ne peuuent iamais étre conuertis l'vn en l'autre. Car encor qu'on aperçoiue vne certaine euaporation aqueuse qui (comme nous auons déja dit) s'éleue de la superficie des fontaines, qui se dispersant insensiblement en l'air en forme de nuage se diuise finalement en atomes inuisibles. Pourtant *vnius aqualis agentis, vnica tantum & aqualis est actio*. Par ainsi si le froid change premierement l'eau en vapeur glaciale ; le même froid en suite ne peut point auoir d'autre action sur cette vapeur, que celle par laquelle il la disperse l'extenüe & l'étend toûjours dauantage, en sorte qu'en la subtilisant de plus en plus il la rend imperceptible, & l'eau étant ainsi extenuée est aussi peu capable de se conuertir en air qu'auant son éleuation: parce que c'est vn element qui selon sa destination ne peut iamais étre reduit à vne moindre simplicité, & la subtiliation faite par vne diuision de parties, n'est par analogie qu'vne espece de trituration. Par exemple : Qu'on batte de l'or en lames & qu'on le mette en feuilles. Aprés qu'on le broie comme font les Peintres pour le metre en vsage, puis qu'on le reduise en Alkoel impalpable auec du sel & du cinabre : qu'on separe le cinabre par le feu & le sel par la lotion ; Qu'on reitere ces operations tant qu'on voudra: puis qu'on le fasse distiller par la retorte (auec du sel armoniac, de l'Antimoine & du mercure sublimé) tant de fois que tout l'or passe en forme d'huile, pourtant (quoy que ce corps massif, dur, & malleable soit reduit en vne extreme subtilité) cét huile n'est qu'vn or déguisé, qui retourne aisement à sa premiere forme malleable, & au même poids qu'il étoit auparauant. Si donc l'or ne change point de sa premiere nature aprés auoir été ainsi tourmenté, & ne perd aucunement sa proprieté seminale ; à plus forte raison l'eau qui a été destinée pour vn simple & constant element, se pourra bien moins changer. Et quand l'eau seroit veritablement composée des trois principes vulgaires qui sont le sel, le soufre & le mercure ; ils n'en peuuent pas étre separez tant à cause de son extreme subtilité, qu'à cause de sa ferme, immuable, & perpetuele constance. Car lors que les corps sont reduits à vne si extreme subtilité, qu'ils ne peuuent pas se subtiliser dauantage, si on continuë à les vouloir subtiliser, ils passent bien à vne autre substance : mais ils ne perdent pas pour cela leurs proprietés seminales. Et si l'Alkaest de Paracelse a la force de transmuer tous les corps en les penetrant & subtilisant : pourtant l'Air & l'Eau elementaire ne peuuent pas étre transmuez en quelque chose de plus simple & de plus anterieur, à cause de leur simplicité & destination: Mais lors que les vapeurs

susdites

susdites s'éleuent d'en bas à la moyenne region de l'Air ; Elles sont encor empreintes des odeurs seminales, des corps desquels elles s'exhalent : où étant diuisées (par le froid du lieu) en atomes inuisibles, elles retournent en pure eau elementaire primitiue & tres simple:parce qu'en cette derniere subtilité, les vertus seminales, les odeurs & les fermens qu'elles auoient emportées auec elles en haut, s'éteignent & meurent & retournent à ce premier element duquel elles auoient pris leur matiere ; De là vient(qu'aux montagnes) tandis que les nuées sont nuées elles sont fort fetides & puantes:mais non pas aprés qu'elles ont été reduïtes par le froid en vne subtilité extreme. Voila pourquoy il a falu que la moyene region de l'air soit tres-froide.

Il est constant que l'eau demeure toûjours eau comme elle est : ou elle s'en va où les semences l'apelent & l'ameinent pour étre transformée en leurs fruits, sans se diuiser aux trois principes sus-mentionnez quoy qu'ils y soient en quelque maniere comme par analogie : Pourtant ils n'en peuuent iamais étre separez, ni par la suite du temps, ni par artifice : car l'element cesseroit d'étre simple, s'il pouuoit étre separé en quelque chose d'anterieur & de plus simple, qu'il n'est : parce que de toutes les choses corporeles il n'y a rien qui soit premier aux elemens, ni qui soit si simple qu'eux.

L'Eau resemble fort le mercure interne des metaux : parce que lors qu'il est vne fois dépouillé de son soufre metallique, il est si homogenealement vni & indissoluble qu'il est impossible ni à la nature ni à l'art de le pouuoir diuiser radicalement en parties differentes. Mais on demandera peut-étre si l'eau doit étre la matiere de tous les corps soûlunaires & qu'elle ne soufre point d'étre comprimée, d'où vient le poids à l'or & au plomb ? On répondra que l'esprit seminal de l'or, a la puissance de transmuer l'eau en quelque autre chose fort differente de ladite eau ; & en cette transmutation, l'eau se penetre elle même tant de fois, & est tout autant comprimée & condensée que la semence le requiert, pour faire l'excez du poids, qui surpasse celui qu'elle auoit, auant sa transmutation : parce que non seulement sa matiere est transmuée. Mais toute son essence aussi passe sous les loix de la semence, & est contrainte d'obeir aussi bien aux dimensions de son poids, qu'à celle de la concidence, & de la condensation. Voila comme la nature de l'eau varie selon la diuersité des semences, & est tournée en tant de sortes de genres de terre, de mineraux, de sels, de liqueurs, de pierres, de plantes, d'animaux, & de meteores. Car lors que l'eau se moisit en la terre, elle deuient suc de terre, gomme, huile, resine, bois, fruits, &c. Et ce qui autrefois n'étoit que de l'eau maintenant brûle & jette de la fumée (qui n'est pas air, puis qu'elle fait ombre au Soleil, ce que ne fait pas l'air)qui n'est pas

emprein

empreinte encor de son ferment seminal, duquel elle se depoüille petit à petit par la mortification, les diuisions, subtilitez, penetration, suffocation, & extinction du froid.

Donc l'air est le lieu où les vapeurs se doiuent rendre, & où le ferment seminal s'éteint, pour retourner au premier element de l'eau. Encor que les corps engendrés des semences se pourrissent insensiblement dans l'eau & dans la terre, & qu'ils soient conuertis en suc : pourtant ils ne retournent pas si aisement en eau elementaire, que les vapeurs susdites : mais ils sont derechef, & d'abord empreints d'autres fermens & semences, pour être employez en des nouuelles propagations, & successions de fruits.

CHAPITRE XIII.

L'Anatomie des vapeurs de l'eau separée par le firmament : sont la cause materiele des Meteores.

LE firmament ne doit pas être entendu comme vne simple cataracte : ou comme vn oisif interstice étendu entre les deux eaux inferieures & superieures, pour les separer simplement : mais c'est luy même qui est l'Agent effectif, & le principe constitutif de leur separation, qui durera jusques à la consommation des siecles.

Il est doüé d'vn froid & d'vne secheresse extréme. Il contient des grands luminaires, qui font leurs reuolutions en luy, qui moderent bien en quelque façon son froid naturel : mais ils ne luy ôtent pas pour cela l'office de separateur.

Cette partie du firmament où se fait cette separation (qui est assez proche de nous) n'a point de luminaires : mais plus l'air approche de l'habitation des Bien-heureux, & plus il en abonde.

L'Air a aussi bien ses diuers fonds & étenduës differentes que la terre, qui sont nommés peroledes, où les vapeurs errent comme des vagabondes.

Pour bien entendre l'histoire des vapeurs, il est necessaire de supposer au corps de l'eau trois principes, qui sont le sel, le souffre & le mercure, quoy qu'ils ni soient qu'imaginairement comme les excentriques des Astronomes : & considerer qu'elle a vn mercure liquide, & vn sel insipide qui sont tres-simples, qui contiennent tous deux & embrassent en soy vn soûfre homogene, vniforme, simple, & inseparable. Le sel s'impatiente & prend l'essort au moindre sentiment de chaleur, & s'enuolant legerement en l'air auec sa portion de mercure, entrainent auec eux leur soûfre inseparable. Ces trois principes ainsi joints font la vapeur, qui ne cesse de monter par la tiedeur de l'air, iusqu'à ce qu'elle soit paruenuë au lieu que luy a destiné le Createur pour y être refroidie : où étant depoüillée de la chaleur qu'elle auoit contractée auant son ascension. Le sel (comme se repentant de sa fuite) ne desireroit qu'à se resoudre en son mercure pour

retourner en sa forme deuanciere: Mais il en est empéché par la froidure du lieu,qui congelant le mercure de l'eau, l'en rend incapable. Qui fait que ces vapeurs se subtilisent toûjours de plus en plus, & en cette extreme subtilité elles errent cõme des vagabondes par les vastes étenduës de l'air: Telement que si le froid ne deseichoit pas le soulfre de l'eau en son exterieur, & ne le diuisoit pas en cette derniere subtilité que l'Auteur nomme gas. D'abord toutes vapeurs, comme étant plus pesantes que l'Air, retomberoient en forme de nuées, comme nous voyons à nos alembics: Aussi void-t'on que le vent du midi qui succede à vn grand froid degele d'abord ces vapeurs, & resoult aisement ce sel dans son mercure. Voila cõme les principes de l'eau sont renuersez, tantôt en dehors,tantôt en dedans par les importunitez de la chaleur & du froid, & les rosées & les pluyes menuës ne sont que des vapeurs resoluës qui retombent, tout ainsi que la grande pluye n'est qu'vne conionction de ces petits atomes, en des plus grosses gouttes.

Afin de pouuoir encor mieux comprendre ce gas de l'Auteur il faut premierement considerer l'Air comme vn tres-simple separateur, tant en sa nature radicale, qu'en ses qualitez froide & seiche: & comme le froid & le chaud sont beaucoup plus actifs que l'humide & le sec: aussi l'humidité du mercure est le premier qui patit par la froidure de l'Air: veu aussi que le sel & le mercure de l'eau sont plus froids que leur soulfre. Aussi sont-ils plus aisement alterez par les impressions du froid que lui, & principalement le mercure qui est le plus froid de ses adioints.

De plus comme toutes choses se plaisent naturelement en leur integrité, & qu'elles repugnent aux alterations, & à leur destructions: outre qu'ils faut absolument que les elemens soient indestructibles. De la vient aussi que le mercure, & le sel de l'eau pour se fortifier & se deffendre contre la rigueur du froid de l'hyuer se condense, se congele & se glace en sa superficie. Afin que par la solidité de cette couuerture, elle puisse mieux resister à son enleuement: qui autrement seroit rauie & emportée par l'Air en qualité de separateur.

Si l'eau par quelque agitation continuele ne peut pas se glacer: Alors ces trois principes de l'eau sont apprehendez par le froid & la seicheresse de l'Air, en sorte que le sel se condensant dans son mercure & son soulfre, & le soulfre comme plus sec que ses compagnons, reçoit plus aisément l'impression (de la seicheresse) qu'eux. Ledit soulfre se dilate en petite particule, & chaque partie de mercure, & de sel condensée, s'enduisent & se reuêtent exterieurement d'icelui pour leur deffense. Aussi cõme le soulfre est proportioné au sel & au mercure, il est necessaire qu'ils se diuisent & s'étendent à proportion de leur soulfre: De la vient que le sel & le mercure de l'eau se glacent aisément dans leur soulfre: qui fait que le sel & le mercure se trouuant dans l'impuissance de pouuoir humecter leurdit soulfre pour le resoudre, se tournent necessairement en gas, qui étant subtilisez de plus en

plus, sont finalement diuisez en vne derniere subtilité, telle que la peut souffrir cét element.

Lors donc que la vapeur est vne fois paruenuë à la froide region de l'air, elle ne fait qu'errer (à demy congelée) qui deça, qui delà, en forme de nuage sans monter plus haut, jusqu'à ce que le vent d'Orient ou de Septentrion venant, à les agiter & disperser, les rendent d'abord imperceptibles. Alors l'air deuient serain, & les étoiles brillent de toutes parts: parce que tât plus ces vapeurs & ces nuages se subtilisent & s'enleuēt, & moins d'obstacles elles font à nos yeux: en sorte que ces vapeurs qui en leur premiere diuision faisoient ombre au Soleil & aux autres luminaires, en se subtilisant toûjours de plus en plus se rendent cõme inuisibles, horsmis qu'elles font paroître le fond de l'air d'vne couleur azurée: car encor que ce gas soit tres-subtil & inuisible en son corps: pourtant parce qu'il differe encor de beaucoup en perspicuité d'auec l'air, il fait paroître le fond du ciel de cette couleur, & si ces vapeurs n'étoient pas ainsi éleuées & extenuées, le Soleil seroit ordinairemēt caché sous vne multitude de nuées, qui par leur épaisseur terniroiēt sa lumiere, & ôteroient à la terre la communion de sa chaleur.

C'est donc vne niaiserie de croire que l'air soit emporté par la rapidité du premier mobil, parce que les nuës vont ou les vents les poussent, & si les mouuemens des vents sont irreguliers, c'est parce qu'il sōt excitez par les constellations, & non pas par le mouuement des orbes.

Dans les Canaries il y a vne montagne qui est estimée la plus haute du monde: Au dessus d'icelle la region de l'air est si trãquille & si peu agitée des vents, que les vestiges des chameaux, & les caracteres des nõs qui ont été imprimez sur le sable de son eminence, par quelques passans, paroissent aussi distinctement vn année aprés, que s'ils venoient d'étre recentemēt tracez. Neantmoins encor que cette region tranquille ne soit pas sujette aux tempétes, ni à la violence des vents, il est pourtant absolument necessaire, qu'elle souffre des alterations, non seulement à cause du froid & de la chaleur du iour & de la nuit: Mais aussi pource qu'elle reçoit (outre les vapeurs inferieures reduites en leur extreme subtilité) les influences des Astres & des constellations, qu'elle transfere aux regions inferieures, de toutes lesquelles choses elle peut étre alterée, & en souffrir des consequences. Car le Soleil échauffe sensiblement de soy, puis qu'aux plus froides montagnes qui sont toûjours couuertes de neiges on a veu des passãts à qui le Soleil auoit brûlé le cuir comme si on y auoit appliqué des cantarides, directemēt ou les rayons du Soleil auoit dardé & non pas du côté ou la montagne faisoit la reuerberation. Cette brûlure ne se fait pas à cause de l'extreme subtilité de l'air ni de la chaleur, parce que c'est le degré de chaleur qui brûle, & non pas la subtilité, (comme on peut voir au traité du feu & de la lumiere) puis qu'vn corps dēse comme le fer brûle auec plus d'ardeur, que ne fait le charbõ alumé qui est plus rare. Le Soleil brûle encor moins à cause de la reflexion de ses rayons, puis que du côté de la reuerberation ces passans

ne

ne resentoient aucune alteration. Si la neige ne se fond pas sur ces mõtagnes par l'ardeur du Soleil, c'est parce que la froidure de la neige & du lieu (qui faisoit que lesdit passans ne sentoient pas la chaleur du Soleil) font egalement obstacle à ladite chaleur. Au lieu que tant plus l'homme surpasse la neige en chaleur, & plus la chaleur du Soleil à du pouuoir de brûler, parce que la tiedeur de l'homme exclud & efface quasi entierement la froidure du lieu. Il paroît donc par là que le Soleil échauffe immediatement de soy & non pas par accident, & que la chaleur lui est aussi propre que sa lumiere. C'est de la même maniere aussi que les rayons des étoiles, percent cette vaste Monarchie de l'air, & y répandent leurs alterations & influences. Car encor qu'ils ne produisét pas leurs propres effets qu'aux fins qui regardent leur direction pour l'vsage des mortels: Ils ne laissent pas pourtant d'alterer l'air par tout ou elles passent par leur impressions : Outre que c'est en cette partie de l'air que sõt les cataractes des cieux: c'est à dire que c'est dans cét espace immense de l'air tranquil que sont les vapeurs de l'eau qui ont été reduites en leur derniere subtilité, par le froid des lieux qu'elles ont parcourus, & ces vapeurs extenuées ne décendroient jamais d'elles même dans les lieux froids, par ou elles ont mõté, ni ne retourneroient jamais en eau que prealablement elles ne soient forcées à descendre par la vertu & puissance superieure des étoiles nõmée d'vn nouueau nom blas: C'est pourquoy cette tranquille region de l'air n'est pas exempte d'alteration (comme nous auons déja dit: si bien qu'étant poussées en la moyene region de l'air, elles reprennent les principes de leur coagulation, sous l'inspiration d'vn tiede air nouueau, comme par vne alteration opposée à celle qui les auoit enleuées, & se resoluent en pluye: Car cette suaue tiedeur en la tranquilité de l'air, fait insensiblement descendre ces atomes imperceptibles, qui sont encor recouuerts de leur soulfre, qui portez d'vn lieu tiede en vn lieu froid, cause la rupture de leur eueloppe: Puis le mercure de l'eau resoult son sel, & le soulfre se liquifie & se fond pour retourner ensemble en eau elementaire.

Il est necessaire que le corps de l'eau soit ainsi tourné du dedans en dehors, & qu'il passe par l'examen du froid afin d'acheuer d'éteindre & mortifier le reste du ferment (dont les nuës sont encor imbuës) autrement la grande corruption & puanteur d'icelles que les mortels respireroient auec l'air, les periroient à l'instant.

Ces vapeurs inuisibles sont logées & se promenent, en differens peroledes & étenduës de l'air dont les portes sont nommées Cataractes. Chaque plante à son perolede particulier qu'elle ouure & ferme par son mouuement tant local qu'alteratif, qui fait que les vents soufflent quelque fois perpendiculairement, & frapent la terre de haut en bas: Autrefois ils sortent lateralement de leur gonds, renuersent les arbres & les maisons, & excitent des tempêtes effroiables. Le vent qui vient d'en haut est celui-là, qui par sa tiedeur pousse les subtils atomes des va-

peurs de haute bas, qui en décendant se ralient & se r'assemblent insensiblement en des plus grossieres vapeurs: Alors l'air que de tous côtez paroissoit serain & purifié, se charge de nuages & s'obscurcit, & ces nuées se fondent en pluye, ou se changent en neiges, gréle giboulées, selon les diuerses alterations des mouuemens tant locaux qu'alteratifs des planetes & des constellations. Voilà comme les vapeurs sont les causes materieles des meteores : & les mouuemens des corps superieurs susdit en sont les causes efficientes ce que prouue le Texte sacré par ces paroles *Erunt vobis stellæ in signa, tempora, dies & annos.* Voilà aussi comme l'eau a été destinée à monter & à descendre incessamment sans se diminuër: & comme les vens par leur mouuement irregulier & desordonné obeïssent aux constellations.

Il faut considerer les peroledes de l'air comme des vases qui reçoiuent les influences des corps superieurs, pour les verser és lieux où elles se doiuēt expliquer, pour les vsages requis & les alteratiōs des tēps: & que le superieur qui est presque tranquil contient la cause pourquoy il y a des vens, des pluïes, rosées, & particulierement à l'égard de quelques Prouinces: car comme le vent n'est qu'vn air fluant qui n'a point de stabilité en soy, il est necessaire qu'il y ait vn perolede tranquil qui en soit exempt: comme vne cause locale de stabilité: & les cataractes s'ouurent & ferment selon que les corps superieurs le commandent.

On ne doit pas trouuer étrange qu'il y ait de limites inuisibles en l'air, qui ayent le pouuoir de fermer le passage aux meteores, puisque les moindres choses du monde ont comme des especes de Republiques qui les gouuernent. Il est necessaire aussi de considerer les portes des peroledes de l'air comme laterales; parce que la pluspart des vens sortis par vn mouuement lateral, sont portez conformement au blas des Etoiles, à trauers de ses bornes.

Il faut donc conclurre que l'air & l'eau sont les elemens primitifs & que le diuin Pere de la nature n'a pas voulu que les elemens soient tellement contrains entr'eux qu'ils ne conspirassent que leur perte mutuelle, qu'ils soient faits & défaits si souuent, & qu'ils resuscitassent tous les iours de mort à vie, par l'entremise de tant de priuations formeles, sans l'intercession d'vn plus simple moyen, lequel moyen certes deuroit interuenir, qui participast neutralement tant à l'air qu'à l'eau : c'est pourquoy l'air n'est pas nommé dans la Genese destructeur, ni aneantisseur : mais il est appellé separateur des eaux: car la rarefaction & condensation ne changent pas la forme essentiele de l'eau: parce que ce sont des dispositions materieles destituées d'esprit, & le froid & la secheresse de l'air ne peuuent rien faire autre chose à l'eau que d'extenuer son soulfre & l'étendre, & agissent sur elle sans aucune reaction (qui differe aux corps naturels qui sont sans sentiment de la renitence, comme on verra ailleurs.)

Lorsque l'eau est emprainte de ferment & des semences, elle est changée au corps à qui elle sert de

matiere : elle ne se dépoüille pourtant jamais de sa matiere elementaire. S'il est permis aux semences de former leurs corps de l'eau, & d'acheuer leur tragedie par l'acheminement de la forme vers sa destruction : ce n'est pas à dire que les formes de ces corps ayent la puissance de détruire l'identité de la forme de l'eau. De la même maniere que l'ame suruenante au corps ne détruit pas la forme de la chair. Finalement comme on void que les cieux, roulent toûjours: aussi void on en l'eau & en l'air vne obeïssance continuelle qui répond à la volonté de leur createur ainsi que toutes les autres choses crées.

CHAPITRE XIV.

Il est absolument necessaire qu'il y ait du vuide en la nature.

IL est absolument necessaire de donner du vuide à l'air, ou d'auouër la penetration des corps audit air comprimè. Sans doute plusieurs aimeront mieux admettre du vuide en iceluy, que d'accorder l'existence de diuers corps en vn méme lieu.

Ce vuide de la nature, ordinaire en l'air se peut prouuer par cette mecanique. Qu'on attache vn bout de chandele alumée au fond d'vn plat auec quelques gouttes de suif fondu, & qu'on verse de l'eau dans le fond du plat, à deux ou trois trauers de doigt d'hauteur : puis qu'on renuerse vne longue cucurbite de verre sur cette chandele alumée, en sorte que la bouche de la cucurbite renuersée touche le fond du plat, & que son fond soit éloigné de l'eminence de la flamme d'enuiron l'espace de trois doigts : on verra d'abord que le lieu de la cucurbite, qui est occupé de l'air se diminuëra, & l'eau sera attirée en haut par vne espece de succement & montera au sommet de ce vaisseau de verre au lieu de l'air diminué : puis la chandele s'éteindra : où il y a plusieurs choses notables à considerer. Premierement, Il n'y a point de lieu de douter, que la flâme est vne fumée alumée. Secondement, Que la fumée est vne vapeur nommée (d'vn nouueau nom) *Gas*. En troisiéme lieu, Que la vapeur fuligineuse commence à monter du sommet de la fumée alumée. En quatriéme lieu, Qu'vne partie du suif ou de la cire alumée de la chandele, s'étend aisement (en fumée) en vn milion de partie. D'où il faut conclurre que le lieu de l'air ne se doit point diminuër par la flâme : mais necessairement augmenter, à moins qu'il n'y ait quelque place vuide en l'air qui se diminuë : car c'est vne absurdité de croire qu'vn element se puisse aneantir ou consumer. La poudre à canon ne feroit pas tant de fracas, & n'auroit pas la force de faire sauter & bouleuerser des puissantes forteresses, & des rochers inébranlables, si dans le moment qu'elle prend feu elle ne produisoit pas vne miliace de flâmes, qui ne pouuans plus demeurer dans le lieu qui contenoit la poudre, brise plutôt & met en piece tout ce qui lui fait obstacle,

auant que la fumée penetre la fumée, où la flâme penetre la flâme. En cinquiéme lieu, On void que l'air s'étend plutôt, qu'il ne se comprime par la chaleur : car c'est le propre du feu d'étendre & non pas de comprimer. Que si on dit, qu'il y à quelque chose en l'air d'inflâmable qui se consume par la flame de la chandele cela fera naître quelque nouuelle absurdité, à sçauoir qu'il y a quelque corps en lui qui s'aneantit entierement, ou qui est brûlé par la flame, & qu'en se brûlant l'air ne se dilate point. Si on suppose la consomption de cette chose là, il est necessaire qu'elle se reduise en rien ou en quelque chose (comme nous auons montré par l'exemple cy dessus, où on void aisement en l'air, vne addition de matiere par les vapeurs fuligineuses. Si on dit que l'air dans la cucurbite susdite se diminuë par la flame; il y aura en l'air quelque chose de moindre qu'vn corps qui remplit son vuide, & qui s'aneantit entierement par le feu, non pas comme s'il lui seruoit de nourriture ; car ce qui n'est pas veritablement corps ne peut pas nourrir, outre que comme il n'est pas gras ni huileux, aussi ne peut-il pas, étre enflamé, alumé ny consumé de feu. De plus au traité des formes on verra que le feu n'est pas substance : & ce qui n'est pas substance ne demande point de nourriture. De même comme l'air est vn element simple, il ne peut pas admettre de la composition, ni soûfrir vne vnion ni vn assemblage de diuersité en lui : Aussi ny a-t'il pas dans la substance essentiele de l'air des diuersitez de parties, desquelles les vnes soient combustibles, les autres non ; car si le feu auoit rencontré en l'air quelque chose d'inflamable, l'air auroit pû étre entierement brûlé par vne seule chandele, & le feu n'auroit point cessé (ayant besoin de nourriture) de se renouueler en la continuité de l'air. Outre que si l'air se brûloit il passeroit én quelque chose de plus simple & anterieur, & cesseroit d'étre element ; & la flame d'vne chandele seroit anterieure, & plus simple que l'element de l'air.

Il appert donc qu'encor que la flame (au vaisseau susdit) dilate la quantité de l'air, que c'est pour loger ses vapeurs fuligineuses dans ses cauitez. Et voilà la cause de la diminution de l'espace de l'air qui est occupé par lesdites vapeurs d'où s'ensuit la suffocation & l'extinction de la flame. La chaleur externe exposée à l'entour d'vn vaisseau de verre où l'air est enfermé, semble dilater l'air dans ledit vaisseau : mais le feu qui est en dedans à cause de ses vapeurs fuligineuses fait la compression & la suffocation & voilà comme la chaleur du feu dilate & comprime par ses vapeurs fuligineuses. D'où il s'ensuit que ces vapeurs fuligineuses agissent plus fortement en comprimant, que la chaleur ne fait en dilatant, & qu'elles sont plus importunes à l'air, que la dilatation de son vuide naturel.

L'Air a été crée pour seruir de receptacle aux exhalaisons : c'est pourquoy il a été necessaire qu'il y ait du vuide dans ses pores. Il reçoit ces exhalaisons par certaine mesure

mesure & quantité, proportionée à son vuide. Si tôt que ce vuide est rempli, l'air chargé s'enfuit pour faire place à d'autre nouueau qui vient prendre sa charge, & par cette fuite il contraint la flame à prendre vne forme pyramidale. Que si l'air est retenu & arrété en sa fuite par quelque obstacle, il se charge tellement de vapeurs fuligineuses qui le compriment, que finalement elles éteignent le feu. A quoy les Ecoles n'ont pas pris garde. Mais ont crû que le feu viuoit & se nourrissoit de l'air : parce qu'ils voyoient que le feu enfermé s'éteignoit d'abord, & n'ont pas eu l'esprit de considerer, que lors que le feu s'éteignoit faute d'air que ce n'étoit pas pour manquer d'alimens : mais que c'étoient les vapeurs fuligineuses (qui ne trouuant pas suffisamment de place en l'air pour étre contenuës) suffoquoient finalement le feu. La flame alumée à la méche d'vne chandele, étant éteinte & emportée en l'air par le soufle n'a plus de subsistance audit air : ce qu'elle deuroit pourtant auoir, si l'air seruoit de nourriture au feu, & le feu n'a plus de substance en ladite flame capable de l'entretenir: ce qui montre euidemment que le feu n'est ni corps ni substance quant à soy, ni creature de premiere constitution: & que comme il represente la mort (parce qu'il deuore & consume toutes les choses où il est empreint : aussi n'a-t'il pas besoin de nourriture ni de vie.

Donc les pores de l'air étant chargés (comme nous auons déja dit) & remplis de vapeurs fuligineuses s'enuolent pour faire place à d'autre nouuel air, qui vient prendre sa charge, & cette fuite d'air excite vn vent sensible à tous ceux qui s'en approchent. C'est pourquoy il est necessaire qu'il y ait des vacuitez en l'air, pour loger les choses euaporables, pour la fin desquelles il semble que l'air souffre compression, & dilatation. Autrement le vuide de l'air ôté, le moindre de ses mouuemens seroit capable pas sa continuité de mouuoir tout l'vniuers, & les mortels seroiét bien tôt étoufez par les exhalaisons: comme on void arriuer aux minieres, où les mineurs suffoquent, non pas tant par le defaut d'vne suffisante quantité d'air, ni toûjours par vn venin suffoquant: mais c'est principalement à cause que l'air rempli & chargé de vapeurs minerales n'est point renouuelé : & c'est pour la même raison que la lumiere qu'ils portent s'éteint aussi : qui est cause qu'ils percent leur taniere en beaucoup d'endroits, afin de faire passage à l'air chargé d'exhalaisons, pour en respirer du frais.

Enfin il est constant que de quelle maniere que ces porositez de l'air puissent étre actuellement exemptes de toute matieres, qu'elles ont pourtant en elles vne étre creature qui n'est pas comme vn lieu simple, & vne fiction imaginaire : mais c'est quelque chose de reel qui est neutre, & qui tient le milieu entre la matiere & l'esprit, du nombre de ce qui ne se peut pas dire substance ni accident, qu'il faut nommer Magnale : Et parce qu'il n'y a rien de semblable dans les choses crées, aussi ne peut-t'il pas representer par quelque chose d'approchant à lui.

Ce

Ce magnale n'est point lumiere: mais c'est vne certaine forme assistante à l'Air, qui est comme sa compagne, & sont alliez ensemble, par vne conjonction assistante, & non pas par vne conjonction d'essence.

C'est par ce Magnale que les influences des corps superieurs se dispersent & s'étendent (immediatement & sans empéchement) par tout en vn instant: & non pas par vne miliace de generations d'especes, qui se deuroient produire dans vn moment, tout & quantesfois que la lumiere & les influences cœlestes sont versées aux lieux inferieurs.

Ce qui a été dit de la rarefaction de l'air, n'a été que pour se rendre plus intelligible au vulgaire. Car à parler proprement, encor que l'Air semble se comprimer & dilater en son espace: cela se fait par le moyen du Magnale susdit, qui est né & conjoint auec l'Air, qui s'augmente, diminuë, s'étend & se comprime par la chaleur & le froid, & s'aneantit aisément comme fait la lumiere: Et toutes les fois que ce Magnale de l'Air se reserre par la rigueur du froid. Le chemin des Astres est fermé pour nous: c'est pourquoy les alliances des cieux auec la terre sont plus fortunées sous les zones chaudes que sous les froides.

Si l'Air propre se rarefioit, il se deuroit changer en vn autre corps plus simple, plus rare, & plus tenu qu'il n'est; ce qui ne se peut pas, à moins que de feindre vn autre element inouy plus simple que l'Air: ou l'Air se rarefieroit en se separant en atomes, & par l'entremise d'vn autre corps inconnu, qui admettroit le degré de rareté.

C'est donc le Magnale ou le vuide de l'Air qui se diminuë ou s'augmente, & non pas l'Air, & s'il souffre d'étre comprimé & dilaté: ce n'est pas pour le regard de son corps: mais dudit Magnale.

CHAPITRE XV.

Les Corps qu'on a crû étre mixtes & composez des quatre elemens, tirent leur matiere de la seule eau, & retournent finalement en pure eau insipide & elementaire auec l'Histoire du Gas.

NOus auons dit cy-deuant que l'Air & l'Eau, étoient les elemẽs primitifs, parce qu'ils ne peuuẽt iamais étre trãsmuez l'vn à l'autre: que la terre vierge & elementaire (quoyque crée au commencement du monde comme element) sembloit auoir pris son origine de l'eau à cause qu'elle se pouuoit reduire en eau par artifice: & par consequent en quelque chose de plus simple, qu'elle n'étoit auparauant & que si l'eau étoit conuertie en quelque corps terrestres, que c'étoit par la vertu des semences, & que dans cette conjoncture elle se dépoüilloit de sa simplicité elementaire, pour se reuêtir des vertus seminales. Il a été nie aussi que le feu fût ni element, ni substance:

Mais

Mais qu'il auoit été donné à l'homme pour le seruir à ses vsages, & que c'étoit vn destructeur entre les mains des Artisans.

A cette heure il faut faire voir que tous les corps (qu'on a crû étre mixtes) de qu'elle nature qu'ils puissent étre opaques, ou transparens, solides ou liquides, semblables, où dissemblables (comme pierre, soulfre, metal, miel, cire, huile, os, cerueau, cartilages, bois, écorce, feuilles, &c. sont materielement composés de l'eau simple, & peuuent étre totalement reduits en eau insipide sans qu'il y reste la moindre chose du monde de terrestre.

La pluspart de ceux qui sont détruits par le feu, rendent d'abord vne partie de cette eau, qui nonobstant qu'elle retienne encor en quelque maniere quelque chose de la nature du corps dont elle part. Neantmoins lors qu'elle est vne fois dépouillée de cette odeur seminale qu'elle emporte auec elle, elle retourne en simple eau pluuiale.

Les huiles & les graisses separées par le feu prennent la nature du sauon, si on y adjoûte vn peu de sel Alkali : Puis s'en vont aisément par quelque addition en eau elementaire, & cette partie qui se brûle, ou qui s'échappe du feu, & s'exhale en l'air (en forme de vapeur) où leur ferment acheue de s'éteindre par la froidure du lieu) est finalement reduite en eau insipide & elementaire.

Le sel, le soulfre, & le mercure, autrement le sel, la liqueur, & la graisse qu'on separe des constituts, ne sont pas des corps vniuersels communs à toutes sortes d'especes (puis qu'ils ne se rencontrent pas en tous :) mais ce sont des parties similaires dans lesdits constituts, qui sont triplement differentiées selon que les semences l'exigent Et si les proprietez des semences leur adherent encor opiniatrement ? elles en peuuent étre ôtées par certains adjoints, pour retourner (en suite) en eau elementaire.

Il y a quelques corps qui ne souffrent pas d'étre separez en ces trois parties susdites: comme les pierres, cailloux, &c. Mais ils sont conuertis en sel par l'Alkaest de Paracelse, & finalement reduits en eau elementaire, & insipide. Ce que les Ecoles n'ont pas pû apprendre à cause du mépris qu'elles ont fait de la chimie. Les chimiques ont crû jusqu'à present que les elemens étoient cachés en ces trois qu'ils nomment principes. Que le feu & l'air (en la cire ardente) s'enuoloient en l'air, & que l'eau s'enleuoit auec la suif. Et que les cendres (des corps qui se brûloient & reduisoient en charbons) est la terre qui étoit entrée en leur composition.

Mais ils n'ont pas pris garde que leurs trois premiers principes pretendus, ne sont pas seulement separés par le feu: mais qu'il sont aiguisés par luy, & souuét changés en vne autre nature : tellement que le feu en fait des nouuelles creatures: non pas qu'elles soient crées de nouueau: mais c'est le feu qui les produit, par exemple la tuile n'est plus terre grasse comme elle étoit auant la cuitte: mais elle est changée en pierre. De méme la cendre & la fumée ne sont plus bois : non plus que le verre Alkali & sable pareillement.

Il y a beaucoup de choses, qui auãt que de passer par le feu étoient volatiles, qui en aprés sont fonduës en partie en vn fixe Alkali, ainsi que le salpetre & l'arsenic(qui sont tous deux volatils) se fixent lors qu'ils sont fondus ensemble. Le feu ne produit point de semences mais en consumant il transmuë,& en separant il altere les corps. Lors que la graisse brûle,elle s'enuole entierement en l'air & emporte auec elle quelque portion de sa vertu seminale, puis auec le temps elle retourne en eau par la froidure du lieu. Les poissons conuertissent (par leur vertu seminale, & innée)l'eau simple,en graisse, os, chair,&c.(car il y a des poissons qui ne viuent que de l'eau (comme le sturgeon, qui n'a point d'autre bouche qu'vn petit trou au dessous du gozier, & jamais pescheur n'a trouué viande en l'estomac du saulmon) & finalement ils retournent en la méme eau par artifice.

Tous les animaux, mineraux & vegetables, sont aussi faits materielement de l'eau, & retournent en eau: si ce n'est pas immediatement c'est par le moyen de quelque adjoint. Par exemple, qu'on prenne de l'eau de vie si bien rectifiée, qu'elle puisse brûler entierement; on verra (que si elle est jointe au sel de tartre) que sa seiziéme partie se conuertira d'abord en sel, & tout le reste ne sera qu'vne pure eau simple & elementaire. Et cette partie qui a été conuertie en sel encor quelle semble auoir pris la nature du sel de Tartre,elle se peut pourtant reduire en eau comme l'autre & cette coagulation ne se fait,que parce qu'aux actions (qui s'exercent entre les corps & les esprits pendant les dissolutions)il se fait diuerses coagulations du dissoluant,& cette partie qui est fixée en sel de tartre, & qui a pris la condition de sel, étoit auparauant oleagineuse & totalement combustible: & l'autre partie est tournée immediatement en eau simple,à cause de la perte qu'elle a faite de la proprieté seminale du soulfre de vin, en l'action mutuele qui a été soûtenuë entre elle & le sel de tartre: car à grand' peine toute semence est elle de la 8200. partie au respect de son corps: laquelle si le feu a vne fois dispersée en familles differentes, comme au sel, au soulfre,& au mercure,il ne leur sera pas difficile de retourner en eau.

Toutes pierres, cailloux,lut, terre grasse, &c. sont conuertis en sel Alkali, ou de soy,ou par quelques adjoints, il est bien vray que ce sel Alkali n'étoit point en eux auparauant: mais il s'y rencontre aprés la combustion, comme vne chose produite par le feu. Et tout Alkali en y adjoûtant de la graisse se conuertit en sauon, puis en vne liqueur aqueuse: parce que la vertu seminale de la graisse est détruite par le sel Alkali qui finalement retourne en eau simple. Si donc la graisse, & la matiere oleagineuse & sulfurée retourne en eau, ce que le feu ne fait pas par vne propre transmutation, puis qu'il n'a pas le pouuoir de faire de l'eau: mais de separer les parties dissemblables des constituts. Il est necessaire aussi qu'elle soit engendrée de l'eau pure.

Le charbon qui se fait par vne colliquatiõ de soulfre,& de sel qui agissent ensemble en brûlant: & genera

generalement tous les corps, qui immediatement ne s'en vont pas promptement en eau iettent vn certain esprit sauuage, nommé Gas. Par exemple soixante deux liures de charbons consumés ne laissent guere plus d'vne liure de cendres. Donc les soixanre liures de surplus ne seront qu'esprit. Cét esprit ou ce gas ne peut pas étre detenu dans des vaisseaux ny étre reduit en corps visible, que sa vertu seminale ne soit prealablement éteinte. Les corps le contiennent & souuent s'en vont tout en cét esprit. Ce n'est pas pourtant qu'il soit actuellement en eux (car il ni pourroit pas étre detenu, & tout l'assemblage du corps se dissiperoit auec lui) mais c'est vn esprit coagulé corporelement, qui est excité par vne acquisition de ferment, comme on void au pain, vin, hydromel pomé, cidre, &c. ou par quelque addition étrangere : comme par le sel armoniac auec l'eau forte : ou par quelque disposition alteratiue, comme on void aux pommes qui cuisent au feu. Les raisins entiers se seichent & se conseruent : mais si tôt que la pelure des grains se rompt & se déchire, ils conçoiuent d'abord le ferment d'ebullition, qui est vn principe de transmutation. Les ius de raisins, de pommes, de bayes, l'hydromel, les feuilles & les fleurs contuses, commencent à boüillir tout aussi tôt qu'elles ont pris le ferment, & & alors, le gas, où cét esprit sauuage s'excite. Et s'il est detenu par force dans les tonneaux il rend les vins furieux, violés, & nuisibles, qui souuent ne pouuant pas étre dompté par la vertu digestiue, il se joint à l'esprit vital, malgré qu'il en ait, & si par hazard il se rencontre quelque excremēt qui soit sur le point de s'éuacuër par insensible transpiration, il le condense, & le coagule par son acidité fermentale, & se rend, fort incommode, jusqu'à causer souuent des tranchées, diarrhées, & des dissenteries facheuses. Ce gas n'est pas l'esprit qui est au vin aprés qu'il est fait: mais c'est celuy-là qui fait le furibond, quand le vin est en sa facture & en son ebullition, qui souuent suffoque ceux qui le respirent tout à coup. Ce qui deuroit aduertir les Medecins de ne pas mépriser les parfums comme ils font, ni les remedes, qui par leur odeur ne recreent pas seulement ceux qui sont tombés en syncope & defaillance, mais aussi ils sont capables de guerir beaucoup de maladies à cause de leur prompte penetration: car cét esprit penetre, & emporte les odeurs plus auant que ne font pas les liqueurs, & les conseruent plus long temps. D'autrefois il s'attache opiniâtrement à l'entrée de la premiere cuisine, & se rend si rebelle à la faculté digestiue que l'on en ressent des reproches à la bouche. Il y a donc autant de difference du moust ou du suc des raisins, d'auec le vin, qu'il y a de la bouliē faite auec de l'eau, & de la farine, d'auec la biere : parce que la chose precedente, qui n'étoit encor que ius de raisins, ou bouliē est (par vne sermentale disposition) disposée en sa transmutation, & son étre est changé en vn autre: car toute transmutatiō formele, presuppose vn fermēt corruptif. Ceux qui passent pour les plus subtils, se sont imaginés que ce gas étoit du vent enfermé dans les choses, ou de l'air qui étoit

entré (en la generation) dans le mélange des mixtes. L'histoire du gas susdit s'exprime assez en la poudre à canon qui est composée de salpetre, de soulfre & de charbon : lesquels mélés exactement ensemble, puis enflammés, il n'y a point de vaisseau quel fort qu'il puisse étre (où elle sera éfermée) qui ne se brise & se mette en pieces à cause du gas susdit: & lors qu'ils sôt separement enfermés & exposés au feu, ils n'exercent aucune violence: car si le charbon est alumé dans vn vaisseau fermé, il ne se diminuë point encor qu'il soit exposé (iusqu'au iour du jugement) dans vne fournaise ardente. Si on sublime le soulfre dans vn vaisseau de verre fermé, il monte entierement du bas dudit vaisseau sans changer d'espece. Si on fait fondre le salpetre seul dans vn vase fermé, il en distille vn phlegme insipide, & vne liqueur acide, & le reste se conuertit en vn fixe alkali. S'il y auoit de l'air en chacun en particulier, le feu l'en feroit aussi bien sortir, lors qu'ils sont separés que lors qu'ils sont joints ensemble. C'est donc par vne mutuelle antipathie qu'ils se conuertissent mutuellement en gas, par laquelle ils tâchent à se détruire l'vn l'autre. Et non pas par la contrarieté du froid auec le chaud : mais l'incompatibilité du soulfre auec le salpetre se fait par vne cause approchante à celle qu'on remarque à l'huile qui boult auec le vin ou l'eau ; car tant qu'il y a vne seule goutte de liqueur auec l'huile, elle ne cesse de faire du bruit. Ce qu'on void aussi arriuer au plomb, estaing, & cuiure fondu, ou vne seule goutte de vin ou d'eau fait sauter tout le metal en l'air : ce qui n'arriue pas (encor qu'on plonge quelque autre chose actuellement froid dans la matiere fonduë: car comme le soulfre, le charbon, & le salpetre en la poudre s'entretouchent mutuellement (jusqu'à la moindre de leurs parties) en vne chaleur si grande) ou ils se conuertissent en gas enflammé : ou ils rompent le lieu où ils sont enfermés : De méme le plomb brûlé auec le soulfre & le mercure, s'en va d'abord tout en flâme, & ne laisse qu'vn peu de feçes étenduës selon la largeur du lieu où le plomb étoit contenu, qui ne pesent quasi rien; c'est pourquoy si le gas étoit air, toute la poudre à canon seroit air, & le plomb susdit qui s'est éuolé aussi. Ce gas emporté en l'air se reduit finalement ainsi que les autres vapeurs en eau.

Il y a de certaines fontaines, ou le charbon se conuertit en cailloux: & des moyens par lesquels le salpetre & le soulfre sont conuertis entierement en terre. Que si ces trois terres contenoient quatre elemens, la terre occuperoit la plus grande partie d'iceux, & ne pourroit pas se reduire si aisement en gas, ce seroit aussi contre la raison, qu'vn corps puisse étre conuerti, tantôt en air, tantôt en terre selon la volonté de l'homme : si on veut dire que cela se peut faire, & que les elemens se peuuent transmuër l'vn à l'autre : cela repugneroit aux Instituts des Ecoles, qui enseignent que tous mixtes (en sa corruption) doit rendre les elemens qui sont entrez en sa composition. C'est pourquoy comme on a déja montré suffisamment que

l'air & l'eau ne peuuent jamais se transinuer l'vn à l'autre, ni par nature, ni par art. Il s'ensuit que si ces trois simples (qui entrent en la composition de la poudre) passent quelquesfois entierement en des especes de terre, ou en air que ce n'est pas vraye terre, ni vray air. Mais que cette terre, & ce gas (en leur derniere reduction) retournent en eau: & qu'ils sont ainsi déguisez par des semences étrangeres. Par exemple. L'Alkaest de Paracelse a le pouuoir de changer entierement tous les vegetables en vn suc distillable, sans laisser aucun mal ni residence au fond du vaisseau qui les contient: & en adjoûtant quelques Alkalis à ce suc distillé, il est reduit entierement en eau insipide.

Donc si tout mixte est reduit en pure eau pluuiale: il est necessaire aussi que ce gas qui part de plusieurs corps mélez ensemble, soit materielement de l'element de l'eau & cette proprieté seminale qui étoit demeurée en lui, meurt & s'éteint auec le temps, par la rigueur du froid de l'air, puis retourne en eau simple & pluuiale.

L'Auteur a été cõfirmé que tous les vegetables tiroient leur matiere de l'eau par l'Alkaest & par cette mecanique. Il prit vn grand vase de terre, auquel il mit 200. liures de terre deseichée au four qu'il humecta auec de l'eau de pluye. Puis y planta vn tronc de saule, qui pesoit cinq liures. Cinq années aprés le saule qui étoit cru en ladite terre, fut arraché & se trouua pesant de 169. liures & enuiron trois onces de plus. Le vaisseau étoit fort ample, enfoncé en terre, & couuert d'vne lame de fer blanc étamé percé en forme de crible, de force petits trous afin qu'il n'y ait que l'eau de pluye, ou l'eau distillée seule (de laquelle la terre du vaisseau étoit arrousée lors qu'il en faisoit besoin) qui y puisse découler. Les feuilles ne furent point pesées parce que c'étoit en Automne que les feuilles tombent que l'arbre fut arraché. En aprés il fit derechef reseicher la terre du vase & la terre ne se trouua diminuée que d'enuiron deux onces, qui s'étoit pû perdre en vuidant ou emplissant le vaisseau. Donc il y auoit 164. liures de bois, d'écorce & de racines qui étoient venuës de l'eau. Aussi si le charbon (qui prouient entierement de l'eau) est reduit en pierre, en quelques fontaines qui ont cette faculté-là. Cela ne se pourroit pas faire, si cette pierre n'étoit aussi materielemẽt de l'eau.

La suye, ou la vapeur fuligineuse, est vne partie du sel volatil du constitut qui (par le mélange d'vne portion de vapeur aqueuse) qui s'enuole auec elle a été preseruée de l'inflammation: cét aussi vne partie de la graisse, qui par la celerité de son vol s'est exemptée de la combustion. Ainsi la liqueur acide du soulfre tiré par la campane, mõtre qu'il y a vne bonne partie du soulfre qui monte en haut, qui n'a pas été touchée de la flame, qui est separée de la liqueur par rectification les soulfres, ou graisses, encor qu'elles soient plusieurs fois distillées à quel degré de feu que ce soit, demeurent toûjours grasses, & retiennent toûjours leur même nature tandis qu'elles jouissent de leur proprieté seminale.

Mais si-tôt que la flame (qui est vne mort artificielle) les a vne fois atteint, & qu'elle y est empreinte, elles s'enuolent d'abord en gas, qui retient encor quelque temps les conditions seminales du constitut, puis s'éteignent en aprés en l'air, & retourne finalement eau pluuiale & insipide.

Les vapeurs fuligineuses de la flame, different par genres & par especes : ce qui ne se feroit pas s'ils retournoient immediatement à leur premier element : car le feu détruit simplement & n'engendre rien, car il n'a point de puissance seminale. Il separe les choses qu'il ne peut pas détruire, ou il laisse les fixes qu'il ne peut pas penetrer dans leur integrité. Et le feu n'a pas le pouuoir de changer en air, ce qui est materielement de l'eau : autrement il faudroit qu'il contienne en soy la semence de l'air.

On pourroit icy nous opposer l'écriture qui dit de l'homme. *Terra es & in terram ceu puluerem reuerteris.* Mais on demandera aussi que si l'homme n'est que terre pourquoy dit-on qu'il est composé des quatre elemens ? Donc comme le bois n'est totalement que de l'eau, sa cendre, son sel, & le verre ne sera aussi que de l'eau.

On peut prouuer que les gas des sels n'est que de l'eau par cette mecanique. Qu'on prenne du vitriol, du salpetre & de l'alun par egale portion, qu'on les fasse deseicher separément : puis qu'on les distille ensemble. Ce qui en sort n'est que du pur sel volatil. ℞. ℥iiij de cette eau, & ioignez vne once de sel armon ac dans vn fort vaisseau de verre, si exactement fermé, qu'il n'en puisse rien exaler : D'abord le vaisseau quel fort qu'il soit, sautera en piece, aussi bien au froid qu'à la chaleur : Que si on laisse vne petite ouuerture à la iointure du recipient, & qu'aprés (l'ebullition cessée) on distille le reste : on en tirera de l'eau qui tire sur l'aigre, qui finalement (par des distillations reiterées, & vne addition de craye) est conuertie en eau insipide, ou on void qu'vne partie s'en va en gas, & l'autre en eau. Donc le gas des sels n'est materielement que de l'eau, puis que finalement il retourne en eau. Ce qui môntre euidemment, qu'il est impossible aux écoles de connoître la nature, les causes, les differences, & les proprietez des corps : ni la vraye Philosophie sans l'exercice de la chimie.

Nôtre esprit vital est de la nature du gas susdit. Ce qui se fait assés connoître en la palpitation, lypothimie & sincope, ou on void que cét esprit qui auparauant par vne naturele rougeur viuifioit toute l'economie, entraine & emporte (par sa fuite) l'embonpoint & la viuacité du visage. Et aprés cette defaillance, les esprits fixes des autres membres (qui comme des chandeles éteintes fument encor) sont r'alumez par la chaleur solaire du cœur. C'est pourquoy cét esprit de vie est fort promptement affecté des gas, à cause de leur mutuele & facile conionction.

CHAPITRE XVI.

La neceßité des Fermens pour les transmutations : comme leur odeur sert de semence aux generations irregulieres & à quelques plantes, metaux, mineraux, &c. qui n'ont point de semences visibles.

LEs Ecoles ont ignoré iusqu'a present ce que c'étoit que ferment, & ne l'ont consideré qu'en la facture du pain. C'est pourtant vne connoissance des plus vtiles: puisque tous les changemens, & les transmutations se font par le moyen de son operation.

Les fermens étoient deffendus en l'anciene Loy : & cette deffence cachoit sous soy vn certain sens mistique (qui alors étoit interpreté selon la lettre) parce que comme ils sont necessaires à toutes les trâsmutations, ils les deuoient preceder; & par consequent, ils designoient, l'impureté, l'inconstance & la corruption. Mais comme cecy semble aussi nouueau en Physique qu'inouy. Nous commencerons d'en parler par vn exemple. Les faiseurs de biere (qui n'est qu'vn ius ou vn consumé de grains) prennent vn plein tonneau de grains pour faire vn tonneau de biere, en sorte que le son leué toute la farine se fond & liquifié en biere, & l'eau n'occupe seulement que ce que le son (s'il y fût resté) auroit pû occuper. Cette biere par le moyen d'vn peu de ferment qu'õ y adjoûte, commence à boüillir, & se fermente, puis la lië se separe & tombent petit à petit au fond du tonneau, & la biere se clarifie insensiblemen. En aprés elle s'aigrit de iour en iour, & de plus en plus par l'operation du même ferment, & cette acidité dissout insensiblement & consumme toute la lie du tonneau. Cette acidité, en suite, s'émousse, se perd & diminuë tous les iours, auec la force, le goût, & le corps, que donnoit la farine à la biere, finalement elle retourne en eau insipide. Si cette biere recente est distilée : elle laisse au fond de la cucurbite beaucoup de residence en consistence de sirop, qui pressée vn peu dauantage par le feu se torrifie, & se reduit en charbons. Au contraire si elle est vne fois conuertie en eau par les degrez du ferment: elle laisse aussi peu de feces aprés qu'elle est distillée, que l'eau simple qui étoit entrée en sa cuite : parce que le sediment natal de l'eau ne se soûmet aucunement au ferment des grains, car cét vn objet dependant d'vne autre monarchie: & par ainsi on void que les grains retournent à la premiere matiere de l'eau, d'où ils sont venus, par la vertu du seul ferment. Autre exemple.

Il y a peu de personnes qui ne fassent tous les iours sept à dix onces de sang. En l'âge de consistence, il s'en doit consummer chaque iour à peu prez autât parce que les parties ne croissent plus excepté ce qui est conuerti en chair ou en graisse autrement on grossiroit outre mesure: parce que le sang n'est assimilé aux parties spermatiques, que pendant qu'elles croissêt: mais aprés les auoir humectée cõme vne rosée, afin de les deffendre de la seicheresse & des incõmoditez de la vieillesse, il s'exhale entieremẽt par insensible transpiration sãs laisser aucũ residu. Et c'est

per le moyen des fermens (sous diuerses digestions) qu'il acquiert cette volatilité. Autrement le sang distillé laisse au fond de la cucurbite vne quantité de charbons salés, parce que le feu n'a point de ferment transmutatif, & ne fait que separer les choses sans les transmuër : au lieu que le sang acquiert sa volatilité au ventricule du cœur, & aux autres cuisines particulieres de chaques parties par la vertu des fermens. Comme on verra au traité des digestions. Il y a de deux sortes de fermens en la nature (comme on pourra voir au traité des principes des choses naturelles) le premier contient vne matiere spirituelle & seminale, qui par son flus aspire à vne ame viuante. L'autre contient vn principe de mouuement & de generation en la chose qui s'engendre, qui nonobstant, qu'en son commancement, il n'auroit pas cét esprit seminal, qui est instruit de tout ce qui est à faire aux generations comme le premier: pourtant il joüit d'abord d'vne certaine vapeur, que les fermens (tant locaux, que ceux que la disposition de la matiere acquiert par des fomentations externes) suscitent, qui ressemble en quelque façon à vn esprit seminal, qui petit à petit se fait vn corps d'habitation, qu'il accomode, aggrandit, & acheue, suiuant la perfection qu'il requiert. Cette semence s'étend premierement auec vn certain luxe generique, laquelle encor qu'elle soit bien aise d'auoir ajusté l'étenduë de sa masse corporelle selon le but du ferment qu'elle a conceu. Neantmoins elle tire encor d'ailleurs les fomentations d'vne lumiere plus occulte, & par vne audace temeraire aspire aussi à vne ame viuante. De là les pouls, puces, punaises, vers, &c. ne prennent pas seulement naissance de nous, & de nos excremens : mais aussi si on cōprime vne chemise sale en la bouche d'vn vaisseau, où il y ait du froment : dans vne vingtaine de iours ou enuiron, le ferment sorti de la chemise est alteré par l'odeur des grains, transmuë le bled reuétu de son écorce en souris, qui sont differentiés par vne diuersité de sexe, qui en aprés multiplient leur espece, en habitant les vns auec les autres, & indifferemment auec ceux qui sont nés de la semence de peres & meres. Et ce qui est encor de plus admirable c'est qu'ils ne sortent pas du froment comme des petits auortons & à demy formés. Mais ils sont en leur derniere perfection, sans qu'ils aient besoin comme les autres du tetin de leur mere.

Les pouls s'engendrent en nous, & sortent quelquefois de l'epiderme. Autrefois ils se forment dans les pores du cuir, au lieu de sortir des lédes qui sont leurs œufs: Mais ils en sortent si petits, qu'à grande peine les peut-on aperceuoir : mais les puces prennent hors de nous le ferment de leur generation.

Il ne suffit pas de dire (comme on fait aux Ecoles) que les insectes sont engendrées de la corruption: car les œufs des poules & des autres oiseaux se putrefient, & passent dans la derniere puanteur, auant la constitution des poulets, & des autres oiseaux. Donc la vie ne reside pas moins dans les choses putrides, d'où

d'où sortent les insectes, que dans les œufs des volatiles: & ce n'est pas assez de douter comme lesdites insectes peuuent prendre cét esprit specifique & vniforme du nôtre: veu que toute generation naturele presuppose vne impression sigillaire de ressemblance à la chose engendrée. Mais aux generations irregulieres, il suffit que cét esprit (non pas l'esprit humain, mais celui qui est dans les excremens) engendre toûjours des insectes d'vne même sorte, par vne vertu fermentale & d'identité qui tient lieu de semence. Et encor que cette generation soit monstrueuse à nôtre égard, elle est pourtant naturele (en l'ordre des causes) en nous qui fournissons seulement le ferment, & vne fomentation excitante. Et ainsi le ferment d'vne chemise sale, dispersé & empraint au froment, resoult cette matiere par retroition pour en former des jeunes souris: laquelle generation est fort dissemblable à celle qui se fait par copulation; parce qu'en celle-cy, & toute semence vitale, le geniteur inspire vn certain esprit vital (auec la semence) qui porte la ressemblance dudit geniteur. Mais en l'autre generation ce n'est qu'vne odeur fermentale, qui prouient de l'air ambient, ou des vases contenans, (qui dans les lieux où il se troue deuëment apreté) forme selon ses proprietez specifiques des plantes, ou des insectes, & y excite vn certain esprit, qui s'éleue insensiblement en directeur de la chose produitte (comme on verra plus amplement au traité des formes) si bien que les semences se font ou par la conception de celui qui engendre, qui forme l'image de soy par le moyen de la volupté: ou par l'odeur des fermens, qui disposent la matiere, à l'idée de la chose faisable. Et tout ainsi que la matiere tire la disposition (de sa transmutation) de l'odeur: De même la disposition de la matiere, suruient en suitte de l'image, qui procure, & émeut vn ferment specifique. Le ferment differe de la semence: en ce que le ferment est vne odeur, ou vne qualité de quelque chose de fracide & de moisi, qui dispose la masse à vne alteration, & à la corruption: Mais la semence est vne substance, ou l'esprit seminal reside actuelement qui contient en soy son propre ferment, & l'image de la chose qu'elle doit engendrer auec vne connoissance dispositiue de ce qu'elle a à faire. C'est par l'odeur que toutes choses se moisissent, se corrompent & conçoiuent de la vermine, & c'est à cause des odeurs que les choses se conseruent, & que les baûmes sont incorruptibles.

L'Odeur enfermée dans la semence du basilique, produit l'herbe basilique, auec l'esprit qui est dedans. Si elle se moisit en quelque endroit, elle change de nature, & produit des veritables scorpions. Ce que les incredules pourront apprendre en mettant l'herbe contuse dans vn trou qu'ils auront fait au milieu d'vne brique, puis qu'ils joignent exactement vne autre à celle-là, & qu'il l'exposent au Soleil.

L'Eau tres-pure se moisit par l'odeur d'vn vaisseau punais, se croûte & se corrompt iusqu'à produire des vers. Les grenoüilles, les lima-

çons, poissons à coquilles, les sangsuës & plusieurs herbes sont produites par les odeurs moisies du fond des marets. De même les pierres se forment aux fontaines ; qui contiennent des fermens, ou des semences petrifiques. Si la terre est empreinte de fermens metalliques, elle emprunte la matiere de l'eau pour en faire des metaux & des mineraux. Si l'eau (enfermée dans cette partie de la terre la plus voisine de l'air) elle est agitée (quelques momens) de la chaleur, puis elle se moisit, & se tourne en vn certain suc, (nommé de Paracelse leffas) & la terre par la vertu de ce ferment fracide, peut germer toutes ces especes de plantes, qui n'ont point de semences visibles. Car cette fracidité tient lieu de ferment, & de vertu seminale, par laquelle elles prennét petit à petit vn esprit directeur & s'acheminent à vne espece de vie.

Ce suc fracide de la terre monte aussi quelquefois (par l'excitation d'vne chaleur mediocre) en forme de fumée, qui se couure de peau, & se change en potirons, selon la nature des fermens qui sont logez dans les lieux où ils croissent: si bié qu'il y a tout autant d'odeurs rances ou moisies, qu'il y a d'especes de saueurs: parce que les odeurs ne sont pas seulement les auant-courieres des saueurs : mais aussi leurs communs parens.

Ce leffas commence sa production par vne espece de fumée, qui au commencement qu'elle s'assemble pour se coaguler tire sur le jaune, puis sur vn verd pâle, finalement il deuient tout à fait verd: en suitte de quoy la puissance de l'espece s'explique ouuertement par vne varieté de couleurs & de signatures specifiques.

C'est pourquoy si les semences des Animaux, qui viennent sans semence procedent des odeurs fermentales, & moisies, & ne different point en espece, d'auec ceux qui naissent de la copulation : il est necessaire aussi que les semences de tous les animaux ayét leurs odeurs specifiques, par lesquelles il se fait vn certain accomodemét, & adaptatiõ des esprits seminaux, à la matiere, qui facilite l'obeissance à la trãsmutatiõ: delà il se fait vne impressiõ de puissãces en chaque organe & viscere; qui selõ qu'elles sont fortes ou foibles diuersifient la vigueur, & le cours de la vie: car les odeurs specifiques émeuuent la matiere, & la soûmettent à leur domination. C'est d'elles que naissent l'inclination & l'amitié, veu qu'vne chose accoûtumée est plus aisément receuë, & encor plus parfaitemét adaptée: finalemét l'amour succede, qui attire auec plaisir la chose desirée : c'est pourquoy les bonnes odeurs réjoüissent les esprits, aussi-bien que la lumiere, parce que les odeurs & la lumiere, les touchent immediatement & les penetrent aisément.

Autant que la lumiere & les bonnes odeurs sont agreables aux bons esprits, autant sont-elles de déplaisir aux mauuais: parce que la lumiere du iour represente en quelque façõ celle du Tout-puissãt qu'ils fuient & euitent tant qu'ils peuuét.

On void que les odeurs atteignent souuét les esprits les plus cõcentrez: comme l'odeur pestilétiele, qui n'étant point sentie ni aperceuë de l'odorat fait souuent fremir d'horreur nos esprits vitaux dans leur centre.

Il y a des odeurs qui émeuuent des maux de téte, des nausées, vomissemens, des toux, des hoquets, des vertiges, l'epilepsie (car quoy que le cerueau n'ait point de sentiment, il ne laisse pourtant pas de ressentir les odeurs qui lui nuisent) apoplexie, dissenterie (comme on void à ceux qui la prennent, pour s'étre exposez sur les excremens des dissenteriques) aussi il y en a d'autres qui par leur seule odeur guerissent ces maux-là : où s'ils sont fortement enracinez elles les adoucissent. Et par cette maniere on void guerir frequemment des fievres quartes, des agitations de matrice, des maladies melancoliques, des coliques, & des eresipeles.

Il y a aussi des odeurs suffoquantes, il y en a des cõuulsiues, d'autres qui font deuenir insensez : cõme il arriue souuét aux affections de matrice. Enfin elles infectent par odeur fermentale la partie où elles siegent, ou celles qu'elles attaquent.

Les solutifs, les correctifs, &c. n'agissent aussi que par leur odeur, & si-tôt qu'ils en sont dépoüillés ils perdent leur faculté.

Les Anciens reueroient superstitieusement les parfums & par leur moyen, ils se poussoient comme dans des extases : & lors qu'ils en étoient reuenus, ils croyoient y auoir beaucoup profité. Ils parfumoiét la chambre, la téte, les habits, & les vtensiles de certains parfums, afin d'exciter leur entendement à ce qu'ils auoient enuie d'apprendre: où le diable ne mãqua pas d'y ioindre ses tromperies & ses subtilitez: qui fut cause que l'art de parfumer deuient petit à petit suspecte, & finalement on en perdit l'vsage. On sçauoit pourtant par la Loy, que les parfums n'étoient point desagreables à Dieu ni aux Anges comme étoient les puâtes odeurs. Pour cette raison les Israëlites étoient obligez de couurir leurs excremens au camp & dans leurs forts, de crainte que l'Ange n'eût de l'horreur & de la repugnance d'en approcher.

Les Medecins ont telement negligé les odeurs, qu'ils ont attribué toutes sortes d'operatiõs aux simples qualitez, & n'ont songé qu'à tâcher de les corriger, ou les combatre par leurs contraires, & d'emporter & euacuer les humeurs feintes separément par leurs solutifs, ou péle méle auec le sang par les saignées.

On apprend par la chimie, que le ferment est le Pere des transmutations : & que toutes les fois qu'vn corps est diuisé en vne si extreme subtilité, que sa substance le peut permettre : qu'ordinairement la transmutation s'ensuit (excepté les elemens) en tant que le ferment prend les petits atomes de ce corps diuisé) par le menu, & leur imprime son caractere étranger & en cette susception, il se fait vne diuision de substãce heterogenée, qui est suiuie d'vne resolution de parties. C'est pourquoy la Chimie digere & fait preceder les putrefactions, afin qu'aprés auoir pris le ferment, les parties s'ouurent, se dilatent, & se diuisent par le menu. Et c'est ainsi que les alimens se resoluent dans l'estomac par vn ferment assaisonné d'vne qualité acide. Au foye & dans les autres cuisines ils sont encor mieux radicalement penetrez par d'autres fermens particuliers : en sorte qu'ils sont finalement rendus si volatiles, qu'ils peuuét s'exhaler imperceptiblement à trauers des pores, sans laisser aucune residence.

Le ferment de la premiere digestion se fait aisement connoître à ceux qui vomissent la viáde à demi digerée: car encor qu'ils ayent mangé des viandes douces, & assaisonnées de quantité de sucre : elles ne laissent pas d'imprimer (aux lieux où elles passent) des marques de la grande acidité qu'elles ont contractée dans l'estomac.

Le ferment de l'estomac n'est pas ferment en tant qu'il est aigre non plus que le vinaigre, les groselles, &c. ne fermentent pas, quoy qu'ils soient aigres : Mais cette acidité de l'estomac est le propre moyen specifique de son ferment qui dissoult les viandes, & qui en vne même espece souffre beaucoup de latitude : car il y en a qui ne peuuent pas supporter les legumes, les autres le poisson, d'autres le vin, plusieurs ne mangent point de fromage : Et cette latitude de ferment specifique, procede de la difference des alterations, qui se fait en l'action de l'Agissant & du Receuant.

Ce ferment aceteux differe des autres choses aigres en ce que tout ce que ce ferment penetre, il le rend par la même operation, en même temps volatil. Au lieu que tout esprit acide en dissoluant, se coagule soy même selon l'Axiome de Chimie.

Vn même pain deuoré, soit par l'homme, soit par vn chien, cheual, vache, brebis, poisson, &c. est alteré par autant de sortes de fermens specifiques qu'il y a d'especes d'Animaux qui le mangent & se change en autant de sortes de chairs, toutes de nature & de goût differentes : Et qui plus est il y a plusieurs Animaux, qui pour assouuir cette acidité fermentale sont contrains d'aualer des cailloux, du sable, de la touue, de la craye ou de l'Argile.

Le sel de la Mer qui à grande peine peut-il ceder aux plus violentes flames du reuerbere, s'adoucit bien par le ferment des poissons, à qui il fait vne chair molle & volatile, & sous la nutrition, il se dissipe insensiblement sans laisser la moindre residence.

L'Eau tres-simple & exempte de la moindre soüilleure, se moisit sous la ligne equinoctiale & deuient puante & jaunâtre, puis verte : finalement elle prend vn rouge affreux. Et aprés tous ces changemens, elle retourne de soy en sa premiere integrité. Tous lesquels changemens ne se font que par l'impression des fermens, tant locaux que spirituels des Astres : l'action desquels cesse, d'abord qu'ils sont consummez.

L'Eau de la pluye conçoit en la terre vn ferment fracide, & se tourné en leffas. Ce leffas est attiré dans la cauité des racines par vne espece de sucement; & dans cette cuisine elle passe par l'examen d'vn autre ferment nouueau. Elle est portée en aprés vers l'écorce, comme en vn foye, où elle est derechef enrichie du ferment de ce viscere. Delà ce suc se meurit de plus en plus, & se conuertit en herbe, en bois ou en fruits. Et si le tronc vient à se chancir trop tôt sous la terre où il est planté, il fait passage à son propre ferment, & pousse en dehors vne certaine fumée à trauers son écorce, qui en son commencement fait vne espece de colle qui s'édurcit en aprés en racines. Voila cōme les rameaux deuiénent arbre par artifice; il apert

donc

donc euidément qu'il n'y a point de mixtion elementaire. Que tous les corps sont primitiuement, & materielement faits de l'eau aprés auoir acquis la semence par le ferment : & que les vertus seminales étant vne fois éteintes & aneantiës, que les corps retournent en eau elementaire. De plus que les fermens agissent auec plus de puissance que ne fait pas le feu : car le feu aprés auoir conuerti les cailloux en chaux, & reduit le bois en cendre, cesse d'agir & finit son action. Mais cette chaux & ces cendres reprenant vne autrefois le ferment de la terre, sont conuertis en lessas, & autrefois ils retournent en eau pure & simple. Quelquefois les briques & les tuiles par la vertu des fermens s'en vont toutes en salpetre. Le verre aussi qui n'a pas pû étre dompté par le feu, ni corrompu par l'air, en peu d'années se pourrit sous la terre, & retourne en eau. Il y en a d'autres qui de fixes qu'ils étoient deuiennent volatiles par les fermens : & ceux qui étoient compactes, solides & immuables (par le moyen des fermens sont separés & ouuerts, puis amenés à la transmutation. Les ruisseaux, fontaines, riuieres, étangs, marêts, & toutes eaux qui découlent par vne continuité de canaux, conçoiuent d'abord dés leur source, des semences; ou elles en prenent (en aprés) des lieux par où elles passent qui se moisissent en poursuiuāt leur course. Les pluïes qui sont émeuës par le tonnerre sont fertiles à cause du ferment qu'elles entrainent. Pour conclusion les fermens joüent leur scenes vniuerselles sous l'element de l'eau par le moyen des semēces.

CHAPITRE XVII.

L'Origine & la naissance des formes.

LEs écoles ne suiuent pas moins le sentier des Gentils pour l'origine & la naissance des formes, que pour les autres principes de physique, & croyent auec eux que la moderation & le changement de toutes les choses soûlunaires depend d'vn asseuré (mais plutôt d'vn inconnu, coniectural, & incertain) mouuement des cieux, de la disposition des Astres, & de leur lumiere ou aspect. Au lieu de considerer que le don de multiplication & de generation fut distribué auant la creation des étoiles, & que la benediction que Dieu répandit sur les generations & les changemens consecutifs auroit été en quelque façon inutile si le gouuernement, & la direction des choses inferieures dependoit totalement des corps superieurs & celestes, & qu'il fût vray que l'homme & le Soleil engendrent l'homme.

Nous auons cy-deuant suffisamment prouué que le ciel ne contribuoit rien ni aux mœurs, ni à la science, ni à la fortune : mais à present nous ferons voir qu'il ne peut donner ni la vie, ni la forme. Encor que l'Eglise ait deffendu les preceptes des Gentils qui enseignoient que l'ame immortelle étoit naturelement produite de la semence humaine & des influences des cieux cela n'a pas empéché que les Ecoles qui sont encor imbuës de

leur erreur, n'enseignent que toutes les formes (excepté l'ame humaine) les essences & origine de toutes choses,& consequemment la vie,les inclinations,les perfections des proprietez, les proprietez mémes, & nos fortunes prouenoiẽt du mouuement ; de la lumiere des cieux,& de leurs influences : mais au contraire il faut croire que celui qui par vne seule parole a crée du neant tout l'Vniuers,est tout en toutes choses,qu'il est la voye,l'origine & leur perfection. Tellement qu'encor qu'il y ait des causes secondes qui operent comme des causes partieles, & comme des directrices des mouuemens & autres dispositions necessaires à la generation:que pourtant le Tout-puissant ne veut pas que son honneur soit attribué à aucune creature : mais il veut étre la cause totale, le createur, & le recteur de la nature & de toutes les choses tant crées qu'à créer. Il faut donc auoüer publiquement,que tout ainsi, *Quod sicut in initio sine ipso factum est nihil*. De méme aujourd'huy que la creation de quelle forme que ce soit est faite de rien par le méme. Ce qui ne doit pas seulement étre entendu pour la matiere crée au commencement du monde : mais aussi pour toute autre forme telle quelle puisse étre : & comme la forme des choses représente vne certaine lumiere (comme nous exposerons en son lieu) Aussi il n'i a que le pere des lumieres qui fasse la forme de toutes choses, & qui leur donne tout ce qu'elles ont, comme étant par tout & dans toutes les creatures.

C'est vne absurdité de croire que le ciel puisse donner la forme naturelle aux choses, ou que les semences puissent donner des ames qu'elles n'ont point, puis que la foy & la religion enseignent que Dieu est le principe immediat de toutes choses, qu'il est présent par tout,& que c'est lui qui donne tout ce qui est requis à leur perfection. La creation regarde & suppose l'habitude à la chose qui est en sa perfection: Et la perfection de la chose est la forme essentiele, interne de chacune d'icelles. Donc son origine immediate ne peut prouenir d'ailleurs que de la creation, & immediatement de l'vnique & ineffable createur de toutes choses.

Les Ecoles se sont trõpées en ce qu'elles voyoient que la lumiere de soy faisoit du veritable feu par le moien du miroir ardẽt,de là elles se sont imaginées que la lumiere étoit vn accident, & le feu vne substance. Elles n'ont pourtant pas été bien fermes en cette opinion, vû que tantôt ébloüies de la lumiere naturele du Soleil elles ont recours à lui comme au createur de la substance du feu, puis reuenans encor par derriere elles demeurent en doute, sçauoir, si c'est le ciel qui compose la forme du feu, ou quelque autre lumiere artificiele qui ait la méme force en cette operation.

La negligence des Ecoles s'est toûjours faite paroître en ce qu'elles n'ont pas plutôt trouué vn exemple putatif & erroné, qu'elles en ont d'abord fait des regles generales,de crainte qu'en faisant vne recherche plus exacte parmi les especes, elles ne fassent rencontre de quelque chose qui les oblige à se departir

departir de la possession de cette pretenduë connoissance. Quelquefois elles ne peuuent pas comprendre la lumiere du Soleil sans s'empécher de croire que c'est lui qui est le createur de toutes les formes essentieles. Puis changeant d'auis elles s'imaginent que la forme essentiele du feu est engendrée immediatement de la chaleur, de la pourriture & de la friction (comme on void aux coûteaux qu'on aiguise, & aux autres choses qui s'échauffent pour étre frotées rudemēt l'vne contre l'autre) Et autrefois voyant que le feu étoit pris d'vne autre lumiere sans cooperation du ciel, elles changent de note, cōbattent leur opinion, & ne donnent plus au ciel la generation des formes: puis autrefois elles lui cedent cette faculté, & chancelantes ainsi dans l'incertitude elles ne sçauent à quel Autheur attribuër la naissance des formes. En aprés voyant qu'ō prenoit du feu d'vn autre feu, & croyant que le feu & la chaleur étoient potentielement en tout object combustible, elles ont crû que toutes les semences contenoient par semblable maniere vne forme potentiele, & que la forme actuele sortoit & étoit finalement réueillée, amenée & procrée par vne disposition potentiele qu'elles nomment puissance de la matiere. Ce qui est tout à fait ridicule.

Les premiers Philosophes s'étoient imaginés, qu'il se faisoit aux generations des semences ce qu'ils auoient experimenté se faire au feu & à la lumiere, & commencerent à établir que toute forme substantiele (qui n'est concedée qu'à l'homme à cause de l'ame immortelle qui ne s'aneantit jamais comme on fera voir en son lieu) sortoit immediatement de la puissance de la matiere qui veut dire des accidens.

Cette science chancelante ainsi dans l'inconstance fut bien tôt departie en beaucoup de sectes differentes.

Premierement, Saint Thomas enseigne: *Accidentia reuerà quidem generant substantiam: sed id tantum respectu substantialis formæ, cuius sunt instrumenta.* On void premierement que Saint Thomas abandonne son Aristote, & veut que la cause efficiente soit interne, & qu'elle depende & deriue du sein de la forme, & qu'elle soit la prolificatrice.

Secondemēt, Il dit, *Vna forma substantialis non facit alteram ex seipsa: sed eius accidentia id reuerà faciunt.* Et de plus, *Accidentia ex seipsis reuerà non faciunt formas substantiales: sed est virtus substantialium formarum, quarum instrumenta dumtaxat sunt ipsa accidentia.* où comme il dit ailleurs, *Accidentia sunt proprietates formarum substantialium, & quicquid operantur id virtute formarum fit.* Mais certes il ne se fait pas aux choses natureles comme il se pratique aux affaires humaines, où le Iuge, où le Prestre opere à cause de l'office ou de caractere qu'il possede, & non pas comme Pierre ou Iean: car la nature ignore ces sortes de respect, & n'en à point eu jusqu'à present, & tout ce qui agit en elle se fait sans relation d'authorité. Aussi l'accident agit d'autant qu'il est tel en soy-méme, & non pas par la commission de ce dont il est organe: car

car la nature n'entend point de ſubſtitution, & ne ſe ſert pas de la fineſſe du droit, & chaque choſe opere & fait ce qu'elle peut faire ſans lettres ni patentes. Qu'importe-t'il à l'effect de la production des formes que les accidens agiſſent en tant qu'ils ſont organe de la forme ſubſtantiele, ou par quelque autre égard. Si cependant les formes eſſentieles ſont veritablement & actuelemét conſtituées par les mémes accidens ? Si l'inſtrument produit quelque choſe à la matheze il ne doit pas étre entendu de méme en la nature, parce qu'il eſt ſimplement externe à la choſe engendrée & à la forme, & ne contient aucunement l'idée eſſentiele de la forme, & encor moins ſon Archée, ou Eſprit directeur. Les accidens ne ſont que les moiens diſpoſitifs de la matiere à la diſpoſition de la forme, & non pas à ſa procreation. Il ſemble ſelon S. Thomas que les accidens (comme inſtrumens de la forme) repreſentent de canaux inſtrumentaires, par leſquels la forme de l'engendrant inſpire la forme à la choſe qui s'engendre, pourueu que la matiere de l'engendré ait receu auparauant vne deuë diſpoſition par des autres accidens : Et alors la generation immediate de la forme ne ſeroit pas deuë aux accidens : car les accidens ne ſont jamais productions ſubſtantieles ſous la ſignification d'inſtrument. Scotus inſiſtant aux mémes deluſions priſes de la production du feu, dit : *Accidentia nullo modo generant formas ſubſtantiales : ſed vnam formam ſubſtantialem reuerà actualiter producit ex ſe ipſa alteram.* Ces paroles ôtent au Ciel & au Soleil la generation des formes. 2. Il entend que toutes les ſemences ſont actuelement animées & doüées d'vne forme ſubſtantiele, & ainſi, il y en a d'autres qui produiſent (comme l'Afrique des nouueaux monſtres de ſciences par leur preſomption imaginaire.

Si la nature requiert (comme on ſuppoſe en phyſique) vne certaine ſucceſſion de ſemence, vn entretien continuel, & vn écoulement de l'vn à l'autre comme d'vn principe conſubſtantiel, & conjoint à ce qui eſt commencé : comment eſt-ce que les accidens de quelle maniere qu'ils ſoient pris, pourront engendrer & contenir la forme ſubſtantiele ? Ils confeſſent que toute forme eſt la perfection interne de la choſe, ſon eſſence, ſa ſubſtance & l'origine de tous les accidens du conſtitut ; neantmoins ils veulent qu'elle naiſſe & ſoit produite & crée comme de rien par les accidens comme des dependances de la forme eſſentiele de ſon predeceſſeur : & tout ainſi que toutes les choſes naturelles produiſent leurs ſemblables en eſpece ; il s'enſuit qu'ils veulent que la forme eſſentiele ſoit de méme eſpece auec les formes accidenteles, & que les accidens ôtent cette prerogatiue aux ſubſtances : Que les accidens produiſent les accidens, & de ſurplus les formes eſſentieles des ſubſtances & que les formes ſubſtantieles demeurent oiſiues, & ſans rien faire, & remettent tout ce qu'elles ont à faire aux accidens comme à des vicaires. N'eſt-ce pas batre en faux l'Axiome d'Ariſtote, qui dit : *Quod omne agens natum ſit naturaliter producere ſuum ſimile.*

Puis

Puisque les accidens ne produisent pas seulement les formes accidenteles, mais aussi les substantieles : c'est pourquoy l'axiome des Ecoles n'est pas exempt d'atheisme & de fausseté. *Quod omne agens quod disponit ad formam, etiam det ipsam formam* : car si la substance differe d'auec les accidens en predicament, ils ne doiuent pas auoir moins de difference entre leurs principes, car le principe actif, motif, dispositif & essentiel des generations est la méme cause efficiente, l'Archée ou l'esprit directeur, & c'est Dieu qui crée les formes des substances. *Quorum ergo principia sunt genere & prædicamento diuersa, illorum effectus æquè distant : prout causæ eadem similes, sunt similes similibus causatis.* Il s'ensuit donc par les choses susdites que la chaleur ne produit autre chose que la chaleur, & non pas du feu, & beaucoup moins la forme du poulet : parce que comme la cause efficiente est interne, & de l'essence de ce qui est causé (ce qui sera montré cy-aprés qui est contre Aristote) Aussi deux choses semblables ne peuuent pas étre formées par des causes prochaines & touchantes, & étre differentiées en espece, & encor moins en predicament : car il ne se donne point d'étre sans proprietez essentieles, & point d'agent sans moien & organe. Par quel moien, & par quelle proprieté sera-ce, que la chaleur sera l'agent (en la production hors de la forme) & de quelle substance produira-t'elle ? Et par quel attouchement la chaleur atteindra-t'elle la forme pour la produire en autre objet general de la participation de son étre : car dans les Ecoles qui sont imbuës de l'erreur des Gentils, toutes les formes des substances sont substances. D'où les Chrétiens doiuent comprendre que le ciel ni les accidens dispositifs à la forme ne peuuent produire aucune substance de rien, & que la creation de substance n'est propre qu'au seul Createur. S. Augustin a eu vn bon sentiment que voicy. *Si Deus in æterna intelligentia species omnes contineat, (imo & individua earum) quo modo non cuncta conderet, an aliquorum artifex esse nollet, quorum efficiendorum artem & scientiam ineffabiliter laudabilis mens eius haberet.* C'est pourquoy encor que la semence contienne l'image de ce dont elle est semence, & vn esprit particulier & propre à tout ce qui est requis à la generation. Pourtant jamais la nature n'opereroit ni trauailleroit pour acquerir la forme, si l'étre essentiel de la forme ne dependoit originairement, totalement, exemplairement, parfaitement, emanatiuement, & immediatement de Dieu : car si elle étoit priuée de ce respect relatif, elle seroit aussi frustrée de sa puissance actiue.

Le Ciel, & les Astres de quelle maniere qu'on le prenne, ne peuuent pas produire efficiemment, & immediatement les formes essentieles des choses, ni par leur mouuement, lumiere, & influence, ni par concurrence, cooperation ou copulation, qui sont seulement destinées *In signa, tempora, dies, & annos* : lesquels offices il n'est pas permis de contraindre sans crime à des nouuelles seruitudes.

Selon S. Gregoire il a été donné

à la terre le pouuoir de germer de soy, & aux animaux de croitre & multiplier, & par consequent il ne le faut pas attribuer au ciel. Les Ecoles pourtant s'écartent aisement du ciel pour reuenir aux accidens dispositifs : mais les accidens ne produisent pas les formes des substances, ni de soy, ni comme organes des formes, & la forme d'vne substance ne produit point d'autres substances, puisque la forme du Geniteur est localement hors de la semence. 2. Qu'encor que la terre ait receu le pouuoir de germer & fructifier sans l'interuention de la semence du ciel, ou de quelqu'autre cause, elle n'est pourtant pas l'effectrice, ni la productrice des formes. 3. Il faut supposer que Dieu est actuelement la veritable & parfaite essence de toutes choses. 4. Que l'étre qu'ont les choses est de la creature méme, & cét étre n'est pas Dieu, encor qu'il en soit dependant, & qu'il lui ait été donné en gage, ou talent : pourtant cét étre est de creation aux creatures. 6. Il conuient aussi à l'étre de faire quelque chose auec son étre, & de trauailler pour sa propagation, en suite de la benediction qu'il leur donna, en disant, *Crescite & multiplicamini.* Et de là cét étre tient lieu de cause seconde. 7. Dieu donc en la generation de l'étre concourt comme vne cause vniuerselle, independante, totale, essentiele, & efficiemment efficiente : & l'étre creé comme vne cause dependante, partiele, particuliere, & dispositiuement efficiente.

Pour ce qui concerne de sçauoir ce que la creature peut contribuer à la production de la forme, il faut noter que comme les étres n'ont rien de soy pour engendrer, mais que tout ce qu'ils possedent, ils le tiennent par vn don gratuit de Dieu qui opere mediatement & immediatement toutes choses, & que l'animal n'engendre pas l'animal, mais la semence l'animal. Et par ainsi il n'engendre pas sa forme. La semence donc est comme l'Architectrice (pour la forme de l'animal) qui dispose, mais elle ne fait pas la forme. Elle prend bien l'Archée ou l'esprit directeur de celui qui la produit, mais non pas la forme ni la lumiere de vie par laquelle la forme reluit : car au commencement de la generation cét esprit n'est pas encor lumineux : mais c'est vne certaine matiere spirituele & airée sur laquelle, la forme, la vie, ou l'ame sensitiue de celui qui a engendré la semence à quelque moment reluit & éclaire, jusqu'à ce qu'il lui ait suffisamment empraint quelqu'ombre ou quelque caractere de sa lueur : laquelle matiere demeurant auide & desireuse de la splendeur qu'elle a déja ressentie au geniteur dont elle a déja conceu quelque ombre, elle tâche de tout son possible d'organiser son corps pour le rendre propre à la reception de cette lumiere, & aux actions qui en dependent : & par le moien de ce desir ardent cét esprit s'enflamme de plus en plus, & aspire auidement à la susception de cette lumiere, qui doit faire sa forme & sa vie, qu'elle ne reçoit pourtant pas d'ailleurs, que de celui qui est la voye, la verité, & la lumiere vitale : à quoy l'Archée étant vne fois

paruenuë,& ne pouuant passer plus outre il s'arréte ? Cependant il reçoit la forme du pere de lumiere aprés qu'il s'est bien acquité de son deuoir. Voilà comme la philosophie Chrétienne nous doit enseigner pour le regard des animaux & des plantes. Et pour les pierres, mineraux & metaux,& autres fruits aquatiques qui ne joüissent pas de la vie, il les faut ajuster & interpreter d'vne façon approchante à celle cy. Ce n'est pas que (encor que cette famille ne produise pas par la vertu des semences, & qu'elle ne fasse pas ses productions hors de soy) leur étre soit defaillant pour les mener aux fins destinées de maturité: mais comme il n'y a rien qui se puisse mouuoir & disposer de soy-meme à moins qu'il ne soit semence, il est necessaire que tout ce qui s'engendre ait vn dispositeur interne qui existe & reside en vne vapeur mole, aqueuse, salée, boueuse, &c. Non pas qu'elle soit vagabonde & errante par toute la masse comme elle est aux brutes, ou qu'elle habite en vn suc perpetuel: mais cette vapeur spirituele s'incorpore par tout, & ne change aucunement de la nature du fruit produit: & en la classe des mineraux cét esprit dispositeur est presque vital & sensitif. C'est vne chose admirable que les Ecoles reconnoissent que toute matiere seconde s'écoule d'vne certaine matiere vniuerselle & elementaire, & qu' elles ne veuïllent pas admettre que toutes vies ou formes deriuent de la vie primitiue, & du premier acte qui est Dieu: Et que toute perfection deriue de l'vniuerselle & suressentiele essence de perfection: au contraire ils se moquent de Platon & d'Auicenne auec leur principe diuin, qui ont analogiquement mieux approché de la verité que les Chrétiens qui attribuent les vies, les formes substantieles,& les quidditez au ciel, à l'operation des accidens, & à la faueur des dispositions materieles.

Les hommes qui ont été estimez au delà du commun ont été si aueuglés que d'auoir eu la pensée que le feu étoit vne substance, & que la lumiere n'étoit qu'vn accident, & ont consenti à la bonne foy aux erreurs des Gentils qui les ont entrainés en beaucoup d'absurditez. 1. Ils ont été contrains de nier que les formes des choses fussent lumiere. 2. Ils ont logé les vies, les formes, & les lumieres parmi les substances. 3. Ils ont crû que toute matiere étoit substance subsistante & durable: & que les formes étoient des substances priuatiues qui se pouuoient aneantir comme les accidens. 4. Que la matiere prenoit son étre substantiel de la forme qui n'étoit pas subsistante, mais annihilable. 5. Que les formes cedent à la matiere en se soûmettant & subsistant.

S'ils auoient bien consideré de prés ces absurditez ils auroient premierement appris qu'il n'i a que la seule ame immortele entre les formes qui puisse étre vraiement substance. 2. Que toutes les autres formes étoient de la classe de la vie,& hors des accidens & de la substance. 3. Qu'il est impossible que la matiere puisse jamais étre faite accident. 4. Parce que la matiere ne se peut pas aneátir. 5. Qu'il est impossible que l'accident se puisse changer

en substance. 6. Et que partant l'accident de part & d'autre gradué ne peut pas se demettre de sa gradualité pour se faire substance. 7. Que si la lumiere est reputée pour accident, qu'elle ne pourra jamais faire du feu de soy, si le feu est substance. 8. Que c'est vne question friuole de demander comme l'accident se fait substance puis qu'elle presuppose de l'impossibilité : donc l'accident ne produira pas la substance de soy, puis qu'il presuppose l'impossible, ni l'accident ne fait point de substance de la substance : car il n'est pas question de demander comme la substance se peut faire de la substance, mais comment l'accident la peut produire : car si l'operation dispositiue & accidentele interuient & concourt en la production de la chose substantiele, cette production de substance ne regarde pas l'accident comme son principe productif.

On appelle accident toutes les proprietez, puissances, & facultez des choses: & ces sortes de qualitez que les étres ont, ne sont pas accidens hors desdits étres: mais les étres sont leurs habitatiõs, & leurs origines où elles sont attachées. Ainsi la chaleur du feu est sa proprieté & son accident: & le feu n'est pas dauantage chaleur que secheresse, de méme que la secheresse n'est pas chaleur : car comme leur dualité est distincte, aussi ne peuuent elles pas étre toutes deux ensemble au feu, pour en étre l'essence immediate : mais le feu differe tellement de toutes les deux, qu'on peut nier à bon droit que le feu soit chaleur, & que le feu soit secheresse : car le feu a beaucoup de proprietez specifiques & propres à lui, outre les qualitez premieres, comme de separer, détruire, brûler, promouuoir meurir, &c. Que l'on peut voir au traité des elemens: mais la proprieté la plus intime & formele du feu c'est la lumiere. Les premieres & secondes des qualitez susdites au feu sont des purs accidens distinctement separés du feu, desquels ledit feu est le subjet d'inhesion. Toutes les formes des substances, & le feu, la lumiere, le lieu, le magnale (qui est associé à l'air) la vie, &c. sont (excepté l'ame humaine) des creatures neutres entre la substance & l'accident, pource qu'ils ont l'étre & sont actuelement quelque chose, & agissent & ont des organes & des proprietez : ils ne sont pourtant ni substance ni accident: mais comme nous auons dit des creatures neutres : pour plus clairement entendre cecy le Lecteur est renuoyé au traité du feu & de la lumiere. Nous dirons seulement en passant quelque chose de la nature heteroclite du feu, entant qu'elle peut seruir à la connoissance des formes : car pour ne l'auoir pas bien connu il s'est glissé en medecine quantité d'erreurs.

Premierement, il faut considerer que le feu s'vnit tellement (au corps qui brûle) à la matiere inflāmable, qu'il semble étre sa forme essentiele, & pourtant il est son destructeur.

2. Que la matiere enflammée est conuertie en gas fuligineux qui n'est pas encor eau, car quoy que le feu ait consumé les vertus seminales de la chose qu'il brûle, il y reste encor quelques proprietez fermentales d'icelles en ses fuligines, qui s'acheuans d'éteindre

en l'air, elles retourne finalement en eau elementaire. 3. Que toute forme essentiele consiste en l'étre de la chose à laquelle elle existe de soy : & que le feu détruit aussi la fumée grosse, ou le charbon qu'il enflame, & le conuertit en gas où esprit sauuage, duquel il a été parlé en son lieu. 4. Que toute forme essentiele, est telement vnie à sa matiere, qu'en étant vne fois separée par extinction ou ablation, elle ne retourne plus au même état qu'elle étoit ni en l'acte formel, ce qui n'ariue pas de même au feu. 5. Que toute forme suruenante s'impatiente en l'attente de la forme totale : Mais le metal ou autre corps fixe, rouge & ardant retourne en son premier état lors que le feu en est ôté, sans ceder aucunement sa forme au feu. 6. Que toute forme de substance à vne matiere specifique où elle est : Mais le feu, a le bois, la cire, la poix, & tous autres sujets capables de combustion. 7. Que toute forme substantiele sort finalement en la matiere disposée par la semence precedente : Mais le feu n'a point de semence: au contraire il consumme toute celle qu'il rencontre. 8. Que les formes de substance n'ont point de degrez : mais le feu s'augmente en degrez par les souflets.

De toutes lesquelles choses il faut conclure que le feu n'est pas substance, ni la forme essentiele des substances : Mais il est la mort positiue, & le destructeur des choses qui n'a pas son pareil en toutes les autres creatures ; Ce n'est pas non plus vn composé substantiel fait de matiere & de forme ignée : car s'il auoit de la substance il ne pourroit pas penetrer les dimensions du corps du fer lors qu'il s'y prend.

Pour reuenir à nôtre premier discours il y a quelques semences ou noyaux d'arbres qui contiennent de l'huile, comme les amendes, noix, pistaches & plusieurs autres semences vegetables : ou elles sont farineuses comme les glands, châtaignes & legumes : ou elles rendent vne feconde mucilage en forme de laict. Dans toutes ces choses-là cét Archée ou esprit seminal y habite, qui est assoupi & comme endormi dans leur coagulation tout le temps qu'il ne songe pas à sa propagation: mais lors que sa semence est en terre, il ne peut pas s'empécher de s'imbiber de son humeur qui l'enfle ; puis contractant petit à petit le relans, il conçoit vn ferment fracide, ou odeur & saueur moisie qui altere la specifique & la propre saueur de la semence : en suite de quoy elle se dispose à sa transmutation. Et par le moyen de ce ferment fracide, cét humide spermatique en natal medite sa resolution & se réueille.

Le gas (qui part facilement des choses qui se putrefient) est excité & prend origine d'icelles, & sous cette corruption (qui se montre euidemment au bois qui se pourrit en terre) il pousse d'abord en dehors des fuligines dont se forment des especes de champignons : parce que cette fuligine qui est vn indice de la chaleur (qui est excitée par la putrefaction) & de la dissolution, menace le corps de la separation de ses parties heterogenées. Telement que cét esprit seminal (encor qu'il soit profondement

caché dans la liqueur seminale) se prepare à faire sa saillie, aprés s'étre vn peu promené dans les semences où il se trouue élargi par la rélaxation de son inuestiture.

Cette matiere spirituele & airée des semences s'étant vne fois acquis vne chaleur moderée, medite insensiblement la perfection de l'Archée à laquelle elle aspire, & prouoque la masse du corps qui lui est substituée à rechercher & impetrer les dispositions de sa forme.

Ce que nous disons ne regarde pas seulement les vegetables, mais aussi les animez. Comme il paroît euidemment aux œufs des poissons, des oyseaux & des reptiles, & encor mieux aux semences des bétes à quatre pied.

Finalement cette matiere spirituele & Archeale, est alumée & illuminée par vne lumiere splendide, claire & subtile, qui lui donne la vie.

Les mineraux ne s'emmaigrissent point à force de produire, & ne s'ennuient point de fructifier en leurs especes: parce qu'ils contiennent des principes constitutifs par lesquels ils croissent & subsistent, qui sont radicaux, & leur seruent de semence.

Nous auons dit cy-deuant, qu'il y a aux semences des choses vne certaine vapeur airée & spirituele qui est suscitée de la matiere disposée : en aprés que cette matiere conçoit de la chaleur, qui est excitée tant par vne fomentation externe, que par l'odeur fracide qu'elle conçoit qui est vn commencement de corruption : & finalement qu'elle est illuminée & reluit comme aux poissons: ou deuient splendide comme aux animaux actuelement chauds: Pourtant cette splendeur n'est pas l'ame, ni la forme de la plante ni de l'animal, &c. (autrement les formes seroient toutes semblables, & n'auroient point de differences entre-elles.

Il est bien vray qu'il y a en cette splendeur vne quiddité ou nature speciale, qui est empreinte d'vne odeur specifique, (qui n'est guere étrangere, ni éloignée de la splendeur) qui determine cette lumiere à quelque chose d'essentielle : Tellement qu'encor que cette splendeur soit excitée par la vertu de la seule nature, comme il paroît au bois pourri, aux sels & aux choses salées : Pourtant elle ne deuient iamais vitale que le Diuin Createur n'y ait adjoûté la forme specifique d'vne certaine lumiere, qui est l'effectrice de la quiddité, qui seule ameine l'odeur, la splẽdeur & toutes les proprietez de la vapeur illuminée sous vne méme vnité.

Voila ce qui fait la vie, où la forme des choses, & faute de ce supplement, le fœtus degenere en monstre ou en pourriture : car encor que cette matiere airée, spirituele, & vitale soit dans les choses, & qu'elle prenne croissance en elles : pourtant parce que la lumiere formele & vitale y manque (qui tire soûs l'vnité les proprietez & diuersitez subalternes) le fœtus se corrompt & se pourrit d'abord. C'est pourquoy le seul Pere des lumieres fait immediatement les lumieres des formes, & les formes des lumieres. *Qui vitam omnia dat omnibus, nec longè abest ab vnoquoque nostrum.*

Le

Le progrés de generation est plus aisé à conçeuoir aux semences chaudes : car les semences se moisissent d'abord par le moyen de la chaleur & de l'humidité : & de là leur Archée conçoit facilement de la splendeur, comme en ayant déja été illuminé par celui qui l'a produite. Et n'étant pas content d'auoir acquis la vegetatrice de son espece, il aspire encor à quelque chose de plus, à sçauoir à la lumiere compromise à la semence. Alors il cesse & se contente en sa sensitiue sans essayer de s'auancer & se produire d'auantage.

Toute forme est crée du Pere de lumiere en propre espece, & cette forme est vne certaine lumiere attachée au corps dont elle est la forme.

Les formes sont differentes entr'elles, non seulement en degrez de lumiere : Mais aussi en espece. Aussi il y a tout autant d'especes de lumieres en la nature qu'il y a de choses differentes : & comme les Anges sont contez entre les choses crées : Il s'ensuit qu'il y a beaucoup plus d'especes de lumieres, que des choses materieles

Ce n'est donc pas sans cause qu'il faut se representer qu'en l'esprit des semences il y a de la lueur ou de la splendeur, & par consequent qu'il contient quelque chose d'approchant à la lumiere formele qui mene la matiere aux fins conuenables, en son espece : pourtant cette splendeur est beaucoup éloignée de la lumiere formele: parce que la splendeur procede du sein de la nature, & la lumiere formele est immediatement & en vn instant formée du Pere de lumieres : & la difference & dissemblance qu'il y a entr'elles gist, en ce que la splendeur des sémeces est vn effet de l'esprit seminal: & la lumiere formele est la cause, & vn pur acte vital.

De plus la splendeur differe de l'esprit seminal, comme la lumiere differe de la matiere : Telement que tout étre de splendeur se termine en éclairant ; Et la lumiere de la forme est telement attachée à la quiddité de cét esprit, qu'ils ne sont formelement qu'vn même distingues par la relation : car encor que la lumiere formele luise, pourtant son acte n'est pas terminé en luisant, mais en la quiddité & nature essentifique.

La lueur & la splendeur sont des principes de degrez à la lumiere qui brûle & échauffe : là où la lumiere formele differe de tout son genre de la lumiere ignifiante, & par consequent ne connoît point de degrez : mais elle a en sa formalité ses especes distinctement differentes, tant en son essence specifique, qu'en son étre indiuidu : Telement que la nature doit receuoir ses distinctions specifiques de la lumiere formele, & ne peut pas se differencier de soy-même, ni se perfectionner que par quelque chose d'anterieur qui contienne l'acte de distinction, & qui la perfectionne.

Comme les fermens differentient & perfectionnent actuellement les choses : Aussi faut-il considerer en elles vne puissance de la sagesse infinie, qui est instruite de tout ce qu'elle a à faire.

Il y a de quatre sortes de formes. En la premiere, la vie ne se manifeste pas ouuertement comme aux cailloux, marcasites, sels, soulfre, &c.

La forme desquelles est vne certaine lumiere materiele qui la contient, & qui donne l'étre à la chose, qui est à bon droit nommée forme essentiele.

La 2. par la puissance qu'elle a de nourrir, faire croître & augmenter par vn ordre continuel & bien ordonné, semble contenir vn caractere animé, & vn principe vital: comme on void aux plantes: c'est pourquoy il la faut appeler vitale: Non pas que cette forme soit vne Ame viuante, mais seulement vitale, en tant qu'elle a analogiquement quelque chose d'aprochant à l'Ame sensitiue & viuante.

La troisiéme classe contient vne forme viuante, non pas par similitude: Mais elle est effectiuement motiue & sensitiue: qui est dite forme substantiele (non pas pourtant du nom absolu substance) mais seulement substantiele comme si elle se comportoit à la maniere de quelque substance spirituele.

Finalement il y a la quatriéme qui est l'vnique & la veritable substance, & il n'y a qu'elle absolument qui doiue étre nommée substance formele, qui est immortele, & d'vne durée infinie.

Pource qui est du reste nous auons montré que la lumiere & le feu étoient des creatures neutres entre substance & accidét, & parce qu'il seroit necessaire icy d'en dire quelque chose, à cause que toutes les formes sont de la nature de lumiere, pour euiter des repetitions, le Lecteur est r'enuoyé à leur traité particulier.

Les Anges & l'Ame intellectuele sont des vrayes substances formeles & spirituelles, parce qu'elles ne perissent iamais: Ce qui n'est pas ainsi des autres formes qui subsistent & meurent comme font les lumieres. En consequence de cela il conuient d'établir cette These pour les Ecoles. *Nulla substantia est annihilabilis vi naturæ aut artis:* Car qu'elle absurdité d'établir pour des veritables substances des formes qui ne subsistent quelquefois pas vn moment, & qui se peuuent aneantir par la mort?

Si la forme de la chose est sommairement & principalement substance (telement qu'elle soit vn acte par lequel la matiere soit quelque chose de subsistant, ou qui doiue subsister) il semble que la forme doit principalement subsister, ou cét axiome sera faux. *Per quod vnum quodque est tale, illud ipsum est magis tale:* Mais la consequence est aussi fausse que l'Axiome: car toutes les Ames des brutes, & toutes les formes sont caduques & morteles. Ce qui fait l'antecedent aussi faux que la consequence.

Toutes les Creatures ont été faites de rien, c'est pourquoy elles retiennent la nature de ce principe, & les étres & les formes des choses retournent à leur premier neant.

Mais Dieu n'a pas creé l'homme immediatement de ce rien: Mais du limon de la terre, & l'à animé de son soufle diuin: si bien que sa creation a été quelque chose d'éloigné de celle des autres creatures.

Le Tout-puissant prit du limon de la terre, (non pas vne quantité proportionée à l'homme comme pourroit faire vn faiseur de statuë:

car d'vne seule côte d'Adam Dieu forma le corps entier de la femme) afin de montrer que le mistere de cette creation extraordinaire n'étoit pas de la nature des autres, mais que l'homme étoit substantiel quant à la forme. Enfin tout ce mistere ne tendoit directement qu'à l'Ame, pour faire voir non seulement que l'Ame humaine étoit exempte de la Loy des autres, & qu'elle étoit l'vnique substance entre toutes les autres formes : Mais aussi pour montrer par la disproportion & inegalité du limon & de la côte au respect du corps entier de l'homme & de la femme) que nôtre Ame étoit vne substance formele (non pas pourtant pour le regard de la quantité) & spirituele qui deuoit durer eternellement en guise d'vn étre veritablement subsistant aprés le don de creation ; Qui se deuoit neantmoins separer vn iour de son corps : Et comme la lumiere du Soleil, & celle de la Lune qui dardent sur la terre se penetrent mutuellement lors qu'elles se rencontrent : Aussi la lumiere de nôtre Ame peut atteindre & penetrer immediatement les formes de toutes les choses pourueu qu'elle soit vne fois dépetrée de sa masse corporele: Et tout le temps qu'elle est associée auec son corps, elle penetre les formes qui lui sont subordonnées. Ce qui est signifié par ces paroles *Substituit pedibus eius volucres Cœli, pecora campi, & pisces maris.*

Encor bien que Dieu atteigne immediatement toutes choses : Ce n'est pas à dire pourtant qu'il soit atteint des autres formes excepté de l'ame l'ors qu'elle aspire au souuerain bien, & se reflechit en Dieu en tant qu'elle est son image : mais les formes caduques n'ont aucun droit d'agir en la lumiere infinie & substantiel.

Il est constant que ce qui passe en Aristote pour vne pure innocéce est vn blaspheme aux Chrétiens de dire, que Dieu fait quelque chose immediatement, qu'il deuroit aussi souffrir la reaction, & que Dieu immateriel se sert d'instrumens immateriels pour agir & operer quelque chose : Mais si l'Ame humaine represente prochainement l'image de Dieu ; & qu'elle soit immortelle & impassible : Il ne se faut pas persuader qu'elle puisse étre asseruie par les Loix corporelles pour en souffrir quelque chose : & encor bienque pendant la santé on void souuent que les puissances de l'Ame se troublent, & qu'il y ait santé à l'étre, & santé à l'ame: Il est pourtant difficile de conceuoir qu'vne substance immortele & spirituele puisse souffrir par le moyen d'vn excrement infame (comme delires, fiévres & maladies hypochondriaques) qui n'a pas le pouuoir de l'atteindre jamais. Donc l'ame immortelle ne deuient pas furibonde, & n'entre pas en delire, elle n'est pas non plus assoupie par l'opium, ni alienée par les maladies hypochondriaques, elle n'est pas alterée par les lunaisons, ni ne deuient iamais enragée : car les fureurs & les alienations de la raison ne sont pas propres à l'ame immortele : Mais elles sont plûtôt deleguées à la sensitiue qui lui sert d'enueloppe & d'hospice (comme on fera voir en son lieu) qui la penetre seulement de quelque rayõ vital pour la faire exister & viure.

Nos Anceſtres qui ont cru que les formes des brutes étoiēt des ſubſtāces,& qu'elles étoiēt immediatemēt priſes de la ſubſtāce de la matiere;& que le Createur ne répandoit pas & diſtribuoit lui méme cette nouuele lumiere dont l'Archée étoit illuſtré par vne maniere ineffable,qui faiſoit vne conjonction d'vnité ſpecifique auec le cōſtitut,ſans laquelle les diſpēſatiōs des corps, les excitatiōs & ſplēdeurs de l'eſprit ſeminal, & generalement tous les efforts de nature ſont vains & ſteriles;car l'Archée ne peut pas dōner ce qu'il n'a pas.

Dans les ſēſitifs il y a vne ame ou vne vie ſēſitiue qui eſt animée d'vne lumiere ſpecifique & formele en la cōception brutale ou beſtiale dās le momēt de la maturité,& au periode de deſtinatiō:mais cōme la ſemēce humaine n'a pas vne determination ſpecifique à des diſpoſitiōs beſtiales (à moins que la femme enceinte ne vienne à aliener par la force de ſon imaginatiō l'idée de la ſemēce qui aſpire à la forme humaine) & que le Tout-puiſſant n'ignore pas iuſqu'où & à quoy chaque ſemēce tēd & s'achemine.Et lors que la ſemēce humaine eſt vne fois paruenuë à la vie,elle reçoit l'ame ſēſitiue (qui joüit ſeulemēt de la vie,&qui ne differe point en ſplēdeur de la beſtiale) & en même inſtāt Dieu y joint l'ame immortele,afin que par ce dernier acte la ſēſitiue ſoit determinée à l'eſpece par l'indiuidu humain : laquelle ſēſitiue pourtāt doit perir auec la vie: parce qu'elle eſt bien aſſociée auec la ſubſtāce formele & immortele de l'ame:mais elle n'eſt pas vnie auec elle par vn lien indiſſoluble , ni ne la penetre point; mais elle lui ſert ſeulement d'enueloppe , & ne la touche qu'irregulierement : donc l'ame ſenſitiue en l'homme n'eſt pas en la forme ſpecifique de brute , en ſorte qu'elle ſoit brute ou beſtiale auant que d'étre humaine : mais elle eſt ſpecialement determinée pour l'ame intellectuele , comme la lumiere eſt determinée pour vne ſubſtance lumineuſe ; autrement elle ne ſeroit pas propre à l'vnion du corps: telement que ſa ſubordination vers vn acte vlterieur dans la conception du Createur , ôte à la ſenſitiue la determination ſpecifique ; parce que la forme ſubordonnée ne determine pas l'être , le nom, ni l'eſpece de la choſe , encor qu'elle ſoit actuelement en l'indiuidu : & outre que l'ame ſenſitiue n'eſt pas ni ſubſtance,ni accident ; mais c'eſt vne certaine nature lumineuſe qui eſt neutre:auſſi lors que la beſte ne ſent pas encor, & qu'elle vit ſeulemēt & ſe nourrit,ce n'eſt pas à dire que ce ſoit vne forme vegetāte,parce que cette vegetatiō eſt ſubordōnée:& depēd de l'ame ſenſitiue.Il y en a beaucoup qui ſe sōt imaginez que deux actes formels ne pouuoiēt pas cōpatir enſemble,à cauſe qu'ils croyēt que ces actes ſont deux ſubſtāces:mais ils ſe ſont contredits au feu,lors qu'ils ont vû que la lumiere penetroit la lumiere,le feu le fer,& que le feu étoit penetré du feu,ajoûté ou augmenté à force de ſouffler.

Finalement la ſenſitiue(aux brutes) n'eſt pas vne nuë promotion de l'ame vegetatiue à la ſenſitiue , comme vn auancement à vn état plus noble & plus parfait ; ni lors que la ſenſitiue ſuruient,que la vegetatiue ne lui cede pas la place,ni ne ſe conuertit pas en elle.

Il ni a perſone qui ſe ſoit auiſé de nōmer accident les ames des plātes, mais

mais ils cõfessent tous vnanimemét que ce sont des étres vitaux & subsistãs. Elles ont biẽ en effet des ames vitales, mais qui proprement ne viuent pas: & cette ame perit pour la plûpart auec leur lumiere vitale, lors que la plante se seiche, & ne reste que sa simple vertu: Ie dis la plûpart parce que la racine des fleurs d'Anemone ridée, & presque entieremét flétrie ne laisse pas de reuerdir encor, &c. Ce qui fait voir que les operatiõs & les effets de l'ame sont distints & separez en sorte qu'il y en a qui peuuét étre éteintes, cependãt que les autres demeurét en leur integrité. Les ames dõc sont des lumieres specifiques & spirituelles subordõnées au terme d'vne duratiõ destinée, & sõt determinées au mouuemét, auquel terme si elles ne sont penetrées par vne lumiere suruenãte, elles cessét à l'instãt d'étre & cette lumiere vitale differe entieremẽt de la lumiere ignée (cõme nous auons dit) en fin, moyẽ, organe, effet, & proprieté, car la lumiere ignée n'est jamais viue ni vitale, sinõ par accidẽt entãt qu'elle excite: mais lors qu'elle est reduite par complicatiõ à son supreme degré, c'est vne mort ou meurtriere artificiele (qui détruit) & vne simple creature: là où les autres lumieres des formes sont departies par toutes les especes des choses: veu que les choses ne tirent leur quiddité d'ailleurs que des formes lumineuses. Nous pourrõs aisément cõprédre les diuersitez de lumiere, par la consideratiõ de la difference qu'il y a de la lumiere du Soleil à celle de la Lune: & comme la lumiere du Soleil étant repercutée de la Lune & refléchie en icelle change si facilement de proprieté.

L'Archée des mineraux est presque materiel, & sous vne liquide épaisseur il couure vne niteur occulte, obscure & lente, il est vn peu plus vif & plus liquide aux plãtes: Mais aux bétes à quatre pieds il est extremement agile, remuãt & apparemment splendide. Ce qui est clairement aperçeu pendãt la vie, & aprés la mort de l'animal cette lumiere, & cette viuacité & éclat qui paroissoit dans ses yeux s'éuanouit à l'instant.

La lumiere des bêtes à quatre pieds & des oyseaux est chaude, de la nature de celle du Soleil: ce qui se preuue aisément lors qu'on tuë vn bœuf qui pesera par exemple 800. liures. Aprés qu'il est mort & que la lumiere qui continuelemét échauffoit toute cette grosse masse est éteinte, il deuient d'abord froid.

La lumiere vitale & formele des poissõs est froide & lunaire & souuét on void des lumieres, & des exhalaisons splendides de cette nature pendant les nuits les plus obscures qui luisent sans auoir ni du feu ni de la chaleur. Il faut aussi feindre de la même maniere que parmi les vegetables il y a de deux sortes de lumiere, de la nature des deux luminaires susdits qui ne sont pas de la nature des élemens puis que toutes les creatures materieles n'eprũtent leur matiere que du seul elemét de l'eau. Il ne faut dõc point s'étõner s'il on a commis des erreurs aux écoles concernãtes les degrez des simples: puis qu'on n'auoit point eu de cõnoissãce des lumieres: si biẽ que doresenauant il faut distribuer les degrez aux simples selon le plus ou le moins qu'il sont partagez de cette lumiere regente. Ce que la chimie montre euidemment à ceux qui en ont acquis la veritable connoissance: car par la liqueur d'Alkaest de

Paracelse. On peut aprendre combien chaque vegetable possede de l'vne & de l'autre lumiere, & de qu'elle figure elle est ornée : non pas par la persuasion de Quercetan qui ayāt veu glacer vne foible lescive faite auec le sel d'ortie, d'abord il s'imagina que l'étre seminal de l'ortie qui auoit été reduite en cendre étoit demeurée au sel qu'on en auoit tiré à cause qu'il voyoit en la glace qui auoit commencé à se former, aux enuirons du vaisseau vne forme pointue & dentelée, crût (sans prendre garde de plus prez que toute sorte de glace commençoit toûjours en pointe & en façon de dentelle) qu'elle representoit la figure de la feüille d'ortie.

Les formes vniuerseles ont leur lumiere de quiddité essentifiques, qui ont bien de la correspondance aux deux grands luminaires : Mais ce n'est pas à dire pour cela qu'elles contribuent aucunement aux formes constitutiues des simples, & c'est vne chose abominable de dire que l'homme & le Soleil engendre l'homme les semences des bêtes à quatre pieds, & des volatils sont premierement mucilagineuses, & se perfectionnent par l'aide d'vne legere chaleur du Soleil, & elles se condensent insensiblement, afin de pouuoir suffire à la consistence de l'engendré : les œufs des poissons au contraire sont premierement durs : mais par l'assistence de la lumiere de la Lune, ils se ramolissent en forme de mucilages.

Nous auons fait voir en son lieu qu'il n'y a que deux elemens primitifs : aussi n'y a-t'il que deux grands luminaires.

Le Soleil preside à l'air, & la Lune aux matrices des eaux : c'est pourquoy l'animal animé d'vne lumiere solaire, à besoin de respirer continuelement de l'air, & les poissons d'attirer de l'eau pour leur sustentation, & pour recréer & restaurer leur lumiere : C'est pourquoy la la necessité de cette inspiration, ne doit point étre méprisée pour la restauration des lumieres contenuës dans les semences, qui ont de l'analogie auec les susdits luminaires, & non pas seulement pour respirer le froid en intention de temperer nôtre chaleur : Ce que la respiration des poissons qui sont froids peut témoigner.

Il suffit donc d'auoir montré qu'il n'y a point de forme naturele qui soit produite du Ciel ni du Soleil, ni de l'appetit imaginaire de la matiere, où de quelque autre disposition des semences : car la nature qui a été crée de rien n'est pas capable de soy de monter à la procreation de la lumiere vitale : mais Dieu qui est le Seigneur vniuersel, & la seule vie, & le pere de toutes choses n'est pas nommé pere des lumieres à cause qu'il a fait les étoiles : car comme il n'est pas appelé pere des pierres & des choses qui ne viuent point : aussi n'est-il pas appelé pere des astres. Et si le pere charnel donne quelque chose de soy par laquelle il s'attribue le nom de pere : pourtant parce qu'il n'a pas le pouuoir de donner la lumiere vitale, & qu'il n'est pas le createur des formes : Aussi le nom de pere ne luy est pas bien dû, & ne doit point étre donné aux creatures : mais c'est à Dieu seul à qui cét honneur appartient & à nul autre.

CHAPI

CHAPITRE XVIII.

Les Astres ne necessitent, & n'inclinent pas, ni pour la vocation, ni pour les vices & pour les vertus. Et la vie & la fortune ne dependent point d'eux.

Cœli enarrant gloriam Dei & opera manuum eius annunciat firmamentum. Qui veut dire, que les cieux ont été crées premierement pour annoncer la Majesté immense, la toute puissance, la bonté & la sapience de Dieu qui sont les quatre colomnes qui soûtiennent tout l'Vniuers : Et le ciel étoilé pour denoncer aux creatures intellectueles, les œuures admirables des mains de Dieu.

L'Eglise consent aux predictions meteoriques entant qu'elles regardent les sterilitez & feconditez des années, le temps propre à planter & semer, les perils de la nauigation, la mort des Primats la peste, l'inondation, & generalement tout ce qui ne depend point de la direction de nôtre arbitre: parce qu'elle croit que toutes ce choses là sont attachées aux premieres qualitez elementaires, & qu'elles suiuent le contingent. Et veut que les prognostics des Ephemerides soient considerez (non pas comme des contingens libres & arbitraires, & encor moins comme necessaires) mais simplement comme des effets des premieres qualitez & de ressorts des complexions desquelles nous auons suffisamment montré l'erreur cy-deuant : c'est pourquoy nous passerons sans nous y arrêter, pour faire voir comme l'on s'écarte de l'Ecriture sainte : que les Astres & les étoiles necessitent, & qu'elles n'ont pas été faites pour tenter, incliner, perdre, rendre heureux, & pour infuser des sciences, &c. Autrement se seroit faire perdre la force aux merites, & aux prieres, pour ouurir la porte à l'atheisme, & à des fatales destinations.

Premierement, si les influences celestes tiennent lieu de causes il faudra de necessité absoluë, que les effets desdites influences soient attachés à leur causes, & par consequent necessaires, à la maniere des autres causes secondes, où les effets succedent necessairement aux causes stables, à moins qu'elles ne soiēt changées ou empéchées par quelque chose de surnaturel, ce qui est également propre à toutes les causes aussi bien inferieures que celestes.

Si les influences celestes sont seulement en maniere de signes & de presages, comme il est dit dans l'Ecriture sainte, elles ne porteront pas moins de necessité, & beaucoup plus étroite, si nous croions fermement à la prescience de Dieu, & que les choses aduenir sont depeintes aux étoiles par sa diuine prouidence. Si bien que de quelle maniere qu'on le prenne, *Stellæ erunt vobis in signa, tempora, dies, & annos.* Les Astres entraîneront toûjours de la necessité auec eux.

Les œuures de Dieu qui sont annoncées par la necessité des étoiles & du firmament, ne sont pas les

œuures qui furent faites aux six premiers iours de la creation : car les astres n'auoient pas besoin, ni ne pouuoient point s'annoncer elles mémes, ni les choses qui étoient crées auec elles sans solecisme : De plus elles ne deuoient pas presager l'hyuer ni l'esté: puis qu'elles les causent effectiuement par leur mouuemens locaux & alteratifs : mais elles deuoient indefinitiuement presager les œuures des mains de Dieu, & encor mieux les choses qui sont dites contingentes, que les reuolutions ordinaires & necessaires, lesquelles choses contingentes ne regardent pas la fertilité des années (que le ciel cause par les alterations) mais ces étoiles deuoient prognostiquer les œuures des mains de Dieu, qui par sa sagesse, bonté & majesté étoient à venir. De là il se fit appeller Dieu des armées (par qui les Roys regnent) Dieu jaloux & vangeur, qui transfere les sceptres des gens à autres, à cause des iniquitez : lesquelles œuures sont contenuës en la vie, naissance, vertu, durée, changement, succession, mouuement, & alteration des choses successiues.

Si le sort d'vn chacun est en la main de Dieu: & que la translation des corones soit vne œuure de Dieu (qu'il ôte au Roy pour donner au Berger, à cause de l'iniustice des Roys, du clerc & des Iuges) aussi bien que les tempêtes, les tremblemens de terre, les deluges ordinaires, ou extraordinaires (ce qu'on ne peut pas nier sans blaspheme) ce seront donc ces œuures là qui seront denoncées par les étoiles : car c'est Dieu qui est le principe de la vie & de la mort, l'α & ω de toutes choses qui donne les victoires, la guerre, la famine, la peste, encor qu'elles soient accompagnées de causes secondes, partieles, mediatrices, ocasioneles, & de concause. Neantmoins il preside à toutes ces choses vniuerselles, comme vne cause totale, immediate, & independante: outre que la foy ne permet pas d'atendre la fortune d'ailleurs que de lui. C'est pourquoy le firmament a été fait pour être le denonciateur de toutes ces œuures là : & Dieu qui n'ignore rien & qui meut toutes choses, n'erre pas dauantage en ces choses contingentes, qu'il fait aux choses animales, ordinaires & necessaires.

On ne peut pas nier que le diable ne predise souuent les choses futures. Apianus raconte vne de ses predictions donnée en vn oracle que voici. *Terra Lybyssa cooperiet cadauer Hannibalis. Sperabat*, dit Apianus, *Hannibal se ideo moriturum in Lybia. Qui obiit in Bithynia prope flumen Lybyssum*. Le diable ne pouuoit pas cognoitre le sort ni l'euenement des guerres, qui sont en la main du Dieu des armées, & encor au futur arbitre de l'homme, que prealablement il ne l'ait vû depeint en l'astre qui l'annonce: mais comme on ne trouue pas qu'il soit fait mention de cette peinture, & qu'on ne peut pas nier que le diable ne predise souuent les choses futures: On cherche cét echapatoire, & on dit, que les Anges ont vne science connaturelle des choses futures qui differe selon les Hierarchies: tellement que ceux qui sont tombez de la supreme, ont vne plus claire & plus parfaite intelligence de toutes les choses futures que les autres.

Et

Et puis qu'elle étoit naturelle aux Anges auant leur chûte : que Dieu ne l'a pas ôtée aux demons. Et qu'il ne leur est pas moins naturel de sçauoir les choses à venir, que d'auoir eu cognoissance (telle qu'Adam l'auoit) de la nature, & des noms des animaux qu'ils n'auoient jamais vû auparauant.

Mais demeurons au sentiment de Saint Denys, qui est, que les Anges inferieurs sont illuminez des superieurs, & que cette lumiere découle incessamment de la sagesse du Pere, & qu'elle n'est point naturelle aux Anges : mais que c'est vn don gratuit & beatifique. De plus que tous bons dons descendent du Pere des lumieres, & que le dō des conseils de Dieu, & de ses œuures futures, ne peut pas étre penetré par les dons naturels des creatures: autrement la science naturelle des demons seroit presque infinie, si elle enfermoit en soy les aduentures des mortels (qui ne sont pas encor au monde) qui soient specifiées en ses causes secondes : car si le demon auoit en quelque façon participé au conseil diuin, il n'auroit pas ignoré les effets qui deuoient suiure son attentat, & les maux qu'il deuoit souffrir, & qu'il se suscitoit : & par consequent à peine auroit-il pû pecher.

Il faut donc croire que les choses contingentes sont depeintes aux astres ; non pas toutes : mais peut-étre tout ce qui doit arriuer dans vn siecle, & que la tragedie de chaque homme est décrite en son étoile, & que cette peinture s'éface & finit auec la vie de cét homme pour receuoir l'impression des auentures d'vn autre qui naît. On dira peut-étre que Hannibal s'est empoisonné à la persuasion du demon ; mais le demon sçauoit-il si Hannibal (qui auoit son franc arbitre) y obeïroit ? & par consequent il ne le pouuoit pas predire auec certitude. Hannibal ne meurt pas par la forte persuasion du demon, qui n'étoit pas attaché à ses causes qui dependoiēt de la volōté diuine : Et il ne meurt pas par le venin que lors qu'il est contraint de prendre la fuite aprés auoir soûtenu malheureusement diuers combats contre ses ennemis. Ce n'est pas le demon qui preside aux combats: mais c'est le Dieu des armées, qui tient la victoire en main, & la donne à qui il lui plait. C'est donc tout vn, d'auoir connu par auance l'issuë des guerres, & l'issuë des choses contingentes libres : car la victoire sort le plus souuent occasionelement du contingent qui n'auoit pas été premedité.

Il faut donc conclure que l'ennemi infernal lit dans les étoiles, par lesquelles il est dit que le firmament doit annoncer les œuures de Dieu : mais on dira peut-étre, à quoy bon ces signes & presages du cîel, puis qu'il n'y a point de mortel qui les connoisse. Et qu'il n'est pas bon que le diable les sçache. On répond premierement que c'est assez que les presages des choses futures expliquent la gloire de Dieu, & l'infinité de sa sagesse & prescience, afin qu'elle ne demeure pas à étre signifiée. En aprés, *Non fecit Dominus verbum quod non significet seruis suis Prophetis*. De plus si pour cent Anges qu'il y a à grande peine y a-t'il vn homme: il suffit que ces Anges lisent les presages des choses à venir, pour les obliger à loüer toûjours Dieu dauantage.

Lucifer deuint orgueilleux par la grande connoissance des choses qui étoient alors en existence, ou qui deuoient bientôt arriuer. Mais il ne s'ensuit pas delà qu'il ait eu la connoissance de tous les mortels qui deuoient naitre, auec leur fortune, vices, defauts, pechés, grace, & de toutes les choses qui deuoient arriuer comme des causes secondes; ni les secrets Mysteres de Dieu, qui se reuelent par la suite du temps, & qui sont adjoûtés à la connexion des causes.

Enfin, quoy que la peste frappe le genre humain, ou qu'on voye naitre des guerres, exercer des tyrannies & des destructions, soûleuer des tumultes, & des principes d'heresies par la permission de Dieu: Toutes ces choses là seront aussi bien attachées à leurs causes secondes & necessaires (quoy qu'arbitrales & occasioneles) que les meteores le sont aux leurs, & l'office d'annoncer les œuures, des mains de Dieu, ne doit pas étre étroitement rapporté aux seuls changemens des temps: Mais generalement à toutes les œuures des mains de Dieu: car si les Astres & les étoiles peuuent étre les denonciatrices des menaces des effets de la colere de Dieu (qui autrement pourroient étre commis à l'Ange frappant sans aucunes causes secondes) pourquoy n'anonceront-elles pas les œuures du Seigneur qui sont deputées aux causes secondes & libres? car si Dieu veut, il peut annoncer tout ce qui doit à venir, par ses organes, qui sont selon l'Ecriture sainte le firmament, & ses luminaires.

Le Texte sacré ne donne point de puissance de causes aux étoiles, sinon pour les reuolutions des temps, des iours, & des années, & elles n'agissent que par vn blas motif & alteratif. Les Ecoles disent que les étoiles agissent par le mouuement & la lumiere, & que le mouuement n'agit qu'à cause de diuers aspects de lumiere: car il ne seroit pas receuable de dire que le mouuement des cieux (encor qu'il soit des plus violens & rapides) qui est si éloigné de nous, puisse produire de la chaleur (comme mouuement) car le mouuement diurne des cieux est quasi toûjours egal: donc la chaleur deuroit toûjours étre semblable: pour ce qui regarde la proprieté de la lumiere, elle ne peut qu'illuminer de soy, & échauffer ou refroidir par accident à cause de sa conionction qui fait que sous le solstice de l'Eté, on ressent souuent des iours froids & nebuleux.

Il y a vne autre action qui a été jusqu'à present ignorée des Ecoles qu'il faut nommer action de gouuernement qui tire ses causes du blas du ciel, & exerce ses operations sur les objets éloignés & inferieurs, de la méme maniere que l'ame opere sur ses organes.

Qu'on appelle cette action influence ou comme on voudra, il n'importe, pourueu qu'on entende vne certaine concordance, symbole, ou liaison des corps superieurs auec les inferieurs: Et vne vertu superieure qui excite les esprits des corps inferieurs selon les loix de direction qui ont été données & prefigiées par le diuin createur. Autrement comme les rayons de la lumiere ne pouuoient pas penetrer

les

les toicts & les couuerts, les corps superieurs n'auroient point de pouuoir sur nous lorsque nous serions enfermez, s'ils n'agissoient que par leur mouuement & leur lumiere. Et alors que le ciel seroit couuert de nuages il ne pourroit pas répandre ses influences dans les eaux, ni les communiquer aux semences de la terre : car il est certain, que les constellations répandent le blas motif & alteratif de l'eau & de l'air qu'elles reçoiuent des meteores, afin de regler les iours & les années, & exciter les changemens des temps.

Les valetudinaires ressentent les mouuemens de la Lune, & predisent les tempêtes & les changemens des temps, à cause de l'aliance susdite des corps superieurs auec les inferieurs. En sorte qu'encor qu'ils soient reserrez dans des profonds cachots, ils ne laissent pas de ressentir des effets concentrés : ce n'est pas que cette puissance entre dans nous : mais c'est que tous les animés portent vn ciel interieur dans le principe de leur vie que le Tout-puissant y a logé pour exercer cette correspondance.

Ainsi chaque viscere à l'imitation de son astre, se forme vn blas interieur dit Astral, parce qu'il imite l'astre precurseur tant par la priorité des iours, que par la loy des destinations de nature: & comme dans les maladies tout effort de nature est simptomatique : De méme en icelles le blas humain precede & presage les tempétes à venir : où au contraire pendant la santé ce blas humain ne donne point de témoignage de ses ressentimens qu'aprés que les vicissitudes & les déreglemens des temps sont passez: mais comme les bétes ont été crées auant les hommes : aussi leur blas precede & court toûjours deuant celui des étoiles ; qui est cause qu'on tire naturelement beaucoup de presages (des meteores) d'icelles : ce qui a donné lieu aux credules de s'addonner à la superstition des augures : pourtant le blas qui part de la volonté des animaux, & qui tend au mouuement local n'est point attaché à cette latitude superieure. Toute generation charnele, emane de la puissance de la semence, & la puissance de la semence de la volonté de la chair : car la generation charnele a son propre blas, qui sert aux vsages de ses fins, qui découle des principes de son étre, qui sont la volonté, & la volupté de la chair.

On peut bien croire que puisque les insectes (qui sont les plus vils des animaux) nous donnent des signes des changemens de temps: que les sains auroient aussi bien pû presager que les incommodés. Si la preuarication n'auoit pas soüillé la nature de fond en comble, & rendu les mortels plus miserables & stupides que ces chetiues bestioles: car le peché a ôté cette collocution familiere aux sains, qu'il a laissé aux valetudinaires, comme des marques d'vn supplice meritoire, qu'autrement l'homme dans sa premiere pureté auroit pû aisement interpreter, & expliquer les signes du ciel, de la maniere qu'Adam connoissoit la nature des animaux. Et quoy que les astres presagent les effets qui dependent des causes libres & contingentes, ce n'est pas à dire qu'il leur en faille attribuer la

cause,mais il suffit qu'ils en portent les signes, & seruent de presages, comme des moiens dependans de la prescience diuine. Tout ainsi que la prescience diuine n'ôte pas à l'homme la liberté de l'arbitre; & la liaison de ce libre arbitre auec la prescience diuine, n'ôte pas l'infaillibilité des euenemens: neantmoins ils ne sont pas ineuitables, & la prenonciation du firmament, n'introduit aucune necessité de contingence du côté de l'arbitre: quoy qu'elle prouienne de la part des euenemens qui sont attachez à leurs causes libres.

On ne doit pas recuser la denonciation des astres, touchant les causes libres (comme si elles apportoient de la necessité, ou ôtoient la liberté de l'arbitre & de la volonté) là où la diuine prescience ne fait rien contre ledit arbitre: car il arriue souuent que les astres ne marquent que des menaces, qui imprimans vne terreur panique aux pecheurs: se repentent de leurs fautes & se conuertissent comme les Niniuites. Auquel cas encor que les astres perdent beaucoup de leur certitude & de leurs forces à cause que Dieu sçait qu'ils doiuent faire penitence: ils ne quittent pas pourtant la certitude de necessité, toutes les fois que les signes nous representent des presages d'euenemens. Les signes décrits au ciel ne sont pas designez ni décrits par vn alphabeth Hebraïque (comme quelques Rabins ont voulu faire acroire. Mais chaque prouince, hômes, & Royaumes ont chacun leur étoile, où est depeinte toute la tragedie des choses contingentes en la reuolution des iours. C'est pourquoy on ne doit pas s'étonner si les diables predisent souuent des choses veritables. Laquelle science encor qu'elle soit connuë aux esprits elle est déniée naturelement aux hommes, & seulement concedée aux Prophetes, & aux seruiteurs de Dieu; car il donne la connoissance des futurs contingents (qui sont annoncez par les étoiles) quand il veut, & à qui il lui plait, côme il fit aux Mages. A d'autres il excite des songes comme à Ioseph, &c. & aux autres la faculté de les sçauoir interpreter. *Senes enim vestri somniabunt somnia, iuuenes verò habebunt visiones ac prophetabunt. Hoc enim quod continet omnia, vim vocis habet.* Il y en a d'autres qui comme yures & insensés predisent des choses à venir (Paracelse nomme ce don *donum inebriatum*) sans sçauoir ce qu'ils disent, ni à qui, ni comment, ni pourquoy ils prophetisent: comme fit vn certain Iesus, qui predit par vne clameur continuelle la destruction de Ierusalem, qui à cette consideration fut fort mal traité des Iuifs. Aussi lors que les Apôtres parloient toutes sortes de langues (aprés la reception du S. Esprit) les Hebreux & les Payens crurent qu'ils étoient enyurés de moust & non pas de vin, parce que parmi les Gentils l'yurognerie du moust excitoit les Bachantes aux predictions. On void souuent que le Demon dans ses predictiôs, n'oublie pas l'heure, ni le lieu des euenemens, ni la nation & le nom de ceux par qui ils sont executez, comme le peut confirmer l'exemple de nôtre temps du Duc de Biron, que le Roy auoit fait prendre pour quelque crime de leze Majesté: qui aprés auoir demandé de quelle nation

tion étoit le Bourreau de Paris, & qu'on luy eut reparti qu'il étoit Bourguignon, il s'écria d'abord ie suis perdu: parce que son horoscope portoit qu'vn Bourguignon lui deuoit donner vn coup mortel; ce que le Diable ne peut pas connoître par le mouuement & la lumiere future des Astres. C'est pourquoy cette regle *Astra inclinant, non necessitant*, semble contredire le Texte sacré, *Erunt vobis stellæ in signa*, ou autrement, *prænuntia tempora, dies & annos*: car il n'est pas permis aux mortels d'étendre les effets & les destinations des étoiles au delà de l'intention du createur. Donc soit que les étoiles soient seulement en signe de presages, & en aprés qu'elles soient établies pour les causes des temps, des iours, & des années: comme ce sont les moiens desquels Dieu se sert comme de causes secondes en chacune de ces fins, elles doiuent apporter vne relation de necessité, à cause de la puissance, de la certitude, & independance de celui de qui partent ces moiens là.

Pour ce qui regarde les inclinations que les Ecoles attribuent aux astres, il n'y a aucun lieu dans l'Ecriture sainte qui en fasse mention: mais toutes les fois que les étoiles sont causes des causes, autant de fois aussi les causes de ce qui est causé, sont necessitantes, à la maniere des autres causes secondes: Et le Soleil n'ameine pas le iour, ni l'esté auec moins de necessité, que la paille allumée sous vn fagot sec le fait brûler. Aussi lors que les étoiles tiennent la nature de signe, de denonciatrices, & de messageres, elles ne passent pas alors les conditions des messageres, & ne tiennent pas lieu de causes: mais ce qu'elles annoncent procede de la prescience infaillible de Dieu: & par consequent elles entraînent de la necessité tant de soy que du liberal arbitre de l'homme, comme des signes qui denoncent les œuures des mains de Dieu, & si elles ne necessitent pas causatiuement les choses futures: elles necessitent pourtant entant qu'elles marquent le vouloir de Dieu.

Les choses contingentes libres dependent de leur causes, encor que souuent elles ne tendent pas premierement à des effets de la nature de ceux qui arriuent autrement qu'on ne s'étoit pas imaginé par la permission diuine. On ne doit pas aussi se figurer que les astres donnent de l'inclination aux choses qui se font immediatement par des causes libres pour produire leur effets: car l'inclination forte, naturele, continuellement sollicitante, & souuent reïterée, &c. entraîne en quelque façon de la necessité auec elle: mais elle ne depend aucunement des astres: non plus qu'vn Affidé n'est pas la cause inclinatiue, ni incitatiue de la guerre, encor qu'il ait auerti secrettement son Prince que l'ennemi se soûleuoit, & qu'il machinoit quelque entreprise.

Les Ecoles se deffendent par ces paroles, *Sapiens dominabitur Astris*. Comme par exemple si les Astres excitoient quelqu'vn à tuër, voler, aux adulteres, seditions, yurognerie, &c. Et que le sage par son franc arbitre puisse détruire ces inclinations, empécher leurs effets,

& les étouffer. Ils appellent cela dominer aux astres : mais certes l'authorité des lettres saintes mal entenduë produit des mauuaises consequences. Car premierement ce n'est pas au sage de resister aux mauuaises inclinations, mais c'est à la grace : car les étoiles ne sont pas faites pour nous causer des mauuaises inclinations : Mais seulement *vt sint in signa, tempora, dies, & annos*. De plus le ciel a été crée sans impureté,& non pas pour seruir d'inclinateur,& de tentateur comme vn demon pour nous pousser à toute sorte de vices.N'est-ce pas faire iniure à Dieu que d'auoir cette pensée ? puisque toute inclination ne vient pas du dehors mais de la nature corrompuë par le premier peché, & de la semence. (*A corde enim homicidia, adulteria, & cogitationes malæ*) & ces inclinations sont differentiées selon les especes & les sexes. Par exemple,

Le chien est vn animal gourmand, enuieux,vigilant, & ingrat, qui aboye,mord & chasse : qui ne se souuient pas du bien qu'on lui fait (ce qu'il designe assez par sa gueule.) Toutes lesquelles choses sont des proprietez seminales & specifiques à l'espece canine, & non pas imprimées des astres desquelles il y en a beaucoup qui sont generalement propres à l'espece,& quelques vnes prouiennent particulierement des parens. Ce qui fait qu'il y a des races de chiens differentes. Et ainsi des autres animaux tant sauuages que domestiques,desquels les vns sont rusés, les autres stupides, les autres cruels ou timides & fuyards,&c.toutes lesquelles conditions entant qu'elles sont communes aux especes, ou dispersées par les familles ne viénent pas du point de la natiuité, mais elles naissent des semences & de l'ame sensitiue. Ne void-on pas parmi les hommes des familles entieres, qui sont ou furibondes & criardes, stupides,ou rusées,insolentes, ou modestes, &c. Ce qui prouient de ce que l'homme est capable de toutes les inclinations des brutes,que nos deuanciers n'ont pas consideré, & n'ont pas pris garde que les brutes auoient des particulieres inclinations qui prouenoient de la semence : & que les hommes en ayant de semblables, qu'il ne faloit pas recourir aux natiuitez : puis qu'elles ne peuuent venir naturelement à l'homme que du côté du corps,qui doit tout ce qu'il possede à l'étre seminal, aussi bien que les corps des brutes.

La semence des brutes n'est pas plutôt receuë dans la matrice, que d'abord elle court & s'achemine à vne ame viuante auec quelque espece de raisonnement que les Ecoles nomment Instinct. Et encor bien qu'on voye premierement reluire en l'embrion vne certaine puissance qui ressemble à vne ame vegetatiue. Pourtant la méme ame se perfectionne petit à petit,& s'éleue insensiblement au degré de la sensitiue (qui est plus éclairée aux hommes qu'aux brutes,à cause des impressions que lui suggere l'intellectuele) mais pourtant la sensitiue ne s'éleue iamais & ne passe pas en la nature de l'ame intellectuele. Et cette ame immortele toute simple, & vniforme qu'elle est, comme elle est immortele, aussi ne peut-elle pas receuoir son inclination,

nation, du mouuement caduque & changeant des Astres ; mais elle obeït seulement & se laisse entrainer à la nature qui a été corrompuë en Adam & en ses successeurs. Ne voit-on pas souuent renaître à des enfans des mœurs & des inclinations des ayeuls, qui auoient été assoupies pendant quelques generations, que les écoles ont bien voulu donner aux semences; mais à force de s'être accoustumées à consentir aux importunitez des Astrologues, elles ont negligé de peser meurement ces inclinations-là, & les ont laissées passer inconsiderément auec celles qu'elles croyent être assujeties aux Astres.

Les ames des brutes viuent, & se contentent des inclinations de leur espece sous vn peu de latitude : mais la sensitiue humaine s'étend largement par toutes les inclinations des brutes, & l'ame immortele que les inclinations ébranlent (en sa nature incorruptible) tombe & se laisse emporter aisément à leurs mouuemens; mais aprés sa cheute elle ne cesse de troubler la conscience par des remords (de là viennent les inclinations étrangeres) au lieu que les inclinations morales sortent des plus profondes & intimes proprietez de la sensitiue qui coulent dispositiuement de la semence.

Les inclinations des Mâles, leurs conditions, esprit, & proprietez, sont fort differentes de celles des femeles. L'Eglise prie pour le deuot sexe feminin, c'est pourquoy l'inclination ou deuotion morale est deuë au sexe & non pas aux astres. Les cheuaux sont estimez par la couleur de leur poil, pourtant ces couleurs se peuuent varier par artifice pendant la conception. Deplus les conditions & les inclinations varient selon les âges ; car les enfans se plaisent en des choses, & en d'autres quand ils sont grands & plus âgez. On voit souuent des jeunes gens sobres, qui étans vieux deuiennent yvrognes. Autrefois vn jeune homme liberal deuient auare lors qu'il est plus âgé, &c. toutes lesquelles choses ne dependent pas des Astres.

Il y a quatre genres d'inclinations, quoyque les deux dernieres le soient improprement.

Vne par laquelle vn chacun a naturelement du penchant à quelque profession, region, art, science, marchandise, nauigation, &c. qui est nommée inclination de vocation. La seconde concerne les mœurs, les vertus, & les vices, nommée Ethique ou Morale. La troisiéme regarde la santé, les maladies, la vie courte ou longue, nommée Vitale. Et la quatriéme regarde les fortunes.

Quant à la premiere, nous croyons par la foy que Dieu crée immediatement l'ame humaine, & l'incline à certaine vocation en laquelle il se puisse plaire, & lui auance les talens à ce necessaires ou meritoires, quelquefois cinq, deux, ou vn, qui fait que les vns s'en acquittent mieux que les autres. Telement que l'inclination de vocation par laquelle l'vn est fait Medecin, l'autre Musicien, &c. est donnée à l'ame par le Createur, duquel tout bon don découle, il n'y en a pas vn d'iceux qui vien-

ne des Astres. Et toutes les inclinations de vocation sont toutes bonnes de soy & en leur principes, pource qui concerne l'inclination morale : comme elle est commune aux bêtes, ainsi que nous auons montré cy-deuant elle depend aussi de l'être des semences. Car les Astres ne seroient pas exemptes de malice, s'ils inclinoient les hommes au mal, & le Createur auroit fait vn mauuais iugement, lors qu'il vit que tout ce qu'il auoit fait étoit bon. Mais selon la lumiere Euangelique les mauuaises pensées partent du cœur : & le consentement de l'ame, de même que la forte inclination au mal vient de l'habitude de pecher, & iamais des étoiles.

Les premieres choses qui faisoient nôtre constitution, furent bien egalement soüillées par la preuarication: mais inégalement distribuées, & participent qui de plus, qui de moins tant de la bonté & malice de la semence, que de la bonne ou mauuaise conformation de la mere, de l'education, &c. c'est pourquoy les inclinations seminales, croissent, augmentent ou decroissent selon les proprietez du cours des semences, vers l'augment ou la declinaison.

La 3. inclination procede de la vigueur ou debilité des semences, & (en la nature) elle est entierement soûmise sous l'esprit directeur, ce que personne ne contredit que les Astrologues, qui referét superstitieusement toutes choses aux mouuement des étoiles, & s'attribuent la faculté de les expliquer, nonobstant qu'ils ne sçachent pas faire la difference, de la puissance d'anon..., d'auec la vertu effectiue des Astres & des étoiles, ils ignorent aussi que les sept planetes ou étoiles errantes ayent été faites pour presider au blas des elemens, & que les fixes contiennent les tragedies particulieres d'vn chacun. C'est pourquoy lors qu'on verra au Soleil & à la Lune des signes surnaturels, lesdites choses comme extraordinairement étranges ne signifieront rien moins que la ruine entiere de tout l'vniuers.

La niaiserie du vulgaire s'est étenduë iusqu'à se laisser persuader qu'vn chacun deuoit être crû en son art. Et principalement en Astrologie comme ayant appris les mouuemens & distances des planettes & des étoiles. Mais pour cela encor ne doit-il pas être crû comme vn Prophete. Au reste pour ce qui regarde l'inclination vitale ce prouerbe (*fortes creantur ex fortibus, & bonis*) est loüable. Mais pour les fortunes il semble qu'elles ne doiuent pas être au nombre des inclinations. Car il faut croire que les fortunes d'vn chacun tant heureuses que mal-heureuses concernent vne disposition diuine & non pas vne inclination, & qu'elles dependent encor moins des Astres, quoy qu'elles soient representées au firmament. Et cette signature certifie assés qu'elles dependent immediatement de la volonté du signateur. *Sortes enim nostræ in manibus tuis, Domine.* C'est ce que nous deuons croire encor que l'inclination de vocation, la Morale ou la vitale se changent quelquefois pendant le cours de la vie: comme quand vn réueur deuient podagre, vn quereleur est blessé ou tué : vn doreur

doreur tremble : vn tireur de mine & vn Chimique deuiennent asthmatiques, toutes ces choses-là se font par accident, les Astrologues ny ont point de droit.

Pource qui concerne ces paroles *Sapiens dominabitur Astris*. Ce n'est pas que le sage puisse renuerser, changer, & suspendre le chemin ou la lumiere des Astres, non plus que les changemens des iours & des années consecutiues. Le sage ne dominera pas non plus aux effets qui sont attachez aux reuolutions des Astres comme à des causes. Il ne dominera pas aussi aux Astres comme signiferes, à sçauoir qu'il les puisse changer comme il voudra: Mais seulement en tant que preuoyant le blas motif & alteratif des sept Planettes, d'où procedent les sterilité, froidure, chaleur, qui sont suiuies de la cherté & de la disette, il pourra pouruoir par auance à ses necessitez, & en obuiant ainsi aux incommoditez qui naissent du cours des Astres, il leur pourra (en quelque façon posterieure) dominer. Et ainsi l'Astrologue, qui n'excede pas les limites des meteores, est reputé entre les sages dans les lettres Sacrées. Si au contraire il excede temerairement les predictions susdites, elles ne seront pas seulement vaines & coniecturales : Mais elles seront rejettées des deux pages de l'Ecriture Sainte par le nom d'*Augurum cœli*, que saint Ambroise compare à des toiles d'aragnées qui ne seruent qu'à prendre les mouches, & souuent elles mêmes : Mais elles sont aisémẽt rompuës par des plus forts animaux, & ces predictions sont seulement cruës par les plus credules, & les moins fermes à la foy.

Qu'elles soient vaines en soy & formées par des reigles coniecturales il n'est pas difficile à le prouuer: car ils s'appuient sur deux fondemens, desquels l'vn est nul, & l'autre est faux.

Pour le premier ils veulent attribuer, la figure, l'inclination, la force, l'esprit, la fortune & la mort de l'enfant né aux sept planetes errantes. Nonobstant que Dieu ait creé seulement les étoiles & destiné. *In signa, tempora, dies, & annos*, & non pas pour étre causes des choses qu'elles predisent. Tellement que puis que ces predictions-là, contredisent à la destination diuine, on ne peut pas nier qu'elles ne soient nulles & fausses.

2. Les Astrologues ne sont pas encor d'acord de la formation & de l'ordre des Cieux. A sçauoir si Mercure & Venus sont portez par des orbes particuliers au dessous du Soleil selon Ptolomée & tous les Anciens Iudiciaires. Ou s'ils roulent par des cercles egaux tout à l'entour du Soleil : Ainsi qu'on a pû voir par le tuyau optique. Donc les Aphorismes des predictions fondées sur ce fondement (que ces deux planettes sont toûjours inferieures au Soleil) tombent en ruine. De plus s'il y a deux des Planettes (desquelles Venus est la plus grande) qui soient portez à l'entour du Soleil & qu'elles ayent tant de force en l'Astrologie iudiciaire, & soient si proches de nous : Certes les macules, ou les étoiles qui sont au Soleil, ou fort proches de lui, auront encor plus d'authorité pour refuter tous les

les aphorismes des anciens. Et les étoiles qu'on a nouuelement reconnu tourner à l'entour de Iupiter, conuaincront conjecturelement les regles d'Almageste, qui sont écrites sans fondement: si bien que sans parler de l'opinion Copernique, que beaucoup suiuent aujourd'huy sans mot dire, toutes les predictions iudiciaires des Astrologues tomberont aisement par terre.

4. Le poinct de la natiuité est incertain: & comme les Astres varient en chaque poinct, il s'ensuit que toute prediction est incertaine. De plus ils confessent eux-mêmes que leurs exentriques sont des pures feintes (& presque impossibles) pour sauuer leur theorie, que veut dire qu'on ignore les orbes des cieux & les latitudes des Planetes? on vous laisse à penser à present, si sur des fondemens si absurdes que ceux-là, on peut établir des choses reéles & veritables.

Ils disent deplus que Saturne est froid, sec, & melancholique, & par consequent enuieux; qu'il incite au larcin, à la trahison, & qu'il est mauuais à cause qu'il est de la nature de la terre. Que Mars est mauuais, cholerique, guerrier, homicide & cruel, parce qu'il est chaud & sec & de la nature du feu. Que Iupiter & Venus sont bons & joyeux, à cause qu'ils sont sanguins de la nature de l'air. Que la Lune & Mercure sont froids & humides de la nature de l'eau & du phlegme, & par consequent qu'ils tiennent le milieu entre les bons & les mauuais: & laissent au Soleil qui est extremement chaud la mediocrité, sans lui donner aucun element (comme ils font aux autres) à qui il doit correspondre; c'est pourquoy ou le Soleil sera languissant à cause de quelque iniure, ou on attribuë mal les feintes puissances des elemens aux causes des proprietez des étoiles, le propre desquelles est de ne changer jamais, mais de donner vn blas alteratif aux choses inferieures, où il se rencontre beaucoup de faussetez. 1. Que le ciel cause le mal. 2. Que les qualitez sont peruerses & mauuaises. 3. On loge le feu entre les Elemens. 4. Que les Astres & les deux elemens que Dieu auoit fait n'étoient pas bons, contre ce passage de la Genese, *Viderat quacumque fecerat erant bona.* 5. On compare faussement les étoiles (en la proprieté de leurs causes) aux qualitez elementaires. 6. C'est donc faussement qu'ils attribuent aux étoiles la cause de la fortune, de l'esprit, &c. à la relation des premieres qualitez. Pour conclusion ce n'est pas à nous à foüiller dans les celestes secrets de Dieu, puisque nous ignorons les terrestres, qui nous deuroient étre mieux connus, comme étans moins releuez: & si Dieu nous en reuele quelque chose nous l'en deuons loüer & remercier: puis qu'il ne reuele rien qui ne soit pour sa plus grande gloire, ou pour le bien des hommes, qui en ont bien peu de reconnoissance.

CHAPITRE XIX.

Du Blas Meteorisme.

S*Tellæ erunt vobis in signa, tempora, dies, & annos.* Il semble que ces paroles de l'Escriture confirment assez que les corps superieurs font le changement des temps, excitent les tempêtes & causent les reuolutions, par vne certaine puissance nommée d'vn nom nouueau Blas; c'est pourquoy ils ont eu besoin de deux sortes de mouuemens, l'vn local, & l'autre alteratif.

Ce Blas est plûtôt excité par le mouuement local que par leur lumiere : car on voit souuent aux nuits les plus obscures que le vent du Midy est suiui du Septentrional, & celui-cy alternatiuement du vent du Midy, &c.

Ce Blas donc qui pousse vn vent tiede & étouffant, n'a pas besoin de la chaleur ni de la lumiere du ciel pour exercer sa fonction; mais plûtôt de lieu, de direction, & de conjonction; où la lumiere desdits corps superieurs n'est pas plûtôt paruenuë, que les portes & les cataractes du ciel s'ouurent ou se ferment : ce sont donc les mouuemens des astres qui en portent les clefs, & qui meuuent auec eux les peroledes & les étenduës de l'air.

Toute chaleur ne procede pas toûjours du feu, ni d'vne lumiere anterieure; & le froid ne prouient pas d'vn simple éloignement de la chaleur; mais le Blas motif des étoiles est vne vertu pulsiue, qui émeut selon ses aspects, à raison du chemin & des lieux où elles passent : lesquelles circonstances aux étoiles nous font ressentir ça-bas les qualitez premieres, ni plus ni moins que la honte, la colere, la crainte, &c. excitent du froid & de la chaleur aux hommes.

Cette vertu a éte naturellement donnée aux étoiles dans leur creation; c'est elle qui émeut les vens naturels, qui ne sont que de l'air fluant & agité, (ce n'est pas pourtant que le Demon ne puisse auoir quelquefois le pouuoir d'exciter des tempêtes & d'augmenter le Blas impetueux) car si l'air n'étoit point alteré & agité par les facultez superieures susdites, il demeureroit eternelement immobil, puis qu'il n'a point de principe de mouuement de soy.

C'est donc cette susdite faculté motiue qui excite les vens, les tempêtes, & les dereglemens, par les diuers peroledes de l'air, tantôt en haut, tantôt en bas, en long, en large, & à trauers, & par toutes les contrées de la terre : car encor que les elemens n'eussent pas besoin de mouuement pour eux, il faloit pourtant qu'ils en eussent pour la necessité des creatures; c'est-pourquoy puis qu'il n'y a rien qui se puisse mouuoir de soy (excepté cét esprit qui reside dans les semences) l'Eternel a voulu loger dans les étoiles vne certaine puissance enormontique, fort semblable à vn commandement de bouche, afin de témoigner à l'homme que les elemens & les étoiles auoient été faites (par sa diuine bonté) pour lui : & a voulu mesurer l'intention de leur destin aux vsages des humains : pourtant cette faculté ne meut pas tant par irra-

diation, & par le mouuement que parce que les étoiles arriuent en certains lieux où il y a des proprietez specifiques & stables logées, à qui elles doiuent leur office : & si ces facultez n'y semblent pas étre fixes, c'est à cause des autres astres qui sont portez auec elles par vn mouuement analogique pour les alterations de durée.

Cette vertu ou ce blas (qui est comme le mâle aux étoiles, & le principe general du mouuement) ne regarde pas moins la terre & l'eau que l'air.

Le blas alteratif des étoiles consiste en vne production de chaleur & de froidure, & principalement auec changement de vens : mais pour ce qui concerne l'humidité & la secheresse les étoiles n'en peuuent point donner puis qu'elles n'en ont point de soy: car l'humidité en la nature n'est point considerée comme vne simple qualité denuée de matiere:mais toute l'humidité vient de l'eau,qui a été crée auant les étoiles ce qui fait voir l'erreur de Paracelse, qui veut que la pluye,neige,&c. soient des fruits des étoiles qui se cuisent, & meurissent dans les astres comme dans des matrices. La secheresse aussi auant la naissance des étoiles étoit bien au separateur des eaux, mais elle ne doit pas étre considerée hors des corps où elle est logée. Comme il n'y a que deux grands luminaires, aussi ne répandent-ils en l'air que deux qualitez, qui sont la chaleur & la froidure, par lesquelles les meteores sont émeus.La chaleur de la vie est vne proprieté solaire : & la froidure est vne proprieté lunaire,ausquelles toutes les étoiles répondent : car toutes les fois que les étoiles de la nature de la Lune sont portées par des lieux solaires, elles rendent l'air tiede & temperé, &c. Lors que les solaires passent par les lieux solaires : elles excitent des grandes chaleurs.Voilà comme les étenduës de l'air, & les vapeurs qu'il contient sont diuersement alterées. Tellement que lesdites vapeurs extenuées sont, ou detenuës dans les lieux qui les contiennent,ou elles sont renuoyées de haut en bas,proche de nous, en sorte que ces vapeurs inuisibles diuisées en atomes imperceptibles, venans à se relâcher de la constriction à laquelle le froid les auoit contraint, retombent en bas & se resoluent en gouttes.

Si la tiedeur occupe les peroledes inferieurs de l'air, & que les vapeurs extenuées soient chassées contre bas par les constellations, elles font des nuées estiuales qui sont fonduës par cette tiedeur, & tombent en pluïe.

Si cette tiedeur occupe le perolede superieur, les gouttes qui en tombent se glacent par le froid des peroledes mitoiens,& sont conuerties ou en neige, ou en gréle. Si la tiedeur domine en plusieurs peroledes consecutifs de l'air elle cause des longues & facheuses pluïes, ce qui fait voir que ces vertus superieures & inegales produisent des diuers effets dans la diuersité des fonds de l'air : car souuent les peroledes inferieurs sont chauds, & alors ils sont fort chargez de nuées. Autrefois le second & le troisiéme deuiennent tiedes,& le premier est froid : de là vient la neige. Voilà comme on peut iuger des autres meteores

meteores dont la matiere sont les vapeurs,& les corps superieurs, les causes efficientes & motiues.

Il y a deux sortes de mouuement local en l'air, l'vn qui émeut les vens, & qui par vne puissance & mouuement naturel enferme de la legereté & de la violence en soy: l'autre suit le blas alteratif, par le moien duquel l'air se condense ou se rarefie,ce qui se peut remarquer aisement, si pendant les grandes chaleurs de l'esté, on expose vne chandele alumée a quelque trou de de fenêtre, on ne s'apperçoit point que la flame soit agitée. Au contraire pendant tout l'hyuer quelle petite ouuerture qu'il y ait à quelque endroit de la maison,on y sent d'ordinaire souffler vn vent fort importun qui procede de ce que la chaleur(du côté de la sphere du monde où est l'esté) rarefie l'air, & le pousse insensiblement au côté opposite où est l'hyuer, & en se retirant il est necessaire qu'il se contraigne, se comprime, & s'agite, & par ainsi cette grande quantité d'air occupe moins de place:ce qui ne sert pas peu à la connoissance des vens. Les Ecoles suiuent toûjours leur Aristote pas à pas: & enseignent que le vent est vne seche exhalaison, qui éleuée de la terre (contre mont) par la force de la chaleur, & étant repoussée par les nuës qui sont obstacle à son ascension, il est contraint de rebrousser chemin: ce qui fait qu'il s'emporte lateralement à trauers de l'air comme vn furibond,& exerce souuent des actions effroiables:comme si les nuées étoient si fortement entretissuës & continuës que cette exhalaison ne se puisse pas faire passage à trauers d'icelles, & que ce mouuement rompu par la repulsion ait plus de force lors qu'il est porté lateralement, d'abatre des tours, des maisons & des arbres, que de percer (par son premier mouuement qui a encor toute sa force) vne nuée qui ne consiste qu'en vapeur.

Galien croit, que le vent prouient des vapeurs aquatiques éleuées par le moien de la chaleur. Autrefois que c'est de l'air resolu des corps mixtes, & chancelant, ainsi en toutes choses il a rempli ses œuures de badineries.

Nous auons montré que les vapeurs étoient la matiere des meteores ordinaires & naturels, & que leur cause efficiente étoit le blas,tant motif qu'alteratif des étoiles: mais pour ce qui concerne les meteores irreguliers, comme l'Iris, les pareliës, tonnerre, le tremblement de terre,&c. Ie les laisse comme inutiles à la Medecine que les curieux pourront voir dans les œuures de l'Autheur en leurs traités particuliers.



SECONDE PARTIE.

DE LA DIGESTION, DES HVMEVRS, des Esprits & du Pouls.

Traité de la Digestion.

CHAPITRE I.

La chaleur ne digere pas efficiemment, mais excitatiuement.



Es Ecoles trompées par la chaleur actuele des animaux & par leurs metaphores ordinaires, comparent la digestion à vne marmite qui boult, & croyent que la chaleur est la cause naturele & efficiente de la digestion & de toutes les operations de nature; ce qui a fait qu'elles ont plûtôt buté à augmenter la chaleur qu'à fortifier la digestiue : neantmoins la consideration que les viandes (bien qu'elles soient cuites) ne se conuertisoient pas totalement en vn suc chyliforme; mais que les fibres demeuroient toûjours dans leur integrité, dans leurs consommez, quelle industrie qu'ils y pussent apporter, les faisoit encor chanceler en leur opinion, iusqu'à ce qu'ils ont feint diuers degrez, genre, ou espece de chaleur radicale, qui dût exercer en chaque digestion autant de differentes actions qu'il y a de diferens degrez de chaleur; à quoy Paracelse (qui a eu des sentimens contraires à beaucoup d'autres choses touchant la doctrine Galenique) a consenti; car il veut qu'vn seul pain soit changé en autant de diuersitez specifiques de sang & d'excrement, qu'il est mangé de sorte d'animaux, par le seul degré & moment de chaleur : comme si l'espece étoit enfermée sous cette latitude de chaleur, ou comme si c'étoit elle qui changeât la substance de cette espece : en suite dequoy elles ont crû que leur theorie étoit suffisamment assurée, & ont commencé à diferencier cette chaleur naturele, outre nature, & contre nature : mais en même temps elles deuoient auoir songé à inuenter autant d'especes & de sortes de froids; ce qu'elles ont oublié.

Si nos digestions sont accompagnées de chaleur, & excitées par icelle, ce n'est pas à dire que ce soit elle qui digere; car le poisson qui

n'a point de chaleur actuele ne digere pas plus mal que les Animaux chauds, & est moins incommode des alimens que l'homme.

C'est vne niaiserie de recourir à la chaleur potentiele à l'égard des poissons, parce qu'il n'y a que le seul tact qui puisse étre iuge, & veritable têmoin pour ce qui concerne les choses sensibles, & il ne faut pas aler chercher des fruits à de pareilles réueries : mais si on veut attribuer la digestion à la chaleur qui n'est pas actuelement chaude. mais à vne puissance virtuelle, & qu'on confesse qu'il y a quelque autre chose outre la chaleur sensible qui soit la cause des digestions, nous serons bientôt d'accord : car qui a-t'il de plus impertinent que de dire que la chaleur potentiele échauffe actuelement, & que c'est par le moien de cét échaufement que la digestion est faite: comment est-il possible que la digestion du pain mangé par l'homme, par le chien, par le cheual, par le canard, &c. (qui fait autant de differences de chair, de sang, & d'excremens, que ces especes different les vnes des autres) se puisse faire par vne simple chaleur digerante : puis que la chaleur premierement & de soy ne fait rien autre chose, qu'échauffer, & par accident elle consomme l'humide, le separe & l'enleue : & retient le plus grossier & tenace en le deseichant par la méme operation.

Ce n'est donc pas la chaleur qui fait ces digestions differentes : mais ce sont des puissances specifiques à chaque espece & à chaque digestion) qui sont vitales, & qui vrayement & formelement transmuent les alimens. Ces puissances là sont denoncées sous le nom de ferment.

Le ferment digestif de l'estomac, est vne proprieté essentiele qui consiste en vne certaine acidité vitale & specifique (propre aux transmutations) & non pas en la seule acidité comme pourroit étre le ius de citron, vinaigre, orange, & autres, qui ont vne acidité agreable & appetissante : mais cette acidité fermentale est specifique à l'homme, & differe selon chaque espece de brutes : En sorte que ce qui est admis amiablement à la digestion des vns, est rejetté auec auersion des autres. Les rats & les souris mourroient plutôt de faim que de manger des poisettes. De méme il y a beaucoup de personnes qui abhorrent tellement le vin, le laict, le fromage, &c. qu'ils les vomissent d'abord ou ils se corrompent dans leur estomac qui ne les peut pas digerer ni supporter.

La consideration de ce ferment (que les Ecoles ont ignoré) est tres necessaire : parce que c'est lui qui preside au gouuernement de la vie : Et quoyque la secheresse accompagne d'ordinaire la vieillesse: Nous ne vieillissons pourtant jamais que ce ne soit par la diminution, ou le defaut des fermens.

Il y a des volatiles qui ont vn ferment si puissant & si penetrant que s'ils ne rebroussoient la pointe de cette grande acidité par des grauiers, de l'argile, ou des briques, dont ils se repaissent quelquefois, ils s'en trouueroient mal. On void aussi que les os sont conuertis en peu d'heures en chyle dans l'estomac des chiens, ce que ne peut

jamais faire la chaleur du feu en quel degré qu'on la puisse disposer : car toutes les choses qui ont des efficiens essentiels & diuers ont aussi des diuers effets & attributs ; en sorte que tous produis qui sont diuers en genre, requierent necessairement que leurs causes efficientes soient aussi differentes en genre : autrement chaque chose produiroit indifferemment quoy que ce soit : Et s'il étoit vray que la chaleur fit la digestion, il s'ensuiuroit que tant plus grande seroit la chaleur, & meilleure & plus puissante seroit la digestion: Puis que tant plus puissantes sont les causes en la nature & plus puissemment elles operent & produisent leurs propres effets & par consequent l'estomac (pendant les fievres tres-aiguës) deuroit mieux digerer, qu'il ne feroit pendant la santé : l'experience pourtant fait voir le contraire : Car les febricitans ne digerent point;mais les alimens se corrompent d'abord dans leur estomac. Ce que font assés conoître les rots de mauuais goût qui en partent, & les reproches facheux qui leurs viennent à la bouche.Si neãtmoins ses reproches sont aigres, c'est vn bon presage (ce qu'Hippocrate méme asseure) car c'est vn témoignage que le ferment acide de l'estomac est r'appelé, & qu'il recõmence à exercer son operation.

Le ferment de l'estomac ne lui est pas propre :|mais il lui est inspiré de la ratte.La ratte est fort adherante aux estomacs des poulles qui est causes qu'elles digerent si puissãment. Aussi c'est vne chose deplorable,qu'õ ait pris la ratte qui est vn si noble viscere pour vn cloaque d'immõdices;puis que c'est par son secours que nous viuons & sõmes alimentez. Cét excrement acide & noir qui est rejeté par la ratte pour auoir été par trop imbu de ferment par l'indisposition du même viscere est nommé atrable dont nous parlerõs plus particulieremẽt en son lieu.

CHAPITRE II.

Il y a six Digestions au corps humain contre la doctrine des Ecoles qui n'en établissent que trois.

L'Ecole deMedecine établit trois digestions au corps humain : La premiere en l'estomac ; la seconde au foye, & la troisiéme en chaque partie similaire. Qui font tout autant de diuerses regions.

On veut que les alimens soient transmuez en chyle dans l'estomac par la vertu de la chaleur, & que leur partie plus grossiere soit repurgée comme vn excrement inutil par le rectum. Cependant que ce chyle soit succé par les veines mesaraiques pour étre porté & cõuerti en sang, au foye, Si bien qu'en la premiere ce qui est rude, dur & opaque est rejetté : En la seconde, ce qui est opaque est retenu, & ce qui est clair & diaphane (qui est le serum) est attiré des reins pour étre chassé par la vescie.

En la troisiéme digestion on veut que le sang qui tombe des aboutissemens des veines pour seruir d'aliment aux parties similaires, soit transmué en vne humeur qu'on nomme secondaire, qui est encor partagé en quatre degrez differens

auant que de pouuoir étre assimilée en la substance des parties. C'est en cette derniere officine (qui est appelée habitude du corps) qu'on veut que la derniere digestion se fasse, & on ne fait point de mention particuliere de la digestion des visceres qui se doiuent aussi bien nourrir que les autres parties.

On veut aussi que cét aliment serue à l'accroissance,& à l'augmentation des parties selon certaine mesure,& jusqu'à certain âge:en aprés comme les parties ne croissent plus, que cét aliment ne sert plus qu'à retarder & combattre la seicheresse de la vieillesse iusqu'au dernier periode de la vie. Voilà la distribution des digestions & des regions du corps selon les Anciens & les modernes qui n'est pas peu remplie d'erreur & d'ignorance.

Quant à la premiere il est cōstāt & hors de cōtrouerse, que le boire & le māger se dissolue en vn chyle diaphane, dans le cōcaue de l'estomac. Ce qui ne se fait pas par le moyē de la chaleur:Mais par la vertu du premier fermēt qui lui est inspiré de la ratte qui est manifestemēt acide:ce qui est sensiblemēt prouué par les alimēs,qu'on vomit,qui sont fort aigres tāt en saueur qu'ē odeur nonobstāt qu'ils ayent été assaisonnez auec quantité de sucre) & par le laict caillé qu'on tire de l'estomac des chevrots & des vaux de laict pour faire la presure.

L'Estomac n'a pas ce fermēt de soy, ni en lui:car souuent la digestiō, & l'appetit se perdēt pour vn tēps sans s'éteindre,puis reuiennēt:Mais c'est de la ratte qu'il est inspiré,qui auec lui composent vn Duumuirat:cōme on verra en sō lieu. Nonobstāt que le fermēt de l'estomac ait pour cōpagne vne acidité specifique: Ce n'est pas pourtant (cōme nous auons déja dit) cette acidité qui est le ferment vital: Mais elle n'est que sō organo par lequel les alimēs sōt dissouls,qui differe en proprietez selō chaque genre & espece: Et la digestiō est vne œuure de la vie même, au lieu que l'acidité n'est que l'instrumēt. Il n'y a point d'acidité quelle que l'on prēne,qui puisse seruir à l'augmentatiō de ce ferment specifique,car les fermēs sōt des dōs specifiques,vitaux & naturels, qui n'assimilēt rien à eux. Et il suffit que les choses aigres dōt on se sert pour aiguiser l'appetit & assaisonner les viādes, les disposent à receuoir ledit fermēt auec moins de resistence. Ce n'est pas du chyle acide que l'estomac se nourrit cōme l'ō croit:mais il a ses veines & ses arteres particulieres,& sa propre cuisine. Il se nourrit de sāg vital de la même maniere que les autres mēbranes: car tout chyle acide est fort ennemi des veines & de toutes les autres parties. Nonobstāt que les arteres de l'estomac succent l'esprit de vin, & qu'elles le portēt au cœur: il ne s'ensuit pas qu'elles attirent le chyle, car elles n'en pourroiēt faire que de la corruption,veu que l'estomac ne peut étre nourri que d'vn aliment vital. Il arriue souuēt que cette acidité peche en son degré augmenté ou diminué par l'alteratiō, ou associatiō de quelque acidité étrāgere, d'où viēnēt les douleurs poignātes de l'estomac, l'orexis & reproches aigres & fâcheux, la difficulté de digerer,les vomissemens aigres,&c.

La seconde digestion, se fait au duodenum qui est, (& non pas sans causes) parsemé de quantité de

de veines & de glandes. Où le chyle étant décendu, le second ferment y est inspiré de la vécie du fiel pour changer l'acidité volatile du chyle, en vne autre volatilité salée, & pour corrompre & separer la partie aqueuse & inutile dudit chyle. Ce qui fait que la plus part des biberons pissent vne partie de ce qu'ils boiuent, quasi auant qu'il ait été penetré de la premiere digestion, parce que le ferment du fiel comme moins noble que celui du foye est plus prompt en son operation : Neantmoins leur vrine ne laisse pas d'être salée. Cette emission se fait aussi souuent par l'erreur de l'orifice inferieur de l'estomac, qui ne se ferme pas comme il faut : Et autrefois il se ferme si opiniâtrement que le chyle par trop de sejour si corrompt, & souuent on vomit des alimens qu'on auoit pris trois iours auparauant. Si bien qu'il n'est pas difficile à connoître par là que la generation de l'vrine precede la sanguification.

La mecanique aprend qu'il n'est pas plus difficile à la nature de faire cette transmutation d'acide en salé, qu'au sel de tartre de conuertir en sel l'esprit de vin, qui étoit auparauant volatil, oleagineux, & entierement combustible. Nous voyons aussi que l'huile de vitriol par le seul attouchement du mercure, est conuerti en pur alun ; Encor qu'il y ait bien de la difference d'vne action à l'autre : parce que les esprits acides aprés qu'ils ont dissous, ou le mercure, ou quelque autre corps solide, ne demeurent pas volatils comme en l'action du ferment salé ; Mais ils se coagulent en forme de sel fixe, qui est vne action mutuele & ordinaire du dissoluant & du dissoult, & non pas d'vn ferment transmutatif, qui tend toûjours par vne cause primitiue à vne nouuele forme : Pourtant il est plus facile à la nature de faire du salé d'vne chose acide, que si elle n'auoit point d'acidité.

Si le fiel étoit vn excrement (comme veüillent les écoles) engendré auec le sang au foye, tant pour donner la teinture à l'vrine que pour irriter l'expultrice des intestins à se deffaire de ses immondices : Certe il semble qu'il eut été bien plus commode à cét Agent qui fait du sel en l'vrine, sans sel (car quand on ne mangeroit point de sel, l'vrine & le sang ne laiseroient pas d'être salez) d'en laisser vn peu aux intestins, puis qu'il y est déja tout porté, pour les netoyer de leurs excremens, que d'obliger le foye de se charger d'vn si facheux & importun depost. N'étoit-il pas aussi plus aisé de chasser cét excrement auec l'vrine, que de le contraindre & resserrer dans vn reseruoir au milieu de la partie caue & interne du foye, plûtôt qu'en son écorce, ou en sa partie exterieure, ou il semble que la nature l'ait logé pour plus de seureté comme dans vn Donjon, & comme vn noyau dans vne coquille & non pas comme vn excrement pernicieux & capable d'infecter la masse du sang ; mais comme quelque chose de plus noble & de plus vtile. Et pourquoy les poissons auroient-ils du fiel puis qu'étant abondans en humidité tant à cause de leur maniere de viure qu'à cause qu'ils sont destituez de chaleur actuele, leur excremens deuroient

être

être assez glissans pour couler sans cét éperon-là ? Il faut donc changer de sentiment, & croire que le fiel contenu au foye (comme dans son giron maternel) est vn viscere vital, & que son corps est vne liqueur amere, faite d'vn sang tres-pur, destiné pour seruir de baume au foye & au sang : qu'il n'est non plus excrement que l'eau du pericarde : & nonobstant que ce viscere ne soit qu'vne membrane, qu'on considere vn peu que la matrice, qui n'est qu'vn sac tissu de fibres comme lui, quelle espece de domination & d'ascendant n'a-t'elle pas sur les autres parties du corps ? & quelles tragedies n'exerce-t'elle pas sur elles ? Aussi l'orifice superieur de l'estomac qui est tout membraneux, & le moins charneux de tout son corps, n'est-il pas surnommé cœur par dignité ? ces parties-là ne se font-elles pas reconnoître comme des parties principales ?

Il étoit necessaire que le foye & le fiel fussent logez en vn même lieu, que leurs œconomies fussent jointes ensemble, & que l'operation du ferment du fiel precedât la sanguification ; parce que comme le foye est vn corps massif sans cauité, qui a bien peu, ou de fort petites veines, où le chyle ne peut pas faire long sejour, il faloit qu'il fust alteré par des dispositions precedentes & successiues, afin de receuoir par le menu en passant par ces rameaux-là, le ferment sanguifiant, qu'il acheue d'inspirer sur le sang (lors qu'il est reserré dans la veine caue) pour sa perfection : & les veines du mesentere sont son estomac & l'officine où il commence à se preparer : car comme la sanguification est vne digestion plus exquise, & vne transmutation plus manifeste que la chylification (qui n'est pas vne transmutation formele comme celle du foye; mais vne dissolution qui conserue encor les proprietez & l'Archée des alimens) outre que le chyle ne reçoit pas la vie qu'il ne soit paruenu à l'excellence du sang : aussi la sanguification ne se pouuoit pas faire commodement dans vn grand & ample vaisseau ; mais en beaucoup de petits, qui par leur multitude puissent tenir lieu d'vne ample capacité contenante, dans laquelle cét Archée fermental puisse atteindre & prendre par le menu le chyle déja changé en vn suc volatile & salé, fait à fait qu'il passe, afin de le transmuer, & lui communiquer son ferment & la vie par son inspiration vitale : mais comme ce chyle est encor indistinctement fort chargé d'excremens qui est l'vrine, il est necessaire qu'il en soit déchargé, afin d'être plus propre à être conuerti en sang.

La separation de l'excrement sereux d'auec le sang (qui a déja été condamné au duodenum comme inepte à la sanguification par le ferment du fiel) commence à se faire & se separer aux veines mesaraiques ; & c'est cette atraction des serositez qui cause la soif naturele : En aprés le ferment des reins acheue d'alterer l'esprit de l'vrine, tant au foye qu'aux enuiron d'icelui.

Cette serosité ne doit pas être cõparée à la serosité du laict qui ne se separe d'auec lui que par la corruption du laict : mais la separation dés serositez d'auec le chyle se fait par vne rectification, où le sang

bien loing de se corrompre est conserué : C'est à dire que c'est le ferment du fiel (qui perfectionne le chyle) qui est le preseruatif du sang, & le corruptif de l'excrement sereux.

C'est donc le ferment acide de l'estomac qui dissoult les viandes en suc, & le ferment du fiel separe le chyle en le salant, pour étre transmué en sang: Il tire aussi l'excrement jaune & liquide(qui donne la teinture à l'vrine) du gros excrement fecal, car le foye qui est deputé à faire le sang ne pourroit pas satisfaire à tant d'offices, à sçauoir à faire le sang, engendrer, & separer les excremens.

L'Excrement fecal differe essentielement de l'aliment mangé, non seulement par vne chaleur putrefiante : mais aussi par des fermens propres, dont ils sont empraints: car l'excrement fecal commence à se coaguler dans le duodenum où il prend la couleur d'vn jaune pâle : De là il décend à l'isleon & se putrefie de plus en plus par l'impression du ferment stercoral des intestins, & change de couleur à mesure qu'il s'éloigne de l'estomac. Aux enfans qui sont à la mamelle, ces excremens-là sont jaunes à cause que leur ferment est languide.

Cét excrement qu'on croit étre bilieux n'est nullement amer : mais d'vne saueur douçâtre & puante comme on peut voir par des histoires rapportées par l'Auteur de quelques vns qui en ont mangé au *Chap. in tit. sextup. diges. aliment. human.*

Le reste du chyle (inepte à la nutrition) parcourant les intestins (aprés que sa partie plus liquide & espurée a été succée par les veines mesaraiques) se pourrit de plus en plus à mesure qu'il décend ; il fait vn excrement liquide & jaune, qui auant qu'il soit auancé en sa putrefaction, il est porté par le mesentere pour étre mélé auec l'vrine qui lui donne sa teinture, pour les fins & vtilitez qu'on peut voir au traité des fievres & du calcul.

C'est sur cét excrement jaune que les écoles ont fondé leur demonstration, que la bile étoit vne des quatre humeurs, croyant que le sang, n'étoit pas vne transmutation du chyle en vn sang vniuoque. Mais elles l'ont consideré comme vn corps artificiel composé de plusieurs adjoins, comme on verra au traité des humeurs.

Si tout ce qui est jaune parmi les excremens étoit de la bile amere, & s'il y en auoit la moindre goutte aux excremens des enfans, les chiens n'en seroient pas si friands, & ne s'amuseroient pas à les lecher & les manger comme ils font, s'ils ne retenoient pas plûtôt quelque saueur du laict qu'ils ont succé.

Tout l'acide de l'estomac qui deuient salé au duodenum, est tiré d'auec l'excrement. Mais s'il demeure quelque chose d'acide aux intestins qui resiste au ferment du fiel, il cause des tranchées de ventre : Car tout ce qui n'a pas été bien dompté à la digestion de l'estomac ne doit pas esperer de receuoir le ferment du fiel, encor qu'il soit teint d'vne couleur jaune : Veu qu'il n'y a rien qui puisse étre dompté à la

seconde ou troisiéme digestion, qui n'ait été soûmis & subjugué à la premiere : Mais tout ce qui est opaque & teint en l'ileon, s'en va en excrement, & acquiert vne saueur putride (accompagnée de quelque douceur) par le moyen du ferment putrefiant & stercoral qui est logé au cœcum ; ni plus ni moins que les fruits aigres deuiennent doux à mesure que la chaleur les meurit.

Sous le premier ferment il y a toûjours de l'heterogeneité, à cause de la diuersité des viandes & de leurs parties differentes, & qu'elles sont plus où moins rebelles au ferment digestif : outre que n'ayant pas été egalement machées, le ferment n'a pas pû les penetrer par tout : Et si le son du pain émeut le ventre, c'est à cause de l'acidité qu'il a contractée.

Le chyle passe par les intestins aux veines mesaraiques partie par imbibition (comme fait l'eau chaude à trauers vne vescie de pourceau) & partie par vn succement simpatique à trauers leurs pores ; qui sont ouuers pendant la vie & fermez aprés la mort.

Les vents ne penetrent pas des intestins dans l'habitude du corps, parce qu'étant d'vne nature seiche ils n'ont pas le pouuoir d'imbiber, & ne sont pas succez des mesaraiques comme les alimens : parce qu'elles ont la vertu d'attirer l'vtile, & laisser le nuisible.

Les vers s'engendrent où le ferment ne peut pas atteindre. C'est pourquoy ils ne se produisent pas au duodenum ni dans l'estomac. Ils ne sont faits que d'vn aliment à demy digeré ; Et les Ascarides qui sont des œufs se forment en l'intestin droit de quelque ordure putride.

On pourroit icy objecter & demander que si le fiel étoit vn viscere si absolument necessaire, pourquoy est-ce que les pigeons n'en ont point ? On répond qu'on n'a pas pris garde que leur parties sont situées à l'enuers, & que le cœur de la colombe est logé en la cauité des quatre lobes du foye en sorte que la partie gibbeuse qui aux autres animaux est en haut, regarde en bas, aux pigeons : & qu'ils ont du fiel aussi bien que les autres animaux, nonobstant qu'il ne soit pas amer.

Le sang au mesantere est encor imparfait & n'est pas encor fibreux : Ce qui fait qu'en la dissenterie il ne se coagule point.

Si le fiel n'étoit qu'vn excrement, & qu'il ne seruît qu'à netoyer les immondices des intestins. Il semble que le diuin Pere de la nature qui a voulu exempter les oyseaux de l'vrine, des reins & de la vescie, afin qu'ils soient moins pesans & qu'il puissent mieux voler à leur aise, deuoit bien plûtôt permettre que cette bile s'écoulât auec leur mols excremens, que de la contraindre dans vne vescie qui ne peut étré qu'en surcharge au noble viscere du foye, & faire vn contrepoids à leur agilité.

Cette cole jaune, verde & amere qu'on vomit quelquefois n'est qu'vn excrement abandonné & rejetté du fiel. La jaunisse n'est pas vne effusion de bile dans l'habitude du corps : Mais c'est vn transport du jaune excrement liquide, qui au lieu de passer

par le ventre, ou par les vrines, qui sont les voyes ordinaires, est entré dans les veines par quelque erreur : ou parce que le même excrement jaune retenu par quelque desordre, contrarie l'action fermentale du fiel.

Il arriue souuent que la tristesse donne naissance, ou fomente la jaunisse, parce qu'elle trouble la premiere & seconde digestion du fiel.

La premiere digestion s'accomplit au cœur & dans son Aorte, où le sang grossier de la veine caue est elaboré, deuient jaune & totalement volatile.

La cinquiéme digestion transmuë le sang arteriel en esprit vital, comme on peut voir au traité de l'esprit de vie.

Le sang des veines ne doit pas encor étre pris pour vn parfait sang vital, nonobstant qu'il ait acquis vn degré plus parfait qu'il n'auoit au dessous du mesentere, lors qu'il est vne fois paruenu au dessus d'icelui; mais ce sang est la matiere & la masse mumiale dont est fait le sang arteriel & l'esprit vital : car si le sang de la veine caue étoit déja illustré d'vn esprit naturel engendré au foye, l'oreille droite du cœur auroit été faite en vain, qui ne trauaille incessamment à autre fin qu'à tirer quelque portion d'esprits de son ventricule gauche à trauers du septum, pour en inspirer vn peu au sang veneux de la veine caue proche du cœur, & lui donner quelque commencement de vie. Et comme l'oreille gauche est accompagnée d'vn tronc notable d'arteres, aussi l'attraction en est beaucoup plus forte.

Le sang des veines doit étre prié & dépoüillé des serositez qui l'accompagnent auant qu'étre digne d'aspirer & étre admis en esprit de vie, qui est vnique en toute l'œconomie du corps, nonobstant qu'il ait diuers offices, comme on verra en son traité.

Le sang des veines est répandu dans l'espace vuide des muscles pour les remplir de chair : mais il n'est pas si propre à nourrir les visceres & les fibres. Aussi vn malade qui a été fort extenué par vne longue maladie, quoy qu'aprés l'adolescence, il reprend aisement son embompoint, lors qu'il reuient en santé : ce que ne fait pas celui qui est emmaigri par le vice de quelque viscere, d'où vient la difficulté de guerir l'Ithysie & les vlceres des intestins; au lieu que les autres vlceres externes beaucoup plus malins se guerissent par des remedes donnez par la bouche, encor qu'ils soient beaucoup plus éloignez d'icelle que les internes, à cause que les visceres & les membranes se nourrissent plus du sang arteriel que du sang veneux.

Comme le diuin Createur à donné certain terme prefixe à la vie : aussi toutes les parties spermatiques qui se nourrissent du sang vital, ne croissent que iusqu'à certaine quantité & certain temps limité : mais les chairs des muscles qui ne se nourrissent que de sang veneux, croissent en tout temps, iusqu'à faire quelquefois des excessiues & immoderées grosseurs. De même les os fracturez se consolident en tous âges : mais si tôt que les visceres cessent de croître, les fibres sperma

ſpermatiques qui ſont de la premiere conſtitution ne croiſſent plus.

Il ne s'engendre point d'excrement en la quatriéme, ni cinquiéme digeſtion: & s'il s'y en rencontre, ils y ſont portez d'ailleurs, ou engendrez par quelque déreglement & cauſent d'abord du trouble & de la confuſion.

La ſixiéme digeſtion s'acheue en chaque partie qui font chacune leur cuiſine ſous la direction de leur eſprit inné: & comme il ſuruient diuerſes diſpoſitions ſous ladite digeſtion: auſſi ne font-elles pas toûjours exemptes d'erreur. Et les maladies qu'on attribue aux quatre humeurs imaginaires, procedent pour la pluſpart des alterations qui ſuruiennent au ſang par des diuerſes diſpoſitions qui s'entreſuiuent pendant la tranſmutation, & l'aſſimilation de celui aux parties ſimilaires.

Les Ecoles diuiſent ces tranſmutations en quatre diſpoſitions ſuccedentes: & comme ſi elles n'étoient aucunement ſubiectes à erreur, ni à ſe vicier, elles n'ont point fait de mention des maladies qui y auroient dû être attribuées: elles veulent que lors que le ſang tombe de l'extremité des veines deuienne mucilagineux. 2. Qu'il ſoit répandu comme vne roſée par les eſpaces vuides des chairs. 3. Qu'il ſoit apposé, & finalement agglutiné & aſſimilé aux parties.

Mais premierement le ſang ne blanchit pas à l'extremité des veines: car ces extremitez là n'ont point de puiſſance differente à celle de leur canal anterieur, & la veine, n'eſt pas la cuiſine des parties, quoy qu'elle contienne leur aliment preparé: mais elles ont chacune leur eſtomac interieur, & l'aliment n'eſt pas alteré, qu'il ne leur ſoit en méme temps apposé, & tranſmué par leur propre ferment: car il y a tout autant de fermens qu'il y a de digeſtions, qui ont de l'horreur pour tous les fermens étrangers qui ſe mélent auec eux. 2. Ce qui étoit auparauant mucilage, ne peut pas être répandu en forme de roſée puis qu'il ſe deſeiche de plus en plus. 3. Cette roſée n'eſt point aſſimilée aux parties ſolides que pédant qu'elles croiſſent: Aprés quoy leur aliment eſt ſeulement adapté & digeré, & exhalé par inſenſible tranſpiration ſans laiſſer aucun reſidu.

Les veines auſſi entant qu'elles ſont de la premiere conſtitution ſe nourriſſent du ſang arteriel: c'eſt pourquoy les arteres les accompagnent ordinairement.

Il y a vn ſac à la fin de l'iſſeon, nommé cœcum, où le ferment ſtercoral eſt logé: mais comme il n'exerce pas vne œuure de nutrition, mais plutôt de corruption: Auſſi ne doit-elle pas être au nombre des digeſtions puis qu'elle n'eſt pas vitale.

CHAPITRE III.

Le Pylore eſt le Recteur de la digeſtion & de toute l'œconomie ſtomachique.

PEndant la ſanté le pylore ſe doit fermer ſi exactement aprés les repas moderez, que rien n'en puiſſe

ſortir que la digeſtion ne ſoit acheuée. Aprés quoy il s'ouure comme étant naturelement inſtruit de tout ce qui ſe doit faire en l'eſtomac en qualité de moderateur de la digeſtion : mais s'il demeure ferme plus long-temps qu'il ne fait beſoin, les alimens qui ſont déja ſuffiſamment digerez ſe peruertiſſent (par l'exceſſiue impreſſion du ferment digeſtif, qui ne ceſſe de les alterer par ſon inſpiration continuele) D'où n'aiſſent pluſieurs ſortes de maux tant en l'eſtomac, qu'aux parties circonuoiſines. Si le pylore ne ſe ferme pas exactement la partie la plus aqueuſe comme le boire diſtille (tout indigeſte qu'il eſt) goutte à goutte (comme il arriue à la pluſpart des beuueurs) qui n'étant pas ſuffiſamment preparés à receuoir le ferment du fiel, qui eſt continuelement inſpiré au duodenum, eſt changée en vne ſubſtance étrangere, qui étant portée dans les veines cauſe diuerſes maladies comme des tremblemens, des palpitations de cœur, des defaillances, des fiévres aiguës, des douleurs aux jointures, &c. Ainſi l'acidité du vin accompagné de ſon eſprit qui n'a pas été deuëment corrigé en la premiere digeſtion, deuient ennemi des veines, & fait ſouuent degenerer auec luy leur propre aliment, en ſorte que cét hoſte étranger engendre des maladies extraordinaires. Si le chile deuëment digeré tombe de l'eſtomac au duodenum, & qu'en méme temps on vienne à manger, le pylore ſe doit fermer d'abord : mais ſi on ſe charge de nouueaux alimens auant la parfaite coction des alimens precedens, & auant que le chile ſoit ſorti de l'eſtomac, cette partie du chile retenuë, deuient acide plus qu'elle ne doit, & eſt capable de corrompre tout ce qu'on a pris de nouueau, qui eſt ſouuent rejetté du pylore auant la parfaite digeſtion. Il cauſe l'hoquet, des tranchées de ventre, des diarrhées, &c. Car ſoit que cette erreur procede de là, ou qu'elle vienne de quelque autre deſordre ou d'indignation du pylore, il en arriue beaucoup d'incommodités.

Il eſt conſtant que le pylore ſe doit fermer, d'abord que l'aliment nouueau eſt ſuruénu, autrement les viandes cruës paſſeroient auec le chile, & on én verroit toûjours quelque portion parmi les excremens comme on fait à la lienterie, & à la cœliaque, ce qui arriue auſſi quelquefois aux enfans qui ont le pylore debile. Ceux qui ſont foibles d'eſtomac vomiſſent ſouuent le matin des matieres aigres auec quelque portion des viandes du ſouper precedent.

On ne vomit jamais que le pylore ne ſoit fermé : autrement s'il étoit ouuert il ſe déchargeroit bien plus commodement & conuenablement par en bas.

Le vomiſſement ſe fait lors que le pylore fermé ſe releue & renuerſe contremont.

Il y a de deux ſortes de vomiſſemens : l'vn ſe fait par le propre blas du pylore, & par vn mouuement legitime & naturel. Alors ce mouuement eſt indolent, & au premier vomiſſement tout ce qui doit étre expulsé eſt rejetté tout d'vn coup. L'Autre ſe fait par imitation, & par des vomiſſemens reïterez par leſquels on

rend

rend diuerses matieres jaunes, verdâtres, vitellines, jaunâtres, & semblables à de l'huile qu'on croit étre de la bile, parce qu'elles sont ameres. En ce mal-cy le pylore s'ouure entre chaque vomissement, & attire ce qui se rencontre au Ieiunum & autres parties voisines, comme s'il vouloit relauer & netoyer quelque mauuaise impression qu'il a conçû : ces excremens sont amers, parce qu'ils sont degenerez ; & qu'ils ont souffert diuerses recharges du ferment du fiel, & ont été corrompus & conuertis en excremens par le dereglement dudit ferment,& par l'indignation du pylore.

Toute faculté & principalement la motiue extrauague aisément, tant par l'incitation de quelque cause contingente que par vne espece de manie : car ces facultez assises en l'esprit des parties, ont leurs monarchies propres qui ne dependent point de la volonté : & tout ainsi que la matrice irritée,monte, décend, se precipite, & se contorne à droit & à gauche comme vne extrauagante, & qu'elle étrangle, bourelle, & donne la gehenne & la conuulsion à des parties particulieres comme vne furibonde : de même en fait le pylore lors qu'il est vne fois dereglé par quelque erreur interne, ou irrité par des causes externes & occasioneles, comme par des vomitifs solutifs & autres ordures veneneuses, & exerce des operations semblables aux influences des astres.

Le pylore est quelquefois si obstiné en sa clôture, qu'on vomit des viandes qu'il y auoit trois iours qu'on auoit mangé ; qui est vne preuue assez conuainquante qu'il n'est pas seulement le portier de l'estomac ; mais qu'il est aussi le moderateur de la premiere digestion, & le recteur qui gouuerne aussi & commande tout le long des intestins.

Il ne se ferme pas par vn muscle comme fait la vessie & l'intestin droit, ni par vne contraction de fibres, comme il se fait en la crampe & aux tranchées : mais il se ferme & s'ouure par vn mouuement qui ne depend point de la volonté, comme fait la matrice au temps de la conception, selon les necessitez de l'estomac.

L'orifice superieur de l'estomac de ceux qui se portent bien étant vne fois fermé aprés le repas, s'ouure facilement pour faire passage au boire ou à quelque bolus ou morceau (nonobstant qu'il puisse à grand peine laisser sortir la moindre chose par son orifice superieur) quoy qu'aux malades & à ceux qui ont langui par vne longue abstinence, il ne s'ouure pas sans douleur & sans inquietude, parce que cette clôture procede d'vne indisposition ; mais la clôture du pylore qui prouient d'vne cause morbide, est bien plus opiniâtre que celle de l'orifice superieur. Le pylore ne montre-t'il pas vne puissance fort absoluë, lors que malgré l'effort de l'expultrice ou de la retentrice, il ne se veut pas fermer ni ouurir, comme il arriue aux flux de ventre dereglez & aux constipations obstinées. Méme il se trouue souuent à l'ouuerture des cadaures vne certaine liqueur fatide & cadauereuse en l'estomac engendrée par vne indignation

dignation du pylore qui la causé la mort au malade qui auroit peut-étre jetté dans les intestins & retenu en iceux sans vn dommage notable si le pylore n'auoit pas été si obstiné en sa clôture. Aussi ceux qui ont fait débauche, ont souuent des vertiges le lendemain matin nonobstant que l'estomac se soit déchargé de ses alimens : ce qui procede de ce que le pylore est entr'ouuert & enduit de quelque ordure. de cëtte nature là qui se passe aprés auoir déjeuné, & à mesure que ces execremens s'écoulent le pylore se ferme.

Les Medecins ordonnent de cōmencer le repas par les choses les plus tendres & faciles à digerer, & de finir par les plus dures, comme si ce qu'on mange ne se méloit pas egalement dans l'estomac, mais que lesdits alimens soient separez en des couches differentes de la maniere qu'on les a mangées, & comme si le pylore s'ouuroit en diuers temps & obseruoit le méme ordre en relâchant le chile qu'on a tenu pour prendre les alimens.

L'Ouuerture & la clôture de l'orifice superieur ne gouuerne pas la digestion ni l'appetit, puisque nous ne laissons pas d'aualer aussi bien quand nous sommes saouls qu'auparauant : ce qui fait voir clairement que cét orifice ne se ferme pas à cause de la satieté, ni ne s'ouure pas toûjours à cause de l'appetit: car souuent on ne laisse pas de faire des rots à jeun, & lors que l'estomac est vuide. Et le bruit que font les rots denote assez que l'estomac est fermé, autrement ils n'en feroient point.

C'est vne erreur de dire que l'indigence du sang nous cause la faim & la soif, entant que les rameaux de l'habitude du corps succent les veines moienes, les moienes le gros tronc, & le tronc les veines du mesentere, & celles du mesentere les stomachiques. Et ainsi l'estomac n'auroit jamais faim ni soif pour lui, mais par accident à cause des veines : ce fondement étant posé il s'ensuiuroit que ceux qui n'ont point les veines vuides n'auroient jamais appetit, & le sang ne deuroit pas manquer pendant les fiéures puisque lés febricitans n'ont point d'appetit.

Les Ecoles de Medecine ont ignoré que l'appetit soit inspiré de la rate dans l'estomac, & que la rate connoit ce qu'il faut faire dans iceluy comme la princesse de la digestion, & que le pylore l'assiste en qualité de recteur & d'executeur. Pour la soif on peut aisement connoître qu'elle n'est pas necessairement causée par vn manquement d'humidité ; si on veut prendre la peine d'obseruer qu'il y a des febricitans qui sont prodigieusement alterez, qui vomissent trois fois plus qu'ils n'ont pas bû, & qui ont l'abdomen enflé & rempli d'humidité: Mais elle procede de ce que la cause des fiévres s'alkalise : & nonobstant que l'estomac abonde en humidité, neantmoins elle ne va pas jusqu'à cét alkali que la nature desireroit de resoudre.

De méme les choses salées & épicées alterent ni plus, ni moins que ces putrides alkalis quoy qu'ils nagent dans l'humidité: parce qu'ils resistent au ferment de la rate, au lieu que les acides qui ont plus de conuenance auec lui desalterent.

Pour conclusion il paroit que l'office du pylore est plus releué en dignité que celui de l'orifice superieur, & que si le pylore & le fiel ne sont pas d'intelligence il en naît des diarrhées, des tranchées, des dissenteries, des hemorroïdes, & autres maladies de l'abdomen.

CHAPITRE IV.

Il est necessaire que les qualitez de la vie moienne des transmuables demeurent encor au transmuë, aprés leurs transmutatiõs, elles donnent souuent occasion aux maladies, & seruent de remedes à leur guerison.

PAracelse a bien fait mention de la vie moienne : mais il ne l'a pas sçeu deuëment appliquer : ni pensé à donner raison de ce qu'aprés les parfaites transmutations des alimens, il demeuroit encor des saueurs & des gousts insignes au transmué : & nonobstant que l'accident changeast de sujet : neantmoins que les proprietez qui étoiét auparauant aux transmuables persistoient encor au transmué formel, quoy que la forme d'inhesion & la matiere du premier sujet, soit entierement détruites, c'est ce qu'on n'a pas encor ouï dire aux Ecoles jusques à aujourd'hui.

Cette vie moienne demeure en l'esprit Archeal aprés qu'il est transmué, ni plus ni moins que fait la forme de l'os aprés la mort de l'homme : car encor qu'il y ait vne vertu fermentale dans l'estomac qui dissoult les alimens & autres choses ingerées, & que ces choses dissoutes soient exactement transmuées dans les autres cuisines : pourtant cette transmutation ne se peut pas faire si parfaitement dans les digestions, n'y en l'assimilation des parties, qu'elles ne retiennent encor quelques qualitez emousées de la vie moiene : par laquelle necessité les alimens vsités en chaque climats, impriment aux parties solides des proprietez étrangeres par exemple les pourceaux qu'on nourrit proche de la mer & qui mangent des poissons à coquille & autres, ont le goût de la graisse de poissons. Le beure des vaches à qui on fait manger des aulx, sent l'ail: les griues qui mangent des grains de geneure, ont le goût du geneure: Les lapins qui mangent des choux ont le goût des choux, &c.

Il est donc absolument necessaire que les qualitez de la vie moiene demeurent encor aux transmuez. Autrement on ne pourroit point pretendre d'vtilité de la puissance des remedes, ni que les alimens, &c. puissent seruir d'occasion aux maladies, veu qu'il n'y a rien qui puisse plus heureusement operer pour les guerisons, que ce qui par sa transmutation entre bien auant dans nostre interieur, pour pouuoir étre joint & vni à ce qui doit étre gueri. Ne void on pas que le grain meurt en terre, pour renaître en sa vie moiene, & exciter des nouuelles generations ? De méme aux alimens, encor que leur forme precedente

cedente soit entierement détruite, les proprietez actiues de la vie moyene & anterieure, demeurent encor en la seconde & troisiéme transmutation de l'engendré ; neãtmoins elles s'affoiblissent petit à petit sous l'ascendent de l'esprit digestif.

Ces restats de la vie moyene des alimens introduits au constitut alimenté, sont les chardons, & les épines, que la terre deuoit produire aprés la preuarication : car à le prendre autrement les chardons & les épines, étoient des creatures déja formées (auant la chûte de nos premiers parens) pour l'vsage & l'ornement du monde, aussi bien que les autres plantes.

Les poissons qui viuent de l'eau salée de la mer, ont la chair douce : parce que ce n'étoit pas l'eau qui deuoit produire les chardons & les épines : & si ceux qui habitent dans la bouë sentent le marais, ce n'est pas de l'eau qu'ils tirent ce goût ni ces épines là : mais c'est de la terre qui les deuoit produire aprés le peché.

Auant le peché d'Adam nos facultez digestiues n'auroient pas seulement transmué parfaitement les alimens comme elles font aujourd'hui ? mais toutes les proprietez de la vie moyene auroient été entierement absorbées, & soumises à l'empire de l'esprit digestif & vital : qui eût été comme leur souuerain : car l'ame intellectuele, qui n'étoit pas encor liée à la sensitiue étoit immortelle, & sa vie & le corps qui étoit son domicile étoient impassibles, comme on peut voir chez l'Autheur au traité *De vita longa*. Outre que il n'y auoit point d'alteration (dans le paradis terrestre) ni de changement : & par consequent la mort n'y auoit point de lieu. L'arbre de science du bien & du mal étoit le seul, qui auoit la faculté de pouuoir imprimer à l'esprit vital de l'homme la dualité du bien & du mal. Voilà comme cette pomme de discorde, ouurit la porte aux altérations, au changement & à la mort, & nous a fait du depuis ressentir sa tyrannie par les chardons & les épines.

Les alimens introduisent tous les iours chez nous tout autant de proprietez étrangeres, qu'il y a de sortes d'odeurs & de saueurs differentes & specifiques dans les choses qui sont tout autant de fermens étrangers ; qui nous incommodent par leurs alterations : car il ne suruient point de generation, qu'elle ne soit au prealable suscitée par vne precedente disposition en la matiere : & cette sorte de ferment altere l'odeur & la saueur naturele des choses, & tire insensiblement l'esprit Archeel à son obeïssance, qui se laisse aller à ses illusions.

Enfin ces reliquats de puissance de la vie moyene, qui sont demeurez tant dans les sucs alimentaires, qu'aux excremens, sont presque le principe occasionel de toutes les maladies, & sont nos chardons & nos épines : car les saueurs & les odeurs, engendrent au corps seminal l'appetit, l'auersion, ou la neutralité : l'emotion de cét appetit depeint aussi bien l'image en l'Archée qu'il fait au fœtus d'vne

d'vne femme enceinte : laquelle image eſt l'eſſence inuiſible des ſemences, qui excite à l'amour & à l'amiable reception, ou à l'auerſion & à la repulſion : & l'odeur neutre ſert à l'état & au repos.

Si donc les ſaueurs de la vie moyene, demeurent encor aux choſes tranſmuées, c'eſt vne niaiſerie de vouloir peſer les puiſſances, & eſſences des choſes, par les huits goûts materiels & non pas par les goûts ſpecifiques.

La vie moyene eſt dite moyene, parce qu'elle tient le milieu entre la premiere & la derniere.

La vie premiere giſt en l'eſprit de la ſemẽce, lors qu'eſtant receuë dãs ſa matrice elle cõmence à ſe reſueiller & agir. Et quãd elle eſt vne fois paruenuë à certaine maturité (cõme quand elle a pris corps, chair, & os ſelon que l'eſpece le requiert) Il iouit alors de la viё moyene, car c'eſt de l'eſprit ſeminal, comme du moderateur de la vie que ladite vie prend ſes meſures. Donc la premiere vie eſt dans les ſemences : En l'embrion reſide la vie moyene : Et la derniere ſuit l'entiere perfection du conſtitut laquelle encore qu'elle ſoit la vie derniere des choſes, elle eſt pourtant moyene en l'eſprit ſeminal, puis que la vie premiere de la choſe commence auec la derniere des ſemences. Encor qu'il ſemble que les ſemences des plantes commencent leur vie lors qu'elles ſenflent, s'ouurent & germent en la terre; Pourtant elles meurent plûtôt alors en leur derniere vie afin de renaître en la premiere, de la choſe qu'elles pretendent de conſtituer : donc la premiere vie du fruit eſt la derniere de la ſemence qui la produit. En la vie moyene les herbes, les racines, les troncs & les branches prennent accroiſſement : & les fruits les menacent du periode de la derniere. Laquelle doit neceſſairement mourir aux choſes : ſi on pretend quelque vtilité des alimens, & des medicamens : exceptez les zenectons & autres applications exterieures, qui operent en maniere d'influences.

La vie derniere des choſes doit faire vne retroceſſion, afin que la choſe qui étoit conioínte auec l'eſprit ſeminal, puiſſe expliquer ſes vertus dans vn nouueau ſuc, en quittant le nom & la proprieté de la vie derniere, pour reſuſciter en la moyene.

Cette mort pourtant n'eſt pas vne extinction de la choſe, ni vne veritable mort : Mais plûtôt vne tranſmutation comme l'exemple ſuiuant le pourra faire comprendre. Que l'on frotte des verruës de la pulpe interne d'vne pomme qu'on aura partagée en deux, ſi long-temps que la pomme commence à s'échauffer, & aprés auoir rejoint & attaché ces deux moitiés auec du filet, qu'on laiſſe pourrir cette pomme. La pomme étant pourrie, les verruës qu'elle aura touchées diſparoîtront. Parce que la derniere vie de la pomme, à laquelle l'impreſſion des verruës a été conjointe, perit auec celles des verruës, ſans qu'il ſoit neceſſaire d'y auoir ni foy ni confiance. Que ſi cette pome vient à être mangée de quelque rats, pourceaux, &c.

les verruës ne s'en iront point:parce que l'estomac de ces animaux là, conseruent en quelque façon la vie derniere de la pomme, en vne retrocession de vie moiene de laquelle l'Archée de l'animal s'empare : mais en l'extinction de la vie derniere de la pomme qui se fait par putrefaction, cette vie ne se releue point, ni ne retourne point en arriere ; ni la vie moiene non plus n'y est pas conseruée : Tellement que toutes les verruës quoy qu'absentes & éloignées, perissent par vne action sympatique, auec l'extinction de la derniere vie de la pomme : & le symbôle de cette sympathie consiste, en ce que la pulpe de la pomme represente comme le boulet de son rameau, de méme que les verruës sont comme des potirons à la partie où elles sont: car l'impression des verruës transferée, & seelée en la pomme qui symbolise auec lesdites verruës, perit ; & les verruës aussi, auec la derniere mort de la pomme qui en porte l'impression : car les écoulemens & euaporations, ne symbolisent pas moins auec le corps d'où elles partent, que fait le ton auec vn autre instrument de musique, éloigné de celui qu'on jouë, auquel on void resaillir les cordes ou l'anneau qu'on y pend, & retentir tous deux d'vn méme son. C'est pourquoy la verruë se tabefie & se seiche (sans superstition) en sa derniere vie par vne espece de tristesse, & de ressentiment de la perte, ou de la mort de son euaporation qui a été imprimée à la pomme : parce que la pomme est comme vn boulet de la premiere intention de nature, & par consequent elle est plus forte en action & attraction que la verruë, qui n'est pas formée par cette premiere intention, ni n'a pas ses racines attachées entierement à l'Archée.

Pour reuenir à nôtre premier discours, nous dirons encor vne fois qu'au jardin d'Eden nôtre Archée pouuoit aisement subjuguer tous les esprits, tant des alimens que des venins, & les tourner en nourriture, sans peine ni reaction quelconque : & par consequent, il ne lui étoit pas difficile de surmonter toutes les impressions de la vie moiene, parce que nôtre Archée étoit regi & gouuerné par l'ame immortelle, & par consequent il étoit impassible : car Dieu n'a pas fait la mort, ni le medicament d'extermination, cela veut dire les venins) qui n'ont pas été creez en terre pour l'homme, puis qu'il étoit doüé de l'immortalité.

Mais d'abord qu'il fut chasfé du paradis en terre, & que son integrité fut corrompuë : ce qui n'étoit pas venin deuint venin, & la terre commença à produire des chardons & des épines : cela veut dire qu'encor que nôtre Archée s'assujetisse celui des alimens, & qu'il s'en rende le maître : neantmoins les proprietez étrangeres de la vie moiene, ne laissent pas de demeurer encor dedans nous, & il n'y a que leur derniere vie qui meure : qui fait que les estomacs debiles ressentent plus de pesanteur sur la fin de la digestion, que d'abord aprés le repas : comme si nôtre Archée étoit indigné par vn ressouuenir de la perte qu'il auoit

fait

fait de sa premiere dignité.

Les vertus des choses ne consistent pas donc en leur dernier vie: Mais en la moyene : autrement les Medecins se seruiroient inutilement (pour leurs malades) des plantes & autres remedes, lors qu'aprés leur cueillette elles sont destituées de leur forme vitale, qui est leur derniere vie. Ne void-on pas souuent que les odeurs de ce que la nourrice a pris, subsiste encor, & se fait resentir en l'vrine de l'enfant qu'elle alaicte? Ce qui fait qu'on ordonne aux nourrices ce qu'on veut qui opere aux enfans; & nonobstant que les Ecoles soient conuaincuës de cette verité, elles ne veüillent pas que le même accident qui étoit auparauant au corrompu demeure encor en l'engendré. Mais plûtôt que tous les accidens se doiuent renouueler en chaque point de Physique, de mouuement & d'alteration, comme dans le moment & l'instant de l'vn & de l'autre : Comme s'il étoit necessaire que la matiere de generation se dépoüillât entierement de tous les accidens de son premier être, sans qu'il y puisse rester aucune disposition precedente, & comme si la corruption, & la priuation deuoient toûjours preceder chaque generation.

Les Ecoles n'ont pas pris garde que quoy qu'elles n'ayēt generalement fait mention que de la seule corruption : qu'il y a pourtant diuerses sortes de destructions. Il y a des choses, qui de la vie derniere retournent à la premiere : comme celles qui sont engendrées des semences : D'autres qui retournent à la vie moyene: Les autres ne retournent ni à l'vne ni à l'autre; Mais elles attendent leur derniere resolution, afin de passer (de leur fin) à vne nouuele generation seminale: Et si-tôt qu'elles ont époussés cette nouuele semence, elles resuscitent (par le moyen d'vn ferment fracide) par vne premiere vie. Telles sont les choses qui meurent & perissent par le feu, ou par vn venin vital. Ainsi la pomme qui se pourrit de soy, & les autres cadaures sont conuertis en suc lessas, puis en herbes, où elles produisent des vers.

Les Ecoles ont si mal entendu les principes de nature, qu'elles ont crû que tous les accidens dependoient immediatement, & originairement de la forme totale de chose : Comme si la forme qui suruient au point de generation, possedoit tous les caracteres de sa semence & qu'elles les distribuât aux choses auant qu'elle y fût introduitte. Que si les proprietez dispositiues sont enuoyées à l'Archée par la forme du geniteur (certes les supposez different de tout l'indiuidu) & par ainsi ils ne conuiendront pas à la forme de l'engendré.

Les Ecoles ont aussi negligé les proprietez des semences, & des esprits seminaux, & les operations des formes subordonnées. Elles n'ont pas sçeu que depuis le commencement de generation, iusqu'à la fin de l'engendré, il n'y auoit qu'vn même flux de semence, qui n'ateint, ni ne touche aucunement la forme des engendrez. C'est donc dans la vie moyenne de l'Archée que

que les puiſſances des ſemences ſont ſelées, qui s'éleuent inſenſiblement à la vie, & s'étendent, & ſe ſouſmetent ſous la forme de la choſe viuante. C'eſt pourquoy c'eſt vne erreur de croire, qu'il ne demeure aucun accident (en l'engendré de ceux qui étoient auparauant en la ſemence, qu'elles diſent mal à propos) corrompuës. Pareillement que la procreation de tous les accidens, prouient de la forme de la choſe: comme ſi on diſoit que toutes les proprietez des hommes, & tant de differentes inclinations qui prennent naiſſance de la ſimple ame immortele. Que ſi on aſſocie les Aſtres auec ladite forme, pour aider à la production deſdites proprietez par leurs inclinations: Cette aide mandiée de ſi loing, defallira en chemin auant qu'elle y ſoit paruenuë. Et qu'elle apparence y a-t'il, que toutes les proprietez & efficaces des ſemences, ſortent de la forme de la choſe vitale, qui vient ſeulement aprés que les ſemences ont pouſſé leurs productions.

Les metaux ne poſſedent pas moins leurs trois vies que les autres creatures. La premiere vie de la ſemence metallique eſt preſque inconuë aux hommes. Et lors que ſon eſprit (reuêtu de la liqueur nommée bur, qui paroît tantôt blanche, tantôt verde, tantôt en forme de ſavon, comme il s'en trouue quelquefois d'enfermée dans des cailloux, &c.) a commencé d'empreindre & engroſſir le ſoulfre de l'eau; cette vie eſt la vie moyene. Et la derniere c'eſt lors que le metal eſt endurci.

Pour retourner à nôtre vie moyene, nous auons dit au traité des elemens, que les Modernes faiſoient quatre ou cinq claſſes de qualitez. Les premieres étoient le chaud, le froid, &c. Les ſecondes le leger, le graue, le mol, &c. l'amer, le doux, &c. Les troiſiémes étoient comme les ſaueurs, & odeurs ſpecifiques au girofle, à la canele, &c. Les quatriémes comme les veneneuſes au venin, les laxatifs aux ſolutifs, la vertu de l'Aîmant d'attirer le fer, &c.

Pour les trois premieres elles agiſſent corporellement & ſuperficielement par la vertu des ſemences, & à grande peine penetrent-elles les autres corps, & encor moins ſe mélent elles radicalement auec eux c'eſt pourquoy elles ſont tranſmuées par nôtre Archée ou eſprit digeſtif: Telement que nonobſtant qu'elles portent encor auec elles vne proprieté obſcure de leur vie moyene aprés la tranſmutation de leur étre, ils ſont pourtant ſubjuguez par nôtre Archée, & receus auec eux en leurs domiciles.

Il y a pluſieurs choſes qui nonobſtant que pendant leur tranſmutation elles ne peuuent pas bien s'accommoder auec nôtre Archée, à cauſe de quelque choſe de facheux d'incommode, & de repugnant, qui ne ſe peut pas bien dompter. Elles ſont neantmoins incorporées en nous auec cette contagion dont ils ſe dépoüillent ſi difficilement. Et ſi

ſi elles ne ſont pas vaincuës dans le temps qu'elles s'incorporent; elles ſont rejetées (aprés nous auoir imprimé leur mauuaiſe qualité) & delaiſſez de l'Archée, en ſuite dequoy, elles degenerent en excremens, qui ſeruent d'occaſions à beaucoup de maladies, qui ſont excitées par l'émotion, & l'indignation de l'Archée.

Mais les proprietez de la quatriéme claſſe comme les veneneuſes qui ſont mieux formeles que les autres, & qui comme des étincelles lumineuſes de leurs formes, ont la puiſſance de penetrer l'Archée par toute ſa lumiere & ſa vie auſſi bien que par toute la forme des parties,

Les venins ſont comme de petits feux formels (animez ou non animez c'eſt tout vn) parce qu'ils agiſſent par vne certaine licence formele, par laquelle il ſe penetrent, & s'inſinuent à l'inſtant au poinct de connexité, & font ce qui leur a été ordonné de faire par le Tout-puiſſant.

Il reſte à conſiderer comment ils tuent ſi facilement. 1. A ſçauoir s'ils tranſmuent nôtre vie en la leur. 2. S'ils mettent nôtre Archée en furie, & qu'en ſe rependant par tout il ſe perde comme vn extrauagant. 3. Ou s'ils mortifient ou cauſent la mort, en éteignant la vie de nôtre Archée. 4. S'ils compriment & oppreſſent nôtre Archée ſous eux, par leur exaltation virulente. 5. Si la morſure d'vn enragé, portoit en la ſaliue certaine impreſſion de la phantaiſie de l'enragé, qui conuertiſſe la nôtre en ſoy, comme ſon propre patient, & qui conſecutiuement, ſe formât vne propre, & lumineuſe proprieté, qui ſuſcitât l'hydrophobie: ou ſi nôtre Archée ſe fabriquoit volontairement & de ſoy cette image virulente.

Premierement il faut ſçauoir qu'aux actions de cette nature là, qui ſont lumineuſes, il ſe fait vne connexion d'vnité au poinct & à l'aſſemblage de la cauſe occaſionele auec l'efficiente de nôtre Archée: parce qu'elles ſe penetrent comme feroient deux lumieres, & s'vniſſent radicalement, ſans autre diſtinction, que celle qui eſt priſe des termes relatifs. Et ce que nous diſons du venin enragé externe, doit ſeruir de iugement pour le cancer & autres ſemblables. Car la lumiere formele & virulente, qui prend naiſſance en nôtre vie, eſt viuante. Telement que tout ainſi que l'Archée enragé, prend & reçoit fermentalement ſa contagion du dehors. De méme cét Archée errant (au chancre ou noli-me tangere) eſt tranſplanté, & tourné en fureur, par laquelle il bourele cruelement la partie qu'il occupe.

Si ces venins ſont portez du dehors en dedans par quelque accident externe, ou qu'ils ſoient ſuſcitez du dedans; (ce qui les fait differer en quelque façon, quant au principe commençant) pourtant ils ne different que ſelon les proprietez & actiuitez ſpecifiques à chaque venin: Car il y en a qui ſe dilatent d'abord par tout, & tuent à l'inſtant: Il y en a d'autres qui n'exercent leur furie que topiquement;

quement; car encor qu'ils penetrent selon la nature des venins, ils se dilatent seulement selon qu'il leur a été naturelement prescrit. Voila l'action immediate des formes, dans les formes, par la penetration de l'vnition fermentale, auec nôtre transmutation; Et par ainsi il ne se suscite point de nouueau venin en l'Archée, afin de se former du venin (comme il se fait aux fievres ou la matiere occasionele émeut nôtre Archée, & le met en furie) non pas à forger des nouueles matieres occasioneles febriles: Mais des nuës idées de fureur,dediées à chasser celle qu'il s'est depeinte en la propre substance de soy-même. Et les lumieres formeles des venins, penetrent la lumiere vitale en changeant efficiemment, & puissemment, à cause du venin occasionel present qui lui à été inseré, & qui penetre radicalement nôtre vie moyenne, & la pousse en sa derniere, par la premiere vie des venins.

Il y a pourtant des venins fermentaux qui nous perdent non pas tant par la force de leur feu luminaire, & par vne proprieté formele, que par vn certain ferment en quelque façon odorable, ce qui fait voir que les venins agissent diuersement en nous,& qu'vne seule vie est sujette à beaucoup de differens ennemis, & ses sortes de fermens approchent mieux d'vne nature corporelle que les autres. Par exemple si on alume vne méche soulfrée, & qu'on la mette par le trou du bondon dans vn grand tonneau qui ne soit point infecté de quelque mauuaise odeur; Cette méche ne s'eteindra pas qu'elle n'ait rempli le tonneau de fuligines: Mais si le tonneau sent tant soit peu le moisi, cette méche ou autre chandele, sera d'abord éteinte par cette mauuaise odeur. Dans les minieres, on void aussi souuent suffoquer les mineurs par les exhalaisons & les odeurs qui en sortent. De même le venin pestilentiel éteint souuent & en vn instant la lumiere vitale: Lesquels venins positifs & mortels ne sont pas proprement priuatifs: Mais par leur odeur virulente, ils éteignent & suffoquent la lumiere vitale de la sensitiue, où la forme substantiele de nôtre vie.

CHAPITRE V.

Il ne se fait point de Tartre chez nous, qui prouienne des excremens ni des sucs alimentaires, & il n'y en a point dans la semence du Geniteur qui serue de matiere aux maladies hereditaires.

PAracelse a osé mettre en auant que le tartre étoit la cause de la plus part des maladies, les plus illustres Medecins du siecle, ont donné dans ce sentiment là, parce qu'ils ne pouuoient pas croire que le seul phlegme peut-être la cause materiele de tant de sortes de coagulations qui se formoient chez nous. Voici en peu de mots ce qu'en dit Paracelse.

1. Que

1. Que la nature aprés le peché deuint corrompuë & soüillée en punition du crime de nos premiers Peres. Si bien que Dieu se repentant d'auoir soûmis la nature à des desobeissans; ordonna que la terre produiroit des chardons & des épines, & que c'étoit sous cette allegorie là, que la malediction, & la naissance du tartre nous auoit été signifié, qui est la cause des sensibles douleurs, & la matiere des violentes piqueures que nous resentons tous les iours.

2. Que ce tartre s'insinuë secretement chez nous auec le boire & le manger, où il est en aprés scelé par vne mixtion radicale.

3. Qu'il y a du tartre qui se separe incontinent aux premieres voyes d'auec le pur aliment. D'autre se glisse plus auant auec luy pour se coaguler aux autres regions. Et autrefois attend patiemment que l'aliment soit consommé & conuerti à la substance des parties, pour se coaguler en elles en forme de mucilage, de lut, de bol, de grauier ou de pierre, qui n'étant plus capable de receuoir l'influence de la vie, conserue son acidité ou acrimonie qu'il nomme épines pour boureler l'homme & nourrir ses calamitez.

4. Que ce tartre s'endurcit de plus en plus tous les iours en exerceant dans son domicile des hostilitez continueles.

5. Il fait difference entre le tartre des excremens fecaux & celui qui suit & accompagne la liqueur alimentaire, en ce que celui-là se pourrit & celui-cy se coagule.

6. Il diuise le tartre qui prouient des alimens, de celui qui est fait du sang. Il appelle le premier tartre étranger, & il veut que celui du sang se coagule fatalement chez nous par vne loy microcosmique, lors que par quelque violente impression, les humeurs alimentaires sont destituées de la vie, & deuiennent ennemies de nature: D'où procedent les apostemes, les opilations & d'autres maux qui aduiennent selon la proprieté & l'inclination de chaque espece de tartre: En sorte que le tartre qui s'insinuë chez nous depuis la bouche iusqu'aux extremitez est la cause principale de toutes les maladies. En vn mot il estime bienheureux ceux-là qui ont des estomacs & des foyes assés vigoureux pour pouuoir separer & expulser ces sortes de tartres auec les excremens.

Il compare ce tartre principalement au tartre de vin qui se croûte à l'entour des cuues & des tonneaux qu'il differentie de la lie du fond desdits vaisseaux, comme étant inepte à la coagulation.

Mais il paroit bien que Paracelse n'a iamais sceu de quelle maniere se faisoit le tartre du vin: & qu'il n'a iamais pris garde que le vin est toûjours plus verd & acide en son exterieur qu'en son interieur, ou les esprits les plus meurs sont concentrés par le froid ambiant; Et comme il est impossible que l'acidité puisse s'empécher d'operer toutes les fois qu'elle rencontre des objets susceptibles de son action (ce qui apert euidemment aux dissolutions des pierres d'écreuices, coraux, &c. faites par les liqueurs acides: De méme l'acidité du vin

ne peut pas s'empécher d'agir sur la lie qui nage encor parmi le vin troublé. Aprés qu'elle s'en est suffisamment imbibée elle relâche de son actiuité, & ne butte plus qu'à se coaguler. Ce qu'elle ne peut pas faire au milieu du vin à cause du mouuemét perpetuel des esprits qui montent & décendent : Mais elle s'atache aux parois du vaisseau contenant, auec l'aide d'vne odeur fermentale qui part d'elle, & se coagule suiuant cét axiome de chimie. *Omnis spiritus dissoluens eadem actione quâ corpora dissoluit, coagulatur:* Parce que le sel acide de l'esprit aigre & dissoluant se coagule auec la lie dissoûte, & s'attachent ensemble aux côtez du vaisseau. Mais il y a bien de la difference de ce tartre aux coagulations qui se font chez nous tant en sa matiere & en ses principes, qu'en sa façon, & en leur cause efficiente : Car le calcul ni les grauiers ne se resoluent pas dans l'eau boüillante comme fait le tartre qui doit plûtôt étre compris entre les sucs coagulez par le sel, qu'entre les pierres. Et par consequent la speculation du tartre ne conuient nullement aux coagulations qui se font chez nous.

Si Paracelse n'auoit pas été si vain, peut-étre que Dieu auroit permis qu'il eût ateint les vrais fondemens de la Medecine : Mais comme la presomption & la jactance est toûjours bouffie & remplie de vaine gloire; aussi nage t'elle d'ordinaire par la permission Diuine dans l'incertitude. Paracelse donc ne pouuant pas suffisamment se satisfaire par l'inuention de son tartre recourt auec son inconstance ordinaire, tantôt aux complexions, tantôt aux Astres, tantôt à ses trois premiers principes: Et autresfois il appele les élemens à son secours pour l'établissement des causes des maladies. En d'autres lieux, il en accuse le cristal fait par les quatre degrez du feu, qu'il veut en vn autre endroit étre endurcis par le froid.

Finalement il reprend sa metaphore microcosmique comme si l'homme (qui deuoit étre heritier de la gloire de Dieu) n'auoit pas été fait à son image; mais à celle d'vn monde impur pour le rendre sujet à toutes ses calamitez. En sorte que nous deussions étre calculeux pour representer les cailloux & les rochers, &c. Si nous auions été contrains à cette necessité, nous serions par la même loy tous calculeux, & également epileptiques, lepreux, &c. Ou nous ne serions pas egalement petit monde : Outre que les maladies & la mort auroient été chez nous auant la preuarication, puisque le corps humain, au commencement de la creation étoit bâti tel qu'il est encor presentement, & nous deurions aussi bien voler que les oiseaux veu que nous les deurions bien mieux representer par vne conuenance de vie auec la vie, que nous ne faisons les cailloux qui sont inanimez.

Paracelse n'exempte pas la semence du tartre non plus que les excremens & la liqueur alimentaire. Au contraire il veut qu'il soit radicalement confondu dans elle, afin d'y rencontrer le seminaire des maladies heredi

hereditaires : Mais il deuoit apprendre que s'il y auoit la moindre chose d'étranger en la semence, qu'elle la rendroit sterile & incapable de production. Il apert par Cain & Abel, que la semence d'Adam & d'Eue qui auoit été preparée au Paradis terrestre n'auoit pas engendré vne lignée plus parfaite, qu'aprés qu'ils en furent sortis. Que si les maladies sont entrées insensiblement en la nature, qu'elles n'ont pourtant iamais été materielement mélées auec la semence en forme de tartre, ni de craye podagrique: mais que les maladies qui ont été traduites des parens aux enfans sont cachées en forme de caractere en la vie moiene de l'Archée ou esprit seminal, qui auec le temps se meurit & se réueille en se formant vn corps spirituel & Archeel doüé d'vne proprieté morbide & seminale. Car la maladie hereditaire, est vn constitut naturel qui procede de la semence, qui est constant & perseuere en esprit, comme fait la cause efficiente des autres maladies, ou le Lecteur est renuoyé pour en étre mieux instruit.

De plus il deuoit aussi sçauoir que les corps coagulables ne peuuent iamais paruenir à leur dureté, que par la propre destinée des proprietez seminales; & que quand Adam n'auroit pas peché le vin n'auroit pas été sans tartre, ni le laict sans sa partie fromageuse, les riuieres sans pierres ni cailloux, ni les alimens sans excremens : car ils auoient déja leurs emonctoires auant le peché, & il ne faut pas croire qu'ils ayent été crées auant la preuarication afin de seruir à les repurger aprés le peché. De plus si le tartre se pouuoit derechef coaguler, & adherer aux vaisseaux aprés la digestion, ce seroit vne grande folie aux Medecins de l'ordonner pour deterger les viscositez de l'estomac.

Les croûtes pierreuses qui adherent aux dens, ne sont pas non plus engendrées du tartre, du boire & du manger, mais d'vn sang des genciues degeneré en excrement, qui ayant déja en quelque façon été preparé pour la nourriture des dents a commencé de receuoir quelque determination à leur dureté : car les dents ne se nourrissent pas seulement en leurs racines & en leur centre; mais aussi lateralement, & ils tirent leurs nourritures des genciues.

Les genciues qui accompagnent les dents bien bas, & qui leur adherent fort, témoignent qu'elles sont fort saines. Elles ne souffrent pas qu'elles engendrent des excremens & conseruent les dents. Au lieu que celles qui sont découuertes se carient facilement, elles sont subjettes aux douleurs & s'enduisent d'vne croûte jaune, qui endurcit aussi par son impression petrifique les mucilages du boire & du manger dont elle s'imbibe.

On peut aussi voir dans le traité du calcul comme il n'y a point de tartre dans l'vrine, & que ce qui adhere au pot à pisser ne se dissoût pas dans l'eau boüillante comme fait le tartre du vin.

Les mucilages qui adherent à la langue des febricitans ne sont pas aussi du tartre. Elles sont

souuent la cause des difficultez & des maladies qui suruiennent au gozier : parce que les parties voisines ayant de l'horreur pour ces mucilages fœtides & pourries, s'irritent & s'enflament aisément par indignation. C'est pourquoy il est necessaire pour se deliurer de ces maux-là de se racler souuent la langue tant à jeun qu'aprés auoir pris quelque chose.

Toute pierre est immediatement & materielement engendrée de l'eau par vne vertu seminale & petrifique (comme nous auons fait voir en son lieu) tant par vne integrité de nature que par vn don de creation, & non pas du tartre, qui selon Paracelse n'est qu'vn excrement : Et nonobstant que les eaux qui font la touue détruisent la digestion, & qu'elles impriment le vice de leur vie moyene à l'Archée, en sorte que la vegetatiue de l'homme en étant alterée prend aisément cette mauuaise inclination. Neanmoins cela ne fait rien pour le tartre, car il y a beaucoup de difference entre-eux comme nous auons déja dit.

De même le goüetre, ni les écroüeles ne sont pas faites de tartre : mais d'vn bon sang degeneré, où vne certaine puissance stiptique & étranglante à été delaissée & empreinte en sa vie moyene, comme il se rencontre à quelques potirons qui sont accompagnez d'vn semblable venin suffoquant.

Finalement les coagulations qui se font chez nous, ne se font point par deficcation, excepté la craye podagrique : C'est pourquoy c'est vn abus de vouloir établir le tartre pour la cause materiele & occasionele des maladies.



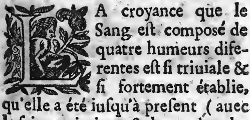


TROISIESME PARTIE.

Traité des Humeurs.

CHAPITRE I.

Le Sang n'est pas composé de quatre Humeurs diferentes.



LA croyance que le Sang est composé de quatre humeurs diferentes est si triuiale & si fortement établie, qu'elle a été iusqu'à present (auec la feinte mixtion, & le combat des Elemens & les temperamens) la baze sur laquelle on a fondé les causes de toutes les maladies, aussi-bien que leur curation.

Ce qui a donné le premier branle à cette pensée-là: ce fut la remarque que firent les premiers Medecins d'vne matiere blancheâtre semblable à de la gelée qui paroissoit dans le sang tiré aprés sa coagulation. Ils considererẽt aussi dans celui qu'on auoit tiré du pied (outre la rougeur dont l'eau étoit teinte) de certaines fibres blancheâtres & delauées: ce qui leur fit croire que c'étoit de la pituite, à cause de la ressemblance qu'elle auoit auec les crachats & l'excrement du nez. Ils obseruerent ensuite que la serosité qui nageoit sur le sang étoit jaunâtre; si bien que sans considerer si elle étoit amere ou non, ils conclurent absolument que c'étoit la bile qui faisoit cette teinture. Ce qui sans doute les fit deliberer que ces humeurs deuoient correspondre aux quatre Elemens, & faire la diuersité de nos constitutions; mais comme il manquoit encor vne humeur pour remplir le nombre des quatre elemens, ils en inuenterent vne quatriéme qui peut étre comparée à la terre, qu'ils nommerent melancholie, ou *atram bilẽ*, qui est vne humeur qui est formée (à ce qu'ils disent) d'vne bile jaune, aduste, qu'ils veulent étre recuite & brûlée sous la tiedeur de nôtre vie par vne action toute de feu, qui doit changer cette matiere ignée immediatement en vne production froide & & terrestre, & sa saueur amere en acidité.

On void euidemment par là qu'ils n'ont pas compris le sang pour vn étre naturel, ni pour vne pure transmutation; mais pour vn étre artificiel, & pour vn assemblage de plusieurs adjoints, comme si la sanguification étoit vne action elementaire partagée en autant de diuersitez qu'il y a de qualitez diferentes, desquelles chacune malgré sa compagne feroit son humeur speciale.

Les Medecins deuoient auoir consideré le sang pendant qu'il couloit, & qu'il étoit encor accompagné des esprits & de la vie, & non pas lors qu'il en est destitué, & que la corruption commence à s'y introduire & faire separation de ses parties heterogenées à la maniere des autres corps dont elle s'empare. Ils deuoient aussi prendre garde que si dans le laict qui n'est que du sang blanchi (qui étoit d'vne nature homogenée & toute semblable auant sa corruption) on y void du caillé, qu'il n'y a pourtant point de pituite. Nous voyons que la tumeur qui suit les contusions est presque toûjours premierement rouge ; que cette rougeur se change en liuidité & noirceur, & à la fin elle deuient jaune : donc selon les humoristes qui se payent de couleurs, le sang se côuertit premieremét en bile noire,& celle-cy en aprés en bile jaune: & ainsi la bile qui est plus liquide, seroit plus opiniâtre à se resoudre que la bile noire qui est d'vne substãce plus crasse,puis qu'elle laisse sa teinture plus long-téps sous le cuir.

C'est vouloir établir vn bien foible argument de dire, que lors que le sang extrauasé se dispose à la putrefaction, on y void quelquefois deux, trois, ou plusieurs diferentes couleurs ; doncques il y aura tout autãt d'humeurs qui feront sa composition. Par exemple, le sang est entierement transmué en laict, & lors qu'il est corrompu il se partage seulement en trois, à sçauoir en beurre, en fromage, & en petit laict, & jamais en dauantage. Aucunefois il se coagule entierement dans la mamelle en vne tumeur dure : autrefois le sang se change en vn pus blanc, jaune, cendré, ou tirant sur le verd, &c. & quelquefois en vne liqueur poignante, aqueuse & corrosiue; comme on void au *cholera morbus*, & aux vlceres: autrefois il est tout peruerti en vne liqueur sereuse & salée, comme en l'hydropisie, & par les hydragogues, souuent il deuient noir comme de la poix, comme aux gangrenes & mortifications, & lors qu'il est extrauasé : autrefois il se change en vn virus jaune, comme on void aux Icteriques & à ceux qui sont mordus des serpés. Il se peruertit en certains endroits en vne matiere séblable à du miel, & à du suif, & comme au meliceris, Atheroma, &c, sans se separer en d'autres parties dissemblables, il se transmuë en crachats jaunes & purulents en la Phtysie, &c. faudroit-il pour cela constituer autant d'humeurs comme il y a de sortes de generations ? Si on prend garde aussi à la diuersité des fonds & des couleurs du sang des personnes qu'on saigne : il y en a qui representent de la gelée noire, autrefois elle est entremélée d'vne liqueur verdâtre, qui paroit quelquefois à la superficie du sang: quelquefois le sang paroit tout aqueux, & autrefois il est totalement visqueux, l'vn est rouge au fond, & l'autre à la superficie: en d'aucuns vne eau claire, pâle, ou jaune surnage par dessus, qui en d'autres demeure enclose au milieu du sang: en quelques autres on le voit tout picoté de macules ; finalement l'vn est rouge, l'autre est pâle, ou il tire sur le noir, ou sur le verd : lesquelles couleurs ne sõt pas toûjours placées en mêmes lieux ; mais elles sõt étéduës par des diferétes couches

tantôt,

tantôt moienes, tantôt basses, tantôt superficieles. Toutes lesquelles couleurs, liquidité & épaisseur ne sont pas des témoignages d'vne confuse apposition d'humeurs : mais ce sont des effets & des operations de l'Archée ou esprit seminal.

Par cette méme raison il y auroit autant de liqueurs dans l'eau de la pluye qu'il y a de croissans sur la terre, puis qu'ils en tirent leur nourriture, & l'augmentation de leurs substances de la méme maniere que les parties le font du sang.

Le sang est vne liqueur egale & simple : Et ce seroit en vain qu'il auroit été composé de differentes parties; puis qu'il doit être reduit homogenealement en vn suc nutritif, glutineux, blanc & transparent pour la sustentation des parties spermatiques : ou conseruer sa rougeur par l'entretien des chairs, des parenchymes & des muscles; & c'est dans leurs dernieres cuisines où il préd ses diuersitez requises ; car tandis que le sang joüit de la vie, & qu'il est detenu dans les veines (méme quelque temps aprés la mort, il ne se coagule point, Et ses parties ne sont point dissemblables qu'aprés qu'il n'a plus de vie : ce qui fait voir que la diuersité des humeurs dans le sang est vne production de la mort, & non pas de la vie : car il n'importe pas que l'occurrence des excremens qui sont formés par degeneration déguise la face du sang, puisque le pus ni les crachats ne sont plus parties du sang dont ils ont été produits, ni ne sont plus ce qu'ils étoient auant leur corruption. Aussi la teinture de son aquosité n'est pas bile puis qu'elle est priuée du goût & des autres proprietez du fiel. Le fond du sang n'est pas non plus melancolie, encor qu'il soit moins rouge que sa partie superficiele : mais la varieté des fonds dans les choses liquides depend de la legereté & de la pesanteur: car lors que le sang est priué de la vie, ses parties qui pendant icelles, se conseruoient dans l'vnité, se laissent aller aux conditions materieles ausquelles elles sont attachées ; & tombent insensiblement dans le desordre & la confusion. Dira-t'on que la lie du vin, & le sediment de autres liqueurs soit melancolie ? Qu'a la la melancolie de commun auec la substance heterogenée du sedimét? pource qui est de la couleur, les Egyptiens qui ont le sang generalement presque tout noir, & la plus-part sans eau; au lieu d'étre melancoliques, sont quasi tous colleriques; & le sang extrauasé dans le corps se noircit d'abord qu'il est sorti des veines, à cause que la chaleur hâte sa corruption : aussi la superficie de celui qu'on a tiré qui a été refroidi en l'air dans vne écuele, est beaucoup plus rouge que celui du fond, parce qu'il conserue moins sa chaleur. Et si on separe le sang auant sa coagulation en deux écueles. Qu'on en expose vne dans de l'eau froide, & l'autre aussi longtemps à vne chaleur tiede; on verra quantité de sang noir dans celui-ci, & point ou fort peu dans l'autre. Donc la diuersité des liqueurs qui sont priuées de vie, corrompuës ou prétes à se corrompre, est vn indice de corruption, & non pas vn signe de leur cópositió primitiue: car nous sómes originelement cóposés d'vne semence vitale, & finalement resoûs

en vne putride & cadauereuse liqueur. Que dira-t'on du sang qui n'a point de serosité, comme il paroit à ceux qui ont été desseichés par les sueurs ou par l'abstiner du boire, ou de celui qui est vniformement rouge par toute sa substance ?

Il seroit absolumẽt necessaire pour former quatre humeurs diferentes, qu'il y eût au foye quatre agens ensemble : par exemple, posons le cas que ces quatre humeurs susdites soient engendrées du seul pain & de la pure eau : premierement elles ne pourront pas étre faites seminalement ni dispositiuement de l'eau simple & elementaire ; ce sera donc du pain resolu que le chyle sera formé : & ce chyle sera changé en quatre humeurs par l'action du foye auquel il faudra qu'il ait de l'inegalité en son action, puis que le pain est simple & d'vne même nature : & qu'il n'opere pas par vne simple & vniuoque action: autrement il faudra conclure si la vitale action sanguifiante procede de la connexion d'vn simple agent, & d'vne matiere vniuoque, que comme elle sera absolument simple, aussi ne pourra-t'elle étre mere que d'vne seule humeur.

S'il faut feindre la varieté d'humeurs au sang à cause de la diuersité des alimens dont on se nourrit ; il faudra conceder autant d'humeurs qu'on aura mangé de differentes viandes : mais l'école de Medecine veut que sous vn seul degré de chaleur digestiue plusieurs sortes de viandes soient changées en chyle, & que par vne semblable chaleur moderées le foye produise toûjours quatre humeurs diferentes, tant au Suedois qu'à l'Egyptien, qui sont fort diferens en temperament. Pourtant Galien veut que le miel soit tout conuerti en bile aux bilieux, & tout en sang au sanguin; si bien qu'il faudroit conclure de là que ceux du temperament qu'il marque qui ne mangeroient que du miel, ne produiroient pas quatre humeurs diferentes, & la bilification seroit aussi naturele au foye que la sanguification : mais qui est-ce qui auoit pû assurer à Galien de ce qui se faisoit du miel au sanguin & au bilieux ? Il deuoit auoir pris garde que si le miel degeneroit, que ce n'étoit pas au foye, mais à l'estomac & aux premieres voyes.

La Sanguification est vne pure transmutation formele des alimens, & non pas vne apposition de parties heterogenées : car encor qu'il y ait vne partie du chyle qui soit conuertie en vrine, ce n'est pas vne diformité ou inegalité de l'agent du foye, mais par l'incapacité du receuant : car il n'y a point d'étre en sa perfectiõ qui se puisse faire paroître des parties dissemblables de sa racine seminale : veu que toute semence dispose sa matiere en sorte qu'elle n'en fait qu'vne chose par vne veritable transmutation. Et la diuersité qui paroit au sang sous la corruption, ne peut non plus montrer ses parties constitutiues, qu'vn veau étranglé conuerti en mouches à miel, ne peut pas attester qu'il en soit composé : de la même maniere qu'on ne peut pas dire valablement que le miel (qui mélé auec du pain de seigle est transmué en fourmis) soit cõposé de fourmis; & tout ce qui sous le titre de generation n'est pas totalement changé de ce qu'il étoit

auparauant,

auparauant, eſt abſolument defectueux. Encor que les animaux ſoient compoſez de parties integrales & differentes, comme de nerf, d'os, de cartilages, de chair, graiſſe, &c. Ce n'eſt pas ſeulement en maniere de connexion : mais étant vnis par vn lien ſpecifique & vital. Ils paſſent en familles differentes, & font vn étre duquel la nature ne peut jamais repeter les parties de la ſemence primitiue.

Il faut que les quatre humeurs ſe faſſent immediatement, ſimplement, egalement & principalement ſous vn méme acte de ſanguification, & dans vne méme boutique, ou en des lieux & en des temps differens, ou ſemblables. S'ils ſe font en des lieux & en temps differens elles ne pourront pas étre parties conſtitutiues d'vn méme ſang: mais ſi elles ſe font en vn méme lieu, & en vn méme temps, d'où vient qu'elles ne ſont pas mélées inſeparablement enſemble, comme les Medecins diſent, que le fiel eſt mélé auec l'vrine (quoy qu'il n'y en ait point autrement elle ne pouroit pas euiter d'étre amere puis qu'vne ſeule goutte de fiel ſeroit capable de rendre amere vn plein pot d'vrine.

On deuoit auoir conſideré que l'action ſanguifiante n'eſt pas vne action elementaire, mais vne action vitale & fermentale du foye. Et les ordures qu'on vuide dans les diarrhées, vomiſſemens, &c. Ne ſont que des excremens produits par la maladie ; de la méme maniere que ceux qui ſont expulſez par les laxatifs, ne ſont que des corruptions, & des degenerations du chyle & du ſang tiré des veines meſaraiques, ou des alimens peruertis. Et par conſequent les maladies ne doiuent pas étre attribuées à la fauſſe perſuaſion des humeurs differentes, puis que ces excremens ne ſont plus ce qu'ils étoient auparauant, ſelon cét axiome de Philoſophie *Nunquam ex ente transmutato eliciuntur illa vnde in fieri eſſe naturaliter conſtituitur : & à priuatione formæ non datur regreſſus immediatus ad habitum.*

Nous auons ſuffiſamment fait voir ailleurs qu'il n'y a pas quatre elemens, & qu'ils ne compoſent pas les corps qu'on appelle pour cette raiſon mixtes : & par conſequent il ne peut point auoir d'action au foye pour procréer toûjours quatre humeurs qui doiuent correſpondre aux ſuſdits elemens, & ſi les elemens ne demeurent pas aux mixtes auec leurs formes, leurs proprietez n'y pouront pas non plus demeurer; puiſque les formes ſont les ſujets immediats où les proprietez adherent. Si on aime mieux que les elemens demeurent aux mixtes auec leurs formes, les actes d'iceux ne ſeront pas ſubſtantiels : mais ils ſeruiront ſeulement de lien aux elemens pour les attacher : & comme la forme du mixte eſt neceſſairement vn acte dernier pur & ſimple, il ne peut plus étre partagé en quatre, encor que les principes materiels (de la matiere) éloignez ſoient les mémes elemens actuels : & par conſequent il n'y a pas raiſon de vouloir feindre quatre humeurs du côté de l'Agent, parce que comme nous auons déja dit, la ſanguification n'eſt pas vne action elementaire, mais vitale : la ſimplicité de laquelle n'a pas pû finalement buter

à engendrer quatre humeurs diferentes qui deussent étre formées d'vn simple chyle vniforme & inseparable en ses parties.

Il a été suffisamment enseigné en son lieu que tous les corps que l'ancieneté auoit crû étre mixtes & composez de quatre elemens, prenoient leur matiere du seul elemẽt de l'eau. Que le feu n'étoit pas vn element, mais vne creature neutre que Dieu auoit donné à l'homme pour le seruir à ses vsages, & qu'il n'auoit point de substance. Que les trois autres qui sont l'eau, la terre & l'air étoient naturelement froids, & qu'il n'y auoit point de chaleur naturele dans les creatures qu'elle ne procede de la vie ou de la lumiere, ou du mouuement, ou de certain agent alteratif. Que s'il y a de la chaleur dans les elemens qu'elle n'y est que par accident & introduite auec violence ; & que toute humidité actuele venoit de l'eau,& la potentiele de la proprieté des semences. Que la secheresse semblablement étoit naturele à l'air & à la terre,& celle qui est dans les fruits ni est qu'à raison des semences & des coagulations.Si bien que ce nombre quaternaire des elemens étant abbatus & ne pouuans plus faire partie egale mais ne restant plus que trois impairs, ils ne peuuent plus faire d'assemblage, de temperamens,d'intemperie,de mélange,de contrarieté, d'inimitié, de discorde,ni de combat. Nous auons fait voir aussi, que les remedes n'óperoient pas par vne action de contrarieté,ni par vne simple signature de ressemblance,mais par vn pur dõ de bonté qui fortifie & aide la nature qui est la curatrice des maladies.

C'est vne pure absurdité de croire que le feu elementaire ait sa sphere située au dessus de celle de la Lune, & qu'étant éleué au dessus de la region de l'air il en soit continuellement appellé,ou qu'il en descende forcément ou de gré contre la regle de sa supposée legereté & contre son propre mouuement par vn traict de tant de centaines de lieuës,& passe à trauers la moyene region de l'air qui est extremement froide sans s'éteindre,& que se mélant violamment auec lui ils fassent aliance, & descendent ensemble à tous momens pour obeïr à chaque semence pour cõposer les corps & faire tant de diferẽtes constitutions.

Pour reuenir doncques aux quatre humeurs supposées nous parlerons premierement de la pituite & consecutiuement des autres.

1. Les Medecins veulent que la pituite soit vn sang crud, qui reserué dans les veines y peut étre recuit & conuerti en sang parfait pour nourrir les parties. N'auoüent-ils pas par là que c'est vne humeur defectueuse, & qu'il y a de l'indigence dans sa facture ? Mais si elle ne differe du sang qu'à cause de sa crudité,elle ne doit pas étre veritablement distincte, separée, ni particuliere pour la constitution du sang non plus que la verdure du vin,qui n'est pas vne partie separée de lui.Si la pituite doit correspondre à l'element de l'eau, comme fait le sang à l'air, elle doit étre aussi parfaite en sa nature que le sang,& aussi necessaire que lui.Et s'il est vray que les quatre humeurs symboliques aux 4. elemens, soient egalement aussi necessaires à nôtre cõpositiõ,qu'à tous les changemens, & les alterations

qui nons aduiennent, il ne faudroit pas, que la pituite qui doit correspondre à l'eau soit transmuée en vne autre humeur, puisque l'eau a sa perfection, son ordre, sa destination & sa constitution entiere & parfaite, sans qu'elle doiue étre naturelement transmuée en air contre le but que le createur de l'Vniuers luy a destiné, ce qui est impossible de faire à la nature, & à l'art, comme on peut voir aux principes de physique. Et par consequent la doctrine enseignée de l'vnion & similitude des humeurs auec les elemens est fausse aussi bien que celle des temperamens fondez sur icelles.

De plus si la pituite n'est pas encor dans sa maturité, qu'elle soit en voye de se conuertir en sang, & qu'elle soit laissée dans les veines & mélée auec lui pour y étre perfectionnée & renduë propre à seruir de nourriture aux parties; le foye ne sera pas seul l'officine de la sanguification : mais chaque tuyau de veine seroit preferable au foye puis qu'elles auroient la vertu de perfectionner ses defauts. A moins qu'on ne veüille auouër que le foye agit plus puissamment & plus parfaitement de loin dans la veine caue, que de prez dans son propre domicile. Par la méme raison de crudité, tout le chyle seroit pituite : outre que comme la pituite est remplie de defauts & d'imperfections, elle approcheroit plutôt de la mort, que la bile, & par consequent elle seroit beaucoup plus ennemie de nature qu'elle. Le formateur de l'Vniuers (qui n'a pas fait la mort) auroit-il été si seuere que de joindre des defauts necessaires & si considerables à nôtre nature, & de laisser vn semblable ennemi également mélé auec le sang, sans luy donner vn receptacle comme il a fait à la bile & à la melancolie?

Galien veut prouuer par la fiévre tierce qu'il se fait deux fois plus de pituite par iour, que de bile aux febricitans, qui ont pourtant la digestion deprauée; combien donc ne s'en fera-t'il pas aux sains, & à ceux qui font bonne digestion? Et combien à ceux qui sont de constitution froide, si les humeurs se font suiuant les constitutions & les temperamens? Il s'ensuiuroit de là que toute digestion seroit toûjours vicieuse & necessairement defectueuse, & que la nature ne tendroit pas à bonne fin. Si la pituite ne differe du sang que pour n'auoir pas été suffisamment fomentée par la chaleur, il n'y aura pas quatre humeurs. Non plus qu'on ne doit point faire de diference speciale de la chair cruë d'auec la cuite, qui est toûjours chair.

D'où vient que la bile & la melancolie natureles qui demeurent au sang ont des excremens separez en diuers receptacles, & que le sang & la melancolie n'en ont point? Considerons vn peu par quelle voye la bile qui a été formée par le foye, peut se rendre à la vescie du fiel, & où se fait la sanguification? Si c'est vers la veine porte, ou si c'est en la veine caue au dessus de luy. En quel lieu que cette bile se fasse il n'y a aucune veine qui la puisse porter à la vescie du fiel. Il faudroit qu'elle s'en aille à la vescie du fiel par vn mouuement retrograde, & par des voyes incertaines.

taines. Si la bile & la melancolie se font par vn méme acte de sanguification pendant le passage subit que fait le chyle dans les petits rameaux qui se dispersent dans la substance du foye : Qu'on se souuienne vn peu que ces rameaux sont si déliez & si menus qu'à peine peuuent-ils suffire à la transmission de l'vrine,& il faudroit que la transmutation du chyle en ces quatre humeurs se fit dans vn moment. En aprés quels visceres feront la separation de la bile,& de la melancolie superflues d'auec le sang épuré ? Il semble qu'ils en deuroient aussi bien auoir que l'vrine qui a les reins qui la separent & l'enuoyent à la vescie. S'en irontelles de leur propre mouuement dans leurs receptacles? ou si elles seront attirées par les receptacles sans aucun separateur ? Si on veut dire que c'est le foye. Il semble que le foye auroit assez d'affaire de produire quatre humeurs differentes d'vn seul chyle homogene sans étre encor obligé de separer de diuerses superfluitez : & pourquoy en separer seulement deux & laisser l'vrine à separer aux reins ? Si le foye à assez de puissance pour tirer ces deux là, pourquoy ne fait-il pas la méme chose de l'vrine, qui se seroit mieux passée de viscere pour la separer, que la bile & la melancolie : outre que l'vrine n'est pas si necessaire que la bile & la melancolie puis que les oiseaux s'en passent commodement, & non pas des deux autres.

Si la pituite se peut perfectionner dans les veines, & étre conuertie en sang ; la bile à plus forte raison deuroit étre plus commode à faire du sang arteriel,& de l'esprit vital au cœur, puis qu'elle approche mieux du temperamment & de la couleur de ce sang que ne fait la pituite de celui des veines. Si la vescie du fiel & la rate sont des receptacles dediez seulement à des excremens, pourquoy la ratte est elle entretissuë de tant d'arteres, qui en a plus toute seule que tous les autres visceres ensemble ? A quoy bon tant d'arteres pour vn cloaque d'excremens si vil & si abjet ? A quoy auoit songé ce glorieux Autheur de l'Vniuers de faire vn partage si ridicule en dispensant si mal à propos, & auec si peu de iustice la vie interieure, pour en donner dauantage à vn receptacle d'immondices qu'à toutes les autres parties, où elle sembleroit étre plus necessaire ? Il semble qu'il auroit été bien plus conuenable d'ordonner vne autre vescie proche du foye, comme celle du fiel, pour le depost de la melancolie superfluë s'il y en deuoit auoir, que d'en charger vn viscere si éloigné de lui, & enrichi de tant d'arteres : & par quelle voye y est elle portée puisque les veines du foye ne vont pas directement à la ratte ? Si elle repasse par la veine porte & par les veines mesaraiques pour s'y rendre, ne se mélera-t'elle pas auec le chyle qui monte par là au foye, & ne le soüillera-t'elle pas, & ne lui communiquera-t'elle pas de sa malice ? Est-il possible qu'il faille que la ratte seule se nourrisse de cét excrement pernicieux, & que l'orifice superieur de l'estomac qui par sa dignité est surnommé cœur & comparé à lui, soit soüillé de cét excrement là,

& les alimens aussi ? Et qu'il lui serue de latrine ? Faut-il qu'vn appetit naturel soit excité par vn excrement vitieux ? Pourtant la nature n'appete iamais ce qu'elle à vne fois rejetté. S'il doit aussi seruir d'éperon à l'expultrice de l'estomac, c'est contre la doctrine des Ecoles qui enseigne que tout acide & stipticque doit plûtôt reserrer que relâcher.

En verité c'est vne honte à vn homme iudicieux de croire que Dieu ait tissu la rate de tant d'arteres pour empécher que cét excrement ne l'incommode, & qu'il ait ordonné que le cœur trauaillât incessament, afin d'enuoyer suffisemment d'esprits à ces arteres qui sont peut-étre plus de quarante, que ce diuin Arbitre de la nature pouuoit destiner à des plus dignes vsages. N'auroit il pas pû ordonner qu'il se fit moins de cét excrement là, & lui donner vn receptacle écarté des nobles viscеres, & vne sortie plus ample, plus commode & moins dangereuse ; Que par vn mouuement retrograde & par de si petits vaisseaux (ou elle pourroit laisser à tout moment des obstructions notables par sa tenacité & épaisseur afin qu'il se puisse vuider tout à la fois pour garentir le corps d'vn semblable ennemi, comme font les intestins & la vescie qui se plaisent à se décharger tout d'vn coup, & le plûtôt qu'ils peuuent, car ces parties là ne prennent pas plaisir à garder leurs excremens. Aussi si la vescie du fiel étoit vn excrement elle se deuroit vuider tous les iours & tout à coup sans étre toûjours remplie comme elle est.

On dit aux écoles de Medecine que la bile est vne humeur purement ignée à cause du feu qui predomine en sa composition, & que le feu est supprimé en elle, caché & comme bride sous la forme du mixte : Mais quelle aparence y a-t'il de croire que la forme de la bile qui a été formée feu qui y domine (afin qu'elle exerce dedans nous les effets de cét element) puisse contraindre telement sa production ou le feu est actuelement caché, qu'il puisse loger dans vn corps sereux & aqueux, comme fait la bile dans la serosité sans s'éteindre.

Il n'y a rien de si certain que s'il y auoit tant soit peu de feu actuel dans vn mixte qu'il seroit d'abord supprimé, suffoque & éteint par les adjoins : Ou s'il y demeuroit qu'il n'auroit point de deference pour la forme & le corps du mixte? Mais qu'il le brûleroit & consommeroit entierement selon sa destinée : Et ainsi ou le feu cesseroit d'abord, ou le mixte periroit absolument, & la forme de la bile ne pourroit pas empécher l'vn ou l'autre.

Que les Ecoles enseignent tant qu'elles voudront que la bile represente le feu, & qu'elle le contienne tant en proprieté qu'en substance ; On leur demandera comment est-ce que le feu peut demeurer dans l'eau salée ? Comment n'est-il pas éteint dans l'eau ? & comment est-ce que le feu & l'eau peuuent compatir ensemble sous vne méme indentité, puis qu'ils sont ennemis si contraires.

Elles deuoient plûtôt apprendre que le feu n'est pas vn element & que le feu de cuisine est artificiel, qu'il n'est pas substance, & par consequent

sequent que c'est en vain de comparer la fiction des quatre humeurs constitutiues de nôtre sang aux quatre elemens.

Elles n'ont pas consideré non plus que le fiel étoit vn viscere qui n'est pas moins necessaire que la membrane de l'estomac, le parenchyme du cœur & la substance medullaire du cerueau. Même les poissons qui ne viuent que de l'eau ne s'en peuuent pas passer. Ce fut cette liqueur balsamique du fiel que l'Ange Raphaël (qui signifie Medecine de Dieu) commanda à Tobie d'apporter, qu'on ne doit pas mettre au rang des excremens, & non pas le poisson qui se fût aisement corrompu.

Qu'on regarde de si prés qu'on voudra la vescie du fiel; il ne se trouuera point de passage ouuert au haut d'icelle, qui vienne du côté du foye à ladite vescie. Ce qui fait voir euidemment que le fiel n'est pas formé ni du chyle, ni du foye: mais qu'il est fait effectiuement & materielement d'vn sang espuré par la propre faculté de ladite vescie.

S'il se rencontroit quelque pore insensible qui inspirât la bile du foye (ce qui ne se trouue pas) dans la vescie du fiel, pourquoy l'embouchеure, à la sortie du fiel, seroit-elle pour le moins quarante fois plus large & plus ouuerte que l'entrée supposée dudit fiel dans la vescie.

Le fiel n'a point d'autre passage que celui qui s'en va au ieiunum par lequel la vescie du fiel lui inspire son ferment vital & necessaire comme on peut voir au traité des digestions.

De plus le fiel qui est en si petite quantité (comme le peut témoigner la petite vescie qui le contient) seroit il suffisant aux fievres tierces pour donner la teinture à l'vrine & aux excremens du ventre, & pour fournir à cette abondance que l'on vomit souuent aux commencement des accez? Les Medecins ne deuroient-ils pas apprendre par là que ce qu'ils apelent bile n'est qu'vn pur excrement degeneré & engendré par vne constitution morbide, & par ainsi que cette bile ne seroit pas vne humeur constitutiue du sang; mais plûtôt vne addition vitieuse. Outre qu'on en vomit vingt fois plus en vn seul coup que la capacité de la vescie ne peut contenir: & par consequent qu'elle ne peut pas étre l'habitation de cette bile, & encor moins le foye qui a de si petits vaisseaux. Si on veut dire qu'elle se soit amassée petit à petit entre le foye & l'estomac, elle n'y pourroit pas faire long sejour, sans y exciter beaucoup de confusion & d'incommoditez morteles.

Mais cette fausse bile est vn pur excrement engendré dans l'estomac au ieiunum, ou au duodenum par vn Agent naturel mal disposé, & materielement des alimens ou du chyle degeneré & peruerti. Et si cette bile est vne production de de l'estomac, il s'ensuiura qu'elle se fera d'vne autre maniere qu'on n'a pas cru, & que c'est vne impertinence de vouloir prouuer & fonder vne bile innée dans le sang, par vn excrement, qui n'a iamais été preparé dans la boutique du foye ni par vn bon principe.

Si on veut prendre la peine d'obseruer

feruer que le soir qu'on s'est trop rempli de viandes, ou qu'elle ne sont pas bien machées, dure à digerer, ou aisées à corrompre, que le plus souuent on a le lendemain matin des maux de cœur, & qu'on vomit de matieres jaunes & ameres, semblables à des jaunes d'œufs, ou à de l'huile exprimée de semences de nauets. Ce qui se fait par vne erreur de la digestiue, & non pas par le vice du foye: puis que ces matieres là ne sont jamais sorties de l'estomac ni aprochées du foye, & souuent on vomit auec ces amertumes des viandes encor indigestes, qui paroissent en partie conuerties en cét excrement jaune. On peut voir aussi clairement aux veaux égorgés, que cét excrement jaune s'engendre dans l'estomac de ceux qui sont indisposés, & regulierement au duodenum à ceux qui se portent bien. Le laict jaunit aussi naturelement dans l'isleon.

On trouue dans l'estomac des veaux qui tetent encor vn laict caillé, & vne autre liqueur claire tous deux acides, & propres à presurer le laict pour faire le fromage. Ce caillé dans vn peu de temps aprés, quitte sa blancheur dans l'estomac, & deuient obscur, puis il jaunit dans le duodenum, & au commencement de l'isleon: & aprés il se jaunit de plus en plus & deuient citrin, puis verd, & à la fin stercoral. Les Medecins diront-ils que ces couleurs là, qui prennent leur teinture de la proprieté des intestins sans atteindre le foye, viennent de la bile jaune poracée, erugineuse, &c.

Les enfans qu'on nourrit à la mamele font aussi leur excremens jaunes, faut-il croire pour cela que c'est de la bile? Si cela étoit il faudroit auoüer que les enfans sont plus bilieux que les hommes faits. Pourtant l'âge, la nourriture de laict, le peu de chaleur qu'ils ont, le dormir, continuel & le defaut d'exercice les defend de ce soupçon là.

Si l'enfant souffre des tranchées de ventre, ou d'autres simptomes causez par quelque acidité, d'abord ce même excrement jaune deuient d'autant plus verd, que l'enfant est éloigné de la santé. L'on void donc euidemment par là que le laict tant chez nous qu'aux brutes) deuient jaune & citrin par la propre digestion: & que tout chyle qui se peruertit en excrement par la voye de corruption, deuient jaune par la propre operation de l'estomac & des intestins, & tirent leur alienation & la diuersité de leurs couleurs & saueurs, de l'erreur de la digestiue. Et ces excremens là se font hors de l'officine du foye, & de la sanguification par des facultez alienées.

Lors que le chyle découle par l'isleon, tout ce qui est loüable & propre à faire du sang est sucé des veines mesaraiques auec toute la serosité, & montent ensemble vers le foye. S'il ariue que le chyle preuenu par l'erreur de la digestiue se peruertisse vers la clôture de l'estomac c'est vn témoignage que le pylore est incommodé, ou vne marque de l'erreur de la digestiue, ou d'vn vice des viandes

viandes qu'on a mangé ou du chyle, ou vn trop long sejour d'iceluy dans l'estomac, qui fait que le ferment du fiel luy est mal appliqué, ou trop tard.

Il arriue souuent à ceux qui se portent bien, que le chyle excellant & tres-bien aprété dans l'estomac, est peruerti par les laxatifs & conuerti dans les intestins en des jaunes & ameres putrefactions que les chiens & les pourceaux (qui ne dédaignent pas les autres excremens ne veulent point goûter.

Si le fiel se faisoit au foye, & non pas au viscere de sa vescie il seroit bien plus facile à la nature de l'enuoyer delà les reins pour étre expulsé auec l'vrine, que d'étre honteusement retiré des matieres fecales aprés qu'il y a été dejetté, & le contraindre à retourner par les veines mesaraiques pour donner la teinture à l'vrine, & exciter la faculté expultrice des reins & de la vescie, qui est vne vtilité bien ridicule, puis que les vrines pâles & claires sont plus difficiles à contenir que les teintes.

Nonobstant que l'vrine & les excremens fecaux soient jaunes, ce n'est pas la bile qui leur donne cette teinture : car s'il y auoit tant soit peu de cette liqueur qui est contenuë dans la vescie du fiel, les chiens ni les pourceaux n'en pourroient pas goûter à cause de leur grande amertume. Et nonobstant que l'excrement du ventre soit pâle en la jaunisse, & que l'vrine soit rousse, ce n'est pas vn indice de l'obstruction du fiel qui ne pouuant pas étre purgé par les voyes ordinaires regorge dans les veines & dans l'habitude du corps : Mais c'est vn excrement engendré par le vice de la digestion, & cela se fait par l'erreur qui se commet tant à la transmutation qu'à la distribution, veu que les facultez viciées ne produisent iamais que des mauuaises actions.

Si ce qu'on suppose de l'obstruction de l'orifice inferieur de la vescie du fiel étoit vray, & qu'il fut egalement & entierement fermé (car s'il y restoit la moindre ouuerture il y en auroit assés pour faire passage au fiel) les remedes specifiques qu'on donne contre la jaunisse ne pourront-ils étre admis en cét emunctoire ainsi bouché pour en tirer la bile ?

De plus s'il y a quelque ouuerture à la partie superieure de la vescie du fiel (ce qui n'est pas) car elle n'a point d'autre passage que celui qui tend au duodenum) elle est insensible, & par consequent elle ne pourroit pas suffire pour attirer vne si grande abondance de bile qu'on suppose que fait la jaunisse. Ou passera donc cette bile pour se répandre dans l'habitude du corps ?

Si on y auoit pris garde de prés on auroit compris aisément qu'encor que le fiel soit opilé, & que les excremens fecaux n'en soient point teins, que la bile qui se feroit ordinairement tous les iours ne seroit pas suffisante de la centiéme partie, pour teindre seulement l'vrine de la maniere qu'elle est colorée, & que par ainsi elle ne seroit pas capable de jaunir tout le corps de cette couleur qui se fortifie à mesure que la jaunisse s'augmente, & qu'il

y a quarante fois plus de teinture à la jaunisse que l'on n'en peut esperer de la susdite bile.

Deplus l'vrine des Ictériques n'est pas amere : ce qu'on peut éprouuer si on en met vne goute sur le bout de la langue ; ce qu'elle ne pourroit pas éuiter si la teinture venoit de la bile : mais le nid de la jaunisse s'étend depuis le pylore, iusqu'à la fin du duodenum ; & tout ce que cét excrement veneneux peut atteindre, il le peruertit tout en sa nature.

Ce qu'on appelle bile est vn pur excrement stercoral, virulent, & defectueux, engendré par vne cause morbifique, & jamais par vne integrité de nature.

Deplus les Medecins ayant aperceu vn certain suc noir & acide rejetté par vomissement, qui tombant à terre la faisoit boüillir & éleuer, creurent que c'étoit de la melancholie, (à cause de sa couleur) ou de bile noire, qui étoit faite de la propre melancholie naturele, & le plus souuent d'vne bile recuite & brûlée, laquelle (à ce qu'ils disent) quoy qu'elle soit fort chaude, & d'vne nature ignée, ne laisse pas de se conuertir en vne humeur froide, terrestre & seiche par adustion, & son amertume est changée par cette voye-là en vn suc aigre & fermental, & la bile qui est aqueuse & jaune est conuertie en bile noire.

Mais on demande pourquoy le fiel dans son propre folicule ne se recuit-il jamais en atrabile ? pourquoy a-t'elle besoin d'autres lieux pour se recuire ? à quoy bon cette recuite de bile ? à quoy est-elle necessaire, puis qu'elle va de mal en pire ? pourquoy est-ce que la nature ne chasse pas cette bile auec les excremens, au lieu de la conuertir en quelque chose de pire ? En quel lieu & comment est-ce que cette bile jaune se recuit ? ce ne peut pas étre au foye ; car les petites veines qui sont dans sa substance, & qui continuelement sont pleines de sang, & de l'vrine qui passe sans cesse, ne le peuuent pas permettre, & ne lui donnent pas loisir de s'y recuire. Cela ne se pourra pas faire non plus dans les veines du mesentere, puis qu'elles sont ordinairement remplies & tenduës par le passage du boire, & le succement du chyle : outre qu'elle ne seruiroit qu'à soüiller par sa malice le chyle nouueau qui tend à la sanguification. Que si donc la bile jaune n'est pas recuite, ni au dessus, ni au dessous du foye, ni dans ses rameaux, pour étre tournée en atrabile ; mais qu'elle soit transportée à la Rate, afin que dans ce viscere-là elle soit transmuée de jaune en noir, & son amertume en acidité ; à quoy seruiroit cette recuite ? est-ce que la nature se plait à se former de semblables ennemis, & de tourner vne amertume en acidité ? qui est extremement nuisible hors de l'estomac en quelle partie que ce soit. Comment est-ce qu'vne humeur toute de feu sera changée de verde & amere, en noire, acide, & terrestre sous la tiedeur de nôtre vie ? est-ce que la terre est materiele-ment produite d'vne eau ignée, recuite ?

Si la Rate est la boutique de l'atrabile, elle n'y pourra jamais étre conduite sans confusion ; elle n'a pas aussi assez de chaleur pour brûler la bile, ou si elle est fort chaude,

comment eſt-ce qu'elle pourra faire vne humeur froide d'vne bile jaune & chaude, puiſque Galien veut que le miel ſoit changé en des humeurs conformes aux intemperies. Et par quelle voye & par quel conducteur la bile jaune, qui eſt exactement mélée auec le ſang, eſt-elle chaſſée de l'officine du foye, & conduite à la Rate afin d'étre rôtie en ce vaiſſeau étranger pour ſe conuertir en atrabile? eſt-ce que la Rate a été enrichie & plus fauoriſée en arteres que tous les autres viſceres, pour exercer cette action pernicieuſe? La Rate ſe defera-t'elle du ſang de ſes veines & de celui de ſes arteres afin de receuoir la bile qui ſe vient faire recuire en atrabile?

Que ſi on veut dire que la bile ſe torrefie dans les veines-mêmes, il n'y a point d'apparence que la chaleur des veines, qui eſt vne chaleur moderée, puiſſe jamais faire d'vne bile ignée & chaude, vne autre bile froide; & comment de là cherchera-t'elle vn nouueau logis, & ſera-t'elle portée à la Rate, veu qu'il n'y a rien en la nature qui ſe puiſſe mouuoir de ſoy qui ne ſoit vital?

Il n'y a donc point d'humeur melancholique au corps humain; mais il y a en la rate vn ferment acide & vital, qui eſt inſpiré dans l'eſtomac pour la digeſtion & la diſſolution des alimens, qui venant à manquer l'appetit ſe perd: Et ſi la terre s'éleue lors qu'il en tombe deſſus, elle ne ſe fermente pas pour cela; mais c'eſt le propre des acides de diſſoudre. Les fermens n'agiſſent qu'enuers les choſes qui ont de la conuenance auec eux; comme par exemple, le ferment du pain ne fermente pas le bois ni les pierres. Et s'il ſe rencontre quelquefois vn ſang noir dans la rate; ou qui eſt expulsé d'icelle, c'eſt vne partie de ſon ſang alimentaire, qui eſt degeneré par quelque ſiniſtre accident.

Pour ce qui concerne les hemorroïdes, menſtruës, cancers, &c. où l'atrabile eſt accusée, elles ne ſont auſſi causées que par vn ſang degeneré & peruerti, & rendu malin par vn eſprit pernicieux qui l'accompagne, dont on parlera plus amplement ailleurs.

CHAPITRE II.

De l'humeur aqueuſe, & de ſes vtilitez inconnuës aux Ecoles.

NOus auons montré cy-deuant que le ſang n'étoit qu'vne ſimple liqueur alimentaire, & qu'il n'étoit pas composé de quatre humeurs comme on auoit crû: mais nous n'auons point fait mention de cette liqueur aqueuſe qui court auec lui par les veines, dont on a ignoré la conſtitution & les vrais vſages: car elle ne ſert pas ſeulement de matiere à la ſaliue, aux larmes, à la ſueur, aux diſtillations du nez, aux œdemes, &c. mais auſſi à pluſieurs autres vſages.

Les Ecoles l'ont confonduë auec l'vrine & la ſueur, comme ſi ce n'étoit qu'vn même excrement? mais nous ferons voir qu'on a auſſi-bien ignoré ſa conſtitution que ſes vrayes vtilitez.

Premierement elles la comparent à la serosité du laict, qui ne se separe jamais dudit laict qu'aprés sa corruption, & par consequent on la compare à vne liqueur cadavereuse & corrompuë : outre que le serum qui paroit aprés que le laict est caillé, étoit de sa vraye constitution natale auant sa corruption ; mais ni l'vrine, ni la sueur ne sont pas matiere du sang, ni ne doiuent pas étre apelées serosité du sang, ni encor moins partie bilieuse d'icelui pour étre jaune, puis qu'elle n'a pas l'amertume qu'on donne à la bile; & par consequent il n'y peut auoir de vray-semblance entre elle & le laict.

L'on enseigne aux Ecoles que les serositez sont demeurées au sang, plûtôt par vn defaut de la separatrice des reins que par vne necessité absoluë, veu que souuent on void du sang extrauasé sans eau, & que s'il demeure des serositez au sang, que c'est pour le dilayer & le faire mieux couler par les veines capillaires : aprés quoy la nature doit mediter sa separation, & la repurger par les vrines. Pourtant cette serosité n'est ni vrine, ni partie de la sueur ; car premierement le sel de la sueur differe de beaucoup en proprieté du sel de l'vrine, & la pure serosité ne doit point étre salée, mais presque insipide.

L'vrine est vn excrement transmué par vn ferment stercoral dans l'officine des reins, qui charrie auec soy l'excrement liquide des intestins, dont elle prend sa teinture ; si bien qu'elle differe autant de la serosité des veines, que les excremens du colon different du chyle, ou le chyle du sang : outre qu'il ne faut pas croire qu'vn excrement corrompu & qui peut corrompre, doiue étre mélé auec vn sang épuré, qui doit seruir d'aliment aux parties : mais la serosité des veines est vne liqueur innocente & presque insipide, qui n'est pas de la constitution du sang, qui court neantmoins auec lui par les veines, & qui est destinée à plusieurs vsages.

Premierement elle tempere le sang, & empéche qu'il ne se condense & desseiche aprés les exercices violents, les sueurs, les bains, les grandes chaleurs. Secondement, elle sert à receuoir & netoyer quelques excremens, (qui n'ont pas été bien separez d'vn chyle mal digeré) & quelques sels excrementeux dont le sang ne s'est pas bien peu defaire, tant en sa digestion qu'en son assimilation. Le troisiéme vsage de la serosité, c'est qu'elle empéche materielement, (qu'en l'insensible transpiration qui se fait de l'aliment des parties par le moyen du ferment arteriel, dont nous auons parlé au traité de l'Esprit arteriel) il n'y ait point de reliquat de consistence épaisse qui puisse demeurer de reste sous le cuir sans s'exhaler, ou étre emporté auec les sueurs : car la serosité est la vraye matiere des sueurs, parmi laquelle il y a quelques sels superflus, & quelque chose d'oleagineux.

La sueur ne se pousse pas vers le cuir en forme de vapeur, mais en forme d'eau; car si elle étoit chassée en forme de vapeur, elle enfleroit

veritablement le cuir, puisque les vapeurs occupent cent fois plus de place que l'eau : si bien que la sueur est vne serosité qui nettoye & relaue les immondices de la cuisine des parties par où elle passe : ce qui fait qu'elle est pour la plûpart puante & fœtide, & beaucoup plus aux malades qu'aux sains ; & sert le plus souuent à terminer les maladies aux iours critiques.

La sueur n'est pas tant portée par son propre mouuement qu'elle est attirée par la faculté du cuir charneux, de laquelle la graisse s'imbibe aisement pour relauer ses immondices : aussi les grandes sueurs emportent le plus souuent les pleuresies dans leur commencement : c'est pourquoy si l'attractrice du cuir est languide, on ne fait pas mal de donner des sudorifiques, comme le diaphoretique de pauot erratique, la fiente de cheual, le suc de bellis, &c. & de couurir bien les malades.

Les sueurs particulieres sont mauuaises, veu que les parties n'appellent jamais les serositez au secours, que ce ne soit vn témoignage qu'elles souffrent : aussi voyons-nous que la peur fait suer ; ce que font aussi ceux qui tombent en syncope, & ceux qui sont à l'agonie de la mort : pourtant la sueur de ceux qui meurent ne procede pas tant de la masse sereuse, que c'est la propre rosée alimentaire des parties (sur qui la mort commande) qui se resoût. Elle a des merueilleuses proprietez pour mortifier les excroissances & les hemorroïdes.

Le quatriéme vsage de la masse sereuse, c'est d'humecter l'œil & ses paupieres, de crainte que leur perpetuel mouuement ne les desseiche par trop. Et comme la saliue est necessaire pour humecter les alimens qu'on mache, aussi la masse sereuse court par les veines, & est portée aux yeux & à la bouche, pour fournir de matiere aux larmes & à la saliue, aussi-bien que par tous les autres lieux necessaires où la distributiue l'appelle : & nonobstant que souuent au commencement des rhumes elle entraîne auec elle quelque sel resolu du cerueau, ce n'est que par accident, & elle n'est pas nuisible de sa nature ; deplus encor qu'elle coure promptement au secours des parties malades, & qu'elle enfle les jambes & les cuisses, ce n'est que par accident : car comme la nature mal saine engendre ordinairement des hostilitez fâcheuses, elle la charge de ces excremens-là, puis aprés elle la pousse aux parties inferieures : c'est aussi le propre de cette humeur d'empécher que le poulmon ne se desseiche par la continuele inspiration de l'air, & les jointures & les muscles par leur perpetuel mouuement : car il n'y a point de jour qu'il ne s'exhale des poulmons (en vapeur) plusieurs onces de liqueur insipide qui est toute tirée de la masse sereuse, ou enuoyée par la faculté distributiue, où les poulmons l'attirent à eux à la maniere des glandes : car cette grande quantité d'humidité qui sort des poulmons, des playes, des jointures, des vlceres, & par la toux, ne pourroit pas prouenir du sang, sans faire vn notable prejudice à la vie : mais cette humeur sereuse varie selon la diuersité des fermens qui la transmuënt : car tantôt elle

elle eſt aqueuſe, tantôt tenace, ſalée, amere, acide, &c. Que ſi cette humeur ſereuſe abonde dans les veines, & qu'elle ne ſoit pas ſuffiſamment attirée par le pannicule charneux, ou qu'elle vienne à étre soüillée de quelque vice étranger elle exonde ſur quelque partie & excite des tumeurs indolentes pourueu qu'elle ne ſoit point accompagnée de quelque qualité facheuſe : Auſquels maux les cauteres & les bains ne ſont pas inutiles, entant qu'ils diminuent leſdites ſeroſitez qui ne procedent pourtant point de fluxion du cerueau comme on croit.

Les Ecoles enſeignent que la prouidente nature a eu ſoin de poſer des glandes comme de petits couſſinets,pour appuyer & ſoûtenir les vaiſſeaux à l'endroit qu'ils ſe fourchent, de crainte qu'ils ne ſe déchirent aux mouuemens violens. Mais ce ſeroit bien en vain que leur Arbitre en auroit étably de ſi inſignes derriere les oreilles, puis qu'il n'y a point de danger de dilaceration en cét endroit là. Elles n'ont pas pris garde que ces glandes ont été établies pour des autres fins & principalement pour ſuccer & attirer les ſeroſitez des veines & répandre les ſueurs en l'habitude du corps : ce qui eſt manifeſte en la langue & aux yeux où les glandes font la ſaliue & les larmes, qu'elles tirent de la maſſe ſereuſe. Et en l'aine & ſous les aiſſelles elles tirent la ſueur en dehors.

Finalement comme cette humeur ſereuſe eſt deſtinée à beaucoup d'vſages qui ont été inconnuës par le paſſé : auſſi peut-elle étre la cauſe occaſionele de beaucoup de maladies quand elle paſſe ſes meſures, ou lors qu'elle deuient infectée par des excremens ſales & corrompus qu'elle reçoit des parties internes, parce que premierement elle ſurcharge la nature par ſa quantité, & par ſa malice elle cauſe diuerſes maladies du cuir comme gale, gratelle, vlceres, &c. que les Ecoles attribuent d'ordinaire à des vices du foye qui en eſt innocent:veuque d'ordinaire la gale ſe communique par contagion, & qu'on void par experiance qu'vne brebis galeuſe eſt capable d'infecter tout vn troupeau ſans aucun vice du foye.

La ſoif indique que cette humeur ſereuſe eſt diminuée ou qu'elle eſt imbue d'vne contagion étrangere comme en l'hydropiſie (où elle eſt ſalée) & par conſequent elle deuient inutile à ſes vſages. Auſſi l'aridité de la langue eſt la colle qui adhere d'ordinaire aux fieures ſur elle, n'eſt pas vn effet des exhalaiſons de l'eſtomac, mais elle procede d'vne indigence ou d'vn vice de l'humeur ſereuſe comme on fera voir ailleurs.

Traité de l'Eſprit de vie nommé Archée.

CHAPITRE I.

Nous auons ſuffiſamment parlé en ſon lieu de l'Archée ou eſprit ſeminal, & montré comme c'étoit lui qui étoit l'Agent de toutes les actions qui ſe

se pratiquent dans les semences, & fait voir de quelle maniere il disposoit toutes choses tant en la generation des productibles, qu'en la transmutation des alimens pendant le cours de la vie : laquelle charge regarde proprement l'esprit inné : mais à present nous parlerons de l'influant & de celui qui erre par les arteres,& autres parties du corps,& consequemment de ses offices & de ses proprietez.

Les Ecoles enseignent que les alimens sont premierement conuertis en chyle, puis en sang, & qu'il se fait au foye vn certain esprit naturel,qui au cœur est changé en esprit vital par vne seconde digestion, & que finalement il est fait esprit animal & sensitif au cerueau. Que l'esprit naturel est dedié à nourrir les parties, le vital à les viuifier & conseruer,& que l'animal est destiné au mouuement, aux sens,& aux fonctions de l'ame.

Elles veulent que la vapeur qui exhale du sang extrauasé comme on void faire aux autres liqueurs tiedes soit cét esprit naturel, qui doit seruir de matiere à l'esprit vital : elles ne sçauent pas faire difference entre la vapeur, & le gas ou esprit, & ne considerent pas que la vapeur ne peut jamais deuenir gas ou esprit incoagulable,mais qu'elle demeure toûjours eau, veu que ladite vapeur n'est qu'vne eau extenuée, qui retourne en eau par condensation.

Le foye n'a qu'vn office qui est la sanguification, & n'a pas la vertu de faire de l'esprit, il y a beaucoup de difference entre la fabrique du sang & celle de l'esprit, veuque le sang se fait au foye par l'epaississement du chyle, & la separation d'vn excrement liquide qui est l'vrine : & au contraire le sang est extenué pour étre conuerti en esprit vital, & changé en vne substance viuante & airée, comme on peut voir au traité des digestions.

Tandis que le sang coule par les veines mesaraiques, & dans la veine porte,il n'a encor point d'esprit, c'est pourquoy il peut étre attiré, putrefié & euacué par les laxatifs sans laisser des marques notables de debilité : mais lors qu'il est vne fois paruenu à la veine caue il est illustré d'vne lumiere vitale, & est fait participant de la vie, qui est vne disposition au caractere qu'il pretend de receuoir au cœur, où il est conuerti en sang arteriel & en esprit vital, qui sont indifferemment nommez dans les lettres saintes, *Spiritus rubens cui anima inhabitat*, non pas que cét esprit soit celui qu'on nomme naturel ou hepatique, qu'on feint étre separé du sang;mais plutôt c'est que ce sang veneux a obtenu d'étre admis au caractere vital qui lui doit étre imprimé.

Qu'on appelle le sang veneux, esprit hepatique, corporel, coagulé en sa matiere & soûmis à l'œconomie vitale, il n'importe pourueu qu'on entende que ce méme sang est vne matiere & vn objet capable à étre fait esprit.

Le cœur fait du sang arteriel de celui des veines qu'il prepare & extenue par vn méme trauail, & fait tout autant d'esprit vital que la substance subtile, ou grossiere & resistante du sang le peut permettre, dans le peu de temps qu'il est agité & secoüé dans le ventricule

du

du cœur où il eſt animé. En aprés il monte à la téte par les arteres, carotides, & ſe va rendre à la ſinnoſité qui eſt au milieu du cerueau (qui regardée d'en haut paroit double) où les arteres finiſſent & aboutiſſent en vn certain vaiſſeau pliſé & tiſſu d'vne autre maniere que les autres, auquel lieu cét eſprit eſt receu pour ſeruir aux facultez princeſſes, qui ſont l'imagination, le iugement & la memoire. Il eſt auſſi diſtribué de là, à l'embouchure des nerfs, en ſorte que l'eſprit qui s'en va à la langue, exerce le goût; celui qui ſe va rendre aux oreilles exerce l'ouïe, aux muſcles le mouuement, & ainſi des autres: ſi bien que celui qui goûte à la langue ne goûte plus au doigt, quand bien il y ſeroit porté par quelque déreglement, & ſi le viſuel va à la langue il ne goûte point non plus; mais chacun reçoit ſon caractere & ſa proprieté, de l'organe où il ſert: tellement qu'il reçoit au cerueau la determination & les offices des parties qu'il doit ſeruir & y acquiert les proprietez propres à la fonction qui lui eſt deſtinée. Neantmoins il ne ſemble pas differer en matiere & en efficient, de l'eſprit vital. Que ſi on veut differentier les eſprits il en faut faire autant de partages eſſentiels qu'ils ont de differens & de particuliers offices entr'eux.

L'eſprit vital doit étre illuminé, non pas d'vne lumiere ignée & brûlante, ou qui ſe faſſe paroître par des rayons concentrez: mais d'vne lumiere formele de la condition de celle de l'ame ſenſitiue: ce qui ſe peut comprendre par cét exemple. La lueur qui paroît de nuict au ventre des vers luiſans, ne les quitte point tant qu'ils ſont en vie, & s'éteint quand ils meurent, parce qu'elle eſt vitale. De méme l'Archée à vne certaine lumiere ſpecifique par laquelle il reluit pendant la vie, & s'éteint à la mort: ce qui fait que les yeux des mourans perdent tout leur éclat & leur ſplendeur ſi tôt que les eſprits viſuels qui faiſoient toute leur viuacité les abandonnent.

L'Eſprit vital n'eſt autre choſe qu'vn ſang reſoult, extenué, & conuerti par le ferment du cœur en vne ſubſtance aërée & ſalée, qui eſt en méme temps illuminé de la vie: cette lumiere eſt chaude en l'homme de la nature du Soleil, & aux poiſſons elle eſt froide & de la nature de la Lune, tant actuellement que potentiellement ce qui confirme que nôtre chaleur n'eſt pas deſtructrice de l'humidité radicale (par qui la vie doit ſubſiſter) puiſque les poiſſons qui n'ont pas cette chaleur conſumante, ne ſont pas exempts de la mort.

La chaleur eſt bien la compagne de la vie, mais elle n'eſt pas de ſon eſſence: car ſi elle étoit de l'eſſence de la vie, on verroit que les parties qui ſouffrent long-temps ſous la rigueur du froid (comme les cuiſſes, jambes & pieds des Recolets & Capucins qui la moitié de l'année ſont à demi gelées) mourroient par extinction, ou bien leurs dites parties deuroient étre encor toutes jeunes lors que leur eſtomac ſeroit tout ridé de vieilleſſe, s'il étoit vray que l'humidité radicale

dicale consumée par la chaleur, deût faire la necessité de la mort: Outre que les poissons & les religieux se pourroient aisément passer d'alimens puis qu'il ne s'expireroit quasi rien par leur pores.

Si quelquefois nous resentons vne chaleur excessiue qui semble brûler & gangrener, qui fait des eskarres comme le feu, & qui corode les chairs; ce sont des œuures de quelques sels corosifs & degenerez qui ne sont plus sous les loix de nature. Il suruient aussi de semblables desordres en la vie, qui ne se pratiquent plus au cadaure, par le propre mouuement & alteration des esprits furibonds, qui se reuêtans de la nature corrompuë, allument le feu & aiguisent le fer pour se faire la guerre, se blesser diuersement & se détruire eux mêmes comme on pourra voir au Traité des maladies.

Si les Ecoles veulent que l'esprit naturel (dont elles disent que l'esprit vital est fabriqué) soit déja l'aliment auant qu'il soit digeré, & qu'il se perfectionne au foye; Certes il pourroit aisément s'exhaler lors qu'on fait boüillir ou rôtir les viandes, & s'il en restoit encor en aprés quelque portion il ne seroit pas hepatique, ni nôtre œconomie. Il est bien vray que l'esprit de vin se peut extraire de toute sorte de plante & de fruits par l'addition du ferment: Mais nos facultez digestiues n'ont pas ce pouuoir là, veu qu'il y a grande difference entre le ferment par lequel les alimens sont transmuez en chyle, & celui par lequel les choses susdites rendent de l'eau de vie: car les herbes qu'on prepare pour tirer l'eau de vie, par le moyen du ferment (qui les corrompt & dispose pour l'extraction d'icelle demeurent entiers & ne perdent pas leurs figures, lesquelles digerées en nos estomacs perdent entierement leur forme pour se conuertir en chyle: Si bien que ce que nous auons dit de l'esprit de vin ne fait rien pour l'esprit hepatique des écoles. Quoyque ledit esprit de vin soit raui immediatement par les arteres stomachiques sans autre digestion, & sans passer par le foye, & est porté au cœur & au cerueau, pour être conuerti en esprit vital, & être fait colegue de la vie: Ce que resentent assés les lipothimiques & sincopisans qui reuiennent à eux si-tôt qu'ils en ont pris. Aussi l'ivrognerie ne procede que de la confusion que cause vne quantité d'esprits vineux mélés auec les autres esprits du cœur & du cerueau, qui ne sont pas encor preparez & domptez aux officines digestiues: Et nonobstant que l'eau de vie soit facilement receuë en esprit vital. Ce n'est pas à dire que cét esprit soit oleagineux & combustible; Mais l'esprit de vin par vn trauail leger, & par le seul attouchement du ferment vital du cœur, épouse facilement vne nature saline & volatile & perd à l'instant sa nature accensible & oleagineuse. Ceux qui ont eu quelque temps les membres engourdis sentent comme des piqueures d'épingles par toute la partie lors que le sentiment y reuient, qui sont des veritables indices que cét esprit est salé. Le sang rend aussi quand on

le distille vn esprit salé & volatil.

Il ne faut pas croire que l'esprit vital soit acide, à cause que tous les alimens iusqu'au sucre se conuertissent en chyle aigre dans l'estomac, & parce que l'esprit du salpetre qui prouient de l'vrine est aigrelet, veu que l'esprit d'vrine auant qu'il fût fermenté & coagulé en salpetre en la terre, n'étoit point acide, comme il paroît en la distillation de l'vrine: Car tout acide hors de l'estomac est fort nuisible à toutes les parties du corps.

CHAPITRE II.

L'Air n'est point attiré par les arteres du cuir, & ne sert point d'aliment à l'esprit vital, & les fuligines qu'on feint étre suscitées au cœur ne sont qu'vne réuerie.

IL ne suffit pas de dire que les minieres poussent hors de leurs veines metalliques des esprits realgarins & pernicieux: Qu'il s'exhale d'ordinaire des cadaures, des lieux aquatiques & mareschageux, des vapeurs fœtides, humides & insalubres qui infectent l'air: Que les hommes étant enuirōnés des toute part, ne peuuent pas se deffendre (à cause de la necessité de respirer) des alterations & changemens ausquels ledit air est sujet en qualité de separateur continuel des eaux: Mais il faut examiner si l'air pur ou ainsi alteré est tiré & porté en dedans par le diastole des arteres du cuir, comme on l'assure aux écoles de Medecine, & si le systole sert à chasser les fuligines qui partent du cœur à la foule.

1. S'il s'éleue continuelement des vapeurs fuligineuses par la chaleur du cœur, & qu'il trauaille incessament auec les arteres à les expulser, comment est-ce que les fuligines qui continuelement sont poussées du centre du cœur le long des arteres à plein canal iusqu'au cuir pourroit faire place, & donner le temps à l'air attiré, de passer; & les differens mouuemens alternatifs & precipitez qui s'entresuiuent de si prez, & qui doiuent seruir aussi bien à l'expulsion qu'à l'attraction se formeroit obstacle l'vn à l'autre, & feroient que l'air qui auroit été attiré par le diastole à la bouche des vaisseaux, ne tarderoit guere d'étre jetté dehors par le systole qui suruient & qui ameine les fuligines, & par consequant il n'y auroit point d'esperance que le cœur en peut iamais étre rafraichi. Outre que la necessité de chasser les fuligines seroit plus pressante que celle d'attirer l'air parce que le feu s'éteint plûtôt par ses fuligines qui le suffoquent, qu'il ne fait faute d'étre rafraichi. Comme nous auons montré ailleurs. De plus si les arteres attiroient l'air en dedans; A qu'elle fin le feroient-elles, puisque cét air crud, & le plus souuent infecté de quelque qualité étrangere & maligne, nuiroit plûtôt qu'il ne profiteroit, car elles n'ont pas la vertu de le preparer & corriger (comme font les poulmons) auant qu'il paruienne au cœur. Outre

que comme il ne seroit pas porté au cœur tout d'vn coup,mais à plusieurs traits, il ne pourroit pas éuiter d'étre bien-tôt échauffé dans les anfractuositez des arteres, tant par le sang arteriel qu'elles contiennent, que par les fuligines qui sont poussées par les reïterées depressions d'arteres, & par consequent il perdroit la qualité de rafraichir, & seroit plus en surcharge aux arteres que les feintes fuligines des Ecoles.

C'est donc vne pure réuerie de penser que l'air soit attiré du dehors au cœur par les arteres du cuir, tant pour le rafraîchir, que pour seruir à l'augmentation de l'esprit vital, & de croire que la seule necessité de chasser les fuligines, fasse leur compression & leur abaissement : car il ne se fait rien au cœur qui ne soit tres-épuré & vital. Quelle manie de comparer la machine de la vie à vn feu consumant, & de vouloir feindre que le sang s'y brûle en suscitant des vapeurs fuligineuses ? veu que s'il arriue par quelque desordre qu'il s'insinuë quelques vapeurs vers les limites du cœur, elles y excitent à l'instant des palpitations, des defaillances, & des intermissions de pouls. C'est pourquoy s'il étoit vray qu'il se fist ordinairement des fuligines au cœur, quelle confusion ne feroient-elles pas ? & comment se separoient-elles de l'esprit vital ? comment est-ce que l'esprit vital ne s'exhaleroit pas auec elles? & par quel separateur seroient-elles plûtôt poussées en dehors vers l'habitude du corps, que portées droit à la téte par l'Aorte & les carotides ? ou si elles s'en vont indifferemment auec l'esprit vital aux ventricules du cerueau, pourquoy ne troublent-elles pas continuelement l'œconomie des sens ?

Secondement, si l'esprit vital étoit augmenté de l'air succé par les arteres, ce seroit bien en vain que la nature se seruiroit de tant d'appareils pour l'épurer, & qu'elle feroit passer l'aliment par tant de digestions pour en faire de l'esprit vital, puis qu'elle en pourroit faire si aisément & à si bon marché ? Quand l'air pourroit deuenir capable de lumiere (ce qui ne se peut pas, puis que ce n'est qu'vn element qui n'a pas la nature de l'esprit du sang) l'esprit vital des arteres ne le pourroit pas transmuer formelement en esprit, puis qu'il n'a point de vertu generatiue (ce qui n'appartient qu'aux fermens & aux officines des digestions.) De la même maniere que ce n'est pas le propre du sang de faire de l'autre sang, bien qu'on versât du chyle dans les veines & dans les arteres: de même l'air ne pourroit pas étre aliment à l'esprit vital, que prealablement il ne soit elaboré, viuifié, & indiuiduelement illuminé selon l'espece humaine.

Si la compression des arteres est dediée à l'expulsion des fuligines, il s'ensuiuroit que les arteres ne s'éleueroient que pour retomber ; & comme les arteres sont percées lateralement, afin de répandre l'esprit & la vertu vitale par les lieux où elles passent, il s'ensuiuroit qu'elles chasseroient leurs fuligines par là, aussi bien que

par leurs orifices, qui seroient tres-pernicieuses à tous les viscères. Ou bien que les écoles montrent si elles veulent être creuës comme quoy ces fuligines ne peuuent pas être expulsées que par la bouche des vaisseaux.

Il est bien vray que la peste se peut contracter par l'atouchement de quelque chose d'infect, & qu'on sent en même-temps au lieu de l'attouchement vne douleur poignante: Ce n'est pourtant pas à dire que ce venin soit succé par les arteres: mais il se traîne & glisse insensiblement petit à petit comme fait le venin de la morsure du serpent par le vice de sa contagion. Les emplâtres, le bain, les huiles, &c. alterent premierement le cuir, & consecutiuement les parties suiuantes, ou ils attirent du centre à la circonference: Mais lors que la peste est contractée par la respiration, elle se fait resentir d'abord aux enuirons de l'estomac par des oppressions, inquietudes, vomissemens, souspirs, mal de téte & des delires. Si bien que la premiere partie qui sent ou forme les premiers mouuemens d'apprehension, est la même qui se resent des premieres insultes de l'infection.

CHAPITRE III.

Du Blas humain ou du mouuement du cœur & des Arteres.

N'Est-ce pas vne impieté & vn blaspheme aux Chrétiens de penser que tous les mouuemens soient faits de Dieu (le premier moteur) comme s'il mouuoit toutes choses auec vn bâton; & qu'il falût qu'il fût immobile pour mouuoir, Dieu ne meut pas par vn attouchement d'extremitez, n'y par attraction ni par expulsion, & la chose meuë ne tire pas (non plus) l'agilité de son mouuement de l'immobilité du premier Moteur. Mais Dieu par son seul & libre vouloir atteint toutes choses & non pas par contrainte ni obligation, & il luy est aussi libre de mouuoir quand il se meut, que quand il ne se meut pas.

Ce glorieux Moteur à donné des puissances aux choses telles qu'il a voulu, par lesquelles de soy & par vne vertu absoluë elles se mouuent elles mêmes. Par ainsi le premier Moteur qui est leur esprit directeur, se meut aux semences de soy même; & nonobstant que les semences ayent besoin d'étre excitées par quelque fomentation externe: Ce n'est pas à dire que cette excitation soit le mouuement interne des choses, ni le moteur dudit mouuement; Mais c'est vne alteration qui réueille & hâte

par accident la puissance des propres mouuemens, ou l'actiuité du premier Moteur, qui autrement seroit trop debile à émouuoir sa matiere. Et comme cette actiuité est vne certaine alteration accidentaire, qui veritablement n'est point immobile en soy (nõ plus que le Soleil qui alume la poudre à trauers le miroir ardent) mais bien loing d'étre immobile elle ne demeure iamais en son méme & premier état: Mais elle fortifie l'Archée desdites semences, & leur fait expliquer leur puissance naturele auec plus de vigueur pour les pousser & mener insensiblement à la fin de leur destinée.

Il est certain que les constellations répandent naturelement leur blas motif & alteratif qu'elles conçoiuent de leur mouuemẽt en l'air, & dans l'eau pour reigler les iours, les saisons & les années, & pour exciter les changemens des temps; Et que la terre à receu le principe interne, & la puissance de produire auant la naissance des étoilles, qui brilloient déja au firmament auant la creation des sensitifs.

C'est pourquoy il étoit à propos que le blas accidentaire de l'homme qui ne depend point de la volonté imitât leur mouuement, qu'il ne suit pas neantmoins necessairement toûjours, comme s'il y étoit indissolublement attaché: Pourtant chaque viscere (principalement des valetudinaires) se forme vn blas interieur dit astral, parce qu'il imite l'Astre precurseur tant par la priorité des iours, que par la Loy des destinations de nature. Et comme dans les maladies tout effort de nature est symptomatique, de méme en elles le blas humain precede & presage les tempétes à venir: Au contraire aux sains & pendant la santé ce blas humain le plus souuent ne montre ses resentimens qu'aprés que les déreiglemens des temps sont passez.

Le blas des bétes precede & court toûjours deuant celui des étoiles parce qu'elles ont été crées auant l'homme. Ce qui fait qu'on tire naturelement beaucoup de passages des meteores & des changemens des temps, d'icelles. Cela à donné lieu aux credules de s'adonner à la superstition des augures. Pourtant ce blas qui part de la volonté des animaux & qui tend au mouuement local n'est point ataché à cette latitude superieure. De plus toute generation charnele emane de la puissance de la semence, & la puissance de la semence de la volonté de la chair, veu que la generation de la chair a son propre blas qui sert aux vsages de ses fins qui decoulent des principes de son étre, qui sont la volonté & la volupté de la chair.

Nous conclurons donc qu'il y a de deux sortes de vertus ou de blas motifs: Vne par laquelle les étres seminaux se meuuent naturelement par le moyen de leur esprit: l'autre procede de la volonté qui lui sert de premier moteur. Mais comme il en est parlé suffisamment ailleurs, nous nous cõtenterõs à present de dire quelque chose du mouuement du pouls, de ses causes & de ses vsages. Quoy que Galien ait été fort artificiel en la distribution & distinction des mouuemens du

du pouls, neantmoins nous ferons voir qu'il a negligé le plus essétiel.

Il s'est contenté seulement de rechercher les fins & les necessitez de nature pour lesquelles il a crû que les mouuemens du pouls deuoient étre mesurez; & a reduit les causes dudit pouls à deux necessitez. La premiere pour rafraichir le cœur, pour laquelle fin le cœur & les arteres se deuoient dilater d'vn commun accord pour attirer l'air. La seconde pour chasser les vapeurs fuligineuses suscitées par la chaleur pour lequel sujet le cœur & les arteres se deuoient reserrer. Si bien qu'il a fondé sur ces deux mouuemens toutes les differences des mouuemens du pouls, en vehemence, vitesse, debilité, dureté, grandeur, &c. Quelques Anciens ont adjoûté à ces deux fins vn troisiéme vsage qui est, que l'air étoit attiré au cœur afin de seruir d'aliment à l'esprit vital, comme s'il pouuoit étre conuerti au méme esprit. Mais si l'esprit vital est ou nourri & augmenté de l'air, ce seroit par vn simple mélange que l'air seroit fait esprit vital, puisque ledit aîr est trop simple pour pouuoir étre soûmis aux digestions. Voilà comme les Anciens étoient peu entendus en la constitution de l'esprit vital, & croyoient qu'vn peu d'eau mélée auec quantité de vin, ou vn peu d'étaing mélé auec beaucoup d'or pouuoient deuenir vin ou or.

Pour répondre à la premiere necessité du pouls exposée par Galien, il faut en premier lieu considerer que la chaleur n'est pas premierement au cœur de soy, mais qu'elle n'est que la compagne de l'ame, le signe de la vie, & le moyen qui sert à ses operations. Que cette vie est de la nature du Soleil aux animaux chauds. Et de la nature de la Lune aux poissons qui subsistent sans chaleur actuele ni vraye, neantmoins ils ne sont pas priuez du pouls.

On connoîtra euidemment si on veut prendre la peine d'ouurir vne grenoüille toute viue, que le pouls n'a pas été fait en la nature pour rafraichir le cœur, ni par l'expulsion des vapeurs fuligineuses: mais pour les vsages que nous exposerons cy-aprés: car toutes les fois que le cœur & les arteres s'éleuent, on void rougir le cœur (encor qu'il ne soit pas diaphane & transparent) & deuenir pâle en chaque compression ou systole.

Quoy que les Anciens crussent que la chaleur fust la cause du mouuement du pouls: neantmoins il n'y a personne d'eux qui se soit auisé d'enseigner par quelle voye, ni par quel moyen cette chaleur étoit excitée & alumée: & comment elle est continuée chez nous: parce qu'ils n'ont pas fait les meditations necessaires sur la vie, & sur les formes.

Personne aussi n'a douté jusqu'à present que la chaleur ne procede du cœur, & que le fœtus ne soit fomenté premierement par la chaleur de la Mere, qui ne s'alume point en l'enfant qu'il n'ait acquis vne deuë maturité: mais personne n'a pris peine de s'enquerir qui pouuoit étre le fomentateur de cette chaleur; & pourquoy étant vne fois alumée) elle ne s'éteint pas, & comment elle perseuere jusqu'à la mort. Les Ecoles croyent que cette chaleur est ignée, au contraire Ari-

ſtote la differencie de l'elementaire, & veut qu'elle réponde en proportion à l'element des étoiles, & qu'elle viue en pâturant & consumant l'humidité radicale : d'où il s'enſuiuroit que le cœur ſeroit la méche de ce feu conſumant : mais comme la ſubſtance du cœur ou du pericarde n'eſt pas vne matiere conuenable au feu. Quelques-vns ont été contrains de confeſſer que cette chaleur n'étoit pas feu, encor qu'elle paiſſe & ait beſoin d'aliment : mais que ce n'étoit que par metaphore qu'elle étoit nommée telle, comme ſi la nature receuoit des metaphores en elle. On a vû ſouuent des filles en ſyncope deſtituées entierement de pouls, & de la reſpiration (ſelon ce qu'on en pouuoit coniecturer) qui reputées pour mortes pendant quelques heures, ont pourtant reuécu, été mariées en aprés, & fait pluſieurs enfans. Elles étoient toutes froides & ſans pouls : ce qui deuoit faire douter ſi le pouls n'auoit pas plûtôt été commis pour faire la chaleur que pour rafraichir, puiſque le mouuement du pouls ayant ceſſé tout leur corps étoit deuenu froid.

Les Ecoles croyent que le feu elementaire entre en la compoſition des corps, & que le feu eſt au cœur en vn degré intenſe, hors duquel il ceſſeroit d'étre feu, & qu'il ſubſiſte en l'humeur radicale. Il faudroit donc que ce feu fût vn feu pareil au feu de cuiſine, puiſque (comme nous auons fait voir déja en ſon traité) qu'il n'y a point de feu elementaire, & que c'eſt vne choſe ridicule de croire qu'il puiſſe étre tiré ſi ſouuent en bas (pour la conſtitution des corps) contre ſon mouuement naturel, & paſſer à trauers de l'air ſans étre alteré par la rigueur de ſon froid : outre qu'il ſeroit impoſſible que le feu diſperſé en petites particules & par le menu parmi les autres elemens puiſſe ſubſiſter ſans s'éteindre.

Les Ecoles donc entendent qu'il y a vn feu fort chaud, & fuligineux alumé au cœur, qui ſeroit dangereux de l'enflammer & brûler s'il n'étoit continuelement éuenté & rabatu par l'affluence d'vn air frais & nouueau, & que ſi les vapeurs fuligineuſes n'expiroient à meſure que ce feu les éleue, qu'il y auroit crainte de ſuffocation. Voilà comme les fauſſes authoritez enfantent des faux argumens, & comme les vrays theoremes de medecine ſe perdent par l'ignorance des cauſes : mais les Ecoles de Medecine deuoient auoir pris garde que le vent des ſoufflets alumoit & augmentoit le feu au lieu de le refroidir & diminuër, & par conſequent que l'éfort que la nature apporteroit pour tâcher de ſe rafraichir ſeroit vain & impoſſible, & par ainſi que Dieu auroit actuelement erré aux fins qu'il ſe ſeroit propoſé.

Que les Ecoles donc apprennent à connoître les vrais vſages du pouls, qui ſont premierement pour tirer le ſang veneux du ſein de la veine caue au ventricule gauche du cœur. 2. Afin que le ſang veneux puiſſe étre conuerti en arteriel. 3. Afin que là & dans les arteres, l'Eſprit de vie y ſoit fait. 4. Afin qu'il ſoit informé de l'ame humaine, car le ventricule du cœur & les arteres, ſont les cuiſines du ſang arteriel, comme les

meſa

mesaraiques sont celles du foye. 5. Afin que la lumiere vitale (par laquelle l'esprit est illuminé & échauffé) soit continuée par toutes les parties du corps, en sorte que la vie, la lumiere, la forme, & l'ame sensitiue deuiennent quasi vne méme chose; car cette lumiere est en l'esprit, & cét esprit est porté par les arteres, par tout le corps, laquelle lumiere si elle n'étoit continuée aux parties où elle doit étre communiquée, elle seroit en danger de s'éteindre, c'est pourquoy les arteres deuoient demeurer ouuertes & beantes en sorte qu'elles ne puissent guere long-temps demeurer comprimées. Il étoit donc necessaire que le mouuement du pouls les dilatast, & qu'au systole les deux fortes tuniques dont les arteres ont été iustement reuétuës ne retombassent pas tout à fait l'vne contre l'autre.

C'est la discontinuité de cette lumiere qui fait que la faculté principale du cerueau perit en vn moment à ceux qu'on étrangle par la ligature & compression des arteres carotides. 6. Le mouuement du pouls sert à la fabrique de la chaleur & non pas de la froidure, car si le mouuement pulsatil ne se faisoit pas, nous ne nous pourrions pas defendre d'vn froid mortel, & nous serions plus froids que des grenoüilles, qui nonobstant qu'elles demeurent dans la bouë tout l'hyuer sans respirer, neantmoins elles ne sont pas priuées du mouuement du pouls. Aussi les choses vitales ne combattent pas sous l'enseigne du froid, car le froid est en nous vn signe mortel, & le compagnon de la mort. Et il est impossible que la chaleur se puisse alumer sans le mouuement du pouls, car le sang étant déja animé à la veine caue s'alume aisement par la lumiere de cét esprit vital qui reside au cœur, qui est le méme qui le fomente, & qui le meut. 7. Le mouuement du pouls se fait, afin que le sang distribué en toutes les parties pour leur aliment soit fait entierement perspirable, sans laisser aucunes feces ni residence, parce que tout ce que la chaleur exhale, laisse absolument des feces & de la residence tant aux viuans qu'aux inanimez.

Afin que le sang se puisse entierement exhaler aprés l'assimilation aux parties ou l'apposition, ou autrement. Il a eu besoin de deux aîles, à sçauoir de l'air, & de ferment.

Pour ce qui concerne l'air (qui de tout temps a été le separateur des eaux) nous voyons que toute mucilage terrestre & autres corps mucilagineux, qui ont été gelez & glacez perdent leur glutinosité par là (qui autrement se conuertissent aisement en vers) & retournent facilement en eau : A cause que l'air s'est insinué dans la glace qui est la cause de sa legereté : si bien que ce mélange est le premier degré par lequel ledit air reduit en eau les corps tenaces, c'est pourquoy il est necessaire que l'air soit attiré incessamment, faute dequoy nôtre sang se condenseroit plutôt qu'il ne s'exhaleroit: parce que la chaleur ayant exhalé sa partie plus aqueuse, le reste se condenseroit & degenereroit en vne

vne matiere seiche ; à moins que par l'attraction continuele de l'air il ne se méle & conjoigne intimement dans la poitrine auec le soulfre du sang, afin de l'éleuer & le subtiliser à l'extreme auec son aquosité pour le faire transpirer insensiblement ; & toutes les fois qu'il se rencontre quelque portion de ce sang en quelque partie externe du corps qui n'est pas disposé à cette transpiration, en même temps elle cause des abscez, des scyrrhes, & des nodositez. Si cela arriue en quelque partie interne, elle excite des fiévres, l'apoplexie, l'epilepsie, l'asthme, des douleurs, & souuent la mort. Pendant les plus rudes gelées, & lors qu'on est sur mer, on mange beaucoup dauantage, & on rend moins d'excremens ; ce qui confirme que l'air le plus pur, comme celui du Septentrion & le marin, disposent dauantage le sang à l'insensible perspiration : car tant plus l'air est froid, & plus il subtilise & volatilise ; c'est pourquoy la respiration ne se fait pas afin que l'air soit donné en aliment à l'esprit vital, mais afin que succé par la veine arterieuse) & par l'artere veneuse des poulmons, il se méle exactement auec lui, & qu'étant traduit au cœur, il soit empreint de son ferment, qui accompagné dudit air, puissent tous deux ensemble disposer le sang à vne entiere exhalaison. Nous voyons beaucoup de choses qui se fixent & resistent à la perspiration, s'ils sont pressez par la chaleur, qui autrement seroient volatiles : c'est pourquoy l'Alkali n'est pas engendré en la cendre efficiemment, encor qu'il procede effectiuement de là. C'est bien l'office du feu d'alumer, de consumer, & de separer ; mais il ne produit quoy que ce soit, puisque le feu n'est pas seulement destitué de semence d'où procede toute generation, mais il est leur destructeur : lors donc qu'il se fait de l'Alkali du sel qui étoit auparauant volatile, ce n'est pas vne production d'vne nouuele chose, mais vne alteration : car cét alkali étoit materielement au constitut auant que passer par le feu, & fluoit auec le Mercure & le soulfre d'icelui : mais comme le feu emporte & enleue le soulfre & le Mercure, & que le sel, qui comme le principe qui subsiste le plus en la fonte) s'empare de la partie du soulfre ou de la graisse qui le touche de plus prez ; outre que comme il ne se peut pas suffisamment guarentir de la violence du feu, il s'enuole en partie en forme de gas ou d'esprit auec l'empyreume qu'il a acquis du feu, & l'autre partie s'incorpore auec son soulfre en se fondant, & se tourne en charbon : si bien que le soulfre s'étant fixé par la conjonction du sel, ne se détache pas aisément, à moins que le vaisseau ne soit ouuert. Aussi si le sang qui auparauant étoit exhalable, vient à être exposé à la gehenne du feu, il laisse beaucoup de sel fixe dans ses cendres.

Les animaux qui ont le sang exempt de chaleur, & qui est seulement agité du ferment de leurs parties vitales, se passent librement de la respiration pour les raisons susdites : c'est pourquoy les poissons sont priuez de la respiration & de poulmons, & les bâles qu'ils poussent

poussent quelquefois dehors de leur gueule, sont des vens qui partent de leurs digestions.

Les grenoüilles & les monstres marins qui ont voix, ont des petites vescies qui leur seruent de poulmons. Il faut donc conclure qu'il y a des autres vsages & necessitez au pouls que celles qui ont été exposées par les Anciens : car il ne se separe aucun excrement, ni autre superfluité, du sang arteriel, ni de l'Esprit vital comme on peut voir en son lieu, & il n'y a point de fuligines où il n'y a point d'adustion : mais on ne nie pas que le sang veneux ne produise en son absomption par le moyen de la chaleur quelque gas ou vapeur (comme fait l'eau qui s'exhale insensiblement) par la respiration, ce que les Ecoles nomment esprit naturel.

La respiration a aussi ses vsages differens du pouls, encor qu'ils soient neutres entr'eux quant à la seule chaleur : car aux maladies tres-aiguës & fort chaudes, toutes les fois qué la respiration est fort pressáte & fatiguée, le pouls est petit & frequent, encor que les forces soient constantes & valides, & si la respiration auoit été instituée pour rafraichir, elle deuroit étre alors grande & longue, puisque nous sentons bien plus de soulagement & de recreation d'vn grand & long traict de respiration, que de plusieurs petits, courts & frequens. De méme on fait plus d'effet quand on soufle le feu, d'vn coup de souflet qu'on mene à long traict, qu'on ne fait de plusieurs petits, souuent reïterez. De plus s'il étoit vray que la respiration doiue rafraichir ; vn homme qui seroit presque éteint de froid se rechaufferoit bien plutôt s'il retenoit son haleine vn espace de temps ce qu'il pourroit faire sans danger de mort.

Donc l'office du pouls est bien d'vne autre importance que pour refroidir simplement (comme on dit aux Ecoles qui ont coûtume de mesurer toutes choses à la chaleur & à la froidure (ni pour expulser les vapeurs fuligineuses du sang veneux & arteriel : mais il sert principalement.) outre la fabrique, l'illumination, & la continuité de l'Esprit vital, pour preparer le sang à l'expiration, sans laisser aucune residance, ni excrement quelconque.

Premierement le boire & le manger se conuertit en chyle dans l'estomac, le chyle en aprés se tourne en sang au foyé & à ses veines circonuoisines : puis le sang des veines en sang arteriel, & ce sang arteriel en esprit vital & animé. Lequel changement presuppose le mouuement du cœur : car le ferment du ventricule gauche du cœur par sa lenteur ne pourroit pas satisfaire à la pressante necessité des esprits que demandent quelquefois les syncopes & les defaillances, s'il n'étoit secondé du mouuement du cœur, qui est quasi semblable à celui-là par lequel la créme acide du laict à force d'étre batuë & agitée est conuertie en beurre. Imaginõs-nous aussi vn vaisseau imbu de quelque odeur, & rempli de quelque liqueur jusqu'à la moitié; à grand peine cette liqueur prêdra-t'elle l'odeur du vaisseau : mais si on vient à agiter quelque temps le vaisseau auec la liqueur, d'abord

cette odeur se répand & s'imprime par le menu à toutes les parties de la liqueur. Aussi le ferment vital & lucide qui habite au ventricule gauche du cœur se communique à l'instant au sang, & le presse par ce mouuement à receuoir plus promptement son impression : Et comme vne lumiere s'alume aisément par vne autre lumiere, aussi le sang arteriel qui est déja animé (mais non pas le veneux qui est seulement illustré participatiuement, & non pas informatiuement) de la seule lumiere solaire du cœur, se conuertit en vne substance Etherée.

La vertu motiue du cœur consiste en son propre esprit vital, & par consequent c'est lui qui fomente & entretient sa chaleur, & c'est cét esprit ainsi animé (que les Ecoles ont negligé) qui le meut.

Ce n'est pas pourtant que le mouuement du cœur soit la cause formele & transmutatiue du sang arteriel en esprit vital ; car le ferment de son ventricule gauche suffit à cette transmutation, mais le mouuement n'y concourt que dispositiuement.

L'Esprit vital est vne lumiere qui a sa demeure originaire au ferment du ventricule gauche du cœur, qui illumine les autres esprits qui partent du sang arteriel ; & c'est pour la continuité de cét esprit que l'artere s'éleue. Voila comme les esprits sont faits participans de la vie, qui sont ses satellites.

Il ne faut donc plus croire d'oresnauant que cette lumiere vitale soit ignée, qu'elle brûle & consume l'humidité radicale, & qu'elle soüille & incommode le cœur & les arteres sans cesse par vne frequente importunité de fuligines ; mais que c'est vne lumiere formele par laquelle la vie ne se peut pas mieux exprimer.

Au reste il étoit necessaire que cette transmutation qui se fait au cœur ne soit pas paresseuse pour éuiter la mort, qui suiuroit necessairement les defaillances & palpitations, sous lesquelles les esprits sont si subitement infectez & dissipez, que les fosses & cicatrices de veroles qui étoient remplies par ces esprits auant les defaillances, deuiennent euidentes pendant ces symptomes-là : c'est pourquoy le secours que la necessité demande auec empressement & sans delay ne doit pas être differé, ni mandié par vne lõgue attente; c'est pourquoy le pouls est plus prõpt & frequent aux febricitans, & non pas pour l'expulsion des fuligines, ni pour l'auidité du rafraichissement : par exemple si on a vne épine fichée au doigt, on y sent d'abord le pouls (qui étoit insensible auparauant) dur, fort & plus frequent ; & bien loin de ressentir du rafraichissement, la chaleur s'augmente à mesure que le pouls se fortifie. Aussi au commencement des intermittentes le pouls est petit, rare, & oppressé tout le temps que le froid dure ; neanmoins s'il est vray ce que disent les Ecoles, la pourriture y est alumée, & par consequent il y doit auoir abondance de fuligines, pour lesquelles expulser ce pouls oppressé deuroit être plus diligent & tres-vîte, aussi-bien que pour rafraichir.

La plûpart des febricitans qui meurent, perissent sous le froid des accez, par l'indigence ou

la suffocation des esprits. Les mouuemens extraordinaires du pouls (aux fiévres, eresipeles, & autres grandes inflammations) ne se fait pas pour rafraichir; mais c'est l'esprit vital qui s'enflamme & s'irrite contre la cause occasionele du mal. Et s'il arriue que quelque membrane interne souffre, d'abord les arteres s'endurcissent par tout le corps, le pouls élance & deuient dur, tendu & serré: ce n'est pas pourtant (à ce que les Ecoles pensent) que ce soit vn indice que les arteres & le cœur se desseichent, & que la Nature ait dessein de montrer par là au Medecin la qualité du mal, & la nature de la partie affectée; car elle ne songe qu'à meurir, ou pousser & chasser ce qui l'a fâche, & non pas à donner des signes pathologiques, diagnostiques ou prognostiques: & si le Medecin en obserue quelqu'vn, ce n'est que par accident que la nare le demontre, & contre son intention: mais tout ce qu'elle fait n'est que ce qui lui est ordonné par sa faculté dotale; car si l'artere étoit vne fois desseichée, quelle esperance y auroit-il qu'elle peût encor s'humecter non plus qu'à la vieillesse?

S'il étoit vray ce qu'on enseigne aux Ecoles, que les arteres se dilatent afin d'attirer l'air pour rafraichir le cœur: certes les arteres l'attireroient bien mieux & plus copieusement, lors que les arteres sont dures & tenduës (comme cydessus) lors que ses tuniques retombent par vne ondoyante laxité & mollesse, qui fait que sa bouche, qui en la dureté se tient aisément ouuerte, se ferme en la laxité. De plus si le pouls deuoit denoncer les qualitez & defauts des parties, certes le pouls seroit tres-mal en l'apoplexie, puis qu'on croit que le cerueau (qui est vne partie mouëlleuse & tres-molle) est offensé, qui pourtant est toûjours dur & fort. Aussi la fracture des os deuroit faire le plus dur de tous les pouls. De plus pourquoy est-ce que les tuniques de l'artere deuiennent molles en la sueur, qui auparauant étoient dures? puisque la necessité deuroit étre plus pressante à pousser les fuligines, qu'à attirer l'air; ce mouuement-là ne seroit-il pas plus vigoureusement par la dureté de l'artere, & par vne pressante impulsion, que par vn ondoyant, mol, & paresseux mouuement? Est-ce que la double tunique de l'artere est déja imbuë de la future sueur, & qu'elle deuiét derechef seiche aprés qu'elle est passée.

Aux affections de poulmons (qui sont voisins du cœur) le pouls est toûjours lâche & ondoyant (aussibien qu'au vomica) auec quelque intermission. N'auroit-il pas besoin d'vn pouls tres-du & extremement tendu, dilaté, & fort vehement pour chasser ses importunes fuligines auec plus d'empressement? l'artere molle & laxe, & le pouls ondoyant aux maladies de poulmons susdites, nous montrent que la respiration a été donnée pour le seruice de la poitrine; car la nature sent assez qu'elle n'a pas besoin d'vn pouls si hâtif, ni si pressé, ni d'vne artere tenduë en la respiration, qui sert premierement pour soy, & secondement & consequemment pour le reste du corps.

Toutes les fois qu'il fait besoin de

beaucoup d'air pour volatiliser le sang qui court risque de s'endurcir ou de se coaguler; l'Altere se serre, se bande, & souffre contraction: Mais elle ne se desseiche pas pour cela, & cét air attiré sert d'éperon au ferment de la derniere digestion pour pousser la liqueur nutritiue (aprés qu'elle s'est acquitée de son dernier deuoir qui est la nutrition) à trauers des pores, sans laisser aucune residence, & non pas pour rafraichir ni pour seruir d'aliment à l'esprit, ni pour chasser les fuligines; autrement la laxité de l'artere seroit incapable d'attirer assés d'air.

Comme la sueur qui est sur le poinct de pousser est déja toute preparée, & renduë volatille, & toute préte à s'écouler en forme liquide, aussi ne demande-t'elle pas vn grand trauail ni endurcissement d'arteres.

Lors que les forces commencent à defaillir le pouls deuient ondoyant auant que de deuenir vermiculaire, car la nature étant vne fois affoiblie ne songe plus à vn trauail penible.

Le pouls aux Apopletiques est le plus dur de tous,& principalement lors qu'on approche de la mort. Les Ecoles disent que cela se fait parce que la nature par ce mouuement tâche de recompenser le defaut de la respiration, à cause que le pouls & la respiration n'ont qu'vne même fin: mais pourquoy ne se fait-il pas la même chose aux maladies des poulmons, où le pouls est ondoyant & languide? & pourquoy ne s'efforce-t'il pas par vn mouuement redoublé à faire la même chose, puis qu'elle est aussi necessaire qu'à l'Apoplexie.

Aux syncopes qui procedent de la matrice, où la respiration est comme abolie, le pouls est tres-petit; neantmoins les forces ne sont pas encor abbatuës: ce qui fait voir que ce qu'on enseigne aux Ecoles n'est pas veritable, puis que pour suppleer au manquement de la respiration,il deuroit étre de même qu'aux Apoplectiques.

La cause pourquoy le labeur est plus grand lors que le pus se fait,que lors qu'il est formé; c'est que tout aposteme qui se termine en suppuration, contient necessairement quelque acidité en soy,qui (comme ayant la vertu de coaguler) coagule le sang, le reduit en grumeau, & l'empéche de transpirer; c'est pourquoy la nature se roidit & employe toutes ses forces, en excitant & redoublant le mouuement de la respiration & des arteres, afin que les fermens puissent empécher cette condensation par le moyen de l'air. A la fin, comme elle voit qu'elle ne profite de rien, elle le conuertit en pus, & se relâche de son trauail: ce qui n'arriue pas seulement à cause que le sang se coagule,mais aussi à cause qu'il contient quelque chose d'étranger & de nuisible à la nature.

Encor que le pus parmi les Idiots passe pour vne bonne digestion: neantmoins si vne playe recente est defenduë de la corruption par quelque beaume conuenable, il ne s'y fait point de pus, & le pus ne vient jamais aux playes que lors que leur fond & leurs lévres ne commencent à ressentir vn principe de corruption par quelque acidité.

En

En la plus grande indigence des esprits vitaux, & lors qu'il seroit plus de besoin qu'ils fussent augmentez, l'eleuation des arteres est fort basse & rare; & au contraire lors que lesdits esprits abondent elle est fort éleuée & vehemente.

Traité de l'Ame.

CHAPITRE I.

L'Ame n'est pas raisonnable; mais intellectuele & la raison prend souuent le mensonge pour la verité.

S'IL est vray qu'on ne puisse pas bien iuger de la ressemblance d'vne copie, sans connoître parfaitement l'original qu'elle doit representer: Aussi ne doit-on pas douter qu'il étoit impossible aux Gentils de donner vne valable definition de l'homme, puis qu'il ne connoissoient pas le Prototype qui l'auoit creé à son image. En effet la definition qu'ils ont donné aux creatures & principalement à l'homme ne s'étend que selon son cadaure, qui deuoit étre prise selon l'intention du Createur qui n'erre iamais en ses fins, & qui donne naissance aux proprietez qui tirent leur sources du but de leur destination: car encor que l'homme prenne du corps qui le compose des conditions animales, corporeles & materieles: Pourtant il a été creé par intention diuine (en substance immortele) à l'image de Dieu viuant, pour le connoître, aimer, & adorer selon la lumiere qu'il lui auoit inspirée. Mais aprés que l'homme eut degeneré & vescu en la chair comme vn animal, Dieu dit *Spiritus meus non permanebit cum homine quia caro est*. Et ainsi le genre, animal que le Gentils ont voulu aproprier à la definition de l'homme, est apelé de Dieu degeneration, corruption de nature, déuoyement, & destructiõ de cette intention premiere qu'il auoit euë en le creant. Et la differéce constitutiue (qu'ils nomment raisonable) par laquelle ils pretendent le differentier & l'éleuer au dessus des brutes, leur conuient aussi bien qu'à lui, puis qu'elles raisonnent en quelque façon (quoy que plus obscurement que l'homme à qui la sensitiue est éclairée par la lumiere de l'intellectuele comme on verra plus amplement au traité de l'ame) car si le viel Renard est plus rusé que le jeune, cela ne se fait que par le concours d'vne espece de raisonnement confirmé par la memoire de ses experiences. L'abeille ne conte-t'elle pas les alueoles de sa ruche lors qu'elle en sort & lors qu'elle vient décharger de cuillette? Et si on la trompe en ôtant sa ruche de son lieu, pour y en substituer vne autre, comme elle croit rentrer dans la substituée qu'elle prend pour celle d'où elle est sortie; les autres lui courent dessus, & l'assasinent comme vn ennemi qui vient troubler leur republique.

Saint Hierôme r'apporte qu'vn certain Monstre qu'il nomme faunus, vient supplier saint Antoine au

au desert de vouloir prier Dieu pour lui. Saint Antoine témoigne que ce monstre n'étoit pas vn homme : ce ne pouuoit pas étre non plus vn demon, puis qu'il est si superbe qu'il ne voudroit pas demander pardon ni se prosterner ; encor qu'il sçauroit pouuoir étre sauué par des prieres. Donc ce faunus étoit selon saint Hierôme vn animal neutre & raisonnable, qui raisonnoit & parloit le patois du pais. Ne voit-on pas dans les Histoires, qu'en Zelande & autres contrées maritimes, l'on a péché des Monstres à demi hommes, qui raisonnoient aussi, & ont exercé des arts mecaniques.

L'Homme donc n'est pas vn animal raisonnable. Le predicament de sa substance doit étre diuisé en corps & en esprit,& c'est de l'esprit qu'il faut prendre sa definition, & de sa lumiere intellectuele : comme s'ensuit. *Homo est Creatura viuens in corpore per animam immortalem, ad honorem Dei secundum lumen & ad imaginem verbi primi exemplaris, omnium causarum sigillata.*

Puis donc que l'homme quant à l'Ame doit étre le simulacre de Dieu, qui seul est la voye, la verité, la lumiere des viuans, & de toutes les creatures : son ame doit étre intellectuele & non pas raisonnable. Car la raison (que les écoles croyent auoir été donnée à l'homme, comme la chose la plus pretieuse, qui le deuoit faire differentier des brutes) est caduque & mortele, & est entrée en l'homme auec la mort, par la porte de la preuarication, où elle est restée comme vne marque fortement imprimée par la main d'vn bourreau, en memoire de la manducation fatale de la pomme, ce qu'on pourra voir plus amplement au traité de l'introduction de la mort,& elle n'a point de part en l'ame intellectuele;car lors que l'ame est vne fois separée du corps, elle à vne si claire & si entiere connoissance de toutes choses, que le discours & la raison lui sont inutiles.

La raison & l'imagination est vne maniere d'intelligence oblique,qui procede par des discours & des raisons, souuent abusiues & trompeuses:au lieu que dans l'entendement les choses y paroissent toûjours comme elles doiuent étre (dans leur pure bonté & verité)d'vne même maniere, & dans le poinct de iustice. Au contraire le courbe, le faux, le mauuais, & l'oblique, font plusieurs faces dans l'imagination par les efforts de la raison.

Salomon appele l'esprit de l'homme *Lucerna Dei*, non pas que Dieu soit dans les tenebres, & qu'il ait besoin d'étre éclairé par l'esprit de l'homme.Mais parce que les sciences ocultes, que le Pere des lumieres nous infuse, s'écoulent de lui par cét esprit comme par vne lanterne.

La raison n'est pas cét esprit de l'homme, ni cette lanterne. Mais la lumiere de cette lampe est bien plus brillante, & a la force de pouuoir penetrer toute sorte de sciences. La raison & la verité sont fort differentes : car la verité est vn étre reel & vray ; & la raison est vn étre mental problematique, qui consiste en apparence, qui est plutôt vn non-étre qui tire sa naissance des pensées, ou qui

les engendre, & souuent prend le faux pour le vray, & le vray pour le faux, & par consequent traine plus d'absurdité, de temerité, & d'incertitude auec elle, que de science & de verité; car elle est souuent telement en doute, qu'elle ne sçait de quelle extremité se rendre, pour feindre, treuuer, chercher, & étendre des raisons, qui demeurent indefinies & incertaines en des choses qu'elle pretendoit éclaircir & resoudre: Et voila comme elle trompe malheureusement les hommes; car qu'on demande raison sur quelque chose douteuse à dix ou douze sçauans hommes, châcun en particulier, on verra comme ils seront differens en pensées entr'eux, & chacun soûtiendra vertement la sienne. Il paroit donc euidemment que cette Raison de qui on fait tant de cas, & que l'on tient pour la Princesse des facultez de l'Ame, ne conuient pas bien à la conformité de la chose proposée par discours, ni à la connoissance de la veritable conclusion: mais elle forge ce qu'elle croit étre le plus conuenable à son imagination par vne conformité de discours, qui tous remplis de confusion, d'obscurité, & d'instabilité, ne contiennent ni ne concluent rien de certain, excepté la Mathese, (parce qu'elle consiste en la mesure des choses euidemment mesurables.) Que l'on demande pourquoy la lumiere luit, & pour quelle raison l'eau est humide, & cede si facilement à la compression du doigt, &c. On verra que tant plus la chose paroîtra claire & euidente, plus les raisons qu'on essayera d'apporter seront grossieres & stupides: ce qui confirme assez que la Raison voltige toûjours dans l'obscurité & l'éblouïssement, & qu'elle entraine l'entendement & la volonté auec elle, & les jette dãs des fâcheuses, chancelantes & inquietes incertitudes, qui fait que l'ame intellectuele en étant deceuë & suprimée, regarde souuent le fard, la tromperie, les pensées & le mensonge, pour la verité, iusqu'à ce qu'elle ait reconnu les impostures de la Raison: mais lors que l'ame intellectuele est separée de cette Raison (qui la fait chanceler) sa connoissance est entierement exempte d'erreur, & les essences sont si pures & si nettes dans la conception intellectuele, que l'ame les peût voir & regarder dans son propre entendement, comme l'œil se void dans vn miroir par la reflexion de ses propres rayons; car l'entendement ne difere pas autrement de la chose entenduë, que les rayons droits de la lumiere diferent des rayons reflechis: si bien que l'essence de la chose entenduë (en la lumiere de l'entendement) est renduë claire, splendide, & essentiele: ce qui ne se peut pas faire aux ames des Brutes. Lors donc que nôtre ame se peut vne fois connoître, (ce qui se fait lors qu'elle est separée de la sensitiue) elle a vne parfaite connoissance de toutes les choses vniuerseles; qui sont dans l'entendement comme dans l'image de Dieu: mais la connoissance de nous-mêmes est la plus difficile, la derniere, la meilleure, & la plus vtile de toutes les autres; car lors qu'elle connoit vne fois la Diuinité, elle s'empéche bien de preferer les choses viles, mondaines, & fragiles, à elle. La dificulté de l'intelligence consiste

consiste premierement en ce qu'elle est l'image de Dieu, qui est incomprehensible, tant à son regard qu'à cause du diuin modele qu'elle represente. En aprés comme l'ame n'a point d'image de soy qui soit separé d'elle, ou elle se puisse voir ou considerer, aussi ne peut-elle pas auoir vne entiere intelligence de soy. Comme donc elle est simple & vniforme, & qu'elle ne peut pas se comprendre dans son image (puis qu'elle n'en a point) & qu'il ne seroit pas conuenable à sa grande simplicité, qu'elle se seruit de diuerses sortes d'intellections (tant à son regard qu'à celui des autres choses entenduës) pour comprendre. Pour cette raison l'ame doit necessairement (pour la conseruation de sa simplicité homogenée deuë à l'image de Dieu) entendre toutes les choses purement & simplement. Aussi comme l'ame n'a point d'image de son espece, ou de son image diuine, ou elle se puisse actuelement transformer intellectuelement en elle méme, elle ne peut pas proprement s'entendre elle même d'vne façon intelectuele, sinon en la lumiere, & fidele témoignage de celui dont elle est l'image. La lumiere de connoissance que l'ame peut auoir de soy, s'obtient par vne grace particuliere de la diuine clemence, qui ne se peut iamais auoir parfaitement ça bas. Mais si-tôt que l'ame pourra conceuoir Dieu par vne ioüissance beatifique, elle verra alors & connoîtra par son même rayon de lumiere, les proprietez, les essences, les effets, alterations, distinctions, & deffauts de toutes les choses; & d'abord qu'on aproche de cette connoissance, toute la speculation nebuleuse & le secours de le raison s'euanoüissent. De méme que le veritable entendement est supprimé par l'vsage d'icelle. Aussi (comme le propre objet de l'entendement est la propre essence des choses) les accidens separez par la raison & écartez des choses (ausquelles ils doiuent étre attachez) doiuent étre conçeus par l'imagination, & cette conception se doit faire par des images & des especes, & non pas par l'entendement, auquel tous les accidens sont conioins ensemble en vn méme poinct sous l'essence des choses entenduës: car les accidens proprement ne sont pas des étres; mais ils dependent des étres: c'est pourquoy les accidens n'ont point d'essence qui puisse loger auec l'vnité de l'entendement, ou à laquelle l'entendemẽt se puisse transformer.

Les écoles partagent l'entendement en agent & en patient, & veulent que l'agent inuente les moyens & trauaillent sur les premisses de demonstration, afin d'en imprimer la marque & le sceau à l'entendement passif comme on feroit à de la cire, & nomment l'agent mâle, formel & plus noble & persuadent à la jeunesse que le patient est comme la femele, & la matiere la moins noble: & que toutes & quante fois que la nature trauaille à sa perfection, que l'operation est toûjours plus noble que la passion. Pourtant (encor que le principe qui agit puisse étre plus noble que le patient, lors que l'effet tend à quelque perfection, ou lors que le patient doit étre perfectionné par la vertu de l'agent) ce

ce n'eſt pas à dire que lors que la perle ſe pourrit ſous le fumier, que le fumier qui eſt l'agent, ſoit plus noble & plus parfait que la perle.

Tout Chrêtien eſt obligé de croire que l'entendement humain eſt vne lumiere & vn eſprit immortel, qui eſt l'image du Tout-puiſſant: & comme ſon origine ſurpaſſe la nature, auſſi ne peut-il pas s'accommoder à ſes regles, puiſque ſon étre eſt ſi ſimple, qu'il ne peut étre partagé en parties diſſemblables, ni étre combattu de l'agent ni du patient; veu auſſi qu'il depend continuelement, totalement & immediatement de ſon prototype original; telement que ſans vne grace particuliere il ne peut rien conceuoir, parce que l'objet de l'entendement eſt la verité même: c'eſt pourquoy il ne peut pas entendre d'vne parfaite intellection, qu'en receuant, & cette reception ſe fait en patiſſant; il n'agit point en ce qu'il reçoit, & ce qui arriue par la grace à l'entendement, ne lui eſt pas propre: au contraire l'imagination acquiert ſes connoiſſances en agiſſant, qui fait qu'elle ſe laſſe & ſe fatigue; ce que ne fait pas l'entendement, qui ſouffre ſeulement illuminatiuement, en receuant cette noble lumiere, qui lui eſt gratuitement infuſe: & il y a plus de baſſeſſe, & il eſt plus fâcheux à l'entendement d'operer en intelligence que de patir. Pendant cette intelligence (qui ſe fait par reception & paſſion) l'entendement ſe change en la forme de la choſe entenduë, & par la participation de la lumiere infinie, il paracheue ſon intellection, ſans ennui, trauail, ni facherie quelconque, & en cette intelligence l'entendement lumineux luit dans la même lumiere de l'entendement, en ſorte que les choſes mêmes nous ſemblent parler ſans paroles, & quoy qu'elles ſoient fermées & cloſes, l'entendement les penetre ni plus ni moins que ſi elles étoient ouuertes. Donc l'entendement ſe perfectionne en patiſſant & receuant: mais l'imaginatiue, ou l'entendement animal connu d'Ariſtote, ne regarde les choſes qu'exterieurement, deſquelles il en forme des idées ſelon ſes penſées, & ne fait que roder & contourner à l'entour de l'écorce des choſes, auec vn facheux & ennuyeux trauail, ſans pouuoir penetrer le noyau, parce que la fantaiſie n'entre pas dans les choſes, ni les choſes n'entrent pas dans la fantaiſie. Enfin l'imaginatiue ſe ſatisfait en admirant les images qui ſont marquées en l'exterieur des choſes, & ne connoit pas la ſignature interne.

C'eſt auſſi vne grande incongruité aux Ecoles (qui reconnoiſſent l'Ame pour le ſimulacre de Dieu) de partager l'entendement en deux ſuppoſts diferés en office & en faits, laquelle dualité en l'entendement, repugne à la ſimplicité de celui de qui elle repreſente l'image par toute ſon eſſence: car 1. il faut croire qu'il n'y a rien qui paruienne à la connoiſſance de la verité, que la foy & l'entendement. 2. Que toute verité prend ſa ſource de la verité vnique & primitiue qui eſt Dieu. 3. Que tout entendement deriue de l'entendement vnique & infini. 4. Auſſi que toute lumiere eſt tirée & ſe prend de la ſeule lumiere ſupreme. 5. Et par conſequent que l'eſſence de la verité ne doit point diferer

ferer de l'essence de l'entendement. 6. Que nôtre entendement est indigent, vuide, dénué & obscur de soy. 7. Que toute sa lumiere, clarté, noblesse, plenitude, & verité lui viennent en receuant & souffrant. 8. Et que tant plus l'entendement patit par cette lumiere qu'il reçoit d'enhaut (qui surpasse toute la nature) & plus noble il est. Finalement que l'école des gentils n'a pas eu la connoissance du veritable entendement, puis qu'elle ne connoissoit point le vrai Dieu.

L'Autheur dit qu'il vid vne fois en vision, que la Raison se presentoit à son Ame sous vne forme fort obscure & nebuleuse, & lui remontroit que Dieu l'auoit instituée pour être sa tutrice & sa gouuernante, pour la conduire à la poursuite du bien solide : que c'étoit à elle à qui la vie étoit attachée, & en vn mot, qu'elle étoit le gouuernail de l'Ame, & l'inuentrice de toutes les sciences. A cette premiere veuë, l'Ame en ayant été déja ainsi persuadée auparauant, ne témoigna pas peu de satisfaction & de ioye de l'auoir proche d'elle : neantmoins de crainte qu'on ne l'accusât d'auoir crû trop legerement, elle s'auisa d'attaquer la raison auec ses propres armes, & lui dit : Si tu as été destinée à mon seruice, ce n'est pas à toy à me tirer à tes sentimens ; mais c'est à toy à suiure mes auis; car tu ne peux rien assurer, ni rien demontrer par tes discours, que prealablement ie ne te l'aye suggeré : & pour quelle raison le disciple pretend-t'il la tutele sur le Maître ? alors la Raison ne répondit pas categoriquement, mais essaya d'imprimer de la terreur à l'Ame, & l'attirer à ses sentimens par quelques scrupules; disant qu'on ne pouuoit point acquerir le salut sans le secours de la Raison, & que les mortels periroient sous la sensualité & la foiblesse des sens, si les vices n'étoient reprimez par elle. Va, lui répondit l'Ame, ce n'est pas de toy que ie tiens cette cõnoissance: mais c'est de la foy, & c'est par vne grace diuine que i'execute ce qu'elle m'ordonne : car la foy commande absolument de croire sans se seruir de la Raison. Cette Raison a fait naître cent sortes de Sectes par ses flexibles impostures, qui ont fait bréche à la foy, & a tiré à elle quantité de sçauans hommes, & chaque Secte semble auoir des raisons fortes & persuasiues pour soûtenir ses seductions, parce que la Raison, au lieu de la foy, ne forme que des sentimens & des pensées, & la foy procede de la grace, & non pas de tes tromperies, par lesquelles tu precipite ceux qui se confient en toy dans le goulfre des miseres. Finalement l'Ame se mit à considerer par la foy, qu'il n'y auoit qu'vne seule essence, & vne forme vnique de verité comprise par l'entendement; ce qui fut cause qu'elle commança à faire beaucoup plus d'état de l'Entendement que de la Raison, & eût beaucoup d'apprehension de se laisser seduire en aprés par elle, comme elle auoit fait vne milliace d'hommes sous ombre de pieté, de verité, & de religion, par tant de sortes d'erreurs. Alors l'empire de la Raison lui deuint ennuyeux, & encor plus à cause qu'elle sçauoit que la Raison, domestique de son œconomie, auoit assez d'arrogance, & de presomption pour se vouloir

loir faire acroire qu'elle auoit le gouuernement de l'Ame ; & se souuenant de ces paroles diuines : *Domestici eius, sunt inimici eius*, elle conceut vne telle auersion contre la raison, qu'elle ne la regarda plus en aprés comme vne de ses puissances, mais comme vne étrangere. L'Ame auoit déja rejetté la Raison plusieurs fois ; mais malgré tous ses efforts, elle rentroit toûjours de nouueau, colorée d'vne docte hipocrisie, sous laquelle elle couuoit vne esperance de vaine gloire, pour le prix de sa sotte ambition : elle n'approuuoit point l'austerité de vie, & excusoit frauduleusement ce qui étoit illicite, sous les priuileges de la jeunesse, ou de la coûtume ; & par cette flateuse & docte industrie elle suiuoit l'Ame pas à pas, en feignant des raisons selon ses inclinations. Cependant l'Ame lui demanda de quelle science elle pouuoit étre capable ? elle répondit à l'instant, que par le moyen de l'Art de Raimond Lulle, elle pouuoit faire en sorte que l'homme raisonneroit de toutes choses auec vne grande admiration des Auditeurs, comme s'il en auoit vne entiere connoissance. Alors l'Ame lui dit, qu'elle étoit vne causeuse, & qu'elle auoit beaucoup d'horreur pour son caquet, qui pour l'ordinaire la jettoit dans des obscuritez & des incertitudes.

L'Autheur connoissant la difficulté qu'il y auoit de se distraire naturelement de la Raison, recourut aux prieres, comme au seul moyen qui l'en pouuoit en partie détourner. Vn iour il se vid éclairé (comme par vn songe) d'vne lumiere ineffable & incomprehensible, qui surpassoit toutes les lumieres & les connoissances que la Raison peut donner, qui passa comme vn éclair, parce que la Raison le fit d'abord retomber dans les tenebres, en sorte que ne lui restant qu'vne admiration, il ne sçauoit comme quoy cét accident lui étoit suruenu : il reconnut pourtant quelque changement en lui de ce qu'il étoit auparauant, & commença à goûter par cét échantillon de lumiere, que l'immortalité de l'Ame étoit la baze de la foy & de la Religion. Il tâcha de plus en plus & auec encor plus d'ardeur qu'auparauant, de s'empécher de la Raison, qui faussement couuerte d'impostures & de contredits, ne lui auoit iamais laissé pour conclusions, que des incertitudes ; & connut que l'Ame intellectuele n'étoit pas defaillante, & que lors qu'elle étoit vne fois separée du corps, elle n'auoit pas besoin de former des Syllogismes ; mais que c'étoit la Raison formatrice de demonstrations qui possedoit vn certain entendement Animal, ou vne imagination, qui tenoit le milieu entre le sens & l'entendement intellectuel, & qu'elle n'habitoit pas péle-méle auec le veritable entendement immortel : mais qu'elle se tenoit en son exterieur, comme l'écorce, ou la pelure à l'entour du noyau : car l'entendement contient immediatement la verité, parce que la verité conceuë n'est autre chose, qu'vne egalisation reciproque de l'entendement aux mêmes choses entenduës & conceuës. Il reconnut aussi que son

entendement profitoit plus par des figures, des images, & des visions, que l'imagination lui representoit en songeant, que par le discours de la raison qui rendoit ordinairement l'homme facheux, cholerique, fol & impetueux, lui troubloit la santé, & la ceruelle, & le laissoit incertain en ses iugemens. Mais examinans de plus prés le progrez de ses figures & idées (ne sçachant pas encor differentier les images de la fantaisie, d'auec les intellectueles) il trouua qu'elles étoient enceintes de beaucoup de miseres & d'inquietudes, parce que ces images étoient beaucoup alienées de la verité de la choses par l'alteration d'vne difformité de ressemblance inexcusable, & fort éloignée de l'identité. Mais comme l'enuie d'aprendre le chatoüilloit incessament, il tachoit toûjours de tirer quelque connoissance de ses visions (quoy qu'il n'en sçache ni le fondement ni la maniere) par quelques idées & representations : mais vn certain embroüillement d'esprit l'empéchoit de passer outre, il forgea pourtant vne fois dans son interieur l'idée d'vne chose dont il n'auoit pas vne parfaite connoissance, qu'il acoûtra & tâcha de faire aprocher le mieux qu'il peut à la chose desirée. Vn iour (aprés que l'étude l'eût bien matté) comme il la contemploit sous cét habit, & sembloit lui parler, il s'endormit pour essayer d'exciter quelque vision somniale, par laquelle il pût apprendre ce qu'il souhaiteroit suiuant le Pseaume *Nox nocti indicat scientiam.* Il est difficile à ce qu'il dit de croire les admirables lumieres qu'il receut de ces visions-là, principalement lors qu'ayant demeuré quelque tẽps sans mãger elles n'étoiẽt point troublées par les alimens : Il est vray que la nature des choses recherchées étoit couuerte d'enigmes, remplies de confusions, & encor exposée à beaucoup d'alteration; neantmoins auec l'aide des prieres, il ne laissa pas d'acquerir beaucoup de connoissance, & loüoit Dieu de lui auoir donné vn meilleur moyen que celui de la raison, croyant que l'homme à cause de sa nature corrompuë ne pouuoit pas mieux atteindre à la lumiere qu'il auoit ressenti, que par les images de la fantaisie. Mais ayant été repris de ses curiositez par son confesseur, il cessa cette sorte de recherche, & se resigna entierement à la volonté de Dieu dans vne simplicité d'esprit, pleignant la peine qu'il auoit employé à tant de trauail pour des sciences passageres, caduques & remplies d'imperfections, prioit Dieu de le vouloir détourner de ces desirs prophanes. Mais deux mois aprés cette renunciation, comme il étoit assis proche de son Athanar, il comprit encor vne fois intellectuelement, ce qui le fit d'abord r'entrer en soy même, sans sçauoir combien cette lumiere lui auoit duré : & reconnut que la nouueauté de cét accident, l'étonnement, & la ioye firent que cette lumiere s'éuanoüit, & retomba dans ses premieres obscuritez & confusions, il connut en suite qu'il faloit dire à dieu à la raison & à l'imagination (comme à des facultez brutales acquises par la cheute fatale de nos premiers parens) si on desiroit de paruenir à la connoissance

ſance de la verité ſolide : De plus qu'il faloit qu'il ſe fit vne aisée & agreable traduction de l'entendement, & vne amiable tranſmutation de ſoy-méme, en la choſe entenduë, auquel poinct l'entendement ſoit fait (pour vn moment) comme la choſe intelligible : & comme l'entendement ſe perfectionne par l'intelligence, & qu'il n'y a rien qui puiſſe étre perfectioné, que ce ne ſoit par celui-là qui ſimboliſe auec lui en ſa nature: auſſi l'entendement & les choſes entenduës doiuēt étre ſemblables & d'vne méme nature, & cette intellection ſe doit faire par vne lumiere ſpecifique, ſans trauail ni inquietude; mais dans vne profonde retraite, auec tranquilité & repos, & vn abandonnement total du ſecours de la nature : Que ſi le concours de quelque aſſiſtence étrangere y interuient, cette action ne ſe fera pas ſans le trauail du deſir, ſuſcité hors de l'entendement.

Cette tranſmutation d'entendement ſe doit faire, parce que l'entendement en ſoy eſt tout pur, ſimple, vnique, & indiuiſible c'eſt pourquoy il eſt conuenable auſſi que ſon action ſoit ſimple, vniforme & vniuoque, qui ne ſoit point ſeparée du méme entendement : Autrement l'entendement perdroit la ſimplicité homogenée de ſon vnité par vne alteration de dualité : auſſi ne depend-t'il pas de nôtre volonté, ni de nôtre pouuoir de joüir ainſi de nôtre entendement : Mais il faut bien autre choſe que penſer, deſirer, vouloir, &c. les ſens, la raiſon, l'imagination, la memoire & la volonté s'aneantiſſent (en cét acte-là) dans les tenebres & l'obſcurité, & ſont ébloüis par la lumiere de l'entendement qui tombe lors ſur l'ame, qui eſt vn grand miſtere difficile à exprimer, tant par paroles que par écrit : car ſoit que cette lumiere ſoit ſurnaturele, ou que l'entendement s'enflame ainſi de ſa nature, il y a plus de plaiſir de l'éprouuer que d'en determiner la queſtion. Ce que beaucoup de Saintes perſonnes ont pû experimenter en des extaſes : car pendant la reception de cette lumiere on pourroit demeurer trois iours ſans boire ni manger, ce qui ne ſe fait pas ſans vne grace particuliere: car cette lumiere ſans aucun trauail, rend l'entendement comme glorieux, & le remet entierement en ſa pleine liberté, qui autrement (par l'eſclauage du corps eſt preſque immobile & detenu dans l'obſcurité & la confuſion.

Lors que l'entendement eſt ainſi illuminé : l'erreur, l'impoſture, le menſonge ni la fourberie, n'y ont point de lieu : Et tout ce qui peut alterer la raiſon n'eſt pas capable de le laſſer & le faire ſouffrir ; les organes de la phantaiſie ſont auſſi (en ce temps-là) immobiles & endormies.

CHAPITRE II.

L'Image de l'Ame.

COmme il n'y a rien en l'homme de plus noble que l'Ame, puis que c'eſt elle qui fait toute ſa perfection, & que ſans elle il n'eſt

qu'vn pur cadaure : Auſſi n'y a-t'il rien de ſi neceſſaire que ſa connoiſſance, veu que c'eſt elle qui eſt le flambeau qui nous éclaire en toutes les ſciences, & qui nous donne les lumieres neceſſaires pour paruenir à tout ce qui ſe peut ſçauoir : car il ne faut pas eſperer de paruenir iamais à la connoiſſance de ſoy-même, ni des ſecrets de nature que prealablement on n'ait l'intelligence des mouuemens, exercice, effets & quiddité de l'Ame. Et celui qui auant toute autre choſe prendra peine de s'acquerir cette connoiſſance, & qu'aprés qu'il ſera imbu de ces principes ; trauaillera aux connoiſſances de la nature, ſe rendra à la fin beaucoup plus ſçauant, & y trouuera plus de facilité.

Il eſt donc neceſſaire que l'homme auant toutes choſes commence à ſe connoître ſoy-même ; & qu'il s'atache premierement à la crainte de Dieu qui ſelon le Prophete Royal eſt le commencement de Sapience ; qui l'éleuera inſenſiblement à la vraye ſageſſe, à laquelle la connoiſſance des choſes paſſageres & caduques ſera adjoûtée comme la conſequence aux premiſſes, & l'adjoûté au principal.

L'Ame a été la derniere choſe que nos deuanciers ont voulu conſiderer, tant à cauſe que cette connoiſſance paroiſſoit la plus difficile, que parce qu'ils eſperoient de l'acquerir par la recherche & examination des choſes exterieures & des proprietez corporeles.

Il eſt bien vray que la connoiſſance de l'Ame eſt tres-difficile : Mais ce n'eſt pas à dire qu'elle ſe puiſſe acquerir par la ſpeculation des choſes caduques, auec leſquelles elle n'a point de conuenance ; Puis que l'Ame eſt vn étre abſtrait & ſpirituel, de qui Dieu eſt le ſeul Autheur, le principe & la vie, & par conſequent on ne doit pas eſperer la connoiſſance de ſoy-même que de ſon origine & de ſon Diuin Recteur.

Outre que la nature des corps n'eſt pas capable de produire aucune lumiere ni ſcience par laquelle l'Ame ſe puiſſe connoître & ſe conſiderer ſoy-même : Mais cela ſe fait plutôt par vne abnegation & excluſion de tout ce qui peut tomber ſous les ſens : Ce qui ne ſe peut mandier & obtenir plus heureuſement que par la priere d'eſprit : car l'Ame eſt vne ſubſtance ſpirituele & abſtraicte faite à l'image de Dieu, qui eſt immortele, & qui étant ſeparée du corps peut ſubſiſter ſans lui, ſentir ſans organes, & mouuoir (par la ſeule penſée ou volonté) ce qui lui plait, ſans l'aide des mains ni d'aucun autre corps: De plus elle a le pouuoir de produire des étres hors de ſoy, ce qu'elle peut faire beaucoup plus parfaitement, lors qu'elle eſt en liberté, que pendant qu'elle eſt liée à la ſenſitiue : car ſi la ſenſitiue par l'aſſiſtance d'vn rayon mental a la vertu de créer (par l'appetit d'vne femme enceinte) non pas

vne simple marque de cerises, mais des veritables cerises hors du cerisier, qui chaque année changent de couleurs en même temps que les cerisiers colorent les leurs (la vertu fabriquante desquelles suit seulement l'appetit de celle que la femme a apperceuë des yeux, qui est suiuie d'vne émotion d'esprit sans raisonnement ni discours.) Que ne fera pas l'Ame intellectuele toute seule, lors qu'elle sera détachée de sa compagne, qui la tient garrotée, & l'offusque du voile de ses tenebres.

Il est bien vray que l'operation susdite de la sensitiue, n'est pas vne vraye creation, parce qu'elle ne se fait pas de rien : mais c'est vne creation transmutatiue d'vne chose en vne autre, & presque à l'instant même qu'elle a été conceuë par l'appetit : car la cerise n'est pas plûtôt formée dans la conception par l'idée de la femme, qu'elle est reuétuë de son esprit vital, & portée au fœtus, pour étre depeinte au même lieu que la mere marque auec la main : que si la main manque à marquer le lieu où elle doit étre empreinte, cette creation s'aneantit & ne s'imprime point, parce que c'est la main qui a coûtume d'executer les ordonnances de l'Ame.

La main est absolument necessaire à ce qui se produit par la force de l'appetit ; mais non pas aux Monstres horribles, ni aux spectacles formidables ; qui operent encor auec plus de puissance : veu que la femme grosse ayant vû couper vn bras ou trancher la téte à quelqu'vn, il se fait la même chose en sa matrice au fœtus, & le plus souuent ni le bras, ni la téte du fœtus ne se treuuent point parmi ses enueloppes : & d'autrefois le fœtus est changé en monstre dans le moment de la frayeur de sa mere.

Mais pour la formation des bêtes qui ne sont point formidables, il est necessaire que la main designe le lieu où elles doiuent étre imprimées, parce qu'en l'vn il n'est representé qu'vn seul acte, & en l'autre vn étre creé : celle-là ne tend qu'à vne seule ablation, & en celle-cy il y a vn desir d'engendrer quelque chose.

En toutes lesquelles operations il faut considerer que la Mere, qui est l'efficiente, n'a pas intention de faire cela pour son fruit, & que ces images qui sont empreintes en lui, n'y sont pas affichées par la volonté de sa mere, qui conçoit cét appetit, ou quelque autre chose d'horrible, mais par celle de la main qui designe ; ausquelles choses il precede toûjours quelque conception agreable ou effrayante, auec appetit ou auersion ; qui sont d'abord suiuis de l'appetit de la conception auec desir ou frayeur, lesquelles operations ne se font point aux Brutes, mais en l'homme seul, par vn effet de la sensitiue illustrée d'vn rayon de l'Ame intellectuele, qui est vne espece de representation symbolique à la creation, qui est effectuée par la viue image de ce grand Dieu qui l'a creé : car comme elle

elle est l'image Dieu, aussi peut-elle creer quelque chose de rien par sa seule pensée ou volonté.

Si la connoissance de l'Ame est la plus vtile de toutes les connoissances : aussi n'y en a-t'il point de plus penible que celle par laquelle l'Ame apprend à se connoître soy-même ; & c'est sur sa substance ineffaçable que toute la baze de la foy est fondée. S'il étoit permis aux Athées de goûter vn moment ce que c'est qu'entendre intellectuelement (par laquelle intellection ils puissent sentir, & comme toucher au doigt l'immortalité de l'Ame) ils sortiroient aisément de leur erreur; car nôtre Ame ne comprend rien par l'imagination ni par les figures & images, que ce ne soit par le secours du discours conjecturel de la chancelante Raison : mais lors qu'elle se comprend intellectuelement soy-même, ou en soy-même, la Raison n'y a point de part, & il n'y a point d'image capable de la lui pouuoir representer à elle-même : cela veut dire que l'ame ne se peut point comprendre par la Raison, ni par les images.

De la même maniere que l'Ame est en nous, & que nous ne la sentons pas ; aussi ne sentons-nous point ses continueles operations, qui nous sont aussi insensibles que l'Ame même, veut que ce qui est sensible en soy ne peut pas étre spirituel & purement abstraict.

Nonobstant qu'il nous semble que nous ne pouuons rien conceuoir sans la Raison & le discours, & sans l'ayde des choses qui tombent sous la puissance des sens : neantmoins l'Ame immortelle ne laisse pas d'agir d'vne maniere insensible dans les interieures contemplations, par vne efficace toute spirituele : ce qui se peut verifier en la personne qui se confesse, qui souuent ne sent pas l'effet de sa contrition, & qui marry de son insensibilité, aymeroit mieux mourir que de retomber en son peché, où cette insensible operation de l'Ame est vn effet surnaturel de la foy : c'est pourquoy les Mystiques enseignent que l'Ame opere plus en la seule foy sans l'aide du discours & des pensées, & qu'on profite plus en cette operation que celui qui tâche de s'exciter en contrition par quantité de paroles.

Bien-heureux sont ceux-la qui ressentent ces insensibles operations de l'Ame, & les peuuent renuoyer sur les puissances de l'Ame sensitiue, ainsi que fait la foy operatiue ; car elles laissent des vestiges le reste de la vie, à la plûpart de ceux qui les goûtent, pour aider à trauailler, auec la grace, à ce qui reste de necessaire pour le salut.

L'Ame immortelle est vne substance spirituele, & vne creature vitale & lumineuse ; & comme il y a plusieurs genres & especes de lumieres vitales, aussi la lumiere de l'Ame intellectuele difere des autres lumieres vitales, en ce que l'Ame intellectuele est vne substance spirituele & immortele, & les autres lumieres vitales ne sont pas des substances formeles, puis qu'elles ne subsistent que pour vn temps, & ne sont que des formes substantieles, perissables, & caduques, qui s'aneantissent au dernier periode de la vie, tout de même que fait la flamme d'vne chandele qui s'éteint.

L'Ame immortele difere des Anges, en ce qu'elle est faite à l'image de l'Eternel, & que sa substance lumineuse procede d'vn don de creation, en sorte que l'ame même est sa propre lumiere vitale : mais la lumiere de l'Ange n'est pas genialement sa lumiere interieure, mais c'est vn miroir de la lumiere increée : telement qu'en cela il est éloigné de la perfection de la vraye image Diuine : autrement comme l'Ange est vn esprit sans corps, s'il étoit lumineux de soy, il exprimeroit bien mieux l'image de Dieu que l'homme. Deplus comme vne chose est d'autant plus noble que Dieu l'aime dauantage, aussi a-t'il paru que Dieu a plus aimé l'homme que les Anges, puis qu'il n'a pas pris la figure du Demon pour redimer la nature Angelique, comme le Sauueur du monde a fait celle de l'homme pour le racheter. Et ce qui est dit de Iean, que le plus petit du Ciel est plus grand que lui, ne fait rien à cecy : car le Fils de l'homme n'est pas moindre en dignité & en essence à l'Ange, nonobstant que le fils de l'homme soit vn peu diminué des Anges en sa maniere de viure, lors qu'il a été fait homme ; de même en est-il de Iean : outre que l'Ange demeure toûjours esprit ministrant, & que iamais on n'a leu qu'il ait été appellé Ami, Fils du Pere, les delices du Fils de l'homme, le Temple du saint Esprit, où la tres-glorieuse Trinité fait sa demeure, comme il a été dit de l'homme.

L'Autheur raconte qu'ayant vécu l'espace de treize ans auec vn desir incôceuable de connoître son Ame, qu'il la vid vne fois en vision sous vne figure humaine. C'étoit vne lumiere ineffable & incomprehensible, qui en toute sa nature homogenée, étoit actuelement clairvoyante, & sa substance spirituele & crystalline reluisoit par sa propre splendeur : elle étoit entourée d'vne certaine enueloppe nebuleuse, ne pouuant pas bien discerner si l'enueloppe auoit quelque splendeur propre de soy, à cause de l'éclatante lueur de l'esprit crystallin qu'elle contenoit, qu'il auoit déja vû vne autre fois. Il remarqua pourtant aisément que la marque du sexe ne se tenoit qu'à l'enueloppe : & quoy que cette vision fût fort agreable, elle ne lui donna pourtant pas grande connoissance, parce que c'étoit vne chose incomprehensible qui ne se peut pes bien exprimer. Pour ce qui concerne l'Image de Dieu, il dit n'auoir rien pû conceuoir, non plus qu'en la meditation abstraite de l'entendement, que cette conception ne portât toûjours quelque figure deuant soy sous laquelle elle demeuroit representée en l'idée du considerant, car soit, dit-il, qu'on conçoiue vne chose par son idée en imaginant, soit que l'entendement se transmuë en la chose entenduë, cette conception ne se fait iamais que sous quelque figure. Aussi il dit n'auoir iamais pû considerer la nature de l'Ame immortelle auec vne existence indiuiduele priuée de figure, & qu'elle ne réponde à la figure humaine.

Toutes & quantesfois qu'vne Ame separée du corps aperçoit vne autre Ame, vn Ange, ou vn Demon, elle connoit auec science certaine & par vne propre vision ce

que c'est, & sçait fort bien differencier l'ame de Pierre d'auec celle de Iean, laquelle vision & distinction enferme vne certaine diuersité externe, & par consequent figurale : car l'Ange est telement au lieu où il est, qu'il ne peut pas étre en même temps en vn autre lieu, auquel il y a necessairement vne locale & figurale circonscription.

Le corps humain comme corps ne peut point se donner la figure humaine ; mais il y a eu besoin d'vn autre sculpteur qui soit enfermé dans la matiere seminale, & qui descende en elle d'ailleurs que de ladite semence ; qui étant tout spirituel & totalement dénué de matiere, ne laisse pas d'étre vn principe effectif & reel, qui a la vertu de figurer le corps par vne impression sigillaire : ce qui se fait ainsi. L'Ame du geniteur dans la delectation du coït se jette & répand en quelque façon vers le corps de la semence, & en l'entourant desine & imprime sa figure sigillaire en vne certaine matiere spirituelle, qui est la cause de la fecondité de ladite semence : autrement si l'Ame n'étoit pas figurée, mais que la figure du corps naquît & prouient dudit corps, on verroit que les estropiez engendreroient necessairement des enfans estropiez, parce que le corps de celui qui engendre ne seroit pas entier, & qu'il seroit defaillant en cés esprit qui auroit ou auoit été inseré en la partie defaillante : si donc la figure est empreinte à la semence, elle prend cette image hors de soy & d'vn principe anterieur & vital ; & si l'ame imprime vne figure à la semence, elle ne lui donnera point d'autre forme que la sienne ; mais elle y depeindra sa veritable image. C'est de même que les ames des Brutes maintiennent leur espece en engendrant : car nonobstant que l'ame quant à son origine soit au dessus des loix de la nature, neantmoins elle est contrainte de continuer & se glisser par les mêmes pas qu'elle est vne fois entrée & associée auec elle, & à subir les mêmes loix qu'elle a commencée, parce que les generations vitales obseruent toûjours vn même progrez, auancement, & déclin, & se terminent par vne même fin.

Il est donc necessaire que la fecundité soit donnée à la semence par vne participation & determination specifique des principes vitaux ; ce qui ne se fait pas autrement que par vne impression sigillaire de l'Ame du geniteur en l'esprit de la semence, en laquelle il se treuue vne maturité requise auec la figure designée pour finalement impetrer du diuin Createur la lumiere formele de la vie, ou l'Ame de son espece, la ressemblance de laquelle est exprimée en la figure qui lui est empreinte.

Enfin c'est vn article de foy que nôtre Ame est vne substance qui ne doit iamais mourir, & que la fabrique de cette nouuele substance qui est faite de rien, n'appartient qu'au seul Createur de l'Vniuers, qui a voulu la choisir pour lui donner le caractere de son image, & par consequent il semble que ce grand Dieu incomprehensible doiue étre de figure humaine.

Comme

Comme le corps humain est extremement defectueux, on a crû que l'image de Dieu deuoit étre en l'Ame, & representée en la puissance raisonnable, parce qu'on ne sçauoit pas que la Raison n'est que la seruante de l'Ame intellectuele, & qu'elle n'est aucunement de son essence, ni sa compagne inseparable: ce qui est exposé plus au long au Chapitre, *L'Ame n'est pas raisonnable, &c.*

Il y en a d'autres qui tiennent que l'Image de Dieu est prochainement exprimée par la simplicité vniuoque de l'Ame, & par vn ternaire de puissances, qui sont l'Entendement, l'Imagination, ou la volonté, & la memoire; mais si l'Ame en sa substance represente Dieu même, c'est vne absurdité inexcusable de vouloir comparer les personnes de la Sainte Trinité à la memoire & à la volonté, puis qu'il n'y a point de personnes en Dieu qui representent la seule volonté, & que la volonté en Dieu n'est pas vne personne separée, outre que l'Image ne doit pas representer vne egalité de nombres, mais vne ressemblance d'essence & de figure; & si l'Ame en sa substance represente Dieu, & l'Entendement, la Volonté, & la Memoire, les trois Personnes Diuines; il s'ensuiuroit que ces puissances ne seroient pas des accidens & des proprietez de l'Ame: finalement ces trois puissances en l'Ame, ne peuuent pas exprimer plus prochainement l'Image ou le suppost de Dieu, qu'vn simple nombre ternaire d'accidens qui a été jetté en la substance de l'Ame, sous lequel sens l'Ame denote moins l'Image de Dieu, que ne fait vn morceau de bois par le soulfre, le sel, & le mercure, qu'il rend en sa destruction, lesquelles diuersitez ne sont pas au bois comme en la similitude des puissances de l'Ame comparées aux personnes diuines, & expliquées par vn simple nombre ternaire: mais tout bois a trois substances enfermées sous l'vnité de son assemblage, qui peuuent étre separées en differens supposts; mais en leur connexion elles ne font qu'vne seule substance de bois, c'est pourquoy comme Dieu est incomprehensible, aussi est son caractere d'identité & d'Vnité auquel cette similitude est fondée, qui ne se peut point conceuoir ni exprimer: mais il suffit de sçauoir que l'Ame immortele est vn esprit homogené, simple, immortel, aimé de Dieu, & creé à son Image: Que c'est vn étre à qui la mort n'ôte rien, ni n'adjoûte rien qui soit de la nature de son essence de simplicité: Et parce qu'elle est destinée depuis sa constitution à la beatitude; aussi la damnation qui ne lui suruient que par accident, est contre l'institut & par vn defaut posterieur.

Lors que l'Ame est vne fois separée de son corps, elle ne se sert plus de la memoire ni des autres facultez caduques de la sensitiue, qui perissent & s'aneantissent auec la mort, car l'Ame est si clairvoyante & connoît si bien toutes choses qu'elle n'a plus besoin d'elles.

La volonté s'aneantit aussi auec la vie & semble qu'elle a été accidentelement adjoûtée à l'Ame: car

aprés la creation de l'homme, Dieu le constitua en son franc arbitre. Ce qui denote non seulement qu'il y a de la posteriorité en elle : mais aussi que la volonté n'est pas proprement atachée par vn principe essentiel à l'Ame : Mais qu'elle l'accompagne comme si elle auoit été acordée & adjoûtée en forme de talent, afin que l'homme suiue le chemin qu'il voudroit.

Il n'y a rien de si pernicieux à l'homme que sa propre volonté: C'est elle seule qui met le diuorce entre Dieu & l'homme : c'est pourquoy cette faculté ne peut point auoir de lieu en la beatitude eternele, veu qu'elle ne seroit qu'à surcharge aux Bien-heureux qui ne peuuent vouloir que ce que Dieu veut qui est vne possession pleine de tout ce qu'on peut souhaiter.

Cette puissance doncques de la libre volonté perit, & la volonté substantiele qui n'est aucunement separée de l'entendement & de l'essence de l'Ame se manifeste, qui a vn étre fort different de l'accident du libre arbitre, parce que les Bienheureux ne peuuent vouloir que ce que Dieu veut.

Tout ainsi que l'imagination est troublée par les délires & perit auec la vie ; la libre volonté en fait de même.

De plus comme il n'y a point de dualité ni d'accident en Dieu qui soient separez de son étre : Il faut conclure que si l'Ame doit represénter son image ; Toute la proprieté de l'ame doit étre confonduë en la substance intellectiue d'vne pure lumiere : Et tout ainsi que la fumée alumée par la flame de la chandele est la même chose que la flame en figure & en matiere : aussi l'ame est vn pur entendement & vne simple image de la lumiere increée ; Telement que comme l'œil ne void rien plus proprement & de plus vray que le Soleil, & que par son moyen il void toutes les autres choses : Aussi l'ame bienheureuse ne comprend rien de plus vray que sa lumiere dont elle joüit par laquelle elle est illuminée interieurement, & c'est de cette lumiere qu'elle depend totalement & immediatement : Et comme l'œil ne peut pas souffrir la clarté du Soleil : De même l'Ame ne peut pas comprendre Dieu que par la clarté qu'elle a selon laquelle mesure elle possede glorieusement Dieu: Car son entendement libre se transforme entierement au bon plaisir & à la complaisance de l'vnité de la lumiere qui la penetre, & en la penetrant elle la beatifie: Voila comme l'ame contemple principalement & premierement Dieu, & est éclairée penetratiuement par son intelligence.

Ceux qui ont logé l'image de Dieu en la raison argumentét ainsi. Ils disent que la Loy est l'image de Dieu qui a été empreinte à nos ames par la raison, & par consequent que l'ame est l'image de Dieu en tant qu'elle est raisonnable : Mais ils ne considerent pas que la Loy & l'ame different en suppositionalité d'essence : Car lors que l'homme fut creé il n'y auoit encor point de Loy, & par consequent l'ame n'étoit pas essentielement Loy. On verra au *Chap. intit. l'Ame n'est point raisonnable*, &c. que c'est vn blaspheme d'asseoir l'image de Dieu en la raison qui est

est vne faculté caduque & perissable.

Outre l'entendement & la volonté intellectueles en l'Ame immortele, il y a encor vn troisiéme qui faute de nom propre nous nommerons amour ou desir perpetuel: non pas d'acquerir, de posseder ou de joüir (puis que les Bien-heureux joüissent de tout ce qu'on peut desirer) Mais d'aimer ou de complaire, qui est égale aux deux autres, & sont toutes trois egalement simples en vne vnité de substance: Lesquelles trois sont confonduës ensemble sous l'vnique substance indiuisible de l'Ame.

Et cét amour n'est pas vn acte de la volonté: Mais elle procede de l'entendement & de la volonté substantieles tout ensemble comme vn acte separé & glorieux.

Cét amour n'est pas non plus vne passion: Mais vne essence dominante & vn acte glorifiant: Donc cette volonté & cét amour n'ont rien de commun auec la volonté de l'homme & de la chair: parce que ce sont des titres essentiels par lesquels faute de mots propres pour l'expliquer l'image de Dieu est representée: Parce que l'entendement comprend Dieu & n'a point d'autre intention que celle de Dieu & ayme de toute son étenduë par vn pur & indiuisible acte de complaisance d'amour, ou de desir, en vne totale simplicité de soy.

Dés le commencement de la creation la volonté & l'amour intellectueles y ont été auec l'entédement: Et il ne faut pas croire qu'ils soient suscitez de nouueau aprés la mort, puis qu'ils sont de l'essence de l'Ame ou de l'image de Dieu: Mais si-tôt que l'entendement fut troublé par la conjonction de la sensitiue, & eut cedé à sa phantaisie, la volonté & l'Amour intellectueles admirent la volonté & la memoire par vne corruption de nature qui s'aneantiront auec l'Ame sensitiue pendant que l'immortele demeurera toûjours en son integrité.

Dans l'extase la volonté & la memoire caduques dorment & il ne demeure qu'vn acte enflamé d'amour qui pourtant n'est pas sans l'entendement & la volonté substantiele qui ne font qu'vne même chose.

En cette vie l'amour precede le desir qui est vne passion de la faculté aimante: Mais à ceux qui sont au Ciel, l'Amour n'a point de priorité, ni n'est point differentiée d'auec le desir: Aussi ne tient elle pas la nature d'vne puissance particuliere, & n'est pas vn acte de volonté, qui subsiste hors de l'entendement. Tellement que l'entendement est vne lumiere formele & est la propre substance de l'Ame qui connoît & discerne toutes choses sans l'aide des sens & veut, aime, & desire en vnité tout ce qu'il comprend en soy, & ce qu'il indique en voulant, il n'a plus besoin de se resouuenir par vne repetition des especes de la chose qui a été déja sceuë, n'y n'a plus besoin d'étre persuadé à la connoissance des choses par des circonstances: mais il a tout ensemble vne vnique & clair-voyante connoissance de tout ce qui se peut sçauoir: la memoire (qui s'eclipse quelquefois toute seule pendant que le iugement demeure en son

entier)& d'autrefois l'imagination qui est alienée pendant que la memoire subsiste)font assez connoître que ce sont des facultez heterogenées & dissemblables de l'ame sensitiue qui sont distinctement differentes au corps parce qu'elles sont conceuës en forme de recipient par l'ame immortelle. Tout de même qu'aux inanimez on remarque vne certaine sourde connoissance & vne espece de sentiment,d'affection, ou d'auersion enuers les objets qui pour cette raison ont été nommez sympathiques:Et cette obscure perception d'objets est en eux comme vne forme de veuë & d'entendement: car on remarque en eux vne certaine vertu ou don vital de bonté,de valeur, & d'energie qu'ils ont receus en forme de recipient pour les fins destinées du Createur.

La crainte, fuite, auersion, & affection enuers les objets sont encor plus manifestes aux stupides insectes, & aux hommes insensés (ou le iugement ne preside point) qu'aux choses inanimées ausquelles il n'y a que la seule puissance d'vne lumiere virtuelle qui reluit auec vn certain acte de vertus & de fonctions vitales par lesquelles elles subsistent.

Troisiémement l'acte de joye & d'auersion s'explique encor beaucoup mieux aux autres sensitifs, ausquels il est requis vne certaine imagination sensitiue auec quelque espece de raisonnement au lieu d'entendement: qui reluit plus ou moins en chacun d'eux, selon chaque espece & selon la bonté de leur esprit specifique,& la volonté,la memoire & la connoissance tombe en eux comme sous l'apprehension de l'entendement en changeant continuelement d'objets & de fonctions selon la matiere encline en singularitez & departemens: En sorte que l'amitié & la haine sont tellement vnies. Aux ames sensitiues qu'il est difficile de voir des objets sans auoir quelque inclination ou auersion pour eux.

Il ne faut donc pas considerer l'image de Dieu en l'homme par vn certain nombre ternaire de facultez: car l'image de Dieu est aussi propre & intime à l'ame que sa propre essence. Mais les proprietez susdites ne sont pas de l'essence de l'ame, mais des productions posterieures.

De plus c'est vne indignité de vouloir comparer la majesté de l'image de Dieu à des qualitez vû que les proprietez de toutes les choses se fondent en l'essence de l'ame par la vertu de l'image diuine, & s'il semble au vulgaire qu'elles y soient comme des attributs & des productions c'est parce qu'ils ne comprennent les choses que grossierement & ne s'attachent qu'à l'écorce.

L'Ame est vn acte pur, simple, formel, homogené, indiuisible, & immortel, auquel l'image de Dieu est prochainement & essentielemét d'vne maniere incomprehensible. Tellement que toutes ses puissances ne sont pas seulement denuées de la nature d'attributs: mais aussi leur suppositionalité sont assemblées en vne vnité indiuisible parce que l'ame est en soy, vne certaine substance si luisante qu'elle n'est pas separeé en suppost de sa propre lumiere, & son entendement est aussi bien la lumiere de l'ame, que

la même ame est vn vray entendement lucide : & l'ame étant vne fois separée du corps se void & se comprend en sa lumiere & n'a plus besoin de cœur ni de cerueau & n'est jamais fatiguée en son intellection : Au lieu que l'imagination ne se lasse pas seulement pendant la vie, fait blanchir les cheueux & tombe dans le delire : mais aussi elle ne peut jamais auoir d'autres especes intellectiues que celles qu'elle tire des objets sensibles, en sorte que la vertu intellectiue concourant auec la phantaisie de l'ame sensitiue, suit la nature des organes, & la libre volonté de la vie sensitiue : De même qu'aux choses naturelles l'éfect suit la plus debile partie de ses causes : mais l'ame intellectuele à de soy tout ce qui est requis pour connoître & vouloir: car la volonté substantiele de l'ame bien-heureuse est substantiellement bonne & non pas qualitatiuement & a la prerogatiue de representer l'image de Dieu. L'Amour & le desir de ladite Ame ne sont pas des fonctions de la puissance appetitiue : mais c'est la méme ame intellectuele qui veut : car l'amour & desir sont conjoints indiuisiblement sous l'vnité en vne indiuisible simplicité & identité.

Ces deux passions là sont distinctement separées aux mortels tant à cause de la necessité des organes que de l'inegalité de leur fonctions, qu'à cause de l'association de l'ame sensitiue: car souuent nous desirons des choses que l'entendement iuge que nous ne deurions pas desirer, & que la volonté ne voudroit pas qu'elles arriuassent. Il est donc necessaire que les choses qui ont des operations differentes soient aussi distinctes en leur racine : mais le desir amoureux de l'ame bien-heureuse est la propre substance de ladite ame: car nonobstant qu'au ciel il y ait vne pleine, & perpetuelle joüissance de tout ce qu'on peut desirer : neantmoins le desir de l'ame, qui est vne étude de complaisance ne cesse jamais, & l'ame n'en souffre non plus que la charité qui ne sont radicalement qu'vne même chose : autrement si le desir venoit à cesser d'abord la satieté ou l'insensibilité de joüissance suruiendroient aux habitans du ciel, & c'est ce desir ou cét amour qui fomente la delectation perpetuelle.

Il paroît donc que l'entendement, la volonté & l'amour en l'ame immortelle, sont vnis substantiellement ensemble. Au lieu qu'en l'ame sensitiue, les operations sont differentiées ; par vne diuersité de facultez : ce qui est sensible lors que nous desirons ce que nous ne voudrions pas, & que nous voulons ce que nous ne desirons pas : par exemple celui qui est resigné au supplice veut ce qu'il ne desireroit pas, & ce qu'il ne voudroit pas: Il paroît donc que le desir surmonte souuent la volonté, & que la volonté autrefois contraint le desir à son tour en forme d'empires mutuels qui se combattent alternatiuement : ce qui dure aux mortels tout le temps que la sensitiue traine ses puissances sous cette diuision. Voila comme on desire sottement des choses passées ou impossibles, & on souhaite souuent que les choses presentes ne soient point arriuées.

Nous disirons donc par des conuoiteuses

uoiteuses facultez de l'Ame sensitiue, lesquels effets ne sont pas approuuez de la volonté & du iugement, où le desir & l'amour operent differemment de la volonté. Il arriue aussi souuent en vn même iour que le desir precede ou suit la volonté, & se surmontent ainsi alternatiuement l'vn l'autre ; en sorte qu'ils se repoussent distinctement, & ce en des choses caduques, parce qu'elles procedent de l'Ame sensitiue : mais aux Bienheureux cét amour ressuscite comme vne substance de l'Ame, & l'on ne desire rien au Ciel que l'on ne veuïlle, parce que ces puissances sont enfermées en vne même vnité, tant en acte qu'en substance, en l'Ame, qui est le Royaume de Dieu d'vne façon incomprehensible.

Donc l'image de Dieu est en l'Ame, de qui l'essence est la même Image de Dieu, qui ne se peut pas conceuoir ni exprimer par paroles; parce qu'elle represente la ressemblance de Dieu, de laquelle il n'y a point d'autre Image qui la puisse representer à la conception.

En l'enueloppe de l'Ame immortele, qui est la sensitiue, il y a semblablement vne image qui reluit en puissance en forme de recipient, qui est destinée par la generation brutale, & par consequent est soüillée d'impureté.

L'Ame intellectuele enueloppée des tenebres exterieures, étant vne fois separée de la lumiere increée, perd telement sa lumiere natiue de l'Image de Dieu, qu'elle n'entend, ne veut, & n'aime autre chose qu'elle : aussi lors qu'elle ressuscitera, elle ne representera l'Image de Dieu (qui est suffoquée en elle) que par vne maniere corporele & figurale.

Il y a quelques Athées qui disent que nous n'auons pas seulement été créez à l'image de Dieu, mais ils veulent que nôtre Ame soit vne partie de l'Identité de la lumiere increé, & que l'homme ne difere pas autrement de Dieu que la partie d'auec le tout : qu'il a eu commencement auec celui qui n'en a point ; non pas en essence & en proprieté interne, qui est vn blaspheme étrange : car ce qui a commencé a été creature depuis le commencement de son étre & de sa creation. C'est aussi vouloir introduire vne impossible imperfection en Dieu, de pouuoir creer quelque chose outre soy, semblable à soy en substance & en essence: car en Philosophie chaques parties d'vn infini sont necessairement & totalement infinies, & la creature ne pourroit pas étre moins infinie selon sa substãce, qu'elle l'auroit été selon son étre, & selon son existence & sa duration, comparée à l'étre Eternel : c'est donc vne grande sottise de croire que l'Ame soit vne partie de la substance diuine, ou qu'elle soit essentielement semblable à elle en puissance, grandeur, duration & gloire, puis qu'elle a tiré son principe de rien. Si donc Dieu n'a pas pû faire l'Ame humaine comme vne partie de sa Diuinité, puis qu'il n'y a point de partie ou de minorité à l'infini. Il paroit que l'Ame immortele ne prend pas l'image de Dieu de sa propre lumiere : mais seulement sa figure, & si elle a vne permanence eternele, cela ne procede pas de son étre; mais cette essence d'Eternité lui a

été donnée de son Createur gratuitement & lui conserue de même.

L'Ame immortele ne peut point être alterée par les choses caduques comme la sensitiue, aussi l'assoupissement, la fureur, l'ivrognerie, &c. ne sont pas des simptomes de la lesion de l'Ame immortele : mais des passions de la sensitiue qui suiuent la vie : car les brutes souffrent les mémes passions : Et si l'Ame immortele semble en quelque façon souffrir les choses caduques, parce qu'elle est iointe à la lumiere caduque de la sensitiue : Ce n'est pas à dire qu'elle puisse étre surmontée par elles, il est vray qu'en enfer l'Ame damnée souffre furieusement ; car comme elle connoît qu'elle est immortele, & que l'arrest de sa condamnation est immuable, elle s'en plaint comme d'vne injustice qui lui a été faite : Si bien que l'amour qu'elle a pour elle ne tendant plus qu'à s'excuser sur l'ignorance ou sur la fragilité, où sur les embuches qui lui ont été tenduës par l'ennemi de son salut, ou sur le defaut de la grace suffisante, il lui semble qu'elle ne deuroit pas meriter vne eternité de peines pour vn moment de transgression : C'est pourquoy elle conçoit vne haine contre Dieu, deuient furibonde, & perdant toute esperance entre en desespoir dans ce lieu, où il n'y a ni pitie, consolation, compassion, ni reuocation quelconque : Et parce que l'entendement se transforme naturelement en l'idée de la chose entenduë (ce qui a été connu des Payens, & definé par la figure de Prothée) elle deuient semblable aux demons, ensuite dequoy la haine qu'elle a vne fois conceuë contre Dieu & ses Saints, le desespoir, la malediction, les tourmens & furies infernales ne l'abandonnent iamais.

CHAPITRE III.

Comme la Sensitiue à été associée à l'Ame immortele aprés la preuarication & lui a serui d'enueloppe dû depuis.

L'Auteur croit que si l'homme auant sa cheute étoit immortel quant à l'Ame, qu'il ne l'étoit pas absolument quant au corps, puis qu'il auoit besoin d'aliment, & que Dieu lui auoit gratuitement erigé l'arbre de vie, qui le deuoit preseruer, & defendre de toutes les iniures qui auroient pû faire bréche à son immortalité. Ce qui fut cause qu'aprés qu'il eut mangé du fruict deffendu qu'il fut chassé du Paradis terrestre, de crainte qu'il n'étendit sa main vers l'arbre de vie pour en manger & qu'il ne vécut eternelement. Il croit aussi (ce qu'il remet pourtant à la censure de l'Eglise) que la mort à tiré ses causes natureles de cette manducation fatale : Non pas que la mort ait été enclose dans cette pomme comme dans vn venin mortel : Mais qu'elle contenoit en soy le feu charnel de la concupiscence, qui trainoit auec soy les causes natureles de la mort, & vne generation de semence à la façon

des brutes : Que l'état de pureté qui consistoit en l'ignorance de la seule concupiscence, étoit nommé l'état d'innocence ; que Dieu auoit voulu cacher à l'homme par pudeur sous l'enigme de science du bien & du mal (car il ne faut pas croire qu'Adam & Eue fussent stupides & ignorans, puis qu'ils donnoient des noms à toutes les Creatures selon leurs proprietez, dont ils auoient vne entiere connoissance) veu qu'ils n'eurent pas plutôt mangé de la pomme qu'ils connurent qu'ils étoient nuds (dont ils ne s'étoient pas aperceus auparauant) & Adam voyant Eue toute nuë en fut telement émeu qu'il la deflora.

Que la honte qu'ils eurent prouenoit plutôt du stupre commis (qui auoit changé & soüillé ce bel état d'innocence auquel ils étoient, en vne nature peruerse) & d'auoir méprisé l'auis du Createur (qui trainoit auec soy les necessitez de la mort à toute la posterité) que de leur nudité qu'ils couurirent de feüilles, croyans de cacher à Dieu la perte de leur virginité, qui a causé le peché originel, fait naître l'acte de concupiscence & continuer la propagation de la semence à la façon des brutes. Ce que saint Augustin semble confirmer au 14. *De ciuitate Dei*, où il dit. *Quomodo ante legis transgressionem hominem puduisset, cum ipsa membra pudorem non nouissent.* Si on veut dire que Dieu n'a rien fait en vain, & que dans le commencement nos premiers Peres n'étoient point destituez des organes genitaux qui denotoient deuoir engendrer à la maniere d'aujourd'huy. On répond que Dieu mal à propos leur auroit concedé le franc arbitre, s'il les eût destitué de ces parties-là : mais il suffisoit à l'homme de ne point ressentir l'aiguillon de la concupiscence en voyant la nudité de la femme & la femme celle de l'homme : & que nonobstant que nôtre diuin Sauueur ait eu ces parties-là aussi bien que l'homme : neantmoins comme dit saint Augustin, *libro de nuptiis* 12. *Sine carnis concupiscentia nasci voluit, qui futurus erat sine peccato, non in carne peccati, sed in similitudine carnis peccati.* Comme s'il disoit que tout ce qui naît de la copulation (encor que ce soit dans le Paradis terrestre, & auant le peché) est chair de peché. Si bien que puis que le peché originel n'a été traduit à la posterité que par la concupiscence, il faut conclure qu'elle étoit enclose dans la pomme, comme la faculté de faire viure eternelement dans l'arbre de vie, & tant d'autres facultez enfermées dans des simples qui causent des delires de l'amour, de la haine, des trepidations, comme la picqueure de la Tarante, la rage, comme la morsure des enragez, &c. Enfin que c'est de cette pomme que toute la dépendance de l'homme a tiré sa degeneration ; car la pomme ne fut pas plutôt mangée, qu'elle disposa le sang à la semence, & à la procreation de son fruit, & par consequent à impetrer l'Ame sensitiue de son Createur, de laquelle l'homme n'auroit pas eu besoin tant qu'il auroit voulu se continuer dans l'immortalité. Car l'Ame immortele qui étoit attachée à son archée étoit assés suffisante de soy pour gouuerner le corps sans

elle. Même il croit qu'Eue n'auroit point conceu par copulation charnele à la façon des brutes : mais qu'elle auroit conceu la matrice fermée sans perdre sa virginité, tanté par l'obombration du S. Esprit, & auroit enfanté sans douleur.

Encor qu'aprés la manducation de la pôme l'Ame sensitiue ne fusse pas encor crée : toutesfois les dispositions natureles se treuuent toutes prétes à l'impetrer de son Createur : car les Ames ne procedent point de la seméce, ni ne sont point formées des Ames des parens, cõme vne lumiere pourroit tirer sa lueur d'vne autre lumiere : mais ce seul pouuoir n'apartient qu'a Dieu seul. Il est vray que l'homme peut bien imprimer dãs sa seméce l'image de son corps qu'elle represente comme l'Ame immortele fait l'image de Dieu, mais la foy nous aprend que l'Ame immortele ne peut prédre sõ étre que du grãd Dieu, autremét elle cesseroit d'étre son image pour étre celle de l'hõme: outre qu'il faudroit si l'Ame engédroit l'Ame, que cette Ame tirât l'autre du neant : ce qui ne se peut pas : ou qu'elle se partageât pour faire ses productions : ce qui repugneroit à son extreme simplicité : & quand cela seroit, l'Ame immortele n'auroit iamais songé à engendrer l'Ame sensitiue & caduque qui lui est opposée & si contraire en toute maniere. Aprés quoy comme ces deux Ames ne peuuent pas presider en vn même corps sans discorde ; l'immortele, ou par le commandement de son Createur, ou par horreur de l'impureté commise, se retira dans le centre de la Sensitiue, & lui remit le gouuernement du corps. Si bien que cette sensitiue a serui du depuis d'éuelope à l'Ame immortele & la tiét attachée cõme vne prisoniere iusqu'à la mort. Ce qui fait que nous viuons & vieillissons à la façon des brutes.

Auant la preuarication l'Ame immortele étoit telemét éclairé, qu'elle pouuoit en vn moment penetrer & connoître parfaitement l'interieur tant des animaux que des plantes, &c. Et en discernoit aisement les vices & les vertus mais du depuis l'obscurité de sa compagne nous en a voilé la connoissance.

Quoy que l'Ame immortele ne soit iamais lasse d'inspirer des bõs mouuemés à la sensitiue (qu'elle retient quelquefois) neantmoins elle paroît souuent telemét endormie dans son enueloppe, que les Athées ont crû que cette Ame n'étoit qu'vne pure chimere, parce qu'étant comme enchaînée par la sensitiue, elle ne peut pas jouyr librement de son entédement, au contraire il semble qu'elle soit contrainte de consentir comme vne esclaue à la volonté de cette insensée. Pourtãt l'Ame immortele ne tombe iamais dans le délire, ni dans la rage, & n'est iamais assoupie par l'opium, ni alterée par les choses caduques. Et si elle souffre il faut que ce soit par quelque Agent superieur & plus puissant. Il est bien vray que comme l'Ame immortele est liée à la sensitiue par vn lien cõiugal d'vnité. Il est necessaire aussi que toutes & quantesfois que l'Ame mortele souffre quelque chose par les choses caduques & nuisibles, que l'Ame immortele s'en ressente aussi en quelque façon par le droit social d'hospitalité, non pas pourtãt que les choses caduques ayét le pouuoir de toucher l'Ame immortele qui est vn étre qui leur est suremineét Mais Dieu a voulu quelle souffre

& compatisse aux angoisses de sa cõpagne, de la même maniere qu'il veut que l'ame immortele fasse part de sa lumiere à la sensitiue, où elle est receuë en forme de recipient.

Il n'y a donc que la seule sensitiue qui puisse étre endommagée, éteinte, & étouffée par les choses caduques; alors l'Ame immortele étant priuée de son domicile ne s'aneantit pourtant point, quoy qu'elle soit contrainte d'en déloger: & si pendant la vie l'Ame semble souffrir quand elle ne peut pas bien exercer son office, elle demeure pourtant en son integrité.

Il faut considerer l'vnion de la sensitiue auec l'immortele, de la même maniere qu'on considereroit la lumiere du Soleil jointe à la lumiere d'vn ver luisant, en sorte que ces deux lumieres jointes ensemble ne fassent qu'vne même lueur, desquelles il y en a vne celeste & constante, l'autre vermiculaire & perissable. Derechef feignons que la lumiere du ver luisant soit tachée de macules, ou de quelque couleur qui procede d'vn vice propre, ou de la teinture de sa peau; il aduient que la lumiere du Soleil, qui est toûjours en son integrité, nonobstant qu'elle soit conjointe à la lumiere colorée du ver luisant, reçoit cette même tache dont elle semble souffrir: ce n'est pas pourtant que le Soleil en souffre; mais sa lumiere qui exerce des actions vitales est en quelque façon terni par les troubles couleurs de celle du ver luisant, & la lumiere du ver luisant étant éteinte, celle du Soleil perd son associé, & retourne en sa premiere nature: de même l'Ame immortele souffre pendant la vie toutes les folies de la sensitiue, que l'insolence de la chair lui suscite, lesquelles l'entendement, quoyque splendide & épuré, ne pouuant pas penetrer, en est en quelque façon soüillé, nonobstant qu'en sa racine il soit impassible.

Il est certain que comme la sensitiue est le siege de l'Ame immortele, qu'elle est aussi sa suiuante; & que tout ainsi que le gouuernement du corps lui a été remis aprés le peché, de même elle vsurpe par vne coûtume induë toute l'energie de l'Ame, de la même maniere que celui qui a accoûtumé de couper du pain de la main gauche, à grande peine le peut-il entamer de la droite: ainsi l'Ame consent ordinairement & par coûtume à tout ce que la licence de l'Ame sensitiue & brutale fait par les dereglemens de son libertinage: c'est pourquoy nous auons besoin d'étre incessamment secondez de la grace diuine, que nous deuons implorer par des prieres continueles.

Encor que l'Ame immortelle & la sensitiue soient creées toutes deux de Dieu seul, elles sont neantmoins fort diferentes entre elles, veu que l'vne est immortele, l'autre perissable & caduque, qui s'éteint & s'aneantit ni plus ni moins que l'Ame des brutes, qui s'enuole comme la flamme d'vne chandele qu'on éteint: c'est pourquoy les Ames sensitiues & bestiales ne doiuent pas étre nommées substances spiritueles, puis qu'elles ne subsistent pas à perpetuité cõme l'intellectuele, mais ce ne sont que des lumieres viuantes ou vitales qui sont dispensées de Dieu, selon l'exigence des dispositiõs seminales; si bien que la même

Ame

Ame intellectuele qui fut inspirée de Dieu au premier homme, est encor presentement inspirée au fœtus, par le méme principe de vie qui selõ S. Iean *Illuminat omnem hominem venientẽm in hunc mundum*, en laquelle il a voulu établir son regne, & pour laquelle il a voulu mourir, & non pas pour la nature Angelique.

Les ames sensitiues sont des creatures neutres entre substance & accident, qui aux brutes subsistent absolument en elles mémes, & sont determinées en elles, en especes bestiales : mais en l'homme comme elle y est venuë posterieurement & lors que la nature a été corrompuë, elle n'est pas ainsi determinée en espece ou figure bestiale, & n'est pas la vie propre de l'homme comme elle est celle des brutes, parce qu'elle emprunte la vie de l'ame immortelle qu'elle lui inspire en forme de rayons, de la méme maniere que la Lune reçoit la lumiere du Soleil : & nonobstant que la sensitiue de l'homme surpasse en excellence & en sagesse celle des bétes, (ausquelles nous obseruons vne certaine phantaisie & vne espece de raisonnement, & élection aussi bien enuers les choses qu'elles n'ont pas encor vû qu'aux accoûtumées) neantmoins quoy que la sensitiue forme des pensées de soy, & par sa propre vertu: il faut qu'elles soient illustrées de l'ame intellectuele, à qui elle est étroitement liée (c'est pourquoy les pensées qui se forment en nous viennent de tout l'homme) ce qui se fait de la méme maniere que nous voyons agir la lumiere du Soleil enuers la Lune : car nonobstant que la Lune ait vne propre lumiere à soy (comme on peut voir au traité du feu) neantmoins elle ne nous éclaire que par le moyen de la lumiere du Soleil qu'elle reçoit, en sorte pourtant que de chaude qu'elle étoit au Soleil elle deuient froide à la Lune, & celle de la Lune semble perir par la presence de celle du Soleil. Il se fait aussi des operations semblables en nous par la combination de la lumiere de la sensitiue auec celle de l'intellectuele : ce qui fait que la sensitiue agit diuersement en nous lors qu'elle pense, & on sent euidemment en pensant diuers degrez de cogitations, comme il appert principalement en la manie, aux delires, en la fureur, & en toutes les sortes de folies, en l'ivrognerie, & aux songes, &c. Ausquels les pensées sont fort differentes, & nonobstant qu'elles partent de tout l'homme, neantmoins l'ame intellectuele n'y contribue que par le peu de lumiere qu'elle ne lui peut pas dénier à cause de l'étroite conionction, & necessaire aliance qu'elle a auec elle : ce qui fait que ces pensées là sont exemptes de peché, parce que l'ame intellectuele (alors offusquée de la contagion que la sensitiue a contractée) n'y a point de part : Et plus les pensées exemptes de cette contagion nebuleuse approchent des discours abstraits, & plus elles participent de l'intellectuele : car toutes les pensées de la sensitiue ne se forment que par le ministere des sens, & c'est cette varieté, de penser en la sensitiue qui fait la varieté & la latitude qui se rencontre aux iugemens & aux esprits des hommes.

De plus comme la lumiere du Soleil perd manifestement sa cha-

leur en la Lune, & eſt reuétuë d'vne froidure étrangere : de même nonobſtant que le rayon que l'Ame immortele inſpiré à la ſenſitiue ſoit purement intellectuel, il paſſe pourtant ſous la domination de la ſenſitiue, où il treuue vne loy terreſtre fort opposée à la ſienne, à laquelle cette ſenſitiue conſent d'ordinaire, tant par vne coûtume pernicieuſe, que par vne pure & deliberée volonté : c'eſt pourquoy il faut faire tout ſon poſſible de s'empécher & ſe diſtraire de tout ce qui peut tomber ſous les ſens, ou étre conceu de la Raiſon pour paruenir à vne pure & abſtraite cogitation de l'Ame, ſuiuant ce qu'enſeigne Saint Denis à Timothée. *Eſt enim vt diuina intelligantur.* (Les choſes diuines ſont tout ce que l'image de Dieu toute pure peut regarder & conſiderer.) *Et adhuc tenui modo, & ad inſpiciendum diuina arcana, rejiciendi ſunt ſenſus, & quæcunque ſenſibus percipi poſſunt. Rationem inſuper, actiones rationis, & quicquid ratione cognoſci ac percipi poteſt : ſiue id creatum ſit, ſiue increatum, vtque ex teipſo, & ex omni cognitione omnium earum rerum exeas, & venias in vnam vnitatem eius qui eſt ſuper omnem naturam & ſcientiam.* Car comme l'Ame eſt l'Image prochaine de la Diuinité, qui comme l'œil, qui ne regarde rien de plus abſolument que le Soleil, encor qu'il ne puiſſe pas ſouffrir ſa clarté, & void toutes les autres choſes par le moyen de ſa lumiere : auſſi l'Ame ne contemple rien de plus proprement, principalement, & intimement que cette diuine vnité, & les autres choſes à cauſe d'elle : & pendant qu'on penſe à ce qui peut étre conceu par la Raiſon, par l'imagination, ou par des figures, ou à ce qui peut étre apperceu par les ſens ; ce n'eſt pas vne pure ni vne nuë pensée de l'Ame abſtraite, mais de tout l'homme, ou par la combination de la ſenſitiue auec l'intellectuele, qui ſe penetrent mutuelement en leur lumiere.

Il n'y a point de meilleur moyen pour faire produire les fruits qui ſont de la nature de l'Ame intellectuele, que par des exercices ſpirituels, par leſquels l'Ame ſe retire de la conception des choſes caduques, qui ont coûtume, ou pourroient la ſoüiller, ou l'empécher de paruenir en ſa pureté & ſimplicité, en laquelle elle puiſſe adorer cette Diuinité vnique, qui eſt la voye, la verité & la vie. Auſſi la maniere d'adorer en eſprit ne ſe peut pas mieux apprendre que par l'Oraiſon Dominicale, qu'il nous a dictée lui-même, qui excelle par deſſus toutes les autres prieres, & comprend tout ce qu'on peut demander. Pendant cet acte-là il s'engendre en nôtre interieur quelque choſe de diuin qui purifie l'Ame : ce qui ne ſe peut pas bien exprimer ; car il n'y a rien en ce monde qui nous puiſſe conduire clairement en cette connoiſſance : c'eſt pourquoy tout ce qu'on en peut dire eſt embroüillé de mille obſcuritez, & tout ce que nous en pouuons apprendre n'eſt que par vne grace ſpecifique, comme beaucoup de Saints Perſonnages l'ont pû experimenter en des extaſes.

Le iugement n'appartient pas à l'Ame intellectuele toute ſeule, ni la Sageſſe (qui eſt la fille du Iugement & de la Raiſon, & qui fait difere-

differer les hommes en subtilité & stupidité d'esprit,) n'est pas vne propre operation de la seule intellectuele : mais elle est mélée de la sensitiue & de l'intellectuele, qui sont si étroitement liées ensemble, qu'il est difficile que leurs operations puissent étre distinctes & separées.

CHAPITRE IV.

Du siege de l'Ame.

ENcor bien que l'ame soit presente par toutes les parties où il y a des marques de la vie ; neantmoins elle ne laisse pas d'auoir vn thrône central & particulier, d'où comme vn Soleil attaché à son ciel, elle reluit & éclaire toutes les parties qui sont sous son aspect & de sa direction.

Nos deuanciers n'ont pas été d'accord touchant son siege, Platon veut qu'elle soit logée au cœur, & il semble que les Lettres sacrées fassent pour luy, lors qu'elles disent que les homicides, adulteres, &c. partent de lui. Les Medecins au contraire disent, qu'il est impossible que l'ame puisse demeurer tranquille dans vne partie si inquiete, & agitée d'vn mouuement continuel, & veulent qu'elle soit logée au cerueau : les autres ne lui donnent point d'attache fixe : mais ils disent qu'elle va & vient comme vne vagabonde, qu'elle se glisse, se disperse, & s'étend par tout où la vie reluit : mais ceux-cy ne prennent pas garde qu'il y a des parties qui peuuent étre retranchées sans preiudice de la vie, & les autres ne sont pas plutôt atteintes de la moindre blessure que la mort vniuerselle s'ensuit: car encor que l'ame soit par tout où est la vie, & que la vie donne des témoignages infaillibles de la presence de l'ame : neantmoins, comme l'ame, ni la vie de l'indiuidu ne s'enuolent necessairement point quand on extirpe vn doigt, ou qu'on separe vn bras de son tout, & que l'integrité de l'ame & de la vie ne souffrent point de diuision entre elles, au lieu que la mort suit necessairement, & d'abord la lesion de certaines parties : il faut conclure par là que l'ame ne loge pas centralement par tout où reluisent les operations de la vie : mais qu'elle a vn domicile central & particulier, d'où, elle darde ses rayons à toutes les parties. Autrement si elle n'étoit pas astrainte en vn certain lieu, elle pourroit aussi bien s'exhaler par l'extirpation des membres ignobles (qui se meurent aussi-tôt qu'ils sont separez de leur tout) que par la lesion des principaux : c'est pourquoy il est absolument necessaire que l'ame ait vn thrône fixe, & vne demeure certaine, de laquelle sans se bouger elle éclaire comme vn autre Soleil, & viuifie toutes les autres parties par le moyen de l'esprit vital, qu'elle illumine par vne participation de sa lumiere, qui est l'instrument de ses operations, par lequel elle preside, & assiste par tout.

Il est constant que l'ame reside là où ses premieres conceptions se forment, & où on sent ses premiers mouuemens qui doiuent toûjours partir de son centre : Or est-il que

c'est vers l'orifice superieur de l'estomac où on sent sensiblement les premieres agitations & impetuositez de l'ame : car si on est surpris de quelque terreur soudaine, ou qu'on entende tirer vn coup de fusil à l'improuiste, on sent en méme temps vne certaine emotion & tremoullement vers ledit orifice qui fait tressaillir tout le corps : de même si on reçoit quelque affligeante nouuelle, on se sent à l'instant oppresé & comme fraper d'vn coup de masse au même endroit, en sorte que quand on seroit prét à se mettre à table auec vn grand appetit, on perd d'abord l'enuie de boire & de manger ; ce qui montre euidemment que la nouuelle tombe directement au lieu où loge l'appetit qui est l'estomac : outre que le vulgaire montre auec la main (toutes les fois qu'il est oppresé d'angoisses) l'orifice superieur de l'estomac comme s'il sçauoit naturelement que ce fust le siege de l'ame ou le principe de la vie. Aussi si quelqu'vn reçoit vn coup de poing vers l'orifice superieur de l'estomac, il perd en méme temps la respiration, le parler, le pouls & tout autre mouuement : & ceux qui sont blessez en cét endroit là meurent en écumant, & plus subitement que ceux qui ont le cerueau offensé : car en ceux-cy, (quoy qu'ils semblent étre expirez) on trouue pourtant encor long-temps aprés, de la tiedeur, & vn espece de mouuement à l'entour des parties precordiales : ce qui fait voir que c'est principalement en cét endroit là qu'est la racine & le principe de la vie : outre que c'est là que les alimens se digerent & prénent des dispositions à la vie. De plus les maux que le vulgaire attribue au cœur, comme les syncopes, les defaillances, les assauts epileptiques, les vertigues, &c. procedent de l'orifice superieur de l'estomac, qui est vulgairement nommé cœur, & les defaillances sont aussi-tôt restituées que les alexiteres sont entrez dans l'estomac. Aussi lors que les pensées sont attribuées au cœur, & qu'il est dit que les adulteres & les pechés naissent du cœur, c'est pour le faire comprendre plus facilement au vulgaire qui prend le siege de l'ame pour le cœur. Ce qui est confirmé par l'authorité de cét interrogat, *Quæ cogitationes ascenderunt ad cor vestrum ?* Il ne dit pas, *descendunt ad cor vestrum*, ni *nascuntur, vel surgunt à corde vestro.* Car les pensées se doiuent faire en vn lieu quiet & non pas au cœur qui est agité d'vn mouuement perpetuel, & occupé à vne continuelle fabrique d'esprits vitaux, & à la transmutation du sang veneux en sang arteriel.

Le fœtus commence sa vie si tôt qu'il est sorti du ventre de sa mere par le succement de laict, & par le dormir qui sont des pratiques de l'estomac, où les vertus vitales sont radicalement établies, que l'ame tâche incessamment de conseruer, nourir, fomenter, & accroître.

Il est donc constant, comme nous auons déja dit, que tout premier mouuement doit commencer & partir du centre, & par consequent que le centre de l'ame est où commencent les conceptions, & où les impetuositez des premiers mouuemens (qui ne sont point en nôtre pouuoir) sont ressentis. Ils sont dits n'étre point en nôtre pouuoir

parce

parce que ce ſont des premieres conceptions de l'ame ſenſitiue encore dereglées qui ne ſont pas encor illuſtrées de l'ame immortelle qu'elle contient : car l'ame immortelle n'a point de lieu, ni de ſujet plus conuenable où elle puiſſe étre logée qu'en cette lumiere vitale, & ſi tôt que cette ſenſitiue perit par ſon aneantiſſement il eſt impoſſible que l'intellectuelle puiſſe demeurer plus long-temps au corps, mais elle s'en va au lieu qui lui ſera delegué par ſon Iuge ſouuerain.

Le thrône radical de la ſenſitiue n'eſt pas dans l'eſtomac comme dans vn ſac, ni enfermé dans ſes membranes comme dans vne bourſe : mais elle eſt liée à ſon archée comme en vn poinct ou atome cétral, au milieu de l'épaiſſeur de ſa membrane d'vne maniere exorbitante en forme de lumiere : car l'ame eſt vne lumiere donnée & crée par le Pere des lumieres, qui eſt immediatement logée en ſon centre, & mediatement par l'eſprit de vie en tous les lieux où elle reluit.

Comme l'ame immortelle eſt vne ſubſtance lumineuſe qui repreſente l'image de Dieu, & que les lumieres ſe penetrent aiſement l'vne l'autre, auſſi elle penetre l'ame ſenſitiue, & l'ame ſenſitiue penetre l'ame immortele & l'offuſque de la méme maniere que la lumiere qui paſſe à trauers d'vne vitre colorée, emporte auec elle la couleur dudit verre & l'applique auec elle contre les parois où elle ſe fait paroître. La lumiere de la ſenſitiue, qui eſt caduque & mortelle, ne ſe peut pas mieux exprimer que par l'exhalaiſon alumée d'vne chandele, où la lueur eſt comme la vie de la flame, encor cette comparaiſon eſt-elle analogique, & fort groſſiere, vû que l'ame eſt vne lumiere qui a bié la vertu d'échauffer, mais elle ne brûle point : car les lumieres vitales (qui ont autant de differences entr'elles qu'il y a de ſortes d'animaux) ne brûlent point, & la chaleur des animaux qui procede de leur lumiere vitale n'eſt pas proprement leur vie : mais ce n'eſt qu'vne production de la vie : cette lumiere chaude eſt de la nature de celle du Soleil aux animaux : mais aux poiſſons elle eſt actuelement froide, & de la nature de celle de la Lune.

Auant la chûte d'Adam l'homme n'auoit point d'ame ſenſitiue comme on peut voir en ſon lieu: mais elle a été excitée par la voye de corruption comme l'étincele du cailloux, auec la cooperation de ſon Createur, car c'eſt par le moyen de l'ame ſenſitiue que la mort & la corruption ſont entrées en la nature, & auparauant, l'entendement n'étoit pas encor offuſqué des tenebres brutales & des ſenſualitez luxurieuſes dont l'état d'innocence l'exemptoit.

On lit dans la Geneſe, que l'ame immortele fut inſpirée de Dieu en l'homme: ce qui ne fut pas fait aux animaux, laquelle inſpiration doit auec iuſtice étre appellée ſubſtance, puis qu'elle ſubſiſte eternelement, & qu'elle ne s'aneantit jamais comme font toutes les autres ſenſitiues qui ſont periſſables & morteles.

Auant que l'ame immortele fût aſſociée à la ſenſitiue, elle étoit premierement, & immediatement attachée à ſon archée comme à ſon

organe, lequel elle se pouuoit de nouueau & suffisamment substituer, & forger à son plaisir par le moyen des alimens, cét archée auroit toûjours été egalemét puissant & valide, & par ce moyen la vie immortele se pouuoit maintenir. L'Ame immortele par son moyen étoit presente par tout, & exerçoit toutes les fonctions necessaires de la vie mediatement par ledit archée qui tient sa vie d'elle, & il auoit vn tel ascendant sur les alimens que l'Ame (nonobstant qu'elle ne se nourrisse point d'eux) lui choisissoit, qu'il les pouuoit aisement maîtriser, & vaincre tout ce qu'ils auroient pû auoir de nuisible. Au lieu que d'abord aprés la preuarication que l'homme se fut suscité l'Ame sensitiue, & rendu sujet à la mort, l'Ame immortele fit retraite en son centre, où elle est logée comme le noyau dans sa coquille, à qui elle remit à l'instant les dispositions du gouuernement du corps, dont elle auoit auparauant la direction. Si bien qu'aujourd'hui il faut que l'archée trauaille incessamment enuers les alimens, qu'il se les prepare & se les applique pour subuenir à la defaillante & perissable puissance de la sensitiue & pour la maintenir. C'est doncques à l'orifice superieur de l'estomac que l'Ame a son lieu central de la méme maniere que la vie des vegetables reside en leurs racines, & nonobstant que les conceptions de l'Ame soient épurées au cerueau, neantmoins il n'est que leur executeur en tant qu'il preside au mouuement, aux nerfs & aux muscles, aux sens & aux facultez de la memoire, de la volonté, & de l'imagination, qui sont des puissances que l'Ame a établies au cerueau comme ses lieutenantes, de la même maniere qu'est l'odorat au nez, la faculté de voir en l'œil, &c. Si bien que l'estomac venant à tomber en defaillance, les pâles couleurs, les tremblemens, la secheresse, l'atrophie, les tranchées, l'asthme, la jaunisse, paralysie, contractions, vertiges, apoplexie, &c. s'ensuiuent : ce qui fait aussi étonner les Medecins de voir que les maladies des extremitez sont souuent gueries par des remedes stomachiques, & que l'indisposition de l'estomac engendre des maladies fort éloignées de lui : Aussi à grand peine est ce que les remedes passent materielement les barrieres de l'estomac, qui est cause que la quarte est si difficile à guerir, parce que les remedes qui vont jusqu'à la ratte sont rares.

L'Ignorance du siege de l'Ame a fait que beaucoup de remedes ont été inutilement appliquez au cerueau qui n'est dedié que pour leurs executions, & que beaucoup de maux ont été priuez d'esperance : Outre qu'on n'a pas pris garde que c'étoit au centre de l'Ame que la premiere tache contagieuse des maladies, & les perturbations étoient receuës, empreintes, & excitées, de sorte que les phantaisies du cerueau sont toutes foibles & confuses quand la ratte se trouue indisposée par quelque vice notable, parce qu'il y a vn certain commerce, & vne conspiration mutuele

tuele entre l'estomac & la ratte, que l'Autheur nomme Duumvirat, où se forment les conceptions, & nonobstant que la fabrique & la dispense du ferment digestif de la ratte à l'estomac semble étre vn office de seruant : neantmoins ces actions là, sont des facultez & des puissances, qui aux choses viuantes ne sont pas sans authorité ni, sans dignité.

Cette inspiration vitale (preparée par vne grande quantité d'arteres dispersez par la substance de la ratte, qui fait faire vne digestion si puissante à l'estomac, fait bien voir que nonobstant que la ratte & l'estomac soient separez l'vn de l'autre, & qu'ils exercent chacun de diferens offices : neantmoins que comme ils conspirent tous deux à vne méme fin ; que ce ne doit étre qu'vne méme œconomie, puis qu'ils n'ont qu'vne méme intention : aussi la ratte est couchée sur l'exterieur de l'estomac comme vn cuissinet à dessein de le fomenter & échaufer par sa tissure vitale, & admirable d'arteres : ce n'est pourtant pas à dire que ces arteres fassent toute la vertu de la ratte, mais les visceres sont comme les astres, qui nonobstant qu'ils empruntent beaucoup de lumiere du Soleil, ils ne laissent pas d'auoir leurs proprietez specifiques, & des puissances d'agir toutes particulieres, ce qui est fort euident en la Lune enuers le flux & reflux de la mer, & les exundations des eaux, &c. Aussi outre que la ratte a ces deux sortes de dignitez natales, & particulieres, elle n'est pas exempte d'vn trauail semblable à celui du cœur, qui consiste à la preparation du sang & de l'esprit archeal, qui sert aux executions de l'Ame. C'est donc la ratte qui est le siege de cét Archée, qui comme l'organe immediat de l'Ame sensitiue determine les actions vitales : car à grand peine l'Ame sensitiue peut-elle mediter quelque chose sans l'aide de cét archée, parce qu'elle ne se delecte point aux choses abstraictes comme l'Ame intellectuele, lors qu'elle contemple intellectuelement des choses sublimes en des extases, sans aucune assistance de l'archée ; & la sensitiue ne peut pas s'empécher, veuille elle ou non, de s'en seruir, tant en ses operations reglées, qu'en ses déreglemens, confusions, indignations, auersions, &c. d'où procedent les genres de folies dites hypochondriaques ou precordiales.

Quoy que nous ayons dit que l'Ame reside au Duumvirat, & qu'elle ait son centre à l'orifice superieur de l'estomac : cela n'empéche pas que l'estomac ne soit le siege de l'Ame par tous ses coins & recoins : en sorte que comme l'orifice superieur de l'estomac domine aux parties superieures, & sur les facultez principales : Aussi le pylore à vn ascendant sur les parties inferieures, comme il est exposé aux dignitez du pylore ; de sorte qu'on void que les coliques atroces, & vehementes passent quelquefois en paralysie, autrefois en contractions des iambes & des bras. Il s'est aussi vû

quelquefois que les grandes douleurs d'estomac, ont ôté tout le mouuement, & causé des accidens semblables au Tetanus, & sont souuent accompagnées de la sciatique qui ne peuuent étre soulagez par autre voye que par la sedation de l'archée intestinal : ne void-on pas aussi aux syncopes, l'entendement, le mouuement, & le sentiment defaillir auec le battement du cœur & des arteres, & s'il est vray ce qu'on dit aux Ecoles de Medecine qu'on reconnoit la partie blessée par la lesion des actions: Aussi doit-on tomber d'accord puis que c'est vers l'orifice superieur de l'estomac qu'on sent les menaces des éuanoüissemens, & les indices de la peur, que c'est en ce méme endroit que l'ame fait sa residence, puisque c'est là même, qu'on sent manifestement les lesions.

Encor que l'ame soit logée aux parties precordiales, neantmoins la memoire ne laisse pas d'étre placée au cerueau, & la volonté au cœur, qui sont des compagnes de l'ame sensitiue perissables & caduques : car nonobstant que l'ame ne soit pas desunie : cela n'empéche pas qu'elle ne puisse auoir des puissances distribuées & placées en des organes diferens, ni plus ni moins que la faculté visible à l'œil, la gustalité à la langue & non ailleurs, au lieu que la tactiue est presque en toutes les parties du corps.

L'Ecole de Medecine loge la concupiscible au foye, & l'irascible au cœur, & s'il y auoit dauantage de visceres elle en donneroit vn à chaque passion : mais c'est vne manie de vouloir loger le concupiscible & l'irascible en des differens lieux, puisque si on desire vne chose & qu'on se fache pour n'en pouuoir pas joüir, ou executer ce qu'on souhaiteroit, il est sensible que ces deux passions là ne procedent que d'vne méme puissance, & la crainte, l'amour, le desir, la haine, & la joye ne sont pas de familles differentes, mais toutes d'vne méme ame, qui sont perissables auec elle: ces facultez sont soûmises aux regles corporeles ; au lieu que l'ame immortele est indiuisible en ses puissances, qu'elle contient toutes, sous l'vnité de l'entendement: mais lorsque l'ame sensitiue se fache, se réjoüit, ou aime, nonobstant qu'elle soit diuersement affectée, & qu'elle soit empreinte de differentes idées, neantmoins cela ne se fait pas par des offices differens, ni par des organes particulieres : mais ce sont des pures passions de l'ame sensitiue, lesquelles (parce quelles sont des œuures de la chair, & des alteritez des conceptiōs en ladite ame) elles sont toutes forgées par l'ame méme au Duumvirat.

De plus les Ecoles veulent que les aiguillons de Venus partent des reins. Paracelse & toute l'Antiquité sont du méme sentiment : mais les poissons & les oiseaux sont assez capables de les conuaincre d'erreur, puisque les premiers sont les plus fertiles, & les derniers les plus vaillans à l'acte venerien de tous les animez : pourtant ni les vns ni les autres n'ont point de reins : mais l'acte venerien est vn office de la sensitiue en laquelle tous les premiers mouuemens & les conceptions se font. Aussi void-on que les pollutions

arriuent d'ordinaire en songeant. Il semble aussi qu'il n'y ait rien en quoy la nature prenne plus de soin qu'à differentier les sexes : car la premiere chose qu'elle fait en la conformation du fœtus c'est enuers les organes genitaux.

L'Ame intellectuele fait par le rire ce que la sensitiue fait toute seule en son corps par la titillation & le chatoüillement, qui est si sensible à des personnes qu'il y a, qu'ils tressaillent sans qu'on les touche : mais seulement en faisant semblant de les vouloir chatoüiller.

Le rire ne procede pas de l'admiration des choses presentes ou passées ; veu que l'enfant au berceau salue souuent par vn ris ceux qui lui parlent : mais le rire dont les brutes sont priuées se fait par la conjonction & communion de la sensitiue auec l'immortele : car l'ame sensitiue qui est la source des premieres conceptions considerant quelque chose qui lui agrée, s'en réjoüit comme les brutes : & comme l'ame immortele sent en sa lumiere penetrable qu'elle a vne compagne, & comme si elle l'admiroit en ses joyeuses conceptions, elle y consent comme à quelque chose digne de joye, & c'est delà que procede le rire, qui n'est propre qu'au seul homme.

C'est vne chose étonnante, que les Medecins tombent bien d'accord qu'il y a certaine puissance logée aux membranes de la matrice, qui prosterne les forces, & bouleuerse toute l'œconomie du corps de la femme, & qu'ils n'ayent jamais fait reflexion qu'il en pouuoit auoir de semblable dans l'estomac qui ait les mémes priuileges, nonobstant qu'ils aient pû remarquer que la pluspart des maladies en prouenoient : ne void-on pas souuent que l'orifice superieur de l'estomac ne peut point souffrir l'application de la main quelque douce, & legere qu'elle puisse étre encor qu'il soit recouuert du sternon & du cartilage xyphoide, & baricadé des côtes de toutes parts, qui est vn indice qu'il a le sentiment tres-aigu, qui deuroit étre ce semble plus delicat aux extremitez des doigts pour pouuoir faire les diferences necessaires des choses palpables, lequel sentiment si vif donne des indices conuainquans de sa promptitude vitale, & qu'il est l'origine de la vie, & non pas parce qu'il est nerueux, puisque les autres membranes aussi nerueuses pour le moins que lui ne causent pas de si facheux, ni de si dangereux accidens.

Les Medecins n'ont pas crû deuoir chercher le thrône de l'ame dans vn sac membraneux qui sembloit exercer vn vil office de cuisinier : mais s'ils y auoient pris garde de plus prez ils auroient pû apprendre, qu'il dominoit sur toutes les autres digestions quelque éloignées qu'elles soient, & que la terreur, la tristesse, &c. saddressent premierement aux parties precordiales, & qu'elles ôtent à l'instant l'enuie de manger. On ne sent pas que ces sortes de passions s'en aillent droit à la téte, ni au cœur : à moins qu'on ne prenne l'orifice superieur de l'estomac pour le cœur. Il n'est pas aussi vray semblable que si la téte étoit

la premiere qui receût & ressentît les afflictions & les terreurs subites; qu'elle les renuoyât d'abord à l'estomac plûtôt qu'aux nerfs sur lesquels il a vne domination soueraine, & qu'il laissât ses subjets pour tourmenter vne partie sur qui il n'a point d'authorité particuliere: au contraire on void que l'estomac a bien plus d'ascendant sur le cerueau, que le cerueau n'a sur l'estomac; puisque les assoupissemens, les délires, les veilles, & toutes ces sortes de symptomes qu'on a coûtume d'attribuer au cerueau, ne sont pas gueris ni soulagez par les Cephaliques, ni par les applications qu'on fait à la téte; mais plûtôt par des remedes stomachiques. Ne voit-on pas aussi aux monstres sodomiques que l'Ame ne suit pas les conditions de la téte, mais des parties inferieures: car nonobstant que ces monstres (qui ressemblent toûjours mieux à la mere qu'au pere, ce qui est euident au mulet, qui tient plus de la cheualine que de l'âne) ayent vne téte humaine, neantmoins ils n'ont iamais qu'vne ame sensitiue.

CHAPITRE V.

Des Alterations de l'Ame sensitiue & de ses facultez.

L'Autheur ayant remarqué qu'il y auoit de certaines puissances dotales aux venins (comme en la morsure des enragez, en la piqueure de la Tarentule, au Solanum, &c.) qui malgré nous seduisoien & alteroient diuersement l'entendement, & que souuent ils en rencontroient de semblables dans les excremens febrils, qui jettoient les febricitans en des delires ridicules, qui étoient quelquefois suiuis de furies atroces: qu'il y auoit des venins qui s'adoucissoient par la maturité, les autres s'aiguisoient dauantage par icelle: d'autre part considerant que la folie des lunatiques n'étoit accompagnée d'aucun venin: que la manie quitoit & reprenoit sans qu'aucun vice de la vie y interuienne; & par consequent qu'outre les venins corporels, on deuoit tomber d'accord qu'il y auoit encor de certaines impressions, idées, ou images virulentes qui maîtrisoient nos esprits d'vne puissance absoluë, & qui entrainoient nos puissances intellectueles à leurs obeïssances, tandis qu'elles étoient detenuës dans l'esclauage du corps. D'autre côté la foy lui apprenoit, dit-il, que l'Ame étoit immortele, & par consequent que l'entendement qui est de son essence, ne pouuoit étre aucunement soüillé par des contagions corporeles; parce qu'vne chose immortele & infinie comme l'ame, ne souffre pas d'étre entamée ni blessée par des choses perissables: si bien que d'vn côté ne pouuant pas comprendre comme se faisoit la folie, & d'autre part contemplant auec compassion la pitoyable condition des insensez, des furibonds, maniacles, & que les Medecins tiennent pour incurables (à cause de l'intemperie inegale du cerueau dont ils disent qu'il est également reuétu par toute sa substance, qui s'est renduë naturele, laquelle

quelle intemperie ils n'ont pas encor bien pû exprimer par des termes propres. Il reconnoissoit euidemment que les folies hypochondriaques partoiét des parties precordiales; mais il étoit en doute si ce venin étoit porté au cerueau par des vaisseaux particuliers : & faisant reflexion sur la difference qu'il y auoit entre les delires des fiévres & la manie; que souuent la manie duroit pendant tout le cours de la vie sans faire bréche à la santé, & persistoit & passoit souuent iusqu'à plusieurs generations sans détruire ni la vie ni la semence; il commença de negliger les faux principes dont il auoit été imbû aux Ecoles, touchant l'Ame & ses passions, pour recourir à Dieu auec vne simplicité d'esprit, afin qu'il lui plaise de lui donner quelque plus parfaite connoissance des puissances de l'Ame. Vn iour comme il réuoit sur le siege de l'Ame immortele, à sçauoir si elle étoit telement toute en son Tout, que sans dependre d'vn Trône central, elle fasse l'errante & la vagabonde par les parties du corps, sans étre contrainte dans vne demeure certaine, & qu'étant ainsi toute en vn doigt auant qu'il fût coupé, elle s'en retirât toute entiere lors qu'on le retranche, ou qu'elle rentrât subitement en dedans par quelque crainte ou terreur soudaine. Il reconnut enfin qu'il faloit qu'elle fût plus astrainte à vn viscere qu'en l'autre (tant pour le regard de la vie que pour les offices d'intelligence) comme en vn Trône indiuisible : mais il ne sçauoit pas si c'étoit au cœur ou au cerueau qu'elle deuoit étre logée iusqu'à ce que par vne permission diuine l'accident suiuant lui suruint.

Vn iour qu'il promenoit son esprit sur les venins des vegetables, estimant que les venins des vegetables n'étoient pas nuisibles à l'homme auant la cheute d'Adam, puis qu'on voyoit dans les Lettres sacrées que Dieu n'auoit pas fait la mort ni le medicament d'extermination : mais que comme aprés le peché, l'homme auoit été contraint de manger son pain à la sueur de son visage, & qu'il s'étoit rendu sujet aux maladies : de même qu'il deuoit suer & prendre peine d'en tirer quelques medicamens qui fussent propres à suruenir à icelles; & par consequent que ces venins n'auoient pas été créez pour tuer l'homme ; mais plûtôt qu'ils auoient été établis comme des gardes de corps pour deffendre & couurir quelques facultez insignes, & propres à des grands vsages, & que ces venins se pouuoient addoucir & aneantir par l'Art & les sueurs : en suite dequoy il essaya de preparer le Napellum en plusieurs manieres; mais ayant vne fois voulu goûter de sa racine sur le bout de la langue, il se sentit en même temps serrer exterieurement le crane comme d'vn bandeau, quoy qu'il ait craché plusieurs fois en aprés; en suite dequoy il se promena encor par la maison, & fit quelques affaires de la famille à la maniere accoûtumée. Tout d'vn coup il sentit qu'il n'entendoit rien, qu'il ne conceuoit rien,

rien, qu'il ne sçauoit, ni n'imaginoit rien en la téte comme les autres fois : mais que toute cette fonction se faisoit aux parties precordiales, & qu'elle s'étendoit vers l'orifice superieur de l'estomac ; & ce sentiment (quoy qu'il dit ne se pouuoir pas bien exprimer) étoit si clair qu'encor qu'il considerât attentiuement que le sentiment & le mouuement étoient demeurez sains & sauues en la téte, & qu'ils se dispensassent toûjours à l'accoûtumée par tout le corps: neantmoins que toute la faculté du discours étoit notoirement & sensiblement aux parties precordiales, & dit qu'il entendoit, meditoit auec vn certain plaisir beaucoup plus clairement qu'auparauant, de maniere qu'il sembloit que l'ame tenoit tout son conseil en cét endroit-là, sans que la téte y contribuât en quoy que ce fût. Enuiron deux heures aprés il fut surpris par deux diuerses fois d'vn leger vertige ; au premier il sentit que la faculté intellectiue lui rentroit à la téte ; & par le second, il reconnut que l'intellection se faisoit à la maniere accoûtumée. Il essaya plusieurs autres fois de se susciter le même accident, en mettant la même racine sur la langue ; mais il n'y peut jamais reuenir. Il apprit à ce qu'il dit, beaucoup de choses par là, & premierement que nôtre intelligence se forme originelement au Duumvirat pendant tout le tẽps qu'elle est attachée au corps. 2. Que la fabrique ordinaire du discours se fait vers l'orifice superieur de l'estomac, de la même maniere qu'il y a vne certaine Monarchie établie en la matrice, qui a vn ascendant sur toutes les parties du corps, auec cette difference pourtant, que la blessure de l'estomac tuë d'abord, ce que ne fait pas celle de la matrice. 3. Que pendant deux heures ou enuiron il sentoit clairement & auec admiration (d'vne maniere qui ne se peut pas bien exprimer) que toutes les pensées de l'Ame se forgeoient aux parties precordiales. 4. Qu'il se faisoit la même chose aux prieres d'esprit, & encor plus manifestement en l'extase. 5. Que pour cette raison l'ame intellectuele deuoit étre centralement logée au même lieu. 6. Que tout ainsi que la folie est vn defaut de l'entendement, qu'elle deuoit étre aussi suscitée de l'hypochondre (où est logée la Rate qui fait vne partie du Duumuirat) puisque la méme faculté qui fait les actions saines pendant la santé, produit aussi les vicieuses aux malades, toutes les fois que l'intellection s'éclipse en son siege. 7. Il reconnut que la volonté residoit au cœur, & que les homicides, les adulteres, &c. en partoient. 8. Que la memoire siegeoit au cerueau, où elle étoit établie & sigillairement imprimée par l'Ame : ce qui fait que la memoire est facilement blessée, tant par les maladies que par la vieillesse ; & si quelqu'vn prend peine de se vouloir souuenir de quelque chose, il sent sensiblement du trauail au synciput. 9. De plus que comme la volonté & la memoire sont fort éloignées du siege de l'Ame & de l'entendement, qu'il faut conclurre que l'entendement est bien de l'essence de l'Ame, & qu'il est inseparable d'elle : mais que la volonté & la memoire sont des facultez caduques de la sensitiue qui ne reluisent que pendant

dant la vie. 10. Que les pechez se font au cœur, & en la volonté; en la chair du peché & en la volonté de la chair & de l'homme, & pour cette raison la dilection totale doit proceder de toute l'Ame, aussi-bien que de tout le cœur, ou du vouloir côme de toute l'Ame imaginatiue & de ses puissances dispersées par tout le corps prises pour l'entendement. 11. Que l'entendement reluit en la téte moyennant la connexion corporele par le moyen d'vn esprit aëré, qui lors qu'il reuenoit & frappoit le ventricule de son cerueau, il lui causoit vn certain vertige & vne intellection nebuleuse; en sorte que nonobstant qu'il se dispensât en l'état où il étoit suffisamment des esprits du Cerueau pour seruir au sentiment & au mouuement des parties; il étoit pourtant necessaire qu'il y eût vne autre lumiere, qui montant & dardant comme vn rayon des parties inferieures ou precordiales, illuminât cét esprit par lequel elle passoit, lequel rayon illuminant ne se peut pas autrement exprimer, sinon qu'il est intellectuel, & qu'il surpasse toutes les choses sublunaires, lequel doit étre fabriqué par la seule Ame, qui en soy n'est qu'vn pur entendement, ou vne lumiere substantiele & intellectuele. 12. Que parce que le sentiment & le mouuement lui étant demeurez sauues pendant cét accident-là, il croyoit qu'ils étoient maintenûs par la propre faculté du cerueau qui en deuoit étre le Recteur, & que les vertiges signifioient qu'il y auoit vne certaine obscurité en la téte dont il ne s'aperceuoit pas auparauant, qui s'éuanoüissoit d'abord par l'affluence de l'autre lumiere qui reluisoit des parties precordiales aux ventricules du cerueau. 13. Que le foye étoit seulement vegetatif, & que le cœur poussoit incessamment des esprits au cerueau, & que la volonté d'agir persistoit bien en icelui; mais les puissances intellectueles demeuroient assoupies si elles n'étoient illuminées de la lumiere des parties precordiales, qui penetre par tout où elle reluit; comme nous voyons que la lumiere d'vne chandele reluit à trauers des os des doigts des enfans comme s'ils étoient transparans. 14. Qu'il contemploit obliquement cette maniere d'intellection comme en la téte d'vn autre. 15. Il apprit que la vie, l'intellection, le sommeil, &c. étoient des effets d'vne certaine lumiere, qui pour ses operations n'auoit pas besoin de canaux, puis qu'vne lumiere penetre aisément vne autre lumiere: parquoy l'Ame se retire, se répand, se dérobe par vn mouuement propre, & en differentes manieres au sommeil, aux veilles, en la contemplation, aux extases, aux syncopes, en la manie, aux délires, & à la rage, tant par des propres troubles & confusions subites, que par les violentes impressions de quelques simples, &c.

L'Intellection qui procede par des recherches & inuentions & par le jugement, en faisant reflexion sur les lieux & circonstances, sur les choses passées, predites, ou premises, en regardant les choses absentes comme absentes ou presentes, s'acheue au cerueau par le moyen du rayon qui part des parties precordiales, entant que cette sorte d'intellectiô requiert & presuppose

 la

la memoire : mais celle-là qui contemple les choses futures & abstraictes (sans auoir égard aux circonstances) comme si elles étoient presentes, se forme entierement aux parties precordiales. 17. Pour cette raison que les venins qui ont la force de disloquer l'imagination, n'affectent pas premierement le cerueau, mais les parties precordiales, veu que tout ce que l'estomac reçoit est chassé auec les excremens, ou est transmué entierement & changé en vne autre essence auant qu'il atteigne le cerueau, & tout ce qui y paruient se dépoüille dans les premieres digestions (où il faut qu'il passe) des qualitez qu'il possedoit : telement qu'il n'y a point de simple de quelle maniere qu'il puisse étre pris, qui s'applique materielement au cerueau, quoy que les Ecoles se puissent vanter de leurs pilules Cephaliques lucis, &c. veu que les pilules n'attirent quoy que ce soit du cerueau ; & le cerueau ne peut pas donner ce qu'il n'a pas, veu que les mucositez qui sont en sa baze ne sont pas excremens du cerueau ; mais ils sont dediez aux vsages qu'on peut voir au Chapitre *Des facultez gardiennes* : mais s'il y a quelque chose qui frappe la téte, l'artere, la conforte, &c. cela se fait par forme d'aspect, ou par vne certaine action de gouuernement & d'ascendance que les parties precordiales ont enuers la téte, comme on peut voir au Chapitre *De l'action de gouuernement*.

L'Ecole de Medecine auoit assez bien rencontré de dire que les vertiges, coma, &c. sont suscitez par le consentement qu'ont les parties superieures auec les inferieures : mais elles veulent que cela se fasse par le moyen des vapeurs acres, crasses, fuligineuses, &c. & par consequent il faudroit appliquer les remedes à ce qui les enuoye, & non pas à la partie qui les reçoit : mais quoy ? elles ignorent la vraye cause efficiente interne de ces effections-là, les connexions, les moyens, & comme quoy elles se font, pour auoir negligé l'action de gouuernement qui opere en forme de lumiere. 18. il comprit par cette sorte d'intellection, que l'Ame immortele étoit infatigable, lors qu'auant le peché elle gouuernoit le corps dignement, & conceuoit entierement toutes choses sans peine, sans trauail, sans ennuy, & sans se lasser, & les entendoit & comprenoit interieurement en son vnité sans l'aide d'aucun organe : mais du depuis ayant été contrainte & renfermée dans la demeure étrangere de la sensitiue (où elle est enchainée comme vne esclaue) elle lui a remis la diuersité de ses offices comme à vne seruante, veu qu'il étoit necessaire que l'Ame immortele fût liée à vne lumiere sociale, & à vne lumiere formele, auec laquelle elle pût bonnement conuenir, comme il est exposé au Chapitre *Des formes*, & au tiltre, *De vita longa & de Mortis introitu*.

Cét accident fait connoître euidemment que les operations qui se font au cerueau, ne sont pas des propres operatiõs de l'ame immortele ; car on void souuẽt que quoy qu'on n'ait pas la téte bien disposée, on ne laisse pas de tomber dans le délire par l'indisposition du Duumvirat, (qui est composé de l'estomac & de la ratte) où le patient est assez euident ; mais l'agent est fort occulte &

& difficile à connoître.

Si l'Ame qui est l'image de Dieu auoit son centre au cerueau il deuroit étre à ses ventricules ou en sa propre substance : ce ne peut pas étre en sa substance puis qu'elle n'a point ou tres-peu de sang, où selon les letres Saintes l'Ame doit habiter, & qu'il est destitué de sentiment & de commerce par lequel elle puisse étre presente par tout le corps comme elle y est obligée. Et si le cerueau est le recteur du sentiment,& du mouuement(qui est vne action commune aux brutes cela n'empéche pas qu'il ne soit gouuerné d'aillieurs comme on peut apprendre par ceux qui ont courus risque d'étre étranglez, ausquels (si-tôt qu'ils auoient le col serré) les facultez & operations de l'ame s'eclipsoient au cerueau comme si elles auoient été retranchées, parce que le passage de la communication inferieure étoit bouché & dénie au cerueau par la ligature des arteres carotides ce qui se fait aussi aux délires,& alienations d'esprits; il n'est pas aussi sensé que l'ame immortele soit logée aux ventricules du cerueau, & qu'elle ait été iointe à vn esprit volatil & fuyard qui à tout moment s'éleue du sang du vaisseau arteriel qui y est contenu. Il luy faloit vne demeure plus tranquille & constante comme est le Duumuirat (comme nous dirons cy-aprés) où tenant le centre & le miliu du corps elle puisse egalement conferer, & se communiquer à toutes les parties du corps par l'vnité & cõtinuité de cét esprit de vie elaboré dans la ratte, qui est le viscere de tout le corps le plus riche en arteres, en veines, & en sang, & si on baptize la téte c'est parce que ce fut par les organes qui y sont domiciliez, qu'Eue fut trompée, & que la mort est entrée en la nature.

C'est pourtant vne chose deplorable qu'il faille que l'ame immortele soit liée à la sensitiue, qui est vn étre impur & si ataché aux sensualitez & à la concupiscence,à qui elle semble consentir par vn insensible assoupissement cõme si elle ne deuoit plus auoir aucun soin d'elle.

On sent sensiblement que les conceptions les plus penibles se forgent vers l'orifice superieur de l'estomac, lesquelles l'ame r'enuoye en depost au cerueau, qui est le siege de la memoire. Ce qui fait que toutes les fois qu'on veut prendre peine de se resouuenir de quelque chose, on sent vn certain trauail au sinciput.

Pour établir les causes du délire &des autres folies il se faut premierement proposer la folie qui procede d'vne forte,& assiduele contemplation,ou qui prouient de la crainte ou de quelque autre passion : ou bien apprendre à connoître tant la qualité veneneuse que la disposition des organes qui concourrent à la naissance de la folie,qui a été excitée par quelque venin dementifique venu du dehors ou engendré en dedans : & étant vne fois paruenu à la connoissance d'vne espece de demence ou folie,il sera plus aisé d'en mesurer les diuersitez,en décendant sur l'étenduë des moyens de la force, des approches, applications & varietez d'especes. Par exemple,

Les assoupissemens, l'apoplexie, l'aphonie, &c. ne sont pas tant des vices de l'ame errante que des debilitez d'icelle contractées tant par des impuretés qui la soüillent

& accablent, que par la connexion des organes viciés : non pas qu'il soit necessaire que ces impuretez se répandent materielement dans l'Ame par connexion : mais il suffit qu'elles ayent vne vertu narcotique & veneneuse, ennemie de la sensitiue, qui dethrône l'imagination (comme fait la saliue de l'enragé en l'hydrophobie) & la folie stupide & stupefactiue qui est introduite par les somniferes, où elle est feminalement enclose comme en l'opium, au jusquiame, &c.) lequel amas d'impuretez ayant assiegé la sensitiue en son viscere originel, il assoupit l'acte d'intellection de l'Ame en telle sorte qu'elle ne peut plus reluire librement en la sensitiue : ce qui fait que ladite sensitiue étant vne fois destituée de Rectrice, se trouble, se mutine, & éleuant son extrauagance jusqu'au siege de la volonté elle deuient dereglée, & souuent furibonde.

Il faut obseruer aux delires que la memoire des choses autrefois conceuës branle & chancele, & qu'il s'éleue en sa place vn importun souuenir, & vne continuele repetition d'vne méme chose, qui s'éleuant des parties precordiales, comme vn songe, est accompagné d'vn trauail facheux & suiui de veilles si tôt que les precedentes images somniales ont alteré la memoire du cerueau : ce qu'experimentent assez ceux qui commencent à tomber dans le delire, car ils sentent monter d'en bas des images nebuleuses & turbulentes accompagnées d'vn manquemét de memoire qui sont continuées par vne propagation d'idées qui forgées aux parties precordiales sont lancées continuelement au cerueau : car comme pendant la santé il ne se fait point de conception sans idées : aussi c'est par des foles & continueles idées que le delire est fomenté : auec cette distinction pourtant qu'en la santé les idées sont formées par la liberté de l'Ame : mais les foles idées sont comme des caracteres sigillaires, qui malgré nous courent à la sensitiue, & la poussent par violence en des dereglemens : lesquelles idées ne peuuent pas étre formées de l'Ame intellectuele puis qu'elle est impassible, & qu'elle ne peut jamais deuenir extrauagante. Il paroit euidemment que les idées suiuent les perturbations des choses, par lesquelles elles sont faites ce qui est clair à la morsure des enragez, & à la picqure de la Tarantule le venin desquelles produit toûjours vne méme espece de folie & de semblables idées : aussi l'imagination fortement troublée, forge vne image qu'elle imprime à quelque excrement ou en l'aliment des parties spermatiques, qui nous composent, d'où part la continuele propagation des nouuelles & diferentes idées aux maniaques, & toutes leurs étenduës.

La folie procede souuent de la crainte, de la forte application à l'étude, des soins fâcheux, de la honte, de l'auarice, de l'enuie, de l'ambition, de l'amour & autres semblables passions ; & est d'autant plus deplorable & opiniâtre si elle est suscitée sans excremens, parce qu'elle ne quitte jamais, ou si elle le fait, ce n'est pas sans recheute: ce qui se fait à cause que cette folie a soüillé l'esprit du Duumvirat, où

où elle a radicalement imprimé l'image de sa furie ou de son extrauagance : comme fait vne mere lors qu'elle imprime à l'enfant qu'elle porte la marque de son appetit extrauagant, qui ne s'éface jamais, en sorte que tout ainsi que la cerise empreinte au fœtus deuient toutes les années, verde, jaune & rouge, auec les vrayes cerises: de méme les idées de la manie qui ont pris leur origine de quelque passion d'esprit, logent le leuain de leurs repetitions & interualles, ou leur continuele fomentation en l'esprit des parties precordiales, ce qu'expriment assez les lunatiques.

Ce n'est pas neantmoins vne chose trop étonnante que la folie sorte comme d'vne macule empreinte au Duumvirat, veuque comme l'esprit visuel n'est visuel qu'en l'œil (où il a pris sa determination) & non pas ailleurs: aussi puisque Dieu a ordonné que le Duumuirat soit continuelement occupé aux phantaisies & imaginations : de méme les incidens qui tombent & sont transferez en lui doiuent totalement vicier l'œconomie de l'imagination, que les rechûtes de l'idée conceuë y repululent, comme y étant plantées : & faut noter qu'on ne peut pas guerir vn lunatique, qu'on ne chasse en méme temps cét esprit soüillé & immonde, soit que l'Astre en soit le principal effectif, ou que cét esprit immonde & soüille soit seulement associé à son Astre, ou qu'il y corresponde.

Il se rencontre en toute sorte de manie vne grande arrogance, & vne certaine passion qui jointe auec elle lors qu'on la conçoit ne se peut point mortifier : mais perseuere opiniâtrement pendant toute la vie, & est transferée auec la semence durant quelques generations, parce que la fole idée a penetré l'esprit fixe & radical qui infecte & fait impression de son caractere à la semence. On apprend de la plus-part de ceux qui sont deuenus insensez par des grandes passions & par des maladies, ou pour auoir pris quelque chose par la bouche: que lors qu'ils commencent d'entrer dans la manie, ils sentent monter des hypochondres comme des imaginations obscures, & des tenebreuses, ou foles tentations, par lesquelles ils sont trauaillez malgré eux, jusqu'à ce que la fole idée s'en soit renduë tout à fait maîtresse, & étant rentrez en bon sens, ils se souuiennent de tout ce qu'ils ont fait (ce que ne font pas ceux qui tombent dans le delire par le vice de quelques excremens) & disent, qu'ils sont premierement priuez de la suite du discours & qu'en aprés ils demeurent engagez & plongez dans vne seule conception, auec vn trauail importun sans s'en pouuoir détacher, ni songer à autre chose, comme si cette conception leur étoit toûjours deuant les yeux, & representée comme dans vn miroir: de plus qu'ils ne sçauoient pas s'ils le pensoient, ou s'ils la regardoient ainsi par conception : ce qui les occupoit si fort & de telle sorte que lors qu'ils étoient, ou entroient dans la manie, s'ils se fussent trouuez debout, ils seroient demeurez pendant quelques iours en cette posture sans se lasser, ni connoître qu'ils fussent en cét état : ce qui se fait à cause que l'idée de cette folie

(qui auoit demonté le discours, par lequel les insensez auroient pû étre rappellez de leur pensées importunes & dereglées) est souuerainement empreinte à l'esprit qui est commis pour l'intellection : ce qui se fait aux vns plutôt par vne subite & violente perturbation d'esprit, & aux autres par vne pensée importune & continuele : il y en a d'autres qui se plaignent que pendant la folie ils se sentoient oppressez malgré eux par ie ne sçay quelle importune quantité de pensées qui partoient d'en bas à la foule en forme de fumées, lesquelles supprimées pour vn temps à force de discours ne laissoient pas de retourner peu de temps aprés auec autant d'importunité & de trauail qu'auparauant. D'autres qui ne pouuans point trouuer de consolation par là, étoient retirez de cette forte contemplation & attachement d'esprit toutes les fois qu'ils dormoient ou vacquoient à quelque autre chose qui les en detournoit : ne laissoient pas de retomber en aprés en leurs facheuses pensées, & fuyant la compagnie se cachoient dans des solitudes écartées : parce que les idées de leurs conceptions n'ayant encor point de corps penetrent les principes constitutifs (ce qui n'est pas permis de faire au boire & au manger) & en se reuêtant du corps aëré des esprits, penetrent par ce moyen & soüillent les formes vitales des parties ; auec cette diference que les idées qui sont forgées hors du centre des conceptions, entrent & sont admises plus auant, & auec plus de puissance : mais elles ne sont pas si tôt imprimées là où les venins, qui par le moyen des maladies ou autremẽt, ont la faculté d'aliener l'esprit qu'elles semẽt insensiblemẽt leur leuain en des propres objets, & les y impriment aussi fortement que si elles y auoiẽt été seelées naturelement : & ce qui est de particulier au maniaques, c'est que quand ils demeureroient toute vne nuict exposez aux plus cuisantes rigueurs de l'hyuer, ils ne geleroient pas ni ne sentiroient pas le froid.

La fole idée qui est vne fois empreinte radicalement aux principes de la vie, & qui de là passe auec la semence de famille en famille, ne se peut pas ôter auec le sujet dont elle est vne fois reuêtuë : mais il faut que le remede de ce mal là, puisse ôter, tuër, ou éteindre l'image precedente, la tache, ou le caractere qui y a été empreint de la méme maniere que l'enuie d'vne femme seelée au fœtus s'éuanoüit par l'application de la main d'vn corps mort ethique, jusqu'à ce que le froid du cadaure l'ait penetré : ce qui se fait dans vn miserere ou enuiron. De méme l'idée de la manie doit perir sans que le sujet immediat où elle adhere se détruise, soit en exterminant l'idée, ou en engendrant vne autre qui ait la force de chasser l'idée extrauagante. De là vient que faute de semblables remedes, la folie demeure incurable, & si la curation en est difficile, c'est parce que l'idée ou le caractere de folie n'est pas seulemẽt introduit & empreint au centre de l'intellectiõ, mais aussi parce que la restauration de l'esprit inné est estimée impossible. Il y en a qui ont eu recours aux renouatifs de Paracelse, mais ils y ont bien

peu

peu serui, au respect des medicamens, où il y a du symbole, & de la conuenance : car tout ainsi qu'il y a des venins qui alienent l'esprit pour vn temps ou pour toûjours, & introduisent en nous des phantaisies étrangeres, comme la morsure des enragez, la tarentule, &c. De méme il y a des simples comme le fruict de la science du bien & du mal, qui d'abord donnent du venin : mais ce venin couure des riches vertus sous lui pour remettre l'esprit en son integrité: il y a du danger d'exposer ces remedes au public à cause des abus qui se pourroient commettre par quelques esprits du siecle : outre qu'il n'appartient pas à vn chacun de les sçauoir bien preparer: L'Autheur raconte quelques histoires de quelques enragez & maniaques, qui ont été gueris de leurs folies en les plongeant dans l'eau jusqu'à ce qu'ils étoient comme suffoquez, lesquels ayant degorgé l'eau qu'ils auoient aualée reprenoient la respiration & la vie : & par ce moyen là, leur sottes imaginations auoient éte éteintes & suffoquées.



QVATRIEME



QVATRIÉME PARTIE.

Traité des Maladies.

CHAPITRE I.

L'Essence & la nature des Maladies a été ignorée iusqu'à present, aussi bien que leurs causes tant materiele qu'efficiente.



IL ne suffit pas d'auoir fait toucher au doigt l'erreur des Siecles precedens, touchant les causes efficiente & materiele des choses natureles, & fait voir comme les Ecoles n'auoiét été imbuës iusqu'à present que de niaiseries peripatetiques qu'elles auoient puisées de la doctrine des Payens, & que la vraye science deuoit étre inspirée du Pere des lumieres dont ils n'auoient pas eu la connoissance. Il n'est pas moins necessaire de montrer qu'on a entierement ignoré aux Ecoles de Medecine, l'essence & la nature des Maladies qui ont été admises en la nature aprés le peché, comme des monstres & des enfans prodigues.

Premierement on definit la Maladie aux écoles de Medecine, vne affection contre nature qui blesse les actions. Encor chancele-t'on en cette definition, car premierement on nomme cette affection intemperie d'vne ou de deux qualitez premieres & elementaires, d'autant qu'elle excede la iustesse du temperament requis; soit que cette intemperie prouienne de semblables qualitez externes, ou qu'elle s'éleue insensiblement du dedans par vne ametrie ou discorde étrangere.

Autresfois les Ecoles marioient ces qualitez qu'elles empruntent des elemens auec les humeurs pour établir les Maladies : mais nous auons fait voir qu'il n'y a pas quatre élemens en la nature; qu'ils n'entrent point en la composition des corps, & par consequent on ne peut prendre l'intemperie pour la cause des Maladies non plus que les quatre humeurs veu qu'elles ne se rencontrent point dans le sang, comme on peut voir au traité des humeurs.

Enfin pour établir l'essence des Maladies on distingue l'intemperie simple de la composée, & les intemperies d'auec les humeurs, parce que les humeurs sont des substances exemptes de degrez.

On diuise aussi les societez, les Simmetries & les Ametries des premieres qualitez, en genealogies,

dont on en a rempli des grands volumes : & iamais on ne s'est peu figurer qu'il puisse naître quelque humeur viciée chez nous qui ne presuppose toûjours quelque intemperie elementaire pour la Mere de son alteration. Par ainsi l'intemperie aux écoles ne sera que la cause de la cause, & du causé & non pas la vraye cause prochaine de la Maladie, ou la Maladie même, ni la cause immediate & conjointe de la Maladie.

Derechef elles dejetent souuent les qualitez susdites du nombre des causes pour les mettre au rang des accidens. Voila comme elles font vn mélange, & vn tissu confus dispositifs auec les priuatifs, ne sçachant au vray ce que c'est que Maladie. qu'elles sont ses causes, & ses accidens : car souuent elles appelent la maladie qualité, laquelle elles mettent souuent au nombre des actions. Autrefois elles la prennent pour vne certaine habitude relatiue. Quelquefois elles disent que les Maladies sont du predicament de quantité, & non pas des qualitez premieres ; mais seulement vne intemperie, excez ou de leurs degrez ; par le predicament & quantité, elles entendent l'excez des humeurs, ou lors qu'elles ameinent vn sixiéme doigt au nombre excessif.

Finalement les Ecoles ne se resouuiennent plus des choses susdites : mais elles veüillent qu'il resulte vne certaine disposition de la qualité nuisible des humeurs, qui forme toute la maladie : & ainsi comme cette disposition prendroit sa naissance de cette qualité nuisible comme de la cause morbifique, il s'ensuiuroit que la Maladie ne blesseroit pas l'action : mais elle passeroit plutôt pour l'action blessée ; & ne seroit plus intemperie, ni excez de qualité : mais quelqu'autre production formée par cette intemperie : autrement ce seroit la qualité nuisible des humeurs qui engendreroit l'affection contre nature, qui cependant toute seule est veritablement la Maladie.

Les Ecoles ayant aussi pris garde que les Maladies n'étoient iamais que dedans nous, elles ont iugé de là, que nôtre corps étoit le sujet de leur inhesion, & consequemment que les maladies n'étoient que des accidens : & que comme elles étoient suscitées par vn intemperie elementaire qu'il faloit combattre ces qualitez étrangeres (qui s'éleuoient outre mesure pour faire les maladies) par la violence de la discorde, & les r'amener en vne deuë simmetrie par des chaleurs, froidures & autres qualitez contraires : parce qu'elles ne connoissent point d'autre action en la nature que celle qui agit par la domination, & la superiorité qu'à l'Agent enuers le patient. Ce qui fait contra la Loy que Iesus-Christ a institué qui nous commande la paix & la concorde.

Elles ont enfin consideré la maladie comme vn accident ou vne production neutre qui resulte de l'actiuité de la cause & de la resistence de nôtre nature, & veulent que la lesion des actions soit inseparable de l'essence des maladies : ce qui n'est pas, puis que la lesion des facultez est vn accident posterieur à la maladie qui ne l'accompagne pas toûjours, : car pourra-t'on

ra-t'on nier que la maladie ne soit reellement en celui qui a la fievre quatre pendant les iours qu'il n'a pas le paroxisme: & pendant le silence ou la remission de la manie, de la goutte, de l'epilepsie, &c. En ceux qui en sont incommodez: veu qu'elles couuent & dorment toûjours chez eux pour se réueiller de temps en temps: ausquels pourtant on ne void pas que les actions soient blessées lors que le mal dort ce qui se void aussi dans le commencement des maladies. N'est-ce donc pas vne stupidité étrange de vouloir definir vne chose essentielement par des effets posterieurs ou separables: Outre que comme la maladie est premierement faite par l'esprit (qui selon Hippocrate fait les impetuositez qui est déreiglé aux maladies) il semble que l'action de la maladie deuroit être plus prochainement atachée aux facultez, puis qu'elle si prend, premier, qu'aux actions; & que ce sont les facultez qui font les actions. Donc si la maladie étoit la cause à la lesion de l'action blessée comme sa difference constitutiue, il seroit aussi necessaire que la maladie & la lesion de l'action soit la même chose.

Nous laisserons les autres disputes que le Lecteur curieux pourra voir plus amplement chez l'Auteur au Chapitre intitulé *Ignotus hospes morbus*, pour expliquer le plus essentiel, & dire qu'on n'a pas pris la maladie pour vn étre reel & substantiel: mais pour vn pur accident. Ce qui n'est pas: car la maladie n'est pas vne affection ou vn accident qui blesse les actions, & est encor moins l'action blessée qui prouiéne d'vn combat des choses nuisibles & contraires auec nos facultez rectrices: mais la maladie est vn être reel qui tire sa cause materiele & efficiente de l'esprit de de vie par l'irritation des causes occasioneles: car si la maladie & la nature ou nos facultez, sont diametralement opposées (comme on veut) il s'ensuit que la maladie, la nature ou la vie saine ne peuuent pas demeurer ensemble en vn méme sujet immediat.

Donc la maladie ne peut pas étre vne affection qui aporte immediatement du detriment à nos puissances; mais cette affection seroit plutôt vn fruict de la maladie, & vne de ses suites posterieures, ou vne mere nourrissiere de debilité qui doit étre differentiée tant des causes occasioneles, que des productions des maladies: mais comme les fruicts des maladies regardent le terme *ad quem*, & que ce sont des productions engendrées par lesdites maladies ils peuuent conuenir ensemble, auec la vie, & par consequent il y a de certaines productions simptomatiques qui sont au rang des affections que les écoles n'ont pas encor expliquées. Par exemple les defauts de digestions de moumens, & les debilitez, sont des affections qui prouiennent des maladies & sont produites par elles: neantmoins elles ne sont pas maladies: parce qu'elles sont introduites en la nature par la violence étrange d'vne semence morbide, & sont logées vnialement en la vie méme; neantmoins on ne doit pas leur attribuer la

nature

nature de la maladie : parce que la maladie & la vie ne peuuent pas demeurer en vn même poinct d'identité : mais la maladie se separe du centre de la vie comme hors de la santé : car la vie est en soy vne certaine integrité de lumiere auec laquelle en la maladie ne peut point demeurer, & la maladie ne part point subsister qu'au vice de la vie, ou en la vie vitiée. Et tout ainsi que la lumiere qui est en l'Ame n'est pas la propre vie de l'Ame: aussi la lumiere de la vie qui est en l'Archée ou esprit de vie qui a été separé de l'integrité de la vie, n'est pas la maladie même, quoy que la maladie y soit établie, & qu'elle soüille & infecte cette lumiere, qui par vn simbole participe de la vie, & quelquefois la rend toute semblable à soy & la détruit entierement ce qui est assés ordinaire en la peste.

La maladie ne conste pas moins de causes materiele & efficiente que les autres étres naturels : & l'efficient qui est l'Archée trauaillant par ses déreglemens de passion, & enfantant les idées de ses perturbations (car tout ce qui se fait en la nature, naît & se continuë par les idées qui sont enfermées dans les semences) il a soin de disposer vne portion de sa substance selon les fins qu'il s'est proposé en cette sienne alienation qui ne sont pas moins ennemies à lui même qu'au tout.

Si bien que la maladie se treuue en naissance, aussi-tôt que la matiere est paruenuë au terme qui a été proposé à l'idée efficiente, en sorte que toute maladie seminale consiste en vn acte reel qui cause l'indisposition de la matiere geniale, c'est à dire de l'esprit Archeal qui nous est appliquée.

En toute maladie seminale il faut considerer qu'il se rencontre vne certaine matiere occasionele, qui en guise d'hôte turbulent viole par des impetuositez violentes le droit d'hospitalité & trouble l'œconomie vniuersele. Si bien qu'en chaque maladie l'esprit Archeel se trouble. Dela il faut encor considerer vne autre matiere interne des maladies, qui est la partie de l'Archée qui a été soüillée par ses propres déreiglemens, en laquelle partie l'idée de perturbation a été emprainte (qui est la cause seminale & efficiente de la maladie) si bien que la maladie est vne creature seminale qui aprés le peché par vn droit hereditaire a treuué & fait dedans nous ses matieres & ses idées de la propre substance de l'Archée. Ce n'est pas que la maladie soit vne creature de la premiere constitution, veu qu'elle a tiré ses racines du peché de l'impureté de nature, & a germé en son printemps pour étre prouignée par la suite des indiuidus, & par consequent sa racine a été inconnuë aux Payens. Les venins ne sont pas maladie tant qu'ils demeurent ariere de nous : mais lors que leur Archée s'est vne fois rendu domestique chéz nous, il suscite (par la maliguité de sa vie moyenne) en nôtre Archée des idées seminales ; de la même maniere qu'on excite des écinceles de feu, de la pierre à fusil ou d'vn cailloux.

Voila comme les Maladies deuiennent les auant-courrieres de la mort par vn venin occasionel.

Les Maladies perseuerent tout autant dans nôtre interieur, qu'elles ont d'occasions qui les suscitent & fomentent; & subsistent auec nous iusqu'à ce que leur matiere occasionele soit consumée, ou que l'Archée soit deliuré de ses perturbations & de son idée.

Les maladies different des autres creatures en ce que les creatures de la premiere cõstitutiõ ont leur propre existence en elles-mêmes; mais les maladies ne peuuẽt pas subsister hors de nous, veu qu'elles procedent comme de nôtre lumiere formele, & de nôtre principe vital & constitutif; c'est pourquoy l'Archée & la maladie se penetrent l'vn l'autre, parce qu'ils ont entr'eux vn symbole materiel : mais comme les Ecoles auoient pris garde que les maladies (comme nous auons déja dit) n'étoient jamais que dedans, nous, elles ont crû que nôtre corps étoit le sujet d'inhesion des maladies, & consequemment que les maladies n'étoient que des accidens suscitez par vne intemperie elementaire, & qu'il les faloit combatre par la chaleur & par la froidure; étant ainsi deceuës & persuadées, elles ont imaginé que la cause morbifique étoit externe au respect du corps humain, ou à l'égard de l'œconomie vitale, & ne se sont jamais aduisées qu'il deût étre bien plus conuenable de supposer l'esprit Archeal (en la nature & au mouuement) pour les maladies, entant qu'il est le principe efficient du mouuement & de la sensation, qui est immediatement & prochainement affecté par les choses nuisibles; & que cette cause occasionele & l'Archée se touchoient en vn méme poinct, d'où naît la maladie. Nous n'entendons point parler icy des maladies externes, comme playes, & ce qui bouche quelque conduit, parce qu'elles sont d'vne autre monarchie.

Soit que la matiere ocasionele des maladies soit venuë du dehors, ou engendrée en dedans; soit qu'elle soit coagulable ou sujete à la pourriture; qu'elle ait du penchant à l'endurcissement, ou qu'elle soit facile à resoudre, elle excite seulement l'Archée par occasion, en sorte qu'il s'en épouuante, s'irrite, & s'enflamme, sous lesquelles perturbations il nait vne certaine idée qui informe vne partie de l'Archée; & ce composé qui resulte de la matiere de l'Archée, & de la predite Idée, comme du principe efficient & seminal, est la vraye maladie seminale.

Les Ecoles donc trompées par la propre liberté de leurs réueries, ont iugé (parce que la consideration des causes & des principes differe de la consideration de la chose produite par eux) que toutes les causes (de toute necessité formelement causante) deuoient (en operant, formant, demeurant, & étant) toûjours demeurer separées des choses causées : elles ne prennent pas garde que la consideration des causes & des principes ne different pas autrement de la consideration du causé, que par la relation de l'étre mental, laquelle si elle est receuë en la Mathese & à la maniere de parler, elle ne l'est pas au cours de nature. Voila comme elles ont crû que

que toute cause efficiente étoit necessairement externe, & qu'elle ne pouuoit pas étre jointe auec la cause, & par consequent que le geniteur ne pouuoit pas étre partie de l'engendré : pourtant il n'y a rien de plus vray qu'en la nature l'étre qui engendre & produit prochainement, est toûjours le moderateur interne, & l'Architecte vital & assistant de la generation qui dirige toute chose selon sa destination, & qui fait tout ce qu'il faut faire pour soy : car la generation n'exprime autre chose qu'vn flux de semence, qui coule & s'achemine à la perfection & à la maturité des proprietez du produit, à l'explication des choses cachées & à la consommation des ordres selon ses fins & destinations.

Aristote a été le premier qui a enseigné que la generation & la corruption en la nature se suiuoiēt necessairement toûjours l'vne à l'autre par vn fil interrompu, & par ainsi il a fait passer l'étre mental (qui est vn pur étre negatif, & vne pure priuation) pour vn principe immediat en la nature, entre la generation & la corruption.

Les Ecoles n'ont jamais pû comprendre que le méme ouurier qui forme la plante de la semence n'est pas tombé en defaillance, en la generation de ladite plante, qu'il n'en a pas été banni, ni aneanti par vne priuation de vie, & qu'il n'y en a point eu d'autre qui ait été subrogé à sa place par la venuë de la forme, de laquelle cét ouurier demeure l'organe immediat & executif, pour les fins connuës à Dieu, & que le méme Architecte demeure toûjours le seul gouuerneur de la vie du produit : Elles nont pas non plus entendu que l'engendré prouienne des causes qui ne sont pas reelement distinctes de l'étre de la chose, ni par vne alterité de cause : parceque les Ecoles ont plutôt & mieux consideré jusqu'à present les operations demonstrables par les sens c'est à dire par la Mathese, & les choses artificieles qui sont étrāgeres à la nature, que la vraye nature des choses scituées dans le sein de l'essentialité. Elles n'ont jamais pris garde que l'organe de l'art, ou l'Artisan méme, ou les mesures des mensurables ne peuuent rien engendrer seminalement en la nature, ni introduire vne disposition seminale, substantiele, ou essentiele pour transmuër les choses produites : & ne se sont jamais pû imaginer que la maladie puisse étre reele & substantiele, mais on l'a considerée comme vn accident : & par consequent leurs curations n'ont aussi été instituées que par accident auec vne ignorance acheuée de l'habitude vniuerselle des proprietez internes, des efficaces & des alteritez.

C'est vne chose étonnante que les Ecoles se vantent de suiure Hippocrate, & qu'elles considerent & ruminent si peu cét Aphorisme qui dit : *Calidum, siccum, frigidum & humidum non sunt morbi horúmve causa : sed acre, amarum, salsum, ponticum, &c.* Peut-étre que du temps d'Hippocrate, la cause occasionele n'étoit pas encor differentiée de la vraye maladie. Il sçauoit pourtant qu'il y auoit chez nous de deux sortes d'excremens, desquels le premier nous étoit naturel & ordinaire, l'autre

prouenoit d'vn certain déreglement, & d'vne propagation vitieuse, que les Chrétiens sçauent étre prouenuës du peché. Ce qu'Hippocrate ayant distingué par des saueurs étrangeres & diferentes, il a crû que si du moins elles n'étoient pas les propres maladies, qu'elles en étoient les occasions (qui alors n'étoient pas encor differentiées de l'essence de la maladie) lesquelles étant ôtées le chemin étoit ouuert à la guerison.

Elles n'ont pas moins nonchalemment negligé ce texte du méme, qui dit : *Omnem motum ad morbum, mortem atque sanitatem efficienter fieri ab impetum faciente spiritu.* Et cét autre icy qui dit : *Ipsas naturas esse morborum medicatrices.* Et par consequent elles sont aussi *morborum factrices*, s'il est vray que cét esprit par son agitation fasse les mouuemens & toutes les choses & actions qui se font aux corps viuans.

Enfin les Ecoles ont laisśé passer beaucoup de choses de cette force là, qui deuoient étre tenuës comme des Oracles, parce que s'étant amusées à leurs quatre humeurs feintes qui les ont aueuglez, Elles ont encor negligé les liqueurs que le méme Hippocrate nomme secondaires, comme s'il étoit impossible qu'elles ne pussent pas seruir de semence aux maladies comme font les quatre humeurs.

Elles ont aussi negligé les maladies qui viennent de retention, qui suiuent les digestions & les transplantations. Elles n'ont pas moins ignoré ce que c'étoit que digestion & fermentation comme il a été dit en son lieu. Elles ont crû que la maladie partoit de l'Agent & de la matiere morbifique comme vn accident produit par eux. 1. Elles ne distinguent point l'Agent de la matiere qui lui est intime, puis Elles nient que la maladie soit materiele, lors qu'elles estiment que ce n'est qu'vne pure qualité. 3. Elles ne font point de diference entre les occasions irritantes, d'auec l'efficient interne. 4. Elles separent les causes constitutiues du constitué. 5. Elles ne connoissent pas comme les causes efficientes sont enchainées auec les choses produites. Elles confondent entierement les causes occasioneles auec leurs maladies & leurs symptomes. 7. Elles regardent la maladie comme vne affection qui combat entre l'ordre des causes & le corps humain. 8. Elles veulent que cette affection ou disposition posterieure, qui est née à ce qu'Elles exposent du combat des causes, laquelle (comme Elles disent) blesseroit immediatement les actions, soit que la maladie soit contraire à l'action vitale, soit que l'éfet de cette contrarieté ait offensé les fonctions: mais comme nous auons déja dit l'offense des actions ne doit pas étre prise pour l'essence de la maladie : mais il faut contempler aux maladies les perturbations operatiues conceuës en l'archée puisque si les fonctions sont offensées, ce n'est que par accident.

Les Ecoles donc sont mal auisées de dire, que ce qui blesse l'action soit la vraye cause morbifique, par exemple, la lesion de l'action seroit la maladie, & l'action blesśée le symptome, qui est vne pensée indigne d'vn homme iudicieux:

cieux : car premierement la maladie seroit vn pur étre de raison qui mentalemẽt s'éleueroit de l'habitude des termes de la cause à l'éfet,à sçauoir du blessant & du blessé : où il n'est pas difficile de voir l'erreur des Ecoles en leur definition de maladie qui definit la cause de la maladie ou la cause de l'éfet,& non pas la maladie méme.

Les Ecoles donc ayant été deceuës par l'inspection des choses artificieles, & ayant crû que toute generation commençoit par le point priuatif de corruption, n'ont pas sçeu que ce qui flue en tout principe materiel & seminal,a déja de soy son étre reel, encor qu'il ne soit pas encor en sa maturité;& par ainsi qu'il est déja quelque chose en soy de diferent de tout autre espece, qui se perfectionne en soy, en suite de la generation naturele par la maturité & l'illustration qu'elle reçoit par l'action d'vne nouuelle lumiere formele:car la semence ne difere pas de son constitué par la matiere & par vne cause efficiente interne: mais par vne indiuiduele alterité de perfection de la lumiere formele, comme nous auons dit en l'origine des formes: car la semence qui auparauant auoit besoin d'excitateur, ayant vne fois obtenu cette lumiere formele, se meut en aprés de soy-méme.

La maladie est vn étre substantiel & reel, & non pas vn étre relatif, ou vne pure habitude de l'Agent combattant contre le patient, & venant comme des extremitez en vn milieu, ni vne conformité & proportion ou disproportion entre les extremes ; encor que ce respect de relation qui est à former, soit plus prochainement entre les étres de raison que l'éfet qui en est produit. De plus il faut sçauoir que c'est le propre de tout Agent naturel de produire son semblable, excepté tout ce qui agit par cette puissance, qui faute de mot plus propre est nommé blas. comme par exemple le ciel engendre bien les meteores,mais non pas les cieux. Et l'homme par vn blas volontaire, & l'archée par vn blas ideal, & seminal suscitent diuerses alterations,veuque l'Agent seminal desordonné & dereglé auorte par vn blas étranger vn monstre qui proprement est la maladie:car nonobstant que la maladie soit naturele selon ses causes, elle ne laisse pourtant pas d'étre contre nature, à cause qu'elle a commencé par vn blas étranger (parce qu'elle est ennemie de la nature)& en suscite de soy:c'est pourquoy ce monstre icy, engendre vn fruict semblable à lui à moins qu'il ne transfere sa contagion seminale par le moyen des fermens, & que par ainsi elle fasse des maladies par accident en d'autres personnes par contagion.

Quant à la cause efficiente des maladies il y a vne certaine cause efficiente qui est née par vn enfantement auortif, comme est la cataracte en l'œil, le calcul, la matiere febrile, &c. (encor qu'elle soit appelée aux Ecoles cause efficiéte, morbifique,immediate,& cõtenante, elle n'est pourtant que la cause occasionele des maladies qui est externe au regard de la vie, en laquelle vie la maladie se tient toûjours. C'est pourquoy cette

cause occasionele des Maladies qui est externe au regard de la vie, en laquelle vie la Maladie se tient toûsible, n'est pas seulement vraye efficiente: mais aussi elle ne peut nulement étre partie de la matiere intrinseque de la Maladie : mais elle demeure en qualité de son excitatrice ; parce que la matiere efficiente & seminale (s'il est vray qu'elle doiue immediatement atteindre les facultez & penetrer la vie) doit aussi necessairement contenir au même poinct le simbole de la vie.

De plus il y a des causes efficientes qui demeurent en dehors comme le fer, qui poussé par violence, fait vne maladie en la matiere diuisée qui se nomme playe. La meurtrissure ou excoriation que fait la pierre en la vescie par son attrition en fait de même: car encor que quelque efficiés externes ayét leurs principes seminaux par lesquels ils sont engendrez, comme le calcul neantmoins ils sont sans semence, & sont étrangers & externes à l'egard des maladies qu'ils engendrent : mais les causes occasionneles internes ont vne certaine semence par laquelle elles fomentent la maladie qu'elles ont excitées & souuent se ferment en leur facture, comme il paroît en la fievre, aux apostemes, &c.

De plus il y a des efficiens occasionels qui incessament ne font que gâter & corrompre par vne continuelle propagation fermentale, comme font les vlceres, la jaunisse, &c. Il y a aussi des occasions internes qui dorment pour vn temps, comme au mal caduc, en la goutte, en la manie, en l'aphme, aux fievres, &c. Il y en d'autres qui trauailent incessamment pour aliener la matiere de nôtre corps de la commuion de la vie, ausquelles il se ioint quelques fermens (qu'Hippocrate nomme diuin aux maladies) par lesquels il se fait vne colliquation de la substance des parties.

En la fievre la matiere occasionele efficiente excite l'Archée (selon sa double proprieté) à son expulsion, ou en sa consomption; & ne laise point d'autre production aprés soy, à moins qu'il ne se produise accidentelement quelque autre nouuele idée par l'Archée irritée, comme il arriue quand l'hydropisie suit les fievres, &c. Mais les douleurs, les assoupissemens, les debilitez, les veilles,&c. ne sont que des symptomes & des affections. C'est aussi de même que l'efficient seminal engendre vn calcul étranger, aprés quoy il cesse, nonobstant qu'il excite à tout moment des incommoditez facheuses & des nouueaux mouuemens : & les productions du calcul sont des excoriations & des nouueles maladies, qui sont des monstres dissemblables au pere qui les a produit. Car à parler proprement la generation du calcul n'est pas mieux maladie que le calcul même, qui en soy est vn composé naturel, & morbide à nôtre egard: c'est pourquoy il s'engendre aussi dans le pot à pisser & hors de la vie par ses causes de putrification: telement que c'est vne maladie irreguliere,& monstrueuse puis qu'il naît par accident hors de la vie aussi bien que dedans nous, comme on peut voir en son Traité.

De

De plus l'éfet ou le produit, perd son efficient occasionel lors qu'il est fait & acheué, & ce produit là n'est plus la méme connexion des deux causes ou la maladie anterieure; mais elle a ses causes à soy qui sont posterieures à la connexion des premieres causes: par ainsi l'apostеme engendre l'vlcere: l'vlcere pleure vne sanie virulente: celle-cy écorche souuent les lieux par où elle passe, & change la forme du premier vlcere, ou en suscite des nouueaux: pourtant cela ne fait rié à l'vlcere, soit que la sanie corrode, ou non, parce que cette intention à produire des vlceres ou des excoriations, & de la sanie n'est pas effectiue: veu que cette sanie est vne production de l'vlcere qui l'engendre, qui a pris son intention effectiue & seminale en son étre, & non pas à la propagation d'vn nouuel vlcere qui ne lui est que par accident. Aussi le calcul est vne production de ses causes constitutiues, qu'il enferme & termine en soy; parceque les causes paruenuës à la fin de l'éfet pretendu, cessent, & s'enferment au produit, comme si elles y étoient enseuelies.

Encor que ce calcul soit vn moyen occasionel auquel la generation d'vne nouuelle matiere touche, lors qu'il croît & se grossit: cependant s'il se produit des autres maladies plus atroces que lui; & que la mort s'en ensuiue, c'est par accident au calcul.

En l'hydropisie l'archée efficient logé aux reins (en la conception de l'idée qui a été formée par sa perturbation) ferme les reins, & l'hydropisie se forme: pourtant cét efficient ne cesse pas iusqu'à la suffocation du malade, & en cét éfet là, & en cette eau produite & enuoyée au concaue de l'abdomen ou habitude du corps, il n'y a point d'autre intention à produire aucune autre chose que cela.

Comme la production de la maladie est vn monstre formé, elle a vne vertu occasionele & propagatiue qu'elle tire de la proprieté de l'archée efficient, qui n'est pas fermée ni liée au produit, mais elle est libre aux organes de la vie, d'où il y a d'autres productions qui fleurissent successiuement. Certes la ruine, & l'offense des facultez ne doit pas tant étre estimée production de la maladie que des fruicts destinez & de ses periodes: Et ce qui est produit par vn ferment morbide n'est pas auec moins de priuilege maladie, que l'a été la maladie qui a été la mere de cette production: à sçauoir il ne corrompt pas auec moins de celerité les choses vitales (par les efficients étrangers) qu'il a receu, que ce de qui est la maladie au premier efficient de cette action là.

Enfin les Ecoles supposent la contrarieté de la maladie auec la santé, ou auec la vie, & de plus auec le remede même. En sorte qu'à vn seul but qui est la curation ils opposent plusieurs contraires contre la nature des relatifs, & contre leur axiome, *Quod vnum contrariorum totidem dicatur vicibus, quoties alterum.* Si bien que la doctrine des contraires demeurant aux remedes, la santé deuroit sortir de la medecine comme le poulet de l'œuf: ou comme les contraires se deuroient reduire à rien l'vn à l'autre, la santé deuroit sortir de la

maladie comme fait la debilité.

Si la maladie consiste en la qualité, & que la qualité contraire par laquelle elle peut étre combatuë soit si connuë & sensible, pourquoy est-ce que les remedes des Ecoles sont si lents, si foibles, & incertains? s'il est vray comme elles se vantent, que les qualitez soient si manifestes & si promptes en leurs simples ; il faut donc penser tout autrement des maladies, & les considerer comme des étres substantiels engendrez, tant efficiemment que materielement des causes Archeeles, & la chaleur & la froidure, & ces autres genres de signes qui les accompagnent, doiuent étre considerez comme des fruits & des symptomes qui sont fort éloignez des maladies produites ; car souuent la maladie se meut furieusement contre nous, pendant quoy il suruient plusieurs accidens, qui neantmoins cessent souuent sans faire aucune production (comme il paroit aux fiévres intermittentes) & il ne s'en éleue point d'autres maladies ; mais la nature tâche en ce temps-là d'expulser ce qui la fache : pendant lequel essay les assoupissemens, les chaleurs, froidures, douleurs, veilles, inquietudes, nausées, vomissemens, debilité, & autres symptomes s'excitent.

La maladie peruertit souuent la matiere de son domicile, à sçauoir lors que l'Archée suscité par le ferment occasionel fait des nouueles productions, soit que (cependant) la premiere maladie se ferme au terme du produit ou non : & souuent la maladie produit occasionelement vn monstre dissemblable à elle, à sçauoir lors que la fiévre produit l'hydropisie, la cataracte, vn schyrre, &c. qui sont produites de la maladie par accident, desquelles la mere n'est autre chose qu'vne nouuelle idée qui part de l'Archée : & la debilité est le fruit vniuersel & consecutif des maladies, qui n'est autre chose qu'vne disposition qui suit la diminution des forces, qui est ou totale à cause de l'affliction de quelque partie noble : ce qui aduient aussi quand la matiere occasionele adhere fortement à quelque partie solide, où l'Archée venant à s'éteindre, la mortification d'icelle s'ensuit ; & par consequent la mort vniuersele ou particuliere à cause de quelque blas particulier qui affecte quelque membre ignoble, comme sont par exemple les douleurs, ou les vertiges qui partent de l'estomac. Comme aussi il y a des parties qui languissent malheureusement & en plusieurs manieres par vn simple aspect de matrice : lesquels symptomes sont des fruits de l'Archée & non pas de ses maladies, ausquels les causes efficientes sont naturelement cachées.

Les productions different des symptomes, en ce que le symptome ne demande point de curation quant à soy, parce qu'il s'éuanoüit auec la maladie : mais il n'a besoin que d'étre mitigé & adoucy. Les Ecoles n'ont point fait de mention des productions des maladies, à moins qu'elles ne les ayēt confonduës auec les symptomes ; mais elles attribuent le tout à quelque nouuele intemperie, ou l'affluence de quelques nouueles humeurs. Les autres donnent les maladies aux parties contenantes, & les causes aux parties contenuës & les symptomes à l'esprit qui fait les impetuositez, ne se souuenant plus

plus qu'ils attribuent aux humeurs contenuës dés qualitez premieres de chaleur, de froidure, &c. comme si elles étoient des maladies.

Si les maladies sont aux parties contenantes, & la cause aux contenuës, comment est-ce que la maladie & la cause seront émeuës, si ce n'est par l'esprit de vie;puis qu'elles ne se peuuent point mouuoir de soy?Et qui de la cause pourra faire la maladie si ce n'est l'esprit archeel?Car tout ainsi que la colere, & la honte échauffent par l'alteration qu'elles causent aux esprits: aussi la crainte, l'affliction, la tristesse refroidissent sans l'ayde des humeurs: les choses qui échauffent comme le poiure,&c.échauffent biẽ les viuans, mais non pas les morts, sur lesquels les cantharides,le flammula, & autres vesicatoires n'éleuent pas la moindre vescie du mõde: si les caustiques consument les cadaures, ce n'est pas par vn éfet d'vne propre ardeur mais par la seule force d'vn sel caustique, qui resoût les parties sans chaleur de la méme maniere que la chaux resoût le fromage en mucilage, & par la vertu de leur sel:parce qu'au corps viuant l'esprit de vie s'enflame, & l'escarre se fait par deux Agents, à sçauoir par le caustique appliqué en dehors, & par l'Archée qui s'enflame. Cependant le feu brûle aussi bien le vif que le mort, quoy que le viuant brûle beaucoup plus vîte, à cause que le feu le consume par le dehors en brûlant; & en dedans l'esprit de vie deuient caustique par sa propre inflammation.

Il ne sera pas mal à propos pour l'intelligence de cette doctrine de tirer en passant par la consideration de la mecanique du feu, du poiure, des vesicatoires & des caustiques ces notables qui suiuent.

1. Que la chaleur efficiente des choses qui échauffent, est nôtre propre chaleur, & celle du poiure est seulement occasionele & excitatrice.

2. Que la fieure n'est pas essentielement chaleur: mais que tant leur chaleur que leur froid procede de la proprieté du blas alteratif & seulement occasionelement, incitatiuement & accidentelement, & c'est le seul Archée qui est l'efficient de la chaleur & de la froidure: car la matiere febrile ne peut pas étre tantôt chaude,tantôt froide en vn corps actuelement chaud, en sorte qu'alternatiuement tout le corps deuienne chaud & froid: mais ce sont des operations, & des signatures de la vie, & non pas des proprietez des semences morbides en la matiere: ce sont aussi des pures passions du corps viuant ainsi émeuës par la froidure & la chaleur de l'Archée qui ne se rencontrent plus au cadaure, aprés que la maladie a vaincu,ou qu'elle cesse: nonobstant que la matiere occasionele soit restée.

3. Que ce qui fait la chaleur chez nous engendre aussi le froid efficiemment, & non pas priuatiuement au respect de la chaleur: parce que le froid est le blas reel & actuel de l'Archée.

4. Que la guerison ne s'obtient pas par des contraires: parce que la maladie consiste en vne idée essentielement seminale, & en la matiere de l'Archée, & les substan-

ces n'admettent point de contrarieté en leur étre.

5. Que la maladie est primitiuement surmontée par l'extinction de l'idée, ou par l'ablation de la matiere essentiele. 2. fontalement par la sedation, en appaisant l'archée troublé. 3. Et posterieurement en ôtant la matiere occasionele, qui excite le blas motif & alteratif dedans nous pour en faire efficiemment l'idée morbide ou la maladie.

6. Que les deux causes internes sçauoir l'efficiente & la materiele jointes en l'archée sont la vraye maladie substantiele, qui à sa propre racine en soy : & que la matiere occasionele de quelle maniere qu'elle soit receuë au corps, est toûjours externe, parce qu'elle n'est pas de la racine interne, & de l'essence de la maladie.

7. Que les symptomes sont des accidens qui s'éleuent accidentelement par excitation, selon la varieté de chaque recipient qui est plûtôt vne erreur dereglée ou vne fureur de nos facultez.

8. Que l'archée qui nous a formé en la matrice, ordonne, dirige, modere, & émeut toutes choses durant la vie : c'est pourquoy les causes occasioneles sont receuës en l'archée, qui en aprés, selon la perturbation qu'il en conçoit, il engendre ses idées, qui immediatement ont vn certain blas par lequel elles meuuent, dirigent, font & agitent tout ce qui touche la santé & la maladie : Et les parties du corps tant contenantes que contenues, & les causes occasioneles des maladies sont comme mortes, & ne peuuent rien faire, ni se mouuoir elles-mémes, ni quoy que ce soit de soy: mais il n'y a que ce qui est) vital qui le puisse faire, & le poids qui tombe naturelement de haut en bas par sa pesanteur.

9. Que les productions des maladies sont des generations seminales dependantes ainsi des semences qui representent leurs proprietez.

10. Que comme la chaleur, le froid, les couleurs, &c. ne sont pas des propres causes de la maladie, ni de leurs vrayes productions, mais seulement des accidés symptomatiques & des signatures des maladies: aussi ne subsistent-ils pas de soy: mais ils dependent telement des maladies qu'ils s'en vont auec elles comme l'ombre auec le Soleil, puisque ce sont des erreurs de la lumiere vitale, ou vn blas desordonné excité par les maladies.

11. Que les maladies sont des étres seminaux (excepté les maladies externes, comme les playes, contusions, brûlures, &c.) Et par consequent que ce sont des éfets de l'archée, qui resultent accidentelement (en la vraye action) par les occasions de la chose qui excite accidentelement ledit archée & le met en desordre.

12. Que s'il se rencontroit des contraires hors de la volonté des animez : Qu'il seroit pourtant impossible de restaurer par leur moyen les forces offensées & affoibliés, ni d'appaiser l'archée, & par consequent il n'en faudroit esperer aucune guerison, s'il est vray, *Quod naturæ ipsæ sint morborum medicatrices, eorúmque minister Medicus.* Ce qui est prouué par le feu, qui bien loin d'étre éteint par le violent froid de l'air, (qui surpasse de beaucoup le froid de l'eau) il s'alume

auec

auec plus d'ardeur, & brûle auec plus de vehemence.

Les Ecoles n'ont pas ſçeu que ſi l'eau éteignoit le feu, que ce n'étoit pas parce qu'elle étoit froide & humide, ou parce qu'elle lui étoit cõtraire: mais que c'étoit parce qu'elle le ſuffoquoit. Ce qui eſt viſible aux fourneaux bouchez, qui faute d'air où le feu puiſſe loger ſes exhalaiſons, il eſt à l'inſtant ſuffoqué par elles. Et voila comme l'eau entrant dans les pores de la choſe ardante par ſa fluidité ſuffoque l'air en bouchant leſdits pores. Et tant moins poreux eſt le corps enflammé & plus difficile il eſt à éteindre, c'eſt pourquoy le metal, où le verre ardent conſeruent long-temps leur rougeur au fond de l'eau. Auſſi l'eau chaude ſuffoque plutôt le feu que la froide, parce qu'elle penetre les pores plus aiſement.

Les Ecoles ont été ſi hebetées qu'elles ont comparé nôtre chaleur au feu qui n'a rien de vital ni de ſeminal: Et il n'y peut point auoir de feu en la nature, qu'il ne ſoit deuëment éleué au degré de deſtructeur. Et comme nôtre chaleur n'eſt pas graduée elle ne peut pas étre vne chaleur de feu, & ne procede pas du feu comme vne chaleur affoiblie: mais c'eſt vne chaleur de la lumiere formele, & par conſequent vitale, & elle ne ſubſiſte jamais comme fait le feu en ſon ſupreme degré: ſi elle reçoit de la latitude, ſes degrez ſont diuerſifiez ſelon l'excitation du blas des eſprits: car encor que nôtre chaleur procede de la lumiere formele, & qu'elle viue d'elle, neantmoins elle s'éleue ſouuent par deſſus, & s'abaiſſe au deſſous de ſes bornes, & autrefois elle deuient telement déreglées par ſes fureurs que quittant alors la nature de lumiere vitale elle prend & ſe reueſt de la nature d'vn ſel cauſtique, comme on void arriuer au foin moüillé, où les eſprits comprimez s'alument, & le feu s'y prend. De méme aux affections eſcarotiques nôtre chaleur ne ſe ſouuenant plus de la vie premiere, paſſe en vn degré de feu: car par l'aſſemblage des rayons lumineux, & par la degeneration des eſprits ſalez, il en naît vn vray feu comme il ſe fait au foin, qui nous brûleroit ſi l'archée attendoit la fin de cette tragedie. Et s'il ſe trouue vne chaleur au feu ſemblable à la nôtre, ce n'eſt pas à dire que le feu ſoit en nôtre chaleur, & que nôtre chaleur ſoit ignée.

Au reſte l'occaſion morbide ne fait quelquefois que charger ſimplement la nature par ſon propre poids, & incommoder par ſa preſence. Autrefois de ſon commencement elle eſt accompagnée d'vne qualité de la claſſe des ſaueurs. En troiſiéme lieu, ou elle ſe pourrit. En quatriéme lieu, ou elle eſt empreinte d'vn ferment étranger. Et finalement elle nous menace d'vne contagion infame & veneneuſe, laquelle vient du dehors, ou s'engendre en dedans, pour ſeruir cruellement d'occaſion ſeminale aux maladies.

Souuent cette matiere occaſionele degenere aux dernieres digeſtions: ce que les Ecoles ont negligé, parce qu'elles ſe ſont contentées de leurs premieres humeurs.

Il arriue auſſi quelquefois qu'il ſe ſepare quelque choſe de nuiſi-

ble des choses vitales, & la cause occasionele de la maladie, mélée auec cette zizanie flotte parmi les bons alimens, où elle s'attache à eux & y établit son domicile, où ces proprietez étrangeres des semences morbides se joüent insolemment de leurs domiciles & les agitent. Ce qui ne se fait pas par la chaleur & par la froidure: mais c'est par vne insigne qualité de saueur & par vne association étrangere que l'Archée est affecté; c'est de la que se forme l'idée seminale de la maladie: car l'excrement vitié aux premieres digestions, ou l'aliment degeneré aux dernieres cuisines ou ailleurs y demeurant plus qu'il ne doit se corrompt pour étre destitué de baume vital. Et comme nôtre Archée ne se repose iamais sans preiudice, & qu'il n'est iamais destitué de ferment local & commutatif, il agite de plus en plus par sa chaleur & fomentation continuele les excremens, soit qu'ils soient engendrez en dedans, ou venus du dehors, & se trouble selon la destination de ses fins. Si bien que ces excremens ne peuuent pas demeurer long-temps en méme état, & il est à craindre que la nature les ayant vne fois negligés ne les abandonne à la fin. Ces excremens sont d'autant plus domptables qu'ils se rencontrent dans les propres lieux où la digestion se fait: si bien que les parties étant chargées de ces mauuais fruicts, elles les prennent en horreur; en suitte dequoy elles sont insensiblement imbuës d'vn mauuais ferment par la necessité d'vne alteration qui ne demeure iamais oisiue: D'où vient que ces retentions qui étoient simplement incommodes, deuiennent nuisibles par transmutation: lesquelles si elles n'auoient encor point de goût insigne elles en contractent d'abord peu à peu; au lieu que tandis que la liqueur alimentaire est gouuernée par les renes du baume de nature tout va bien, & elle n'a point d'autre goût que celui du sang & de l'aliment assimilable: mais étant vne fois repudié par l'Archée il est insensiblement reuêtu d'vne saueur étrangere, & petit à petit il deuient plus maling. C'est cét acre, cét amer, cét austere, &c. de qui parle Hippocrate en ses Aphorismes, qui sont la source de la plus grande part de nos maladies, car nonobstant que cét excrement soit en petite quantité, qu'il soit leger, & presque imperceptible. Il ne laisse pas d'étre la vraye occasion des maladies: mais la maladie est assise plus auant à sçauoir au principes vitaux qui sont plus actifs que ne sont ce que nous nommons excremens. Car comme toute maladie seminale fomentée par vne cause occasionele a commencé par vn étre immediatement sensitif est sujet à la concupiscence, plein de passions, de perturbations, & de dereglemens, aussi elle ne siege qu'au principe & au recteur du mouuement qui est l'Archée: pourtant elle ne combat pas petit à petit par vn simple traict de malignité: mais aussi par son sejour pernicieux elle remplit les parties de mauuaises productions, & finalement elles les priue de la continuité & de la communion de la vie.

La maladie donc prend son principe de la matiere de l'Archée entant qu'il entre en furie par vne idée étrangere excitée par l'iniure que lui font les causes occasioneles : & les actions qui l'accompagnent & qui resultent du déreiglement propre de l'efficient comme le mal de téte, le délire , &c. ne sont que des simptomes : mais tout ce qui est fait par la maladie soit à cause de la douleur , du spasme , du gouuernement des parties , ou par vne action fermentale , & qui subsiste reelement en sa racine , est production de la maladie, soit à cause de la douleur, du spasme, du gouuernement des parties ou par vne action fermentale , & qui subsiste reelement en sa racine , est vne production de la maladie.

Il y a de ces productions là qui sont faites par vn dernier effet, comme vn scyrrhe delaisse par la maladie, ou l'hidropisie qui succede à la fievre : ou elles se produisent continuelement comme les glaires dans la vescie des calculeux, qui ne meditent point la propagation d'vn autre mal , ni d'autre production materiele & morbide. Il y en a d'autres qui deuiennent semblables à ce qui les engendre, & qui par vne contagion fermentale s'étendent plus auant : comme nous voyons d'ordinaire à la gale, lepre , verolle, &c.

D'autres en s'éleuant du dedans se dilatent , & penetrent plus auant & engendrent (comme par exemple) la conuulsion , suffocation, le vertige , &c. qui procedent de l'estomac, ou de la matrice , d'vne façon irreguliere. C'est aussi de cette maniere là que les tranchées sont excitées par les choses acides , & produisent la diarrhée, les hœmorrhoides , les dissenteries , &c.

De plus il y a dans les maladies seminales (qui dorment pour vn temps) ie ne sçay quoy de discontinué & d'extraordinaire qui germe par interuale , & s'éleue du seminaire oculte de l'Archée comme au mal caduc , à la goutte , & la manie , &c. A toutes lesquelles choses les écoles sont conuaincuës d'vne erreur manifeste,lors qu'elles enseignent que toute la nature est gouuernée d'vn recteur , ou d'vne intelligence creé qui n'erre point, & qui connoît toutes les fins pour lesquelles elle agit , & trauaille toûjours d'vne bonne maniere.Veu qu'il est certain qu'vne playe se pourroit consolider sans douleur sans pus,sans inflammation, & sans que ses leures deuiennent enflées: & qu'vne épine fichée en vn doigt en pourroit sortir sans qu'il vienne en supuration : car la graisse de lievre la tire dehors en vne nuit : même l'Archée ne manqueroit pas de moyen pour le faire seurément & en peu de temps , si ce n'étoit que ledit Archée sujet à toutes sortes de passions,conçoit des pueriles indignations de la moindre blessure.

Il faut icy noter qu'aux operations artificieles, l'efficient est toûjours externe , si bien que les écoles ayant été deceuës par là , elles n'ont iamais songé que l'agent deuoit étre interne aux generations natureles & substantieles ; mais externe à la maniere des choses artificieles. De plus elles ont

aussi creu qu'engendrer & produire étoit vne méme chose : cependant engendrer signifie mettre quelque chose hors de soy, & celui se dit produire qui joint l'actif au passif, nonobstant qu'il ne contribue rien de soy, & n'ont iamais pris la cause vitale pour l'efficient des maladies : car elles n'auroient pas constitué leur curation en l'ablation des causes : veu que l'Archée (qui est la vraye cause immediate tant selon la matiere vitiée qu'il met hors & dejette de son sein, que selon l'idée seminale & efficiente dont il est empraint) n'indique point son ablation. Les écoles font pourtant le contraire, lors qu'elles pretendent de paruenir à la guerison des maladies par les saignées, purgatifs & autres remedes dont on se sert, qui épuissent les esprits.

Aux maladies la nature est ou debout, ou asise, ou prosternée. Quand la nature est encor sur pied, elle guerit les maladies elle méme par sa propre bonté & vigueur (cóme on void arriuer aux fievres salubres) & peut marcher bien-tôt aprés qui est vn effet de santé. La nature assise encor qu'elle se puisse tenir debout & marcher, pourtant il lui faut donner la main pour l'aider à se leuer. Que si on se sert de remedes pour la vouloir releuer qui ne soient pas conuenables, on la jette du siege en bas & on l'étend par terre. Ce que font aussi ceux qui croyent s'empécher de tomber malades se seruent de conseils qui auancent la vieillesse & la mort, & souuent les priuent de la vie : mais la nature couchée ne se peut iamais releuer de soy, comme en la lepre, au mal caduc, en l'asthme, au calcul, en l'hidropisie, &c. Outre que ce n'est pas assés de la releuer, veu que si on ne l'asseure & afermit comme il faut, elle retombe aisément. Aussi Hippocrates veut que le Medecin soit le ministre de la nature, & la nature la seule curatrice des maladies. Si bien que le Medecin doit étre le patron de la nature couchée & étenduë.

Aprés la mort des malades on a coûtume d'ouurir leurs cadaures pour essayer à s'excuser des fautes qu'on à commises, & lors qu'on a trouué quelque corruption on s'en réjoüit & on s'en sert pour faire voir que le mal étoit incurable : neantmoins on ne prend pas garde que cette corruption ne s'y seroit pas trouuée deux iours auparauant la mort, nonobstant que la partie où elle se rencontre ait souffert & resenti des douleurs long-temps auparauant : car la corruption ne s'empare iamais d'aucune partie en vn corps viuant, qu'auparauant elle ne soit priuée de la vie.

C'est aussi vne chose étonnante que les écoles ayent bien reconnu l'aliment des parties similaires (puis qu'elles departent les quatre humeurs en des secondaires) & qu'elles n'ayent iamais fait reflexion qu'elles pouuoient degenerer & se peruertir en la digestion derniere aussi-bien que les humeurs & seruir d'occasion à plusieurs maladies. n'est-ce pas aussi vne étrange ignorance d'accuser le seul foye des vices du cuir.

La foy nous aprend que Dieu n'a pas fait la mort pour l'homme : car Adam étoit immortel de creation & exempt de toute maladie comme il

il est exposé *in vita longa*. Et comme la maladie & la mort étoient entrées en la nature par la manducation de la pomme, comme vn effect à la cause seconde. Il suffit de dire en passant que la concupiscence de la chair prouenuë de la transgression a aussi engendré la chair du peché, & que la nature corrompuë par la concupiscence auoit produit les maladies: car qu'on considere vn peu la liaison & la connexion des causes entre le fruit deffendu & les elemens ou leurs complexions, soit qu'on les regarde comme des causes morbifiques, ou comme les maladies mêmes; & qu'on montre (s'il est vray que le corps humain ait été composé de la premiere creation des quatre élemens) comme quoy les qualitez des elemens mélangez, & les causes secondes ont naturelement exercé des hostilitez dans l'homme aprés la manducation du fruit deffendu, qui n'auroient jamais combatu auant la preuarication: car qu'auoit la pomme de commun auec les elemens qui nous constituoient? est-ce qu'elle les tenoit attachez par vn lien de paix & de concorde? que si cela se fait miraculeusement & surnaturelement, & que la mort ait été faite en punition du peché commis, il s'ensuiuroit que Dieu auroit efficiemment fait la mort, & l'homme n'auroit fourny que la seule occasion: ce qui est contre le texte qui dit expressement: *Deus non fecit mortem*. Et contre la raison la mort a été faite au commencement auec les bestes de la même maniere qu'elle est encor aujourd'huy continuée à toutes sortes de personnes, c'est à dire par vn cours naturel, & par l'enchainement des causes auec leurs effects; il faut donc, selon la foy, que la mort soit entrée naturelement en la nature, & que l'homme ait été rendu mortel de la même maniere que les brutes. Il est certain que la concupiscence brutale de la chair a été introduite par la manducation de la pomme: car nous ne voyons pas dans la Genese que d'autre science de bien & de mal ait été introduite par l'ouuerture des yeux, sinon qu'Adam & Eue connurent qu'ils étoient nuds, & que premierement ils deuinrent honteux; c'est vne chose étonnante, que les Ecoles n'ayent jamais examiné ce texte, afin de s'enquerir soigneusement de l'habitude naturelle de la cause morbifique à l'effect. *In quocumque die comederitis de fructu vetito morte moriemini.* Ce qu'il ne faut pas prendre comme si Dieu auoit dit en forme de menace: Si vous mangez du fruit deffendu, ie vous creeray ou feray la mort, des maladies, des douleurs, des afflictions: ou bien pour expier la peine du peché que vous auez commis, ou par vne iuste malediction de ma colere & de mon indignation, vous mourrez & toute vôtre posterité. Cette interpretation repugne à la bonté diuine, de croire que pour le peché de deux parens il ait maudit également toute la posterité par la malediction irreuocable de son indignation, qui aprés le peché & le deluge benit Noël & sa famille par ces paroles: *Crescite & multiplicamini, &c.* Mais il semble plûtôt que ces paroles-là, *morte moriemini*, contenoient vne admonition paternele, à sçauoir que par cette manducation

ils contracteroient toute sorte d'impuretés de nature cõme d'vne cause seconde asise en la concupiscence de la chair du peché : & comme cette concupiscence ne consiste pas aux qualitez elementaires : il est euident aussi que la maladie & la mort ne sont pas attachées comme vn effet aux élemens, & à leurs qualitez : mais comme la concupiscence de la chair infectoit seulement l'Archée, aussi ne regardoit-elle vniquement que lui. En suite dequoy toute maladie fut établie en l'Archée, qui est demeuré leur domicile vnique & immediat : si bien que du depuis cét Archée est deuenu irregulier, desordonné, impetueux, &c. De là il s'est formé lui méme des images & des caracteres déreglez au detriment de sa propre substance, qui ont été empreins comme des seaux imprimez à de la cire.

Ces images premierement sont des purs étres incorporels de l'Ame: mais d'abord qu'elles sont emprainte au corps de l'Archée elles se fõt vn corps, & deuiennent des étres seminaux tres-puissans & actifs, des maîtresses d'impressions & des Architectrices de toutes sortes de passions & de déreiglemens qui ne peuuent étre gueries que par l'ablation, ou l'effacement du caractere, & du ferment incorporel, inuisible & morbide. Pour conclusion c'est en vain de recourir pour la definition des maladies au genre du definit, & aux differéces constitutiues de l'espece dont on n'a iamais eu la vraye connoissance aux écoles veu que toutes les choses naturelles ne sont rien autre chose qu'vne pure connexion de la matiere & de l'efficient. Aussi l'essence de chaque maladie est composée de ces deux causes-là. Et c'est d'elles qu'on en doit tirer la vraye connoissance par vne iuste definition.

Premierement la maladie est vn certain mal au respect de la vie : & nonobstant qu'il vienne du peché, ce n'est pas vn mal comme le peché qui procede d'vne cause de defaillance, à qui l'espece, le moyen & l'ordre manquent. Mais la maladie part d'vne cause efficiente, seminale, positiue, actuele & reele auec semence, moyen, espece, & ordre par laquelle les facultez des parties sont offencées occasionelement. Il y a des defauts qui procedent d'vne cause externe, qui exercent des violences sur les vertus vitales qui sont seelées aux parties. Elles procedent des choses étrangeres receuës en dedans, qui sont doüées d'vn puissant Archée, & auiennent par l'importunité des temps, de la quantité, & de la force, qui sont superieures à nous. Il y a finalement des defauts occasionels qui (tout ainsi que le bien engendre du mal par accidét) deriuent souuent de nos facultez méme; ils sont doüez de proprietez comme s'ils étoient des principes seminaux qui tendent immediatement à leur fin, à combatre & insulter nos facultez. Elles sont nommées maladies de puissance: ce n'est pas pourtãt ce que les écoles nommẽt maladie par cõsẽtemẽt, & ne se font pas par vn cõmerce de vapeurs: mais par vn certain cõmãdemẽt qui force & cõtraint nos facultez tant à l'égard d'vne authorité vitale que de l'étre morbifique qui a la vertu de susciter la maladie potestatiue de son espece par son propre mouuement.

ment. Par exemple tout ainſi que la cantharide ſuſcite la ſtrangurie ; de même elle peut arriuer quelquefois par la puiſſance d'vne authorité interne, & par la vertu qu'ont certaines parties ſur des autres : c'eſt par cette voye-là que l'étre apoplectique, epileptique ébranle premierement l'Ame, puis le cerueau, & en ſuite les facultez qui dependent de lui malgré qu'elles en ayent, nonobſtant que ce mal ſoit encor dans l'eſtomac ou dans la matrice : ſi bien que cét étre poteſtatif ne deſigne pas ſeulement la leſion des fonctions ; mais il marque vn commandement abſolu de la partie qui maîtriſe, & la puiſſance occaſionante & excitatrice de l'étre morbifique qui s'étend ſur les facultez ſubordõnées par vn empire abſolu, ſoit qu'elles ſoiẽt proches ou éloignées.

Hippocrates auoit mis en auant que les maladies deuoient étre diſtinguées par leur propre ſiege, & par des faueurs : pleut à Dieu que ceux qui ſont venus aprés lui euſſét obſerués le même ordre. Il diuiſe le corps humain en trois claſſes; en contenant, en contenu, & en eſprit, qui fait toutes les impetuoſitez : mais par vne facile credulité on s'eſt attaché à la chaleur & à la froidure, & on s'eſt negligemment contenté de ce qu'en auoit écrit Galien : mais doreſnauant il faut reconnoître & regarder la maladie en ſon integrité medallaire, dans le principe vital, qui en eſt tant la matiere que l'efficiẽt: & tout ce qui ne coule pas de cette racine de vie eſt nommé externe & occaſionel, de la même maniere que le pain maché & le chyle ſont dits externes (quoy qu'ils ſoient dans l'eſtomac) au reſpect de la vie, iuſqu'à ce qu'ils ſoient introduits & inſerez dans le fond de nôtre œconomie, & qu'ils ayent été receus comme des domeſtiques. En aprés ſi ayant vne fois été illuſtrez de la vie, ils ſe ſeparent derechef du vif, & qu'ils ſe jettent dans la boutique de la maladie, en même temps ils deuiennent étrangers & externes au regard de la vie. De méme l'air peſtilentiel qui a été attiré en nôtre interieur, nonobſtant qu'il ſoit entré chez nous, & qu'il y ait ſemé ſon venin, il n'eſt pourtant pas encor interne au reſpect de la vie, & par conſequent il n'eſt pas encor la maladie, mais ſeulement l'occaſion : mais lors que ce venin eſt vne fois appliqué à l'Archée, cette partie d'Archée infectée ſe ſepare de celui qui ne l'eſt pas encor ; & celui-cy s'émeut & trauaille à l'expulſion de celui qui eſt infecté, de crainte que par vn ſymbole il ne ſoit entierement penetré, ſoüillé, gâté, & détruit : ſi bien que c'eſt cette partie d'Archée infectée du mauuais air, qui doit étre dite maladie. Voila comme il en faut iuger de toutes les autres.

CHAPITRE II.

Pourſuite & auancement à la connoiſſance des Maladies.

NOus ſommes aſſez perſuadez par la foy, que toutes nos infirmitez ont tirés leur origine du peché, & qu'en ſuite elles ont été traduites & prouignées à toute la poſterité par la concupiſcence de la chair du peché, dont les Gentils

n'ont point eu de connoissance, & par consequent ils ne l'ont pas peu enseigner, ni connoître la vraye nature des maladies.

Il a été raisonnable que toutes les maladies ayent leurs racines en la méme concupiscence, puisque c'est par elle (comme nous auons déja dit ailleurs) que la maladie est premierement entrée en la nature : & comme la concupiscible en la conception n'est pas exempte de peché si tôt que le consentement qui forme l'idée du plaisir y a donné les mains, il étoit aussi conuenable à la loy que l'étre qui a consenti sous la volupté concupiscible fût affecté de maladies, de telle sorte qu'il ne succombât pas seulement par la violence des choses exterieures, mais aussi qu'il experimentât en la chair par ses propres dereglemens les resultats du peché: c'est à dire que le propre Archée recteur de la chair du peché se forge des images étrangeres de ses passions, auec la même liberté que si elles lui deuoient seruir de venin, qu'il tire ou de ses propres passions, ou des voluptez de la concupiscible, ou de l'irascible, & des autres passions turbulentes, qui ne tendent qu'à sa propre ruine : lesquelles images font vne étroite aliance auec la vie, & seruent de semences aux maladies qui sont les auant-couriers de la mort : car ces maladies depédent aussi bien de l'idée seminale que font les principes de toutes les choses natureles en leurs semences; les idées ainsi conceuës ne sont rien autre chose que des lumieres de l'Ame vitale reflechies en ses cogitations, qui ne sont conceuës ailleurs qu'en l'esprit lumineux auquel elles prennent la figure de la chose conceuë, & là elles sont faites & deuiennent comme des pures idées intellectueles : & nonobstant que cette cogitation soit encor vn pur non-étre, neantmoins par le propre droit de natiuité toute chose conceuë est formée de matiere conceuë & d'vne lumiere vitale intelligiblement reflechie en elle. Et comme l'imagination est le siege de l'entendement, encor qu'elle ne se transforme pas en la chose conceuë comme fait l'entendement : neantmoins en la conceuant, elle la prend figuralement en soy-méme, & seele cette conception en laquelle elle depeint vne certaine idée seminale de la chose imaginée auec lumiere & efficace, & en toute maniere d'operer: ce qui se fait sous vne vnité & sous vne extreme simplicité de soy, en sorte que s'il semble que cela se fasse aux semences qui fructifient, & qui par propagations successiues maintiennent & continuent la perpetuité de l'vniuers (qui operent en forme de lumiere par vne efficace admirable) pourquoy ne se fera-t'il pas la même chose aux maladies ? principalement si elles sont forgées par vne forte apprehension, veu que les conceptions nous enseignent assez, que des passions & des perturbations qui sont des non-étres, il naît des images vrayes, reeles & actueles, comme on void que les pensées des femmes enceintes forment des images reeles, nonobstant qu'elles soient étrangeres. Aussi la phantaisie engendre des venins qui tuënt l'homme & l'affligent de diferentes miseres : car comme ces images - là procedent premierement

ment de la puissance imaginatiue de qui l'Archée est l'organe immediat; aussi comme il est difficile qu'il ne s'attache de la poix aux doigts de ceux qui en manient, de même l'Archée qui premierement & immediatement conçoit quelque idée, ne peut pas s'empécher de se reuétir de cette nouuele image dont il est affecté, & par vne vertu symbolique affecte tout ce qui depend de lui selon l'idée de cette proprieté nuisible; & le ferment qui est vne fois depeint en la substance aërée de cét Archée (qui fait les impetuositez) est la vraye maladie, qui en aprés se répand de là & s'attache au sang, ou en la liqueur assimilable, ou aux excremens, & quelquefois aux parties similaires mêmes, selon la proprieté de son idée, d'où viennent les defauts de digestion & de distribution. Que si ces idées se forment en l'esprit fixe du cerueau, ou de la ratte par le moyen de l'imagination, cét Archée fabrique des idées particulieres & exorbitantes qui ne sont pas dissemblables de l'imagination. Et tout ainsi que la saliue des enragez, la morsure des serpens, la picqueure de la tarantule, le napellus, l'aconit, ou le suc de solanum, nous communiquent & nous impriment malgré nous l'image de leur fureur: c'est aussi de la même maniere que l'Archée, qui est le premier organe de l'imagination, forge ses vilaines images seminales, fermentales, veneneuses, &c.

Il est absolument necessaire que tout ce qui afflige (de sa nature, de soy, & immediatement) les puissances vitales, soit de la condition de ces puissances-là, autrement il n'y pourroit point auoir de symbole ni de conuenance, de force, d'entrée, ni de penetration entre elles, & par consequent il ne s'en feroit nulle application, & n'y auroit point d'actiuité, puisque les puissances sont des caracteres inuisibles en l'Archée, qui est aussi inuisible & intangible qu'elles, qui ne peuuent pas étre atteintes & encor moins penetrées ni surmontées par des choses corporeles; parce que ces puissances n'ont point d'extremitez par lesquelles elles puissent étre touchées. Que si on a peine de comprendre de quelle maniere se fait cette penetration d'idées, qu'on considere que la lumiere étant vnie aux choses soûlunaires, ne penetre pas seulement les lieux par où elle passe, & le verre solide, mais aussi elle brûle & alume le bois, les maisons, & autres combustibles: de même toute idée est lumiere, tant à cause qu'elle est formée par l'esprit Archeel, qui participe de la lumiere de vie, que parce qu'elle est lumineuse par la proprieté de son essence. D'où il s'ensuit qu'on a ignoré iusqu'à présent que toute maladie (qui se glisse & s'insinuë dans la vie méme, comme étant de la nature des puissances vitales) doit immediatement étre forgée & sortir d'vn étre qui a la vertu de produire des idées seseminales: car comme il n'y a rien en tous les constituts qui se fasse originelement de soy; aussi les puissances, tant vitales que morbides, dependent des idées du geniteur (d'où partent les maladies hereditaires) ou de l'Archée engendré. Par exemple, en la semence de l'homme & des brutes, il y a

vne certaine puissance formatrice, qui porte la ressemblance du geniteur qui est doüé d'vne actiuité requise, pour disposer & distribuer tout ce qui est necessaire à la figure de l'engendré ou du productible, selon la science & les fins infuses à la semence par ledit geniteur: laquelle semence est renduë feconde par l'image excitée pendant le plaisir de la volupté charnele, auquel l'imaginatiue du geniteur forme premierement vne idée, qui en son principe n'est purement qu'vn non-étre: mais s'étant vne fois reuétuë de l'Archée, elle deuient vn étre reel & seminal, tant aux plantes qu'aux sensitifs.

Aux vegetables la semence pousse sa fecondité & le commencement de sa vie (& non pas la vie même, comme il est exposé au traité des formes) d'vn principe inuisible: si bien qu'elle tire toute sa science, ses dons, racines, & les dispositions de la matiere, promises & accordées à la vie, de l'idée seminale, qui est la cause de toute la fecondité: car la vertu d'engendrer a été donnée à la plante par le moyen de la semence, qui par vne certaine conception analogique forme vne idée seminale en la continuation de son espece.

Le Tout-puissant a fait toutes les creatures par la pure & simple conception de sa pensée, & par le commandement d'vn simple *Fiat* il a logé en leur interieur des vertus seminales pour les faire durer & continuer de siecles en siecles. En aprés la creature prouigne ce don receu, non pas de rien, ni par vn pur commandement, comme Dieu a fait à la premiere creation; mais par la puissance que ce Tout-puissant a introduit en elle de creer son image seminale de soy, & de la transferer & depeindre en son Archée, tant aux hommes qu'aux brutes & aux plantes. Ce n'est pas qu'aux plantes cette conception soit brutale, ni excitée par la volupté; mais il suffit que cela se fasse par vne conception analogique à laquelle les Anciens ont consenti. La sympathie & l'antipathie des choses nous en donnent des preuues symboliques; car elles sentent en quelque façon leurs presences mutueles, ou s'excitent & se reueillent par vne espece de ressentiment en l'explication de leurs vertus, qui sans cela demeureroient immobiles; & ce sentiment pourroit en quelque façon auoir semblable authorité que la vertu imaginatiue: mais comme ce n'est pas nôtre intention de philosopher sur les plantes, il suffit de dire que l'imagination forge vne idée par la formation de l'image dont nous auons parlé, de laquelle depend toute la fertilité de la semence: & comme cette faculté phantastique est en nous, selon l'Apôtre, comme vne faculté brutale, terrestre, & diabolique, c'est pourquoy elle est sujete à ses maladies, & a le pouuoir de former des images & des idées en l'organe immediat de soymême, qui est l'Archée qui fait la matiere & l'efficient de toutes les maladies: car tout ce qui naît au monde se pratique par la necessité de certaines semences, & toute semence tient ce qu'elle a de l'idée qui est en son esprit.

La maladie est vn étre reel qui est

eſt attaché à la vie : & ſi elle attaque la vie comme l'auant-courriere de la mort, elle naît auſſi de la vie & de la chair du peché.

La mort & les choſes mortes n'ont point de racines pour produire, & comme elles ne ſont que priuation, elles n'ont point d'images ſeminales dont elles different des maladies : mais la vie procede de l'Ame, & eſt le caractere deuancier de la premiere conſtitution.

La maladie part des perturbations & confuſions impures de l'Archée, auquel étant vne fois radicalement inſerée, elle en demeure en aprés inſeparable quant à la puiſſance formatiue des idées inſalubres, qui prenant ſon accroiſſement deſdites idées comme de ſon ſeminaire, ou de ſon principe efficient, elle ſe reuéte de la tunique de l'Archée, & s'éleue inſenſiblement en vn étre reel à la maniere des autres étres naturels ; & cette idée n'eſt pas plûtôt formée en l'Archée qu'elle commence d'agir, & ne ceſſe pas qu'elle n'ait ſoüillé & gâté vne partie dudit Archée. De là il y a vn certain ferment qui eſt ſuſcite, par auerſion de l'integrité de la vie, qui eſt comme le moyen de la cauſe efficiente par l'aide duquel ou la maſſe du corps eſt alterée, ou les digeſtions ſont troublées.

CHAPITRE III.

Les Maladies ſont empreintes à la vie même, qui eſt leur ſujet d'inheſion.

LA Santé parfaite ſuppoſe vne integrité de la vie, qui eſt entamée & delabrée par la maladie : auſſi la maladie & la ſanté ſont directement opposées l'vne à l'autre ; car tout de même qu'en la ſanté parfaite il n'y a point de maladie, auſſi la vie éteinte n'eſt pas maladie, ni n'en admet point en elle ni aux cadaures, puis que la vie qui n'eſt plus, n'eſt qu'vn pur neant, & que la maladie eſt quelque choſe d'exiſtant.

Nonobſtant que le corps ſerue de domicile aux maladies pendant la vie, il n'eſt pourtant pas leur vray efficient : de plus les excremens qui ſont cenſez étre des humeurs qui nous conſtituent, n'ont pas le droit ni la proprieté de maladies ; mais ils n'en ſont que les cauſes occaſioneles ; car la maladie eſt vn étre qui ſubſiſte vrayement au corps, qui eſt composée de matiere & d'vn efficient interne & ſeminal, qui difere de beaucoup des cauſes occaſioneles, principalement d'autant que ce ſont nos principes internes qui conſtituent cét étre-là, & ſont inſeparablement de ſa quiddité eſſentiele. Si bien que comme la maladie n'eſt jamais au corps mort, mais toûjours au viuant, il s'enſuit & eſt neceſſaire que la vie ſoit le domicile immediat, le ſujet interne, & le facteur de la maladie : &

& comme la vie n'eſt ni du corps, ni eſſentielement propre à lui, que le corps ſans la vie n'eſt qu'vn pur cadaure, & que la maladie n'eſt qu'en la vie; auſſi la materie, le domicile, & l'efficient des maladies ne ſortent & ne s'écartent point des limites de la vie : c'eſt à dire que la maladie habite neceſſairement en la propre ſubſtance de l'Archée, qui eſt le ſeul témoin immediat, l'executeur, l'organe & le ſiege de la vie. De ſorte que les apoſtemes, les vlceres, & les excremens, &c. ſont ſeulement les occaſions de la mort & des maladies : mais les maladies ſont logées & enfermées en la vie, & naiſſent, vieilliſſent, & periſſent en elle, comme en étant des domeſtiques inſeparables.

Comme la maladie ſans controuerſe eſt vn étre, qui eſt en nous comme en vn domicile, qui eſt doüé de ſes proprietez particulieres, & de diuers ſimptomes ; il s'enſuit neceſſairement qu'elle n'eſt pas du nombre des accidens. Et puis qu'elle met hors de ſoy non ſeulement des alterations, des debilitez, & diuerſes ſortes de diſpoſitions : mais auſſi qu'elle engendre des ſubſtances degenerées de l'inſtitut ordinaire de nature ; il eſt neceſſaire qu'elle ſoit doüée de matiere, & d'efficient interne ou ſeminal.

De plus comme la maladie eſt interne à la vie même, il eſt auſſi par conſequent neceſſaire que la matiere de la maladie ſoit Archeele, & que ſon efficient ſoit vital. En ſomme afin de parler plus clairement, la maladie eſt neceſſairement vn acte ideel efficient, d'vne puiſſance vitale, qui ſe reuêt de la matiere de l'Archée, & qui acquiert vne forme vitale & ſubſtantiele ſelon la difference de la tardiueté ou celerité des ſemences ideeles.

Encor que la mort ſuruienne quelquefois ſans la maladie, neantmoins perſonne ne doute que la mort ne ſoit la ſuiuante de la maladie, & qu'elle ne ſoit la cauſe ſeconde, de laquelle & pour laquelle la vie eſt éteinte : mais comme Dieu ſe defend de n'auoir pas fait la mort, le Medecin eſt obligé de s'enquerir ſoigneuſement comme la mort eſt entrée dés le commencement, par quelle cauſe elle a été ſuſcitée, & dequoy elle eſt faite : car ſi la mort (qui n'eſt que priuation, & vne extinction de la vie) ne requiert point de forme ſubſtantiele & encor moins vitale, il n'en eſt pas ainſi de la maladie, qui eſt vn étre qui ſubſiſte vrayemẽt & qui agit par vn acte nuiſible contre la vie. Auſſi il faut que la Maladie ſoit par la forme de ſa quiddité d'vne maniere que la vie la puiſſe receuoir en ſoy & l'informer : mais comme la maladie eſt ſortie d'vn même principe que la mort, & que Dieu n'eſt pas l'Auteur de la mort, il s'enſuit que Dieu n'eſt pas non plus l'Auteur ni Createur des maladies : & nonobſtant que la maladie ait eſpece de forme ſubſtantiele, elle n'a pourtant point de vie, ni de lumiere vitale qu'elle ne l'emprunte de la vie méme, entant qu'elle ſe gliſſe en nôtre lumiere vitale & en celle des animaux. Ce n'eſt pas que la maladie (pour ſon étre ſeminal) requiere ou impetre vne lumiere vitale (qu'il faudroit plûtôt nommer mortele ou meurtriere)

comme

comme il se fait aux autres formes natureles : mais il n'en va pas de même aux maladies puis que c'est l'homme luy même qui se les forge, & c'est la vie seule de l'homme qui contient les causes secondes des maladies & de la mort, c'est aussi de sa vie que toute leur nature depend, non seulement seminalement : mais aussi formelement : car tout ainsi que Dieu auoit crée les lumieres vitales : Aussi l'homme s'est crée luyméme les idees morbides, nebuleuses & morteles qui diferent de la lumiere vitale autant que peut diferer la lumiere vitale des tenebres tres-obscures. Donc l'acte formel de la mort & de la maladie, est deriué de l'action du peché originel & en deriuera jusqu'à la consommation des siecles : car la méme cause naturele qui donna l'entrée à la mort de l'homme au commencement du monde, est encor aujourd'hui la méme qui fait la mort & la maladie : & si on dit que Dieu donne les maladies & la mort : cela veut dire qu'il les permet comme étant le prince de la vie & de la mort : car comme il est l'vnique Autheur de la vie & son vray moderatur aussi il permet que l'vn tombe, que l'autre se tuë, & que les causes secondes agissent tant directement qu'irregulierement pour faire que l'homme meure, ou qu'il deuienne malade: ce n'est pourtant pas à dire pour cela que ce soit lui qui fasse la maladie : Ce que le Texte, *Deus non fecit mortem* confirme assez. Mais lors que ce grand Dieu eût constitué l'homme en son franc arbitre en sorte qu'il étoit à son choix de mourir, ou de demeurer immortel, en méme temps il lui laissa la liberté de se faire la mort & la maladie, qui est l'auantcouriere & la preparatrice de la mort.

La maladie ne consiste pas seulement en la partie vitale de l'homme, mais aussi elle naît de l'archée même par vne idée seminale. La chair du peché est sortie de la concupiscence de la chair, & l'archée est deuenu mortel en elle : & par consequent entant qu'il est vital en la chair du peché, il fait toute action & tout acte formel, nuisible & mortel que Dieu n'a pas voulu faire: mais il a permis que l'homme se forme les causes de la mort & des maladies. L'homme pourtant n'est pas le createur de la mort, encor qu'il se fasse des actes formels, ou des formes substantieles de maladies qui sont nuisibles à sa vie, & que par la manducation du fruict défendu il se soit destiné à la mort.

Il faut enfin conclure pour la connoissance des maladies, que la maladie est ou fomentée & excitée par la cause occasionele, ou qu'elle s'éleue de soy par son mouuement propre, & perseuere par la semence de sa contagion: comme par exemple lorsque l'epilepsie est vne fois concentrée, ou que la goute a planté ses racines, elles se réueillent quand il leur plait par leur propre mouuement, puis cessent & demeurent tranquilles pour vn temps, encor que la cause occasionele soit toûjours presente, & retournent par certaines periodes: aussi encor qu'vn solutif nuisible soit chasé quelques heures aprés qu'il aura été aualé: neantmoins l'archée qui aura été empreint de sa qualité maligne &

veneneuse ne laisse pas de luy obeïr,& de deuenir furibond aprés cette mauuaise impression. Ainsi il y a des maladies qui sont hereditaires à des familles entieres : parce qu'elles sont concentrées en la vie même,& y sont empreintes en forme de seau & de caractere nuisible, & turbulent.

CHAPITRE IV.
Des Idées morbides.

COmme la matiere & l'efficient sont requis pour composer l'essence des maladies,& que l'idée est leur vray efficient morbide:il est necessaire (pour l'éclaircissement de leur nature) de commencer par la quiddité,efficace, & fabrique des Idées. Nous ferons premierement vne deduite de celles qui sont conceuës & forgées par les passions de l'homme, en aprés nous traiterons des Idées Archeeles, c'est à dire,qui sont empreintes à nos esprits. Delà nous passerons aux Idées étrangeres, & finalement nous exposerons la matiere morbifique, parce que c'est de la connexion de l'efficient & de la matiere que conste la nature & l'essence immediate de la maladie. Nous auons fait voir cy-deuant que la puissance des premiers mouuemens étoit vne certaine imaginatiue effrenée,logée dans la Rate qui ne dependoit point de la volonté. De plus que le Toutpuissant auoit établi des facultez si puissantes en des simples membranes(comme à l'orifice superieur de l'estomac, & à la matrice, qui auoiét tant d'efficace que ce n'étoit pas sans raison qu'on les comparoit au cœur,puis qu'elles auoient ie ne sçay quelle force d'agir, & vn certain ascendant sur les autres visceres par lequel elles les soûmettoient & forçoient à leur obeïssance.Et que la Rate étoit scituée presque au milieu de la matrice & de l'estomac,en sorte qu'elle touchoit l'estomac de son ventre (ce qui fait subsister le duumuirat)& de son autre extremité elle atteignoit à la matrice,à sçauoir par le moyen des ligamens qui l'attachent aux lôbes. Nonobstant qu'au commencement ce qui a été imaginé ne soit encor qu'vn étre de raison,il ne demeure pourtant pas long-temps en cét état là, parce que l'imagination (ainsi dite parce qu'elle forme les images & les idées des choses cõceuës, & les depeint en son esprit vital)est vne vertu figurante,qui reuéte de telle sorte les idées,qu'elles deuiennent des étres spirituels & seminaux, qui en aprés ont la puissance de faire des choses dignes d'admiration. Ce qui est assez notoire aux femmes enceintes, qui n'ayant pas plutôt conceu l'enuie de manger des cerises,&c. que d'abord elles en impriment au fœtus au même éndroit, qu'elles se touchent auec la main(qui est l'instrument executif de la volonté) vne idée seminale,& vn caractere inéfaçable, qui toutes les années reuerdit,jaunit,rougit,&en vn mot imite le chãgemẽt de couleur des veritables cerises qui sont sur les cerisiers pendant la saison qu'elles s'acheminent à leur maturité.Voilà comme la pensée qui n'est encor qu'vn non-étre deuient quelque chose de reel, & l'esprit étant vne fois imbu

de quelque idée, il n'est plus propre à des autres offices qu'à celui que son caractere le determine : outre que ces idées sont telement vnies à la substance aërée de l'esprit vital qu'elles sont en aprés inseparables l'vn de l'autre: car cõme cette idée sert de semẽce à l'esprit caracterisé, il n'en peut pas être depoüillé sans sa totale dissolution: aussi lors qu'vne femme grosse est surprise (par exemple) d'vn canard, & qu'elle en a eu peur. En même temps l'imaginatiue imprime telement l'image de sa terreur en l'esprit de vie, qu'elle ne détruit pas seulement la forme de l'embrion qui est en la matrice: mais aussi par vne puissance seminale & par vne figuratiue metamorphose elle le conuertit en canard. Il ne faut pas s'étonner si les hommes qui ont l'esprit inquiet & qui l'ont incessamment rempli d'imaginations s'épuisent aisement de leurs forces, puis qu'ils ne sont pas moins lassez que ceux qui passent la journée en des penibles trauaux du corps. Les idées se penetrẽt l'vne l'autre ni plus ni moins que des lumieres formeles, & elles impriment leur ressemblance en la partie de l'Archée, oû elles demeurent en aprés en guise d'image & de semence. Premierement les idées d'inclinatiõ enuers les mœurs, sciẽces, affections, maladies & defauts penetrent la semence prolifique, & souuẽt les idées de la femme grosse se joignent aisement & s'vnissent aux idées premieres & cõstitutiues par lesquelles les bonnes mœurs sont souuent corrompuës & cõuerties en extrauagantes, autrefois les mauuaises y sont corrigées. De méme les enfans par vne education rigide ou trop licentieuse peuuent étre diuertis de leurs naturelles inclinations, & ayant vne fois l'aage de connoissance ils prennẽt des differentes idées d'affection, selon les exercices ou les personnes qu'ils frequẽtent ausquelles ils sont contrains d'obeïr à la suite de leurs iours pour y auoir été radicalemẽt empreintes en leur tendres années. En l'adolescence les îdées d'estime & de consideration commencent à s'éleuer, lesquelles quoy qu'elles soient pour la pluspart encor innocẽtes, neantmoins si l'idée de quelque passion que l'inclination aura pû introduire vient à s'y joindre, alors ces idées premieres sont penetrées par des plus fortes (comme pourroient être la haine, l'amour, la vengeance, la luxure, &c. Et si quelque crainte ou terreur insigne suruient, il s'en éleue vne idée si vehemente qu'elle jette les personnes en des maladies violẽtes auec vne perpetuelle pusillanimité. Il y a aussi des idées d'amour, de joye, & de desir qui sõt plausibles & delectables, qui charmẽt & éblouïssent telemẽt l'ame, qu'on ne songe d'ordinaire qu'au plaisir & à la volupté. Les idées de colere, de tristesse, d'angoisse, d'enuie, de crainte, d'arrogãce, de mépris, de terreur, &c. sont plus violentes. Toutes lesquelles idées se penetrent l'vne l'autre & se compliquẽt pourueu qu'elles ne soiẽt pas cõtraires (autremẽt elles se détruisent.) Desquelles la plus forte demeure toûjours comme la souueraine. Les soudaines sont les plus atroces, & les plus dangereuses de toutes, parce qu'elles ébranlent furieusement l'imagination, & bouleuersent les esprits à l'improuiste:

les longues & lentes qui nous minent insensiblement, suiuent celles-cy de prés, qui comme des larrons domestiques nous épuisent imperceptiblement, & lient l'Ame par vne forte & assiduele coûtume dont elle ne se peut pas deprendre, d'autant que les idées conceuës en l'Archée influant, corrompent à la fin celui des parties solides & similaires.

Les idées d'inclination ont été données surnaturelement pour vertus, aprés que toute la nature a été corrompuë par le peché : mais pour ce qui concerne la moralité, les arts, & les defauts, elles sont plantées chez nous par les idées de la semence des parens, où elles y sont introduites aprés la naissance par la forme de l'education, & se rendent naturelles entant qu'elles penetrent & se joignent aux natales.

Il y a des affections qui proprement sont des productions d'inclination, & des exercices de passions & d'affection, qui procedent d'vne nouuelle propagation d'idées, qui forment habitude chez nous, & y demeurent ni plus ni moins que la vie.

Les passions sont de certains mouuemens internes de l'esprit, au lieu que les perturbations sont pour la plûpart suscitées par des causes externes.

Le desir est la mere commune de toutes les passions, qui est en soy bon ou mauuais ; car le neutre ou l'indifferent se laisse facilement entrainer au mal par la corruption de nature, & l'vnique remede des mauuais desirs, c'est le frein de la volonté.

La nature corrompuë tire naturelement toute chose à soy, & ne songe qu'à ce qui lui peut faire plaisir & satisfaire, & par consequent elle est toûjours encline enuers les objets du peché de concupiscence. Voila comme du plaisir nait le desir comme l'étincele du cailloux ; & si petit à petit on ne tâche par la crainte de Dieu (qui est le commencement de sapience) à refrener ces conceptions & les étouffer en leur naissance ; la malice qui n'étoit pas encor euidente commence à se fomenter & fortifier, & entraine telement l'Ame aprés soy, qu'en aprés elle ne sert que de seruante à l'apetit qui l'a dethrôneé. Par exemple, si l'ambition ou la concupiscence s'emparent de nôtre Ame, ou elles seront accompagnées d'vn desir auec esperance, ou elles seront sans esperance, ou contre l'esperance. Si on perseuere dans vn desir sans ou contre l'esperance, il nous jette insensiblement dans la folie ; veu que tout desir de la nature corrompuë traine toûjours de la folie & de l'inquietude auec soy. Si on desire quelque chose où on peut esperer, il est impossible (comme l'objet n'est pas encor present) que l'attente ne soit ennuyeuse & insupportable, qui ne traine en queuë que des suites dangereuses & mauuaises ; veu que ces desirs declinent en colere, en haine, vengeance, en arrogance, mépris, & autres méchancetez : mais le bon desir vient toûjours de la grace, dont l'amour & la pureté de l'Ame sont ses productions, qui ne buttent qu'à la perfection ; parce que les vertus qui partent de la grace, passent de l'imagination en l'entendement auec leurs idées, & impri-

mens

ment leur teinture à l'Ame, ni plus ni moins que les vices des passions, l'habitude au peché, & l'abandonnement de la crainte de Dieu abrutissent les hommes.

Il a falu icy faire vn peu le moral, non seulement à cause que les indispositions de l'Ame détruisent la santé ; mais principalement à cause que la maladie est la fille du peché, qu'on ne peut pas parfaitement connoître, si on ne connoit la faculté de la concupiscence du peché, d'où toutes determinations aux maladies deriuent en l'Archée par des idées: mais examinons vn peu comme les idées qui sont conceuës en l'homme peuuent auoir la force d'exciter des maladies & souuent la mort.

Considerons donc 1. Que les idées se forgent en l'imagination par pensées. 2. Qu'elles impriment leurs images en l'esprit de vie. 3. Quels sont les moyens operatifs par lesquels l'Ame meut le corps, & le gouuerne. 4. Qu'elles sont des images seminales. 5. Qu'elles sont graduées selon la puissance & la force de l'imaginatiue. 6. Ce qui fait que l'embryon humain est conuerti en diuers monstres. 7. Que tout homme par des images de tristesse, de terreur, &c. se forme des venins seminaux qui consument comme la peste, ou nous minent par des crueles langueurs ; & si en toutes sortes de semences il n'y auoit pas vne certaine idée rectrice & fabriquante formée par le geniteur, la semence seroit sterile & infructueuse. De plus ces idées-là ne doiuent pas étre immediatement en l'Ame, mais en l'esprit, qui selon Hippocrate, fait les impetuositez, sans lesquelles il ne seroit pas capable d'aucune action, operation, ni propagation.

C'est donc des idées que part tout mouuement & action, tant de nature que des remedes & des venins, & toutes les puissances naturelles sont seminalement empreintes aux creatures par les parens de toutes especes: outre lesquelles il s'en introduit encore d'autres étrangeres dans les constituts : lesquelles idées se penetrent mutuelement ni plus ni moins que font les lumieres. Et tout de même que les idées seminales & primitiues plantées en la semence par les parens, figurent l'homme, la beste, la plante, &c. de même il suruient des idées d'inclination, d'affection, &c. qui determinent, tracent, designét, & dressent les lineamens de physionomie au visage de l'homme, qui changent en aprés (par des idées posterieures) de mœurs, d'habitude, &c. Nous voyons que les idées veneriennes empéchent les bestes de s'engraisser, & qu'étant châtrées elles s'engraissent aisément. Si les Enuques sont sans soin ils sont toûjours gras ; mais ils s'emmaigrissent par les idées du soin & du chagrin ; ce qui fait que les sans soucy ne deuiennent blancs que fort tard : au lieu que les soins & les inquietudes auancent fort la vieillesse : ce que témoigne le Prophete en ce verset. *Spiritus meus attenuabitur & dies mei abbreuiabuntur.* Si bien que toute maladie est formée de l'esprit Enormontique par des idées conceuës au propre sujet de l'Archée. Que si ces genres de maladies sont dispersées par les digestions, elles produisent des matieres occasioneles propres à faire des maladies secondes qui excitent en

aprés le même Archée a des noueles productions de maladie.

Hippocrates par tout où il ne récontre point de matiere visible & ocasionele des maladies, il en accuse vn principe diuin qu'il emprunte du magazin du monde inuisible, ou du domaine de pluton ou du chaos des vicissitudes.

Ce diuin principe s'il est permis de parler auec la même licence qu'Hippocrate, doit étre admiré en toutes les maladies, comme iuge de l'innocence & de la pureté délabrée par le peché commis de nos premiers peres, pour châtier cette impureté & cette concupiscenc cachée en la chair du peché, qui pour cette raison exerce ses hostilitez dans le principe radical de la vie, en tant qu'il est suscité du propre principe vital & seminal & qu'il siege immediatement en lui, & consequemment les maladies ont chacune leurs proprietez, directions, proportions, duration, affection & respets, tendantes à certaines fins, à certains lieux & parties particulieres, qui ne peuuent pas étre attribuées par vn homme de iugement solide, à des foibles predicamens de chaleur & de froidure, ni à des catharres & distillations d'humeurs, qui decoulent par leur propre poids.

Le calcul aux reins ou à la vécie, n'est pas proprement la maladie: mais c'est vne production de la maladie. C'est l'idée fabricante d'icelui qui est radicalement emprainte aux facultez des reins, & de la vescie (dõc les sains sont exempts, nonobstant qu'ils ayent dans leur vrine toute la matiere necessaire à le produire, & cette idée logée en l'Archée de ces parties là, force leur facultez à trauailler à cette production étrangere & monstrueuse du calcul à l'aide des fermens, comme nous auons exposé plus au long au traité du calcul. Car toute maladie consiste en vn étre viuant, & par consequent en l'Archée qui est l'instrument du mouuement, & non pas en vn étre mort outre que la maladie procede & va du non-étre, à l'étre, & naît seminalement à la maniere des autres étres naturels. Ce qu'on peut preuuer par la mecanique de la féve, qui étant plantée en terre s'imbibe d'abord de sa liqueur actuele ou vaporeuse dont elle s'éfle. La terre de son côté a vn certain ferment fracide, ou la faculté d'imprimer vne odeur fermentale par laquelle elle a la vertu de faire germer ses productiõs sans semence visible. La féue étant vne fois imbibée du suc de la terre emprainte de son ferment fracide: & étant determinée par l'odeur specifique de la feue excite l'idée cachée en elle, qui étant vne fois réueillée commence à se partager & pousser vn germe (de l'entredeux de son corps) composé de racines & de deux feüilles attachées à chaque moitie de la feue, qui en suite continuë d'agir & de pousser sa production iusqu'à parfaite maturité. En sorte pourtant que la vertu specifique de la feue & des autres semences, varie selon la nature du fermẽt fracide de la terre où elle est plantée. Voila comme le vin differe selon les diuers lieux où il croit, nonobstant que les souches soient toutes prises d'vne même tige.

La difference qu'il y a entre les étres crées & les étres morbides,

des, c'eſt que les maladies naiſſent bien naturelement chez nous; mais elles n'y ſont pas actuelement, excepté celles qui ſont hereditairement cachées dans la ſemence des parens. Suppoſons que la contuſion des mameles & des glandes qui font le laict, ait donné occaſion à la production d'vn cancer,(où l'eſprit ſenſitif conçoit vne douleur ſemblable à celle que fait vne épine qui poing) il s'éleue de la contuſion & de la douleur tout enſemble, vne paſſion furieuſe en l'eſprit ſenſitif, d'où il ſort vne idée ſeminale, ignée, furibonde, & veneneuſe, qui s'imbibe & ſe fermente dans les humeurs des mameles: en ſuite dequoy il ſe fait vne tumeur dure & douloreuſe, qui picque, élance, & deuient veneneuſe par la fureur de l'Archée; & cette tumeur qui a été ſemée en l'indignation de l'Archée, eſt auſſi-bien production du cancer, que la ſanie qui en ſort lors qu'il eſt ouuert. Et ſi le veritable cancer ne ſe fait qu'aux tetons & à la matrice, c'eſt à cauſe que chaque maladie a ſa deſtination, direction, & determination particuliere, ſelon les lieux & idées ſpecifiques: car l'Archée des mameles qui en cette partie exerce la fonction d'vn ſatellite turbulent commandé par vne matrice furibonde & irritée, qui forge des idées virulentes, & ſe les imprime par vn droit ſemblable à celuy par lequel l'imagination ſe fabrique des images conuenantes à ſes paſſions. Voila comme naît le cancer, & comme il maintient ſes idées, & les prouigne en l'aliment ſimilaire des glandes lactées: en ſorte que depuis le commencement du cancer iuſqu'à la mort, il n'y a qu'vne même idée virulente qui domine, nonobſtant qu'on y voye diuers changemens; comme on fait à la féve qui change de differentes faces depuis le commencement de ſa ſaillie iuſqu'à ſa maturité. On peut faire ſemblable iugemẽt de la ſaliue de l'enragé, & de tous les autres venins engendrez dedans nous. Auſſi tout venin ſpecifique à chaque eſpece de brute, ne tire ſa naiſſance que des idées; ce qui fait qu'on dit en Italie en commun Prouerbe: *Morta la bestia, morto il veneno.* C'eſt auſſi de cette ſource-là que viennent la lepre, la verole, le mal caduc, l'apoplexie, & toutes les maladies primitiues. Il faut pourtant noter qu'aprés auoir pris du poiſon, que la maladie n'eſt pas encor en nature, que l'Archée ne ſoit empreint du ferment de cette contagion-là, & qu'il ne s'en ſente inſulté: alors il ne ſe forge pas tant des images étangeres par ſa propre fureur, qu'il en emprunte de la qualité des choſes ingerées, qui à la fin le font ſuccomber. On n'a ſongé iuſqu'à preſent qu'aux cauſes occaſioneles, & à nettoyer les productions erronées des maladies premieres qui ont été inconnuës. On n'a iamais non plus ſongé à rechercher des remedes propres à appaiſer la fureur & les agitations de l'Archée, & tout ce qu'on fait eſt inutil, à moins que l'idée qui germe ne ſoit appaiſée, & que le venin qui en eſt prouenu ne ſoit ſuffoqué: ce qui ne ſe fait pas par les corroſifs, qui ne font qu'empirer & irriter le mal; à moins qu'ils n'ayent la vertu de faire mourir le venin & éteindre ces idées-là.

CHAPITRE V.

Des Maladies Archeeles ou spirituels.

NOus auons dit cy-deuant que l'Archée bien disposé pouuoit étre alteré, & aliené par les passions & perturbations humaines, qu'il pouuoit étre penetré par les idées étrangeres de quelques autres esprits, & renuersé par la faculté maligne des venins, & des medicamens pernicieux. Il reste à examiner à present, comme cét Archée degenere de soy-même sans y étre induit par les choses susdites, en sorte que de bon & bien faisant qu'il étoit il deuient peruers & si malitieux, qu'il n'exerce plus que des mauuaises actions, iusqu'à s'en prendre aux bonnes humeurs, aux propres parties, & à leur aliment pour les corrompre & conuertir en des excremens pernicieux au grand preiudice de la vie.

Les Ecoles n'ont iamais songé à ce corrupteur, & se sont contenté d'atribuer tous les accidens qui en sont suscitez à des fluxions, & à des catharres. Si bien qu'il ne faut pas s'étôner si l'art de guerir est demeuré si steril. Elles ont bien creu que rien ne se pouuoit mouuoir de soy-même, & qu'il faloit établir vn premier moteur qu'elles ont reconnu auec ses intelligences comme forme motrice des cieux : mais elles ont negligé le propre moteur qui habite aux semences, qui par l'instruction de ses idées exerce de soy tous les mouuemens qui lui sont necessaires : ce qu'il faloit aussi considerer aux maladies & en leur curation, & de qu'elle façon cét étre seminal recteur de la vie se rendoit pernicieux & meditoit sa propre ruine.

Il faut donc sçauoir que l'Archée par sa propre vertu seminale à son blas motif & alteratif qui lui à été donné naturelement par lequel dez le premier moment de la conception, il meut, figure, altere, augmente, &c. tant l'animal que le vegetable chacun selon sa destinée. Telement que cét Archée qui chez Hippocrates fait les impetuositez, est celui là même sans lequel rien ne peut-étre mû, senti, ni alteré aux animaux, & il fait regulierement ses exercices selon l'idée qui lui a été delaissée par son geniteur, ou selon quelqu'autre étranger, qu'il a conceu d'ailleurs qui lui fait commettre des irregularitez. Si bien que tous les déreiglemens qu'on resent pendant les maladies sont pratiquez par les mémes facultez qui font les actions & mouuemens reglez pendant la santé. D'où il faut conclure que la maladie deriue aussi necessairement de l'Archée qui fait la santé ; & que si la vie & la santé procedent des images & idées empraintes à la semence, que les maladies sont formées par de semblables idées: mais posterieures. Et comme les idées regulieres (desquelles l'Archée tient toute sa puissance) sont plantées à la semence par la volupté de geniteur : ainsi les déreiglemens partent de l'impureté de la nature corrompuë, dont on ne peut iamais

iamais se defaire tandis qu'on vit en la chair du peché. De la vient que l'Archée en quelque façon s'afflige, s'inquiete, s'irrite, conçoit des auersions & deuient ennuyeux à soy-même; encor qu'il ni ait pas été induit par des taches hereditaires, & autres choses internes ou externes, & sans que l'homme se soit rien procuré de tel : d'où il s'éleue des images excentriques & virulentes, qui engendrent de tres-pernicieux venins,

Il y a de certaines tristesses qui vienent imperceptiblement de soy qui rongent insensiblement la vie, comme fait le ver rongeant les habits; & toutes les indecences que pratique l'Archée sans l'organe, & le commerce de l'ame, ne sont non plus resenties dedans l'homme que les idées qui sont formées par celui qui engendre, qui éleue vne si superbe structure en sa production. Car quand vn Pere & vne Mere engendrent, songent-ils seulement à faire vn enfant, & à la moindre chose qu'ils se doiuent faire pour la formation du fœtus.

S'li est vray que le cerueau, le cœur, la rate, &c. sont les chambres où l'Archée tient ses conseils: pourquoy est-ce que cét être original, qui est le principal moteur de l'imagination n'aura pas son imagitiue particuliere, principalement lors que par vn desordre de la nature corrompuë, il se soûtrait & retire de l'obeïssance de l'ame ? & aime mieux suiure ses propres irregularitez que nous ne resentons point : c'est de la que viennent les pesanteurs paresseuses, la negligence, obmission, & retardement des digestions & distributions, les degoûts de la vie, &c. Aussi l'ambition d'étre, de dominer, d'auoir, de sçauoir, de iouyr, de se vanger, & toutes autres idées de conceptions, engendrent des dissolutions, des desirs, des profusions, des impatiences, des irresolutions & des inquietudes, d'où procedent les emaciations, des atrophies & autres maladies de dissolution, la peste, & autres monstres de genre veneneux.

L'Archée étant donc vne fois tombé dans ses irregularitez, il deuient tout impatient & furibond, & abandonnant les reines du gouuernail (lui qui autrefois ne pouuoît point demeurer oisif) quitte son propre labeur, puis le repend par caprice; autrefois il deuient lache & negligent comme étant ennuyé de soy-même : autrefois au milieu de sa plus grande volupté, il s'excité des tourmens. Et l'exercice des digestions étant vne fois interrompu, & l'humeur alimentaire en la sixiéme digestion venant à étre retenuë plus long-temps qu'elle ne deuroit, elle se fermente plus qu'il ne faut, & est frustrée de la fin à laquelle elle étoit destinée : & en aprés tout irrité qu'il est, & comme se repentant de sa faute, il remue & agite tout ce qui lui vient au deuãt.

D'expliquer les moyens par lesquels l'Archée se forge ces idées là il est aussi difficile de les depeindre (puis qu'elles sont inuisibles & imperceptibles) que de cõnoître cõme les principes seminaux expliquent leurs vertus & leurs productions. Il se faut contenter de le conceuoir par des conjectures suiuies, & tirées de la regularité des choses sẽblables.

On peut prouuer ces idées Archéeles par toutes les maladies potetiati

testatiues qui se font resentir sans la contagion d'aucun excrement, desquelles les premieres sont les maladies hereditaires, qui decoulent du geniteur en la semence du productible ; les idées desquelles atendent patiemment plusieurs années & souuent plusieurs generations auant que de se manifester en l'engendré. Secondement par les maladies qui dorment vn long espace de temps, puis se réueillent pour donner des nouueles attaques. 3. Par les maladies concentrées que l'Auteur nomme *Tortura noctis*. Et 4. par les maladies qui procedent des vertus disproportionnées qu'il nomme *Inæquale robur*.

Pource qui concerne les hereditaires, il est certain que l'idée morbifique depeinte en la semence des parens est transplantée au productible sans que le geniteur se le propose en aucune façon.

L'Archée en l'acte de generation conçoit vn certain plaisir par lequel il se retire vers son centre, & comme c'est le propre de toutes les voluptés de se contempler & regarder auec plaisir en soy, comme dans vn miroir selon leur varieté : aussi l'image du geniteur est conceuë pendant ce plaisir là, dans la rate qui est le siege de l'ame par vne particule de l'Archée, qui étant vne fois reuêtu de cette image, se ioint auec l'esprit influant domestique du cœur pour passer ensemble auec l'idée de la volupté & du desir, & s'inserer à la matiere feminale : car ce sont les idées du desir, qui sont les seules motiues directrices comme on fera voir lors qu'on parlera de la simpathie. C'est pourquoy il ne faut pas s'étonner si l'acte venerien auance les iours aux hommes, puis que la mort a commencé par là, même la defaillance de la plante commence par la conception de la semence, entant que la vertu vitale s'épuisse puissamment par là. Si bien que l'idée en la semence de l'homme ne represente pas seulement l'homme integral ; mais ensemble ses indiuiduelles proprietez, defauts, & propensions : voila comme les fureurs & les inclinations des parens sont prouignées à la semence, & comme les maladies hereditaires se releuent au fœtus.

L'idée morbide emprainte en la semence est seelée & cachetée en sa premiere vie, où elle dort en attendant patiemment sa maturité, iusqu'à-ce qu'étant reueillée par l'agitation de l'Archée elle soit en état de se faire paroître, neantmoins il est constant que toutes les maladies des parens ne sont pas transferées aux enfans : mais il n'y a que celles-là seules, desquelles les visceres des parens sont soüillez parce que l'idée formatiue, est tirée seulement d'eux : ce qui fait que les estropiez n'engendrent pas des enfans mutilez.

Il ne faut pas croire que la matiere occasionele de la goutte & d'autres semblables hereditaires soit traduite auec la semence : car elle ne rendroit pas seulement la semence sterile ; mais aussi elle se pourriroit & ce pourroit dissiper auec la temps, & n'accompagneroit pas les periodes de la vie comme elle fait. Pource qui concerne les maladies qui dorment & se reueillent de temps en temps, soit qu'elles soient hereditaires ou acquises.

elles ont cela de propre qu'elles font ressentir leur importunité, par certains periodes: ainsi le mal caduc dort pendant vn certain nombre de mois & d'années, & est réueillé par l'acte venerien, par la colere, la tristesse, l'enfantement, &c. il ne faut pas croire non plus qu'il y ait aucune matiere detenuë en quelqu'endroit qui fomente ce mal là, puis qu'elle se pourroit consumer auec le temps & perdre sa qualité veneneuse. Ce qui fait voir qu'elle a vne autre demeure plus fixe que dans les excremens, & qu'elle est seelée en la vie même en forme de caractere & d'idée, en quelque chose d'actif & de constant. Ce qui fait que l'esprit vital enfermé dans les organes est combatu par les orages de ses propres idées morbides, qui toutes les fois qu'elles atteignent les esprits influans, autant de fois font-ils resentir l'effet de la contagion qui les a infectés. Comme par exemple le mal caduc, à vn certain esprit veneneux, enyurant, soporeux, & en quelque façon furibond, qui se fait resentir premierement vers l'estomac, & dela en la tête, puis affecte en suite les muscles & les nerfs qui en dependent.

Les maladies concentrées sont de certaines maladies concentriques en leur efficient & en leur matiere: neantmoins comme ce sont des productions conceuës en l'irregularité de l'archée, elles sont excentriques quant à la santé, & concentrées dans le centre de l'archée: ces maladies cy correspondent à la Lune, aux Astres & constellations, & ceux qui en sont incommodez presagent les changemens des temps & des vents. Ce que les sains ne resentent pas comme font les incommodez, parce que l'archée des sains n'est pas sujet aux Astres comme celui des malades & des valetudinaires: & parce que ces maladies suiuent principalement les mouuemens de la Lune aussi trauaillent-elles dauantage les malades, la nuict que le iour. Ces maladies sont seelées en l'esprit de vie qui est inseré aux parties principales: auquel il n'y a rié qui puisse étre empraint que des caracteres ideaux.

L'Archée est vn étre fontal qui par sa vertu excite en nous selon Hippocrate toutes sortes d'impetuositez, & cét étre fontal demeure toûjours en nous aprés que les productions sont dissipées: car nonobstant qu'il altere & corrompe les choses contenantes & contenuës: il conserue toûjours le vice qui lui a été empraint pour exciter des nouueles tempêtes en temps & lieux.

Les maladies qui procedent des vertus disproportionées, sont nées auec nous ou acquises aprés la naissance. Il étoit difficile à la nature de departir la vigueur desirée en chaque organe auec tant d'egalité, qu'il n'i ait quelque partie plus mal partagée & plus debile que les autres, sur lesquelles la téte ne fait aucune décharge d'humeurs ni de catarres, comme on croit: mais c'est que l'archée scitué en ces parties-là, se plaignant comme de l'iniustice qui lui a été faite en cette distribution inegale, en deuiét seditieux, & imprime les effets de sa tristesse ou la marque de sa foiblesse aux digestions. Enfin les principes seminaux des maladies tirent en diuerses fins, encor qu'ils soient tous en vn même sujet

immediat d'inhesion. Parce qu'ils sont receus en forme de recipient, & qu'ils prennent des differences en la diuersité des parties où ils logent: ausquels lieux ils excitentdes differens simptomes selon la varieté de leurs mouuemens : car cõme dit Hippocrate *Spiritus tres in nobis motus facit, intro, extra, & in circuitum* : Et si quand il est bien reglé il remuë & transmuë toutes choses auec soy, il ne faut pas s'étonner si pendant ses déreiglemens ils nous fait resentir des effets de ses irregularitez.

CHAPITRE VI.

La naissance ou eleuation de l'image morbide.

NOus auons déja fait voir que la maladie n'étoit pas vne intemperie qui resultoit du perpetuel combat des qualitez elementaires & que ce n'étoit pas vne des quatre humeurs comparées aux quatre elemens qui pechoit en quantité ou en qualité, ou quelque autre degeneration de matiere suscitée par la mauuaise impression des elemens comme on auoit crû iusqu'aujourd'huy : mais que toute matiere excrementiele precedoit la maladie, & lui seruoit de cause occasionele ; que c'étoit vne production & vn effet posterieur de la maladie, engendrée par l'erreur des facultez, qui souuent suscitoit par occasion quelqu'autre maladie suiuante, ou qu'elle fomentoit ou augmentoit vne autre cause antecedente.

De plus que la maladie n'étoit pas vne qualité mal-faisante qui prouienne de quelque matiere nuisible ou veneneuse engendrée en dedans ou communiquées du dehors par quelque contagion. Toutes lesquelles choses representent bien la presence du mal, & l'effet dependant de lui par occasion ; mais non pas la maladie qui est vn certain étre qui vient en naissance aprés que quelque faculté étrangere & nuisible a violé le principe de la vie, & penetré sa puissance ; & en la penetrant a excité l'Archée à indignation, fureur, crainte, &c. selon lesquelles perturbations il se forge des differentes idées, qui sont à l'instant empraintes, seelées & exprimées en l'Archée : & si-tôt que ces idées sont reuêtuës de l'Archée, la maladie se trouue en existence composée de l'Archée qui est sa matiere & de l'idée qui est son efficient.

C'est l'Archée même qui se fait son propre mal, & aussi-tôt qu'il est soüillé il deuient étranger à la nature, & est contraint d'obeir à vn empire étranger, & de soûtenir la guerre qu'il s'est soulevée chez lui : car tout ainsi que la santé consiste en l'integrité de la vie : de méme la maladie est logée en la vie offensée. La vie subsiste vniquement & prochainement au siege de l'ame. Et l'ame n'opere rien hors de soy que par la vertu de son instrument official qui est l'Archée vital.

C'est vne chose étonnante qu'on ait ignoré jusqu'à present que sa maladie soit logée en méme lieu que la vie, & qu'on n'ait pas pris garde que toutes les vertus des choses soustunaires sont contenuës en des idées, & que ce sont elles qui les excitent. Nous connoissons & sçauons assez par experience que les plantes ont la vertu de se continuër & multiplier par le moyẽ de la semence. Cette vertu proprietaire est vn étre reel actuelement existant, qui se manifeste continuelement & successiuement de semẽce en semence. Ce n'est pas vne puissance accidentele ni vne simple qualité, mais c'est vne vertu seminale par laquelle les plantes materneles depeignent des idées en leurs semences, qui contiennent des figures & des proprietez selon lesquelles cette semence sera excitée à ébaucher, & produire vne autre nouuelle plante de son espece : & l'idée de cette semence sera instruite de tout ce qu'il faut qu'elle fasse pour former sa production.

Tout ainsi qu'il y a aux plantes vne vertu qui suscite l'image seminale à la generation. De même il y a vne vertu qui fabrique les idées de la lumiere motiue, qui est le principe commençant du mouuement, des vens & des tempétes, & de tout ce qui doit étre mis en execution par les vastes étenduës de l'air.

Il n'importe pas de sçauoir si nôtre Archée a vne vertu terrestre ou astrale, pourueu que nous comprenions qu'il a eu la faculté d'exciter chez nous des tempétes & des orages depuis la desobeïssance de nos premiers parens : si bien que toutes les maladies sont de certaines conceptions depeintes par ce recteur inuisible qui ne sont propres qu'à nous accabler de desordres, & de calamitez, car tant les idées conceuës en l'Ame, que celles qui sont formées par les esprits assis aux sept visceres qui correspondent aux sept planetes erratiques sont toutes depeintes en la substance airée de l'Archée : voilà comme l'aprehension de la peste, engendre la peste, & comme la peur subite de la mort a souuent étouffé & éteint la goute en sorte qu'elle n'est jamais reuenuë si la crainte de perdre l'honneur, ou le déplaisir de l'auoir perduë, durent vn iour entier, est capable d'engendrer l'epilepsie. Aussi le déplaisir d'étre deuenu pauure iette souuent les personnes insensiblement dans la folie, & en d'autres il engendre les écroüelles.

La tristesse est vne triste pensée qui est encor vn non-étre mental, & par consequent elle n'a encor point de puissance d'agir de soy, jusqu'à ce qu'elle se soit formée vne idée actiue, & par ainsi il se fait quelque chose de rien, ni plus ni moins que la perturbation en la femme grosse engendre vn monstre & transmuë le fœtus humain en béte : parceque c'est le propre de l'imagination de former des images tant aux choses mentales qu'archeeles. Donc la tristesse qui est vne lente perturbation engendre vne idée qui consume insensiblement la vie, & la ronge ; parce que les idées de cette nature là, ont pour matiere partie de la substance airée de l'Archée qui est degeneré, qui ne tâche qu'à peruertir le reste des esprits (qui ne sont pas encor

foüillez) en sa nature peruerse.

Cette degeneration se fait au Duumuirat, ce qui fait que ceux qui sont dans la tristesse poussent continuelement des soûpirs, ce qui arriue aussi en la puissance de la propre phantaisie de l'Archée influant ou fixe, qui tous deux se forgent des images, & des idées tres-puissantes, comme nous auons déja dit cy-deuant : si bien que ces idées diferentes font la diference qu'il y a entre les maladies passageres & chroniques. C'est pourquoy ceux qui voudront prendre garde de prés trouueront que toute perturbation de l'ame qui est forte & longue, & qui ne sort point de la substance de l'Archée du Duumuirat, ou des visceres dediez aux imaginations, engendre diuerses sortes de folie, qui aduiennent selon la diuersité des idées qui les ont suscitées. On verra aussi que si quelques simples, vegetables, tant degenerez en dedans que communiquez du dehors paruiennent vne fois à l'Archée du Duumuirat, qu'il s'engendre de semblables idées de folie. Ce qui est assez euident aux morsures legeres des enragez qui communiquent leur venin quoy que par vne fort legere contagion.

Aussi on void que les maladies concentrées aux parties vitales qui ont correspondance auec les astres, les maladies hereditaires, & celles qui prouiennent de la foiblesse ou de la force inegale de quelque partie, ont interieurement vn certain principe inuisible d'où elles tirent (comme d'vn magazin d'idées) les renouuelemens de leurs tragedies inopinées & periodiques ; selon leur maturité ou mutinerie.

Si les idées s'attachent au sang ou à la liqueur alimentaire qui est préte a étre assimilée, il en naît des dereglemens conformes aux idées archeeles, & aux idées de perturbation.

L'Archée fait souuent des desordres par ses propres passions & dereglemens sans aucune cause euidente, en sorte qu'il s'irrite & deuient turbulent sans qu'on s'en aperçoiue, & sans le pouuoir preuenir : c'est pourquoy il le faut appaiser par des sedatifs conuenables auant que de s'attacher à la cause occasionele : autrement on fait comme celui-là qui veut épuiser vn ruisseau sans au prealable auoir bouché sa source.

Il suffit donc d'auoir montré que les idées seminales sont le principe commençant de toutes les semences, des generations, vicissitudes & dereglemens qui arriuent au monde.

L'Exemple d'vn corps mort pourra faire comprendre que les idées ne sont pas moins formées par l'Archée que par l'imagination : car nonobstant que le cadaure d'vn homme mort par vne lente langueur ne soit pas plus froid que celui d'vne vache qui seroit expirée par vne semblable maniere (ce que le tact peut assez verifier : neantmoins il n'y a point de froid glacial qui refroidisse tant la main de celui qui le touche que fait ce cadaure. Ce qui ne se fait que par l'apprehension de l'Archée qui en touchant le cadaure a peur de la mort.

Premierement, Il sent la mort peut-étre auant que l'imagination s'en soit aperceuë.

En second lieu, Il en a peur.

En troisiéme lieu, L'Esprit influant se retire & prend sa fuite.

En quatriéme lieu, Le fixe qui reside en la main est si épouuanté qu'il meurt presque de peur : En sorte que l'Archée retient si bien quelque temps l'image de la mort, tant que l'idée de la peur y demeure, qu'à grande peine se peut-on réchauffer la main d'vne heure au feu : ce qui fait voir que l'idée de la peur est reelement là, qu'elle en démontre euidemment les effets, & qu'elle est formée par l'archée & non pas par l'imagination de l'homme : & par ainsi, que si l'Archée s'enfuit de crainte & de peur : qu'il se peut par semblable raison s'attrister, fâcher, & entrer en furie, & en d'autres passions par lesquelles il s'afflige & se rend nuisible à soy-méme selon qu'il plait aux idées qu'il s'est luy méme forgées par sa propre liberté.

CHAPITRE VII.

Diuision des maladies.

Toute maladie est formée par l'Archée & fabriquée de sa propre substance : si bien que la maladie consiste materielement en la partie de l'Archée, ou la maladie a été sigillairement empreinte, & y habite comme dans sa propre demeure & dans son seminaire.

Elle a le plus souuent vne matiere occasionele qui l'excite, ou bien elle engendre quelque production de soy, qui sert d'occasion à exciter des maladies secondes.

Elle a pour cause efficiente vne idée morbifique, & comme la matiere de cette idée est prise de la propre substance de l'esprit de vie: aussi il y a de certaines idées qui naissent de luy, lesquelles il se forge luy-même : ce qui fait qu'il y a premierement autant d'especes de maladies, qu'il y a de sortes d'idées morbides. De plus il y a autant d'especes d'idées morbides, qu'il y a de diuersité d'ordures & d'excremens chez nous, soit qu'ils soient venus du dehors, ou engendrez en dedans, que prouenus de l'erreur des facultez digestiues, ou de la degeneration de la liqueur vitale & alimentaire.

De plus il y a tout autant d'idées morbides en nous, qu'il y a de puissances qui peuuent alterer nos esprits : comme par exemple, si on a pris vn solutif trop violent, encor qu'il soit bien tôt expulsé par le ventre : neantmoins sa qualité veneneuse ne laisse pas de demeurer, & de s'attacher opiniâtrement à l'estomac & aux intestins, & de continuer ses hostilitez par des euacuations fœtides jusqu'à la mort.

Voilà comme les venins quoy qu'ils ayent été rejettez d'abord, ne laissent pas souuent de faire mourir lentement & insensiblement ceux qui les ont pris; ou ils laissent des mauuaises impressions ideeles en l'Archée qui se communiquent quelquefois à la posterité, & tuent

ceux

ceux qui en sont soüillez : c'est ainsi que les maladies hereditaires & leurs adherés naissent seminalement auec nous qui ne se continuent que par des idées comme la goute, l'epilepsie, &c. elles exercent leurs tragedies & les continuent pendant la vié sans ordure manifeste, & sans matiere visible; parce que ces idées sont seelées en l'Archée, ou en l'esprit fixe des parties qui se réueillent chacune en leur temps.

Encor que nous fassions mentiõ de la cause occasionele, ce n'est à dire que nous entendions que ladite cause soit la maladie : mais il faut entendre que la maladie est vn étre inuisible fabriquée par occasion par la matiere externe.

Generalement parlant les maladies procedent des receptions, & des retentions : par les receptions il faut entendre les iniections, immissions & introductions qui se font par quelque cause externe ou par les ministres du demon, les conceptions, les inspirarions & susceptions desquelles nous parlerons par ordre : ensuite de quoy nous traiterons des retentions qui prouiennent tant de la part du corps & de la distribution, que des digestions & transmutations.

Les receptions qui sont introduites secretement chez nous, emeuuent l'Archée, & l'affectent telement, qu'il s'en forge vne idée qu'il imprime en vne portion d'iceluy, en sorte que cette idée deuient la vraye mere de cette maladie, qui trouble d'abord toute l'œconomie, & la tranquilité des esprits.

Les retentions prouiennent d'vn vice interne, & par des defauts interieurs. Ce sont pour la plufpart des excremens qui viennent des choses que nous auons prises, ou qui sont engendrées chez nous; qui comme disgraciez de la Republique naturele n'ont plus de part à la vie.

CHAPITRE VIII.

Des Receptions ou Malefices lancez spirituelement par les Ministres du Demon.

Les Anciens n'ont point fait de mention de ces receptions spiritueles & merueileuses, qui étoiẽt introduites & lãcées dans les corps par la cooperation du Demon. Les Theologiens & les Iurisconsultes ont bien fait quelque recit de leurs inquisitions : mais on n'en a sçeu que dire aux Ecoles de Medecine.

Ceux qui ont du penchant à l'Atheisme se rient des enchantemens, & ne veulent pas croire qu'il y ajt des Demons.

Ils disent que la crainte de Dieu & ce qu'on suppose de l'immortalité de l'Ame ne sont que des pures inuentions que la politique a recherchées pour astreindre le peuple à ses loix.

Les autres auoüent bien d'étre conuaincus par les Lettres saintes qu'il y a des Demons, & qu'ils sont les Ministres de l'Enfer : mais ils croyent que bien loin d'étre ennemis de l'homme, qu'ils leurs seruent de genie, de compagnons & d'amis : Telement qu'ils prennent tout ce qu'on dit des sorciers & sorcieres

sorcieres pour des songes & des tromperies fabuleuses, ou pour des reueries d'hypochondriaque. Il y en a d'autres qui nonobstant qu'ils soient contrains par l'authorité de la méme Ecriture de croire aux operations du Demon & aux enchantemens, ils estiment pourtant que ce sont des Arts qui ne sont pas autrement condemnables, que parce qu'elles ont été enseignées par le diable, & qu'elles ne buttent qu'à faire du mal.

Pour faire voir de quelle maniere le Demon agit en ces exercices diaboliques, il est necessaire de repeter les theses suiuantes. 1. Que toute forme vitale est la lumiere vitale de son corps. 2. Qu'encor que les formes des inanimez different des ames en degré, & en nature de lumiere, que neantmoins elles conuiennent toutes en quelque chose d'essentielement lumineux. 3. Qu'en vertu de cette lumiere elles s'atteignent & se penetrent immediatement & mutuellement: Et par ainsi que ces formes conjointes operent ensemble, tout de méme qu'vne lumiere se joint, entre & darde dans vne autre lumiere: car encor que les rayons (écartez) du Soleil soient rassemblez & ramassez en pointe par le moyen d'vn miroir ardent, duquel la moitié sera colorée & l'autre non, les rayons qui partiront de la partie du verre colorée se reuétiront de la méme couleur dont le verre a été peint, & ceux de l'autre moitié seront clairs & sans couleur, qui s'en iront tous (aussi bien les colorez que les autres) d'vn baze large se rendre & s'vnir en vne pointe; où étant paruenus, ceux qui étoient partis à droite, de la partie du verre coloré se reflechissent & s'écartent à gauche, & ceux qui sont venus du côte gauche & du verre sans couleur s'en vont à droite en se croisant. En sorte que les rayons du verre coloré conseruent toûjours la méme couleur qu'ils auoient empruntés du verre: nonobstant qu'ils ayent été vnis l'vn à l'autre au poinct de connexion: ce qui fait voir que les lumieres formeles, quoy que differentes en genre & en espece se penetrent immediatement l'vne l'autre, & operent par communication & sans se lasser. 4. Que toutes les formes des corps sont des vrayes lumieres non pas pourtant substantieles, car il n'y a que l'ame intellectuele qui soit vne substance formele, immortele & inefaçable, qui en qualité d'image de Dieu, atteint & penetre auec superiorité toutes les autres formes inferieures à elle. 5. Que le demon de sa creation n'a pas la puissance d'atteindre aucune forme, pour y exercer par vn empire absolu ce qu'il voudroit, veu que c'est vn esprit abstrait de tout étre corporel, qui a été malheureusement & étroitement lié & garroté aprés son peché. 6. Il ne luy est demeuré que la seule puissance de mouuoir les corps de leur place, non pas par attouchement, puis qu'il n'a point d'extremitez par lesquelles il les puisse toucher: mais seulement par vn certain blas, ou aspect, semblable à celuy des astres enuers les meteores, & il n'a pas le pouuoir de casser vne vitre sans l'aide du franc arbitre de ceux qui sont sous sa tutele. Comme cette puissance a été donnée naturelement aux Anges, aussi a-t'elle été

laissée semblablement aux Demõs.

Ils ont bien vn blas naturel par lequel ils peuuent susciter des orages en l'air, & des tempétes sur la mer, toutes les fois que Dieu le leur permet : c'est pourquoy quoy qu'il soit ennemy iuré de l'homme, & qu'il lui veüille tout le mal qu'on se pourroit imaginer, il ne peut rien faire sans la permission diuine, ni sans la libre cooperation de l'Ame immortele, c'est pourquoy il attrape & trompe miserablement ses adherans qu'il lie & attache par vn pacte, afin de les éloigner dauantage de Dieu ; & pour gage de leur traité il promet de leur enseigner des secrets sous certaines formules & paroles feintes & ambiguës : il leur fait faire des inuocations impies, des execrations, coniurations, & des vœux, par dès lignes, figures, seaux, caracteres, nombres, heures, & momens limitez. Il leur fait prendre des vegetables & des ordures, & par leur consecrations, épuremens, vilainies, & autres niaiseries infames qui n'ont aucune vertu. Il promet de leur faire faire des choses admirables, & les enchãte & trõpe de tele maniere qu'il leur fait commettre mille méchancetez au mépris de Dieu & au preiudice des hommes : car il ne lui est pas difficile de persuader ce qu'il veut à ceux qui ont vne fois renoncé à la grace diuine : & qu'il possede entierement, en leur faisant croire que toutes les méchancetez qu'ils commettent se font par sa vertu. Il leur fait adorer vn bouc comme si c'étoit de lui qu'ils deussent receuoir le don de faire des miracles. Si les moyens qu'il prescrit auoient quelque faculté d'agir comme il le fait accroire à ses esclaues, ils auroient la même vertu par vne necessité naturele d'agir en toute sorte de main, & toûjours égalemẽt sans aucune reflexion au pacte & aux vaines circonstances : mais il ne peut rien faire que ce ne soit par la cooperation de l'Ame de ceux qui se sont donnez à lui. Premierement, parce qu'il n'a pas la vertu de former des idées operatiues, comme fait l'homme par la dignité de l'image de Dieu qu'il represente en son Ame, à qui toutes les brutes, &c. ont été soûmises par le commandement diuin ; si bien que c'est des sorciers & sorcieres qu'il emprunte les idées operatiues qui sont seelées & empraintes aux ordures & aux venins. Secõdement, il n'a point d'accez ni d'attouchement immediat, & encor moins d'entrée dans les lumieres formeles, ausquelles neãtmoins toutes les proprietez des choses y sont empraintes par vne idée formele. Troisiémement, il n'a pas la liberté d'agir, ni la puissance de faire du mal à ceux qui ne lui veulent pas obeïr : & si quelquefois il sert de bourreau pour executer sur les hommes les chastimens de Dieu, cela se fait par le commandement du Tout-puissant : car tout ce qu'il peut de soy, c'est de mal vouloir, & par consequent il est necessaire pour operer, qu'il mandie des moyens naturels qui ayent la puissance qu'il pretend appliquer qui depende du franc arbitre, & qu'il ne peut pas administrer absolument ni immediatement que par les mains, & par le moyen de l'Ame de ceux qui sont attachez à lui qui a pouuoir d'atteindre par le don de creation

tion à la lumiere de toutes les formes qui luy sont soûmises. Premierement il commence à exercer ses premieres fureurs sur le bestail par le moyen des sorciers, se seruant de leur puissance libre & d'vn attouchement étranger, afin de joindre en vn moyen les idées qu'il emprunte des mêmes sorcieres qui les ont formées, pour les darder & iaculer par cette voye étrangere aux formes, qui ont été soûmises à l'homme : si bien qu'il s'attribuë à lui-même, ce qui est propre à l'homme, & veut qu'on lui en rende des hommages d'adoration. Par exemple, premierement l'homme peut nuire à sa prudence, à sa santé, & à sa vie par ses propres passions : & ces desordres turbulens de l'Ame ne demeurent pas des simples étres de raison ; mais en tombant seminalement en matiere, elles impriment des idées de leur perturbation qui sont constantes & permanantes : ce qui se preuue par l'exemple de la femme grosse, qui en même temps qu'elle a eu peur d'vne souris, il s'en engendre vne semblable au fœtus au même endroit où elle s'est touchée auec la main. Secondement, autrefois le fœtus est entierement conuerti en monstre. Troisiémement, ce qui est naturel & ordinaire à vne femme grosse, peut étre semblablement naturel à vne sorciere qui n'est pas enceinte, c'est à dire qu'elles peuuent former toutes sortes d'idées ; lesquelles impressions & idées (qui sont des semences sigillaires) sont suscitées aux sorciers & sorcieres, & empruntées par le Demon, qui les imprime à des vilainies qu'il leur suggere pour leur faire infe-ćter : ce qui fait qu'elles sont dites *Veneficæ* en Latin, c'est à dire faiseuses de venin, parce qu'elles font des venins de ce qui n'est pas venin, qui en aprés sont appliquez tant par ce blas motif, qui est propre & libre au Demon, que transferées en l'objet pretendu par le seul desir de la sorciere qui en est le moteur & le directeur : puis la sorciere pend, enterre, fait boire, oingt, & laue ses mains des ordures qu'elle a infectées par vn étre ideel enuenimé, pour le transferer en l'objet auquel ils desirent de nuire : & comme ces idées seminales, malignes, & veneneuses sortent de leur sujet propre pour étre d'vn Archée étranger, afin d'étre introduites au corps de l'ensorcelé, d'abord l'Archée dudit ensorcelé est corrompu & alteré par elle : c'est pourquoy comme le Demon ne peut pas faire cette application de soy, autrement il perdroit tous les mortels, comme étant leur ennemy iuré ; il suscite en l'esprit des sorciers des fortes idées de desir & de haine, par lesquelles il puisse transferer ce qu'il veut, à ce qu'il pretend d'affecter, qui est cause qu'il prescrit à ces vilaines des execrations auec l'idée du desir, & d'vne terreur odieuse. Nonobstant que l'homme puisse par son franc arbitre donner vn coup de coûteau à vn autre, pourtant il ne le fera pas qu'il n'en ait le desir, & que ce ne soit par le cōmandement de la volōté, ce que le Diable ne peut pas faire; d'où il est aisé à voir que premieremēt le Diable n'a pas la vertu de former des idées seminales qui puissēt subsister actuelemēt & positiuement, cōme il est permis de faire à l'Ame humaine (qui est l'image de Dieu) par vn desir

ardent, & comme ce desir est vne passion de l'imaginant, aussi il ne produit pas vne idée inutile, mais vne idée d'execution, & vne idée motiue de l'enchantement ; c'est pourquoy cét ennemi de l'homme requiert qu'il se fasse vn attouchement du corps qu'il pretend d'enchanter ou de quelqu'autre chose d'enuenimée, qui puisse seruir de moyen, afin que les idées receuës & imprimées en elle, agissent par vne vertu sympatique semblable à celle du vitriol (qui guerit les playes absentes sans les toucher) sur ce qu'ils veulent nuire ; & les euaporations natureles & excremens de ces corps la seruent de moyen à ce commerce sympatique, qui étant enterrées sous le seuil d'vne porte ou ailleurs, ou suspenduës en l'air nuisent au premier qui entre sans le toucher, & decochent sur luy toute leur malice veneneuse, sans que la sorciere ait dresśé son intention directement contre cette personne là qu'elle ne connoît peut-étre pas particulierement, & sans auoir conceu aucune haine contre elle : ce qui se fait beaucoup plus subtilement que ne fait naturelement la veuë du basilic, & l'engourdissement & la stupeur que cause la Torpille : car comme le basilic darde son venin par ses rayons visuels directement à ce qu'il regarde, & non pas aux autres objets quoy qu'ils soient plus proches de luy. Et comme la Torpille ne dirige le sien qu'au bras de celuy qui la tient & la prise au filet : de méme les idées seminales jointes aux ordures suspenduës ou enterrées sont animées & fortifiées par l'idée du desir, comme sont celles du basilic & de la Torpille par le propre desir & volonté qu'elles exercent sur l'objet determiné. Et nonobstant qu'il y ait quelque chose à dire entre la similitude que nous rapportons du basilic & des idées des sorciers : neantmoins nous nous en seruons pour montrer que si ces vils animaux ont naturelement vne vertu executiue de leur intention (contre ceux-là à qui ils veulent nuire) par la seule veuë, intention, desir ou haine (ce qui se fait aussi en toutes les autres choses qui émeuuent sympatiquement & magnetiquement leurs objets éloignez) Que cela se doit faire encor beaucoup plus excellemment & naturelement en l'homme, à qui toutes choses crées ont été soûmises comme nous apprend l'Ecriture sainte. C'est pourquoy il ne faut pas s'étonner si les sorciers par vn simple attouchement transferent leurs enchantemés aux objets éloignez, ce qui se fait encor plus grossierement que nous n'auons dit des animaux sus-mentionnez : mais beaucoup mieux & plus étroitement, lors qu'elles attachent leurs enchantemens au sang, au pus, & aux euaporations & excremens du corps. Ce n'est pas à dire pour cela que les moyens sympathiques doiuent étre diffamez, (parce que les Ministres du Demon s'en seruent) non plus que la repercussion qui se fait en batant la sorciere qui a ensorcelé : car celuy qui bat la sorciere renuoye naturelement l'enchantement en son Autheur, ce qui ne doit pas étre méprisé par les scrupuleux, ni mis au rang des superstitions.

CHAPITRE IX.

Des malefices materieles & de qu'elle maniere ils sont introduis aux corps des maleficiez.

OVtre les receptions qui ont été lancées spirituelement par les ministres du demon, il y en a qui sont materielement iettées & introduites comme des épics de bled, des épines, des aiguilles, du poil, de la paille, des petites pierres, des coquilles d'œuf, des pieces de pot cassé, des gousses, des insectes, des morceaux de drapeau & de cuir, des instrumens d'artisans, &c. Comme on peut voir chez les Historiens & par quantité d'exemples raportées par l'Auteur que le Lecteur curieux pourra voir où il traite. *De iniectis materialibus.* Qui ont été introduites insensiblement & retenuës dans les corps de plusieurs personnes & de bestes, puis rejettées auec beaucoup de peine & de souffrances, qui la plufpart excedent de beaucoup en grandeur & grosseur les ouuertures par où elles sont entrées.

La plufpart de ceux qui ne peuuent pas comprendre comme cela se peut faire, ne veüillent pas croire qu'elles ayent été reelement introduites : mais que si elles paroissent auoir été renduës par vomissement ou autrement, que ce n'est que par vne illusion & enchantement du demon, qui ébloüit les yeux des spectateurs. Les autres ne pouuant pas, nier la realité des choses qui aparemment étoient sorties du corps aprés auoir veu remuer les insectes, fondre les metaux, brûler le bois, &c. croyent qu'elles ont été aportées de loing: ou qu'elles ont été reduites en poudre par le diable, auant leur introduction, & leur sortie, & sitôt qu'elles sont sorties du corps qu'elles sont remises en leurs formes precedentes. Voila comme les ignorans des secretes operations de nature raisonnent, & prennent tout ce qui passe au dela de leur connoissance pour des enchantemens & des œuures diaboliques. Nous ferons pourtant voir que les corps solides passent naturelement par des voyes imperceptibles sans l'aide du demon : & que c'est vne absurdité de s'imaginer que le demon puisse faire, détruire & refaire vne même chose toutes les fois qu'il lui plait, & la reduire de la priuation à la forme precedente aprés que la semence dispositiue est paruenuë à sa fin. Que c'est vne impieté de vouloir attribuer vne puissance au demon qui surpasse la nature. Finalement que toutes ces injections se font immediatement par l'homme & non pas par le diable : car encor que le demon ait vn blas motif: neantmoins il n'a pas le pouuoir de nuire aux innocens quand il veut. N'a-t'on pas veu des coûteaux, des aiguilles, des épics, des arêtes de poissons aualées, & des grandes pieces d'os & autres corps solides assés gros qui sont sortis par des abscez poussez de l'habitude du corps, qui pour y paruenir ont dû trauerser

l'estomac, les intestins, la matrice, l'omentum, l'abdomen, la pleure, la vescie & autres membranes, (desquelles la moindre blessure est mortelle, sans faire playe aux parties par où elles ont passé. Le Lecteur curieux pourra voir quantité d'histoires chez l'Auteur, & en d'autres qui montrent que la nature fait beaucoup d'operations merueilleuses sans l'aide du demon par des idées fortes d'appetit, de desir, de terreur & d'auersion. Encor cette penetration n'est-elle pas si admirable : que ce qu'on a veu arriuer à des femmes prêtes d'accoucher qui ayant veu trancher la tête à des criminels, ont à l'instant mis au monde des enfans recemment decapitez, qui auoient encor le col tout sanglant, sans que jamais la tête ait paru, & qu'on ait peu connoître ce qu'elle étoit deuenuë.

Il ne faut pas s'étonner de la penetration des dimensions en la nature humaine, puis qu'elle est ordinaire & naturele aux semences : car il y a des corps beaucoup plus pesans que la matiere dont ils sont engendrez comme l'or, où il est necessaire que l'eau qui lui sert de matiere (comme nous auons fait voir en son lieu) penetre autant de fois sa substance, que l'or la surpasse en poids auquel il faut qu'elle se penetre par condensation Ce que les semences font par la vertu spirituele de leur archée : car l'archée tant aux semences susdites qu'en nous mêmes absorbe sa matiere & fait des operations semblables à des enchantemens ; parce qu'à parler proprement, l'archée n'imite pas les enchantemens, mais les enchantemens suiuent les reigles prescrites par l'archée, en tant qu'il opere bien d'vne autre maniere que ne fôt pas les corps les vns auec les autres. Ce qui est euident aux affectiôs de matrice, où cét esprit vterin exerce des operations semblables aux enchantemens.

Pource qui concerne la penetration des corps, nôtre Archée les absorbe telement en soy qu'ils deuiennent quasi comme esprits par exemple, L'eau forte par le moyen de ses esprits rend le cuiure le fer, l'argent, &c. (qui sont d'vne nature fort solide & opaque) telement inuisibles & transparens qu'ils peuuent passer à trauers le papier gris, ou le moindre atome de poudre ne pourroit pas passer auec elle, qui demeure pourtant encor essentielement en leur espece metallique : ce n'est pourtant pas que la similitude de la penetration des dimensions s'accommode vniformement auec cét exemple icy : parce qu'il n'y a point de raison demonstrable qui puisse conuenir à des choses si merueilleuses veu qu'il est impossible de sçauoir comme quoy l'idée qui est empreinte aux semences, figure, dirige & dispose ses constituts.

Premierement il est certain que le diable n'a point d'empire sur nous, & qu'il n'a pas le pouuoir de nuire aux hommes malgré eux sans vne permission particuliere de Dieu. De plus le diable n'entre que par force dans le corps d'vn iuste (où à ce que nous apprend la foy le Royaume de Dieu est étably, & l'habitation de la sainte Trinité)

Trinité) à cause qu'il fuït la presence de Dieu tant qu'il peut : car s'il luy étoit permis de faire tout ce qu'il souhaiteroit, il n'y auroit personne qui fût exempt de ses malefices : mais c'est la sorciere qui par vn étre naturel forme en son imagination vne idée libre, naturele & nuisible : ce que le diable ne peut pas faire, parce que la formation des idées requiert l'image de Dieu, & vne puissance libre, ce qui fait que les sorciers & sorcieres operent par vne vertu naturele, aussi bien enuers les iustes & les innocens, qu'enuers les méchans. Mais comme les enfans sont plus susceptibles des enchantemens que les plus âgés, & les femmes plus que les hommes forts, c'est vn indice qu'il y a vne puissance naturele limitée en l'enchantement de laquelle vn esprit fort se peut defendre.

Le Diable donc presente à ses Ministres des venins & autres vilenies afin d'y joindre les idées qui ont été formées en leur imagination, & les y fermenter : en aprés il conserue ce venin ideel, & empéche qu'il ne s'exhale, & ne soit emporté par les vens, ou qu'étant enterré il ne soit détruit par quelque ferment fracide : puis il transfere localement ce venin enuers l'objet enchantable : neantmoins il ne luy est pas licite de le porter ou de l'appliquer à l'homme : mais il sort de la sorciere vn autre moyen executif, emanatif, & mandatif pour enchanter l'homme, qui n'est autre chose que l'idée d'vn desir fort ardent, qui est toûjours porté directement à la chose desirée. Si bien que ces moyens operatifs viennent tous de l'Ame de l'homme, & le Diable ne sert à ces occasions là que de garde & de spectateur : car comme Dieu a crée de rien tout l'Vniuers, aussi l'homme par le moyen de son Ame qui est l'image de Dieu, peut créer de rien certains étres de raison en la propre puissance de l'imagination qui quoy qu'en leur commencement ils ne soient que des non-étres) pourtant ils sont quelque chose de plus que des purs étres priuatifs & negatifs : car premierement lorsque ces idées conceuës se reuétent d'vn corps en espece d'image fabriquée par l'imagination, elles deuiennent des étres subsistans au milieu de leur vestement, qu'elles remplissent & occupent également par tout, & sont faites des vrais étres seminaux & operatifs, par lesquels les choses destinées sont d'abord totalement dirigées comme sujetes.

Cette puissance a été donnée au seul homme, comme la vertu de produire & d'engendrer a été concedée à la terre & aux brutes. Il est bien vray que le chien peut transferer son venin(qui est propre à son espece) à la saliue : ce qui se fait aussi en plusieurs autres venins d'animaux : mais de former des idées abstraites de son espece, & éloignées de proprietez adjacentes, cela n'appartient qu'à l'homme seul. Quand on considere de bien prés, il semble que s'il n'y auoit pas en l'idée qui est formée par l'imagination quelque droit d'entité, qu'elle ne pourroit pas se reuétir ni prendre corps : & ne pourroit pas, par vne simple imagination s'associer au corps de l'Archée puisque

Puis que ce qui en soy n'est purement qu'vn rien, ne peut rien faire de reel, tellement que la conception periroit d'abord qu'elle seroit conceuë sans engendrer aucune idée: outre que si cette idée n'étoit qu'vn pur rien, elle s'aneantiroit & s'en iroit en rien: mais comme la phantaisie procede (de la conception) à l'idée, ou à l'image formée, & delà en vn étre seminal: il s'ensuit qu'il se fait quelque chose de cette conception-là en l'imaginatiue. C'est à dire que l'imaginatiue crée quelque étre seminal, qui est vn principe dispositif à la formation de l'étre en puissance: de la maniere que de l'acier & du cailloux, il se forme vne étincelle, & de cette étincele vn grand incendie qui est d'vne action tres-agissante. De même l'imaginatiue se frotte par la conception à l'objet, d'où il sort vne idée. Telement que l'acte de l'imagination a quelque fondement aprochant à vne realité principiante, & l'imaginatiue a pour cét effet-là des propres images conformes auec l'ame (comme beaucoup croyent) qui sont ou quelquefois presentes ou excitées par la memoire & r'appelées par le souuenir. Pourtant il faut considerer ces choses-là non pas comme s'il y auoit en nous des preludes d'idées qui precedassent ce qui se conçoit par l'imagination: mais c'est que lesdites idées sont faites de l'acte de l'imaginant qui forme les images par la confriction de la puissance & de l'objet imaginé aussi l'ame forge des nuës images qu'elle eleue de son sein lesquelles si elle ne lie d'abord en l'archée, elles perissent à l'instant & demeurent steriles. Il est bien vray qu'aux fievres, & aux veilles morbides nous resentons des ombres & des folles images qui roulent en l'imagination sans suitte, ni liaison, qui toutes les fois qu'elles viennent malgré nous & sans que nous les voulions imaginer sont accompagnez d'vn trauail fâcheux, lesquelles doiuent ce semble déja étre necessairement en existence auparauant, comme des ombres cachées auant que l'imagination ait fait reflexion sur elles, qui partent confusement de la memoire, où elles ont été autrefois & souuent empraintes: & nonobstant que ces idées ombrageuses, soient confuses & souuent ridicules & fausses, & par consequent qu'elles n'ayent iamais deu étre auparauant conceuës par vne saine imagination: neantmoins la pluspart ont été vne fois naturelement decidées & constituées à bon écient sur lesquelles il en suruient d'autres, qui se compliquent & se trauersent mutuelement, qui engendrent de la confusion: autrement quand elles viennent par ordre, l'image suiuante a coûtume de détruire la precedente, si elle lui est opposée: au contraire si la derniere, a de la conuenance auec la premiere, elle la fortifie: ou s'il y a quelque obliquité entre l'vne & l'autre, elle ne se determinent que confusément, & roulent en l'esprit comme des ombres: mais cela ne sert de rien à la preexistence supposée des idées: veu que les idées se forgent de nouueau par l'action de l'imaginatiue, tout ainsi que fait chaque étincelle de feu, par chaque entrechoq de l'acier & de la pierre à fêu. Ce qui ne deroge

non plus à l'actiuité des idées, que l'étincele à vne grande incendie.

On répond à la premiere objection, que tout de même qu'il n'y auoit point de feu à la pierre ni en l'acier auant l'entrechoc, de même qu'il n'y a point de prelude d'entité, ni de vestige d'idée auant la conception & la confrication de l'imaginatiue & de l'objet : mais que toute premiere entité d'idée sort en acte de la conception ; & l'idée se forme veritablement, lors que l'étincele (qui autrement se perdroit) tombe sur la méche, alors l'image est conceuë en l'Archée, d'où prouiennent les alumettes des maladies.

Pour reuenir à la maniere inuisible par laquelle ces iniections materieles sont introduites, elle est tout à fait diabolique : car comme le Diable n'a rien de reel qui ait été laissé en sa liberté : neantmoins comme il est le pere des mensonges il se sert de fausses apparences ausquelles l'homme n'a point de part. De dire certainement de quelle maniere il rend inuisible les choses visibles, soit qu'il les enuelope ou aprehende de son esprit inuisible, ou qu'il éblouïsse les yeux des spectateurs, ou que cela se fasse de la maniere par laquelle vne chose en penetre corporelement vne autre, il est difficile de penetrer ces secretes operations: mais il suffit d'auoir montré que toutes ces operations là se font naturelement en l'homme : si bien que les choses preparées pour le malefice étant renduës inuisibles, sont transferées par le Demon à l'objet où l'idée du desir de l'homme bute : & comme le coûteau est enfoncé dans la chair de celuy qui reçoit le coup par le desir & le consentement de celuy qui blesse : De méme le corps enchanté étant rendu inuisible par le Demon, est jetté dans celuy qui reçoit le malefice par l'idée du blas motif de la sorciere.

La guerison des maleficiés s'acquiert en partie par les remedes Ecclesiastiques qui sont miraculeux: & en partie par quelques simples à qui Dieu a donné la vertu de resister, de garentir, de corriger, & de guerir les sortileges: comme on lit, du parfum du foye de poisson pour l'aueuglement de Tobie, & d'Eleazar au liure 8. de Ioseph, chapitre 2.

Il y a de certains simples qui chassent les demons: il y en a d'autres qui empéchent la penetration de la lumiere formele, qui est attachée aux excremens: les autres empéchent l'approche, l'entrée ou l'application. De plus, il y en a plusieurs qui corrigent ce venins là & les éteignent. 1. L'Electrum mineral immaturum de Paracelse pendu au col déliure ceux que cét esprit immonde persecute, & pris par la bouche il deliure les ensorcelez: ce que l'Autheur dit auoir vû plusieurs fois. Il fait aussi grand état du petit hypericon, de l'Aurone, du phu de Dioscoride à fleurs purpurées, qui est la derniere espece de Valeriane en la derniere edition de Mathiole, la veruene aussi à fleur purpurée, l'Adianthum, la Ruë, &c. Le coral rouge & sa teinture. Il se faut seruir des herbes cruës & decoupées, parce qu'étant cuites & contuses elles perdent leurs vertus ideeles : on les arrache, parce que

leur puissance consiste en l'integrité de la plante, en la saison où elles sont en leur plus grande force, & quand le Soleil leue : Et les corps qui sont sortis doiuent étre enuelopez & conseruez dans les herbes qui sont doüées de cette faculté expulsiue, parceque par semblable vertu que les playes absentes sont gueries sympatetiquement ses injectiõs là sont detenuës par elles, & empéchent qu'elles ne rentrent vne autrefois : ce que ne fait pas le feu lors qu'on les y jette.

CHAPITRE X.
Des maladies qui naissent des conceptions.

IL y a vn étre morbide assez semblable aux iniections spiritueles qui procede des conceptions. Nous auons déja fait voir ailleurs que l'imaginatiue des premieres conceptions étoit établie en la ratte, que delà elle s'étendoit en l'estomac qui auec elle composoit vn duumuirat, & au sexe feminin qu'elle s'en alloit directement à la matrice, si bien que la ratte est la source tant des idées conceuës en l'imaginatiue de l'homme, qu'en celle de l'Archée méme : car l'Archée a ses imaginations particulieres & propres, soit qu'on les veuille nommer imaginations par metaphore ou autrement, desquelles il ressent continuellement les sympathies & antipathies.

Les conceptions de l'Archée prennent dans les lieux susdits des determinations puissantes : & nonobstant que les imaginations lentes des animez qui se font dans le méme lieu sans vne forte impression ou dessein de preiudice soient comme somnieles indistinctes & tout à fait confuses, neantmoins celles qui ont des fortes attaches à quelque passion dans les officines de ces premiers mouuemens, attirent les esprits du cerueau, qui conçoiuent l'infection du lieu où ils sont attirez : d'où il se forme en aprés des idées sans iugement, & des affections conformes à leurs causes qui tiennent de la folie hypocondriatique : car comme cette imagination Archeele n'attend ni ne demande point de consentement à l'Ame, aussi agit-elle insensiblement, & suruient sans que nous la ressentions.

Ces idées archeeles sont fort puissantes & suscitent beaucoup de maladies : & comme elles viennent malgre nous & lors que nous y songeons le moins, par consequent la pluspart ne se peuuent pas preuenir, corriger ni surmonter comme nous auons exposé au long au Chapitre des Idées Archeeles, parlons à present des conceptions de l'Ame qui sont plus sensibles & euidentes; & disons que nonobstant qu'elles attaquent souuent des personnes doctes & iudicieuses à qui elles engendrent des chagrins & des tristesses facheuses, neantmoins les fémes y sont plus sujetes que les hómes à cause de la matrice : car la matrice (quoy qu'elle ne soit qu'vn pur sac membraneux, elle ne laisse pas d'auoir vne espece de priuilege smeblable à celuy de le ratte, par lequel elle forme des idées fort nuisibles & semblables à des enchantemens qui les rendent infirmes & leur troublent l'esprit malgré qu'elles en ayent, & les iettent quelquefois

quefois dans le desespoir ni plus ni moins que si elles étoient obsedées du Demon, comme rapporte Plutarque qu'en l'Ile de Chio les jeunes filles prirent toutes enuie de se perdre.

Si les mortels méprisent la parole de Dieu ou qu'ils s'amusent à la vouloir expliquer à leur mode, ils se forment des idées chancelantes & douteuses de la religion & d'vn doute à l'autre ils forment des disputes qui les conduisent en l'Atheisme ; s'ils tombent dans la superstition auec quelque desir puissant de vengeance ou d'autres pechez. Le Demon se joint auec eux & les iette dans sa nicromancie. Pour bien comprendre cecy il faut se ressouuenir que toutes les images ideeles sont seminales (comme nous auons déja souuent dit) tant de la part de cét être reel qui est engendré par l'imagination, que de la part des esprits (entant que vitaux & attachez à cette semence conceuë) desquels ces idées empruntent leur matiere, où ils leur seruent de table pour y peindre leur image qui en aprés deuiennent des iustrumens propres à executer les destinées ideeles, & par ainsi l'Archée est penetré & aliené aux fins desdites perturbations. Si on peche en la foy par quelque credule superstition, on se forge des idées par lesquelles on croit être enchantez & incurables, & on deuient l'esclaue d'vne folie desesperée qui fait pâlir, desseiche & épuise les forces; il y en a que s'ils sont inquietez par quelque scrupule indiscret & desordonné, ce scrupule leur fabrique vne idée inquiete & troublée de la crainte de l'Enfer, ils menent vne vie toute remplie d'horreur & de crainte, comme s'ils auoient toûjours le Demon en queüe; ils se pleignét, & confessent d'être fous, & ne se peuuent point deliurer de leur folie, au contraire ils s'enfonçent toûjours de plus en plus, & s'attachent à cette idée comme s'ils deuoient être animez par elle ; s'ils reuiennent à eux auant que de s'être enfoncez trop auant dans le scrupule ; ils vont aisement d'vne extremité à l'autre, & forment des idées contraires ils prennent horreur contre le scrupule precedent, & le change en vne liberté licentieuse auec presomption de merite, & vn mépris des autres. Voilà comme ils tombent d'vne petite folie à vne plus grande: car la presomption n'est autre chose qu'vne vaine folie suspenduë par des opinions erronées, dont la plus-part des mortels sont atteints, car à cause des vertus, de l'esprit, de la doctrine, des richesses, de la beauté, de la force, de la hardiesse, du parler, de la voix, &c. Chacun se forge des opinions qui rendent la plus-part des hommes fous desquels il est dit, *Stultorum infinitus numerus*, veu qu'il n'y a point de folie sans presomption, à moins qu'elle ne soit totalement accompagnée de stupidité: & les idées de la foy, comme de desespoir, de scrupule, d'irreligion, d'arrogance, & de bonne opinion & engendrent vne folie si occulte que les plus sçauans & les plus exercez demeurét long-temps à la reconnoître, parce qu'elle regarde les puissances intellectuelles, qui sont les plus abstraites, & combattent le plus, la grace infuse. Premierement l'enuie, & la

ialousie tourmentent comme les enfers, & iettent les hommes en vn état deplorable, les idées d'amour & de fornication outre les folies qu'elles excitent, elles seruent d'occasion à plusieurs maladies. Enfin toutes les passions dereglées si elles sont soudaines, fortes, frequentes, ou longues, elles engendrent des idées & des infirmités semblables à elles, qui durent souuent pendant toute la vie, il y a des hommes qui semblent aller droit à toutes choses; mais si on les pousse en la matiere où est l'idée de leur fole opinion, en même temps on decouure leur folie. On a veu souuent des personnes mourir à l'instant par des terreurs, & des tristesses subites : aux autres elles ont excité des sincopes : Et à la plus part des femmes, elles ont émeu des pertes dereglées, qui ne les ont iamais quittées. Que si la force de cette idée-là, est empreinte au sang, & qu'il ne soit pas expulsé d'abord comme vn étranger (au contraire qu'il soit conserué en l'hypochondre) il cause le mal caduc. Les afflictions lentes qui sont interrompuës par quelque interuale de soulagement forgent des idées d'où procedent la melancholie hipocondriaque aux femmes, & aux hommes la jaunisse, si les idées sont seelées au sang : mais si c'est à la ratte elles causent l'asthme & des suffocations. Si l'affliction est jointe auec vne idée de desespoir elle engendre la paralysie ou la conuulsion, principalement aux filles: mais l'affliction lente iointe auec la colere ou vne haine premeditée engendre l'hocquet, excite des palpitations de cœur, ou cause vne suppression opiniâtre des menstruës & si ces passions-là sont violentes elles engendrent le mal caduc, causent des auortemens & suffoquent l'enfant au ventre de la mere. Si la colere est subite & qu'il ait fallu se cōtraindre ou dissimuler sō emportement il s'engendre vne idée, d'où partent les mouuemens dereglés de matrice, à droit, à gauche, & auec des douleurs insupportables: & aux hommes des difficultez de respirer & des fievres qui se terminent en jaunisse & hydropisie. La haine & l'auarice engendrent l'atrophie & l'emaciation, & forgent des idées qui répondent au desir de ceux qu'elles possedent, qui sont si extrauagans qu'ils n'estiment ni leur vie ni leur fortune.

Ce n'est pas la retention des menstruës, ou la semence corrompuë qui causent des maladies de matrice comme on croit : veu que ce ne sont que des productions & des defauts posterieurs qui suruiennent aux idées d'alterations: car comme la matrice a sa monarchie particuliere aussi a-t'elles ses maladies specifiques qui ne sont que des extrauagances de son Archée ; de la même maniere que l'on remarque vn ferment de fureur dementifique en la saliue du chien enragé qui fait deuenir fol celui qu'il mord : il y a aussi en quelques simples & en quelques excremens retenus ou engendrés en la matrice furibonde vne faculté dementifique ou furieuse qui souuent est transferée de la mere à l'enfant, ou bien elle perseuere auec elle auec vne sterilité, iusqu'à la consommation de cette fureur radicale: car il faut remarquer en la matrice

vne

vne faculté fantaſtique ſemblable à celle des premiers mouuemens ou approchante au puiſſant blas des étoiles qui renuerſe toute l'économie du corps qui a ſon gouuernement particulier & qui exerce des hoſtilitez cruelles ſur toute la perſonne de la femme.

Pour la conduite de chaque monarchie il eſt neceſſaire qu'il y ait vne certaine faculté rectrice (comme il en paroît vne merueilleuſe en la matrice & aux affections vterines) & vne autre iracible qui s'explique durant la vie de la femme par diuerſes ſortes d'affection : les perturbations deſquelles (auec les dereglemens qui en naiſſent) ne preſuppoſent rien moins qu'vne fureur vterine : car que ſe peut-il faire de plus extrauagant que fait la matrice, lors qu'elle ſerre le goſier & étrangle malheureuſement ſon ſujet, qu'elle lui bouche les pores des poulmons, ou lors qu'elle lui repand mal-heureuſement le treſor de ſa vie, iuſqu'à la faire écouler du ſang, puis que ſa mort doit ſuiure de prés celle de la femme qu'elle bourrelle : & qu'elle eſt elle même la cauſe de ſa ruine par vne malice deliberée.

De là on peut prouuer qu'il y a en la femme de deux ſortes de monarchie qui fomentent ſes diſcordes, l'vne procede de ſon corps & l'autre de la matrice. La ſuffocation hiſterique prend le plus ſouuent ſon origine des paſſions de l'ame & des idées qui en ſont ſuſcitées : tellement qu'il y a vne certaine fureur en la matrice qui procede des idées conceuës par le moyen d'vn certain étre qui ſemble exercer le vicariat de l'ame, & qui eſt deſtiné pour le gouuernement de ſa vie particuliere. Ce qui fait que toute maladie poteſtatiue de la matrice, s'adreſſe directement à elle même, ou au corps de la femme : car comme la matrice ſe gouuerne ſoy-même, & qu'elle ſe nourrit d'vn ſang étranger dans ſa propre retraite & circonſcription : à grande peine peut-elle étre malade que ce ne ſoit par vn étre de conceptions: c'eſt pourquoy elle deuient en quelque façon extrauagante, toutes & quantes fois qu'elle ſe trouue indiſposée : car ſoit que les menſtruës ſoient detenuës, ſoit qu'elles fluent immoderement: ſoit qu'elles ſoient alterées en leur couleur, ſoit qu'elles pechent en quantité, qu'il ſe faſſe des gonorrhées, que la matrice en s'agitant ou demeurant immobile engendre vn blas alteratif, & qu'elle produiſe des effets ſemblables à des enchantemens, ou qu'elle ſuſcite l'apoplexie, l'epilepſie, la paralyſie, le vertige, la migraine, des maux de cœur, la jauniſſe, l'hydropiſie, des ſincopes, l'aſthme & les conuulſions, c'eſt tout-vn, parce que ſa fureur varie en differente maniere, & abuſe de ſa puiſſance, & de la liberté de ſa monarchie ſans conſideration, enuers toutes les parties du corps de la femme : toutes leſquelles actions ſe font ſans vapeurs materieles. De plus elle cauſe des auortemens, ôte la fœcondité, & finalement

elle satisfait cruelement à la volupté de sa fureur par des contorsions de membres, &c. Et nonobstant que la femme n'ait pas l'esprit aliené sous ces tourmens là : neantmoins la matrice ne laisse pas d'étre extrauagante pendant tous ses dereglemens.

Il faut auoüer que la femme est bien miserable d'étre sujete à vn tel empire : puis qu'outre les incommoditez qu'elle reçoit de la matrice, elle ne laisse pas encor d'étre sujetes à toutes les infirmitez des hommes.

Quoy que la matrice soit dans le corps de la femme, pourtant elle n'est pas partie de son corps, comme les parties du corps de l'homme sont parties de luy : Et quoy qu'elle viue du méme sang dont les autres parties sont nourries, c'est neantmoins de la maniere que le guy vit de l'arbre où il est attaché.

Cette matrice commande beaucoup plus absolument sur toutes les parties du corps de la femme, que ne font les testicules sur le coq & sur le taureau, qui font toute la diference qu'il y a entre ceux qui sont châtrez & ceux qui ne le sont pas.

De plus les passions de l'Ame réueillent la matrice comme le chien qui dort, qui entrant en furie ne demeure guere à faire prendre l'enuie aux femmes de s'en repentir : & qui plus est, elle renuoye souuent sa fureur sur les puissances mentales par lesquelles elle auoit auparauant été irritée.

Si les idées des passions de l'Ame sont vne fois introduites en la vertu irascible de la matrice, & qu'elles la penetrent, elles la troublent d'abord & l'irritent en sorte qu'elle entre incontinent en fureur : ce qui n'a pas été inconnu à Platon puis qu'il a appelé la matrice animal furieux. De plus encor que la propre digestiue de la matrice, & celle de toutes les parties qu'elle tourmente par sa fureur soit offensée, & que delà il y ait quantité d'excremens qui en soient suscitez, où les idées seminales & furibondes s'impriment : neantmoins ces execremens là ne sont que des productions posterieures : & quoy qu'on les euacue, & que la maladie en puisse étre soulagée : la fureur de la matrice n'est pas guerie, ni éteinte pour cela : parce que cette production posterieure, qui ne fait qu'aggrauer les facultez n'est pas la racine de cette insanie : mais sa guerison demande l'extinction de cette idée furibonde par des remedes conuenables : veu qu'elles ne peuuent pas étre surmontées par des idées opposées, puisque les femmes ne sont pas capables de se former des idées salutaires. L'Ellebore qui a été anciennement recommãdé pour la folie soulage ces affections là, en tant qu'il emporte quelque chose de la production aggrauante : mais il ne les guerit pas à moins que la nature ne fasse vn grand éfort : & nonobstant que la folie qui vient d'vne perturbation subite, soit surmontée par vn remede comme celuy là auec l'aide de la nature : neantmoins si elle est tant soit peu inueterée elle penetre si profond (parce que les demences de conceptions s'éleuent des idées

idées mentales) qu'elles soüillent radicalement de leur contagion l'esprit de la semence, en suitte de quoy la folie de la genitrice est transferée aux engendrez.

L'idée conceuë en l'imagination est de deux sortes; l'vne sort de la semence morbide des choses, c'est par-là que le veau deuient fol, & le chien enragé; & que semblablement la rage attaque le loup toutes les années qui est remis en santé par vne longue abstinence : si bien que la puissance de cette semence étrangere introduite par occasion chez nous, fait tant que nôtre Archée à la fin conçoit des idées de fureur, & les suscite luy-même & s'en reuéte.

De plus il y a en quelques plantes des idées natureles qui alienent l'esprit : non pas qu'elles détruisent le temperamment du cerueau comme on a coûtume de dire qui n'est qu'vne pure réuerie : mais c'est qu'elles portent auec elle leur caractere ideel qu'elles impriment occasionelement en l'esprit, qui est l'instrument de la phantaisie, & en suscitent des conformes à leurs idées. Voila commé la Tarante & le venin du chien enragé prouignent leurs folies specifiques & determinées.

L'Autre espece de demence de conception, s'éleue des choses qui sont engendrées chez nous, (premierement les délires des fievres sont causez par des idées qui prennent origine de quelques excremens degenerez) & la varieté de demence qui procede de ces idées de conceptions-là, est encor diuisée en deux : l'vne desquelles part des foles idées qui procedent d'vn deuoyement d'imagination, & est continuele où elle a quelque intermission.

L'autre prend naissance des excremens febrils & contre nature, ausquels il se rencontre quelque chose d'aprochant à ces qualitez dementifiques qui se treuuent dans quelques simples : celle-cy ne penetre pas si auant en l'imaginatiue de l'Archée que la premiere ; elle commence par des insomnies, puis par des sommeils interrompus, de veilles inquietes, en suite dequoy il s'engendre des idées qui s'attachent à ces excremens-là, qui forment les délires semblables à des songes qu'on a toûjours en l'imagination en veillant : car si les fureurs du délire febril naissoient simplement des excremens comme ils font des simples dementifiques & non pas du trauail des songes facheux ; les délires suruiendroient aussi bien dez le premier accez des fievres que dans leur vigueur.

Si les idées somniales ont la puissance de renuerser le iugement que ne feront pas les idées d'aprehension, d'affection, des passions & des pensées principalement lors qu'elles sont violentes.

Les passions empéchent premierement de dormir & ôtent l'apetit & à la fin par leur longueur, ou par leur violence, ou déreiglement subit elles poussent l'Archée dans l'extrauagance. La mesure de la folie doit étre prise de la profonde ou legere penetration, & du mélange exquis des idées dementifiques.

Il y a des folies manifestes & si euidentes qu'elles ne se peuuent point

point cacher : les autres sont occultes, les manifestes se font assez connoître en toutes choses. Les occultes ne se découurent qu'en quelques poincts & en quelques conceptions par lesquelles les facultez de l'Ame ont été alienées, les idées desquelles ont été empreintes en l'Archée par vne certaine superiorité & puissance, pour s'y étre attachées trop long-temps: & aux autres poincts le jugement semble étre en son integrité.

Pource qui concerne la curation des conceptions, nous auons déja dit cy-deuant, que les affections de matrice auoient quelque raport auec les enchantemens, & que si les enchantemens dependoient originairement des conceptions & des idées des ministres du Demon, que les affections de matrice prenoient aussi leur origine des idées conceuës en l'imagination : ce qui fait que ce qui soulage naturelement les enchantez, guerit aussi les passions hysteriques : car les femmes n'ignorent pas que la matrice auparauant tranquille ne soit irritée par la colere, & les afflictions, & si les aromats & les odeurs suaues incõmodent beaucoup de femmes, ce n'est pas à dire que toute chose puante les doiue guerir : par exemple l'odeur du soulfre alumé, & celle de l'assa fœtida (qui ne soulagent pas également toutes les femmes) ne recreent pas les hysteriques parce qu'elles sentent mauuais:mais c'est parce qu'elles empéchent ou éteignent les idées empreintes hors de la matrice. Les remedes propres à la matrice sont la douceur du soulfre de venus, la teinture volatile du coral, l'essence d'ambre & de gayet, l'ortie à fleur blanche qui ne pique point, le marube noir,la ruë,l'auronne, la sauge, le nepetha, la graine de sureau,l'hyeble,l'assa fœtida, la veruë des jambes des cheuaux, &c.

Au reste chaques simples susdits ne guerissent pas indifferemment tous les enchantez, ni égalemeut toutes les affections hysteriques: mais l'auronne, la sauge, & la ruë chassent les idées de crainte. L'Armoise,l'ortie, le marube noir profitent aux idées contractées par la tristesse. L'Assa fœtida, le castor, les graines d'Acitis, l'essence de gayet seruent aux affections qui procedent de la colere. Le nepetha,la valeriane & l'Adianthum aux idées qui resultent de la haine comme fait l'hypericon, & la troisiéme espece de phu aux idées furibondes. Le lieure seiche, les testicules de quelques animaux seichées à la fumée,la verge de cerf,l'Agnus castus, & l'ambre aux idées de paillardise & de la lubricité. L'Electrum mineral, le coral preparé,& les Arcana maiora de Paracelse,seruent generalement à toutes ces affections là ; aprés lesquels les secondines des premiers mâles, le fiel d'anguille, &c. suiuent de prez.

CHAPITRE XI.

Des inspirations malignes & autres susceptions étrangeres.

IL faut entendre par les inspirations, les exhalaisons, qui s'éleuent des antres, des marais, des cauernes,

uernes, des montagnes, des serpens, des cadaures & autres ordures, ou qui prouiennent de quelques vents prouinciaux, qui s'introduisent imperceptiblemẽt chez nous auec l'air, & s'attachent directement à nôtre vie. Il y a aussi des Prouinces qui autrefois étoient fort celebres qu'on a été contrains d'abandonner, à cause du desordre que causoit leur infection. Les chymiques aussi & ceux qui trauaillent aux mineraux, au cinabre, à l'orpiment, à l'arsenic, ceruse, verdet, &c. sont sujets à des vapeurs pernicieuses qui ne pouuans pas étre chassées ni domptées par leur nature, abregent insensiblement leurs iours; parce que ces vapeurs fuligineuses s'attachent aux parois des parties contenantes, & les infectent de leur odeur & ferment importun. Ce qui fait que la derniere digestion en étant troublée, il s'engendre diuers excremens propres à corrompre l'aliment & la substance même des parties similaires : car si les fuligines des sels sont accompagnées de quelque mélange nuisible, elles se resoluent chez nous, penetrent les tuniques des vaisseaux & les rongent : si elles sont plus douces & qu'elles s'arrêtent dans les petits rameaux de la Trachée artere, elles si coagulent & les bouchent sans esperance de se pouuoir resoudre. Que si les excremens du lieu si ioignent, ils les farcissent de plus en plus. Finalement ils empéchent la transpiration de l'air, font des vomica, & corrompent la propre substance des poulmons.

Ceux qui seruent les malades ne sont pas aussi sans danger d'inspirer leurs mauuaises exhalaisons qui se fermentent chez eux par symbole, & contractent leur malignité.

Les infections comme nous auons déja dit ont rendu beaucoup de Prouinces inhabitables : & la Mer quoy que salée n'est pas exempte de cét inconuenient-là : ce que le scorbute, & plusieurs autres maladies ordinaires à des Prouinces particulieres témoignent assés. Ce ce qui est encor plus manifeste sous la ligne Equinoctiale.

Il n'y a point de doute aussi que l'air porte les odeurs droit à l'estomac : car souuent les vents qu'on fait par dessus & par dessoûs sentent de la même maniere que l'odeur qu'on a inspiré si bien qu'il faut absolument (puis que l'orifice superieur de l'estomac est toûjours fermé) que l'air qui porte l'odeur à l'estomac passe à trauers le diaphragme : & de ses tuniques pour y paruenir, outre que c'est le propre de l'endemique d'affecter immediatement le conuexe de l'estomac, & d'y imprimer ses odeurs, ses fuligines & ses fermens. Si bien que se mélant auec la liqueur alimentaire, il introduit de la confusion parmi les ministres des digestions, & il s'engendre quantité d'excremens & des maladies incurables, comme la toux, l'asthme, le vomica, des palpitations de cœur, &c. qui ont leur origine attachée au conuexe de l'estomac. C'est par la même voye que s'engendrent les fievres malignes des armées & autres maladies populaires. Aussi la peste qui a été contractée par inspiration, attaque toûjous l'estomac, & est premieremẽt ressétie vers icelui.

Il eſt bien difficile de pouuoir remedier aux maux que cauſent les inſpirations que ce ne ſoit par les grands renouatifs ou les *Arcana maiora* de Paracelſe : car les vegetables n'ont pas aſſés de puiſſance pour y paruenir.

Pour ce qui eſt des ſuſceptions qui viennent du dehors, comme les venins, les alimens, playes, contuſions, fractures, &c. ils ſont reputez entre les occaſions des maladies : & quand ils ont vne fois fait violence à l'Archée, & qu'il s'en eſt émeu : alors il faut mettre ce mal au rang des maladies primitiues, comme ayant été empraintes par les occaſions ſuſdites : car d'abord que l'épée ou le poignard diuiſe le continu, cela ſe fait par l'action d'vne cauſe violente d'ardée contre l'Archée qui s'en émeut, & cette emotion produit & engendre la maladie.

CHAPITRE XII.

Des retentions & tranſmiſſions nuiſibles.

Les retentions nuiſibles qui par la negligence ou foibleſſe de nos facultez ne ſont pas expulſées ; ſeruent de cauſe occaſionele à beaucoup de maladies, qui tirent leurs differences de la difformité des excremens, ou des qualitez malignes venuës du dehors, ou engendrées en dedans, & de la diſpoſition du corps plus ou moins perſpirable : car ſouuent ces excremens retenus ſe reſoluent & diſſipent inſenſiblement, en ſorte qu'ils ne laiſſent pas le moindre reliquat qui puiſſe ſeruir de ſemence à quelque nouuele production : & autre fois cette matiere occaſionele n'eſt pas ſeulement retenuë : mais elle laiſſe ſouuent aux parties où elle eſt, des caracteres & des impreſſions de ſa malice qui (comme vn reſte de leuain) ne ceſſe d'alterer, corrompre, & fermenter tout ce qui y affluë. D'autre côté (comme tout nôtre corps eſt perſpirable) il arriue ſouuent que les pores des parties interieures ſuent ; & que les humeurs coulent de leur propre lieu en quelqu'autre étranger (où étans dépoüillées de la vie commmune qu'elles auoient auec la partie contenante qui la leur conſeruoit) elles s'y coagulent d'abord (comme il paroît au ſang extrauasé, & aux larmes des yeux chaſſieux, &c.) Autrefois elles demeurent reſoluës en forme liquide & virulente ; ce qui fait ſouuent la cauſe & donne matiere à la toux, à l'hydropiſie, aux diarrhées, à l'incontinence d'vrine, aux apoſtemes, vlceres, &c.) Quelquesfois les coagulations adherent ſi opiniâtrement à la ſubſtance des parties, que iamais elles ne ſe peuuent reſoudre, & autrefois elle le font tôt ou tard : ou comme nous auons dit, elle laiſſent (en leur memoire) vne impreſſion à l'eſprit de la partie, qui ſert à renouueler des recheutes, ou à continuer le premier mal.

Les maladies tirent auſſi leur variation de la ſixiéme ou derniere digeſtion (qui ſe fait en chaque partie) vitiée, empêchée, ſuſpenduë, ou éteinte, & auſſi de la diſtribution de l'aliment digeré, qui

étant

étant bien moderée, en depart proportionnément à chaque partie ce qui leur en faut : mais si elle est immoderée, elle marque infailliblement (par-là) le vice de son infirmité, tant au regard des functions natureles, qui ne demeurent iamais oisiues, qu'à celui de la reparation necessaire de la partie de nôtre substance, qui s'exhalent continuelement.

Cette distribution déreiglée paroît euidemment aux débordemens subits des expulsions symptomatiques qui se font par des esprits agitez & furibonds, où lors que l'aliment vient à degenerer, étre expulsé & consumé en quelque partie (comme il aduient aux poulmoniques par des crachats continuels, aux calculeux par la quantité de glairé, qui s'écoule auec l'vrine, & à ceux qui souffrent des gonorrhées, &c. où le poulmon, la vescie, &c. dérobent l'aliment aux autres parties, & les ietent dans la defaillance & l'emaciation, car comme la partie ne se nourrit pas d'vn aliment qui a été vne fois vicié soit par elle, soit par quelque autre cause, & qu'au contraire l'auersion qu'elle en a, fait qu'elle la rejette incessamment, & ne cesse d'épuiser la dispensatrice (par vne importunité continuele) & de tirer d'elle tout ce qu'elle croit pouuoir satisfaire son insatiabilité. Voilà comme la diarrhée, la dissenterie, les apostemes, les vlceres, les purgatifs, & les parties infirmes amaigrissent, & nous épuisent comme feroient des enfans prodigues.

Les choses retenuës dans nôtre interieur, pechent par leur qualité ou quantité, & par indiscretion, ou déreglement. Les venins, les solutifs & les violens alteratifs, &c. nuisent par leurs qualitez. La quãtité regarde le peu ou le prou, le frequẽt & le rare. La discretion peche qu'en ce qui regarde le temps contre-temps & la maniere (comme si on excitoit les menstruës à vne femme enceinte, ou à vne qui les auroit, où l'indiscretion cause souuent du desordre) il arriue souuent aussi que les choses qui ne sont point nuisibles de soy, deuiennent mauuaises, par la detention, & le trop long sejour, qu'elles font en quelque partie : & tant plus elles se rendent familieres, & s'en vont plus auant comme il arriue lors que les excremens passent de la premiere region à la seconde, &c. plus elles nous sont ennemies; & nous impriment plus fortement & plus profondement les marques de leurs hostilitez.

Les mauuaises vapeurs que nous auons inspirées, nous causent des maux fort semblable, à ceux que fõt les susdites choses retenuës : parce qu'elles s'attachent opiniâtrement aux mêmes parties où elles sont retenuës & les infectent. Neantmoins ces maux different entr'eux comme fait le boir d'auec le respirer.

Nous auons parlé cy-dessus des retentions malignes, & excrementielles, qui étoient entrées du dehors, & restées chez nous: mais auant que venir à celles qui naissent auec nous, & qui tirent leur origine des maladies primitiues & hereditaires; il faut considerer que les maladies affligent l'esprit fixe qui reside aux parties, ou elles attaquent cét esprit influant & volage, que le

cœur leur communique : & de plus il eſt beſoin de ſçauoir que nonobſtant que les maladies primitiues ſe faſſent en forme d'idée : neantmoins qu'il eſt bien difficile à cét eſprit d'étre inſulté, frappé & émeu par vne violente idée, ou paſſion humaine & ſpirituele, qu'il n'auienne dans l'œconomie du corps quelque confuſion & alteration, qui troublant les digeſtions, cauſe vne fabrique pernicieuſe d'excremens, qui ne ſeruent qu'à fomenter, & agrandir le premier mal (s'ils procedent de la même racine, c'eſt à dire ſi la racine du premier mal, a formé quelque production ſemblable à ſoy: nonobſtant que cette premiere & exorbitante idée continuë) ou bien ils prouignent de nouueles maladies; & de qu'elle maniere qu'ils ſe faſſent, ce ſont toûjours productions des maladies primitiues.

Les maladies primitiues, qui ont leur ſujet attaché à l'eſprit influant, ſont ſouuent appaisées & radicalement gueries par les narcotiques innocens (comme le ſoulfre de vitriol) & ne ſont ſouuent que comme des feux de paille, qui ſe conſument d'eux mêmes : où cét eſprit ſe dépoüille de cette mauuaiſe idée dont il étoit informé, & qui étoit cauſe de ſes agitations & mouuemens dereiglez

Ces idées-là ; ne troublent pas ſi violemment l'œconomie vitale, que celles qui ont leur atache aux eſprits fixes, tant des parties ſimilaires, qu'à ceux qui ſont les inſtrumens & les moderateurs des organiques : & elles ont d'autant plus de force d'acabler, & renuerſer la nature, que les facultez ſont plus eminentes en dignité, & principalement lors qu'elles ſiegent en quelque viſcere principal. Car les facultez des parties nobles ainſi ſoüillées de ces images morbides, communiquent de claſſe en claſſe, le carractere fatal de leur mauuaiſe impreſſion.

Voilà comme les maladies primitiues des viſceres tirent leur ſource & décendent de generation en generation, & ne cedent pas aux remedes ordinaires comme elles font aux renouatifs (quoy qu'on ne doiue pas nier qu'il n'y aye des ſimples qui puiſſent remedier à ces maux-là. C'eſt pourquoy c'eſt en vain 1. d'entreprendre la gueriſon de la maladie ſeconde, que l'on n'aye prealablement arraché de fond en comble la premiere qui la fomente & entretient. 2. La gueriſon de la ſeconde ne conſiſte qu'en l'ablation des productions de la premiere, qui perſiſte toûjours en ſes déreiglemens & nouuelles generations reiterées, principalement ſi les idées morbides procedent de l'eſprit fixe. 3. Les maladies premieres (deſquelles les idées ont ceſſé & ſe ſont éteintes aux premiers aſſaults) ceſſent d'abord ſans crainte de recheute : & ce qui a trompé le Medecins, c'eſt qu'ils ont pris les productions pour les vrayes cauſes des maladies, & ne ſe ſont attachez qu'au poſterieur, & à la contrarieté des qualités, & s'il y a quelque choſe qui reuſiſſe heureuſement en leur cure, c'eſt à l'hazard, & à la ſeule nature

nature qu'il le faut attribuer. Au contraire toutes les maladies qui persistent par ce premier leuain, & qui ne se demettent point de leur idée maligne dans leurs productions passent toutes parmi eux pour incurables, qui souuent pourtant sont gueries par des femmes & des idiots de qui on tire quelquefois des remedes qui par vn don specifique éteignent ces idées morbides au detriment de l'honneur des Medecins qui n'en trouuent point de raisons dans leurs preceptes.

Ces impuretez qui sont retenuës, & qui sont traduites d'vn lieu à l'autre (comme il arriue souuent qu'elles passent de l'estomac aux intestins, des intestins ez enuiron du foye, vers les reins, dans les veines, &c.) ou qu'elles ayent degeneré d'vn bon suc en vn mauuais & pernicieux : elles retiennent toûjours en elles, la méme idée de l'étre morbide, duquel elles ont tiré leur degeneration, & sont encor comme attachées à la racine du premier mal, qu'elles representent encor comme étant ses productiõs: outre que s'emparans de la liqueur alimentaire, (que chaque digestion prepare & destine à la nourriture de nos parties solides) elles les corrompent, peruertissent & s'en font litiere.

Nonobstant que les excremens retenus des choses qui ont été introduites chez nous ne soient pas productions des maladies primitiues : ils les émeuuent pourtant souuent : car quoy que les choses externes entant qu'externes causent seulement les maladies par accident : neantmoins lors qu'elles sont vne fois admises dans nôtre interieur, & qu'elles y sont transmuées par nos facultez digestiues: elles sont sensées étre internes & domestiques ; pourtant elles ne sont pas veritablement la maladie, mais elles ne seruent que d'occasion à troubler les esprits, desquels elles en infectent vne partie par l'idée du caractere insolent qu'elles leurs impriment, & émeuuent par ce moyen là, & suscitent la maladie. Si par le vice de leur malignité elles viennent à irriter la partie qui les contient, alors elles sont rejettées cruës, ou à demi digerées par vomissement, selles, & vrines, & si elles se glissent plus auant, elles font souuent des abscez, ou causent des douleurs, tranchées, diarrhées, lienteries, difficulté d'vrine, & autres maux selon les parties où elles passent : mais si le vice est attaché à l'officine des digestions, & que les choses qu'on a prises, n'ayent rien de mauuais en elles, il ne faut point chercher ailleurs que là, le pere de cette confusion, qui altere, corrompt, infecte, ou neglige tout ce qui luy est enuoyé.

Et si lesdites choses ne sont pas bien agreables & conuenables à nôtre appetit, & qu'elles nagent dans l'estomac, elles font souuent des diarrhées sordides & puantes, causent des reproches, & des acrimonies le long de l'œsophage, &c. Que si elles adherent dauantage elles excitent des hocquets, syncopes, defaillances de cœur, conuulsions, tranchées, déuoyemens de ventre, vomissemens, &c. qui precipitent souuent les malades dans le marasme.

Si en la premiere digestion ce fer-

ment inspiré de la ratte dans l'estomac pour la dissolution des viandes vient à étre diminué ou affoibli, ou par l'âge, ou par maladies, ou se trouue tel de nature (comme à ceux qui ont l'estomac debile dés la premiere conformation) les alimens quels bons qu'ils soient se rendent vicieux : car le ferment des digestions ne gouuerne pas moins les choses que nous prenons, & celles qui sont demeurées chez nous, que les digestions mémes : & la lienterie, la diarrhée, le cholera morbus, sont les suites veritables tant des mauuaises choses que nous auons prises, que de celles qui ont été renduës telles par l'erreur des digestions, & qui n'ont pas été expulsées, que de celles qui ont degeneré d'vn bon suc en vn pernicieux.

Encor bien que la strangurie ne soit pas toûjours causée par des excremens delaissez ez enuirons des reins : mais souuent par quelque transmission acide de leur premiere digestion (comme on void arriuer à ceux qui boiuent de la nouuelle biere) pourtant cela ne procede que du defaut du ferment de la seconde digestion qui deuoit auoir corrigé cette acidité : c'est pourquoy cette maladie est fort frequente aux vieillards, ausquels l'âge l'a diminué.

Les choses digerées ou digestibles sont souuent sujetes à deux alterations : car l'estomac (comme plusieurs autres parties organiques) ne cuisent pas seulement pour le tout : mais aussi pour elles-mémes, & par consequent l'aliment dans la sixiéme digestion n'est pas moins dangereux à vicier qu'à la premiere ; & souuent la moindre passion de l'ame, trouble la digestion : c'est pourquoy il ne faut pas s'étonner, si en la premiere. seconde, & troisiéme digestion on void des manquemens, alterations, & obmissions manifestes.

Si en la premiere digestion ce que nous auons pris (quoy que bon de sa nature) ne répond pas au ferment, ou au dissoluant de l'estomac (ou pour les auoir prises à contre-cœur, ou pour étre trop dures & dificiles à digerer, ou pour s'en étre excessiuement surchargé, ou pour étre fœtides & puantes, ou à cause de leurs vies moyenes, rebelles & difficiles à dompter) leur presence ne nuit pas peu ; elles nous insultent malgré nous ; & nous font assez ressentir leur insolence & importunité.

L'estomac a aussi bien vn ferment specifique pour la sixiéme digestion, que pour la premiere, (qu'il tire de son esprit fixe) qui peut aussi bien étre affoibli, & alteré que le premier. Nous voyons souuent que le ferment premier se retire pendant les fiévres, & s'altere, en sorte que d'acide qu'il étoit il deuient corrupteur, & fait qu'on prend les œufs, chairs, poissons, &c. en si grande auersion, qu'au lieu de se conuertir en chyle, ils se tournent en cadaure, & putrefaction. Alors l'on sent en dedans vne chaleur insuportable, & le ferment étant retiré (de l'estomac) dans son centre, qui est la ratte, il ne faut pas s'étonner si les alimens se corrompent au lieu de se digerer.

La

La faim canine denote vne augmentation, & vne duplication du ferment de la ratte : mais si au lieu de ce ferment, vne acidité étrangere vient à s'ingerer dans l'estomac, elle y cause en méme temps des douleurs poignantes, & aiguës, fait des compressions d'estomac, excite des maux de téte, le cholera morbus, &c. Si elle descend aux intestins (sans être suffisamment corrigée elle y cause des tranchées insupportables.

De méme si le ferment qui procede de la vescie du fiel se rend excessif, ou defaillant, ou qu'il soit imbu de quelque qualité maligne ; on en void naître des productions conformes à ces defauts là, comme vertiges, defaillances, apoplexies, diarrhées, coleres, vomissemens amers, & sanguinolens, atrophie, &c. Il faut entendre pourtant que les transmutations vicieuses qui se font à la premiere, seconde, troisiéme, ou sixiéme digestion se font par des idées morbides qui prennent naissance des mémes lieux où elles sont peruerties, & ces restats de transmutations sont expulsez, ou par les selles, vomissemens, vrines, sueurs, & insensible transpiration.

Les reliquats de la premiere sont rejettez par les emonctoires ordinaires : ceux de la seconde & troisiéme s'en vont regulierement par les vrines : mais si par vn desordre ils viennent à étre detenus, ou traduits ailleurs (par exemple) si quelque acidité restante de la premiere digestion tombe dans les intestins elle y cause des tranchées, comme nous auons déja dit, si elle se glisse dans les veines, elle y excite diuerses fiévres. Si dans le mesantere elle y fait des obstructions des contractions de l'abdomen & l'hydropisie, si elle va à la region des reins elle cause des stranguries & difficultez d'vrine : si aux jointures, paralysies, &c. Si le ferment de la seconde digestion est excessif, ou qu'il soit accompagné de quelque qualité vitieuse, il se forme des iaunisses, des vertiges, defaillances, vomissemens amers, &c.

S'il arriue aussi que le sang fasse trop de seiour dans la troisiéme officine (quoy qu'il ne peche point d'ailleurs : neantmoins il ne laisse pas de contracter du vice à cause du double ferment qui luy est imprimé, puis qu'il n'y a rien d'oisif chez nous, & que chaque faculté agit incessamment sur ce & à quoy elle est naturelement destinée : & ce que les Ecoles nomment atrabile, hemorrhoïdes, &c. ne procedent que de cette trop longue detention.

De plus comme les parties ne se nourrissent que sous vne certaine proportion inconnuë au mortels, à sçauoir partie de sang arteriel, & partie de sang veneux, il arriue fort souuent aussi, du desordre dans la sixiéme digestion, que l'Ecole de medecine attribuë à des chaleurs du foye, qu'elles tâchent inutilement de guerir par leurs refrigerans : car si le foye qui n'a point d'autre chaleur (que celle que l'esprit de vie luy donne) vient à étre extraordinairement échauffé, il tient cét excez de quelque épine facheuse qu'il

qu'il a conceuë (qu'il faut plûtôt arracher que rafraîchir) cela veut dire de quelque excremens retenu, transmué, ou enuoyé d'ailleurs, ou de quelque mauuaise qualité, ni plus ni moins qu'vne épine fichée dans vn doigt, (qui étoit temperé & froid auant qu'elle y fût) qui irrite l'esprit sensitif en telle sorte, qu'il enfle la partie & l'enflame, auec vne pulsation extraordinaire.

Il y a de deux sortes d'épines qui molestent le foye : l'vne procede des retentions nuisibles susdites : l'autre du sang qui le surcharge : & il arriue souuent que le foye se décharge sur le cuir de ces impuretez en sorte que tout ce qui y afluë pour sa nourriture, se corrompt & s'infecte par contagion, comme nous voyons à la gâle, aux vlceres qu'on n'ose consolider sans danger de causer quelque autre plus grand mal, & c'est en cette occasion que les contraires seruent souuent.

Les accidens qui arriuent par trop grande abondance de bon sang sont bien rares, & cét excez est aisement surmonté par vne abstinence de deux ou trois iours : mais il péche, s'il est accompagné de quelques épines susdites, ou s'il fait trop de sejour où nous auons dit, ou s'il n'est pas proportioné dans la sixiéme digestion au sang arteriel : tous lesquels defauts peuuent étre causez par les dereglemens de la bouche.

Cét excez de sang en quantité ne se fait pas parce qu'il s'en fait trop : mais à cause qu'il s'en consume moins faute d'exercice, & pour trop grãde quantité de graisse qui empéche la transpiration.

La goute & beaucoup d'autres maladies sont d'vn autre catalogue, parce qu'elles ont leurs semences propres, & que bien souuent elles exercent leur furie aussi bien en la defaillance du sang qu'en l'excez.

La foiblesse des parties cause aussi souuent du desordre : car les foibles sont plûtôt rassasiées & surchargées, & ne desirent pas d'étre nourries si à coup, & si abondamment que les fortes ; qui fait que l'esprit de ces parties là s'afflige, s'impatiente, s'irrite, & se forge beaucoup d'excremens (comme on void au custos errant) puis des maladies : & generalement la distribution est toûjours vitiée à toutes les maladies qui procedent de foiblesse.

On ne doit pas toûjours mesurer la quantité du sang à l'appetit ni à la consomption : mais la Lune en prescript aussi la Loy tant aux hommes qu'aux femmes : puis qu'elle domine infailliblement sur tous les corps humides qu'elle enfle & diminuë, selon qu'elle croît & décroit.

Nous mangeons beaucoup plus en temps froid, & si nous ne faisons pas plus de sang qu'en Esté : & si en hyuer il ne se dissipe pas grande chose par les pores du cuir, mais en recompense on crache beaucoup dauantage.

Quoy que la quatriéme & cinquiéme digestion (qui se font au cœur) soient beaucoup plus spirituelles, & qu'elles soient repurgées auec beaucoup plus d'exactitude, & qu'on n'y voye guere d'excremens prouenans des alimens que nous auons pris : neantmoins comme nôtre nature est de toute part sujete

à la corruption, il n'y a point de doute que quelquefois il arriue des desordres en ces parties-là, qui sont causez par des excremens qui y ont été engendrez, retenus, ou peruertis d'vn bon suc en vn mauuais, ce que les palpitations iournalieres demontrent. Nous voyons aussi des exemples dans les Auteurs qui marquent auoir troué dans le parenchyme du cœur dissequé des pustules, des vlceres, & des calculs, quoyque ce soit plutôt vn vice de la sixiéme digestion, que de la quatriéme ou cinquiéme.

Il ne faut aussi quelquefois qu'vne idée veneneuse (comme nous voyons à la saliue d'vn chien enragé) emprainte en l'esprit de vie, pour étre la cause d'vne mort subite & inopinée. Nous voyons aussi souuent, que quelques simples qui auront été exhibez vne seule fois, imprimeront si auant leur idée & malin caractere à l'esprit de quelque viscere, qu'ils rendront la personne insensée le reste de ses iours. Voilà comme les esprits peuuent étre soüillez dans la quatriéme & sixiéme digestion, & cette idée fermentale & permanente, fait tous les iours de nouuelles propagations.

Au reste les transmutations dereglées qui se font en la sixiéme digestion, ont été telement negligées & inconnuës qu'elles ont passé pour vn vice du foye, ou pour des defluxions du cerueau: comme si ces deux parties-là étoient la source (quasi) de tous nos maux. Même les écoles de Medecine ont méprisé & ignoré les premiers vices des parties contenantes, qui doiuent étre attribuez aux mouuemens dereiglez des esprits & non pas aux retentions vitieuses. Par exemple il s'est veu des foyes tellemẽt accrus qu'ils pesoient iusqu'à 16.17.ou 20.liures, & d'autres choses étonantes, qu'il faut attribuer à cét esprit topique & erroné des parties contenantes.

Parmi les vitieuses transmissions se rencontrent les serositez, qui étãt destinées à relauer les immondices du corps, font souuent du desordre par le vice qu'elles ont contracté ; d'où procedent quelques vices du cuir, qui perseuerent souuent par le même leuain qui les a infectées. Mais si la faculté attractrice du cuir se trouue ou affoiblie, ou incommodée, elle cause des phlegmons, pleuresies, &c. si ce serum regorge aux enuirons du foye, & dans les veines il fait des difficultez d'vrine, & des coqueluche, toux, mal des yeux, douleurs de dents, d'oreilles, &c. s'il rencontre du vice en la sixiéme digestion, ou qu'il en porte de l'étranger auec lui, & souuent il se jette en la glaire des jointures pour exciter des gehennes nocturnes : s'émeut & coule par vne correspondance selon les changemens de Lune, des temps, & des saisons, & tourmente & bourele ainsi cruelement les nerfs, ligamens, tendons & les membranes. S'il vient à se charger outre mesure de cét excrement jaune & liquide qui donne la teinture à l'vrine, & qui se doit euacuer auec elle, s'il est retenu dans les veines au lieu d'étre porté dans les vrines, le calcul se forme comme on verra en son Traité ; si cét excrement liquide se putrefie dans les veines, il

il engendre diuerses sortes de fievres, delires, & autres accidens plus ou moins grands selon le vice de ces transmissions.

Si les transmutations de la premiere digestion passent à la seconde, elles engendrent souuent des fievres, des tranchées, nausées, &c. si elles passent iusqu'à la troisiéme, elles causent la jaunisse, cachexie, difficulté d'vrine, hydropisie, &c. si elles s'en vont à la sixiéme digestion, il en aduient des fievres soudaines, des pleuresies, & peripneumonies. Si les alienations de la seconde retournent en arriere, & qu'elles regorgent dans la premiere digestion, elles excitent des vomissemens amers, cœliaque, lienterie, diarrhée, &c. Si elles s'en vont à la troisiéme, elles donnent naissance à la cachexie, fievre, jaunisse, & diuerses sortes d'obstructions.

De plus si les transmutations de la troisiéme se portent à la premiere, de là viennent les vomissemens de sang, la dissenterie, hemorrhoides, &c. Si elles s'arrestent à la seconde, elles causent des diarrhées & diuerses sortes de fievres.

Finalement en qu'elle part que ces retentions soient, elles ne peuuent étre que des ennemis capitaux, & encor dauantage celles qui sont transmises d'vne digestion à l'autre. Si les transmutations de la troisiéme passent à la quatriéme; on void naître en même temps des sincopes, palpitations, & morts subites. Si les degenerations de la premiere, passent à la sixiéme de l'estomac, elles causent des vertiges, apoplexie, paralisie. Si celles de la troisiéme passent à la sixiéme, il en naît des abscez & autres maladies externes, & beaucoup de maux qu'on attribue aux fluxions du cerueau ne procedent que de l'erreur de la sixiéme digestion, ou des transmissions vicieuses qui y ont été faites.

De ces transmissions il y en a des douces & traitables, qui se dissipent aisément. Il y en a d'autres qui sont opiniâtres & qui tirent la continuation de leur découlement de quelque partie mandante, de qui l'esprit concentré, imbu & soüillé d'vn levain veneneux ou pernicieux fomente les maux & les rend incurables, (desquels on attribue souuent la cause aux corps superieurs qui sont innocens) qui n'obeissent, ni aux saignées, purgatifs, diaphoretiques, vesicatoires, cautaires, bains, & autres euacuans, qui ne font qu'affoiblir & prosterner les forces : mais à ces maux-là il leur faut des renouatifs ni plus ni moins qu'à la lepre. Les alimens qui degenerent en la sixiéme digestion auant qu'ils soient assimilez, se coagulent par le principe de coagulation, dont les parties où ils doiuent étre assimilez, sont déja empreintes d'vn ferment, qui cause des longues maladies, & qui passe en aprés (parmi les modernes qui ont voulu suiure Paracelse) pour vn tartre du sang. Ou si c'est quelque transmission étrangere dans ces lieux-là, qui n'ait encor rien de veneneux, les facultez trauaillent d'abord à son expulsion, & non sans detriment de leur vigueur.

Il n'est pas necessaire que les

tranſmiſſions étrangeres des trois premieres digeſtions paſſent par la quatriéme & cinquiéme pour aller à la ſixiéme. Puis que la plus grande partie du ſang des veines ne paſſe iamais par le cœur : car les parties ſe nourriſſent auſſi-bien de celui-cy, que du ſang arteriel.

Encor que l'école de Medecine faſſe paſſer les alimens par quatre degrez pour paruenir à l'aſſimilation : pourtant elle n'a iamais pensé, que ces ſortes de liqueurs (quoy qu'elle ait veu des vomica) puiſſent ſouffrir des ſoudaines alterations, & étre ſujectes à la corruption. Par exemple le vertige fait chanceler le mouuement & le ſentiment, parce que la liqueur derniere & alimentaire a pour compagne vne faculté enyurante, & ſi elle eſt ſtupefactiue, elle porte les conditions du mal caduc, ſi elle eſt aſſoupiſſante, elle cauſe ſouuent l'apoplexie : & delà il faut que ceux qui s'imaginent de guerir les foux & ceux qui delirent par les narcotiques apprennent, & conſiderent qu'à grande peine les pourront-ils faire dormir, quand même ils en tripleroient la doſe. Au contraire ils leurs augmentent la folie, & le delire. Puis que ceux qui en ſont atteins ſont comme s'ils ſongeoient (non pas en dormant mais en veillant,) & les narcotiques adjoûtent de nouueaux ſonges, de nouueaux delires à leurs veilles, en troublant leurs eſprits.

De plus ſi quelque acidité du chile eſt portée à la ratte, elle s'y coagule, & de cette coagulation ſe forme la fievre quarte : mais ſi ſa ſixiéme digeſtion vient à étre troublée (veu qu'elle eſt le ſiege de nos premieres conceptions) les excremens & les tranſmutations qui ſe font de ſon propre aliment, ſont doüées d'idées d'imagination, ni plus ni moins que beaucoup de ſimples qui rendent les hommes inſenſez : & la ſaliue des enragez qui produit des effets effroyables ; car ce venin dementant ne ſuit pas (en ſes operations) les conditions de l'homme : mais les conditions de l'homme ſuiuent les ſiennes, & ſont contraintes à lui obeïr. Ce qui fait voir que les venins qui procedent d'vne degeneration d'alimens en la ſixiéme digeſtion, font des operations ſuiuant leur nature, & plus proche ils étoient d'étre aſſimilés à la partie (au temps qu'ils ont degeneré) & plus fortement ils impriment le caractere de la folie, parce que le ferment du viſcere les ayant déja introduits & rendus domeſtiques, illuminé par ſon eſprit, & planté en lui vne certaine idée, qui n'eſt pas pourtant ſi preiudiciable à la vie, qu'à la faculté du viſcere. Si bien que ſelon toutes ces occurrences on pourra chercher & tirer l'origine des maladies. Car il ſuffit d'auoir mõtré que toute maladie primitiue, a pour ſujet & objet l'eſprit de vie, où elle prend ſa chûte, & par conſequent qu'elle s'attache à la vie, de laquelle il eſt le Maître & l'inſtrument : mais la maladie ſeconde eſt objectiuement en l'Archée, & ſubjectiuement à la matiere, ou à la

la solidité des parties contenantes, ou au fluide & liquide des contenuës.

Pour ce qui regarde les gibbositez & excroissances contre nature, luxations,&c. qui procedent de foiblesse,ou du vice de quelque partie, on les tire souuent de la semence des parens,& des defauts des nourrices: ainsi que nous voyons qu'il y a des familles entieres qui ont de la panté à l'Ithisie, à l'Asthme,Goute, Pierre, Iaunisse, Hydropisie, à la Folie, &c. lesquelles peuuent aussibien étre succées auec le laict des nourrices, & s'enraciner à perpetuité aux parties solides, que naître de la semence des parens.

CHAPITRE XIII.

Les maladies, les vices, & les vertus sont communiquées du Siege de l'Ame à toutes les parties du corps: & tout ce qui insulte l'Ame peut étre chassé par vn seul remede.

S'Il est vray que le centre de l'Ame soit situé en l'estomac, comme nous auons fait voir cy-deuant, il est aussi constant que les proprietez, tant vitales que propagatiues, n'en doiuent pas étre separées, & que la digestió de l'estomac preside à toutes les autres quelles éloignées qu'elles soient: d'où il s'ensuit que puisque la vigueur vitale est communiquée & dispersée du siege de l'Ame (par irradiation) à toutes les parties du corps; que par consequent les vices & les desordres ne sont pas moins dispensez de là, par le méme principe de vie iusqu'aux extremitez des doigts. Les Podagres ne ressentent-t'ils pas les premiers mouuemens & les auantcouriers de la goutte à l'entour de l'estomac par des agitations febriles? Le venin morbide s'attache tantôt au ferment stomachique, tantôt à son esprit fixe, d'autresfois à l'esprit arteriel & influant; & d'autresfois il s'en préd par irradiation à la vie même, qui n'est autre chose qu'vne lumiere centrale qui peut étre penetrée par toute autre lumiere, de même que celle qui passe à trauers d'vne vitre colorée emporte sa couleur en passant, qu'elle represente contre la muraille de la Chambre.

Les matieres acides, ameres, salées, putrides, puantes, & virulentes, qui s'engendrent dans le concaue de l'estomac, procedent du vice, du ferment digestif, d'où le dégoût, les nausées, les dejections, les vertiges, & plusieurs sortes de fiévres prennent leur origine.

Il arriue aussi quelquefois que la Ratte n'inspire pas vne suffisante quantité de ferment à l'estomac pour dissoudre les alimens qu'il reçoit, qui fait que les viandes ont peine de se digerer, & qu'elles se tournent en glaires & viscositez insipides, & souuent elles sont imbuës d'vne acidité étrangere, qui ne difere pas moins du vray ferment, que fait le Mort d'auec le Vif.

D'autre

D'autresfois l'Archée de l'estomac voulant suppleer au defaut du ferment stomachique, il forme par indignation des aciditez crueles & poignantes d'où procedent l'orexis, les rots aigres, les coliques, & les tranchées tant à l'estomac qu'aux intestins, qui quelquefois causent des contractions, & la paralysie aux extremitez, en sorte qu'en quelle pertie que cette aigreur soit poussée, elle ne peut faire que du desordre.

Ces matieres iaunes, verdâtres, &c. que les Medecins nomment bile, se font aussi en l'estomac ou aux intestins gréles & non pas au foye comme on suppose, veu qu'il n'y a point de voye pour les traduire du foye en l'estomac (comme on verra en son lieu) & si elles y seiournent quelque temps, elles s'y pourrissent & deuiennent puantes par la tiedeur du lieu, d'où s'ensujt le cholera morbus, la celiaque, diarrhée, &c.

Si ces matieres étrangeres sont traduites plus auant elles causent diuers genres de maladies : par exemple dans les veines elles alument la fiévre, parce que les esprits s'irritent & s'enflament côtre cette matiere occasionele. Et si quelque acidité étrangere est portée par l'habitude du corps, elle picque comme vne épine les parties où elle s'arréte encor bien qu'elle soit en petite quantité, si elle s'attache aux iointures elle y cause la goutte, & ailleurs elle y excite des douleurs, & des tumeurs qui se tournent souuent en suppuration, & en des longueurs.

Autresfois l'Archée de l'estomac par vne espece de fureur s'aigrit & s'enflame de soy-méme, en sorte qu'au lieu de s'attacher aux alimens, & aux excremens il porte son acidité aux parties éloignées où il excite des douleurs & des rheumatismes: autresfois il s'attache aux glaires des iointures qu'il peruertit & coagule par sa qualité vicieuse, & pontique.

Que si l'acidité de l'estomac degenere, & s'associe auec quelque venin anodin & qu'il penetre vers le siege de l'Ame, il excite d'abord l'epilepsie : & si quelque mucilage vn peu amer penetre legerement vers ledit siege elle cause des vertiges, & plus profondement elle suscite l'apoplexie : ce qui se fait aussi quand l'aliment prét à étre assimilé à la substance de l'orifice superieur de l'estomac degenere, & se peruertit en vn venin anodin & cadauereux qui infecte les esprits precordiaux.

Neantmoins encor que nous mettions icy le vertige, l'apoplexie, l'epilepsie, la goutte, &c. au rang des causes occasioneles, elles sont pourtant principalement logées dans le propre siege de la vie, & cachées actuelement à la maniere des autres maladies hereditaires en l'esprit fixé de l'orifice superieur de l'estomac, & lors que cette cause morbifique s'éleue, elle penetre tellement cét Archée, qu'il ôte le iugement, & le pouls, & trouble de telle façon les propres puissances de l'Ame, que dans ce temps là il semble qu'elles soient aneanties. Il y a en ces maladies vn certain caractere inuisible, & immateriel, qui étant empreint aux principes de la vie, découle le plus souuent auec la semence des parens de

lignée en lignée, où il dort & attend patiemment plusieurs années auant que de produire les effets de sa maturité (de la même maniere que les vegetables semblent dormir en hyuer pour se réueiller au Printemps) alors l'Archée irrité par l'insolence de cét esprit immonde, s'éleue contre lui & medite son expulsion.

Ce qui fait la difference de l'Apoplexie forte d'auec la foible, c'est que la foible attaque seulement l'esprit influant, & la forte l'esprit fixe, & en l'Epilepsie tous les deux: qui est cause que toutes les facultez, tant corporeles qu'animales, souffrent d'vne étrange maniere: mais en la goutte, comme ce caractere morbifique tend en dehors, il ne penetre pas vers le siege de l'Ame, mais il affecte seulement l'Archée qui preside aux digestions. Il y a de certaines choses qui étant penduës au col preseruent de la cheute & des accez epileptiques, qui est vn signe ou qu'elles empéchent que le fruit du caractere morbide ne s'éleue pas, ou que la cause excitatrice n'est pas appliquée à l'Archée, & mélée auec lui: car nous voyons souuent que les odeurs & autres choses externes, prouoquent & émeuuent l'Epilepsie & autres maladies, & que l'Apoplexie est souuent precedée par le vertige, stupeur, & par des nausées.

En l'Apoplexie le cerueau ne souffre que par Deuropathie; car encor qu'il departe à chaque partie des rayons de sa lumiere par le moyen de l'esprit sensitif, & que par l'interception de cette lumiere le sentiment & le mouuement soient interrompus, cela n'empéche pas que le cerueau ne reçoiue la sienne des parties precordiales que l'Ame lui inspire; ce que l'Autheur confirme par plusieurs exemples, entr'autres d'vn certain Bourgeois, qui ayant été pendu par trois diuerses fois par des voleurs qui le vouloient rançonner, dit qu'en l'instant qu'il lui tiroient l'escabeau de dessous les pieds, il perdoit le sentiment, le mouuement; & toutes les autres operations animales du cerueau s'éclipsoient. Pourtant son quatriéme ventricule ne se remplissoit point pour lors de pituite, ni la medulle spinale n'étoit point comprimée, en sorte que les esprits ne pussent reluire aux parties par les nerfs, puisque les vertebres la bouchent de toute part, & aussitôt que la corde étoit relâchée, ces facultez retournoient en leur premier état: ce qui fait voir euidemment que le lien du col fermoit le passage des influences des viscéres inferieurs au cerueau, en comprimant les arteres jugulaires.

S'il y a des simples qui ayent la faculté de donner de l'amour & de l'auersion, d'aliener l'esprit quelquefois pour vn temps, autrefois pour toûjours, d'induire des vertiges, des stupeurs & engourdissemens, d'enyvrer, & de nous rendre le sentiment & le mouuement hebetez, ce que l'on void euidemment au Solanum, en l'Opium, &c. pourquoy ne pourra-t'il pas naître les mémes choses chez nous? l'Epilepsie, & les affections soporeuses n'en donnent-elles pas assez de témoignages.

Il y a beaucoup de personnes qu'vne simple odeur maligne jette dans l'Apoplexie: cette odeur-là prouo

prouoquera-t'elle la chûte de la pituite dans les ventricules du cerueau, & la respiration d'vn autre air noueau qui les fera reuenir de ce funeste accident, l'en fait elle sortir ? Il y a beaucoup d'apoplectiques à qui on a ouuert le crane aprés étre expirez, où on n'a point trouué de pituite dans le ventricule posterieur, ni qui soit tombé dans la medulle spinale.

N'arriue-t'il pas souuent à ceux qui se sont soulez & enyurez que le landemain matin ils ont les yeux tout éblo üis de vertiges, ils souffrent des nausées & des stupeurs aux doigts, qui ne procedent que des alimens corrompus & peruertis en excremens dans les parties precordiales, qui pourtant sont encor fomentez des esprits: lesquels accidens passent souuent par le moyen du vomissement ou d'vn peu de vin, qui en redonnant de la vigueur à l'estomac, luy facilite l'expulsion de ses hostilitez. Le col court fait bien que les choses requises pour faire l'apoplexie n'ont pas vn si long trajet à faire des parties precordiales à la téte, qui se fait à l'instant en luy accourcissant la voye : mais il ne fait rien pour l'ascension des vapeurs : puis qu'ils n'ont point de chemin pour monter au cerueau, comme il a été dit ailleurs.

La solution de l'Apoplexie recéte, qui se fait d'ordinaire par le vomissemét nous indique assez qu'elle ne procede que des parties precordiales,& non pas de la repletion des ventricules du cerueau, & de l'obstruction de son ventricule posterieur, puis qu'il est impossible que le vomissement en puisse retirer si subitement la pituite, & l'euacuer par là. Le precipité diaphoretique de Paracelse la guerit aussi sans euacuation.

Il est aussi constant que la pituite que l'on feint venir du ventricule posterieur du cerueau n'est pas la cause efficiente de la paralysie: mais qu'elle est attachée en l'esprit des organes du mouuement, ou en l'esprit influant, qui est deuenu engourdi & stupefactif : car par quel moyen la nature pourroit-elle detenir si long-temps la pituite d'vn côté en sorte, qu'elle ne puisse iamais s'écouler par son propre poids ou par sa liquidité au côté opposite sur lequel les paralytiques se couchent toûjours, & traduire la paralysie d'vn côté à l'autre : si on dit qu'elle y adhere par sa glüeur & tenacité : On répond,que comme c'est vne pituite excrementiele abandonnée de nature qu'elle ne pourroit pas faire vn si long seiour en cét endroit là sans se corrompre & putrefier auec elle la medulle spinale qui causeroit la mort au malade; Et pourquoy cette pituite ne se iette-t'elle pas aussi bien en deuant & en derriere que vers les côtez ?

Puis dóc que les vices & les vertus sont communiquées du siege de l'Ame en toutes les parties du corps : il est aussi constant que tout ce qui trouble & insulte l'Ame peut étre corrigé & chasśé par vn seul remede : c'est pourquoy il ne faut pas s'étonner si Paracelse se seruoit d'vn seul de ses renouatifs enuers toutes sortes de maladies.

CHAPI

CHAPITRE XIV.

L'Aliance de l'estomac auec la Ratte composé vn Duumuirat, qui a vne puissance souueraine sur toutes les parties du corps.

L'Autheur fait vn Duumuirat de l'aliance de l'estomac auec la rate, qui sont des parties que l'Ecole veut faire seruir de cloaque à l'excrement de tout le corps le plus pernicieux : mais nonobstant qu'il semble que l'estomac exerce vn vil office de cuisinier, cét office pourtant ne le doit pas rendre méprisable, non plus que celui du grand Piétre des Iuifs, parce qu'il égorgeoit les victimes qui étoient dediées pour les sacrifices : au contraire l'estomac ressemble plutôt à la racine d'vn arbre qui gouuerne toute son œconomie, où la digestion qui se pratique en ladite racine, reluit, & preside aussi bien en res fruits, feuilles & rameaux, qu'en son bois, écorce, & mouële : aussi voyons nous des effets notables du gouuernement de l'estomac, non seulement enuers les intestins, le cœur, & autres parties voisines: mais aussi enuers les plus éloignées comme sont les extremitez & le cerueau, où il excite des maux de téte sans l'aide des vapeurs (car on fera voir au chapitre des catharres, que les vapeurs ne peuuent pas penetrer des parties basses au cerueau) Ne voyons nous pas aussi que les remedes (pris par la bouche) appropriez au Duumuirat soulagent les apoplectiques & les vertigineux (qui ne peuuent marcher ni parler) si tôt qu'ils sont aualez : & appliquez au cerueau, ils ne seruent de rien. Ne voyons nous pas aussi que le laudanum de Paracelse donné à des personnes qui toute la nuict ne font que tousser & cracher sans pouuoir dormir : que la toux & le cracher ne diminuent, & ne s'appaisent pas seulement : mais aussi que ces crachats qui étoient auparauant iaunes & vilains, deuiennent pâles ou blancs, & par consequent meilleurs, sans pourtant que le laudanum pris le soir, soit sorti de l'estomac ; ce qui n'est pas difficile à verifier en ceux qui le vomissent le lendemain matin comme ils l'auoient aualé le soir precedent : & quoy qu'il ne soit pas sorti de l'estomac, il n'a pas laissé de suspendre la toux & la generation de quantité de crachats purulens : ce qui fait voir que ces crachats se forment incessamment en la trachée artere, par vn déreglement de la faculté qui y reside, & qu'ils ne viennent pas du cerueau comme il sera montré au chapitre des catharres. Cette action confirme assez qu'il y a vne certaine vertu corroborante & restaurante en l'opium, qui de l'estomac s'étend iusqu'à l'œconomie des poulmons & luy communique sa vertu, & Bienheureux est le malade de qui le Medecin sçait separer cette vertu restaurante & anodine de l'opium, d'auec sa faculté virulente, qui n'excite qu'vn dormir inquiet, nuisible & turbulent.

Pour ce qui est de la Ratte nous auons fait voir ailleurs que ce n'étoit

toit pas vn receptacle d'excremens comme on a crû : Mais qu'elle étoit dediée aux operations de l'Ame.

Il veut donc que ce Duumuirat (où il loge l'Ame) gouuerne & preside à toutes les parties du corps par vne action qu'il appelle action de gouuernement, qui se fait à l'instant enuers les parties éloignées, ce qui ne se fait pas par cette action que les Ecoles reconnoissent étre appliquées au patient, par des fumées, canaux, ou fibres continuez qu'ils nomment consentement de parties, ou conspiration d'office, & de necessité : puisque ce qui se fait par vn commandement absolu, ne demande point de consentement: mais il dispose absolument des parties qui sont de sa direction comme feroit vn souuerain d'vn vassal. Enfin l'action de l'estomac ne procede pas d'vne petite puissance, puis qu'il exerce les offices que les Ecoles attribuent au cœur: aussi ce n'est pas en vain que la ratte a été enrichie d'vne si grande multitude d'arteres, & que les Philosophes, & les Astronomes l'ont dediée à Saturne qu'ils nomment le Pere des Astres, ou le principe commençant de la vie.

Il n'y a point de Medecin qui ait douté iusqu'à present que l'affection qu'on nomme incube, ne soit suscitée des parties precordiales: elle arriue le plus souuent aprés auoir trop souppé & mangé des viandes dures à digerer, ou lors que l'estomac est trauaillé ou oppresé. Cét accident n'a pas coûtume d'arriuer lors qu'on est couché sur le côté droit, mais sur les lombes, ou sur le côté gauche, & lors qu'on a quasi assez dormi, ceux qui en sont trauaillez sentent obscurement, raisonnent, & s'imaginent voir des yeux, & toucher des mains. Il semble qu'ils entendent, & qu'ils sentent leurs oppressions : mais il leur est impossible de se mouuoir, ce que font librement ceux qui dorment quand bien ils seroient malades, & si quelque puce les picque, ils y portent directement la main sans s'éueiller. En cette affection là, l'estomac est surchargé, la digestion n'est pas encor acheuée, & cela arriue le plus souuent à ceux qui sont couchez sur le côté gauche, vers lequel endroit, l'orifice superieur de l'estomac est contourné: où il faut premierement remarquer que l'estomac commande au mouuement, & que les songes en l'incube sont tous d'vne méme sorte: car celuy qui en est trauaillé ne fait pas entendre vn certain murmur, gazoüillement ou discours interieur accompagné de frayeur: mais aussi il entend les choses exterieures apparentes & vrayes sans pouuoir remuër la langue nonobstant que les autres puissent parler en dormant. L'Ecole de Medecine en accuse les vapeurs crasses & melancoliques qui ne pressent pas seulement le diaphragme : mais aussi assiegent l'épine du dos & sa moüelle : ce qui est bien ridicule : car comment est-ce que lesdites vapeurs pourroient penetrer l'estomac, auec tout l'abdomen, la veine caue, & la grande aorte étenduës le long de l'épine du dos, & les ligamens des vertebres ; & comment est-ce (puisque dans le moment qu'on les éueille l'incube cesse) qu'elles cesseront ou seront dissi-

 pées

pées ou diuerties si tôt qu'on les éueillera. Certes les Medecins auroient bien mieux rencontré d'en accuser l'action du gouuernement du Duumuirat, ou vn certain empéchement formé en l'estomac contre son gouuernement vital, qui sans vapeurs ni tuyaux affecte le cerueau & les nerfs & trouble les conceptions du Duumvirat, entant qu'il interrompt la recreation, & le plaisir que la ratte deuoit prendre en dormant du nouuel aliment qui luy suruient : car le sommeil se fait lorsque la ratte trauaille à sa propre nutrition auec plaisir & delectation : alors donnant tréue à ses imaginations serieuses elle se plonge entierement dans vne profonde tranquillité, & se recueille dans vne agreable iouïssance qu'elle ressent de la suauité dont elle s'est rassasiée : Qui est cause que la digestion de l'estomac ne se fait pas si bien en dormant qu'en veillant, à cause que la ratte ne songe pas en ce temps là à luy distribuër son ferment digestif. Que si aussi elle vient à étre troublée par quelques alimens desagreables ou par vn trauail d'estomac elle ne forge que des songes fâcheux.

Le Poëte payen nomme moralemét le sommeil l'image de la mort: mais puisque Dieu auant le peché introduisit le sómeil en Adam (qui n'étoit pas encor mortel) lors qu'il voulut former Eue de sa côte, il paroît que le sommeil n'est pas vn étre priuatif pour étre l'image de la mort cóme elle : mais que c'est vne faculté actuele & puremét positiue, vitale, necessaire & naturele, & il n'étoit pas necessaire que l'image de la mort precedât le peché & l'occasion de la mort.

Les Ecoles enseignent que le sommeil est causé par des vapeurs douces, qui s'éleuent de l'estomac au cerueau, qui bouchent en quelque façon l'origine des nerfs, des sens, du mouuement, de la parole & du iugement, &c. Qui est vne chose ridicule: car on verra en son lieu qu'il n'y a point de voye ni d'apparence que ces vapeurs puissent étre portées au cerueau : outre que Dieu auroit fait la maladie auant le peché, parce que le sommeil auroit pû engendrer la paralysie vaporeuse au corps qui étoit encor impassible & immortel.

Si le Medecin humoriste est interrogé d'vn qui ait fait la débauche le soir precedent, d'où vient qu'il a mal a vn coin de la téte, & du côté gauche, il répondra promptement qu'on void par la dissection que l'orifice superieur de l'estomac incline du côté gauche: & qu'il doit sçauoir que les vapeurs sont portées de l'estomac à la téte, lesquelles vapeurs font douleur parce qu'elles sont aigues, acres, & mordicantes & causées par l'esptit de vin : & si elles font plus de douleur au côté, c'est à cause qu'il y a plus de pente en cét endroit là.

Personne ne s'est iamais imaginé que cette douleur se puisse faire sás ce commerce de vapeurs : mais il n'y a point de vapeur qui puisse móter à la téte cóme on verra ailleurs: car premierement l'estomac aprés le repas se ferme tres-exactement, & s'il s'ouure quelquefois c'est pour donner passage à des rots venteux qui ne peuuent pas sortir sans faire du bruit : mais supposons qu'il s'éleue

leue des vapeurs de l'estomac, elles ne donneroient pas droit au front, & encor moins au côté gauche: mais elles tireroient droit au milieu de la baze du cerueau, en aprés elles sortiroient par le nez & par la bouche : si elles frappoient la baze du cerueau (ce qui ne se peut pas parce qu'il n'y a point de voye, mais elles s'arréteroient contre le palais,) les nerfs recurrens & le dessus du palais en souffriroient bien plûtôt que les membranes du cerueau à l'endroit qu'on sent les douleurs ; ou les vapeurs ne pourroient pas atteindre sans trauerser toute la substance du cerueau & ses ventricules : ce qui feroit vne confusion étrange parmi les esprits animaux, outre que la douleur se feroit bien plûtôt au sommet de la téte qu'à côté : & en faisant ce traject là auroient - elles oublie à se condenser comme elles font d'ordinaire lors qu'elles sont repercutées. C'est donc par l'action de gouuernement du Duumuirat, que cela se fait, & par vn certain ascendant par lequel les membranes sont tenaillées & bourrelées sans contribution de vapeurs. Ne void-on pas que la colere, la crainte, & autres passions de l'Ame n'affectent pas seulement en vn clin d'œil diuersement les esprits qui sont dispersez par les veines & par les arteres:mais aussi elles coupent & font plier les genoüils,l'appetit se perd, autrefois on demeure immobile sans pouuoir parler,on écume, on suë, & souuent on lache les excremens. Nous parlerons plus amplement de cette action en son lieu.

CHAPITRE XV.

Les remedes font vn depost de leurs vertus auxiliaires en l'estomac, & son Archée en fait la distribution aux lieux necessaires.

APrés auoir fait voir que l'estomac auoit quelque correspondance à la racine d'vn arbre (qui ne prepare pas seulement l'aliment pour soy, & pour toutes les parties de son tronc) mais aussi qu'il presidoit à toutes les autres digestions quelles eloignées qu'elles soient. Que l'Ame mortele & sensitiue (qui est la princesse de toutes nos actions & la dispensatrice de la vie en toutes les parties) y habitoit. Que c'étoit en ce méme endroit que se formoient toutes nos conceptions. Qu'il étoit la boutique des songes & du sommeil, des veilles & de tous les genres de folie: & qu'il n'y auoit point de lieu plus conuenable où l'image de Dieu puisse étre logée qu'en la lumiere formele & vitale de ladite sensitiue, qui y habite, parce que c'étoit vn principe spirituel auec lequel elle pouuoit auoir plus de proximité & d'aliance, & que toutes les maladies consistoient essentielement en la vie, & s'éleuoient d'elle. A present il semble necessaire de rechercher pourquoy il y auoit tant de peine à guerir les maladies chroniques & lógues (qui s'en vont lentemét à la fin de leurs periodes) & celles qui ne se termi-

nent point d'elles-mémes (comme la fiévre quarte, l'ithysie, la phtysie, la cacochymie, les debilitez) & celles qui se cantonnent tant en l'habitude du corps qu'aux extremitez (comme sont la lepre, la paralysie, la scyatique, les conuulsions, la goute, &c.) Que celles qui sont attachées à quelques visceres particulieres comme l'apoplexie, l'asthme, le calcul, l'hydropisie, la folie, &c. Toutes lesquelles demeurent incurables faute de remedes conuenables & appropriez: car il est certain qu'en quel endroit qu'il y ait quelque materiele production morbide, que s'il n'y a vne deuë application d'vn remede conuenable, il est à presumer que l'effect, suscité par elle subsistera toûjours auec la méme opiniâtreté, il est certain aussi que les remedes ordinairement vsitez de quelle maniere qu'ils soient qualifiez, soit desopilatifs, resoluans, absterſifs, ou purgatifs ne peuuent tout au plus s'étendre que jusqu'aux auenuës de la ratte qui est le siege de la quarte: si bien que de là il est aisé à coniecturer que la vertu des remedes susnommez, est domptée, ou se perd, ou s'affoiblit dans l'estomac: ou si elle n'y perit pas, qu'elle passe auec les excremens par les intestins: ou, que s'il demeure encor quelque reliquat de leur qualité en leur vie moyenne, il est constant qu'elle sera fort affoiblie, & qu'étãt receuë vn peu plus auant (comme le macis & la terebentine, qui laissent partie de leur saueur en l'vrine) ne feront pourtant pas l'effect qu'on s'étoit proposé: car nonobstãt que les œufs & la chair des bétes retiennent encor le goût des alimens qui les ont engraissées, neantmoins il leur reste si peu de force que ce sont des aides bien foibles pour arracher les productions morbides des longues maladies ausquelles on a déja souuent sans fruict experimenté leurs effects.

Les purgatifs ont abusé jusqu'à present les Medecins, & ont subtilement trompé les malades, qui ne prennent pas garde que comme ils tiennent de la nature des venins, qu'ils suscitent d'abord du trouble & de la confusion dans les premieres digestions: en sorte que les alimens qu'on a pris le iour de deuãt (quoy qu'ils soient deüement digerez, ils sont d'abord corrompus & euacuez par eux. En suite dequoy le sang crud des mesaraïques étant attiré à la place de la liqueur qui a été vuidée, se corrompt pareillemẽt, jusqu'à ce que le venin du solutif soit las d'agir & soit épuisé de ses forces. On a pourtant crû que ces matieres putrides (qui ne sont que des deprauations du suc alimentaire, & des chairs resoluës) étoit la vraye matiere des maladies, & vne des quatres humeurs qui auoit été attirée de loing, & separée des autres par election: à quoy on s'est aisement laissé persuader, parce que les solutifs font paroître des effets manifestes de leurs actions (quoy que le bien qu'ils font quelquefois ne soit que par accident, à sçauoir lors qu'ils euacuent par hazard, quelque matiere morbifique qui se rencontre étre retenuë ou poussée vers les premieres voyes) Neantmoins, nonobstant qu'ils produisent rarement de bons effets, on n'a pas laissé de les qualifier du tiltre de purgatifs, & d'auoir recours d'ordinaire

naire a eux, cependant la plufpart des maladies les plus atroces font demeurées fans fecours, veu que toutes celles qui ne courent pas promptement à leur état & à leur declinaifon font demeurées fans remede & paffent au rang des incurables. Aprés auoir fouffert quantité d'éuacuations fous la tyranie des folutifs qui pour tout foulagement ont profterné la nature au grand detriment de la vie. Enfin les folutifs font des fecours nuifibles & dangereux, & principalement s'ils font violens ils excitent du trouble, de la confufion & des lipothymies.

Il n'y a que les grands renouatifs de Paracelfe qui par vne pureté & fubtilité de nature, foient capablés de vaincre toutes fortes de maladies, en conferuant la vie & reftaurant les forces: ce n'eft pas qu'il n'y ait des fimples qui nonobftant qu'ils n'aillent pas à cette generalité, ils ne laiffent pas d'étre doüez d'vne faculté fpecifique, capable de déraciner certaines maladies, quoy qu'ils n'en portent point de fignature.

De plus quoy que les diuretiques femblent s'étendre de l'eftomac iufqu'au reins & à la vefcie, & que le macis & la terebentine, &c. changent l'odeur de l'vrine: neantmoins ce font des fecours bien foibles en la dyfurie & en la fuppreffion d'vrine, parce que leur vertu s'aneantit ou s'affoiblit telement dans l'eftomac, qu'il ne leur refte plus que fort peu de goût.

De plus il eft euident que la vertu primitiue des chofes qu'on a prifes, periffent & font changées dans l'eftomac pendant la digeftion, où ils prennent des nouueles odeurs & des autres goûts, car la noix mufcade & la terebentine qui font fort differens en goûts & en odeur, laiffent neantmoins vne méme odeur en l'vrine. Auffi les potions vulneraires ne feruent pas autrement aux playes que parce qu'en corrigeant l'excez de l'acidité de l'eftomac (qui eft nuifible ailleurs comme compagne de la corruption) ils empefchent qu'elle ne fe communique aux playes, & parce que la premiere digeftion de l'eftomac (comme nous auons fait voir en fon lieu) prefide à toutes les autres qu'elles éloignées qu'elles foient. Si donc on reconnoît des effets confiderables aux vulneraires, & qu'ils femblent étendre leurs vertus jufqu'aux playes des extremitez; ce n'eft pas à dire qu'ils y aillent materielement, non plus que les diuretiques à la vefcie: mais c'eft en l'eftomac qu'ils font depoft de leur vertus auxiliaires, & l'Archée de l'eftomac en fait la diftribution aux lieux neceffaires: par exemple la pierre d'écreuiffe, ou celle qui à été trouuée il n'y a pas long-temps, qu'on nomme offifrage, à caufe des effets admirables qu'elle produit aux fractures & aux playes, ne peuuent pas étre diffoultes par l'eftomac humain à caufe de leur folidité, & encor moins y étre portées en leur forme pierreufe ni fubftance l'actiforme, à moins que d'étre refoluës en leur premiere matiere: mais le fermét acide de l'eftomac refoult de ces pierres, ce qu'il en peut refoudre; non pas par vne refolution qui retrograde vers leur premier principe: mais il s'en fait vne diffolution à la maniere des autres

autres acides, c'est à dire qu'elles sont reduites en atomes, ou en alkool impalbable, desquelles l'estomac tire en aprés quelque particule de cette cremeur ou liqueur lactée, qu'elles contiennent naturelement, qui a la faculté d'adoucir & corriger l'acidité étrangere tant de l'estomac, que de celle qui peut étre empreinte en l'Archée d'iceluy, qui domine sur toutes les autres digestions. Aussi si ces pierres sont dissoultes (auant que de les aualer) dans des liqueurs acides, plus l'estomac en tire de laict, de profit & d'vtilité.

De plus quoy que les hydragogues tirent les eaux de l'Abdomen des hydropiques, ce n'est pas à dire qu'ils sortent materielement de l'estomac, & qu'ils se portent dans l'abdomen auec leur vertus cathartiques, pour remmener auec eux les eaux qui ont été traduites en cette capacité : mais ces operations-là se font par des propres priuileges vitaux de l'estomac & du Duumvirat qui est le tabernacle de l'ame d'où deriuent tous les offices & toutes les actions qui sont exercées par les facultez, auec leurs vigeurs, valeurs, & leurs defauts : car c'est l'ame qui distribuë les offices en chaque partie, qui les maintient, modere, & gouuerne pendant la vie ; & elle n'a pas seulement differentié les offices par les parties (où elle les a établies) en sorte qu'en l'estomac même il y a de la diuersité entre l'office du pylore & celuy de l'orifice superieur ; mais aussi elle les a toutes telement attachées & aliées ensemble par vn lien de correspondance dez la premiere conformation, que nonobstant qu'elles joüent chacune leur tragedies en particulier : neantmoins par vne espece de consentement & de condoleance, elles compatissent toutes les vnes aux autres & courent à leur ruine par vne mutuele & simpatique conuenance sous la discorde & le combat des esprits. C'est pourquoy il ne faut pas s'étonner si l'ame preside à tant de differentes facultez, puis que nous voyons tant d'inclinations differentes à vn même homme, qui neantmoins sont toutes produites par vne seule ame.

CHAPITRE XVI.

Il n'y a point de contrarieté en la nature de reaction ni de repassion, excepté entre les irascibles, & les étres mouuans.

GAlien ayant consideré (aprés quelques autres Anciens que le feu étoit éteint par l'eau, & que l'eau étant échauffée par le feu se dissipoit insensiblement, crût que les élemens étoient telement contraires entr'eux qu'ils se combattoient incessament dans les corps qu'ils composoient iusqu'à se détruire l'vn l'autre par vne necessité inexcusable. Ce qui le fit conclure qu'encor que nous nous puissions parfaitement deffendre de toutes les iniures externes, qui nous enuironnent, que nous ne laisserions pas à la fin de succomber

comber par les intemperies que cette discorde susciteroit, qui traîne auec elle la necessité de la mort : que puis que ces intemperies suscitoient la plus part des maladies qu'elles deuoient par consequent étre gueries par leur contraires, par lesquels tout excéz deuoit étre rabatu, & ramené en vne aymable simmetrie.

Cette doctrine assés plausible & facile à comprendre, a plû à la pluspart des hommes, & principalement à ceux que la paresse a detenu & empéche de penetrer plus auant les principes & les actions de la nature, & à ceux qui ont pris plaisir à écrire, parce qu'ils ont trouué de la matiere propre à s'étendre auec facilité, & tromper agreablement les credules : mais il semble que Galien deuoit aussi auoir enseigné autant de genres, où il y ait positiuement autant de sortes de froid, (qui fût contraire à autant d'especes de chaleur putride) qu'il feint des fievres differentes, & donner vn froid propre à éteindre la chaleur tant des fievres malignes & ethiques, que pour chacune des autres fievres, qui sont si differentes entr'elles.

Si l'eau éteint le feu, ce n'est pas par sa froidure extreme : mais c'est par son humidité qu'il est suffoqué ; puis que l'eau boüillante l'éteint aussi-bien que la froide. De même si l'eau froide deuient tiede quand on y jette de l'eau chaude. Cela ne se fait pas par vn combat de contraires : mais par vn mélange des qualitez froide & chaude, & si la chaleur qui a été introduite à l'eau froide perit petit à petit à mesure qu'elle se refroidit ; cela ne se fait pas, parce que le froid se rend victorieux comme étant plus interessé : mais c'est à cause que le feu qui fomentoit cette chaleur produite, cesse de la fomenter. L'huile que l'on dit étre l'aliment du feu n'éteint-elle pas le charbon alumé aussi-bien que l'eau? Ne voit-on pas aussi qu'vn petit feu exposé au plus gelantes bizes de l'hyuer deuient plus grand & plus ardant? Et qu'au lieu de s'éteindre par le pressant froid du vent des souflets il s'augmente & s'alume dauantage? Aussi la lumiere des chandeles, celle du feu & du Soleil ne peuuent iamais deuenir froides par l'actiuité du froid.

Il y a bien de l'opposition à la nature : mais il n'y a point de contrarieté qu'entre les libres agents, ou en la puissance irascible des viuans & des étres mouuans qui ont la liberté d'attaquer & se deffendre contre ce qui les insulte : & si en la simpathie & antipathie on attribue vne certaine auersion, amour ou election aux choses inanimées; cela se doit entendre analogiquement, puis qu'elles n'ont ni sens ni intention, ni volôté d'agir, & qu'elles ne connoissent pas les fins pour lesquelles elles ont été crées : mais le Tout-puissant qui est le Dieu de paix & de concorde, a voulu que chaque chose operât selon le don qu'il leur a donné, & non pas par vne contrarieté & desir de se détruire & de se vaincre, mais ce qu'on dit contraire peut étre dit opposé comme le froid est opposé au chaud, & le vice aux vertus, &c.

Enfin les Ecoles n'ont point reconnu d'autres actions que celles qui se practiquent entre l'agent & le patient, & ont pris la contrarieté & la dissention, la simpathie, & l antipathie pour les fondemens de nature. Elles supposent qu'il ne se peut rien faire ni engendrer, que ce ne soit par la relation de l'agent qui est superieur enuers le patient ou inferieur. Et veulent que le patient soit contraint, violenté, dompté, alteré & détruit comme étant plus foible que l'Agent inferieur à luy; & comme elles ont pris garde que les Agens s'affoiblissoient insensiblement & se lassoient en agissant, elles ont crû que cela se faisoit par vne deffence ou reaction du patient enuers l'Agent: mais si on n'auoit pas été si paresseux & qu'on eut foüillé vn peu plus auant & consideré plus attentiuement les actions, on auroit pû apprendre qu'il n'y a point de reaction en la nature de contrarieté, ni d'inimitie qu'entre les animez, ou il y a vne deffence actuele en la volonté du patient, & qu'il n'y a point de reaction enuers l'agent que là où la contrarieté est conceuë en l'ame du patient, & que si tous les agens particuliers s'affoiblissent insensiblement que cela se fait par vne dissolution de leur force en l'espace de lieu, de duration, &c. ou par quelque sorte d'empéchement & d'incapacité comme nous montrerons cy-aprés.

Au reste les qualitez ne doiuent étre considerées aux constituts que comme des couleurs, & ne doiuent point auoir de rang entre les maladies, & si le camphre, l'opium, &c. refroidissent, ce n'est pas qu'ils surmontent nôtre chaleur en froid, en sorte qu'ils impriment cét excez aux parties: mais c'est plutôt parce qu'ils contraignẽt & soûmettent l'esprit de vie, & luy donnent la fuite. De méme les qualitez chaudes depuis le premier degré iusques au supreme & caustique ne nous brûlẽt pas par vne sensible eleuatiõ de chaleur: mais ils aigrissent petit à petit (par l'entremise des sels aigus) telement nôtre Archée ou esprit vital, qu'à la fin il s'enflamme par son propre mouuement, iusqu'à brûler & produire des actions de feu. Comme nous voyons aux grandes inflammations gangreneuses & aux caustiques appliquez où le cuir se ride premierement, puis se resoult en mucilage; & pour preuue de nôtre dire, c'est que les caustiques ne font point d'eskarres aux cadaures, encor bien qu'ils les dissoluent comme fait la chaux viue.

Les choses qu'on dit humecter chez nous sont celles-là qui dissoluent, resoluent & fondent les choses gluantes, & qui petit à petit arrousent la substãce des parties en les empéchant de se desseicher & de se coaguler. Les mauues, les guimauues, &c. qu'on croit humecter, bouchent les pores & par ainsi cette humectation ne seroit qu'vne dangereuse detention des excremens.

Les choses arides qui imbibent les liqueurs, bien qu'elles soient actuelement seiches, neantmoins si tôt qu'elles se sont soulées & remplies d'humidité, elles ne boiuent plus, & cette humidité n'entre iamais radicalement dans leur mixtion.

Celles

Celles qui desseichent dedans nous le font en extenuant, & en disposant les choses (qu'elles extenuent) en exhalaison. Par exemple nonobstant que la sueur humecte le cuir, neantmoins elle nous desseiche veritablement.

Celles qui tabefient conduisent les mortels au marasme non pas par vne qualité desseichante, mais parce que la liqueur nutritiue est dérobée à toutes les parties pour étre prodigalement portée & répanduë ailleurs par vne action vitieuse.

Celles qui condensent & coagulent, endurcissent plutôt qu'elles ne desseichent: c'est pourquoy c'est la resolution qui est opposée à la coagulation & non pas l'humectation: car l'endurcissement & la coagulation procedent de la proprieté de ce qui coagule, ou par la vertu des semences.

Nous parlons icy des qualitez entant qu'elles regardent la medecine: car nous ne nions pas que l'excez de la chaleur ne brûle, & que le froid intense ne mortifie comme s'il brûloit: mais nous disons que l'ablation desdites qualitez ne guerit pas les maladies, non plus que l'épée qui a blessé ne guerit pas la playe lors qu'elle en est tirée dehors, & que pour bien guerir les maladies il en faut ôter la cause interne, à laquelle ces qualitez sont attachées, & que ce soit par des remedes froids ou chauds il n'importe.

La chaleur, la douleur, le phlegmon, la fiévre qui suiuent l'épine fichée au doigt, ne viennent pas du feu: mais de l'esprit sensitif qui ne peut pas souffrir cette étrangere. Tout de méme que les chaleurs qu'on sent au foye ne procedent que des épines qui y sont; qui sont des effets desdites épines & ne sont pas les causes: tellement que toutes les alterations qui se font ressentir en l'œconomie vitale, & qui cessent au cadaure, ne prouiennent ni du feu, ni de la glace du corps, ni des humeurs: mais elles dependent des principes de la vie. Au reste pour bien comprendre les actions il est necessaire de parler des Agens en particulier.

Nous dirons donc qu'il y a des Agens qui ont vne vertu motiue, & que l'Autheur nomme *Robora mouentia*, & les autres en ont vne alteratiue qui opere par vne faculté fermentale, ou seminale par laquelle ils engendrent leur semblable. 3. Il y a de certains Agens heteroclites & anomaux.

Ceux qui operent par vne puissance motiue ou mouuante, agissent enuers leur objet, premierement par la pesanteur, comme on void qu'vn petit poids est éleué par vn plus gros. 2. Par la figure ronde, angulaire, aiguë, caue, &c. 3. Par vne dureté ou molesse corporele. 4. Par vne forte impression de la main, du marteau, de l'aiguille, &c. 5. Par la celerité, car si le belier n'hurte la muraille, & le marteau ne frappe le cloux auec vehemence, encor que la force impressiue soit robuste, l'action n'en peut étre que lâche. 6. Par l'empéchement du vuide. Et 7. par la crainte de penetration des dimensions. Tous lesquels agens operent sans contrarieté & reaction.

Il paroît 1. que les forces mouuantes ne repatissent point de leurs objets, veu qu'en la sixiéme & se-

ptiéme la nature de l'vniuers trauaille tant qu'elle peut pour l'empécher, par exemple la poudre pressée dans vn canon, puis alumée creue plûtôt le canon que les vapeurs ou esprits qui en sont éleuez se penetrent l'vn & l'autre.

Tout agent qui agit par le moyen du poids ne repatit point veu que la chose pesante pese absolument son poids, sans auoir égard à vn autre poids plus ou moins pesant, veu que ces sortes de choses dependent absolument de l'industrie humaine, & si le plus leger est éleué par le plus pesant qui luy est opposé ; cela se fait sans reaction, outre que cette action n'est pas vne vraye action naturele comme celle des vertus seminales; mais elle est accidentele & dependante d'vn respect relatif de la Mathese selon le lieu, la duration, grandeur, &c.

Il y a beaucoup d'empéchemens en la nature qui nonobstant qu'ils determinent ou empéchent entierement la vertu de l'Agent, il ne faut pas croire qu'ils reagissent car la lumiere ne souffre point encor que la muraille, qui est le patient luy fasse obstacle & l'empéche de passer outre. Aussi si cependant que la puissance de la force mouuante agit de soy, elle vient à étre determinée par l'espace de lieu, de duration, ou qu'elle vienne à étre affoiblie par quelque empéchement, ou qu'elle agisse auec moderation à cause de la figure ou de la dureté, il n'y a point de reaction au patient, ni de repassion en l'Agent, par exemple si quelqu'vn frappe du poing contre vne enclume, & qu'il se meurtrisse ou entame la main, ce n'est pas à dire qu'il y ait de la reaction en l'enclume, ni en la dureté, ni aux angles : car si l'enclume reagissoit contre le poing qui frappe, elle deuroit aussi bien agir enuers le poing qui frappe doucement, & qui se repose quietement dessus, & la blesser, qu'en celle qui frappe auec vehemence ? parce qu'en toutes ces actions là, l'enclume est toûjours egalement dure, & le poing ne souffre que par accident, parce que le frappement & la blessure se font par vne méme action, tellement que le poing souffre de soy, & par soy-méme, & par accident pour auoir frappé trop rudement ou à cause de la dureté ou de la figure du fer.

Il y a vne autre action de la force mouuante qui en a trompé beaucoup, par vn tiltre de reaction : c'est quand la main empoigne vn fer ardant, car la main en empoignant le fer agit veritablement de soy, & le fer patit lors qu'il est empoigné & agit en méme temps enuers la main en le brûlant neantmoins l'action qui brûle au fer n'est pas vne action qui procede de ce qu'il est pris auec la main, (encor que l'attouchement en soit la cause immediate sans laquelle cette action ne se feroit pas) mais c'est vne action propre du fer parce qu'il est ardant, & ainsi l'attouchement & la brûlure sont differens en leurs racines.

Pour ce qui concerne les Agens, qui agissent par vne vertu alterante ils ne souffrent aucunement de leurs objets : mais ils engendrent par vn pouuoir absolu, & disposent de leurs objets selon la vertu qui

qui leur a été diuinement concedée, & les empéchemens qui y interuiennent ne sont que des incapacitez. Par exemple, si tout le globe de la terre étoit vne masse de pâte, où on ait mis du leuain, il se fermenteroit à la fin par la vertu du leuain qui y auroit été mis, ce qui ne se pourroit pas faire s'il y auoit de la reaction en la pâte enuers le leuain, parce que la force d'vne petite quantité de leuain, seroit bien tôt éteinte & suffoquée par vne si grosse masse. De même encor que l'estomac souffre par les viandes difficiles à digerer, ce n'est pas à dire que ce soit par vne reaction des alimens : mais c'est parce qu'en ces alimens là il y a des parties incapables de la digestion à l'égard de l'estomac qui les a receu. De même il est impossible au leuain de fermenter le verre en poudre, ni le sable, parce que les fermens qui alterent n'agissent qu'enuers des objets propres qui ayent de la conuenance auec eux : si bien que les empéchemens des Agens qui agissent par vne vertu alteratiue sont autant d'incapacitez, comme dureté, inegalité, impureté, &c. L'Argent ne reagit point non plus lors qu'il est dissoût par l'eau forte, encor que l'eau forte s'affoiblisse & perde sa force en dissoluant : mais il y a vne certaine proprieté dotale aux esprits par laquelle ils agissent & disposent de leurs objets selon qu'il leur a été naturelement enjoinct. Le vinaigre distillé dissoût les coraux, pierres d'écreuisses, &c. Et en dissoluant cét esprit acide du vinaigre qui étoit entierement volatil ne se coagule pas seulement en agissant : mais aussi il change de saueur. Il se coagule en vne forme tangible, comme s'il aimoit mieux étre solide que de demeurer liquide comme il étoit, ce qui ne se fait pas par reaction du corps qui est dissoût, mais par le propre mouuement de l'esprit du vinaigre. L'esprit de vitriol exposé au feu lors qu'il est joint auec le mercure se conuertit en alun, sans que le mercure soit changé en son essence, ni en sa matiere, horsmis qu'il represente de la neige en sa surface sans diminuër autrement de sa substance, ce qui ne se fait pas s'il est dissoût auec l'eau forte, qui est à moitié esprit de vitriol. On void assez par là que cette transmutation ne se fait pas par l'action du mercure, mais c'est l'esprit de vitriol qui dispose ainsi de soy-même, & se change differemment selon le panchant naturel qu'il a enuers ses differens objets. Aussi l'esprit de sel marin quel violent qu'il puisse étre n'agit aucunement enuers le mercure, & le mercure n'agit point enuers luy. De même l'eau forte agit en toute sorte de metaux excepté l'or : & auec le sel armoniac il agit en l'or, & n'agit plus enuers l'argent : ce qui fait voir que ce sont des actions particulieres des esprits, (& non pas des reactions) qui agitées de diuerses passions en agissant se metamorphosent diuersement, & s'ils sont en repos & qu'ils n'agissent pas enuers leurs objets ils se maintiennēt en leurs premieres qualitez. Pour ce qui est des Agēs heteroclites ou anomaux il est manifeste que le feu ne souffre rien des objets inflammables, veu qu'vne étincele de feu seroit capable de brûler tout

ce qu'il y a de combustible en l'vniuers, ce qui ne se pourroit pas faire si la chose qui brûle reagissoit tant soit peu. Que si le bois verd ne brûle pas si bien que le sec, cela ne se fait pas par la reaction du bois, ni le feu n'en souffre point pour cela : mais c'est le propre du feu de resoudre en vapeur les parties aqueuses & plus subtiles du bois, auant que de s'alumer & brûler sa partie oleagineuse, pour finalement acheuer de consumer le reste de la graisse qui demeure fixée aux charbons, & les reduire en cendre.

Il n'y a point aussi de principe seminal en la nature qui repatisse de la matiere en laquelle il opere: mais il le dispose sans aucune reaction, comme on peut voir en son lieu parce que chaques semences ont leurs periodes & momens établis par leur diuin Createur par lesquels ils se traînent petit à petit à leur maturité. Les lapins, les chiens, les volatiles, les hommes, cheuaux, elephans, fomentent, perfectionnent, & enfantent leurs fruicts, chacun en certain temps particulier & limité ; & si le fœtus de l'homme demeure dauantage au ventre de sa mere, & qu'il luy faille plus de temps pour se perfectionner que le lapin ou le chien, ce n'est pas à dire que la matiere seminale en l'homme soit plus froide & plus rebelle que celle du chien: mais nous deuons nous contenter de sçauoir que Dieu a ordonné & établi des termes particuliers & limitez en chaque espece selon son bon plaisir, & ce n'est pas à faire à nous d'en chercher d'autres raisons. Aussi si la matiere seminale demeure plus long-temps à perfectionner le corps où elle trauaille, cela ne se fait pas par vne resistance de la matiere, ou parce que l'Agent est las, ou trop foible, ni parce qu'il se repose, ou que la matiere repatit, veu que tout Agent en la nature trauaille sans peine, sans souffrir, & sans discontinuations, & ces actions là se font par la communication des fermens, & par vne determination specifique à laquelle Dieu les a destinez. Voilà comme il faloit que les Chrétiens eussent philosophé, & consideré que si les axiomes d'Aristote seruét aux exercices de la Mathese, au mouuement local & aux puissances motrices, que les Ecoles ne les deuoient pas pour cela introduire en la nature par vn commandement si absolu : car si le bois verd ne brûle pas si promptement que le sec, c'est que la resine du bois attend patiemment la gehenne du feu iusqu'à ce que toute l'humeur aqueuse soit euaporée, parce que c'est le propre du feu d'éleuer premierement la matiere legere & aqueuse auant que de s'attacher & enflamer la graisse. De plus si les axiomes d'Aristote ont lieu aux actions corporeles, ausquelles l'Agent fomente & touche necessairemét son objet & luy inspire sa vertu, c'est vne impertinéce de les vouloir faire valoir aux Agens qui agissent de loin, & enuers des objets éloignez comme aux actions des corps superieurs qui operent par influence, irradiation, & mouuement sans toucher leurs objets, & par vne seule inspiration qui part de leur seminaire. Les soûlunaires ne sont pas proprement priuez de cette inspiration, car ils produisent des

odeurs fermentales tres-actiues & des effets seminaux, & par leur odeur ils transmuent leurs objets à leur nature, & les soûmettent à leur domination.

Il y a aussi en la nature vne certaine action radiale; par exemple on donne à l'ongle du pied d'Elan la vertu d'empécher le paroxisme du mal caduc (si on le porte en forme d'aneau) quoy que le siege de ce mal ne soit pas au doigt: & cette ongle-là bien loing de s'affoiblir en agissant, elle se maintient & se renforce aussi-bien que l'aymant par l'aproche du fer, qui est vn signe euident que l'agent ne souffre aucunement par la reaction du patient tant aux actions seminales que radiales; & par consequent que le patient ne reagit point. Les zenectons & autres choses qu'on porte au col, ont vne vertu semblable aux influences, par laquelle ils contraignent leurs objets quoy qu'éloignez à leur obeir sans euaporation, mouuement, passion ni souffrance, & sans s'affoiblir. De plus c'est qu'il n'agissent aucunement en ce qu'ils touchent: mais ils ont besoin d'en étre éloignez par vne certaine distance.

Les Ecoles se moquent le plus souuent de ces effets-là, & autresfois elles les attribuent aux vapeurs qui s'éleuent de ces corps-là. Mais on leur demande, quand vne fille hysterique void parfaitement toute sorte d'objets d'vn œil & de l'autre, elle n'en peut discerner que la moitie de qu'elle maniere qu'elle tourne & la tête & les yeux. Par exemple si elle aperçoit vne troupe de personnes elle n'en peut voir que la moitié, comme depuis la ceinture en haut, ou la moitié d'iceux du haut en bas, cela sera-t'il causé par des vapeurs partagées en la prunelle qui est en son integrité?

Les Ecoles ont negligé vne certaine action ou vertu spirituele que l'Auteur nomme *Actio regiminis*, qui agit sans aucune euaporation corporele, de la même maniere que fait la Lune quand elle enfle la Mer, qui est affés sensible aux femmes qui sont en suffocation de matrice, pendant qu'elles peuuent parler elles se plaignent d'vne tension intercostale, & il leur semble qu'elles sont enuironnées d'vne ceinture qui les serre, ou qu'elles sentent comme vn bâton qui est poussé d'en bas contre leur gozier.

Les Ecoles deuoient auoir consideré qu'il y a deux sortes de mouuement vn qui depend de la volonté, & l'autre est vn mouuement forcé des parties qui ne depend point d'elle comme sont les mouuemens conuulsifs. Cette action ne se fait pas seulement sans reaction. Mais aussi elle se fait sans attouchement, & enuers des objets éloignez. Cette action qui se fait entre les objets où il y a vne certaine distance de lieu est nommée magnetique ou simpatique: mais celle qui se fait dans l'enceinte de nôtre corps pour les differentier des susnommées sont dites actions de gouuernement, en laquelle l'Agent dispose de son propre patient ou de l'objet de sa sphere comme de son sujet selon l'ordonnance ignée, & la disposition sujette au symbole, qui n'est guere dissemblable de l'action des Astres, ce qui ne se fait pas par vn consentement de parties, ni par

application de vapeurs ni de canaux ou fibres continuez.

L'Auteur ne nie pas les actions corporeles par lesquelles la chaleur échauffe, ni les voyes par lesquelles les vents montent de l'estomac à la bouche, ou sortent par le nez: que les excremens ne s'écoulent par leurs conduits ordinaires: que les esprits ne soient enuoyez & dissipez des visceres par les parties du corps. Il admet aussi l'action par laquelle les visceres inspirent leurs fermens aux vertus digestiues comme par irradiation: mais l'action de gouuernement n'agit pas seulement par des rayons droits; mais aussi elle penetre insensiblement par toute l'habitude du corps & à trauers l'épaisseur des parties par des rayons obliques à la maniere de la Lune, & affecte tout ce qu'elle regarde tant directement qu'obliquement pourueu qu'il soit de sa direction.

Tout ainsi que les testicules plantent ou sement la barbe au menton, & differentient le châtré d'auec l'homme entier. Aussi la femme est, ce qu'elle est, à cause de la matrice, elle à ses passions propres, son sang & sa chair differente de celle de l'homme, & nonobstant qu'elle soit d'vn temperemment plus humide elle paruient neantmoins plûtôt en sa puberté. Le cerueau de même domine en l'accroissement par la même action. Ce que la luxaction des vertebres témoigne assés aux bossus. On void souuent que la matrice serre ou pince vn seul tendon du pied ou de la gorge, autrefois elle étrangle & serre entierement le gozîer comme si c'étoit vn mal topique, sans commerce d'aucune vapeur. Autrefois par vn seul aspect elle tenaille telement les poulmons qu'elle ôte entierement l'vsage de la respiration: autrefois elle éleue la gorge iusqu'au menton. Enfin tandis qu'elle exerce sa fureur chez elle, elle fait la furibonde, elle se iette en bas, en haut & aux côtez, elle excite des douleurs locales & indicibles, & les parties qu'elle regarde de loin elle les bourele & tenaille & décharge toute sa fureur sur elles; & d'autrefois elle deuient telement insensée qu'elle ouure ses vaines, & répand prodigalement le sang innocent qui est le tresor de la vie. Si elle exerce sa fureur hors de son domicile elle excite des sincopes, des apoplexies, des battemens de cœur, des suffocations & quelquefois la mort subite. Ce qui ne se fait pas par le moyen des vapeurs, mais c'est par vne pure domination, ascendãt ou aspect, qu'elle tourmẽte la partie qu'il luy plait, & quelquefois elle tuë & suffoque la malade.

La matrice demeure quiete tout le temps qu'elle n'est point agitée des passions de l'ame: mais lors qu'elle est vne fois excitée par icelles elle trouble toute l'œconomie du corps & ses dereglemens durent souuent iusqu'à la mort: car il y a vn grand commerce entre la matrice & l'ame sensitiue, & entre la sensitiue & la matrice. Il faut aussi noter que les ames agissent par la puissance d'vne certaine lumiere vitale, en laquelle elle depeint ses conceptions, & les idées de ses commandemens, qu'elle enuoye aux organes par les ministres de ses executions qui sont les esprits.

Les lumieres se penetrent l'vne l'autre, & conseruent pourtant toûjours leurs premieres essences & proprietez : & toutes les puissances qui dependent de l'ame, & les esprits sont aussi lumineuses. D'où il s'ensuit que les puissances natureles, comme de la matrice, de l'estomac, des testicules, &c. dardent leur lumiere par tout en penetrant la lumiere de l'Archée par vne action de gouuernement. Ce qui fait que cét esprit est rendu infirme, qu'il est aliené, dispersé, éteint & suffoqué, & d'autrefois conforté. Aussi les venins qui naissent aux parties precordiales ou ailleurs agissent par la vertu de leur puissance formele en forme de lumiere comme les susdites, selon l'idée dotale dont ils sont empreins, en affectant la lumiere vitale de la sensitiue ; & l'esprit fixe des parties ; & se penetrent, l'vne & l'autre par vne vnion radicale. Cette contagion demeure quelquefois transplantée pour toûjous dans le principe vital & formel de la vie. Ou bien ce n'est que pour vn espace de temps comme au mal caduc, auec liberté de retourner ou ne pas retourner en même état qu'auparauant le tout selon l'exigence des proprietez radicales.

Il y a aussi vne certaine action propre aux esprits sans corps qui ne demandent pas pour agir vn direct aspect, ni d'étre proche de leurs objets ni de les toucher, ni que leurs objets soient disposez à souffrir cette action : mais ils agissent par vn pur pouuoir putatif ou volontaire. Car ces esprits n'ont point d'extremitez pour pouuoir toucher les moyens & les corps qu'ils pretendent mouuoir. Cette action est encor beaucoup plus efficace que l'influentiele, & approche celle par laquelle l'ame signifie son vouloir & ses idées aux organes à qui elle est liée.

Il y a aussi vne certaine action enchanteresse & trompeuse qui ébloüit les yeux dont les mauuais esprits se seruent ; laquelle action nonobstant qu'elle soit vraye elle ne donne pourtant pas vn vray effet : mais l'enchanteur ne fait que tromper la veuë. Toutes lesquelles actions se font sans reaction ni passion.

De plus le vin nous fournit aussi des démõstratiõs assés sensibles pour nous faire auoüer malgré nous qu'il y a des actions magnetiques par lesquelles les objets éloignez se réueillent l'vn l'autre, & agissent ensemble par vne action mutuele nonobstãt la distance des lieux, veu que le vin se trouble dans les tonneaux quand la vigne est en fleur, & que cette confusion dure tout autant de temps que ladite fleur demeure attachée à sa souche. Ce qui se fait ou par vne cause motrice commune à la vigne & au vin, ou par vne particuliere disposition de la souche qui remuë & trouble le vin, ou il faut que le vin se trouble de soy méme à cause de la fleur de la vigne. Si on en veut accuser la cause commune, il faudra recourir aux Astres, ou confesser qu'il y a des actions de conformité, de consentement, de condolcance & de cõgratulation entre les objets distans, qui sont excitez par vn certain esprit moteur inconnu qui gouuerne

gouuerne le vin & la vigne éloignez l'vn de l'autre, & les fait correspondre & compatir ensemble. Pour ce qui est des Astres ; Il ne nous est pas permis d'étendre leur puissances au dela de l'Authorité du Texte sacré prononcé par cét éloge diuin. *Stellæ erunt vobis in signa, tempora, dies & annos.* Outre que les Astres & la vigne ne peuuent pas étre conioins en essence, puis que la vigne & les autres plantes ont été crées & ont receu le don de croître & de multiplier auant la creation des étoiles, & par consequent elles ont pû subsister auant leur putatiues influences. De plus comme la vigne fleurit plûtôt en certains lieux, & plus tard en d'autres, & lors que la saison est froide & pluuieuse, & que la confusion du vin atend & imite toûjours le temps que la vigne fleurit, il ne faut pas croire que, cette action soit attachée aus Astres & qu'elle en depende.

Cette action paroît encor plus manifestement à la biere, où il faut remarquer que pour la faire, il faut premierement faire germer le grain, le faire seicher, le moudre, & faire boüillir la farine. Lors qu'il a été vne fois germé il est hors d'esperance de pouuoir iamais produire & d'autant plus qu'il est en aprés moulu & puis boüilly. Neantmoins il retient encor vn esprit vineux & enyvrant (qu'il ne possede pas iusqu'aprés la fermentation) qui nonobstant qu'il soit fort affoibli par les moyens susdits, il ne laisse pas de produire les mêmes effets (dans la biere que nous auons dit du vin) lors que les orges de la compagne fleurissent. Ce seroit vne chose ridicule de croire que c'est esprit detenu dans vn tonneau de biere bien bouché sorte d'iceluy pour se porter en vn champ d'orge éloigné de quelques lieues, & que delà il reuienne comme vn turbulent, broüiller & bouleuerser toute la biere du tonneau. Nous ne pouuons pas non plus nier cette action-là aux enuies des femmes grosses qui ont été empraintes aux enfans, où nous voyons que les impressions des cerises & des fraises deuiennent blanches, verdes, iaunes & rouges, & en vn mot elles imitent les changemens des vrayes cerises & fraises ; si bien que l'action de distance n'est pas seulement confirmée par-là ; mais aussi il apert qu'il y a vne certaine conformité d'essence entre la cerise attachée à l'arbre, & celle qui est emprainte à la chair : c'est pourquoy il ne faut pas attribuer au diable ce que nôtre foiblesse ne peut pas comprendre par la raison ; mais il faut croire que ce sont des dons (de Dieu) naturels qu'il s'est contenté de nous faire paroître par des exemples, & que c'est de ce Pere des lumieres que tous les excellens dons deriuent, à qui nous deuons rendre gloire & honneur.

Pour ce qui concerne les remedes simpathiques qu'on applique sur le sang, ou sur le pus, il faut sçauoir que les vertus desdits remedes ne sont pas addressées à l'objet blessé par vne faculté qu'ils empruntét des Astres, & qu'ils s'en vôt encor moins de leur propre mouuemét droit à l'objet distant ; mais les idées du desir de celuy qui l'applique se joignent au moyen, & deuiennent les directrices des vertus

du remede, pour les porter droit à l'objet de son desir, ce qui fait que la poudre de sympathie opere plus heureusement par la main de l'vn que par la main de l'autre, principalement si celuy qui l'applique le fait auec vn desir de charité & d'amour: mais si elle est mise, en œuure auec indifference, ou par les mains d'vn yurogne elle fait fort peu d'effet. Nous auons assez fait voir & suffisemment prouué par les enuies des femmes grosses que les idées étoient dirigées droit à l'objet specifique du desir, ni plus ni moins que le venin du basilic étoit lancé à l'objet qu'il regarde, & celuy de la torpille au bras du pécheur qui leue le filet où elle est prise. Toutes lesquelles actions se font aussi sans reaction ni repassion.

CHAPITRE XVII.
La puissance des medicamens expliquée par vn songe.

L'Autheur raconte qu'vn iour comme il meditoit sur la persecution de ses aduersaires, & qu'il tâchoit de se consoler en Dieu, que le sommeil l'accabla, & qu'il se vit en songe dans vn palais si admirable qu'il surpassoit en structure toute l'industrie humaine : il y auoit en ce palais vn thrône eminent, tout enuironné d'esprits lumineux. qui par leur splendeur éclatante éblouïssoient tellement les yeux qu'on ne pouuoit pas s'en approcher. Celuy qui étoit assis sur le thrône s'appelloit *Est*. Son marchepied se nommoit *Natura*, & le portier *Intellectus*. Ce dernier cy (sans luy parler luy auançoit vn liure intitulé, *Gemma rosæ nondum aperta*. Et nonobstant que ce portier ne luy dit mot, il connut neantmoins qu'il faloit qu'il le mangeât, ce qu'il fit : mais il le trouua d'vne saueur si rude & si austere qu'il eut peine de l'aualer. Aprés quoy sa téte deuint toute splendide & diaphane. Alors vn autre Esprit d'vn ordre superieur luy presenta vne phiole, où il y auoit en vn seul mot *Ignisaqua*, qui étoit vn nom simple, singulier, indeclinable, immuable, & immortel, il ne sçauoit ce qu'il en deuoit faire : il essaya neantmoins de plusieurs manieres de découurir ce qu'elle pouuoit contenir. Cependant il voyoit la chymie au dehors du palais, en forme d'vne vieille femme deliberée, qui se tenoit à la porte, & en portoit les clefs. Elle n'ouuroit iamais cette porte en dehors, que prealablement le portier du dedans n'ait tiré le verroüil qui la fermoit de son côté, ce qu'il ne s'emancipoit pas de faire qu'au prealable la lumiere du thrône ne luy eût commandé par quelque signal de l'ouurir, mais il répondoit à ceux qui hurtoient *Nescio vos*, & celle qui portoit les clefs ne disoit mot. Ceux qui s'essayoient à regarder par les fenetres étoient repoussez par ie ne sçay quelles tenebres, & tomboient par terre comme des étourdis & insensez. Il y en auoit beaucoup d'autres qui rouloient à l'entour du palais, & qui se promettoient beaucoup de choses sans fondement. L'Auteur dit qu'il demeura fort long-temps à considerer toutes ces choses là sans mot dire, jusqu'à ce qu'vne certaine main dont il ne voyoit pas le

corps le cōduisit en vn beau iardin, où d'abord tous les simples le venoiēt aborder, & en cét abord il les sentoit non pas cōme si leurs qualitez agissoient en luy comme en leur obiet(parce qu'il ne les auroit pas pû toutes souffrir) mais ils sembloient representer chacun leur scene en luy comme en vn theatre, d'vne maniere qu'il ne peut pas biē exprimer. Il sentit premierement que toutes les choses chaudes, froides, humides & seiches ne represētoient que des qualitez passageres qui suruenoient aux constituts en forme de couleurs, & qu'elles ne nous échauffoient, refroidissoient, dessechoient & humectoient pas, par l'excez de ces qualitez là:mais à raison de l'apropriation de l'objet: & que le cadaure de l'homme qui est mort par vne maladie languissāte, encor qu'on l'expose au feu, & qu'on le fasse chauffer par force.On le trouue si froid au tact qu'à peine se peut-on réchauffer la main de long-temps: ce qui ne se fait pas par la qualité de la froidure engendrée & empreinte en la main qui le touche par l'excez du froid du cadaure qui ait la force de surpasser la chaleur naturele de ladite main de plusieurs poincts:mais plûtôt parce que l'esprit vital étant éfrayé par l'horreur du cadaure s'enfuit, & se retire de la main: pareillement on dit que l'opium qui est amer, & le camphre, qui est acre refroidissent, mais c'est à cause qu'ils donnent la fuite à nôtre Archée,ou parce qu'ils le maîtrisent. C'est par la méme raison que le blas febril suscite premierement le froid, & puis aprés la chaleur en l'Archée. Il sentit aussi que la chaleur depuis le premier degré jusqu'au dernier & caustique ne brûloit pas par l'excez de la chaleur que les simples ont, à l'égard de nôtre temperament, en produisant leur sureminēce en nous: mais par le ministere de leurs sels aigus, ils enflamment tellement nôtre Arché, qu'il brûle & deuiēt caustique par son propre mouuement comme on void aux eresipeles,charbons & autres inflammations:aussi ces sortes de choses là n'échauffent point les cadaures. Que ce qui dissoût,resoût,& liquifie les choses glutineuses, humecte, entant qu'il ôte les empéchemens de coagulation & de secheresse:mais que la mauue,guimauue,& autres qu'on croit humecter,n'agissoient pas par vne humectation roride des parties:mais c'est qu'en bouchant les pores,elles empéchoient l'insensible & continuele transpiration qui exhale d'ordinaire de chez nous: & par consequent que leur humectation n'étoit qu'vne detention morbide d'excremēs. Que ce qui desseche chez nous ne fait autre chose que disposer(en extenuant) l'humide à l'exhalation:& ainsi encor que la sueur humecte le cuir,& qu'elle éleue & tumefie l'habitude du corps, elle ne laisse pas de nous dessecher.Que tout ce qui a la vertu de coaguler,endurcit & cōdense plûtôt qu'il ne desseche, de sorte que l'opposite de la coagulation est la dissolution & non pas l'humectation.Que ce qui tabefie & entraine dans le marasme,ne le fait pas par vne qualité desseichante, mais que c'étoit parce que la liqueur nutritiue & alimentaire étoit dérobée & diuertie ailleurs, à l'occasion de laquelle les fermens qui étoient joints à la chaleur étoient

des vrais desseichans : & que les desseichans ne faisoient pas autrement chez nous, que ce que font les fermens par leur resolution, & la chaleur par la distillation. Que la coagulation & endurcissement prouenoit d'vne faculté coagulante, ou d'vne proprieté seminale, qui contraignoit les liqueurs à prēdre vne forme solide. Il ressentit que les corps arides qui s'imbibent de liqueur, cessoient de s'imbiber si tôt qu'ils s'étoient saoulez & remplis d'humidité, & que cette humidité là ne se méloit iamais radicalement dans leur substance. Que la soif n'étoit pas la qualité d'vne secheresse introduite, mais que la soif naturele n'étoit qu'vn ressentiment de la diminution de l'humeur qu'on nōme serum, & que celle qui est contre nature prouenoit de ce que le suc alimētaire de l'estomac étoit alteré par quelque ferment ou excrement étranger. On ne nie pourtant pas que l'excez de la chaleur externe ne brûle, & que le froid intense ne mortifie, mais ces excez de chaleur & de froidure ne doiuēt point être referez, ni considerez entre les causes occasioneles & internes des maladies, d'vne maniere comme si on deuoit esperer la guerison par leur ablation: c'est pourquoy la speculation des causes externes & antecedentes n'est pas curatiue, mais seulemēt diagnostique, & directiue: car vne playe n'est pas guerie pour en tirer hors l'épée qui la faite: mais la consideration, & l'ablation des causes des maladies internes (entāt qu'elles sont les occasions cōnexes) appartiennent vrayement au Medecin. En aprés il sentit qu'il y auoit de deux sortes de saueurs distinctes aux cōstituts, & quelquefois 3. ou 4. La premiere par laquelle les choses sont acres, ameres, acides, salées, &c. L'Autre saueur est dite specifique & appropriée à la semence. Que la premiere prouenoit des offices & des dignitez des sels, non pas extraits chimiquement par la separation des trois premiers principes, mais des sels qui se rencontrerent naturelement dedans les corps. Que l'autre des saueurs étoit seminale, & qu'elle tenoit de la nature des odeurs aux constituts, & exerçoit ou expliquoit l'office des formes: car comme les sels se font assez cognoître ce sont les premiers qui se presentent au goût: c'est aussi à eux qu'Hippocrate attribuë la cognoissance des maladies lors qu'il dit, *Calor & frigus non sunt morbus, sed acre, salsum, amarum, ponticum, &c.* Et il a entendu que la chaleur & la froidure étoient plûtôt des accidens qui suiuoiēt la maladie, que la maladie même. Et par ce moyen il sentit que c'étoit aux sels à expliquer les vertus des formes subordōnées des constituts, & de les porter à l'Archée comme à leur objet auquel ils puissent agir. De plus il reconnut que la vraye guerison des maladies, qui étoient gueries tant naturelement que par medicament, s'obtenoit par la sedation de l'Archée irrité & agité, & par l'ablatiō & effacement du caractere morbide & seminal produit par l'Archée, & que la guerison qui succede à l'aide des Arcana maiora de Paracelse, regarde l'ablation des productions morbides. Il sentit que ces Arcana là operoient en la maniere des sels, & que ces cures là se faisoient en ôtant le nuisible, & en adjoûtant le defaillant: car ceux qui empéchent l'accroissement ou les appropria-

tions de la maladie,regardent plûtôt la precaution que la guerison. Les choses nuisibles s'emportent en resoluant,nettoyant,exhalant ou en expulsant (lesquelles facultez sont propres aux sels) & jamais deuëment par les solutifs (qui sont putrefactifs, resoluans & veneneux) ni par les saignées.

Il pressentit aussi que nonobstant que les alimens,ni les medicamens ne pussent pas proprement adjoûter quelque chose à nos facultez lors qu'elles étoient dans la décheance, parce que nous alons insensiblement au declin (faute de l'arbre de vie que Dieu auoit erigé au paradis terrestre,pour maintenir l'homme dans l'immortalité)neantmoins que la nature prosternée, étant vne fois releuée,par ces renouatifs la resuscitoit en quelque maniere comme font les plantes sous vn nouueau printemps & reparoit quelqu'vns de ses defauts. A quoy seruent aussi de beaucoup les beaumes & toutes autres teintures qui sont insinuées chez nous, & y répandent & communiquent leurs vertus tingentes. En aprés il sentit qu'il se produisoit en l'estomac vn sel acide,partie volatile, partie fixe, qui tous deux étoient transmuez par les fermens des visceres,en vne varieté de sels, qui emancipez par les fermens qu'ils se sont acquis, changent successiuement, & prennent vne nature toute differente de ce qu'ils étoient auparauant : car c'est par vn ferment mumial (Recteur de nôtre œconomie)que le sel du sang est fait.Aussi si aux reins le sel est fait diuretique, il deuient sel vrinaire. De plus il sentit qu'il n'y auoit que les sels qui auoient la faculté d'augmenter le sel de l'vrine qui deussent étre vrais diuretiques.

Il sentit de plus, que les sels auoient la proprieté de se prouigner & transmuër, non seulement par le moyen des fermens dispositifs, des organes & des visceres: mais aussi à cause de la necessité qu'il y auoit que la vie moyenne des simples restâts aprés les digestions : car il y en a qui ont des sels d'vne substance fort crasse, qui ne peuuent pas étre domptez à la premiere digestion par le ferment stomachique.Il y en a d'autres qui par vne proprieté étrangere & maligne sont ennemies de nos facultez, & n'entrent chez nous qu'à des fins tragiques.

Il sentit que le sel volatil de l'esprit de vitriol se conuertissoit en alun par vne simple action de dissolution,& par l'atouchemẽt du mercure:& nonobstant qu'il ait coagulé le mercure en poudre blanche, neantmoins il ne retient aucune qualité du mercure;ce qui est prouué par le poids du mercure qui n'est point diminuë,pourtãt si l'acide du vitriol rẽcontre dãs l'estomac quelques mucilages il ne deuient pas alumineux pour cela:tellemẽt qu'õ peut inferer de là, qu'vn même sel peut étre diuersement transmué par les choses auec lesquelles il est ioint.

Il sentit aussi qu'il y auoit de certains sels qui nettoyoient les ordures de l'estomac,auãt que de se soûmettre à son ferment : les autres n'ouuroient leurs facultez qu'aprés la seconde digestion, comme les diuretiques & les diaphoretiques, & que par ce moyen ils deliuroient heureusement les veines de leurs obstructions,qu'il y auoit des autres

autres ſels qui ne ſe ſoûleuoient,ou ne déplioient leur puiſſance que ſous la fabrique des excremens,qui ſont ou acides & propres à exciter la colique, ou oppoſez à iceux, & joints à des eſſences oleagineuſes: mais que le plus excellent & le plus vertueux de tous les ſels, eſt celui-là qui eſt paruenu à ſa derniere pureté & ſubtilité; car il penetre toutes les choſes, & eſt le ſeul qui demeure immuable en agiſſant;deplus il reſoût & rend volatile toutes les choſes quelle materiele & rebelle qu'elle ſoit, auec auſſi peu de reſiſtance que feroit de la neige contre de l'eau chaude.

Il ſentit que les ſaueurs ſpecifiques (comme par exemple de la muſcade, de la canele, du girofle, &c. étoient comme des proprietez des dernieres formes qui ſont pouſſées en dehors par la puiſſance des ſels qu'ils contiennent: non pas que cette ſaueur-là ſoit la propre & principale vertu de cette forme, mais c'eſt plûtôt l'odeur fracide & ſeminale d'iceux qui eſt paruenuë à cette derniere forme & en procede; car la ſaueur entant que ſaueur eſt vne qualité ſolitaire, inutile à la cure des maladies, qui rend témoignage de ſon ferment fracide, qui eſt ſeulement cooperatrice des gueriſons, entant qu'elle diſpoſe l'Archée comme vn meſſager à la connoiſſance de la proprieté cachée du remede, veu que ſi les choſes ne plaiſent à l'Archée par leur odeur ou par leur ſaueur, elles ne ſont point admiſes en dedans, & les remedes ſolutifs, quoy qu'ils ſoient inſipides, comme le turbith, le jalap, le mercure, l'antimoine, &c. ou pris auec force ſucre, ne laiſſent pas d'exciter de l'horreur & de l'auerſion à l'eſtomac lors qu'ils ſont reïterez: car l'eſtomac a ſon goût different de celui de la langue; & ce qui eſt agreable à l'eſtomac denote qu'il contient quelque choſe de benin & qu'il a de l'affinité auec la vie. Nous découurons auſſi ſouuent des venins occultes par le moyen du goût & de la ſaueur ſpecifique, qui excite de l'horreur & de l'auerſion aux parties precordiales: & toutes les fois qu'il ſe rencontre vn goût plaiſant en quelque venin, qui excele celui qui excite de l'horreur, c'eſt vn indice que ſous ce venin-là il y a quelque inſigne faculté cachée, qui promet des grands effets lors qu'elle eſt ſeparée de ſon venin. Il ſentit auſſi qu'outre les ſaueurs ſpecifiques des conſtituts, & leur agreable benignité,ou horrible auerſion, qu'il y auoit vne certaine proprieté formele & emanante, qui nonobſtant qu'elle ne ſoit point apperceuë de la langue,elle ne laiſſoit pas d'étre compriſe & goûtée par l'Archée. Auſſi lors qu'il s'agit des proprietez occultes (que les Ecoles n'oſent pas rapporter aux qualitez elementaires, ni aux complexions) les Medecins hauſſent les épaules,& diſent que ces actions-là ſont bien connuës en leurs effets, mais qu'elles ſont ignorées en leurs cauſes. Auſſi lors que les Anciens voyoient guerir quelqu'vn par vn remede ſpecifique,ils en étoient auſſi étonné que d'vn miracle.

Les proprietez des venins doiuent étre au rang des proprietez occultes,& les remedes qu'il leur faut oppoſer(qui doiuent auoir des égales puiſſances entr'eux)ont des idées qui éteignent celles des venins, ou

ils conuertissent & corrigent l'Archée par vne bonté eminente, lors qu'il produit du venin morbifique, & transmuënt & aneantissent le venin qu'il a déja produit. Si bien qu'on peut apprendre de là, que tout venin & antidote, aussi-bien que toute sorte de proprieté occulte decoulent seminalement de l'actiuité de la lumiere vitale. Les venins des animaux procedent de leurs passions, qui sont d'autant plus dangereuses que lesdites passions sont atroces. Les venins des serpens se forment par la colere, par l'enuie, par la fureur, par la superbe, & par la crainte. Les venins corrosifs & putrefactifs viennent de leur sel, de leur soulfre & de leur mercure. Le venin des erisipeles & de la dissenterie, qui procede de la fureur de l'Archée, trouue sa guerison au lievre mort de peur, parce que c'est vn animal timide, fuyard & innocẽt; si bien qu'encor qu'on ait admis la contrarieté entre les viuans & leurs idées, ce n'est pas à dire que les autres choses agissent par contrarieté, mais par la vertu d'vn don & d'vn caractere seminal, par lequel chaque chose agit selon son pouuoir, & non pas par vne repugnance de dualité, ou par vne discorde de contrarieté; car le sang du lievre où se trouue la production seminale, ou l'impression de mansuetude & de crainte, mortifie le venin & l'idée qui a été produite en l'Archée par son irritation & par sa fureur; car en toutes choses on peut remarquer de l'amour, de la haine, de la terreur, & des autres productions seminales, des impressions, des idées, & des caracteres. Deplus il sentit que l'Apium, l'Asperge, & tout ce qu'on employe pour desopiler, ont vn certain sel d'vne saueur specifique, qui nonobstant qu'il soit conuerti en chyle dans l'estomac, demeure pourtant encor indompté, quoy qu'il soit affoibli, & n'a pas grande force pour desopiler.

Il sentoit que l'ail, l'oignon, le macis, la terebentine, l'asperge & autres qui conseruent & retiennent encor leur saueur sous le ferment stomachique, passoient auec les excremens, parce qu'auec leur saueur specifique ils deuiennent aigres sous icelui, & prennent la nature de sel sous le ferment du fiel, & finalement ils sont reuestus sous le ferment des reins d'vne faculté diuretique: & que tout ce qui perd entierement sa saueur specifique dans l'estomac, étoit vn aliment indifferent. Deplus que les choses qui ne confondent pas entierement leur saueur en l'acidité du chyle, demeurent en quelque façon en leur mediocrité; car si le chyle receuoit également son ferment par tout, il seroit plus acre que quel vinaigre que ce soit: ces saueurs-là pourtant perissent par la force du fiel dans les mesaraiques, & par le ferment mumial du foye ils sont aisement conuertis en sang. Il sentit aussi que tous les sels simples, comme le marin, le sel gemmé, celui des fontaines, le salpetre, &c. s'en aloient par les intestins & par l'vrine, & en passant qu'ils resoluoient les excremens & autres ordures attachées aux conduits, & faisoient resouuenir l'expultrice de son deuoir: au lieu que ceux qui contenoient quelque fruit mineral, étoient étrangers à nôtre nature, & à grande peine étoient-ils admis en dedans.

Que

Que les sels qui sont partie des composez, comme les lexiuiaux & les alkalis, étoient priuez de vertu seminale, & n'auoient qu'vne proprieté absterliue, saponaire & resolutiue, à moins qu'ils ne soient rendus volatils; alors il sentit qu'ils contenoient des principes radicaux, des constituts & des baumes seminaux. Il sentit aussi qu'ils étoient aisément transmuez en nouuele substance ou en nouueaux fruits, parce qu'ils s'associent auec toutes choses, & agissent selon les dons dont ils sont doüez. Il connut aussi que les esprits corrosifs des mineraux, differoient beaucoup des mineraux cruds, & qu'ils resoluoient les excremens attachez aux premiers vaisseaux: neantmoins qu'il leur restoit encor quelque espece de vice, dont ils n'étoient pas entierement demis, à cause de l'infection occulte & arsenicale qui se méle auec eux dés leur premiere constitution. Il sentit aussi que les proprietez qu'on nomme occultes, qui sont traduites seminalement par le geniteur en l'Archée de l'engendré, exprimoient la connoissance de leurs objets par vne espece de connoissance sympathique, entant qu'elles logent immediatement au sein des formes. Il y en a d'autres qui se produisent par vn blas localement motif, comme l'Aymant, l'Ambre, la gomme, l'acque, l'heliotropium, le diamant, car il attire aussi-bien la paille que l'ambre; les autres se terminent en alteration, comme les venins, les laxatifs, les antidotes, & les amuletes.

Il sentit que les solutifs n'operoient qu'à cause du venin qu'ils contiennent, & que tout ce qu'ils atteignent qu'ils le fermentent, resoluent & putrefient. Il sentit aussi qu'ils corrompoient le chyle, le sang des mesaraiques, & l'aliment vital; & rarement les excremens qui sont les causes occasioneles des maladies, ce que les vrais purgatifs ne font pas: car premierement ils ne touchent point aux corps sains, & ne les alterent ni émeuuent aucunement, & n'emportent rien qui ne peche, c'est pourquoy bien loin d'incommoder la nature, ils la soulagent & degagent insensiblement, non pas par sueur, vomissement, ni selles; mais ils resoluent insensiblement la matiere morbifique en quelle partie du corps qu'elle puisse étre, sans toucher aux sucs vitaux, à moins que la dose ne soit exorbitante, ou qu'ils ne soient donnez trop souuent.

Deplus il sentit que la Chymie dõnoit des operations plus puissantes & absoluës à ce qu'elle mettoit au iour, & que par elle on preparoit des choses qui n'étoient pas auparauãt; car l'huile de brique n'étoit pas auant sa distilation à l'huile d'oliue, ni à la brique, ni l'esprit de sel au sel, ni celui de vitriol au vitriol, &c. car par le moyen du feu ils acquierent de l'acrimonie, cõme font aussi le miel, la mãne, la rosée, la terre, &c. les autres se demettent de leur faculté corosiue au feu, cõme le suc de citrõ, le flãmula, le rañuculus, le piper aquaticũ, &c. si bië que ceux qui croyẽt que les esprits sõt materielement dãs les cõstituts, se trõpent; car encor que les aromats & les odeurs soient le plus souuẽt cõseruées lors qu'on les distile, neantmoins la plûpart des vertus seminales des cõstituts se perdẽt, & deuiënent quelqu'autre chose qu'elles

qu'elles n'étoient pas auparauant. Car il y a tant de choses qui sont conuerties en Alkali, en chaux, & en cendres aprés que leur partie volatile a été separée, qui neantmoins n'étoient pas auparauant en elles.

Il sentit aussi qu'il n'y auoit rien de reel dans les constituts qu'il ne deriue de sa semence : & que comme le feu est la mort & le meurtrier des creatures, s'il ne détruit pas totalement les proprietez seminales, ils les transmuë & les altere tout au moins puissemment. Quelquefois la preparation transmuë entierement la matiere comme il se fait aux magisteres : autrefois si on separe quelque partie d'vn corps le reste est aysement aprés cette separation changé, aiguise, détruit & consommé. Autrefois les choses qu'on prepare auec des adjoins, sont transmuez diuersement auec eux, & il s'en fait des choses neutres comme le verre, lors qu'il est vne fois verre, il n'est plus cendre ni sable dont il est composé : aussi arriue-t'il souuent que les adjoints penetrent radicalement les mixtions sans feu principalement par l'aide des fermens, & alors il se fait des constitutions neutres : car du pain de seigle & du miel, il s'engendre des fourmis : du miel & de la rosée, des Anguiles ; du basilique & de l'odeur moisie de la pierre des scorpions : du veau étranglé & de la rosée, des mouches à miel, &c.

Les mélanges qui se font par la seule fusion sont souuent reduits en leur premier état, par exemple encor que le verre ne soit plus sable, neantmoins il en peut étre retiré par l'art, & par le moyen du ferment fracide, parce qu'il y est materielement, & n'a pas été transmué par aucun ferment ; mais seulement fondu.

Il connut aussi qu'il y auoit beaucoup de volatils, qui étant associez à d'autres volatils étoient changez en quelque troisiéme, par la mutuele action qu'ils exerçoient les vns contre les autres. Que les volatils étoient fixes par les fixes, & changez en nouuel étre, & que les fixes ioints aux fixes demeuroient en leur premier état.

Il sentit aussi que les remedes mineraux changez en nature de sel portoient auec eux leur vertus seminales, qui étoient exaltées en vn degré superlatif de bonté : & nonobstant que tout le metal soit resoût & ait passé en vne autre diposition, à sçauoir de magistere : neantmoins comme on en peut tirer à l'instant du mercure coulant il est aisé à voir que tout ce qui a pris la vraye nature d'vn sel resoluable, n'est pas le mercure, ni le vray noyau du metal : mais ce n'est que son soulfre, qui ne laisse pas de faire des operations admirables en Medecine. Il sentit aussi que nonobstant que les hematins de l'or & de l'argent confortassent la nature par la pureté de leurs baumes, qu'ils contenoient pourtant encor quelque chose d'étranger à nôtre égard.

De plus il sentit qu'il y auoit des vertus planetaires dans les metaux qui se découuroient lors qu'ils étoient changez en nature de sel ou de soulfre, ce qui se doit faire sans qu'il y reste la moindre chose du monde, de l'adjoint qui a été mis

en vsage à leur preparation, à quoy il n'est pas permis à chacun d'arriuer. Par exemple de quelle maniere que l'or soit dissoût en la liqueur potable, en forme de beurre, de resine, ou de vitriol, on n'y rencontrera iamais les vertus qui sont attribuées, & il resistera toûjours à nos fermens, à moins qu'il ne soit penetré radicalement par son propre corosif. Alors il repurge insensiblement tout le corps, sans pourtant pouuoir rien adjoûter à nos facultez vitales. Aussi les perles sont changées par ce corosif là en laict spermatique, qui peut étre admis iusqu'aux premiers principes qui nous constituent, & seruent de remede à l'hytisie, à la paralysie, &c.

Il sentit aussi que la liqueur d'alkaest purifioit la nature par sa vertu ignée ; car l'alkaest consume toutes les maladies, de la maniere que le feu détruit les insectes par tous les lieux où il passe.

Il sentit de plus que le mercure de vie cõpté entre les quatre Arcana de Paracelse, outre la force du feu de gehéne qu'il possede qu'il clarifioit les organes, ni plus ni moins que l'antimoine purifie l'or : ce que fait aussi la *Tinctura lili*, sous lesquels la nature resuscite comme font les plantes sous vn nouueau printemps : C'est pourtant sans esperance de reprendre iamais nôtre premiere vigueur, comme nous auons déja dit, puis qu'il ne se peut point infuser de nouueles facultez, autrement on se pourroit rendre immortel : mais il a été ordonné à vn chacun de mourir vne fois.

Il sentit que les renouatifs ne raieunissoient pas autrement sinon qu'ils épuroient les immondices & recreoient la nature & réueilloient ses facultez en les déliurant de leur empéchement.

De plus il sentit que les simples qui n'operoient point par la propre emanation de leurs formes ; mais par l'empire d'vn caractere, ou d'vne forme étrangere qui étoit suruenuë pour exciter de la contagion entre les simbolisãs (d'où en prouenoient les malefices & les enchãtemens) & tout ce qui se preparoit par vn blas volontaire, étoient prouignés par la pluspart aux fonctions ou facultez du mouuement local, & adressés aux parties nerueuses pour y exciter des douleurs. Il n'y a pourtant point de venin dans ces choses-là, à moins que le diable n'y en adjoûte ou n'y en fasse ioindre par les ministres diaboliques : Alors ces venins excellent en subtilité par dessus tous les autres venins, & ont beaucoup de rapport auec le venin de la peste.

Il sentit aussi que tous les venins exceptez les corosifs agissoient par vne proprieté specifique qui correspondoiẽt à l'imaginatiue des animez qui étoient radicalement & & formelement inserées en leurs semences & agissoient par des puissances semblables aux fermens.

Il sentit que chaque chose répandoit diuersement ses actiuitez par le moyen des recipiens, & de l'application, & que le pain étoit changé en matiere differente en nous & aux brutes, & qu'il étoit autrement alteré au foye qu'a l'estomac, & ainsi des autres cuisines à cause de la diuersité des fermens par lesquels il passoit.

Il prit garde aussi que la chair

appliquée exterieurement se corrompoit d'abord ; qui mangée étoit dissoûte par les fermens & assimilée à nôtre substance.

Il sentit que la boulie (qui interieurement nourrit, échauffe, constipe & excite des ventositez) appliquée en cataplasme lenissoit & ramolissoit ; & que toute simple application externe agissoient auec l'aide de nos facultez sous la sixiéme digestion, qui en dedans étoit quasi domptée d'vn prim'abord.

Il reconut aussi que les huiles n'étoient gueres propres à faire du sang & encor moins les distillées : aussi les sels artificiels penetrent plus auant que les huiles qui resistent à la sanguification & ne font point de societé ensemble. Pourtant les sels des Aromats qui sont faits de leur huile, tiennent lieu de leur premiere matiere.

Il connut aussi que les eaux distilées auoient fort peu d'efficace : mais les magisters ne sont pas à mépriser, parce qu'ils possedent vne integrité de substance qui est digestible, & obeissante à nos fermens.

Il sentit aussi que la nature auoit repugnance pour les alimens qui sont assaisonnez d'essences, à cause qu'elles sont difficiles à fermenter : aussi ce qui conserue opiniâtrement sa vie moyenne n'est pas facilement surmonté par l'Archée & n'a pas seulement peine d'étre digerée : mais il deuient ennuyeux & surchangeant à la nature.

Il vid aussi que l'airain, le crocus æris, la ceruse, le precipité, le sublimé, &c. deuenoient veneneux par des additions parce que ces choses-là n'atteignoient iamais à la racine du mercure : mais elles n'operent qu'exterieurement enuers son soulfre, & sont diuersement disposez enuers luy en forme de recipient.

Il sentit aussi que les choses externes operoient d'vne autre maniere que les internes, veu que les personnes grasses ne laissent pas nonobstant leur graisse d'étre attaquez de douleurs conuulsiues, qui appliquée par dehors les adoucit : car comme la sixiéme digestion n'est entierement assimilatiue, elle tâche de changer cette axunge & de se l'adapter : au lieu que l'interne ayant été vne fois domptée par le ferment assimilant, elle est conseruée en cét état-là, sans qu'on en doiue esperer aucune action : mais la sixiéme digestion entre en la vie moyene de cette graisse qui à été enduite exterieurement, & nôtre Archée se l'aproprie.

Il sentit comme les cantarides excitoient des vescies aux corps viuants & non pas aux cadaures : aussi nonobstant que les caustiques dissoluent les corps morts comme fait la chaux viue le fromage, ils ne font pourtant point d'eskarres sur eux comme ils font sur les viuants. Tandis que la cantharide demeure seiche elle n'agit point : mais si-tôt qu'elle est humectée par la rosée qui s'éleue insensiblement du cuir, elle commence à demanger, puis insensiblement l'Archée qui est sous l'epiderme s'enflamme comme en

l'eresipele

l'eresipele, au charbon, & par le caustique. Si bien que la cantharide commence à faire à l'epiderme, & le caustique au cuir, ce que la gangrene acheue aux parties charnuës. Les caustiques rident premierement la peau, puis ils la resoluent en mucilages & aiguisent & enflamment les esprits & nôtre chaleur par leur corrosion iusqu'à brûler & faire eskárre.

Il connut que les amuletes qu'on porte sur soy, ou qu'on pend au col, agissoient par vne vertu directiue semblable aux influences sans aucune euaporation (cela s'entend des corps fixes qui ne sont point exhalables, car il y a des choses qu'on pend au col, qui diminuent insensiblement de leurs forces parce qu'ils sont euaporables.) Ces amuletes sont d'os de corne, des animaux & des plantes. Il y en a des pierreux & des metalliques, & des sels transparens ou opaques. Il est vray qu'on en fait fort rarement des metaux à moins qu'ils ne soient ouuers ou exaltez. Des pierres il y en a des diaphanes & des opaques, comme le coral, la turquoise, le iaspe, &c.

L'ombre de la vie bien ou mal affectée reuerbere dans les transparens comme dans vn miroir: car la vie se réjouït en la reflexion d'vn miroir lucide, par laquelle elle est comparée à l'entendement qui est alteré en sa lumiere, à l'assemblement des objets à la maniere du chameleon: & il dit n'auoir pas consideré en vain les pierres pretieuses comme des miroirs opaques bien polis: parce que leur vertu de la nature de miroir, fait vne puissante reflexion du rayon vital qui luy est communiqué: outre qu'il y a toûjours quelque chose qui euapore de chez nous, qni n'est pas bien destitué de la vie, & qui conserue encor à l'entour de nous l'actiuité de sa sphere, qui rencontrant vn miroir poly si arréte, & se reflechit aisément au tout d'où il est sorty.

C'est delà qu'on a commencé à prendre connoissance de la simpathie: Mais comme on à connu que ces choses appliquées operoient en vertu de miroir, on s'est aduisé d'inuenter plusieurs formes de miroirs conuexes, concaues, &c. ausquels l'idolatrie a adjoûté des Hieroglyphes en indice de grande vertu. Delà, la superstition s'est insensiblement glissée & accruë de sorte qu'on l'a erigée en Gamahen, *Talismanica*,& autres genres de sciences diaboliques, parce qu'on croyoit que ces figures-là ne representoient pas seulement des signes, mais qu'elles auoient de la vertu. Encor que les miroirs transparans reçoiuent, la vertu euestrique de la vie, & qu'ils ne la reflechissent pas comme font les opaques, neantmoins ils approchent de plus prez à la nature de la vie, ou du miroir transparent.

De plus il sentit que la diuersité des effets,la fin, & l'apropriatiō des medicamens ne prouenoient pas de la diuersité des fains temperamens, mais de leurs propres facultez. Aprés cela il y eut vn autre esprit qui luy ôta la phiole qui luy auoit été donnée, & en même temps il sentit en luy auec vn grand deplaisir les necessitez de la mort:

Alors il reuint à luy, & reconnut que c'étoit par vn songe qu'il auoit resenti tout ce qui est exposé cy-dessus. Aprés qu'il fut éueillé il se souuenoit encor, que la chymie agissoit plutôt par la puissance de l'art que par vne vertu naturele, parce que les principes des corps étoient changez & alterez par le feu: car la chymie separe les fixes des volatils, & volatilise beaucoup de choses qui étoient fixes, & fixe celles qui étoient volatiles. Elle separe aussi les odeurs volatiles des corps odorables, qu'on a crû faussement être vne separation du pur d'auec l'impur. Il y a aussi vne separation qui se fait par digestion & par des propres fermens, afin que les parties qui adheroient ensemble par vne opiniâtre continuité s'en separent par la discorde du ferment; & ainsi les corps arriuez au comble de leur vie derniere tombent en defaillance par vne dissolution, & mettent au iour leurs vertus qui étoient detenuës captiues dans leur solidité.

Enfin la chymie produit des choses qui ne se pouroient iamais faire naturelement, & éleue souuent les choses en tel degré qu'elle fait du venin de ce qui n'étoit point venin; comme par exemple l'esprit de salpetre éleue le soulfre humide & embrioné du vitriol, & deuiennent veneneux par leurs mélanges, au lieu qu'auparauant ces deux esprits separez étoient propres à la Medecine, & agreables à l'estomac. Il y a aussi plusieurs choses qui s'adoucissent par le feu; & si les Alkalis sont volatilisez ils approchent en vertu les puissances des Arcana maiora, parce qu'étant doüez d'vne vertu incisiue, resolutiue, abstersiue, & portés aux limites de la quatriéme digestion, ils emportent radicalement la tenacité des choses coagulées aux vaisseaux. Enfin la chymie resoult telement les choses dures & compactes qu'ils n'allient pas seulement à l'encontre du feu la constance de leur premiere coagulation, (lors qu'ils sont conuertis en vn suc distillable, & domptable de nos digestions, en nous découurant ce qu'ils auoient de plus caché:) mais aussi elle les met en état de pouuoir penetrer fort auant chez nous pour y exercer des actions admirables, car c'est la chymie qui fournit des moyens pour ouurir ces corps-là: veu que par-là les coagulez sont resoûs, les fixes sont volatilisez, les volatils fixes: les choses cruës sont meuries, les choses dissemblables sont separées en classes heterogenées: Les choses foibles sont fortifiées, & produisent beaucoup de choses que l'école des gentils a ignorée.

Finalement la chymie prepare vn dissoluant vniuersel qui reduit tous les corps en leur premiere matiere, qui nous gratifient en aprés de leurs vertus dotales par lesquelles les taches hereditaires peuuent être effacées: ce qui ne se peut pas faire sans des excellentes & inexplicables vertus, qui ne sont connuës que par ceux qu'il plait à Dieu de gratifier.

Traité du Calcul.

LEs anciens Philosophes ont crû que les pierres n'étoient pas moins composez des quatre elemens que tous les autres corps materiels, & que la terre entroit en leur mixtion en plus grande quantité que les autres elemens, qui (étant desseichée par la chaleur) leur donnoit le poids & la dureté : ce qu'ils pretendent de prouuer par la terre à potier dont on fait les tuiles & les briques, qui sont conuerties en pierres par le moyen du feu.

Mais on verra dans les principes de Physique comme elles sont materielement engendrées de l'eau aussi bien que les autres corps naturels, & que toute generation presuppose premierement quelque semence qui dispose la matiere potentielement à quelque étre,& que tout ce qui a vie ne peut tendre à sa perfection, qu'il n'ait fait vn Recteur interieur & spirituel,qui adapte & dispose la matiere (selon le destin institué du diuin Createur) qui est inuisible & immateriel, enfermé dans la semence ; & ce principe conçeu,selon l'idée de son geniteur, s'écoule auec elle dans le receptacle conuenable, où il doit prendre son corps & sa forme.

La sympathie & l'antipathie mõtrent assez que les corps inanimez sont naturelement doüez de certains dons qui consistent en cét esprit, & qui enfermez dans leur premiere matiere, répondent analogiquement à l'imaginatiue des animez. Ne diroit-on pas que l'aymant connoît où le pole est scitué, pour s'y incliner directement, & que la presence du fer qu'on luy oppose) ne luy est pas inconnuë, qui luy fait negliger le pole, pour s'attacher à luy, ou l'attirer à soy ? Donc cét esprit ou cette idée seminale dans les insensibles, exerce des operations approchãtes à celles qui joüissent du sentiment & de la vie. Et cette idée ayant commencé à reuétir son esprit,dispose,agence, & s'étend à la matiere(au milieu de laquelle il établit son domicile) & perfectionne ses organes, en acheuant de parfaire ce qui luy a été designé par son original, pour les fins connuës à Dieu seul : ce grand Architecte aussi a donné tant aux plantes qu'aux animaux, la faculté de se produire eux mémes de la semence, pour la continuation de de leurs especes, par ces paroles, *Crescite & multiplicamini*, ce qui fait que la creation du monde (qui est toute miraculeuse) a été du depuis attachée à ses causes secondes.

Lors qu'il est dit dans la creation du monde, *Terra erat inanis & vacua, & Spiritus Domini ferebatur super aquas.* Il faut croire que cét esprît fecond n'y étoit pas oisif: mais qu'il semoit dans les riuages de ces abismes, les differentes semences,des pierres, metaux,& mineraux, pour en remplir la terre dans ses lieux inaccessibles, où les plantes, & les animaux ne pouuoient pas satisfaire à son inanition, & receuoir là (comme dans leur matrice) le ferment de leur determinaison.

Les pierres & les mineraux ne

fructifient pas par vne propagation successiue de l'vn à l'autre à la façon des plantes : mais cette vertu seminale cachée dans le thresor des eaux, minute ses productions petit à petit, & par la suite du temps ils acquierent le dernier degré de leur perfection.

Cette idée, ou cét esprit seminal s'enferme dans l'eau, d'où il tire son corps & sa matiere, & ne cesse d'agir qu'il ne l'ait perfectionné, & qu'il ne soit fait ce à quoy il est destiné.

Il tire des entredeux de la terre, & des rochers son odeur fermentale, qui est comme le leuain qui fermente la maturité des semences minerales.

La semence des pierres consiste en vne vapeur saxatille, petrifique & inuisible (comme il paroît aux eaux qui font la touue, qui sont fort claires & transparantes.

Il arriue souuent que cette odeur ne transmuë pas seulement l'eau (comme son propre objet) mais aussi des corps étrangers (comme on lit dans les histoires, qu'entre la Russie & la Tartarie, il y a vn certain trajet (où il ne paroît que des pierres & des rochers) entre-ouuerts de quantité de fentes, où l'on void encor aujourd'huy des hommes, des cheuaux, des chameaux, &c. qui sans changer de figure (en trauersant cette contrée dans vn temps où l'air n'étoient point agité des vens) y auoient été suffoquez, par les vapeurs moisies & petrifiques qui sortoient de ces antres là, lesquelles introduites dans les arteres, & insinuées dans la substance des parties, les auoit conuertis en pierre auant qu'elles ayent eu le loisir de se corrompre. Ne voyons-nous pas aussi que les dents qui sont composez d'vne substance, partie osseuse, partie pierreuse (de la même maniere que la corne de cerf, tient de l'os & du bois) conuertissent en pierre l'humidité qui leur adhere par leur odeur, & vertu petriforme, soit qu'elle soit venuë du pain, de la chair, des fruicts, des legumes, &c. encor qu'ils n'ayent point de disposition à la pierre, ce qui a trompé Paracelse & ses sectateurs, qui ont crû que cette generation se faisoit comme le tartre que l'on trouue attaché aux parois des cuues & des tonneaux : ce qui est faux : car cette pierre détachée des dents ne se dissoût pas dans l'eau boüillante comme fait le tartre.

Il y a pourtant des insectes, qui encor qu'ils naissent des pierres comme les crapeaux, ils ne se conuertissent pas pourtant en pierre comme les autres choses susdites; parce qu'ils ont tiré leur esprit vital des pierres mémes, de la même maniere que les metaux se tirent des pierres, dans les veines pierreuses où ils naissent: qui est cause que cét esprit ne peut jamais étre surmonté par la semence petrifique, pour les conuertir en sa substance.

Les pierres sont diuisées en trois monarchies, aussi bien que les autres corps vniuersels : à sçauoir en minerale, vegetable, & animale. Les minerales sont celles là qui peuuét étre conuerties en chaux, ou celles qui ne se calcinent point, comme les pierres pretieuses, le marbre & les cailloux qui enferment en eux quelque couleur metallique. Les pierres vegetables comme d'agate, & les pierres minerales sulfurées, qui

qui brûlent ; tiennent plûtôt de la nature du bois noueux que des pierres. Et les pierres animales representent aussi plûtôt des os pierreux (qui se brûlent en partie cõme les os) que des pierres:toutes lesquelles trois sortes de pierres sont fort differentes du tartre de vin : mais ce sont des fruicts naturels faits selon la premiere intention de leur createur qui suiuent la nature de leurs semences.Le verre est vne pierre artificiele,claire & transparante, faite de sable & de sel alkali,qui venant à se fondre par le moyẽ du feu,corrode,dissoût & liquifie le sable,ou la poudre de la pierre,qui autrement ne se pourroit pas calciner, ni fondre,& en l'imbibãt dans soy se fondent & se conuertissent ensemble en vne masse diaphane.La pierre de chaux n'est pas propre à faire du verre:parce qu'elle est composée de deux sortes de sels,desquels,l'vn est alkali,l'autre est acide;& à cause du sel acide, qui détruit l'alkali viuifiant , la pierre de chaux n'est pas propre à faire du verre:mais le calcul se fait d'vne maniere toute particuliere , & n'a rien de commun auec les autres coagulations. L'Auteur comprend le sable sous le nõ de calcul , parce qu'ils ne different entr'eux que par la seule quantité.

L'Ecole enseigne que la cause materielle du sable,& du calcul,est vne certaine pituite visqueuse , qui est desseichée & cõuertie en pierre, par la chaleur excessiue des reins, & de la vescie mal affectée ; ou par vne chaleur étrangere,qui vient du dehors,comme par vne maniere de viure échauffante,des exercices immoderez , ou pour coucher sur des licts de plume, &c. Ce qui a causé cette erreur là,ça été la quantité de pituite mucilagineuse,que les Medecins voyoiẽt vuider tous les iours auec l'vrine de ceux qui portoient la pierre dans la vescie : mais s'ils auoient bien examiné cette excretion , aprés auoir veu que l'extraction de la pierre , tarissoit ces mucilages là, ils auroient mis en fait, que si lesdites mucilages étoient la matiere du calcul , qu'elles deuoient étre engẽdrées par la vescie, ou enuoyées d'ailleurs en elle. Si elles sont enuoyées d'ailleurs la même mission & eiection deuroient continuer nonobstant la lithotymie,puisque l'extraction de la pierre ne regarde pas la partie éloignée qui enuoye lesdites glaires, & qui les engendre ; mais seulement la vescie. Si elles procedent du calcul ou de la vescie, elles representeront plûtôt vn effet lugubre (que cause la presence du calcul) & vne peruersion de l'aliment de la même vescie,qui au lieu de le conuertir en sa substance, est contrainte de le pleurer incessamment, par l'imitation de cét ennemi incommode, dont elle ne se peut pas défaire. Ne void-on pas pour semblables raisons, qu'vn atome ou vn fétu entré dans l'œil y excite des larmes continueles ? Qu'en la squinance on ne fait que bauer ? Qu'en la dissenterie les propres mucositez vtiles des intestins se détachent, & s'écoulent auec le sang,&c.Et d'ordinaire lors que les parties,ou leurs facultez sont mal affectées,que leur fonction,& digestion se deprauent, & leur aliment , qui autrement étoit bon , & receuable change sa bonté en vne nature vitiée & peruerse.

De

De plus si le phlegme étoit la cause materiele de la pierre de la vescie, tous ces mucilages se conuertiroient entierement en pierre, ni plus ni moins que tout le laict se coagule lors qu'il est presuré & deuroit remplir par sa grosseur tout le corps de la vescie.

C'est vne chose étonante que depuis tant de siecles on ne se soit iamais aduisé de desseicher les mucositez sorties de la vescie par les degrez du feu : cette experience auroit été assez suffisante pour faire cognoître que la pierre ne pouuoit iamais s'en former : mais plûtôt quelque tuphe aisé à dissoudre auec les doigts semblable à de la moruë qu'on feroit desseicher sur vne lamine. Il n'est pas moins surprenant qu'ils n'ayent iamais consideré que le degré de chaleur requis pour endurcir la pierre, ne se peut pas rencontrer dans vn corps viuāt, par lequel les parties aqueuses seroient consumées, & par vne même action les plus tenaces & grossieres condensées. Au contraire ils auroient vû que l'vrine claire & transparante exposée au froid se décharge de son sable,& affiche ses croûtes aux parties laterales du pot de chambre ; ce qui ne se fait pas si on l'expose au feu : outre qu'il y a bien de la difference entre la coagulation des cailloux dans les fontaines & riuieres, & la deficcation du lute par le feu des fournaises : ce qui fait bien voir que le calcul ne se fait pas par la chaleur : mais que c'est luy qui la fait & l'excite, ni plus ni moins qu'vne épine fichée dans le doigt (qu'on ne peut pas accuser d'étre chaude) l'enflame extraordinairement.

En aprés quelques Medecins ayans pris garde que le sel (aprés auoir fait euaporer partie de l'aquosité de la saumure) se condensoit au fond si tôt qu'elle étoit refroidie, crurent d'abord que le sel & la chaleur faisoient la coagulation du calcul. D'autres ayant recognu que la saliue, & les mucositez auoient le goût salé (non pas pourtant le goût du sel de l'vrine, ce qu'ils deuoient considerer) ont conclud que le calcul étoit engendré du phlegme salé, & par consequent que le sel étoit fort nuisible aux calculeux : mais s'ils auoient jetté vne pincée de sel dans l'vrine, ils auroient appris que bien loin de causer la coagulation en elle, il l'empéchoit en reprimant la putrefaction, & resoluant la matiere qui s'y disposoit.

Si le sel commun conuertissoit les mucilages en pierre par le moyen de la chaleur ; celles qui se resoluent des chairs salées dans la saumure, ne se deuroient pas consumer (en boüillant) en écume, comme elles font : mais plûtôt se deuroient coaguler auec le sel en pierre.

Si le même sel tel qu'il a été autrefois mangé, est separé par les cuiseurs de salpetre, aussi deuroit-il demeurer dans le calcul s'il en étoit la matiere : mais l'experience montre (par sa dissolution) qu'il ne s'en rencontre point du tout dans sa composition; & le sel marin qui est contenu dans l'vrine ne change point de nature : mais est rendu tel qu'il a été pris comme appert par l'exemple susdit du salpetre tiré de l'vrine des animaux. Qui fait voir que c'est sans fondement que l'on a

deffendu le sel commun, qui a été donné de Dieu en symbole de Sapience pour les necessitez des mortels, & qui a logé des fontaines salées aux lieux éloignez de la mer pour suppleer au defaut du sel marin: & bien loin de rendre à ce bienfacteur vniuersel des actions de graces, on l'accuse d'auoir donné le sel au prejudice des hommes.

L'Esprit de sel (qui pourtant ne se peut jamais extraire dedans nous, puis que l'experience fait voir qu'il ne part, & n'obeït pas aisément aux plus violentes flames du reuerbere,) est fort acide, & il n'y a point de pareil remede pour éteindre les ardeurs d'vrine quâd elles seroiét causées par le calcul: il empéche les putrefactions, dissoût les mucilages, & chasse & nettoye le sable des reins; donc le sel est plus vtile aux calculeux que nuisible, tant à cause de son corps que de son esprit. L'Auteur dit auoir empéché les recheutes, & les nouuelles productions de la pierre & grauele (à ceux qui en auoient été deliurez) par l'vsage copieux d'icelui.

Le calcul n'est pas non plus de la nature de la craye, ou des coagulations qui se font aux jointures des goutteux, puis qu'il se coagule au milieu de l'vrine, & celles-cy ont pour leur cause materiele les glaires des jointures, qui ont été infectées de quelque acidité, où sa partie aqueuse & plus subtile s'étant euaporée, le residu se seiche petit à petit & s'endurcit en tuphe.

C'est donc materielement de l'vrine que le calcul se fait, & c'est d'elle qu'il prend son accroissement & non pas de ses mucilages; car si l'vrine pissée à trauers d'vn linge bien épais, ne laisse pas de se croûter à l'entour du pot à pisser, & de produire du sable; cela fait bien voir qu'il n'étoit pas encor actuelement formé, autrement il auroit été retenu dedans le linge auec les mucilages; & le sable recemment separé & coagulé, est aussi dur qu'il pourroit être deux ans aprés sa coagulation; ce qui montre clairement que le calcul ne se desseiche pas petit à petit comme on croit. Il faut donc sçauoir qu'il est necessaire que tout ce qui se produit de nouueau en la nature, deriue absolument de quelque cause precedente; ce qui ne se fait pas par vne pure resignation, comme si cette cause se demettoit de son gouuernement pour étre lasse de regir dauantage: mais c'est par la necessité d'vne nouuele semence qui suruient, & par vne meure impression & disposition actuele de l'esprit (qui est le directeur de ce nouuel étre) & comme ce qui n'est pas encor en étre, n'est pas encor en puissance d'agir, il faloit que cét étre en puissance precedât en quelque façon, auant que de s'adapter & s'étendre, la matiere dont il compose son corps.

La preexistence de cét étre subsiste en vn certain esprit seminal, qui porte auec soy son image, & est instruit de tout ce qu'il faut qu'il fasse: cét esprit est appellé Archée, & les fermens sont les moyens organes par lesquels les semences disposent leur matiere à la generation; car tout ainsi que l'odeur d'vn vaisseau où il y a eu quelque acidité, coagule le laict, & l'en aigrit d'abord. Que l'odeur du leuain fermente la farine & l'infecte; &

 l'odeur

l'odeur d'vn tonneau moisi corrompt le vin & le pousse. Tout de même dans l'vrine le ferment qui dispose au calcul, consiste en vne pure odeur, comme il paroit que l'vrine se putrefie plûtôt dans vn vaisseau puant, & qui dés long-temps sert à contenir l'vrine, que dans vn autre net & neuf.

Cette odeur fermentale n'est pourtant pas tant propre à l'vrine qu'il est souuent étranger & communiqué par vne mauuaise impression des reins, qui force l'esprit de ces lieux-là (par l'importunité de ce ferment) à vn labeur desordonné, & le pousse à la fabrique du calcul, & il est constant que la semence & la proche matiere inuisible du calcul, se tiennent dans l'vrine, aussi-bien des sains que des malades, & si elle n'acheue point de se meurir dedans nous, elle le fait dehors, & se coagule dans les pots à pisser aprés qu'elle est sortie : mais dedans nous elle ne s'y meurit que par accident, à cause de nôtre baume naturel qui la conserue. Mais comme l'étre deuancier doit actuelement ou perir, ou se relâcher en quelque façon, pour éclorre de soy quelque nouuel étre, qui est encor dans la puissance de la semence : il est par consequent necessaire que la matiere de l'vrine (de laquelle se fait la pierre) tombe en quelque defaillance auant que le calcul se forme, ce qui ne se fait pas tout d'vn coup : car quoyque les principes essentiels du calcul, ou sa semence, y soient, elle a pourtant besoin d'vn ferment qui excite & fasse germer la semence, ainsi qu'aux autres generations, à cause que la transmutation d'vne chose fait paroître sa décheance par vn état neutre & par le moyen de son propre ferment. Donc c'est le ferment corruptif de l'vrine qui réueille & excite la semence petrifique, & il n'y a point de principes transmutatifs en la nature sans fermens innez ou acquis, excepté les transmutations artificieles qui se font par le feu, comme la terre à potier qui s'endurcit en forme de pierre : ce qui se fait autrement que les autres pierres qui tiennent leurs principes de la semence.

L'vrine se conserue plus long-temps dedans nous (que dehors comme nous auons déja dit) & ne se corrompt pas si tôt sous la faueur de nôtre baume naturel, ni lors qu'elle est fomentée par vne chaleur tiede qu'elle fait dans vn froid vrinal, où en peu d'heures elle se putrifie & se démet de son sable, qui fait que ceux qui retiennent long-temps leur vrine, ne sont pas toûjours affligez du calcul.

Les reins ont naturelement vn ferment excrementiel, qu'ils commencent d'imprimer au chyle d'abord qu'il se presente aux portes du foye, par la proprieté duquel ferment l'vrine se separe de ce qui doit étre conuerti en sang (qui n'est pas encor coagulable) & si la separation ne s'en faisoit dans ce temps-là, lors que le foye auroit viuifié le sang, il seroit en danger d'étre incessamment soüillé & infecté par l'inspiration sordide du ferment des reins.

Ce ferment n'est propre qu'à la perfection de l'vrine, & ne suffit pas à la production ni à la propagation du calcul : mais il faut qu'il excede, & que l'vrine commence à prendre

la pente à la putrefaction ſans s'expliquer pourtant encor ouuertement, (autrement la fiévre lente en ſeroit inéuitable) pour réueiller la ſemence qui eſt encor en puiſſance dans l'vrine : & ſi foible, & legere qu'elle ſoit, elle exerce aiſément ſa tragedie dans l'vrine, ou le ferment ſtercoral a déja penetré, & la diſposé à la putrefaction.

Donc la petrification ne ſe fait pas par le vice de l'vrine, ni pour étre farcie de mucilages : mais les reins ſuſcitent ce ferment vicieux à la generation de ce monſtre inſolent par leur propre defaut & c'eſt l'odeur ſeule du principe de putrefaction, qui réueille & ſépare en parties heterogenées, ce qui ne ſembloit auparauant étre qu'vn en vnion : comme on void que par le moyen de la putrefaction il y a beaucoup de choſes qui ſe rendent volatiles qui étoient fixément detenuës & attachées dans la ſolidité des corps les plus maſſifs; & les eſprits (en étans vne fois détachez) ils agiſſent reciproquement auec plus de liberté les vns auec les autres.

Si quelqu'vn veut que ſon vrine n'ait point de panchant au calcul, qu'il ſoit ſoigneux d'en empécher la putrefaction auec des remedes qui par vne odeur ſuaue, recréent & conſolent les reins, & les font comme reſouuenir de leur premier deuoir.

Tels ſont la muſcade & ſa fleur, le ſaffran, la terebentine, geneure, &c. qui ſe mélent auec l'vrine par vne proprieté diuretique : ou par les remedes qui par vne faculté manifeſte ou occulte ont été qualifié du nom de ſaxifrage, qui en mondifiant & nettoyant les reins les déliurent bien des menaces de la putrefaction : mais ils ne diſſoluent pas le calcul comme on croit. (Tels ſont les fontaines acides, pierres, herbes, &c.) & n'empéchent pas les rechûtes & les nouueles procreations (parce qu'ils ne ſont pas accompagnez de l'agreable odeur ſuſdite) de la même maniere qu'on n'empéche pas vne plante de repulluler, encor qu'on luy retranche ſes ramaux, comme on feroit en arrachant ſes racines: auſſi ne guerit-on pas les nephritiques en expulſant le calcul & les grauiers: mais on n'é ôte que les productiōs.

Pour reuenir donc à la maniere dont le calcul ſe forme, ſoit qu'il ſoit coulé des reins en forme de noyaux, ſoit qu'il ſoit fait en forme d'écailes colées les vnes ſur les autres: ſa coagulation ſe fait dans vn inſtant (encor que ſon accroiſſemēt ſe faſſe ſouuent petit à petit, & quelquefois tout d'vn coup (comme l'Auteur cōfirme par l'hiſtoire d'vn certain Miniſtre) en ce même Traité & ſa matiere eſt puremēt ſpirituele & volatile.

L'Auteur dit auoir apris par la diſtillation, que cét eſprit coagulateur ne ſe récontroit pas dans l'vrine du cheual (qu'il auoit pû recouurir plus aiſément que celle des autres animaux) comme en celle de l'homme: & que cét eſprit d'vrine ne coagule iamais qu'il ne ſoit aſſocié auec l'eſprit de vin, (qu'il dit ſe trouuer auſſi dans l'vrine en la diſtillant) & nonobſtãt que ces deux eſprits ſoiēt extrememēt volatils & fuyards, cela n'épeche pas qu'ils ne ſe puiſſēt coaguler, cōme on peut remarquer en l'eſprit de vitriol, (qui a pour le moins autant de ſubtilité) & qui

étāt associé auec le sel Armoniac (qui s'exhale aussi fort aisément) se fixe d'abord d'vne telle maniere, qu'il peut soûtenir la fôte sans s'exhaler.

Outre cét esprit coagulateur & l'esprit du vin qui se rencontrent dans l'vrine, il s'y trouue aussi vn esprit terrestre & stiptic, qui par le moyen de la putrefaction deuient volatil : si bien que cét esprit d'vrine s'imbibant de cét esprit terrestre ou terre volatile (qui a été engendré de la semence, ou excité par vn fracide & putride ferment) suscite l'esprit de vin qui est encor calme, oisif & concentré dans l'vrine, qui se mélans intimement ensemble, & agissans l'vn auec l'autre par vne action reciproque, se coagulent au milieu de l'vrine, & font vn étre pierreux animal (dissemblable aux autres pierres) que Paracelse nomme Duolech.

Nous voyons de semblables coagulations aux eaux qui font la touue, nonobstant qu'elles soient tres-claires & transparantes : & s'il paroit des mucilages autour des bassins où elles croupissent, & d'autres attachées aux canaux par où elles découlent, elles ne se conuertissent iamais en touue. Ces sortes d'eaux détruisent les digestions, & impriment souuent à nos esprits leurs mauuaises inclinations, aussi-bien que les nourrices (qui en sont atteintes) la peuuent traduire aux enfans ; qui par vne opiniâtreté pertinace persiste & vieillit auec eux, aussi-bien que celle dont la semence se trouue en l'air de quelques Prouinces, (que les vapeurs petrifiques ont alteré) qu'il faut respirer malgré nous ; & cette sorte d'inclination que nous tirons du dehors, n'est pas moins atroce que celle qui prouient d'vne tache hereditaire.

Les eaux minerales qui contiennent vn esprit acide auec quelques veines de fer, nous font voir aussi de semblables coagulations autour des bouteilles qui les contiennent quelque temps ; qui se fait par vne action reciproque de l'esprit terrestre du fer, & de l'esprit acide son associé, qui aprés étre las d'agir l'vn auec l'autre, se condensent ensemble en vn corps pierreux semblable à de l'ocre.

Mais la production du tartre est bien differente des susdites, en ce que l'esprit agit enuers le corps ; car l'esprit acide du vin attire la lie & la dissoût, & la lie l'imbibant dans soy, la condense, & se conuertit en sel, & la lie demeure telle qu'elle étoit auparauant, qui se retrouue lors qu'on en separe le sel par l'eau boüillante où il se dissoût : car tout esprit acide & corrosif se coagule en corrodant vn autre corps, & est changé en sel fixe ; & le corps qui a souffert l'action de cét esprit corrosif, n'agit point en l'esprit qui de son propre mouuement s'est coagulé : ce qui ne se fait pas ainsi lors que deux esprits actifs concourent ensemble, où il y a double action, par laquelle ils agissent tous deux ensemble, & l'vn contre l'autre, & de cette façõ leur actiõ se fait par vne mixtion radicale, & des deux il ne se fait qu'vn constitut inseparable, & cette transmutation est vne production neutre, qui prouient de tous ces deux esprits. Cét esprit coagulateur de l'vrine exerce sõ operatiõ par la vertu de sõ propre sel, sur l'esprit fracide & putride de la terre

terre ſans ebullition, & dans peu de temps il acheue ſon ouurage & ſe coagule auec l'eſprit de vin (qui comme nous auons dit cy-deſſus ſe rencontre dans l'vrine) qui voudra éprouuer cecy qu'il iette de l'eſprit d'vrine dans de l'eſprit de vin, il verra qu'elle ſe coagulera à l'inſtant; mais non pas ſi ſolidement que ſi la terre volatile y entroit, qui fait partie de la dureté du calcul. Mais les coagulations qui ſe font aux eaux minerales ne ſe font pas ſans vne eſpece d'ebullition, où l'on void éleuer quantité de bulles: & ſi on empéche cette eructation en bouchant exactement les bouteilles, elles ne ſe coagulent pas, & ſeruent de medecine comme auparauant, à cauſe que les eſprits retenus dans l'eau, ne peuuent pas s'entreſuiure, ni ſe joindre pour exercer leurs operations.

Quoy que les corps ſolides ſoient diſſoûts par les corroſifs, ou non, ils conſeruent toûjours leur premier étre, nonobſtant qu'ils ſoient rendus inuiſibles: car lors que les eſprits diſſoluans en ſont ſeparez par la violence du feu qui les fait exhaler, ils ſont tels qu'ils étoient auparauant: comme il paroît à l'or, à l'argent, aux perles, aux coraux, &c. diſſoûts par l'eau forte (ou autre eſprit acide) leſquels encor qu'ils ne paroiſſent plus à nos yeux: ſi pourtant vous mettez l'or ou l'argent diſſoûts au creuſet, & leur donnez le feu de fonte vous les trouuerez tels qu'ils étoient auant leur diſſolution parce que ce diſſoluāt ne penetre point le corps diſſoût dans le fond de ſa radicale connexion; ce qui eſt neceſſaire pour les tranſmutations eſſentieles, qui preſuppoſent toûjours vne tranſmutation de matiere, comme le calcul qui eſt vne tranſmutation des trois eſprits ſuſdits, en ſa matiere.

Les corps n'agiſſent pas auec les corps par vne naturele action de compoſition: mais tout ce qu'ils font les vns auec les autres, ſe fait à raiſon du poids, de la grandeur, de la dureté, de la figure & du mouuement: ſi les corps ſalez font quelque operation, c'eſt à cauſe de certains eſprits volatils qu'ils ont, où parce qu'ils en rencontrent dans l'autre corps oppoſé. Et il faut ſçauoir que de quelle maniere que les corps puiſſent étre mélez & confondus, qu'ils ſe conſeruent toûjours leur premier étre, à moins qu'ils ne ſoient tranſmuëz par le feu, ou par la force des fermens.

Les corps n'agiſſent point auſſi enuers les eſprits: mais en patiſſant ils les determinent ſeulement à quelque choſe, laquelle operation n'eſt pas vne veritable reaction: mais vn pur effet qui reſulte de la premiere action des eſprits, qui laſſez & épuiſez de leurs forces, ſe rendent à la fin de leur mouuement, & ne tranſmuent pas les corps en leur nature: mais (par corroſion) ils les reduiſent ſeulement comme en poudre impalpable que les Myſochymiques appellent calcination. Par exemple, ℞ crocus Martis vne liure, huile de vitriol ſix fois autant; diſtilez toute l'aquoſité, vous trouuerez du vitriol de Mars aprés que le fer en ſera ôté, à ſçauoir du ſel ſemblable à du vitriol, qui a bien le goût du fer, mais il ne retient que cela de luy, & ſa

determination quant à l'efficace, & non pas quant à la matiere, qui est vn noble remede pour la Medecine.

Pour reuenir au lieu où le calcul se fait, il faut sçauoir (comme nous auons déja dit) que l'vrine commence déja à se former au mesentere, & à l'entrée du foye : autrement les reins ne la separeroient pas d'auec le sang, si elle n'en étoit pas déja reelement distincte.

Si donc l'vrine est formée auant qu'elle arriue aux reins, & aux emulgentes, il faut que le calcul commence à s'y preparer auant qu'y entrer : car si l'excrement fecal, commence à se faire au commencement du duodenum, que ne fera pas l'vrine qui passe par les reins presque aussi vîte que par vne syringue. Il est donc aisé à conclurre, que la naissance, & la preparation du calcul ne se peut pas faire dans le temps d'vn passage si soudain : outre qu'on verra souuét (si on y prend garde) que le bol amasé qui se trouuera dans l'vrine, & qui aura été renduë en vne seule fois) excedera en grosseur plus de la moitié d'vn rein, ce que leurs sinuositez (qui sont fort petites) ne pourroit pas contenir. Ce qui fait bien voir que les reins ne sont pas seulement la matrice du bol, des grauiers, & du calcul; mais que les principes de leurs productions commencent à s'ébaucher dans les vaisseaux anterieurs (comme dans la veine caue, & aux emulgentes) où l'vrine s'y dispose déja : & les reins ne pourroient pas loger la moitié du sable qui s'écoule dans vn seul paroxisme, ni dans le sinus de leur centre, qui se termine aux vreteres, ni dans celui, qui par ses anfractuositez se disperse dans leurs corps.

L'vrine est claire & transparante, aqueuse, abondante, & sans teinture auant le paroxisme : dans les douleurs elle se trouble & charie du bol auec elle; & elle est chargée de sable lors que les douleurs sont passées.

Elle est claire dans le commencement : parce que les facultez (dans le trouble de cette confusion) ne songent pas d'attirer cét excrement liquide (de l'Ilseon) qui donne la teinture à l'vrine : outre que les serositez qui sont bien differentes de l'vrine sont enuoyées à foison (des veines) aux reins, comme pour les secourir, nettoyer & relauer de ce qui leur fait insulte.

Aprés l'vrine n'entraine que du bol auec soy, qui n'est qu'vne terre volatile, qui n'est pas encor assaisonnée de son sel, ou de son esprit salé, qui donne la solidité au sable & au calcul, qui de momét en moment à mesure qu'ils s'approchent des reins se grainent & s'endurcissent dauantage, & alors les douleurs cessent pourueu qu'ils ne forment point d'obstacles au passage de l'vretere.

Il arriue souuent qu'vn seul rein distille du sable fort longtemps : & d'autrefois il est totalement bouché de calculs : alors on sent bien vne douleur sourde de ce côté là : mais il ne rend iamais plus de sable en aprés.

La douleur nephritique que cause le passage du sable & du calcul dans les vreteres, ne procede que de la contraction des

 seaux

vaisseaux (qui sont egalement aussi larges en vn endroit qu'à l'autre) qui se retirent & se rident, & les intestins en souffrent par consentement quelquesfois jusqu'aux conuulsions dont il ne faut pas s'étonner : puisque les ioinctures montrent souuent par le méme symptome la part qu'elles prennent aux douleurs des boyaux.

Le bol ne tire pas sa teinture de l'excrement liquide susdit, car la couleur du bol surpasse beaucoup en rougeur la couleur iaune de cét excrement : mais il la tire du sang (dilayé) dans les veines (qui sont les matrices du bol) qu'il imbibe, & emporte auec soy dans cette confusion erronée : aussi à grand peine void-on les Icteriques attaquez du calcul : quoy qu'auant la iaunisse ils y eussent été sujets : ce qui fait voir, que cét excrement là empéché plûtôt sa generation qu'il ne la cause.

Le calcul qui se forme dans la vescie est d'vne autre nature que celui qui se fait aux reins, où le sable est toûjours plus citrin, & il est d'autant plus dur qu'il approche plus la de couleur blanche.

Pourtant s'il y a long-temps que les reins soient affectés de ce vice là : le sable qu'ils font tire sur le blanc (à cause de l'absumption de la superficie rougeâtre de leur parenchyme qui contribuoit à la rougeur dudit sable) & tirent cette blancheur de l'aliment de leurs parties fibreuses & spermatiques, lors qu'étant prét d'étre assimilé en elles, il s'est dépoüillé de la couleur du sang.

Les rechûtes prouiennent du restat des impuretez adherentes aux vaisseaux, qui n'ont pas été bien detergées, & nettoyées du caractere contagieux dont elles sont encor empreintes, & qui comme vn reliquat de leuain vitieux, infecte & suscite de nouuelles generations.

Si cét esprit coagulateur passe du foye (par vn mouuement retrograde) à la veine porte, & que, delà, il soit chasſé par le mesantere aux intestins comme vn étranger importun. Il y fait quelquesfois des calculs, qui causent des miserere & la mort aux patiens.

S'il est porté par la veine caue ascendante, ou descendante, il peruertit par son propre vice l'aliment, & les mucilages des parties spermatiques & les endurcit, d'où procedent la pluspart des scyrres, des fiévres quartes, & diuerses sortes d'opilations que l'on tâche inutilement d'emporter par des apozemes.

De plus si auec l'aliment de la vescie du fiel (qui se nourrit du sang qui l'enuironne) cét esprit s'y rencontre, d'abord il se fait des pierres dans la vescie du fiel.

Lorsque le calcul est vne fois coulé des reins à la vescie : tandis qu'il occupe ce lieu là, c'est rarement que les reins en produisent de nouueaux, parce que les esprits qui trauailloient à sa fabrique, le suiuent & l'accompagnent.

Il y a deux indications requises à la curation du calcul, l'vne consiste à effacer la mauuaise inclination des reins, & à empécher les nouuelles & reïterées generations: & l'autre doit tendre à demolir le calcul engendré, mais l'Ecole n'a songé qu'à son expulsion, & à rafraîchir,

fraîchir, mollifier, & humecter tant interieurement (par les mauues, guimauues, &c.) qu'exterieurement, par le bain, fomentation, huile de scorpion, &c. croyant par ces moyens élargir les vreteres pour faciliter le passage au calcul.

Elle n'a pas aussi oublié les purgations phlegmagogues, en intention de diuertir & euacuër le phlegme (qu'elle croit étre la matiere du calcul) ausquelles elle adjoûte des lauemens, de crainte que la retention des excremens qu'ils vuident, ne comprimét les vreteres qui doiuent seruir pour le passage du calcul. Lesquels remedes ont fort peu d'efficace : car premierement les mucilages susdits ne passent pas de la bouche aux vreteres en la forme lenitiue, emolliente & relaxante, tels qu'ils ont été pris, & comme les Medecins se proposent, qu'ils n'ayent au prealable souffert diuerses transmutations formeles dans les premieres cuisines ; & il n'y a rien qui puisse paruenir dans ces lieux-là, qu'il n'ait acquis la nature de l'vrine. Si pourtant on en ressent quelque soulagement, ce n'est pas à cause qu'ils élargissent les vreteres: mais pour ce qu'ils relâchent & adoucissent (comme feroient des fomentations exterieures, les crispations conuulsiues de ces vaisseaux-là.

Si l'vretere est bouché par le calcul, en sorte que l'vrine ne puisse pas passer: comme sera-t'il possible que cét excrement qui exonde au dessus du calcul, cede & fasse place à cette nouuele vrine qui aura été preparée & alterée par ces emolliens, (à qui le passage n'est pas moins dénié) pour pouuoir élargir & amplifier l'vretere au dessous du calcul. Ces vaisseaux-là ne sont pas inflexibles ni secs comme des roseaux : mais leurs membranes sont ordinairement laxes, molles & humides, & à cause de cette mollesse elles prétent & obeissent aysément, à moins que la douleur ne les fasse froncer & retirer.

Les Medecins sont telement timides qu'ils n'osent joindre les diuretiques, à leurs emolliens) dans les douleurs du paroxisme nephritique) qui sont fort loüables pourueu qu'ils ayent la vertu d'adoucir le spasme des vreteres. De cette maniere-là, (en lenissant & euacuant tout à la fois) ils pouroient remplir leur indication.

Les raisons qu'ils aleguent ne sont pas receuables : car si le calcul arrété dans l'vretere cause la mort au malade, les diuretiques en seroient innocens: car il faut noter que tout calcul est ou égal à l'vretere: ou il est plus petit, ou plus gros. S'il est plus petit il ne faut pas craindre les diuretiques: s'il est plus gros, ils seront absolument inutils, & les diuretiques, ni la retention d'vrine (qui ne laisse pas de s'écouler par l'autre vretere: car rarement sont-ils bouchez tous deux) ne seront pas cause de la mort du patient: mais ce seront plûtôt les conuulsions des vaisseaux. S'il est égal aux vaisseaux il faut auoir soin de l'expulser au plûtôt, de crainte qu'il ne se grossisse dauantage par son sejour.

Si les Medecins apprehendoient les diuretiques de crainte que plusieurs calculs ne se precipitent à la foule, dans le passage ou que quelque calcul inegal, raboteux, angu-

laire,

laire, ou plus gros d'vn côte que d'autre, ne vienne par ses coings, ou par sa grosseur, à embarasser le passage de l'vrine, cét accident ne tirera pas sa coulpe du diuretique: mais d'vne chûte fatale & casuele, qui ne laisseroit pas sans ledit diuretique d'arriuer: & de la méme maniere qu'il commence sa chûte l'entrée de l'vretere, il continuë sa descente iusqu'à la vescie (à moins qu'il ne soit angulaire) car les calculs en vn passage si étroit, ne peuuent pas se cõtourner aisement. Les vreteres aussi à moins que d'étre mõstrueux, ne sont pas plus étroits à la fin, ni au milieu, qu'au commencement, & si le calcul s'arréte en sa descente; cela ne procede que de la douleur atroce qui fait contraction de l'vretere, qu'il faut auoir soin d'appaiser & lenir. C'est pourquoy il ne faut pas par la crainte d'vn cas irregulier qui aduient rarement s'empécher des diuretiques, qui sont toûjours vtiles de soy. Il ne faut pas aussi les éuiter de crainte de trop échauffer: puisque c'est le calcul qui fait la chaleur cõme l'épine fichée dans vn doigt l'enflame, & la chaleur ne fait pas le calcul: mais le plus court c'est de tâcher de l'expulser au plûtôt par les diuretiques qui en excitans l'vrine en abondance, presse par sa pesanteur vne décharge si salutaire, sans oublier de méler auec eux (cõme nous auons dit) les remedes qui ayent la vertu de lenir & adoucir les douleurs, & empécher les conuulsions des vreteres: faute dequoy les calculs s'arrétent souuent au milieu du chemin, & causent la mort au malade.

Le suc de citron ne soulage pas les nephritiques par la force incisiue, & absterliue de son acidité (ce que tous les autres acides pourroient faire si cela étoit: car il quitte son acidité sous la chaleur de la premiere digestion, ainsi qu'il fait au feu ni plus ni moins qu'vne pomme aigre qui n'est pas encor dans sa maturité, deuient douce par la chaleur du Soleil: mais il luy reste vne certaine vertu conuenable à adoucir les retractions conuulsiues, causées par la douleur, qui procede de sa vie moyenne, lors qu'il est conuerti en vrine.

Il y a plusieurs sortes de diuretiques: les vns rendent l'vrine acre par vn venin corosif, comme les cantharides. D'autres laissent de l'acidité dans l'vrine, qui prouoque la strangurie comme font les nouuelles bieres. Les autres rendent l'vrine absterliue, comme les fontaines acides, le vitriol de Mars, la pierre d'écreuisse, & toutes les plantes qui portent la qualité diuretique, & qui operent par vn certain sel alkali volatil, qu'ils contiennent en eux, ou ils l'acquierent dans l'officine des digestions, qui fait qu'on les joint souuent aux potions vulneraires: parceque l'acidité (qui est vn indice de putrefaction à la chair) est presque toûjours conjointe aux playes, que les sels alkali consument & absorbent aisément comme ils font les esprits acides: ainsi la pierre d'écreuisse (qui est vn excellent vulneraire) cuite ou macerée dans du vin, a le goût de la lexiue, ni plus ni moins que les sels alkali dissoûts dans l'eau.

Il y a des diuretiques qui prouoquent l'vrine, & excitent l'expul-

trice, parce qu'ils corrompent & putrefient l'vrine, comme les asperges, &c. L'Auteur rapporte qu'vn certain Aduocat fut atteint du calcul aprés auoir mangé quantité d'asperges, auquel il n'auoit iamais été sujet auparauant. N'est-ce pas vne chose étonante que nôtre nature tende si promptement à sa ruine, & qu'en aprés, elle ait tant de peine (nonobstant l'aide des remedes) de se releuer de sa chûte.

Il y a aussi des diuretiques (comme nous auons déja dit) qui recreent les reins par leur suaue odeur, comme la terebentine, saffran, geneure, &c.

Il y en a d'autres, qui conuertissent leur sel alkali en acrimonie par le moyen de laquelle ils nettoyent les reins de leurs impuretez, comme sont les coquilles, les pierres, les cendres, & quelques autres appropriez qui seuls meritent le nom de saxifrage, pourueu qu'on les puisse rendre volatiles.

Il y a vn autre genre de diuretiques, qui en fort petite dose tirent de tout le corps vne prodigieuse quantité d'vrine, qu'ils font écouler: comme les eloportes & les especes du becapunge, &c. De méme les sucs de quelques poissons marins à coquilles, & tout ce qui par la proprieté d'vn nitre volatil qu'il contient réueille les reins engourdis.

Il y en a d'autres qui en appaisant la douleur des reins les confortent comme le saffran, la rheubarbe & la casse, pourueu qu'on les priue de leur vertu solutiue.

L'esprit de sel marin n'est pas seulement diuretique: mais il appaise la strangurie à ceux qui ont la pierre dans la vescie, & diminue le calcul des reins, pourueu qu'il soit tiré par les dernieres, & plus violentes flames du reuerbere. Finalement ce n'est pas assez de dire, que les diuretiques font vriner: mais il faut examiner de quelle maniere ils le font: si c'est pour irriter l'attractrice, ou par irritation de l'expultrice, ou pour introduire la corruption dans l'vrine, &c. Aussi ne suffit-il pas de dire que le petit laict a quelque chose de nitreux, mais il faut considerer qu'il luy reste quelque chose de cadauereux qui prouient du sang, d'où il a été tiré.

Il a été dit cy-deuant que la curation du calcul consistoit tant à abolir & effacer l'inclination au calcul, qu'à la dissoudre & liquifier: ce que l'Ecole de Medecine nie se pouuoir faire, parce qu'elle n'en sçait pas les moyens, & apporte pour raison (selon Galien) les intemperies confirmées, & qui se se sont renduës natureles & habitueles ne se peuuent pas guerir selon l'axiome. *Naturam expellas furca, tamen vsque recurret.* Et pource qui est du calcul confirmé: que tous ceux qui se vantent de le rompre & dissoudre par vne sotte iactance d'empyriques; ne sont que des vendeurs de fumée: car qui a-t'il de plus clair (disent-ils que les remedes qu'on voudroit employer à dissoudre le calcul, rongeroient plûtôt & dissoudroient l'estomac, que le calcul, qui est cent fois plus dur que luy, & qui est fort éloi-

gné de la bouche : Mais les chymiques ignorans en la Philosophie le promettent audacieusement, & charlatent ainsi les pauures miserables, afin de leur dérober leur argent. Outre que les Princes & Monarques, & tant de rares esprits qui ont professé la Medecine depuis tant de siecles, n'auroient pas été destituez de semblables remedes s'il y en auoit eu.

Pour répondre à cela premierement nous dirons auec le texte de la Sapience. *Deus fecit omnes nationes terræ sanabiles.*

Si la Foy nous apprend que tous nos maux ont tiré leur origine de la preuarication, & que tout peché puisse étre entierement pardonné : il semble que toute maladie de quelle nature qu'elle puisse étre, se peut guerir parfaitement: & si la punition qui prend sa mesure du peché, ne se pouuoit pas remettre auec luy, ne pourroit-on pas accuser Dieu d'impuissance & manquer de misericorde : luy qui est infiniment plus indulgent, que les hommes (qu'il ne veut pas perdre) ne sont pecheurs : & que le même qui est tout-puissant, qui pardonne les pechez des hommes, & qui a crée le Medecin ait rendu la Medecine defectueuse, & qu'il n'aye pas pû créer des remedes capables de vaincre, & surmonter toutes sortes de maladies. L'Epitaphe de Paracelse, erigé par les Chefs de Salsebourg, qui auoient été témoins de ses cures admirables, ne parle-t'il pas assez clairement, où il y a ces paroles. *Conditur hîc Philippus, Aureolus insignis Medicinæ Doctor, qui dira illa vulnera, lepram, podagram, hydropisim, aliáque insanabilia corporis contagia, mirifica arte sustulit, &c.* où ce mot d'incurable comprend l'Ithysie, l'Asthme, le calcul, &c. Cardan n'écrit-il pas que de son temps il passa vn homme par la Lombardie, qui guerissoit par vne certaine boisson, tous ceux qui portoient le calcul dans la vescie en fort peu de temps & sans danger ? car ce n'est pas par des corosifs que l'estomac de la colombe resoût les perles, n'y l'Autruche liquifie & dissoût le fer ou les cailloux : mais c'est par le propre ferment vital de leur digestion, & c'est vne erreur de donner la membrane interieure de leur ventricule puisque la vertu dudit ferment perit auec la vie des animaux. Donc on ne doit pas croire que ce qui se fait naturelement ne se puisse faire par art.

Pour ce qui est des corosifs les Medecins ont bien pû voir que l'eau forte dissoût le fer, l'or, l'argent, &c. & qu'elle ne penetre aucunement la cire : mais ils n'y ont iamais fait reflexion.

Les Acides aussi quoy qu'ils diminuent le calcul dans le verre ils n'entrent pourtant iamais dans la vescie auec cette même qualité acide (comme nous auons dit du suc de citron) car telle acidité ne pourroit pas passer dans les veines sans y nuire notablement, veu que si on introduisoit vne seule goutte de quelque vin acide dans la vescie auec vne syringue ou autrement, elle y causeroit beaucoup plus de douleur qu'vn calcul considerable.

Quoy que les Medecins soient destituez de veritables remedes ils ne laissent pas pour cela de faire aualer sans esperance à leurs calculeux, des poudres de pierres, de noyaux, de fruicts, de semences dures, de coquilles, de pierres de limaçons, & de poissons, &c. brûlées ou contusées, des pierres pretieuses, du cristal enflammé & éteint dans les potions qu'ils leurs donnent : ou reduits en poudre, afin de faire voir qu'ils n'oubliët rien de tout ce que l'Art commande. Si par hazard le calcul est pousse des reins de soy, ou par la force de l'expultrice, & qu'il soit jetté auec l'vrine : ils font acroire que c'est par la vertu de leurs remedes, qui par vn empire qu'ils ont sur les reins, & sur le calcul l'ont brisé comme à coup de marteau.

Il est bien vray que tout ce que le grand Dieu a crée par sa bonté infinie ne regarde que le profit & l'vtilité de l'homme qui ne la paye que d'ingratitude, & s'il à crée des pierres dans les vegetables & dans les animaux, qui sont plûtôt incommodes à leurs especes que necessaires : Il est pourtant impossible qu'elles puissent profiter aux mortels, ni penetrer nôtre constitution radicale qu'elles ne soient prealablement resoûtes en leur premiere matiere, & en vn suc lactiforme : car il ne faut pas croire que ces pierres soient produites dans les animaux par quelque punition : mais elles representent en la dureté de leur coagulation, la signature de leurs dons & leurs proprietez.

Les pierres des fruicts, comme de nefles, dattes, pesches, &c. pourueu qu'ils soient reduits : comme nous auons dit en leur premiere matiere : ce qui ne se peut pas faire que par l'Alkaest, elles preseruent les reins, comme l'Aroph de Paracelse les restaure. On doit entendre par restaurer, vn effacement de l'inclination acquise, & par preseruer, la precaution des nouueles procreations, en empéchant & détruisant les dispositions de la matiere du calcul. Atroph signifie aromat philosophique, ainsi nommé à cause de la teinture d'or qui y entre.

La Biere aussi où on a fait boüillir la semence de daucus preserue aussi de la lithyasie. La liqueur qui distille des entamures de la bieçe, & principalement des rameaux superieurs lors qu'elle est en séue, appaise les douleurs des nephritiques, relâche les contractions qui se font tant aux lombes qu'aux intestins, & sert de remede souuerain à la strangurie, & disurie tant enuielies que recentes, elle adoucît & éteint la chaleur étrangere du foye, & en ôte la cause, & les épines : & de plus elle délie ceux qui ont l'aiguillette noüée.

Pour ce qui concerne la veritable guerison du calcul tant des reins que de la vescie Paracelse l'a trouué dans le ludus ; que l'Auteur dit auoir rencontré proche d'Anuers aux riuages d'vne certaine riuiere, qu'il nomme scalde, en vn endroit où on fait des tuiles, scitué enuiron quarante pieds au dessous de l'horizon, selon la profondeur de la riuiere : ce ludus ainsi

ainsi nommé parce qu'il represente en quelque façon des dez à jouër, & tire sur le pâle, &c. comme le Lecteur pourra voir dans ses œuures.

Il ne suffit pas de connoître le Ludus ni le lieu de sa naissance: mais il faut sçauoir le reduire en sel volatil & oleagineux sans qu'il perde quoyque ce soit de sa vertu: ce qui ne se peut faire que par l'Alkaest, qui est vne tres-difficile preparation.

℞ Ludi pulu. & in alkool redacti ℔.1. *tantundem liquoris alkaest, distilla hunc inde, & prima vice totus ludus mutatus erit in salem, qui in patina vitrea loco humido decurrit, absque vlla terrestreitate residua, & liquor defluens est fului coloris; hermetico sigillo clausus, bulliendo velut spuma supernatat totus in forma axungiæ viridis liquatæ, dosis eius,* ℥. 14. *vsque ad* 20. *cum aqua simplicis distillatæ tantillo.* Et par ce remede le calcul de grandeur mediocre dans la vescie, se resoût en l'espace de quinze iours & se diminuë petit à petit iusqu'à ce qu'il peut passer auec l'vrine.

Le second esprit de l'vrine distillée à ce que dit l'Auteur introduit dans la vescie (auec quelque liqueur conuenable) par vn catheter indolent (comme celuy qu'il enseigne *cap. de duelech resoluto*) dissoût le calcul.

Il raporte aussi quelque histoires de certaines filles atteintes du calcul qui ont été gueries en beuuant chaque iour vne once de la liqueur qui se trouue dans la vescie de l'embrion, d'vne vache tiré du ventre de la Mere: & qu'en suitte de cette experience, on a voulu essayer la même chose de l'embrion mâle de la chevre, qui a succedé encor plus heureusement.

CHAPITRE I.

L'Erreur des Ecoles de Medecine touchant les catharres.

LEs Ecoles font deriuer la premiere source des catharres de la froidure de l'estomac, & de l'intemperie chaude du foye; entant que l'estomac (incessament fomenté par la chaleur du foye pendant la digestion) enuoye des vapeurs au cerueau, & que le cerueau en forme de couuercle, ou de chapiteau, les reçoit, repercute & condense & les conuertit en eau par sa froidure naturele. En aprés comme cette eau est d'vne nature fluide, qu'elle ne peut pas euiter de s'écouler & se répandre ça & là aprés sa coagulation.

Que si elle decoule vers les yeux, vers les dents, vers les oreilles, vers le gozier, &c. Elle y excite des douleurs, si elle descend sur les poulmons, elle cause des difficultez de respirer, la toux, la phtysie, des suffocations, &c. Si elle tombe en l'estomac, elle detraque la digestion, cause des cruditez, excite des diarrhées, des coliques, des vomissemens, des defaillances, des atrophies, des hydropisies, des scyrrhes, &c, Que si elle déborde tout à coup dans les ventricules du cerueau, elle cause l'apoplexie & la mort subite; sur l'origine des nerfs

la paralisie. Si elle s'écoule le long de la nuque par les nerfs, par les arteres, sur les muscles & membranes, elle cause diuerses sortes de douleurs, de catharres & de goutte, des fauses pleuresies des conuulsions, &c. Si le cerueau en demeure chargé, elle cause la lethargie, des assoupissemens, le coma, le vertige, l'apoplexie, & des defauts de jugement & de memoire; pour la cure desquels maux, les liures, les conseils, les conuersations, les consultes, les écoles de Medecine, & leur pratique, ne parlent & ne proposent que des purgations, des saignées, des scarifications, des bains, des sueurs, des cauteres, qui ne font que diminuer & abbatre les forces, en s'excusant de la difficulté qu'il y a de guerir ces maux-là, sur ce que le froid de l'estomac repugne à la chaleur du foye, & l'intemperie du foye à celle de l'estomac; en sorte que ce qui pourroit profiter au foye nuiroit à l'estomac, & ce qui pourroit aider l'estomac, seroit prejudiciable au foye: mais pour détruire cette heresie, il est necessaire d'exposer icy quelques Theses qui sont concedées aux Ecoles.

1. L'Estomac de l'homme viuant est actuelement chaud, & sa membrane est ordinairement imbuë d'vne certaine moiteure.

2. Il est impossible que l'humidité aqueuse puisse étre actuelement chaude, sans qu'en même temps il ne s'en éleue des vapeurs.

3. La voye de l'estomac à la bouche nommée œsophage, est vn canal d'vne même continuité & d'vne substance semblable à la membrane interieure de l'estomac.

4. Cét œsophage est actuelement moite & ferme, pour éuiter le vuide, car les parois de sa membrane tõbent l'vne contre l'autre, & se touchent lateralement si tôt que les morceaux sont aualez: autrement si elle étoit ouuerte, l'air (qui a coûtume de remplir tout ce qu'il trouue de vuide) qui se rencontreroit au dessous de chaque morceau des bolus qu'on auale, seroit poussé dans l'estomac, & il faudroit necessairement faire autant de rots qu'on aualeroit de morceaux.

5. Si l'orifice superieur de l'estomac se ferme par vn mouuement naturel qui ne depéd point de la volõté.

6. L'Oesophage ne se remplit point d'air, & n'en contient point, à cause que les côtés de sa membrane humide retombent l'vne contre l'autre & se touchent, excepté à l'endroit du larinx.

7. Il s'ouure pour faire passage aux alimens, qui ont peine de glisser s'ils sont trop secs, & demeurent en chemin, à moins qu'on ne prenne quelque liqueur par dessus pour les faire couler; c'est pourquoy s'il y auoit de l'air en l'œsophage, on ne pourroit pas s'empécher de faire des rots aprés que les morceaux sont passez.

8. Il n'y a point d'air ni de vapeur qui puisse sortir de l'estomac sans faire du bruit, à cause qu'il est fermé.

9. Si la chaleur necessaire à l'estomac éleue des vapeurs, elle ne les pousse pas auec tant de violence qu'elles puissent ouurir l'orifice superieur de l'estomac qui est fermé, autrement on feroit des rots à tous momens.

10. Toute vapeur aqueuse dans l'estomac aussi bié que dans les autres

vaisseaux actuelement chauds se condense bien plûtôt en goutte, par la moindre repercussion (ce qui est visible à vne marmite qui boult couuerte de son couuercle) que de s'essayer d'éleuer la membrane qui la presse, & de forcer l'œsophage de s'ouurir selon toute sa longueur : c'est pourquoy les rots ne sont pas vapeurs, mais c'est de l'air ou plûtôt vn certain esprit que l'Auteur nomme gas.

11. Que (supposé l'esprit naturel ou hepatique du foye & du sang) il s'ensuiuroit que toutes les veines par leur chaleur engendreroient des catharres, ou vers les parties du foye, ou aux extremitez des vaisseaux. Ce qui a été negligé des Ecoles.

Ces theses étant pour la plûpart acordées & manifestes par l'anatomie. Il s'ensuiuroit premierement qu'il n'y a point de vapeur qui puisse étre portée de l'estomac à la tête par consequent qu'ils ne peuuent pas fournir de matiere aux catharres.

2. Que si la doctrine des Ecoles étoit veritable, l'estomac sain & chaud engendreroit dauantage & des plus grands catharres, qu'vn estomac froid & incommodé.

3. Qu'il faudroit auoir plus de soin de rafraîchir l'estomac que de l'échaufer.

4. Les mortels seroient necessairement tous catharreux & continuelement infirmes.

5. Que tous les hommes rotteroient incessament comme des pourceaux, à cause que la chaleur & la moiteur enuoyeroient en haut des continueles vapeurs.

6. Que nonobstant que la vapeur excitée de l'estomac ouuriroit l'estomac & l'œsophage & monteroit sans faire du bruit; qu'elle sortiroit plûtôt par la bouche & les nazeaux que de s'opiniâtrer à vouloir monter au cerueau par force & à trauers ses meninges qui l'enueloppent. Outre que ces vapeurs éleuées du boire & du manger sentiroient necessairement à toute sorte de personnes ce qu'on auroit beu & mangé, aussi bien que les rots, & on s'infecteroit les vns les autres.

7. Que si le rot qui est vn esprit sauuage, & beaucoup plus subtil que la vapeur ne penetre pas iusqu'au cerueau : (parce qu'il sort plûtôt par les narines, si on ferme la bouche,) la vapeur aura bien moins de force de penetrer & percer ces tuniques.

8. Que si le rot atteint en quelque façon le cerueau, ce n'est que par l'organe de l'odorat.

9. Que si la vapeur, (matiere du catarrhe) montoit en quelque façon à la tête, ou à l'organe de l'odorat: il faudroit que cela se fit lors que la bouche est fermée, & par ce moyen il n'y auroit point de meilleure precaution pour euiter les catharres que de tenir toûjours la bouche ouuerte.

10. Il est impossible que les vapeurs puissent monter de l'œsophage au cerueau puis qu'il n'y a point d'ouuerture en sa baze par où elles puissent entrer. Par exemple si vne canne est bouchée en sa partie superieure & qu'elle soit tenuë sur des vapeurs chaudes, elle ne pourra iamais monter à cause de l'air qui remplit son vuide.

11. Posons le cas que les vapeurs puissent

puissent monter de l'estomac, bien loin de rencontrer vne forme de chapiteau ou d'alembic, elles ne trouueront point de plan, ni aucune cauité où elles se puissent condenser & étre conuerties en gouttes. Mais en la baze du cerueau (où on consent que les vapeurs puissent aller) il y a vn détroit semblable à vn entonnoir, qui a deux petits tuyaux vers les narines, & autant vers le chinon du col, si bien que ces vapeurs se rendroient à la fin à ces deux ouuertures, qui sont d'ordinaire remplies de mucositez, comme étant destinées à nettoyer comme des emunctoirs l'immondice du cerueau. Si bien que quand les vapeurs s'en iroient-là, elles ne pourroient pas seruir à faire des catharres : mais elles se condenseroient & distilleroient en bas auec la morue, & apporteroient moins d'incommodité que l'excrement ordinaire du cerueau.

12. Posons le cas que le rot soit le gas des alimens, & qu'il porte leurs odeurs auec lui : neantmoins la vapeur des alimens quels qu'ils soient, rendent vne eau insipide & innocente : car qu'on fasse distiller de la mucosité ou de la saliue par vne chaleur tiede, comme est celle de l'estomac d'vn homme viuant, on n'en tirera qu'vne eau claire & insipide, & iamais vne eau gluante, salée, acide, ni acre.

13. Encor qu'il tombe de la mucosité au gozier, & qu'elle soit diuersement affectée selon ses diuerses indispositions, neantmoins cette mucosité qui est tirée de la mucosité des veines, ni sa chûte & sa distilation ne peuuent pas étre prises pour catharres du cerueau, engendrez de vapeurs, encor qu'elle affecte & incommode les parties, comme l'vrine fait la vescie quand elle est infectée de quelque vice étranger.

15. Combien moins doit-on estimer catarrhe, le flux de quelque humeur feinte, ou de quelque excrement imaginaire né & porté par des moyens & des chemins naturelement impossibles ? si le cerueau n'est pas actuelement froid aux viuans on ne doit point se seruir de la raison du froid pour condenser les vapeurs. S'il est moins chaud que les autres parties, est-ce que la vapeur cherche la partie la plus froide du corps, parce qu'elle desire plûtôt d'étre coagulé que de demeurer en vapeur ? ou si c'est que les vapeurs sont chassées de toutes les parties chaudes au cerueau, parce qu'il est plus froid.

Deplus les Ecoles enseignent que les vapeurs qui s'éleuent des parties basses, & qui sont la matiere antecedente des catharres, rencontrent au cerueau vn certain plan imaginaire (qui n'a pourtant pas encor été trouué par les Anatomistes) en la cauité duquel elles veulent que les vapeurs s'assemblent & se coagulent, puis qu'elles retombent d'abord goutte à goutte, ou qu'elles passent à trauers la substance du cerueau en forme d'eau, ou en forme de vapeur : mais si la vapeur a été condensée & coagulée par la froidure du lieu, elle demeurera condensée par l'opportunité du même froid, qui ne lui permettra pas de s'éleuer derechef en vapeur.

Il n'est pas non plus croyable que cette eau étrangere puisse trauerser

uerser en vapeur ou autrement la ſubſtance du cerueau, les meninges, le crane, & les ſutures, & percer le perioſte pour demeurer en apiés ſous le cuir, ou s'écouler ailleurs. Pourquoy ne paſſe-t'elle pas tout d'vn coup à trauers des pores, au lieu de s'arréter ſous le cuir? eſt-ce qu'elle eſt fatiguée du chemin qu'elle a fait, & qu'elle eſt demeurée recruë? où eſt-ce qu'elle eſt égarée du chemin? d'où vient qu'elle ne peut pas trauerſer le cuir mol & poreux, & qu'elle a bien pû paſſer à trauers du crane dur, ſolide & oſſeux?

Quand on conſentiroit à l'aſcenſion des vapeurs de l'eſtomac au cerueau, elles ne pourroient faire qu'vne eau claire & diſtillée, qui ne ſeroit pas propre à engendrer des catharres gluants & viſqueux: & ces catharres ſe pourroiét aiſement diſſiper & reſoudre en vapeur par le moindre ſentiment de chaleur auec beaucoup plus de facilité que ce qui ſort par les ſueurs; à moins que de vouloir faire croire que cette eau engendrée des vapeurs ait été fixée & renduë acre & ſalée par le ſeul attouchement du plan ſuſdit, ou des parties où elle s'arrétét, encor ne ſeroient-elles pas ſuffiſantes pour arracher le perioſte du crane (qui y adhere fort opiniâtrement) ni les membranes dont chaque muſcle eſt enueloppé pour s'inſinuer dans leurs ſubſtances. Il faudroit qu'elle eût neceſſairement vn pulſeur interne, qui la pouſsât à trauers des os, & qui éleuât & ſeparât la peau pour faire paſſage à la deſcente qu'elle fait entre cuir & chair) qui ſoit beaucoup plus puiſſant que les eſprits, & qui déchirât la pleure d'auec les côtes pour faire la pleureſie.

Deplus pourquoy étoit-elle indolente ſous le cuir & ſous les cheueux, & par tous les lieux où elle a paſſé; puis en aprés pourquoy excite-t'elle des ſi grandes douleurs aux pleureſies & autres lieux où elle s'arreſte? & par où ces eaux peuuent-elles aller aux dents & aux nerfs qui s'enſerrent à leurs racines? puis que les nerfs qui partent de la ſubſtance du cerueau pour entrer en la mandibule rempliſſent ſi bien les lieux où ils ſont inſerez qu'ils ne laiſſent pas le moindre eſpace du monde qui lui puiſſe faire paſſage: & comme peut-elle aller à vne ſeule dent par les genciues & les jouës? ne retomberoit-elle pas plûtôt en bas ſi tôt qu'elle eſt condensée, & lors qu'elle pend en goutte à la baze du cerueau, que de prendre des voyes ſi difficiles & inconnuës? & quand la dent eſt arrachée que la douleur paſſe, eſt-ce que l'eſtomac ceſſe ou n'oſe plus enuoyer des vapeurs pour ſeruir de matiere au catharre?

Si le catharre s'en va aux yeux & aux oreilles, il faudroit que la matiere morbifique paſsât du plan du cerueau dans les ventricules pour y faire ſon amas & ſon aſſemblée, & par ainſi on mourroit auant que l'ophtalmie fût fermée, &c. auſſi il eſt tres-certain que la pleureſie n'eſt pas entre la peau ou le cuir membraneux & les muſcles intercoſteaux: comment donc deſcend-t'elle depuis le cuir du crane tout droit le long du cuir muſculeux, pour ſe jetter obliquement dans les muſcles intercoſteaux ou entre iceux & la pleure qui enueloppe les côtes?

Posons le cas qu'aux enfans & autres gens il tombe de la mucosité du palais dans leur estomac, cette mucosité ne prouient pas des vapeurs : mais c'est vne mucosité naturele ou vn excrement engendré par l'erreur de la faculté gardienne nommée Custos qui est établie en l'os spongieux comme on peut voir en son Traité.

En aprés comme les Medecins ont pris garde qu'il y auoit des personnes qui auoient l'estomac fort bon qui étoiét atteintes de la goutte & d'autres fluxions. Ils en ont accusé la bile acre, & la pituite salée de la masse du sang : & laissent à iuger sous des coniectures si elles sont enuoyées du foye, ou si elles sont tirées des veines & déchargées sur les iointures, ou si c'est quelque pituite salée qui vienne de la téte. Mais si en ces maux-cy il se rencontre vne humeur salée, cela procede du seul serum qui est empreint d'vne salure étrangere.

Quand le custos du cerueau est bien constitué la mucosité est blanche, crasse & mediocrement épaisse: mais lors que cette faculté est mal affectée, cette mucosité est aqueuse, aigue, salée, acre, iaune, tenace, &c. Et découle du bassin par les voyes qui luy sont plus commodes : & ce qui découle au commencement des rhumes en forme d'eau n'est pas mucosité : mais vne pure serosite salée par laquelle la nature tache de relauer le vice ou l'impression étrangere de cette faculté ; mais ce qu'on mouche dans leur declin qui est iaune & épais n'est plus serosité (comme au commencement) qui ait été épaissie par son sejour, ainsi qu'on enseigne aux Ecoles : mais c'est vn excrement engendré de moment en moment par l'erreur de cette faculté, qui est materielement tiré du sang : veu que c'est le propre des parties mal affectées de produire quantité d'excremens.

Voila comme le poulmon donne des témoignages de sa souffrance par quantité d'excremens, lors qu'il est irrité, blessé ou oppressé, ou qu'il est affecté par les iniures de l'air, & des exhalaisons malignes: lesquels excremens ne tombent pas insensiblement du cerueau par la trachée artere : car si en beuuant il est impossible qu'vne seule goutte d'eau puisse descendre aux poulmons sans danger de suffocation? Que ne feroit pas vne grande quantité de vilains crachats qu'on rend tous les matins ?

Les Ecoles enseignent que cette humeur catharreuse est detenuë aux poulmons iusqu'à sa maturité nonobstant que la plusspart n'ayent pas trop de peine de respirer. Ce qui est faux, car ces crachats iaunes & cendrez procedent de l'erreur de la digestiue des poulmons ou de la trachée artere, & du sang degeneré: & par consequent ces affectiôs là sont suiuies d'vne emaciatiô vniuerselle. C'est pourquoy c'est en vain qu'on ordône des remedes cephaliques, des potions refrigerantes, des ptisanes des loochs, des syrops, l'esquine, & la zarsepareille : mais il faut ôter la mauuaise impression des poulmons que l'Auteur nomme corrupteur, qui épuise les membranes, les veines, la trachée artere, les cartilages & les poulmons de leur aliment, & le transmuë incessament en diuerses sortes d'ordures.

dures. Que s'ils ont été precedes de quelque crachats sanguinolens, & qu'il y ait vlcere, il faut apprendre à preparer les remedes par lesquels Paracelse guerissoit la phtysie comme son *Mercurius diaphoreticus* & le *tinctura volatilis lili*, le lac ou *elementum perlarum*, &c. Car à moins que tout le corps ne soit teint d'vn baume sureminent, iamais ces vlceres internes ne se consolideront.

La difficulté de guerir les defauts des poulmons ne consiste pas en ce qu'il n'est iamais en repos, veu qu'il ne se meut point comme on peut voir dans ce Traité intitulé *Catharri deliramenta.* Ou l'Auteur montre qu'il ne sert que de crible pour épurer l'air, qui de la trachée artere entre dans le thorax & passe à trauers de ses pores (dont il est percé comme vn crible de toutes parts) qui étant bouchez & opilez causent des difficultés de respirer. De plus l'air desseiche de plus en plus les mucilages qui les opilent, & celles qui se produisent de nouueau, qui auec le temps conçoiuent de l'acrimonie & de la malignité; d'où la difficulté de respirer s'augmente, le vomica se forme, les vaisseaux se rongent, d'où procedent des crachemens de sang, des vlceres, l'emaciation, & finalement la morr.

La pluspart des incommodés des poulmõs ont plus de peine de respirer lors qu'ils sõt couchez sur le côté du poulmon malade, parce que les pores de la partie d'icelui qui touche la membrane costale (par lesquels il auoit coûtume de respirer) sont bouchez & pressez. On peut faire le même iugement de ceux qui sont couchez à la renuerse, & il est constant que la mesure de la difficulté de respirer se peut prendre de la quantité, ou du peu des pores qui sont bouchez ou ouuers aux poulmons: & si ces incommodez respirent mieux leuez que couchez, c'est parce que les poulmons par ce moyen-là sont moins contrains, & l'air peut passer librement à trauers de leurs pores, qui ne sont point bouchez ni pressez comme quand on est couché dessus.

Les syrops & autres pectoraux seruent seulement à rendre les voyes plus coulantes & à faciliter le passage aux crachats.

Il y a des personnes qui en dormant ont coûtume de bauer & de rendre quantité de saliue par la bouche. Si ces gens là viennent à dormir à la renuerse, ils sentent vn debord d'humeurs qui leur remplit le gozier tout à coup. Ce qui les fait éueiller en sursaut & se tournẽt d'abord sur les côtez de la peur qu'ils ont de suffoquer. Ce debord là ne viẽt pas du cerueau; mais ce sont des serositez qui viennent du palais ou des amigdales qui abreuẽt la lãgue.

D'autres aprés auoir eu mal de tête, sentẽt vne douleur à la partie posterieure d'icelle & ont peine de dormir & de se soûtenir, ensuite dequoy la douleur se manifeste aux lõbes, delà elle décend aux cuisses, & souuẽt iusqu'au bout des pieds: d'abord ils s'imaginẽt que c'est vn catharre qui est tõbé de la tête successiuemẽt iusqu'aux extremitez. Si cela étoit vray il faudroit qu'il passât par la sinuosité & la substãce du cerueau & par ces meninges: ou entre la dure mere & la pie mere: ou entre la dure mere & le crane: ou entre le crane & la peau: la matiere du catharre ne pourroit pas passer par les ventricules du cerueau, sans causer

causer l'apoplexie, ni le long de la mouëlle sans faire vne paralysie. 2. Cette matiere-là ne peut pas passer en forme de sueur à trauers la substance du cerueau, pour s'arréter sur la pie mere, & en suitte elle ne peut pas separer la pie mere d'auec le cerueau, ni d'auec la medulle spinale pour se faire passage parce qu'il faudroit qu'elle separât la substance des nerfs, selon toute leur longueur, veu qu'ils empruntent leur substance, de ladite mouëlle & de ses meninges qui sont fort adherentes en leur racine medullaire. Si on veut que ladite matiere entre en la dure mere & le crane. L'anatomie enseigne que les ouuertures par où les nerfs sortent lateralement de l'épine du dos, sont si bien proportionées aux nerfs qui en sortent, que l'on ne peut pas conuenir qu'il y ait passage pour conduire le catharre de l'espine du dos aux muscles. Comment donc l'humeur catharreuse pourra-t'elle passer par vn petit nerf sans causer vne stupeur au membre où il s'insere & où il est dispersé. Donc il n'y a point de voye, de moyen, de connexion, ou de dependance, par lesquelles le catharre puisse veritablement subsister. Mais il faut sçauoir que toutes & quantes fois que l'Archée ou l'esprit influant qui fait les impetuositez chez nous vient à étre soüillé & irrité par l'iniure de l'air, par quelque odeur, exhalaisons, ferment étranger, passions de l'ame, ou par les siennes propres.

Que cét esprit ainsi soüillé, est tout autant de fois exclus, & poussé hors de la communion de la vie, & exilé plûtôt vers les parties éloignées que vers les prochaines. Car il faut noter qu'il ne lu y est pas plus difficile de monter en haut que de descendre en bas) si bien que cét esprit depraué par cette contagion étrangere, est porté par les nerfs, par les arteres, & par la propre habitude du corps, & si-tôt qu'il est arriué au lieu de sa mission, il communique & transplante son ferment vicieux (donc il est empreint) en l'aliment de la partie selon son idée seminale, & trouble tellement la digestiue, qu'il ne se fait que des deprauations qui s'accumulent insensiblement ou à la foule. Et souuent il imprime telement sa malice à l'esprit fixe des parties, qu'elle s'en resent toute sa vie. Ces maux-là sont souuent accidételement fomentez par les serositez que la nature enuoye comme pour relauer & netoyer cette mauuaise impression.

Il arriue aussi souuent que les serositez imbuës d'vn sel étranger infectent en sorte les esprits, qu'ils ne sont pas toûjours soüillez par l'iniure de l'air, ni par quelque idée ou vice interne: Mais elles se rendent facheuses par leur quantité ou malice, & se iettent dans les parties malgré elles. Si bien que les bains, les eaux minerales, les solutifs, & sudorifiques, guerissent la plus-part de ces defauts-là, parce que ces serositez étans vuidées ou consumées, la santé reuient. Aussi lors que le foye est indisposé il rejette les serositez qu'il auoit attirées à luy qui font des œdemes & des leucophlegmaties: & si celles qui sont dediées à relauer les immõdices des digestiõs trouuent

trouuent en chemin des sels resoûts, elles les reçoiuent, & deuiennent la matiere des abscez, des vlceres, des gâles & autres vices du cuir : si bien que tout ce qui exerce des hostilitez chez nous sous le nom de fluxion est compris sous le *tortura noctis* de l'Auteur, où il veut que la Lune domine, d'autant qu'elle a vn ascendant sur les serositez, & sur tous les corps aqueux. Ce qui fait que les malades presagent les tempétes à venir & les changemens des temps, c'est que les humeurs sont astraintes à la correspondance des Astres lors qu'elles sont radicalement conjointes à l'esprit de vie.

Le violent froid des montagnes, ou autre qui surprend tout à coup, le serain, les vapeurs qui s'éleuent de marais ou des fosses minerales corrompent souuent telement le ferment digestif du cerueau & des poulmons par vne seule inspiration qu'en aprés ils ne seruent plus que d'officine à quantité d'excremens : voilà comme la toux & l'Asthme commencent & perseuerent par le vice de ce ferment étranger. C'est par cette même raison aussi qu'il s'engendre des excremens aux yeux, aux oreilles, aux narines, aux dents & au gozier. Si bien que les dents ne font pas mal à cause du catharre, mais souuent pour étre trop découuertes de leurs genciues, elles deuiennent plus sensibles au froid, ou parce que leur dernier aliment a été mal digeré, peruerti & corrompu : car la digestion des dents & des ongles differe de celle des autres parties, en ce que les parties font la leur dans leur interieur : mais les dents & les ongles, en ce qui touche leurs racines.

Enfin ce genre de vice ne procede pas radicalement des liqueurs contenuës, qui ne sont que des productions de l'Archée incommodé & mal sain.

La toux des vielles gens difficile à restaurer, procede de quelque portion d'excremens des poulmons demeurés aux extremitez des rameaux de la trachée artere, qui ne causét pas seulement obstruction en eux, mais aussi ils troublent & diminuent par leur presence leur ferment local : en sorte qu'il se fait tous les iours des nouuelles productions qui entretiennent la toux, qui se guerit difficilement, en cét âge là par les remedes ordinaires, parce qu'ils ne penetrent pas au lieu affecté, & n'ont pas assez de vertu pour pouuoir rétablir leurs forces. Si bien que ces excremens là sont des defauts topiques des propres parties.

Les foiblesses des parties viennent de la premiere conformation, où elles sont acquises apres la naissance. Elles sont accompagnées d'vne diminution du ferment vegetatif. Telement que c'est de là que naissent les degenerations & les excremens des parties. Aussi ces affections ne cedent pas aux laxatifs parce qu'ils ne vont pas à la racine du mal, ni ne peuuent pas atteindre au vice primitif : mais ils ne regardent que les productions posterieures. Que si ces laxatifs semblent soulager le malade pendant vn couple de iours (d'autant que vuidant les veines mesaraïques & épuisant la masse du sang il se fait vne moindre distribution & di-

ſpenſation d'aliment aux poulmons ce qui diminue les crachats:neantmoins ces laxatifs épuiſent telement les forces des malades, qu'à la fin les Medecins ſont contraints de les abandonner à l'eſperance des cautaires & du regime de vie, & en continuant de les purgeotter de temps en temps, ils acheuent de les faire viure medicinalement, c'eſt à dire miſerablement.

Voilà comme la toux commence & perſeuere non pas par vne diſtillation de pituite, qui tombe du cerueau (qui ſe pourroit aiſement euiter en faiſant coucher les malades le viſage renuersé entre deux cuiſſins) mais par vne degeneration & deprauation du ferment & de la faculté digeſtiue des poulmons, ou de la trachée artere, qui procede quelquefois du propre vice des poulmons, & autrefois par quelque iniure externe : car le poulmon ſur toute autre partie eſt facilement bleſsé, parce que c'eſt luy qui vieillit, & qui meurt le premier de tous les viſceres.

CHAPITRE II.

L'Alteration du Cuſtos, ou des facultez inoüies que l'Auteur loge à l'entrée du larynx, & à la baze du cerueau, cauſe le rheume, l'enroüeure, & la toux.

LEs Ecoles de Medecine prennēt la morue du nez & ler crachats tantôt pour le phlegme (qui eſt vne des 4. humeurs qu'elles ſuppoſent deuoir faire nôtre conſtitution) comme ſi le ceruau conſumoit les trois autres qui ſont le ſang, le phlegme, & la melancolie pour ſon aliment, & qu'il laiſsât le ſeul phlegme (qui ſelon Galien eſt le plus conuenable de tous pour ſa nourriture.) autrefois Elles le font paſſer pour vn excrement qui reſulte de ſa digeſtion, & veulent que ce qui eſt expectoré par la toux, (à cauſe qu'il tire ſur la même couleur & que ce qui ſort du nez ne ſoit rien autre choſe que le même excremēt, qui eſt tombé du cerueau dans la poîtrine. Si cette mucoſité étoit vn excrement, le cerueau ne ſeroit-il pas plus miſerable que les autres parties les plus vtiles, qui lors qu'elles ſont en ſanté conſument entierement leur alimēt, & l'exhalent inſenſiblement ſans laiſſer aucune marque ni reſidence. Et que le ſeul cerueau, qui eſt vne partie ſi noble ſoit ſi malheureuſe que d'aliener ainſi le ſien? Comment eſt-ce que les puiſſances de l'Ame (que les Ecoles logent au cerueau) y veulent faire leur demeure? Et comme quoy ſe pourront-Elles conſeruer en leur integrité pendant ſemblable confuſion? Et comment eſt-ce, que les atomes de cét excrement ſe pourroient ſi bien ramaſſer de toutes les parties du cerueau ſans y laiſſer des obſtructions & des empéchemens notables, veu que le cerueau à peu & de fort petites veines diſpersées pour ſa ſubſtance, qui luy portent ſa nourriture, & qu'il ne paroît point de voye, ni de canal par où cét excrement puiſſe être porté & rendu en ſa baze. La

moüele

moüele de l'épine ne seroit-elle pas sujette au même excrement ? Et lors qu'elle tâcheroit de l'expulser Elle ne le pourroit faire que par en haut ou par en bas : par en haut elle n'auroit point d'autre voye que le quatriéme ventricule du cerueau où elle causeroit l'apoplexie, ou autres fâcheux accidens : ou en tombant en bas par son propre poids n'opileroit-elle pas le commun principe des nerfs mouuans, & ce d'autant plus aisement que cette mucosité est tenace & gluante, qui à cause de sa tenacité ne peut pas s'écouler aisement. Aussi par la même raison le cerueau qui est si dense & si épais ne deuroit-il étre enduit du même excrement par toute sa substance, & pourquoy y auroit-il vne loy particuliere qui obligeât le cerueau d'engendrer des excremens qui resultent de son aliment, pendant que les autres visceres exhalent insensiblement tout le leur (lors qu'elles sont en santé) sans laisser le moindre reliquat ni excrement ?

Les Ecoles n'ont pas sçeu ce que c'étoit que cette mucosité, car ce n'est pas vn excrement qui resulte de la digestion du cerueau ; mais comme l'air deuoit étre attiré tant aux poulmons, qu'en l'organe de l'odorat immediatement en toute sorte de tempéte & d'orage ; Dieu a logé pour vne bonne fin de certaines puissances que l'Auteur nomme *Custos*, l'vne à la baze du cerueau, & l'autre à l'entrée du larynx.

Ces puissances ont la faculté d'égendrer des mucositez qu'elles étendent premierement en forme de tapisserie ou de brise-vent à l'encontre de la rigueur de l'air, pour s'opposer à l'iniure qu'il pourroit faire au cerueau & aux poulmons.

Secondement, elles seruent à receuoir & retenir dans leur substance les impuretez & les atomes qui se pourroient glisser en dedans auec l'air.

En troisiéme lieu, ce custos s'en sert pour nettoyer & relauer quelque mauuaise impression qui pourroit auoir été empreinte à la partie : Par exemple, posons le cas que le serain ou quelque bize froide ait donné occasion au custos d'auoir opposé sa mucosité (qu'il tient en l'os spongieux) contre la rigueur de l'air. Alors ce custos commence premierement d'attirer quantité de serositez pour tâcher de relauer la mauuaise impression que le froid y a laissée ; & comme il void qu'il n'auance rien par là, il forge des mucositez plus tenaces principalement lors que celle qui est en l'os ethmoide est deuenuë plus gluante : Voilà comme se font aussi les enroüeures au gozier: car cette puissance qui est deleguée au larynx pour rompre l'impetuosité de l'air, tâche de deffendre cette partie, en y affichant par vne certaine erreur des mucositez en forme de tuniques ; puis s'en repentant bien tôt aprés, elle commence premierement de former des excremens aqueux, puis des visqueux par lesquels elle tâche de nettoyer & relauer la mauuaise impression de celle qu'elle auoit opposée la premiere fois cõtre le froid. Que si le tronc de la trachée artere est assiegé plus bas, on expectore à force

force de touſſer les mêmes choſes qu'en l'enrouëure : donc la mucoſité, tant celle-là qui diſtille des narines, que celle qui eſt crachée & expectorée par la toux, prend ſon origine du cuſtos : cette mucoſité étoit innocente auant l'erreur du cuſtos, mais aprés cette erreur elle eſt nuiſible & incommode. Et cette gardienne étant vne fois en deſordre, elle forge quantité d'excremens par vn dereglement auortif, & s'écarte de ſon deuoir. Tout le temps que ce cuſtos joüit de la ſanté, il demeure vainqueur ſur l'atrocité de l'air, mais lors que ſa vigueur eſt vne fois entamée, il ne peut plus ſatisfaire à ſa premiere deſtination ; ce qui fait qu'il fabrique force mucoſitez, afin de relauer le vice qu'elle a autrefois conceu qu'il n'auoit pas pû effacer au commencement. De même on void aux affections du gozier que la ſaliue s'épaiſſit d'abord.

La diuine prouidence a voulu établir ces puiſſances-là pour pouruoir à la conſeruation du cerueau & des poulmons qui ont beſoin de reſpirer continuelement l'air, & comme nous auons déja dit, les excremens qui s'y engendrent ne procedent pas de la digeſtion de l'vn ou de l'autre viſcere, mais de ces gardiennes, qui ne produiſent jamais ces effets morbides, qu'elles ne ſoient deuoyées de leur droite & veritable intention : ce qui fait voir que le rheume n'eſt pas ſalutaire, & on ſe trompe de croire qu'il purge le corps de ſes immondices ; car cette prompte quantité de matiere qui ſe forge ſous l'erreur du cuſtos, n'eſt pas vn excrement d'vn cerueau ſain & vigoureux, mais cette inclination à preparer promptement vne abondance de diuerſité de crachats & de morue eſt engendrée par ceſdites puiſſances que Dieu a logées à l'entrée des viſceres ſuſnommez.

La toux procede d'vn reſſentiment de quelque choſe de nuiſible qui chatoüille & trauaille le larynx, depuis ſon commencement juſqu'au fonds des poulmons, comme pourroient être la fumée, les fuligines, & exhalaiſons acres & minerales, les vapeurs humides, fœtides, &c. Auſſi le froid atroce fait vne grande violence à l'eſprit vital deſdites parties, & eſt capable de l'éteindre.

La toux donc eſt vn effet de la ſenſation, & ſi tôt que ce cuſtos ou eſprit qui reſide aux parties ſuſdites eſt irrité par cét étranger & incommodé, il attire d'abord de la maſſe du ſerum ce qu'elle iuge à propos pour le tranſmuer en mucoſité, qu'il pouſſe en diligence en forme de roſée au larynx, afin que l'iniure de l'air frappe cette partie auec moins de nudité : mais lors que cette iniure externe frappe plus fortement le larynx & les poulmons, & qu'elle eſt ſi violente qu'elle ne peut pas être adoucie, alors le cuſtos commence à defaillir & ne demande pas ſeulement du ſecours aux ſeroſitez ; mais il tire, corrompt, & peruertit prodigalement la plus proche ſubſtance de ſon aliment, qu'elle tourne en colle mucilagineuſe, qui approche d'autant plus prez du propre aliment du viſcere, qu'il tire mieux ſur la couleur jaune ou rouge. Et lors que de

rouſſe

rousse qu'elle étoit, elle change en couleur de paille, & que finalement elle deuient comme des blancs d'œuf, c'est vn presage qu'elle retourne en vn meilleur état. Au contraire lors que les crachats (aux phtisiques) deuiennent sanguinolents, puis cendrez auec dissipation de la propre substance de l'aliment transmué; cela denote vn écoulement de l'integrité de la vie, qui suiuie d'vne puanteur d'haleine, declare ouuertement que l'Archée des poulmons n'en peut plus, & qu'il s'approche de sa fin.

Si bien que la mucosité sert d'interstice entre les choses externes & nuisibles & les parties internes. Elle a vne qualité salée qui lui sert d'éperon pour presser le custos à son expulsion, & irriter le sentiment du larynx. Elle a cette qualité salée de soy, ou elle la tire des serositez du sang: il y a aussi des toux qui sont causées par vne fort petite quantité de mucosité salée.

Les vieilles gens sont fort sujettes à la toux, parce que la vieillesse est vne defaillance vniuersele où le poulmon commence à defaillir le premier: aussi les vieilles gens sont fort sujettes à la toux, à qui à grande peine se peut-elle appaiser, parce qu'il est impossible d'infuser des nouueles facultez lors qu'elles sont vne fois tombées dans la decheance. Les decoctions pectorales sont des bien foibles remedes à ces maux-là; aussi-bien que les tablettes, les syrops, loochs, &c. on croit en les aualant doucement qu'il en passe quelque peu dans la trachée artere; mais on ne prend pas garde qu'ils feroient plus d'empéchement audit passage, qu'ils ne pourroient donner de soulagement, puis qu'vn simple atome introduit dans le larynx, ne cesse d'exciter la toux iusqu'à ce qu'il en soit sorty. Deplus le remede tiré du poulmon de renard est aussi ridicule, que si on faisoit manger tous les iours à des paralytiques des pieds de cerf & de liévre pour les faire courir, puis qu'vne partie morte n'a plus le pouuoir, ni la faculté qu'elle auoit lors qu'elle étoit en vie. Outre que les Ecoles ne sçauent pas que le poulmon sert seulement de crible & de passoir à l'air, & qu'il ne se meut aucunement pendant la respiration, comme on verra plus euidemment ailleurs, & par consequent que la longueur de la course du renard ne procede pas de la vigueur de ses poulmons.

Les Chymiques ayant pris garde que là où le soulfre vif croissoit tout y étoit aride, ont crû qu'il pourroit auoir le même pouuoir de desseicher les crachats. Les vns ont commencé à donner des fleurs de soulfre, les autres l'ont sublimé auec l'aloës, la myrrhe, & le saffran, & le vitriol calciné: les autres ont tenté sa dissolution auec la chaux, & des Alkalis qui est fort puante, & l'ont nommé laict de soulfre: mais ils ont commencé à perdre l'estime qu'ils en auoient conceus, lors qu'ayant jetté du vinaigre dans leur dissolution, ils ont veu que le soulfre auoit été seulemẽt deguisé, & qu'il reuenoit soulfre comme il étoit auparauant. Voila comme l'esperance des malades a été trompée, & leur bourse épuisée. Il n'y a pourtant point de doute que le soulfre bien resoût com-

me il faut, ne soit vn souuerain remede à l'Asthme : mais l'Asthme n'est pas toûjours logée aux poulmons : mais le plus souuent au conuexe de l'estomac. Enfin le poulmon tombe aisement en ruine, & se rétablit tres-difficilemẽt, & à grãde peine peut-il receuoir assistance des alimens qui en passant par tant de diuerses digestions, sont dépoüillez de leurs vertus natales auant que d'y arriuer: & nonobstãt qu'ils conseruent encor vn peu de leur premiere odeur en leur vie moyenne, cela n'est pas suffisant à restaurer leur debilité. Il y a quelques vulneraires qui ont la faculté d'appaiser & addoucir la fureur de l'Archée aux playes, & qui resistent à la putrefaction qui peuuent soulager & seruir à ces maux là.

Il étoit tres-important qu'il y eût des custos pour deterger & receuoir les impuretez qui sont inspirées du dehors, autrement elles entreroient en dedans, & s'afficheroient aux vaisseaux des poulmons, & contre les parois humides des costes, & par ainsi la poitrine s'empliroit facilement d'ordures. C'est pourquoy il étoit necessaire qu'il y eût des mucositez, tant à l'entrée du larynx, qu'à celle de l'organe de l'odorat qui retiennent ces impuretez, & ne permettent pas qu'elles entrent plus auant.

L'Eau n'y auroit pas été si cõmode que les mucositez, à cause qu'elle auroit d'abord coulé en bas : & comme les parties internes deuoient étre toûjours humectées, de crainte que l'inspiration continuele de l'air ne les desseichât: aussi il y deuoit auoir vne certaine faculté comme celle qui dispense la saliue qui distribuât cette humidité (qui doit étre moderée & paresseuse aux sains) qu'elle tire de la masse des serositez : mais lors que les custos sont mal affectez ils pleurent continuellement ; & à la fin ils s'épuisent de leur propre aliment (qu'ils se deuoient adapter) en l'alterant diuersement, tantôt en forme d'eau, tantôt en forme de mucilage transparante ou opaque, selon la diuersité des passions dont ils sont affectez. Et il est beaucoup plus difficile de rétablir la debilité du custos du larynx, que de celui du nez.

Quand le custos est en santé il produit fort peu de mucositez: mais lors qu'il est vne fois irrité il en forge à foison selon son indignation, & selon la proprieté du viscere receuant ; & si tôt qu'il a conceu de la fureur & de l'indignation il engendre des mucositez acres, mordicantes, salées & virulentes, d'où procedent les erosions du larynx, & des crachats sanguinolens : & de là, la phtisie, le marasme, &c. s'ensuiuent : au lieu que le vomica, nonobstant qu'il engendre des oppressions de poîtrine, & autres fâcheux accidens, à grande peine fait-il des toux tabides : ce qui fait croire qu'elles viennent de la lesion de la trachée artere.

Les custos ont leurs facultez digestiues differentes de celle du cerueau : car nous voyons des personnes ieunes & robustes qui tous les soirs & les matins crachent & mouchent beaucoup : qui pourtant ont les muscles & les nerfs assez forts: d'où il faut conclure que puis

qu'vne

qu'vne faculté lesée, & que l'autre ne l'est pas. Qu'elles doiuent necessairement étre differentes en proprieté & en essence.

Les odeurs qui sont renduës par la bouche & par dessous denotent assez que la respiration n'est pas seulement faite pour rafraîchir le cœur : mais aussi qu'elle sert à tout le corps : car aprés que l'air est entré par le poulmon dans la poîtrine & qu'il a fait son tour par le diaphragme il penetre à trauers de ses pores dans l'abdomen, & par toutes les parties qui ont leurs pores ouuerts pendant la vie qui se ferment aprés la mort ; voilà comme la fumée du charbon excite le vomissement & infecte plûtôt le ventricule que le cœur ; & l'odeur puante d'vne charongne entrée par la respiration est renduë par des rots long-temps aprés qu'on l'a sentie. De même la femme qui porte vn enfant mort dans la matrice sent le cadaure à pleine bouche : la peste aussi qui a été introduite par la respiration se fabrique pour la plus-part aux enuirõs de l'estomac ce qui est assez denoté par le vomissement, la douleur de téte, l'assoupissement, &c. où on void euidemment que l'air & les odeurs pene[illegible]ément à trauers des [illegible] pores des parties.

❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧

Traité des Fiévres.

CHAPITRE I.

L'Ecole de Medecine definit la Fiévre vne chaleur contre nature, & qui blesse l'action, & comme dit Auicenne) qui s'alume premierement au cœur, & de là est dispersée par les arteres dans toute l'habitude du corps.

Mais si cette chaleur est essentiele à la fiévre, elle en deuroit étre inseparable, & on ne deuroit iamais sentir de froid, à moins que de vouloir donner vn dementir à Galien, & dire que le commencement de l'accez des fiévres intermittentes n'est pas le commencement de la fiévre.

Quelqu'vn répondra que ce froid que l'on sent est vn froid faux & trompeur, & qu'encor que les febricitans souffrent des frissons & des rigueurs violentes, qu'ils ayent les lévres toutes liuides de froid & tremblent à claque-dents, Que les parties internes ne laissent pas de brûler (ce qui est contre le sentiment des pauures malades, qui gelent aussi bien en dedans qu'en dehors) & que ce frissonnement ne procede que de la chaleur naturele, qui abandonnant les parties externes se retire au centre ou vers le siege de l'humeur morbifique, pour préter main forte à la partie affligée. Et si cette chaleur n'est pas sensible que la soif (qui est vn indice de seicheresse) est vn fidele témoin de ce feu interieur : mais au contraire c'est la soif qui trompe & non pas le froid, & cette soif ne procede ni de chalaur, ni de secheresse (comme la naturele :) mais d'vn excrement vitieux qui deçoit cette faculté sensitiue : autrement l'esprit de soulfre qui est fort sec & corrosif ne l'appaiseroit pas comme il fait d'ordinaire quis qu'elle ne deuroit étre assouuie que par des choses froides & humides,

qui ne desalterent point alors.

Si la chaleur de la fiévre, qui est vne même chose que la fiévre (selon que l'on la definit) doit premierement s'alumer au cœur, & que la matiere de la fiévre (que les Medecins croyent étre vne des quatre humeurs, qui se pourrit) ne soit pas dans les ventricules du cœur, la chaleur ne s'alumera pas premierement en la matiere febrile, & ce sera en vain de rechercher la putrefaction pour la cause immediate de la chaleur contre nature, & par consequent la fiévre ne consistera pas dans la matiere qui la cause, & il ne sera pas necessaire que la matiere febrile s'alume pour faire la fiévre.

Mais si c'est quelque chose d'inflamable qui reside au cœur, & qui s'alume premierement en luy, & de là s'étende par tout le corps, ce ne sera pas la matiere peccante qui prendra feu (qui de soy n'a point de chaleur) mais ce seront les esprits, qui s'échauffent, s'irritent, & s'éfarouchent contre la matiere occasionele de la fiévre qu'ils agitent & tâchent d'expulser.

Il ne faut donc pas croire que cette matiere morbifique ait de la chaleur, ni qu'elle soit capable d'échauffer tout le corps : autrement (comme c'est le propre des especes calefactiues d'agir plus puissamment enuers ses plus proches objets, qu'à l'encontre des éloignez, il s'ensuiuroit que le nid qui contiét cette matiere febrile seroit reduite en cendre auant que de pouuoir échauffer les parties éloignées outre que les cadaures brûleroient auec plus d'ardeur que pendant la vie, puisque la chaleur doit naître de la putrefaction, & que la putrefaction est plus grande aprés la mort qu'auparauant. Au contraire nous voyons que la chaleur expire auec la vie, & que l'esprit qui échauffoit pendant icelle, (qui est l'agent de toutes les alterations) est l'instrument des saines actions, que c'est aussi le même qui fait les actions vicieuses, & qui échauffe dans la fiévre. Donc la chaleur est vn accident posterieur, & qui suit l'essence de la fiévre, & qui cesse par l'expulsion de la matiere occasionele de quelle maniere qu'elle se fasse, soit par des remedes chauds, froids, ou temperez: ce qui a fait dire à Hippocrate, *Frigus & calor non esse morbos, sed amarum, salsum, acre, & ponticum : Spiritum verò esse impetum facientem.*

Quoy que les Ecoles de Medecine reuerent leur definition, pourtant ayant pris garde que la chaleur graduée de la fiévre, n'étoit pas vne chaleur nuë & simple, semblable à celle que l'on peut acquerir par les exercices violens, elle a crû qu'elle tiroit ses diuerses especes, des differentes humeurs qui se pourrissoient, & que la tierce tant continuë qu'intermittente étoit causée par la bile iaune, la quarte, par l'atrebile, & la quotidienne par le phlegme, auec cette difference que quand elles se pourrissent dans les grands vaisseaux elles font les fiévres continuës, & hors d'iceux les intermittentes, & que la Synoque putride est causée par le sang qui se pourrit dans les grands vaisseaux, & donne pour exemple le fumier de cheual qui étant actuelement froid s'échauffe extraordinairement à cause de la putrefaction.

Mais

Mais pourquoy le fumier de vache qui prouient des mêmes alimens, & qui est beaucoup plus pourry, parce qu'elles ruminent,& mieux digeré ne s'échauffe-t'il point comme celui de cheual, & le foin moüillé & entassé? & pourquoy ne s'échauffe-t'il pas aussibien lors qu'il se pourrit sans étre pressé, que lors qu'il est en monceaux?

Elle deuroit apprendre que le fumier de cheual n'a plus de chaleur lors qu'il est pourry, & que tant plus il approche de la putrefaction,& mieux il se dépoüille de sa chaleur. Que cette chaleur ne procede que de la compression des esprits prouenans des grains que les animaux ont mangez, & des sels qui se trouuent dans lui : & que la seule fiévre maligne est accompagnée d'vn commencement de putrefaction (& non pas les autres) qui venant à s'augmenter vn peu plus, sans étre expulsé en dehors (comme en pustules,exanthemes, &c.) fait son progrez sur le pied de la gangrene, & tuë bientôt le malade.

Il est absolument necessaire que tout ce qui se pourrit deuienne froid (s'il est vray qu'il doiue étre priué de la vie) puis que c'est la vie qui est la source de la chaleur.

Il est aussi constant que les veines sont destinées à conseruer le sang, & que le sang ne se peut pas putrefier dans icelles, qu'elles ne se pourrissent elles-mêmes, comme en la gangrene & mortification; & si elles ont la proprieté de conseruer le sang de corruption vn espace de temps dans les cadaures, elles le doiuent encore mieux faire dans les corps viuants, au lieu que le sang extrauasé se corrompt d'abord.

Il est bien vray que les excremens,tant de leur propre digestion, que traduis de quelqu'autre étrangere retenus dans icelles, se peuuent bien corrompre & putrefier : mais iamais le sang, qui est (selon les Lettres sacrées) le tresor de la vie: & que seroit-ce si la vie n'auoit pas le pouuoir de preseruer son siege & sa demeure de la putrefaction?

Les couleurs du sang noir, liuide,verd, jaune, &c. ne sont pas des témoignages de corruption; mais des signes de son trouble, & d'vne ferueur fermentale: Tout de méme que le vin qui se trouble lors que la souche est en fleur, ne se corrompt pas pour cela. L'eau qui est fort claire & transparente se trouble bien aussi quand elle boult, & lors qu'elle est refroidie elle deuient claire comme auparauant: ainsi le sang change de face pendant la fiévre, & aprés il reprend sa couleur precedente, & il seroit impossible qu'il rentrât iamais en grace comme il fait,si la corruption y auoit été introduite, parce que la putrefaction est vn effet qui fait separation des dispositions vitales, & ne peut pas long-temps subsister sans communiquer le vice de sa contagion plus auant, quand méme elle ne feroit que commencer, comme on pourroit objecter.

CHAPITRE II.

La cause des mouuemens & des retours des accez selon l'Ecole de Medecine.

L'Ecole de Medecine enseigne que la cause du retour des fiévres intermittantes à certains iours prefixes (comme la quotidiene qui vient tous les iours, la tierce de deux iours l'vn, la quarte qui à deux iours d'intermission) ne procede que de ce qu'il ne se peut pas amasser assés de bile (qui fait la tierce) pour irriter la nature à l'expulsion, & exciter le mouuement de l'accez, auant le troisiéme iour : ni assés de melancolie auant le quatriéme pour faire la quarte: & que l'amas de la pituite (comme plus abondante que les autres humeurs) se fait facilement tous les iours pour la quotidiene. Mais elle deuroit montrer par quel moyen, par quel conducteur, & par qu'elle voye l'humeur putride qu'il faut pour chaque accez, s'achemine de l'officine des humeurs aux extremitez des veines qui se terminent dans l'habitude du corps? Et pourquoy est-ce que la bile ou la pituite seule, se separe de ses autres trois associez? & qui peut-étre ce separateur impertinent qui arrache & trie cette humeur de son composé pour vne fin si tragique? Si le même separateur persiste pendant la vie, pourquoy est-ce que la même fiévre ne continuë pas toûjours? Et par quel pedagogue est-il repris de son erreur, & ramené en bon chemin.

Si cette humeur qui doit étre l'efficiente de l'accez, n'est pas encore corrompuë auant que d'arriuer aux petits vaisseaux, & qu'il pourrisse en eux. Lesdits vaisseaux ne deuroient-ils pas étre plus pourris que l'humeur, & se pourrissans tous les iours de plus en plus se pourroiét-ils à la fin deffendre de la gangrene. Si ce sont ces petites veines qui attirent l'humeur qui est loüable de soy, & qu'elles le putrefient dans leurs seins, il leur seroit bien plus aisé, & auroient bien plus de pouuoir de le faire enuers le sang qu'elles contiennent : & si elles preparent & tirent cét humeur putride du sang voisin, c'est en vain d'attendre l'espace de deux iours vne suffisante quantité de bile pour renouueler vn paroxisme.

Si cette humeur se putrefie auant que d'arriuer aux extremitez des veines, le siege des intermittentes ne sera pas dans les petits vaisseaux: mais dans les premieres officines des humeurs.

De plus si dans vn seul accez toute l'humeur corrumpuë se doit consumer, & qu'elle s'exhale par l'habitude du corps, pourquoy ce separateur auant qu'il passe aux petites veines & cet expulseur (qui est logé dans les visceres ne sera-t'il pas aussi & plus vigoureux que celui qui residera dans les veines capillaires, & par qu'elle manie cette humeur putride repassera-t'elle du mesentere (en vapeur dans les grands vaisseaux d'où il en [illegible] ti) & par le fo[illegible] par- [illegible] & le cœur iusqu'aux extremitez pour s'euacuer en chaque accez? n'y aura-t'il pas danger qu'elle ne corrompe & putrefie

putrefie toute la masse du sang par vn passage si frequent & reiteré. La nature ne meditera-t'elle pas plûtôt sa ruine par là, que son salut.

De plus, ou la matiere febrile est toute expulsée dans vn paroxisme, ou elle ne l'est pas toute : si elle l'est toute, il n'y aura point de sujet de retour pour la fiévre.

Si elle n'est pas toute épuisée, pourquoy cette nouuelle humeur qui à chaque accez se pourrit n'émouura-t'elle pas plûtôt l'accez de la fiévre par sa putrefaction, que par son expulsion, puisque selon Hippocrate, *Maior labor & dolor dum pus fit quam facto pure*, & pourquoy en vn cas semblable le siege des fiévres ne sera-t'il pas plûtôt au lieu où la putrefaction se fait, qu'aux lieux par lesquels cette matiere là passe, lors de son expulsion ?

On void souuent dans les rigueurs des fiévres que les febricitans, (nonobstant l'expulsion qui se fait du centre à la circonference par les extremitez des veines) rejettent encore par vomissemens quantité de bile, sans que l'accez pour cela diminuë de sa violence, ni de sa longueur : ce qui se deuroit pourtant faire (ce semble) puisque dans vn même interuale, la nature donne la chasse tout à la fois à cét humeur morbifique par plusieurs endroits. Et s'il faloit que toute cette bile (qui part de l'amas du foyer) & qui est renduë en substance par la bouche, fusse extenuée, & resoluë en vapeur, puis expulsée de cette maniere là par l'habitude du corps: combien faudroit-il de temps?

S'il reste (aprés l'accez) de la bile, dans la boutique de la tierce, pourquoy pourrit-elle plûtôt de l'autre bile nouuele, que les humeurs qui luy sont contiguës ? Et comment est-ce que les nausées ameres, la soif, & autres fâcheux accidens incommodent tant l'estomac des febricitans, puisque l'humeur putride (passe des extremitez des vaisseaux, droit au cuir, & prend vn chemin bien opposé & écarté de l'estomac : aussi si ces excremens febriles faisoient leur saillie par l'habitude du corps, les cauteres (qui se seichent aux febricitans) deuroient rendre beaucoup plus qu'auparauant : & comment-est ce que Galien a pû apprendre qu'il se fait autant de bile iaune en deux iours comme de pituite tous les iours, & d'atrebile en trois ?

Si la bile surpasse de beaucoup la melancolie en quantité, & que la ratte (qui est le receptacle de la melancolie) excede plus de douze fois en grosseur la vescie du fiel (qui est celui de la bile) le Createur auroit commis vne erreur notable, en faisant la vescie du fiel beaucoup plus petite que la ratte, puis qu'elle deuoit contenir dauantage.

Il est donc necessaire que la these cy-dessus établie (des rigeurs & des retours des fiévres) soit fausse, ou leur curatiõ doit consister à l'expulsion de la matiere qui fait la fiévre, & à empécher vne nouuelle procreation de bile, requise pour faire vn futur accez, ce qui se pourroit faire si on ôtoit le boire & le manger au febricitant l'espace de deux iours : mais si on répond que cette nouuelle bile tire sa source,

&

& sa nouuelle generation du sang: il faudra conclure que la nature sera beaucoup plus soigneuse à conseruer la fiévre que le tresor de sa vie.

De plus si cette bile qui à été faite du sang, & qui s'est tirée d'auec luy, est pourrie, & detenuë dans les grands vaisseaux, (en attandant le temps qu'elle doiue s'écouler au foyer de la fiévre) pourquoy ne partoit-elle pas de compagnie auec celle du precedent accez qui à pris ce chemin là? A-t'elle peut-étre apprehendé que l'abstinence de ces deux iours susdits ne tarisse la bile, & s'est elle voulu conseruer afin de continuer la fiévre, en cas que l'autre vienne à manquer? Ou la nature prend elle plaisir à garder de la bile pourrie?

Que si cette bile qui affluë des veines n'est pas corrumpuë, il faut croire que la nature est bien folle de dissoudre son sang afin d'auoir dequoy pourrir & continuër la fiévre, puis qu'elle est l'agente de tous les mouuemens & alterations comme nous auons déja dit.

Fernel n'ayant pas pû adjoûter foy à ces niaiseries, ne s'est pas pû taire de cette absurdité, lors qu'il écrit que le siege des intermittentes étoit aux enuirons de l'estomac, du duodenum, du pancreas, &c. & celuy des continuës étoit limitrophe du cœur, & pour cette raison Rondelet & les Sectateurs de Galien l'ont voulus faire passer pour vn heretique en Medecine.

Quelques vns ne trouuans pas dequoy se satisfaire dans les commentaires de Galien, de *febrium circuitu*, ont appellé l'Astrologie au secours: Mais la nature humaine, ni la matiere des fiévres, ni ses mouuemens ne dependent pas absolument du caprice des Astres. Et si les valetudinaires ressentent souuent les changemens des temps, on en verra la raison au Chap. *Astra necessitant*, &c.

Paracelse étonné de la rigueur des fiévres, & se chatoüillant sur son allegorique inuention du Microcosme, dit que la fiévre est causée par vn nitre sulphuré comme la poudre à canon, (& en quelques autres de ses paramires, il compare le tremblement des fiévres au tremblement de la terre) comme si le soulfre & le nitre, étoient beaucoup plus froids lors qu'ils se separent du limbe microcosmique (il entend par le limbe le monde vniuersel auec ses quatre elemens) qu'il veut que l'homme contienne dans soy, & que quelques heures aprés ils prennent feu. Mais il suffit à l'homme d'étre fait à l'image de Dieu, sans deuoir representer le grand monde, & ce seroit vne loix bien rude à luy d'étre sujet à tous les accidens du Macrocosme. Mais à quoy bon de semblables feintes, puis que ce n'est pas le propre du feu d'allumer, sans étre au prealable enflammé, & qu'il n'y a point de pierre de feu ni de fusil chez nous, pour y exciter des étincelles par attrition ni entrechoc, ni de soulfre, ni de salpetre, pour les receuoir, & s'enflamer.

CHAPITRE III.

La vraye espece des fiévres.

IVsqu'à present nos Deuanciers ont consideré la nature des fiévres tant par la speculation de nôtre chaleur interne que de l'externe & ambiente, & ont tiré les dimensions de son essence, de la quantité, qualité, de l'acrimonie ou malignité d'vn, ou de plusieurs des quatre humeurs qu'ils feignent: & ainsi, l'interne efficient des fiévres, & la maniere comme quoy elles se font ont été negligés, & l'accident a été pris pour la realité.

Mais la veritable definition physique, doit étre prise de la cause materiele, & de l'efficiente interne, ou seminale, lesquelles deux causes constituent la veritable essence des choses, & demeurent inseparablement essentieles en elles, tout le temps qu'elles subsistent.

Les fiévres donc ont leur matiere & leur efficient interne tout ainsi que les autres étres qui subsistent en eux-mêmes, quoy que toutes les maladies ayent le corps viuant pour domicile: ce ne sont pourtant pas des étres de la premiere creation, mais elles ont tiré leur principe de la preuarication. C'est pourquoy elles n'ont pas proprement vn étre seminal qui les constituë & fomente comme les autres, mais au lieu de la semence elles ont vn étre occasionel qui les excite, & qui venant à cesser, la maladie cesse aussi: & toutes les fois que dãs le champ vital il s'insere quelque chose qui n'a point de vie, l'archée ou l'esprit directeur s'en formalise s'en fâche, & fait ses efforts pour expulser ce qui l'irrite, ce qui est aisé de comprendre par l'épine fichée au doigt, qui n'est ni chaude, ni froide, neantmoins elle est bien tôt aprés suiuie d'vn battement d'arteres, d'inflammation, d'enflure & de douleur.

La fiévre proprement est cette partie materiele de l'esprit vital, qui a été soüillée par indignation. Et il faut noter en passãt que l'esprit de vie ne s'enflame iamais entierement: mais il n'y a qu'vne partie de luy qui s'alume, qui est ou en petite ou en grande quantité: autrement si tout l'esprit vital étoit soüillé à la fois, & qu'il vient à se dissiper sur la fin de l'accez, il causeroit vne defaillance vniuerselle.

Cette partie d'esprit se soüille & conçoit vne idée d'indignation contre la matiere occasionele, ce qui s'explique clairement en vne femme grosse, (qui apprehende ou appete quelque chose) lors qu'elle porte & imprime le sçeau de la chose desirée au fœtus: & toute cette portion d'esprit, soüillée par cette idée étrangere doit étre exterminée par l'accez, ce qui cause les intermissions des fiévres, parceque les esprits qui ne sont point encore tachez d'impuretez étans las de combatre, & d'expulser l'autre de leur domaine sont bien aise de reprendre halaine, pour vne autre attaque. Et remarquez que cét esprit ainsi soüillé n'est plus propre qu'à faire du desordre, & n'est capable de faire iamais bonne action. Pour cette raison on peut aisement

comprendre que les gens sans soucy, les sains, les robustes grisonnent plus tard, & viuent plus long-temps que les autres, parce que la validité des forces gît en la quantité des bons esprits.

Donc toute la direction de la cause efficiente doit dependre de la vie même, qui est la vraye cause formele & efficiente des fiévres : & quelquefois la fiévre cesse, encore que la cause occasionele demeure, que la nature expulse en aprés à loisir.

La mort & la maladie entrées auec le peché, ont corrompu la vie, & soüillé d'impuretez toute la nature humaine:non pas que l'euenement de chaque fiévre procede de quelque nouueau crime, ni qu'elles soient venuës immediatement du peché originel, encore qu'elles soient originairement descenduës de là : car il n'y auoit ni maladie, ni mort en l'état d'innocence, parce que l'Ame intellectuele gouuernoit immediatement le corps, il n'y auoit aussi rien qui luy pût nuire, & par consequent, il luy étoit aisé de preseruer sa demeure de la mort, & de la corruption:mais aprés la desobeïssance d'Adam, l'Ame immortelle remit ce gouuernement à l'Ame sensitiue(comme il se peut voir au traité de l'Ame) & du depuis la vie a été necessairement sujette à toutes les importunitez de la mort, puis aprés la sensitiue a suscité cét esprit vital & aëré, qui est le premier agent des maladies, lors qu'il est reuêtu des idées que nous toucherons seulement en passant, qu'il en est parlé plus amplement au Chap. *De ideis morbosis.*

Premierement, Il n'y a point de doute, que la rage du chien est excitée par son imagination, ou dans sa conception par l'idée qui est l'effectrice de ce venin enragé, qui ne se trouue pas au chien sain, comme au chien fou. Il paroît donc que ce venin, qui blesse par la morsure nôtre imagination, est formé de cette idée qui a été formée par la conception de l'enragé. L'on void aussi la méme chose à la tarantule, & aux serpens irritez. Il est pareillement necessaire pour faire la fiévre (qui est suscitée par les esprits) qu'il naisse dans le même principe de vie, vne idée motiue, ou vne cause effectrice, qui est virulente de soy, & qui varie selon les differentes signatures, que cette idée febrile represente pour ses fruicts, & c'est vne manie étrange d'en attribuer la cause au combat des elemens qui ne sont que trois, & qui n'entrent pas à la composition des corps comme il est enseigné ailleurs, ni aux quatre humeurs imaginaires qui ne furent iamais. Il est bien vray que de rien il ne se peut rien faire materielement : mais la plûpart des choses commencent effectiuement & formelement par des idées cõceuës, qui se reuêtent d'abord d'vn corps, & les idées actiues, & les principes formels des semences sont faits par la conception, qui se reuêtent de l'esprit vital, comme d'vne tunique auec lequel ils font ce qu'ils ont à faire. Le vulgaire connoit assez que les fiévres peuuent être causées par les perturbatiõs de l'Ame:mais c'est vne chose inouïe, que cét esprit qui fait les mouuemens impetueux, puisse être troublé, & conceuoir des idées en soy, pourtant nous voyons que la saliue d'vn chien enragé

(long-

(long-téps aprés la mort du chien) produit à celui qui a été mordu vne rage semblable à celle du chien, d'où elle est partie. C'est pourquoy l'idée formatrice de cette rage produite, a été semée à la saliue, & est semblable à celle d'où la premiere est deriuée: car cette sorte d'infectiõ presuppose vne puissance actiue & vitale capable de faire produire sa semence encore qu'elle cause la mort, & trouble l'esprit. Et cette puissance n'agit pas comme vn pur accident: mais entant qu'elle habite en vn sujet formel, où elle est attachée. Ce n'est pas aussi que cette matiere visible, où cette idée est empreinte, soit cette puissance excitatrice, ou que cette puissance subsiste solitairement hors de la source qui l'a suscitée: mais toute puissance à vn étre qui fomente, dirige, & acheue son ouurage beaucoup plus spirituelement, & inuisiblement que le sujet où elle adhere: & l'image du bien & du mal est la veritable Architectrice de tous les effets tát des maladies, que de ceux qui se font dans le reste des étres seminaux. Pour faire les maladies, cette image, ou cette idée tire sa premiere source des imaginations humaines, ou de la conception de l'archée ou l'Ame sensitiue est logée en forme de recipient. Et nonobstant que les passions & inquietudes de cét archée ne se montrent pas de la maniere que l'Ame sensitiue à coûtume de les faire paroître: neantmoins cét esprit qui luy sert de domicile ne laisse pas de conceuoir des idées qui naissent tant de ses propres conceptions, que des imaginations desordonnées de la sensitiue, ce qui se fait par voye de reception. Et cét esprit ne tire pas seulement ces passions là de ses propres conceptions, & des choses qui sont introduites chez nous qui y ont été mal digerées ou peruerties, & des excremens qui n'ont pas été bien domptez, & expulsez, ou separez, mais aussi des facultez errantes & vitieuses: sans omettre l'impression faite par la proprieté naturele des choses, comme nous auons exposé de la saliue de l'enragé. Il y a donc dans toutes ces choses là vne certaine puissance accidentele, qui a besoin d'vne faculté formele & seminale (qui est la rectrice des actions) pour sa propagation; & s'il faut que les semences exhibent des figures, & des ressemblances, à ce qu'elles produisent, il est necessaire qu'elles en portent les images imprimées dans elles. Si la matiere occasionele des fiévres étoit l'essence des fiévres, elle accompagneroit toûjours son propre effect, & elle ne la precederoit pas, ni ne demeureroit pas aprés elle (comme elle fait souuent) nonobstant que la fiévre ait cessé, & la cause humorale que l'on suppose ne deuroit pas preceder, ni succeder à la fiévre. Donc l'efficient interne des fiévres, & leur étre formel & immediat, est tiré d'vne partie de l'esprit vital, auquel la vie habite: car si la vie doit souffrir, & étre exterminée par la maladie. Il est absolument necessaire qu'elle reçoiue les iniures de cette partie de vie, qui est déja alterée & corrompuë: & la cause (qui est essentielement interne) doit étre differentiée de la cause occasionele, & excitatrice qui est dite externe parce qu'elle est hors de la vie.

CHAPITRE IV.

Difference des Fiévres.

LEs fiévres prennent leurs differences de la matiere occasionele, & des lieux qui la contiennent.

La cause occasionele est double. La premiere procede des excremens retenus, ou des alimens de la derniere digestion, qui viennent à s'alterer ou à degenerer; lors qu'ils sont prez d'étre assimilez à la substance des parties spermatiques.

Ces alimens degenerent ou par vn mélange étranger ou par quelque mauuaise impression ou inspiration maligne, ou par le vice de la digestiue ou de la distributiue; ou ces excremens s'accumulent insensiblement, ou ils sont engendrez par la fiévre, ou par l'erreur de l'Archée indigné ou diuerti ailleurs auant la parfaite digestion. Et de qu'elle maniere que soit la cause occasionele au respect des fiévres, elle est toûjours externe, puis que l'action des maladies prend son commencement de la vie, & la poursuit immediatement en elle.

L'Auteur procede d'vn excrement liquide qui n'est aucunement amer, que les veines mesaraiques tirent de la fin de l'isleon (dont il ne s'est pas encor ouy parler, & qui se doit vuider auec l'vrine (que l'Auteur nomme *scoria* ou *stercus liquidum*) c'est la même qui luy donne sa teinture, & non pas la bile (comme on a crû iusqu'à presént, car s'il y auoit vne seule goutte de bile dans l'vrine, au lieu d'étre acre & salée (comme elle est) elle seroit amere : ce que la rupture du fiel au poisson peut certifier: car quel soin qu'on puisse apporter à le bien lauer, sa chair ne quitte pas pour cela son amertume.

Que ce soit aussi cét excrement liquide qui fasse la teinture de l'vrine, il paroît euidemment par la distillation d'icelle. Tandis que cét excrement tire droit à l'vrine comme à son emunctoir naturel tout va bien : mais au contraire s'il est detourné de là, & porté obliquement ailleurs, il cause la fiéure continuë: au lieu que l'aliment degeneré en la derniere digestion (qui pour la plus part est plus doux & insipide) fait les intermittentes, qui sont dautant plus longues & opiniâtres que sa matiere est gluante, visqueuse, & adherante aux vaisseaux, qui est vne marque qu'elle n'est pas pourrie, parce que la putrefaction détruit la tenacité des fibres, & il n'y a que les fiévres malignes qui en soient accompagnées.

C'est pourquoy les intermittentes ont besoin de plus puissans incisifs que les continuës qui sont plus cruelles, & aspirent plûtôt à leur periode, parce que l'excrement liquide qui les excite est plus atroce & ennemi de nature.

Si ces deux causes occasioneles se ioignent ensemble, elles font des fiévres bâtardes, hepiales, hemitritées, & des fiévres erratiques & dereiglées.

Si l'aliment degenere au dessus du foye il suscite diuerses sortes d'abscez,

d'abscez, non pas des fiévres primitiues. Mais parce qu'au plegmon, le sang, ou l'aliment des parties solides degenere en pus, il traine necessairement la fiévre auec luy : & le sang ne peut pas étre la cause des fiévres à moins qu'il ne soit extrauasé, & alors il ne peut pas demeurer long-temps sans se corrompre.

CHAPITRE V.

Le Siege des Fiévres.

Le siege des fiévres continuës ne differe point de celuy des intermittentes, quoy que l'on voye souuent les intermittentes degenerer en continuës, & les continuës en intermittentes, c'est la seule matiere occasionele qui fait ce changement (comme nous auons dit cy-dessus) & non pas le changement du lieu.

Donc le nid des fiévres se fait aux intestins qui abondent en vaisseaux (comme le duodenum) au mesantere, ratte, & autres parties contenuës depuis le pylore jusqu'au foye, & tant plus il approche l'orifice superieur de l'estomac & plus les fiévres sont pressantes & atroces.

Ce qui confirme cette doctrine du siege des fiévres, ce sont les nausées, l'auersion des chairs & poissons, (qui se trouue aisément en cadaure dez le commencement de la fiévre) la soif, le degoût, le mal de tête, le deslire, l'assoupissement, les veilles, & les topiques inquietudes, qui procedent de l'enuiron de l'orifice superieur de l'estomac, les rots nitreux, la digestion deprauée, les vomissemens, l'amertume de bouche, la seicheresse, fissure, & noircure de langue, qui sont des indices conuainquans de la lesion manifeste du Duumvirat, qui est composé de l'estomac & de la ratte, ce qu'on peut voir dans le Traité de *Duumviratu*.

La seule quarte établit son domicile dans la ratte, & dans les vaisseaux qui luy sont contigus.

Les fiévres malignes qui sont les seules qui soient accompagnées de quelque chose de putride se tiennent à l'entour de l'orifice superieur de l'estomac : & celles qui ont leur siege à sa partie conuexe, sont beaucoup pires que celles qui sont logées dans sa partie concaue, parce qu'il n'y a que quelques remedes specifiques qui y puissent paruenir.

C'est pourquoy les fiévres endemiques comme les fiévres d'armée sont beaucoup plus dangereuses, & la plus part sont sans soif ni chaleur manifeste, & trainent les malades à la biere auec vne anxieté perpetuele. Ces sortes de fiévres gâtent & peruertissent par dehors le dernier aliment de l'estomac, parce que pendant la vie le corps est vniuerselement perspirable selon Hippocrate (& comme il a été demontré ailleurs) que les poulmons & la diaphragme étoient parsemez de pores qui pendant la vie, & leur santé étoient toûjours ouuers, & que par-là les maladies contagieuses se glissoient aisément, frappoient la partie gibbeuse de l'estomac, & sou-

uent deprauent ſon dernier aliment.

La fiévre ephemere ou diairhe, que l'on croit étre cauſée par les eſprits enflamez au cœur, a ſon ſiege dans la cauité de l'eſtomac, & le plus ſouuent elle procede d'vn aliment vitié, c'eſt pourquoy elle ceſſe d'abord que l'on a vomit, ou que la digeſtion eſt acheuée.

La fiévre ectique ou tabide eſt vne eſpece de diairrhe quotidienne qui procede de la corruption de partie de l'aliment, & qui repete toutes les fois qu'on a mangé, encore que les malades ayent l'appetit bon en la phtyſie, le corrupteur des poulmons tranſmue inceſſamment le ſang en des matieres iaunes, épaiſſes, ou cendrées, ſous lequel trauail l'eſprit digeſtif eſt diuerti de ſon office, alors il ſe fait vne eſpece de corruption de ce qui eſt à demi digeré. Et les parties manquantes de nourriture tombent enfin dans le maraſme.

L'Ecole de Medecine n'a oſé accuſer cette fiévre de pourriture, où elle le pourroit faire. Elle compare les redoublemens de la chaleur des fiévres lentes, qui ſe fait aprés le repas, à celle qui s'éleue de la chaux quand on l'humecte. Elle dit, qu'il ſe fait la méme choſe lorſque les parties ſolides viennent à étre arrouſées de leur humeur alimentaire. Mais on ne prend pas garde, que l'eſtomac ne peut pas auoir acheué ſa digeſtion dans deux heures, auquel temps elle a coûtume de redoubler, & encore moins l'aliment peut-il étre conuerti en chyle, ni le ſang à l'aliment des parties ſpermatiques, qui les doit arrouſer. Outre que la chaux ne ſe trouue point dedans nous. Et ſi elle s'échauffe lors qu'elle eſt moüillée, cela ne procede qu'à cauſe que les ſels ne peuuent iamais ſaler, ni agir, tandis qu'ils ſont ſecs, (c'eſt à dire) quils ne ſoient reſoûs, outre que la chaux contient dans ſoy deux diuers ſels alkaliſez, qui ont quelque antipathie entr'eux, deſquels l'vn eſt lixiuial, l'autre eſt acide, qui ſe peuuent aiſement diſcerner par le goût: leſquels deux ſels étans reſoûs enſemble par l'humidité, ils s'enflamment par vn combat mutuel. Ne void-on pas reſulter la même action du mélange de l'eſprit de vitriol auec le ſel de tartre, par la même raiſon?

La peſte differe des fiévres malignes en ce qu'elle n'eſt point attachée aux ordures febriles, ni au ſang, mais elle infecte ſeulement par ſon odeur l'eſprit vital, cette odeur ſort & entre aiſement auec l'air par les pores du diaphragme, & ainſi il tend premierement droit à la partie conuexe de l'eſtomac, & ne pouuant paſſer outre par vn mouuement local, il laiſſe ſon impreſſion à l'humeur alimentaire de l'eſtomac. D'où s'enſuiuent d'abord des vomiſſemens, mal de téte, aſſoupiſſement, delire, defaillance de cœur, & autres qui ſuiuent les affections de l'eſtomac.

Si la contagion attaque les eſprits, à grande peine peut-on viure vn quart d'heure, & cét eſprit, qui nous conſerue ne peut point ſouffrir en ſoy la moindre putre

putrefaction, qu'elle ne s'étende vniuerselement par tout (contre l'opinion de Galien, qui écrit que la fiévre diairrhe est causée par vne corruption d'esprits.)

Pareillement si la pourriture s'introduit dans le sang, il se gangrene d'abord entierement, & la mort ne peut pas tarder à la suiure.

Il arriue souuent par vn mouuement retrograde & dereglé des facultez, que l'excrement liquide & jaune susnommé regorge aussi du mesentere dans les veines stomachiques, & d'autrefois lors qu'il regorge au dessus de foye, il cause des abscez & de pleuresies.

Souuent aussi les malades rejettent par vomissement, les alimens qui auront été pris deux iours auparauant; ce qui fait voir que le pylore (qui est l'orifice inferieur de l'estomac) est comme insensé, & ne se souuient pas de s'ouurir dans le desordre de la fiévre, où il ne faut point esperer de digestion reçeuable : mais plûtôt vne corruption (qui suit infailliblement le trop long sejour que les alimens font dans l'estomac) & de nouueles procreations de jaunes & amers excremens qui passent pour des humeurs bilieuses parmy les Medecins. Et quoy que l'estomac s'en décharge par vomissement, la fiévre ne diminuë point pour cela de sa violence.

La fiévre est vn serpent à plusieurs tétes, qui se loge vers le pylore, ou vn peu au dessous, où il assiege la partie conuexe de l'estomac: & il ne faut pas s'étonner si la dissection des parties qui sont au dessous du pylore, donne de la peine aux Anatomistes, à cause de la tissure ambiguë d'vne infinité de de vaisseaux, & de la quantité de glandes dont elles sont parsemées, où on void vne concurrence étrange de la cause occasionele de la fiévre, auec les alimens qui ne sont pas bien digerez ou distribuez, où se joint encore fort souuent cét excrement jaune & liquide, qui se déuoye de son chemin ordinaire, qui tous ensemble renuersent entierement l'œconomie de l'estomac; & l'esprit topique de ces parties-là se sentant graué, s'irrite, se trouble, s'enflamme, entre en furie, & altere diuersement & de plus en plus ces excremens. Ces matieres veneneuses lui suscitent plusieurs turbulentes idées, selon lesquelles il represente vne diuersité d'accidens, qui ont coûtume de suiure semblables tragedies, desquelles le Medecin ne se doit pas tant soucier que de la noblesse du lieu qui souffre; mais songer comme il pourra adoucir ce venin, & appaiser le tumulte de cét esprit irrité & furibond : ces choses-là étans calmes la fievre cesse d'abord, & les matieres peccantes sont aisément domptées en aprés, & euacuées par la nature.

Voila comme les fiévres partent bien-tôt, & obeïssent à certains remedes qui ont la faculté d'adoucir ces esprits, qui étans vne fois appaisez, la porte est ouuerte à la matiere occasionele : & cét esprit enragé (qui auparauant par vn desordre épouuantable renuersoit toute l'œconomie) sort de sa confusion, rentre en son deuoir, & expulse son ennemy auec vne tranquillité admirable.

Ce

Ce n'est pas le transport de la bile au cerueau qui forme le delire (comme enseigne Galien) puisque (comme il est demontré ailleurs) il se forge dans les parties precordiales, & si les vrines pâles aux febricitans le presagent, c'est que l'excrement liquide qui luy donne sa teinture, tire vers ces parties là & le cause.

La grandeur de la fiévre est prise de la quantité, qualité du siege, de la matiere occasionele, de l'âge ou de la force du malade & des temps de la maladie, & tant moins la matiere febrile est tenace & adherente, & plus courtes sont les fiévres.

CHAPITRE VI.

Considerations sur la fiévre quarte.

POurquoy la quarte est-elle si opiniâtre, puisque la nature disperse en chaque accez (par les veines) l'atrebile putride dans l'habitude du corps? & pourquoy aprés auoir repeté cette euacuation de quatre en quatre iours l'espace de cinq ou six ans, en des personnes qu'il y a, se trouue-t'il autant de melancolie putride qu'au commencement? & pourquoy finalement endurcit-elle la ratte?

Si cét humeur putride est logé dez le commencement de la fiévre quarte dans la ratte, pourquoy ne la pourrit-elle pas par vn si long seiour puis qu'elle est putride?

Si tous les iours il se fait de nouuele melancolie, & qu'elle soit enuoyée à la ratte, & de là dans l'estomac pour être repurgée par là, d'où vient que la nature se ressouuient si tard de cette voye ordinaire? qui semble luy étre bien plus facile, que de l'exposer par l'habitude du corps, qui est vn trajet bien plus long & plus penible? pourquoy l'Epithyme, le senné, la pierre d'azur si souuent reïterées, & qui doiuent tirer cét humeur de son siege, & la purger par election) n'emportent-ils pas la quarte, ou du moins ne la diminuent-ils pas? Et pourquoy les Medecins sont-ils contrains d'abandonner les malades à sa mercy (ne sçachant leur faire autre chose que les purger & saigner, & les laisser sans esperance, & les remettre (lors qu'ils sont accablez & affoiblis) au regime de viure, en attendant patiemment le temps qu'elle se doiue terminer? Cependant la ratte s'endurcit & les malades enflent qui ne sont pas des signes plus salutaires.

Mais si l'atrebile est la cause materiele de la fiévre quarte; pourquoy est-ce que la fiévre quitte alors nonobstant que sa cause demeure encore dans la ratte? Est-ce qu'elle à cessé de se pourrir, lorsque la fiévre a quitté? ou lors qu'elle menace le malade de l'hydropisie? ou si l'atrebile a été jettée dans la ratte en guise d'abscez? pourquoy ne se faisoit-il pas aussi bien au commencement lorsque les humeurs étoient plus fluides, & que les forces étoient entieres, & par consequent plus puissantes pour expulser cét ennemi.

C'est vne chose étonnante qu'on ait ignoré iusqu'à present que la dureté & l'enflure de la ratte ne procedent pas de l'atrebile (qui n'a

iamais été dans la nature, ni la cause occasionele de la quarte) mais d'vne mauuaise production ou de la digestiue de la ratte, qui a été troublée & deprauée pendant la fiévre, & par vne transmutation & peruersion vitieuse de son aliment. Et cette dureté s'éuanoüit, lorsque la nature (ayant repris ses forces) dans la vertu digestiue rentre en son integrité. C'est pourquoy la cure de cette sorte de dureté, ne consiste pas à humecter, ramolir, & purger l'atrebile : mais à recreer les forces de la vertu digestiue de la ratte.

Il faut aussi sçauoir que le siege de la quarte ne gît pas seulement dans le corps de la ratte : mais aussi dans les arteres qui se dispersent en abondance dans ce viscere là, si ce n'est pas dans toutes, c'est du moins dans quelques vnes : & c'est ce point seul qui rend la cure de la quarte difficile, parce que les arteres n'attirent aucun suc de l'estomac en elles, puis qu'elles n'en peuuent rien faire de bon, & qu'elles ne le peuuent pas conuertir en sang arteriel, il ne leur pourroit étre que nuisible.

Il est vray qu'elles attirent bien de l'estomac cét esprit enyurant & subtil, qui sort des vegetables, & qui se separe par le ferment de la premiere digestion, aussi bien que par la vertu de la fermentation artificielle, & de la distillation. Et c'est par cette raison là que le vin moderement pris réjoüit, & par excez, il enyure. D'où s'ensuit que si les arteres attirent à soy l'esprit du vin en forme de vapeurs, qu'elles ne reiettent pas moins les odeurs des essences, & que le cœur est bien aise de trouuer cét esprit (preparé dans l'estomac) & l'attirer promptement par les arteres, afin de s'en recréer, & en faire immediatement de l'esprit vital (à quoy il est naturelement destiné) & non pas le mesentere, ni le foye. Il ne sera pas difficile par là de iuger des causes des defaillances & des restaurations.

Afin donc que le medicament entre au cœur, & penetre aisement en dedans, il doit étre odorant, & mélé inseparablement auec l'esprit de vin, & ainsi ils sont finalement admis au cœur, à la téte, à la matrice, &c.

Les arteres n'attirent pas les huiles encore qu'elles soient en essence fort agreables, & odorantes, parce qu'elles ne succent pas la liqueur en substance, & beaucoup moins les huiles, qui soüillent & incommodent beaucoup plus que elles n'aident : & s'il arriue que par vn genre de viure dissolu, ou excez de vin, cét esprit susdit ne soit pas attiré si pur dâs les arteres (qui ne peuuent point souffrir d'impuretez) qu'il n'y ait quelque portion de suc mélé auec luy, il engendre des palpitations de cœur difficiles à guerir, il trouble les propres digestions des arteres, & partie de son aliment venant à degenerer, il suscite diuerses incommoditez qui durent souuent iusqu'à la mort.

Il arriue aussi souuent que cét esprit s'associe à l'aliment spermatique de l'artere stomachique, qui auec le temps suscite par son importunité des vertiges ineffaçables, des migraines perpetuelles, des syncopes & assoupissemens, & souuent l'epilepsie & apoplexie, tous

lesquels maux ne se peuuent guerir par les renouatifs : cette même cause produit aussi souuent la mort subite, & il est constant que la matiere vitiée ne se tire iamais de là de soy : car encore que l'esprit directeur de cette partie là soit propre à consumer son alimét, il n'a pas le méme pouuoir sur vn excrement degeneré, qui s'est coagulé à la partie où il s'est glissé, & qui n'obeït pas aisement à la faculté vitale, c'est pourquoy l'estomac porte le nom de cœur, & c'est en luy que les syncopes sont suscitez.

Les desirs furieux ne procedent pas non plus de l'atrebile que les delires ioyeux du sang, & les emportez de la bile iaune (puis qu'il a été déja dit ailleurs que ces humeurs ne furent iamais:mais les delires des febricitans sont causez par la matiere febrile, qui se glisse insensiblement dans la boutique des songes,qui petit à petit s'augmentant en malice, & les organes s'affoiblissans de plus en plus poussent le delire dans sa maturité L'on void ainsi le delire caché dans le vin & en quelques simples aussi bien qu'aux excremens febriles.

CHAPITRE VII.

La vraye cause des rigueurs des fiévres.

HIppocrate nôme l'esprit de vie *Impetum faciens*, & c'est luy seul qui fait les mouuemens chez nous, tant locaux qu'alteratifs, & qui tâche par des rigueurs tremblantes,& des mouuemens concussifs à secouër des parties similaires l'excrement & la matiere morbifique qui leur adhere, de la même maniere que l'aragnée donne des secousses aux filets de sa toile, pour faire tomber les choses étrangeres, qui sont tombées en elle : auquel mouuement la partie qui contient la matiere febrile se ride premierement, & souffre des contractions qui ne sont pas insensibles au parties precordiales, & tout le genre veneux par vn consentement commun retire & resserre ses fibres obliques : aussi comme les arteres accompagnent les veines, il ne faut pas s'étonner si elles sont tirées auec elles à vn même mouuement.

Mais pour le tremblement comme il procede des muscles, il faut noter qu'ils ont de deux sortes de mouuement. Le premier suit la volonté,& l'autre est vn mouuement propre & forcé qui ne depend pas d'elle. Ce dernier est encore diuisé en deux.Le premier est vne contraction violente & continuele,qui est assez visible aux conuulsions & à la crampe. L'autre a des interuales (comme le tremblement des fiévres, ou de quelque membre particulier, comme des mains, de la téte, &c.) que l'on void souuent aux vieillards,ou aux yurognes(tous lesquels mouuemens sont faits (comme nous auons dit) par les esprits.

Cependant, comme l'esprit de vie connoît qu'il n'auance rien par la contraction oblique des vrines, & des arteres, ni par la trepidation legere du cuir, & des membranes, il entre en indignation, & redoublant ses forces il éleue tout le corps en sursaut, & tâche par des rudes secousses à se défaire de son ennemi.

ennemi. Alors les vrines sont confuses & troublées, il séleue des vapeurs acides, indigestes & nitreuses, qui sortans de leur antre, augmentent le froid (ni plus ni moins que les vens éleuez dans l'estomac & intestins les refroidissent) & le fiel qui regulierement doit charger le chyle de l'estomac d'acide en salé (comme on peut connoître par le goût de l'vrine) conuertit celuy qui se rencontre dans le duodenum en vn suc amer, qui fait que l'esprit de vie (qui ne butte qu'a l'expulsion de ce qui le fâche) trouuant cét excrement amer, fluide, & détaché (qui cause l'alteration trompeuse des febricitans) luy donne souuent la chasse dans le froid par le vomissement qui fait que l'euacuation de cét excrement nouuellement engendré ne sert souuent de rien (à moins que la matiere occasionele de la fiévre ne prenne l'effort auec elle : ce qui se fait rarement. En aprés cét esprit entre en furie, & s'enflame contre la matiere occasionele, puis finit sa scene par vne sueur fœtide.

Finalement il se tire du combat tout harassé pour reprendre halaine, & dans ce délay il recouure des nouuelles forces pour redonner vne autre attaque au premier accez.

Plus la matiere morbifique est acide, & plus il y a de froid aux fiévres.

Au commencement des Eresipeles on a bien vn peu de froid : mais il n'y a point de rigueur, parce que l'acidité qui le fait est fort subtile & vaporeuse & en petite quantité, qui continuë à se putrefier lors qu'il est cantonné à la superficie du cuir. Les remedes lexiuiaux les éteignent parce qu'ils imbibent cette acidité (qui meurt en eux) ainsi que les fortes lexiues arrétent les gangrenes profondement scarifiées.

Les fiévres continuës aussi qui sont causées par quelque acidité detenuë dans l'interieur, ne viennent iamais non plus sans frisson.

CHAPITRE VIII.

Du Bâillement.

GAlien dit que la cause du bâillement qui accompagne d'ordinaire le commencement des accez des intermittentes, est excité par la quantité des vapeurs fuligineuses qui enflent & font distension des muscles de la machoire, desquelles ils tâchent de se défaire : mais comme ces matieres fuligineuses ne pourroient étre que des excremens insensibles de la derniere digestion : pourquoy ces parties là seroient-elles plûtôt excitées à leur expulsion que les autres ? Et pourquoy se rencontrent-elles plûtôt aux fiévres qu'à la goutte, à l'apoplexie, &c. Pourquoy celuy qui bâille nous fait-il bâiller malgré nous?

Cela fait bien voir que le bâillement ne procede pas des vapeurs fuligineuses : mais de cette faculté qui suit l'imagination.

L'Ecole de Medecine ne contreuient pas que la bouche de l'estomac ne soit facilement émeuë, & excitée à nausée par le dédain

de quelque chose de sale aperceuë ou imaginée : & qu'il y a des personnes qui en voyant manger des pommes aigres & austeres à d'autres, ont d'abord la bouche toute pleine de saliue. Donc l'orifice superieur de l'estomac s'émeut aisement par l'imagination:Et le sommeil, le Coma, le Catoche, la catalepsie,l'assoupissement,le vertige, & autres accidens de ce genre, viennent de la bouche de l'estomac. Le baillement qui suit le sommeil, ou qui est son auantcourier, est par consequent attribué à la même partie, puisque c'est là qu'habite la phantaisie (comme on peut voir plus amplement au Chapitre de *Duumviratu*) & ce n'est pas en vain qu'on le surnomme cœur. Aussi lors qu'on est sensiblement affligé on pousse quantité de soûpirs qui semblent soulager cét orifice superieur de son oppression. De même lorsque l'estomac paresseux & non-chalant nous rend assoupis, l'enuie de bailler ne donne point de relâche aux muscles de la bouche & de la trachée artere qu'elle appelle aussi à son secours, de la même maniere que l'os ethmoide, enuiron l'organe de l'odorat, appelle aussi en aide les muscles de la poitrine pour la sternutation. Et il ne faut pas pour cela chercher la cause du baillement dans les muscles qui se font, non plus qu'à ceux qui s'émouuent quand on éternuë la cause de l'éternuëment.

CHAPITRE IX.

De la curation des fiévres, où la saignée, purgation, & autres remedes vsuels sont premierement examinez.

QVoy que la purgation & la saignée prosternent les forces: elles sont pourtant les deux maîtraisses colomnes de la Medecine, sans lesquelles elle tomberoit en ruine, & les Medecins n'ayans pas dequoy croire pouuoir soulager leurs malades, seroient contrains de les abandonner à la rigueur des maux.

Mais si c'est la nature, qui selon Hippocrate guerit les maladies, il semble que la principale indication d'vn veritable Medecin doit tendre à luy cõseruer ses forces.Et il suffit que les douleurs, le degoût, les inquietudes, & autres accidens debilitét assez les malades, sans les acheuer d'accabler par ces sortes d'euacuation. Les Medecins disent,que quoy qu'il n'y ait que la plethore, qui effectiuement doiue requerir la saignée (qui vuide sans distinction le bon sang auec le mauuais)neantmoins qu'il l'a faut mettre en pratique aux fiévres à cause qu'elle rafraîchit & empéche la putrefaction (tant par l'euacuation qu'elle fait des vapeurs fuligineuses,que par le mouuement local qu'elle fait faire à toute la masse du sang) qu'elle décharge la nature, luy releue ses forces (en emportant partie des mauuaises humeurs qui faisoient sa surcharge, & qu'elle fait

reuulsion d'icelles en les éloignant du foyer de la putrefaction. Et la nature se sentant déchargée d'vne partie du faix qui l'accabloit, elle se defait plus aisément du reste.

Mais encore que la saigné ne fasse pas vne lesion manifeste aux personnes robustes, & que souuent ils semblent guerir par là, & releuer de maladie (cela n'empéche pas que l'on ne puisse recuser la saignée, si les fiévres se peuuent guerir plus heureusement & auec plus de seureté par autre moyen & si aprés la premiere ou seconde saignée la fiévre relâche vne partie de sa violence, cela ne se fait qu'à cause que les esprits vitaux, (qui par accident s'étoient enflammez contre la matiere occasionele) ayant horreur de cette euacuation, d'épletion subite de sang, & de perdition de partie d'iceux, deuiennent lâches, negligant leur premier dessein, qui étoit l'expulsion de la matiere febrile qui se dissipe quelquefois auec le temps, & le plus souuent fait des nouuelles rechûtes : car il est constant que toute la chaleur des febricitans n'est qu'vn pur esprit de vie irrité, enflammé, & effarouché, & que le rafroidissement qui suit la saignée, ne procede que du sang & des esprits vitaux épuisez : & que la mitigation des accidens suit les forces affoiblies.

Si la fiévre n'étoit qu'vne pure chaleur, & qu'elle ne soit pas accompagnée d'vne matiere occasionele vitiée qu'il faut euacuer, on pourroit guerir les febricitans en les plongeans dans vn puit profond iusqu'à ce qu'ils soient suffisamment rafraichis, ou en les exposant à vn air bien froid. Mais l'Ecole de Medecine répondra, qu'il est dangereux d'aller d'vne extremité à l'autre (ce qui se doit entendre lors qu'il y a crainte d'abbatre les forces, comme de vuider tout d'vn coup vn grand abscez, ou les eaux d'vn hydropique par la paracentese) mais la nature n'en a point d'auersion lors qu'elle a besoin d'étre secouruë promptement : comme par exemple n'est-il pas hors de doute que pour sauuer vn pendu qui s'étrangle, qu'il faut promptement couper la corde qui lui serre le gozier, pour lui redonner haleine ? qu'il faut pendre subitement par les pieds vn noyé, afin qu'il puisse dégorger l'eau dont ses poulmons sont remplis ? qu'il est aussi pressant de faire reuenir ceux qui tombent en syncope & defaillance, que d'arréter vne hemorragie ?

Pour le regard de la plethore, la saignée ne sera pas necessaire aux fiévres, parce qu'elle ne peut pas subsister long-temps, puis que les fiévres dissipent quantité d'humeurs, & que Galien enseigne qu'il se dissipe beaucoup plus de bile en vn seul accez, qu'il ne s'en peut former en deux iours ; outre que les autres parties ne laissent pas de se nourrir du sang ordinaire comme auparauant. Et si vne personne qui se porte bien fait tous les iours huit onces de sang, il est necessaire qu'il s'en consume tout autant en aliment, autrement l'homme grossiroit outre mesure. Et si en santé il se dissipe huit onces de sang, la fiévre n'en consumera pas moins.

Donc puis que les febricitans n'ont point ou fort peu d'appetit, que la digestion & la sanguification sont deprauées ; il faudra necessairement que la plethore cesse dans deux iours, si c'est qu'il y en ait eu au commencement. Et il faut noter que les forces ne peuuent iamais pecher en abondance, ni le bon sang en quantité, puis que l'ame & les forces vitales (selon la Sainte Ecriture) sont en lui : & si Hippocrate commande de tirer du sang d'abord & à foison aux Athletes, c'est de crainte que les vaisseaux remplis ne se rompent & déchirent dans les exercices violens.

Pour ce qui regarde l'euacuation du sang corrompu, on a montré cy-deuant que les veines n'en peuuent point contenir pendant la vie, & que les diuerses couleurs qu'il represente, étoient des effets de son trouble : & nonobstant l'euacuation du sang, le turbateur ne laisse pas de persister.

Si on fait la saignée pour faciliter l'expiration, & pour la reuulsion, esperant d'empécher par l'euacuation du sang, que le phlegme, la bile, ou la melancholie, ne renouuelent leur chûte dans le siege ou le nid de la fiévre ; il s'ensuiura par la même euacuation, que l'humeur peccante des fiévres (qui pourtant ne nage point dans les veines comme le poisson dans l'eau ; mais adhere opiniâtrement aux vaisseaux qui la contiennent) sera tirée des parties ignobles pour étre traduite aux nobles : car il est constant que le sang le plus crud, feculant, & grossier, se tient vers les veines mesaraïques, & que le plus épuré est cótenu aux enuirons du cœur ; autrement la nature seroit bien indiscrete de loger vn parricide, & les premiers traits de la mort dans sa fontaine de vie : à moins que les humeurs morbifiques ne soient detenuës dans les veines qui sont depuis le cœur iusqu'à la main, ce que personne n'a-uouë.

Il faut donc conclure que la saignée est inutile, où il n'y a point de necessité absoluë de la faire, & que c'est vn secours bien frauduleux, puis qu'il n'y a point de Medecin qui osât veritablement par là asseurer la guerison d'vn malade, qu'elle ne profite que par accident, & que presque tous ceux qui sont affoiblis par les saignées, sont destituez de crise dans la vigueur du mal.

La saignée est inusitée sous la plûpart de l'Empire Ottoman, & ez Indes, pourtant ces nations-là ne sont pas pour cela moins robustes & agiles : & il faut répondre auec le Prophete, à ceux qui disent qu'elle a été enseignée par le cheual d'Homere. *Nolite fieri sicut equus & mulus, quibus non est intellectus.*

CHAPITRE X.

Examen de la Purgation.

L'Ecole de Medecine auouë qu'il n'y a que le seul aloës entre les purgatifs qui ne soit pas nuisible, & que tous les autres ont quelque chose de malin & de veneneux qui a besoin d'étre corrigé, ce qu'ils tâchent de faire par certaines additions. Galien lors qu'il dit que pour éprouuer le theriaque, il faut pour

pour étre bon, qu'il empéche les dejections, s'il est donné auec des solutifs.

Ne conuient-il pas par ces paroles-là que les laxatifs portent infailliblement quelque chose de veneneux dans leur interieur, puis que leur operation est domptée par le theriaque, qui est l'antidote des venins? N'est-il pas vray aussi que s'il y a excez en la dose, qu'ils tuent celui qui l'a pris, & les astringens n'ont pas le pouuoir d'en arréter les euacuations comme les antidotes.

C'est donc mal à propos qu'on les nomme purgatifs, puis qu'ils ne purgent ni ne mondifient que par accident, & lors qu'il se rencontre des impuretez dans les premieres voyes, que la nature laisse écouler auec eux, qui seruoient d'occasion à la maladie: mais ils fermentent & resoluent indifferemment tout ce qu'ils peuuent atteindre, puis pourrissent ce qu'ils ont fermenté & resoût, & premierement le chyle du soir precedent, & le sang crud des mesaraïques & de la veine porte, qui n'est pas encore viuifié, puis les sucs vitaux, & en aprés la propre substance de nôtre corps: ce qu'Hippocrate confirme quand il écrit à Democrite, que tout solutif emporte quant & soy toûjours quelque chose de nôtre substance & de nos forces. Et tant que le solutif a de vigueur, la nature ne cesse d'euacuer ce qui a été contaminé.

Les laxatifs les plus benins (comme le senné, rheubarbe, casse, manne, &c.) dans les dispensaires, combattent sous la scammonée & la coloquinte, qui sont les deux chefs de leurs composez: & l'Ecole de Medecine confesse que lors qu'ils sont vne fois exhibez, ce n'est plus au pouuoir du Medecin d'en arréter la violence, & s'ils commettent quelque excez qu'ils ne s'étoient pas proposez, ils en accusent la doze, l'induë correction, la nature fluide du malade, ou l'Apoticaire.

Vne autre marque de la nature des solutifs, c'est qu'Hippocrate en deffend l'vsage auant la coction & maturité de l'humeur peccante, à cause du trouble & du desordre qu'ils causent dans toute l'œconomie vitale: & s'ils nuisent moins lors que la nature a vaincu le mal, la cure ne doit pas étre attribuée ni au solutif, ni au Medecin; mais à la nature même, qui est bien aise de donner en proye la matiere morbifique, préte à s'euacuer, auec ce qui lui fait insulte.

S'il est vray qu'ils purgent auec election, specialement vne humeur plûtôt qu'vne autre, pourquoy ne le font-ils pas en tout temps, & aussi-bien aux malades qu'aux sains? & pourquoy les quartes ne cedent-elles pas aux melanagogues? & les quotidienes & tierces nothes & opiniâtres (nonobstant les phlegmagogues, & cholagogues donnez en vain & reiterez iusqu'à ce que les malades soient épuisez) pourquoy obseruent-elles souuent leurs mémes retours iusqu'à la fin de la vie?

Pour conclusion les veritables purgatifs purgent seulement les malades & non pas les sains (comme les susdits) ils ne pourrissent ni n'emportent rien de vital, n'émeuuent, n'alterent, n'incommodent, & ne chassent que ce qui est vitié; & leur operation ne se fait, ni par sueurs, vomissemẽt, ni selles: mais ils resoluent insensiblement la matiere occasionelle

occasionele & morbifique en quelle part qu'elle puisse étre : & par ainsi au lieu d'incommoder les malades, ils les soulagent & les releuent d'abord.

CHAPITRE XI.

Examen des Scarifications, ouuertures des Hemorrhoïdes, &c.

LEs Scarifications, l'ouuerture des Hemorrhoïdes, les vesicatoires, &c. qui ne tendent qu'à épuiser le sang & à demolir les forces, sont des secours bien foibles. A quoy bon de donner la gehenne à la superficie du corps où il n'y a point de mal, & de tirer du cuir vn sang innocent, puis que l'ennemy est au centre & que c'est par là qu'il le faut attaquer pour lui donner la chasse.

Les eaux que tirent les vesicatoires ne sont que du pur sang resolu & transmué ; car l'eau ne nage point sur le sang, ni ne s'en separe jamais (non plus que les serositez d'auec le laict) qu'aprés qu'il est ou coagulé, ou corrompu, & si on les applique afin de réueiller les malades de leur assoupissement, ne vaudroit-il pas bien mieux tâcher d'extirper la cause entierement, sans se soucier si le malade dort ou ne dort pas? ou si on vuide le bon sang des veines capillaires du cuir, pour diuertir & attirer celui qui fait le mal: pourquoy ne fera-t'il pas autant de desordre au lieu où il sera attiré, qu'à celui où il étoit auparauant?

Pour ce qui est des ventouses, scarifications, &c. il est vray qu'ils semblent attirer par la douleur atroce qu'ils font, les esprits enflammez & irritez de la partie qu'ils auoient assiegée, au lieu où elles sont appliquées, ou semblent moderer vne moindre douleur, & la tenir en suspens, tant que celle qu'ils font persiste : mais le plus souuent cette douleur excitée par ces sortes de tourmens étant finie : ces esprits reprennent leur premiere route, & n'exercent pas moins de tyrannie enuers la partie malade qu'auparauant.

Les clysteres sont des remedes honteux desquels on se peut bien passer quand on a des remedes asseurez, & sont naturelement ennemis des intestins, & par consequent incommodes. Par exemple, la larme lachrimale, quoy qu'elle soit salée de soy, elle est indolente aux yeux, parce qu'elle leur est familiere : au lieu que l'eau simple, insipide, & douce les irrite, & à plus forte raison ce qui a plus d'acrimonie : l'vrine aussi quoy qu'elle soit acre, elle n'est point mordicante à la vescie. Et vne decoction (quelle douce qu'elle puisse étre) introduite dans son corps par le catheter, l'irrite & y fait des douleurs intolerables. Aussi si l'vrine tire tant soit peu d'acidité des nouueles bieres, ou d'ailleurs de quelqu'autre chose, elle cause des stranguries & difficultez d'vrine. L'excrement fecal n'est point non plus senty des intestins, qu'il n'approche des parties charnuës du rectum (qui est son portier) parce qu'il leur est domestique, & l'ont accoûtumé,

Les lauemens ne montent iamais iusqu'à l'isleon, & ceux qui sont purgatifs resoluent aussi bien le sang du mesentere que les solutifs pris par la bouche, & on n'a iamais vû que les fiévres ayent été gueries par leur vsage, parce qu'ils ne peuuent pas atteindre aux lieux qui contiennent leur cause materiele, & tous solutifs de quelle maniere qu'ils entrent ne sont pas sans danger puis qu'ils ont quelque chose de veneneux.

C'est aussi vne intention bien ridicule de vouloir nourrir les malades auec des consumez, & des boüillons de viande syringuez dans les intestins en forme de clysteres, puis qu'ils se mélent auec les excremens qui se rencontrent dans les mémes lieux, & les infectent, outre qu'ils sont poussez dans des parties qui ne sont propres qu'à conuertir en excremens tout ce qu'ils rencontrent:de plus que l'experience montre assez, que ces sortes de boüillons rejettez deux heures aprés ne sentent pas seulement la merde : mais le cadaure fœtide,& tres-puant.

De plus comme il est impossible que les alimens puissent aller à la seconde & troisiéme digestion sans passer par l'estomac (qui est l'officine de la premiere) où ils doiuent étre tournez en vn chyle loüable.

Il s'ensuit que ces boüillons introduits de semblable maniere ne peuuent iamais étre transmuez en aliment, qu'ils n'ayent receu les proprietez fermentales de la premiere digestion, qui ne se trouuent point ailleurs que dans l'estomac. Et tout ce qui n'a pas été bien digeré dans luy, & qui en sort est si nuisible aux parties où il est porté, qu'il n'est propre qu'à causer des diarrhées, des tranchées, à émouuoir des rots nitreux, & à engendrer la colique & des vers.

Si on examine les autres remedes internes desquels les Medecins se seruent pour combatre les fiévres, on les trouuera de la méme cathegorie que les susdits. Premierement les eaux de chicorée, de laituë, de pourpier, &c. ne sont que la sueur & la liqueur alimentaire des plantes, & non pas leur liqueur essentiele qui doit contenir toute leur vertu & leur saueur.

Les decoctions alteratiues, veu qu'elles contiennent les mucilages gommeuses des simples ne peuuent donner que de la peine & des nausées à l'estomac.

Les restaurans & cordiaux composez d'or, de perles & pierres pretieuses, dont on croid corroborer les malades, encore qu'ils soient reduits en Alkool, ne seruent non plus que du verre ou des cailloux puluerisez : car ils ne se peuuent point dissoudre dans nos estomacs, comme dans celuy de quelques animaux. Et si ces pierres pretieuses font quelque espece d'action, ce ne sera qu'en la maniere qu'ils peuuent agir lors qu'on les porte sur soy, à sçauoir par vne vertu directiue & influante, & ce dans le peu de temps qu'ils passent de la bouche auec les excremens par le ventre.

Encor que ces corps solides semblent étre dissoûts par les acides, & qu'ils paroissent inuisibles,c'est vne dissolution trompeuse & fausse, & elles ne sont non plus changées de nature que l'argent qui a été

dissoût par l'eau forte & qui par la separation des esprits dissoluans, se trouue tel qu'il étoit auant sa dissolution pour preuue dequoy si vous jettez quelques gouttes d'huile de tartre dans la dissolution des pierres, vous verrez d'abord que cette poudre inuisible se precipitera au fond du vaisseau, qui n'aura point changé de qualité, parce que le sel alkali du tartre imbibe le sel aigre que contenoit dans son sein la poudre de ces pierres.

Donc le Medecin pour la curation des fiévres ne doit pas tant s'attacher au posterieur, ni à l'alteration des esprits, mais sans attendre les crises les doit anticiper, puisque la nature ne les fait que lors qu'elle est pressée à l'extremité & à certains iours prefixes: outre que la coction qu'on attend aux fiévres, n'est qu'vne incision & abstersion de la matiere occasionele. Et ce nuage qui paroit dans l'vrine, n'est pas vn simple presage de la victoire que la nature a remporté sur cette matiere par vne premiere inuention: mais aussi que l'estomac commence à recouurer son ferment digestif qui étoit alиené.

Quelquefois aussi les fiévres laissent des foiblesses incurables à jamais à cause de la diminution ou destruction de l'esprit topique & fixe des parties (qui ne se r'engendre iamais comme fait l'influant) qui a été accablé d'vne multitude d'angoisses.

Comme la matiere occasionele des fiévres est contenuë contre nature dans des lieux indûs, & hors des voyes ordinaires qui sont destinées aux expulsions, aussi les purgatifs & vomitifs ne guerissent les fiévres que par accident; & lors que par l'irritation d'iceux la matiere febrile (qui est proche des lieux susdits qui panche déja à vn départ) s'émeut & s'éuacuë: on entend parler des fiévres primiciues & non pas des accidentaires qui accompagnent les diarrhées, le colera, la dissenterie, & autres qui sont excitées par vne matiere adherente aux tuniques de l'estomac, & des intestins.

Les Medecins donc sont destituez des remedes assurez, puis que leurs malades ne guerissent que par hazard.

La matiere occasionele de toutes les fiévres en general peut être emportée par vn seul remede. Ce remede n'est ni vomitif, ni purgatif; mais sudorifique, qui incise, extenuë, resoût, liquifie, détache & deterge la matiere occasionele en quelle part qu'elle puisse être. Et encore que Paracelse par ces sortes de remedes ait eu la faculté de guerir la fiévre quarte (à la premiere fois qu'il les exhiboit) aussi bien que les autres fiévres, il a pourtant ignoré leur cause, & s'est contenté d'introduire dans l'homme (par identité & non pas par similitude) toutes les creatures du Macrocosme, & veut (sans reserue) qu'on applique à la Medecine toutes les choses du grand monde iusqu'aux étoiles. Ce qu'il veut que le Medecin sçache precisément, sous peine d'être conuaincu d'ignorance.

Son precipité diaphoretique ne fait point difference des fiévres, & les guerit indifferemmant à la premiere fois qu'on en prend, & la fiévre ectique dans le cours de la Lune. Le même pris par la bouche guerit

guerit les cancers, & tous autres vlceres cacoëthes & malins, aussi-bien internes qu'externes: il guerit aussi l'Asthme, hydropisie, & autres maladies chroniques, & est capable tout seul de satisfaire le Medecin, tant pour les affections qui concernent la physique que la Chirurgie. Sa description est *in libro de morte rerum*, & *in Chirurgia magna*. Et voicy comme l'Auteur le décrit.

Accipe puluerem Ioannis de Vigo, propria manu paratum, hic puluis affuso elemento ignis de vitriolo veneris extracti, cum aqua regia cohobandus est quinies, sub finem augendo ignem: nam fixatur planè, & est puluis valdè corrosiuus, qui dein cohobetur decies cum aqua vitæ optimè dephlegmata, & vicibus singulis renouata, donec omnem corrosionem secum abstulerit. Etenim iste puluis instar saccari dulcis est. Ideóque spiritus vini appellatur sal taberi siue tabarcet, quod saccarum sonat: non quod in se dulcis sit, sed auferat corrosiuos etiam spiritus. Adeo vt residuus puluis, propria nec aliunde mutuata dulcedine fulgeat: nam præterquam quod ignis vitrioli sit dulcis, ipsum sulfur mercurij extra inuersum est summæ dulcedinis. Fixus est puluis iste & dicitur aurum horizontale. At istud parasse pro prima vice est ingentis operæ, pendétque directio eius, à manu eius cui debetur omnis honos, quia paruulis reuelat eiusmodi arcana quæ mundus nescit, ideò vilipendit.

Le Diuceltatesson de Paracelse ne guerit pas moins la goutte que les fiévres, il se nomme *Arcanum corallinum*. Le voicy.

A Mercurio vulgò venali abstrahe liquorem Alkaëst, cuius meminit 2. *de vi ibus membrorum cap. de hepate, quod fit vnius horæ quadrante. Mercurio sic coagulato absque vlla coagulantis remanentia, fac inde puluerem minutum. Et distilla ab illo quinies, aquam ab albuminibus ouorum distillatam, atque sulphur Mercurij, quod per sui præfatam coagulationem foras deductum est fiet rubicundum instar coralli: & quanquam fœteat aqua albuminum, tamen iste puluis dulcis est, fixus, ferens omnem follium ignem, nec perit plumbi examine. Datur plerumque granis octo, quia purgat corpus humanum, quamdiu sordidum est, & non perfectè sanum.*

Il y a aussi certains remedes particuliers pour les fiévres, lesquels encor qu'ils ne soient pas de la force des autres, & qu'ils ne puissent pas suffire à leur generalité, pourtant ils pourront satisfaire à la plûpart. Ce sont les sels des Cephaliques, comme de marjolaine, rosmarin, de sauge, de ruë, & autres semblables: mais il faut qu'ils soient rendus volatils, & qu'ils contiennent toute la vertu du simple.

Pour conclusion les remedes insignes des fiévres sont de plusieurs sortes, & leur preparation est occulte & difficile.

Les premiers appaisent les tumultes des esprits, les autres ont la puissance de vaincre & aneantir le venin des fiévres: mais les plus releuez en dignité sont tous les deux. Finalement il y en a qui seruent à expulser, absterger, & resoudre la matiere morbifique. Et l'Auteur conseille de les donner auec le vin, qu'il ne deffend pas totalement aux febricitans (encor qu'il augmente la fiévre, qui tire

ſa chaleur de l'eſprit irrité) parce qu'il fortifie : diſant qu'il a bien de l'horreur pour l'augmentation de la fiévre, qui eſt ſuiuie par des ſymptomes mortels (qui arriuent ſouuent ſous vne moindre chaleur, & ſous vn pouls intermittant) mais pour l'augmentation de la fiévre qui procede de l'éleuation des eſprits qui buttent à l'expulſion de la matiere febrile, il ne s'en met pas en peine.

FIN.